

Études byzantines et balkaniques

BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

2

Collection dirigée par

ANDREI PIPPIDI et ANDREI TIMOTIN

ACADÉMIE ROUMAINE

INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA

Études byzantines et balkaniques

Édition par

OANA IACUBOVSKI et ANDREI TIMOTIN

MUZEUL BRĂILEI
„CAROL I”



EDITURA ISTROS

BRĂILA, 2018

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

TANAȘOCA, NICOLAE-ȘERBAN

Études byzantines et balkaniques / Nicolae-Șerban Tanașoca ;
éd. par Oana Iacubovschi et Andrei Timotin. - Brăila : Editura Istros a
Muzeului Brăilei „Carol I”, 2018

ISBN 978-606-654-279-1

I. Iacubovschi, Oana (ed.)

II. Timotin, Andrei (ed.)

94

© Toate drepturile asupra prezentei ediții sunt rezervate Muzeului Brăilei
„Carol I”, Editura Istros



AVANT-PROPOS

C'est un hommage pieux que nous rendons à la mémoire du professeur Nicolae-Șerban Tanașoca (1941–2017), directeur de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes (1997–1999 et 2008–2017) et président de la Société Roumaine d'Études Byzantines (2013–2017), en publiant ce recueil d'études qu'il a soigneusement conçu et préparé, mais qu'il n'a plus eu, malheureusement, le temps d'achever. Oana Iacubovski et moi avons assumé la tâche de donner la forme finale à l'ouvrage que Madame Anca Tanașoca nous a confié dans sa dernière version. Nous avons relu, unifié et corrigé l'ensemble et avons parfois opéré une réorganisation du contenu pour le mettre mieux en accord avec le plan général du volume tel qu'il a été conçu par son auteur. Si sa disparition inattendue, que nous regrettons tous, l'a empêché de faire toutes les modifications et les corrections qu'il aurait sans doute souhaitées, il ne nous reste qu'à espérer que, par notre travail, nous sommes restés fidèles à sa conception.

Les études réunies dans ce volume sont divisées en deux parties qui correspondent aux deux grands domaines vers lesquels son intérêt s'est porté au fur du temps, à savoir la romanité balkanique et les relations entre l'Empire byzantin et les peuples des Balkans, avec une attention particulière prêtée à leur historiographie, à la définition historique de ces domaines et à ses enjeux idéologiques et politiques. Dans la première partie, le lecteur retrouvera des études fondamentales, bien connues aux spécialistes du monde balkanique, sur les Vlaques dans les sources byzantines, sur l'empire des Assénides et ses rapports avec la romanité balkanique au XII^e et XIII^e siècle, sur « l'identité et l'histoire des Aroumains », ainsi que sur son maître vénéré, Victor Papacostea (1900–1962), fondateur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques (1937–1948) et de la revue *Balcania* (1938–1948), et promoteur des études balkaniques avant et après la guerre. Dans la seconde partie, on trouvera une étude importante sur les latinismes de l'historiographie méso-byzantine, ainsi que d'autres études significatives sur Manuel de Corinthe, sur « l'image roumaine de Byzance » et « Byzance dans la conscience historique des Roumains ». Publiées entre 1973 et 2015 dans des revues (notamment la *Revue des études sud-est européennes*) et des ouvrages collectifs, ces études rendent compte de la diversité et de la cohérence d'une activité scientifique qui s'étend sur plus d'un demi-siècle.

Puissent les lecteurs de cet ouvrage y retrouver non seulement le savant, byzantiniste et balkanologue, dont notre communauté scientifique préservera toujours la mémoire, mais aussi l'homme, sa personnalité, qui se profile discrètement derrière ces pages.

Sans le concours généreux de M. Ionel Căndea et de son équipe, ce livre n'aurait pas pu paraître. Nous tenons à lui exprimer toute notre gratitude.

Andrei Timotin

ABRÉVIATIONS

- AIIAI = Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A.D.Xenopol”, Iași
AIIAC = Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie, Cluj
BOR = Biserica Ortodoxă Română, Bucurest
BRV = I. Bianu, N. Hodoș, *Bibliografia românească veche, 1508-1830*, Bucurest, 1898
Bulletin AIESEE = Bulletin de l'Association internationale d'Études du Sud-Est européen, Bucurest
DGLR = *Dicționarul general al literaturii române*, éd. E. Simion, 7 vol., București, 2004–2009
DOP = Dumbarton Oaks Papers, Washington D.C.
FHDR, II, III et IV = *Fontes Historiae Daco-Romanae*, II, *Scriptores* : 2. *Ab anno CCC usque ad annum M*, ediderunt H. Mihăescu, Gh. Ștefan, R. Hâncu, Vl. Iliescu, V.C. Popescu, Bucurest, 1970; III, *Scriptores Byzantini saec. XI-XIV*, ediderunt Al. Elian et N.Ș. Tanașoca, Bucurest, 1975; IV, *Scriptores et Acta Imperii Byzantini saeculorum IV-XV*, ediderunt H. Mihăescu, R. Lăzărescu, N.Ș. Tanașoca, T. Teoteoi, Bucurest, 1982
JÖB = Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, Graz–Köln
PG = *Patrologiae Cursus Completus. Series Graeca*. éd. J.P. Migne
REB = *Revue des Études Byzantines*, Paris
RESEE = *Revue des Études Sud-Est Européennes*, Bucurest
RRH = *Revue Roumaine d'Histoire*, Bucurest
SMIM = *Studii și Materiale de Istorie Medie*, Bucurest

I. ROMANITÉ BALKANIQUE ET BALKANOLOGIE

« TORNA, TORNA, FRATRE » ET LA ROMANITÉ BALKANIQUE AU VI^e SIÈCLE

Hommage au Professeur Iancu Fischer

Deux écrivains byzantins, Théophylacte Simocatta (VII^e siècle) et Théophane le Confesseur (VIII^e–IX^e siècles), racontent qu'en 586, pendant la guerre de l'empereur Maurice contre les Avars de Baïan qui avaient envahi la Thrace et menaçaient Constantinople, un mulet fringant de l'armée impériale fit échouer la tentative du général Comentiolus de s'emparer, par une attaque inattendue, du camp et de la personne même du khagan ennemi, dans la région d'Astica¹. Tandis que les soldats romains, descendant du Haemus, se dirigeaient, à l'abri du silence et de l'obscurité de la nuit, vers Calvomuntis et Libidurgon², le mulet en question renversa son chargement, sans que son conducteur s'en aperçoive. Les camarades du muletier se firent un devoir de lui attirer l'attention sur l'accident, l'invitant à revenir sur ses pas pour remonter la charge de l'animal. Leur appel, en latin parlé (τῇ πατρώᾳ φωνῇ)³, fut confondu par les autres soldats avec l'ordre militaire, toujours en latin (ἐπιχωρίῳ γλώττῃ)⁴, de faire « demi-tour » ou bien de se retirer. Ils se débandèrent donc, en criant cet ordre (τόρνα, *torna* ou ῥετόρνα, *retorna*)⁵, ajournant de la sorte la victoire sur les Avars, qui se mirent eux aussi en fuite, alertés par le vacarme.

Les deux écrivains byzantins semblent avoir repris et développé, chacun dans son style et à sa manière, le récit d'une source plus ancienne, voire contemporaine de l'incident raconté⁶. Il n'y a qu'une seule différence vraiment importante entre leurs deux versions de cette anecdote historique : Théophylacte

¹ *Theophylacti Simocattae Historiae*, edidit C. de Boor, Leipzig, 1887 ; *Theophanis Chronographia*, recensuit C. de Boor, I, Leipzig, 1883. Astica est une région forestière située entre Philippopolis (Plovdiv) et Hadrianopolis (Edirne), en Thrace.

² Calvomuntis et Libidurgon sont des places fortes situées au sud de l'Haemus, sur la route qui descend de la montagne vers Anchiale (Pomorie) et Aquae Calidae (Mirolju ovo) ; voir les notes accompagnant la traduction en roumain de Théophylacte, due à H. Mihăescu : *Teofilact Simocata, Istorie bizantină*, Bucarest, 1985.

³ *Theophanis Chronographia*, p. 258.

⁴ *Theophylacti Simocattae Historiae*, II, 15, 9, p. 100.

⁵ Le meilleur manuscrit de Théophylacte, le Vaticanus Graecus 977 (XI^e–XII^e siècles) ne contient pas la forme « retorna » qui n'est qu'une variante hypercorrecte tardive ; voir P.Ş. Năsturel, « *Torna, torna, fratre*. O problemă de istorie şi de lingvistică », *Studii şi cercetări de istorie veche*, VI, 1956, 1-2, p. 182.

⁶ Cf. *ibid.*, p. 184 avec bibliographie.

donne une paraphrase en grec de l'appel lancé, en latin, au muletier par ses camarades (εἰς τοῦπίσω τραπέσθαι τὸν δεσπότην ἐκέλευον τό τε σκευοφόρον ζῶον ἐπανορθοῦσθαι τοῦ πλημμελήματος)⁷, tandis que Théophane reproduit les mots latins de l'appel, qu'il attribue à un seul camarade du muletier et qu'il paraphrase brièvement, de manière plutôt erronée (ἕτερος τὸν δεσπότην τοῦ ζώου προσφωνεῖ τὸν φόρτον ἀνορθῶσαι τῇ πατρώᾳ φωνῇ « τórνα, τórνα, φράτρε »)⁸.

À partir du XVI^e siècle, plus d'une trentaine de savants ont prêté attention à cet épisode, par ailleurs mineur, de la guerre byzantine contre les Avars. Ce qui plus est, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, les textes de Théophylacte et de Théophane racontant l'exploit du mulet sont devenus l'objet d'innombrables disputes entre historiens et linguistes. Certains érudits considèrent le récit des deux historiens byzantins comme la preuve irréfutable de l'existence, à la fin du VI^e siècle, d'une population romanisée en Thrace septentrionale ; ils vont jusqu'à soutenir que les paroles adressées au muletier par ses camarades, à savoir « *torna, torna, fratre* », représentent la plus ancienne attestation de la langue roumaine. Il y en a d'autres, selon lesquels les deux textes byzantins ne font que témoigner de l'emploi du latin en tant que langue officielle de l'armée dans l'Empire oriental au VI^e siècle : ceux-ci vont jusqu'à contester toute présence d'une population romanisée en Thrace, à cette époque⁹.

Dans son livre consacré au latin danubien, le Professeur I. Fischer se range du côté de ceux qui regardent les textes de Théophylacte et de Théophane comme une preuve de l'adoption du latin par les habitants du nord de la Péninsule balkanique, de l'existence donc, au VI^e siècle, d'une romanité balkanique dont la langue « maternelle » et « locale », la langue latine de l'époque, n'était pas encore devenue, certes, par son évolution, une langue romane nouvelle, le roumain¹⁰. À l'appui de cette thèse, c'est le texte même des *Histoires* de Théophylacte Simocatta, négligé quelque peu par les historiens épris de linguistique, qui fournit les arguments décisifs.

En effet, dans les pages qui précèdent le récit de l'incident tragicomique provoqué par le mulet, Théophylacte raconte avec force détails les faits et gestes de l'armée de Comentiolus dans la guerre contre Baïan. Après avoir établi son quartier général à Anchiale, Comentiolus, lui-même un Thrace romanisé¹¹, avait recruté cette armée sur place, pas précisément en Thrace, mais plutôt dans la

⁷ *Theophylacti Simocattae Historiae*, II, 15, 7, p. 100.

⁸ *Theophanis Chronographia*, p. 258.

⁹ L'histoire du problème chez H. Mihăescu, « Torna, torna, fratre », *Byzantina*, 8, 1976, p. 21-35.

¹⁰ I. Fischer, *Latina dunăreană. Introducere în istoria limbii române*, Bucarest, 1985, p. 21-22.

¹¹ Cf. I.I. Russu, *Elementele traco-getice în Imperiul roman și în Byzantium (veacurile III-VII)*, Bucarest, 1976, p. 149 (selon Évagre, *Histoire ecclésiastique*, VT, 15, Comentiolus était Θράξ γένος). Sur l'origine thrace d'autres officiers romains du temps de Maurice, héros eux aussi de la guerre contre les Avars racontée par Théophylacte ; cf. *ibid.*, p. 148-155.

région montagneuse du Haemus, c'est-à-dire dans la zone de langue latine de la Péninsule balkanique¹². La qualité professionnelle de cette armée n'était pas la meilleure : dès 6.000 soldats recrutés par Comentiolus, 4.000 s'avérèrent incapables de remplir leur devoir, sinon par manque de vertu, comme le prétend Théophylacte faisant sien le point de vue d'un officier romain, de toute façon par défaut d'instruction militaire¹³. C'est pourquoi le général confia aux 4.000 la mission de monter la garde du camp et de remplir des fonctions assignées aux services auxiliaires de l'armée¹⁴. Le mulétier et ses camarades faisaient partie, sans doute, de ce groupe de non-combattants. Le malentendu créateur de débâcle dont ils se sont rendus responsables témoigne à la fois de leur romanité, ainsi que de leur manque d'expérience militaire. Ils souffraient d'ailleurs, paraît-il, d'un complexe d'infériorité, dû à la conscience de leur rusticité¹⁵. En revanche, ils étaient très fiers d'appartenir à la noble race des Romains, de servir l'empire qui dominait le monde entier et, pour faire preuve de leur grandeur d'âme, ils affrontaient avec plus de courage que de discipline les plus grands dangers, toujours prêts à suivre celui qui, à l'instar du vieux soldat auquel Théophylacte prête une belle exhortation¹⁶, savait faire appel à leur sens du devoir civique. Sans nul doute, la romanité balkanique du VI^e siècle comptait aussi des personnages tels que ce Bousas d'Appiaria¹⁷ dont les aventures sont racontées par le même Théophylacte¹⁸, soldat vaillant, mais prêt, lui, à se venger de l'ingratitude de ces concitoyens, en livrant aux Avars des secrets stratégiques de premier ordre.

L'épisode dit du « *torna, torna, fratre* » n'est donc qu'un chapitre de l'histoire de la guerre contre les Avars de l'empereur Maurice et le récit qu'en donne Théophylacte, partiellement repris par Théophane, est, en son entier, un témoignage très important de la présence, au VI^e siècle, dans la région septentrionale de la Péninsule balkanique, d'une population autochtone romanisée, parlant le latin de l'époque, restée attachée profondément à l'Empire, malgré les vicissitudes de son existence à la merci des invasions barbares. Si l'on se rappelle que, des siècles plus tard, les sources byzantines attestent la

¹² *Theophylacti Simocattae Historiae*, II, 10, 8 et suiv. Suivant Théophylacte (II, 11, 4, p. 92), la place où Comentiolus établit à un moment donné son camp, Σαβουλέντε δὲ Κανάλιον ὁ τόπος ὀνόμασται ἐπιχωρίῳ προσηγορίᾳ τινί, ce qui prouve encore une fois qu'il est pleinement conscient du caractère latin des noms de lieux de la région. La prédominance des inscriptions grecques dans l'actuelle Bulgarie méridionale ne saurait être invoquée, comme le croit H. Mihăescu, *op. cit.*, p. 31-32, en argument pour contester la présence des autochtones romanisés en Thrace.

¹³ *Theophylacti Simocattae Historiae*, II, 10, 9 p. 90 et II, 13, 8, p. 96.

¹⁴ *Ibid.*, II, 10, 9, p. 90.

¹⁵ *Ibid.*, II, 14, 2-3, p. 97.

¹⁶ *Ibid.*, II, 14, p. 97-99.

¹⁷ Bousas d'Appiaria (Rjahovo) était, lui aussi, selon I.I. Russu, *op. cit.*, p. 150, un Thrace romanisé, originaire de Mésie.

¹⁸ *Theophylacti Simocattae Historiae*, II, 16, p. 101-103.

présence dans la même région des pasteurs vlaques, qui parlent un dialecte du roumain, qui se vantent de leur origine romaine, qui sont recrutés par les généraux des Comnènes pour combattre les Petchenègues ou les Hongrois, qui s'allient, le cas échéant, aux Bulgares et Coumans, pour se venger de l'injustice des Anges et des Paléologues à leur égard, le texte de Théophylacte se révèle encore plus important qu'on ne le pensait¹⁹. Il témoigne non seulement de l'ancienneté, mais aussi de la continuité de la romanité balkanique.

¹⁹ Cf. Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, VIII, III, 4 (Vlaques dans l'armée d'Alexis I^{er} Comnène) ; *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, recensuit A. Meineke, Bonn, 1836, p. 260 (Vlaques descendants des colons romains dans l'armée de Manuel Comnène) ; Nicétas Choniates et les autres sources byzantines et latines concernant l'alliance des Vlaques, des Bulgares et des Cumans contre Byzance, etc.

L'EXTENSION DE LA DOMINATION BULGARE AU NORD DU DANUBE AUX VIII^e–X^e SIÈCLES. L'HISTORIOGRAPHIE ROUMAINE DU PROBLEME

Pour les historiens roumains ce n'est pas, à proprement parler, la domination bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles le problème qu'ils ont dû affronter et résoudre. Ni la tradition historique roumaine ne garde le souvenir d'une telle extension nord-danubienne de l'autorité des khans, puis des tsars bulgares, ni les sources littéraires de l'époque ne l'attestent de manière sûre. Ce n'est pas à partir de l'examen critique des sources qu'ils sont arrivés à tâcher de préciser l'étendue, la durée et la nature de cette domination. L'extension de la domination bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles n'est qu'une hypothèse de savants, elle est la solution du véritable problème historique.

Et ce problème, imposé à l'esprit des érudits par des réalités historiques complexes et incontestables, par des faits et non par des contes et racontars de chroniqueurs ou des légendes folkloriques, est l'un des plus importants de l'histoire roumaine, on pourrait dire qu'il est le problème fondamental du Moyen Âge roumain. Peuple roman, issu des colons établis en Dacie par les empereurs romains et des autochtones romanisés, gardant le nom ethnique et la langue de ses ancêtres, ainsi que la conscience de son individualité, de sa romanité donc, les Roumains sont, au Moyen Âge, porteurs et créateurs d'une culture et d'une civilisation fortement marquées par le slavonisme. La langue officielle des États roumains et de l'Église roumaine est, au Moyen Âge, le slavon ou médio-bulgare. Le christianisme des Roumains, latin et romain à l'origine, est celui de l'Église grecque orthodoxe. Ils ont rompu donc avec l'Occident latin et sont entrés dans la famille spirituelle des peuples de la chrétienté orientale, sans pour autant adopter le modèle culturel de l'hellénisme byzantin, en l'adaptant à leur langue et à leurs besoins, comme l'ont fait d'autres peuples orthodoxes, mais se contentant du byzantinisme slavo-bulgare auquel ils ne renoncent même après avoir établi des relations directes et suivies avec le Patriarcat constantinopolitain. Ce qui plus est, la langue parlée des Roumains, dont la structure latine ne saurait être mise en doute par personne, est à ce point influencée par le slavo-bulgare, surtout dans son lexique, dans la toponymie et l'onomastique, que certains savants considèrent le contact des Daco-Roumains avec les Slaves du Sud-Est comme l'événement décisif pour la formation même de la langue et du peuple roumain. Ce qui est sûr, c'est qu'avant le VIII^e siècle les étrangers connaissent

dans l'Europe du Sud-Est des Romains, *Romani* ou *Rhomaioi*, parlant le latin ou le grec, conscients et fiers de leur appartenance à l'Empire, tandis qu'après le X^e siècle ils n'y rencontrent que des Grecs, des *Rhomaioi*, qui se prennent eux-mêmes pour les seuls Romains authentiques et des *Vlaques*, gent barbare, qui parle un latin corrompu et se vante de son origine romaine. Un nom ethnique d'origine slave scelle le bannissement des Roumains, de ces Vlaques, dans le *barbaricum* environnant. Pourquoi et comment s'est accomplie cette mutation historique ? Le problème est donc celui des origines et du caractère de la civilisation médiévale des Roumains, sinon de la formation même de la société et de la nation médiévales roumaines.

Ce problème est particulièrement difficile en raison de sa complexité et surtout à cause de l'indigence, voire de l'absence de sources écrites. Jusqu'au X^e siècle on ne connaît que très peu de choses sur l'espace carpatodanubien et presque rien des Roumains vivant dans cette région du monde. Les solutions données au problème qui nous occupe ne seront donc, pour la plupart, que des hypothèses et des spéculations où se mêle, parfois de manière illégitime, la passion ou le préjugé national et politique. C'est ainsi qu'on a forgé jadis l'hypothèse de l'immigration tardive des Roumains dans l'ancienne Dacie, de la Péninsule balkanique, d'où ils seraient venus, pasteurs nomades, importateurs d'une civilisation et d'une culture imprégnées des souvenirs du milieu slavobulgare de leur formation. À part le fait que nous fait remarquer P.P. Panaitescu, que les pasteurs nomades ne sauraient jamais être porteurs d'une culture écrite et d'une civilisation supérieure, il y a de multiples raisons au nom desquelles cette hypothèse a été réfutée par les hommes de science. Elle s'est avérée d'ailleurs non seulement improbable, mais entièrement fautive par son caractère d'argument idéologique, utilisé par la classe dominante hongroise et autrichienne afin de justifier son refus à reconnaître aux Roumains de Transylvanie le statut de nation politique, les droits civiques.

La symbiose slavo-roumaine en Dacie ne peut pas nous fournir l'explication de l'énigme du slavonisme culturel des Roumains. Non seulement minoritaires par rapport aux autochtones, mais dépourvus d'unité politique et pas encore christianisés, dépourvus aussi d'une culture écrite et d'une civilisation supérieure, les Slaves établis ou, pour mieux dire, restés dans l'ancienne Dacie, après le déferlement des vagues de leurs invasions sur la Péninsule balkanique, n'étaient pas, à eux-seuls, capables d'imposer aux Roumains l'abandon de leur tradition culturelle latine et l'adoption d'une forme de civilisation slave encore inconnue par eux.

Il faudrait donc chercher ailleurs la solution du problème. Et c'est ainsi que les historiens roumains en sont arrivés à formuler l'hypothèse de la domination du premier État bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles. L'État bulgare était, par sa puissance et par son sens politique, la seule force capable d'imposer son autorité à tous les Roumains, de les détacher

définitivement de la *Romania* latine et de les soustraire à la tutelle de la *Romania* grecque, de Byzance, dont il fut, parmi les États barbares du Sud-Est européen, le seul rival véritable. Il fut le premier qui ait créé, après la christianisation des protobulgares et leur assimilation aux Slaves du Sud-Est, une civilisation slavo-byzantine, impériale et chrétienne, unitaire et digne d'être adoptée par d'autres peuples et adaptée à leurs besoins et à leurs langues. Il était le seul capable au besoin d'imposer par la contrainte cette civilisation, étrangère par son essence et incompréhensible par son expression, aux Romains. L'État bulgare, en tant qu'État slave et chrétien, aurait été donc le facteur décisif dans le processus de formation de la civilisation slavo-byzantine et de la société médiévale roumaine.

Le premier historien roumain qui ait ébauché, un peu timidement, cette théorie fut le prince Démètre Cantemir¹. Selon lui, au VIII^e siècle, les Bulgares, qu'il tient pour un peuple slave, auraient conquis et dominé pour un certain temps la Valachie et la Moldavie, où les Roumains, nommés par eux Vlaques, auraient constitué des formations politiques jouissant d'une certaine autonomie. Après le passage du Danube par les Bulgares, les Roumains sont revenus, suivant Cantemir, dans la dépendance de Byzance. Quant au slavonisme culturel des Roumains, Cantemir croit pouvoir affirmer qu'il a été adopté au XV^e siècle, lorsque le métropolite d'origine bulgare Théoctiste introduisit dans l'Église moldave le slavon et l'écriture cyrillique, afin d'empêcher le développement de la tendance vers l'union avec l'Église catholique latine, promue par le métropolite Damien, son devancier, et favorisée par la tradition latine de la culture roumaine.

Les historiens appartenant à l'Ecole transylvaine, notamment Samuil Micu² et Gheorghe Șincai³, ont repris et développé à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle l'hypothèse de Cantemir, en lui donnant une ampleur considérable. Selon eux, les Bulgares et les Roumains ont constitué depuis le VII^e, sinon le VI^e siècle, une sorte de confédération politique (S. Micu) ou un seul empire (Gh. Șincai). L'Empire bulgare – Șincai nomme tous les khans et tsars bulgares « empereurs des Bulgares et des Roumains » – comprenait tout le territoire délimité par la Theiss, le Dniestr, la mer Noire et le Haemus et exerçait son autorité sur les Roumains du nord et du sud du Danube également. Au X^e siècle, les Hongrois et les Pétchéniègues remplacent les Bulgares et leur domination au nord du Danube. Selon Gh. Șincai, qui est un gréco-catholique, c'est à la suite de l'adoption de l'orthodoxie grecque par les Bulgares que les Roumains sont entrés, avec ceux-ci, dans la dépendance du Patriarcat constantinopolitain, évènement qu'il déplore, certes. C'est aussi l'instauration de

¹ Dimitrie Cantemir, *Hronicul vechimii a romano-moldo-vlachilor*, V, III-IV ; VI, XII, Bucarest, 1901.

² S. Micu, *Scurtă cunoștință a istoriei românilor*, Bucarest, 1963.

³ G. Șincai, *Hronica românilor și a mai multor neamuri*, Bucarest, 1967.

la domination bulgare sur les Roumains, citoyens latinophones de l'Empire, qui a accéléré l'hellénisation de Byzance.

L'hypothèse de la domination bulgare au nord du Danube a pris une forme plus scientifique et plus nuancée sous la plume des fondateurs de l'historiographie critique moderne en Roumanie, Alexandru D. Xenopol⁴ et Dimitrie Onciul⁵. Selon A.D. Xenopol, l'autorité des Bulgares s'est étendue dès le VII^e siècle au nord du Danube, où elle prend fin au XI^e siècle, avec l'instauration de la domination des Hongrois et des Petchénègues (il est assez confus en ce qui concerne les débuts de la domination bulgare). Les Bulgares ont contrôlé, suivant lui, tout le territoire roumain : la Valachie, l'Olténie, le Banat, la Transylvanie, le Maramureș, la Moldavie entière. Les institutions politiques médiévales des Roumains, leur organisation d'État et sociale seraient d'origine slavo-bulgare ; les premières cristallisations d'État, les *voievodates*, auraient été en rapport de vassalité envers l'Empire bulgare et même, parfois, gouvernés par des Slavo-bulgares. Leur apparition, par ce qu'on appelle le « morcellement féodal », aurait été une conséquence de l'affaiblissement de l'autorité centrale de l'Empire bulgare au temps des successeurs de Siméon. Leur population était roumaine et finalement elle a assimilé les Slavo-bulgares dominants. La conquête hongroise a eu comme résultat, d'après Xenopol, l'établissement d'un lien féodal de vassalité entre les formations politiques roumaines, d'origine slavo-bulgare et le nouveau maître barbare. Pour des raisons d'ordre politique, l'Empire bulgare imposa à tous les Roumains l'abandon du culte latin et l'adoption de la langue slavo-bulgare comme langue d'Église et de culture. Ce qui plus est, les Roumains furent dépourvus d'une organisation ecclésiastique autonome, ils dépendaient directement, du point de vue canonique, du Patriarcat bulgare. Cette dépendance a survécu à la chute du premier État bulgare, même à celle du second. C'est à cause de cette dépendance que l'on trouve au XIV^e siècle les Roumains, ainsi que A.D. Xenopol en était persuadé d'après des documents s'étant avérés par la suite non probants, sous la juridiction de l'archevêché d'Ohrid.

D. Onciul accepte, en général, la théorie de A.D. Xenopol sur la domination bulgare au nord du Danube aux VII^e–X^e siècles. Il apporte seulement quelques retouches et nuances à l'image des rapports bulgaro-roumains esquissés par son confrère et fournit quelques « preuves » nouvelles de cette domination. Selon D. Onciul, la domination bulgare au nord du Danube n'a compris que la Valachie, la Transylvanie et pour une certaine période, le

⁴ A.D. Xenopol, *Teoria lui Roesler. Studii asupra stăruinței românilor în Dacia traiană*, Iași, 1884 ; *Une énigme historique. Les Roumains au Moyen Âge*, Paris, 1885 ; *Istoria românilor din Dacia traiană*, vol. II, Bucarest, etc.

⁵ D. Onciul, dans *Convorbiri literare*, XIX, 1885 (compte-rendu de l'ouvrage de A.D. Xenopol, *Teoria lui Roesler*) ; *Scrieri istorice*, vol. I-II, Bucarest, 1968.

Boudjak au sud de la Bessarabie. La Moldavie était restée en dehors de cette domination. L'Église moldave n'est par conséquent, entrée dans la dépendance canonique d'Ochride que très tard, à l'instar de la Valachie. Suivant D. Onciul, l'ancienne Dacie reste aux mains des Bulgares jusqu'à la chute de leur premier État, au commencement du XI^e siècle. L'historien ne cherche pas à préciser la nature de la domination bulgare au nord du Danube dont il parle dans des termes très vagues. Vers la fin de sa vie, D. Onciul insiste sur l'autonomie relative de la Bulgarie trans-danubienne envers l'Empire bulgare au sud du Danube. Il semble avoir pris en considération, sans pour autant renoncer complètement à ses opinions plus anciennes, les objections critiques formulées contre son hypothèse par d'autres savants, tels que P.B. Hasdeu et N. Iorga.

En effet, l'hypothèse de la domination bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècle a été réfutée par Bogdan Petriceicu Hasdeu⁶ et Nicolae Iorga⁷ avec beaucoup d'énergie. Dans leur réaction, on perçoit, il faut le dire, l'écho d'un certain pathétisme national qui refuse à des « barbares » le rôle que leur attribuaient dans la formation de la société et de la civilisation médiévale des Roumains les adeptes de cette hypothèse. Mais il y a plus encore et mieux. B. P. Hasdeu n'est pas seulement un bâtisseur de constructions fantastiques, l'adepte d'un romantisme historiographique et national effréné, dénué de tout esprit critique dans l'interprétation des sources que l'historiographie roumaine moderne a répudié au nom de la science. Il a fait souvent preuve de bon sens et, au moins par rapport au thème de notre débat, il a le mérite d'avoir rejeté à juste titre quelques-uns des témoignages en faveur de la domination bulgare, invoqués à tort par A.D. Xenopol et D. Onciul. Cependant, sa conclusion, selon laquelle il n'y a la moindre preuve d'une domination bulgare au nord du Danube ni au temps du premier, ni à l'époque du second État bulgare, est par trop catégorique.

Quant à N. Iorga, il a su, comme toujours, poser le problème dans son contexte européen, pour tâcher de le résoudre en tant que problème d'histoire universelle ; ce changement de perspective dans la manière de concevoir l'histoire nationale restera d'ailleurs un mérite essentiel de sa contribution au développement de l'historiographie roumaine dans tous ses domaines. En effet, la formation de la nation médiévale roumaine et de sa civilisation n'est qu'un aspect particulier d'un processus historique général européen : celui de l'apparition des nations médiévales, des civilisations et des cultures médiévales européennes à la suite des invasions barbares et de la chute de l'Empire romain.

⁶ B.P. Hasdeu, *Etymologicum Magnum Romaniae*, t. IV, *Introducerea*, Bucarest, 1889.

⁷ N. Iorga, *Geschichte des rumänischen Volkes*, Leipzig, 1905 ; *Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans*, Bucarest, 1913 ; *Sârbi, bulgari și români în Peninsula balcanică în evul mediu*, Bucarest, 1915 ; « Le Danube d'Empire », dans *Mélanges offerts à Gustave Schlumberger*, Paris, 1925 ; « La Romania danubienne et les Barbares au VI^e siècle », dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, III, 1924 ; *Istoria românilor*, II, Bucarest, 1936, etc.

C'est aussi dans la manière de concevoir ce phénomène, dans sa conception du Moyen Âge et de ses origines que réside essentiellement l'originalité de la contribution de N. Iorga à l'étude du thème qui nous occupe. Malheureusement, il faut le dire dès maintenant, N. Iorga fut non seulement un spécialiste éminent des études médiévales. Il fut aussi un doctrinaire, un chef d'école littéraire, culturelle et même politique qui se proposait de réformer la société roumaine de son temps par le rappel des valeurs traditionnelles, par le retour à un « nouveau Moyen Âge ». Il était l'adepte d'une image idéalisée de cette période historique, brossée par lui avec beaucoup de talent, mais aussi dans un esprit par trop subjectif. Selon lui, le Moyen Âge fut l'âge d'or de la vie rurale et nationale, une époque d'éclosion des énergies originelles des peuples, d'affirmation spontanée et libre des particularismes étouffés jusqu'alors par le centralisme excessif de l'Empire, par la civilisation artificielle, intellectualiste, cosmopolite, dominée par le goût de l'abstraction, civilisation par excellence urbaine de l'antiquité tardive. Cette conception nationale et paysanne du Moyen Âge, que N. Iorga défendit toute sa vie avec une passion peu commune, est certes par trop simplifiant et idyllique. Le préjugé pénétré de médiévisme de N. Iorga fausse parfois ses intuitions profondes et justes, ses jugements de médiéviste.

Selon N. Iorga, après la chute de l'Empire romain, les traditions et même les structures politiques de celui-ci ont été sauvées dans des formes plus modestes sans doute, par les communautés d'anciens citoyens romains, plus ou moins soumises aux envahisseurs barbares. Peu à peu, ces communautés provinciales, qu'il appelle « Romanies populaires », convertiront le conquérant non seulement à leur religion chrétienne, mais aussi à leurs traditions romaines. N. Iorga affirme donc le rôle historique et créateur de civilisation des citoyens des provinces de l'Empire, asservis par les Barbares. L'Empire survit par les Romanies populaires ; là il a certes une intuition juste.

Mais il exagère sans doute les choses quand il tâche d'expliquer dans l'esprit de cette conception la formation de la civilisation médiévale roumaine. Car, il ne se borne pas à affirmer la survivance des Romains du Sud-Est européen, des Roumains, dans leurs « Romanies », les Vlachies des sources byzantines et autres, il ne se contente pas de soutenir leur contribution réelle et substantielle à la création d'une nouvelle forme de vie sociale et spirituelle, il ne constate pas simplement leur pouvoir tout à fait remarquable d'assimilation ethnique. Il va plus loin et diminue l'importance des Barbares dans la vie de ces îlots de romanité et dans leur histoire, il brosse des « Romanies » qu'il veut à tout prix populaires, nationales, paysannes, démocratiques et largement autonomes avec leur régime patriarcal, une image à la fois inexacte et idyllique.

Pour ce qui est des Slaves et des Bulgares, N. Iorga conteste l'importance que ses antécédents leur ont assignée dans l'histoire des Roumains. Pour lui, les Slaves ne sont pas des conquérants, mais plutôt de

paisibles et laborieux colons, installés en terre romaine, parfois par l'Empire. Ils ont exercé leur influence sur les Roumains par des contacts dûs à la cohabitation. Les Bulgares ont évité la Dacie, attirés qu'ils étaient par la splendeur et la richesse de Byzance vers le sud du Danube, vers Constantinople. Peuple doué d'une véritable vocation impériale, ils ne cesseront jamais d'essayer à remplacer Byzance par un empire de création propre. Les États roumains du Moyen Âge se sont formés par la coagulation des « Romanies populaires », après la fin des invasions. Les Barbares n'y sont pour rien ou pour très peu. Ces États sont des États paysans et patriarcaux, presque sans hiérarchie, comme d'ailleurs, dans la conception « populiste » de Iorga, l'Église même des Roumains. Ce n'est que très tard que l'historien a reconnu aux Coumans un certain rôle politique unificateur dans la formation de la Valachie. Et ce n'est qu'après avoir pris connaissance des découvertes archéologiques de Curtea de Argeș, l'ancienne capitale de la Valachie, qu'il a admis une certaine stratification sociale et même le faste princier de la Cour roumaine, sans pour autant renoncer à sa théorie de l'État paysan.

Le slavonisme culturel des Roumains, la terminologie slave des institutions médiévales roumaines et des relations sociales, l'adoption par les Roumains de la liturgie slave et du slavon ou médio-bulgare dans l'Église sont, selon N. Iorga, l'effet de l'influence tardive des États slaves au sud du Danube, serbe et bulgare. Ce n'est qu'au XIV^e siècle, quand les États roumains, délivrés de toute pression étrangère, trouvent l'occasion d'épanouir leurs virtualités, de développer une civilisation et une culture écrite, une vie de Cour et urbaine, que les Roumains arrivent à adopter et adapter aux conditions de leur pays, par nécessité historique, un modèle culturel supérieur. Et ce sont notamment les États d'allure impériale des Slaves du sud, leurs voisins, qui leur offrent les formes d'une civilisation slavo-byzantine. L'adoption par les Roumains du slavon ou médio-bulgare comme langue d'Église était, selon N. Iorga, dans la logique des choses ; à cette époque où les Hongrois catholiques menaçaient l'indépendance des Roumains, ceux-ci ont préféré au latin l'une des langues « sacrées » du monde orthodoxe, celle des Slaves voisins. On reconnaît aisément dans cette manière d'expliquer le slavonisme culturel des Roumains l'idéalisme de N. Iorga, sa foi dans la force des idées qui pourraient transformer, en dehors et en dépit des contingences matérielles et politiques, toute une société. Cet idéalisme lui a conféré un ascendant moral incontestable, mais n'a pas réussi à rendre plus convaincantes ses opinions scientifiques.

Les deux hypothèses que nous venons de présenter brièvement, celle de la domination bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles, soutenue par A. D. Xenopol et D. Onciul et celle de l'influence bulgare et serbe sur les Roumains du XIV^e siècle, soutenue par N. Iorga, sont les principales solutions données au problème de la formation de la société et de la civilisation slavo-roumaine du Moyen Âge par l'historiographie roumaine moderne avant la Seconde Guerre

mondiale. Formulées en partant plutôt de réalités historiques postérieures aux époques auxquelles elles se rapportent, réalités dont elles tâchent d'élucider les origines, ces hypothèses ont été démontrées à l'aide d'arguments logiques, sociologiques, linguistiques et souvent par la méthode de l'analogie historique. Ce n'est que pour les vérifier que les historiens ont fait appel aux sources écrites, si peu nombreuses et tellement vagues pour l'époque et l'espace géographique en question. Le caractère ad probandum de la démarche historiographique frappe le lecteur de ces études. On se rend compte que parfois, la confusion et l'ambiguïté des textes aidant, les savants cèdent à la tentation de manier les sources afin de les faire dire ce que leur préjugé scientifique leur fait attendre d'elles. Il y a des cas où le préjugé n'est qu'intuition valable, confirmée par de nouvelles découvertes, il y en a d'autres où des sources considérées comme sûres et certaines s'avèrent, au contraire, corrompues par la tradition manuscrite ou par la traduction, sinon falsifiées pour des raisons variées, soit historiques, soit historiographiques. Des vérités consacrées par la tradition scientifique, comme par exemple celle de la dépendance de l'Église roumaine de l'archevêché d'Ohrid, argument en faveur d'une domination bulgare au nord du Danube, ont été ainsi anéanties.

Deux historiens roumains, Nicolae Bănescu⁸ et Aurel Decei⁹ se sont proposés, dans les années 30, de soumettre à un examen critique approfondi et impartial, en dehors de tout préjugé historiographique, les textes et les vestiges archéologiques invoqués par les adeptes de l'hypothèse de la domination bulgare au nord du Danube. Si N. Bănescu ne s'est arrêté qu'aux témoignages les plus importants, A. Decei nous a donné l'analyse de presque toutes les sources en discussion. Il en résulte qu'il n'existe aucune base documentaire pour étayer de preuves sûres l'extension de la domination du premier État bulgare au nord du Danube, sur le territoire habité par les Roumains. Tout ce qu'on peut retenir des données absolument sûres de certaines sources (l'Anonyme biographe de Léon, Syméon le Magistre, Georges le Moine, Léon le Grammairien, les Annales Fuldenses, le Notaire anonyme du roi Béla de Hongrie, les premières chroniques hongroises) c'est que, au temps de Krum, il y avait au nord du Danube une « Bulgarie », identifiable à l'ancien habitat de la horde d'Asparuh, peut-être au-dessus des bouches du Danube, dans le Boudjak bessarabien et que'au moment de l'arrivée des Magyars, il y avait, dans la région d'entre le Danube et le

⁸ N. Bănescu, *L'ancien État bulgare et les Pays roumains*, Bucarest, 1947 ; idem, « Les frontières de l'ancien État bulgare », dans *Mémorial Louis Petit*, Bucarest, 1948 ; idem, « Oglos-Oglou, le premier habitat d'Asparouh dans la région du Danube », *Byzantion*, 28, 1958–1959.

⁹ A. Decei, *Românii din veacul al IX-lea până în al XIII-lea în lumina izvoarelor armenesti*, Cluj, 1939 ; idem, « Invazia tătarilor din 1241/42 în ținuturile noastre după Djami'ot – Tavarikh a lui Fâzil-ol-lah Râșid od-Din », *RRH*, II, 1973, 1 (= A. Decei, *Relații româno-orientale*, Bucarest, 1978, p. 193–208).

Theiss, au Banat et dans la région des trois rivières nommées Criș, c'est-à-dire à l'ouest des Carpathes occidentaux, en dehors de la Transylvanie proprement dite, trois formations politiques dépendantes de l'État bulgare et dont la population était formée de Bulgares, Slaves, Roumains et Pétchenègues. Aux témoignages existants, A. Decei ajoute un autre, celui du géographe arménien du IX^e siècle Moïse Chorenat'i, qui lui permet de constater que'à cette époque, la Bulgarie était voisine du pays « Balak », de la Valachie donc ; elles se touchaient probablement dans les régions orientales de la Panonie. Vers la fin de sa vie A. Decei a consacré une étude particulièrement importante au texte de Rășid od-Din concernant l'expédition des Tartares dans les régions roumaines, dans lequel on avait cru découvrir une preuve de la domination bulgare au nord du Danube : les Tartares auraient rencontré dans leur avance du nord au sud tout d'abord les Bulgares, ensuite les Roumains. A. Decei a démontré qu'il s'agit d'une mauvaise lecture et traduction du texte qu'il étudie dans sa forme originale : Rășid od-Din ne parle point des Bulgares, mais des Polonais (Polari) et des Hongrois ; il se rapporte aussi aux Roumains soumis aux Hongrois (Kara-Ulaghi) des Carpathes, ainsi qu'aux Roumains encore libres (Ulakut) de Tirnin et Kila (Trnovo, Kilia), donc aux Roumains de l'État bulgaro-roumain des Assénides.

La critique de N. Bănescu et A. Decei a éliminé de la discussion pas mal de sources et corrigé ou réduit à des proportions plus modestes beaucoup d'interprétations exagérées. À l'exception de P.P. Panaitescu, qui semble d'ailleurs ignorer la contribution de A. Decei, pourtant la plus sérieuse dont on dispose dans l'historiographie roumaine à ce sujet dans le genre de « Quellenkritik », tous les historiens qui se sont occupés en Roumanie de l'hypothétique domination bulgare au nord du Danube ont accepté leur point de vue sur la valeur relative des sources invoquées à son appui.

Cela ne signifie point que l'on doit désormais renoncer à l'hypothèse de la domination bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles ou qu'on doit lui préférer, comme le suggère N. Bănescu, l'hypothèse de l'influence tardive des Serbes et des Bulgares, celle de N. Iorga, pour expliquer les origines du slavonisme culturel des Roumains. Même si les sources font défaut, les faits du Moyen Âge qui ont imposé le problème de la formation de la civilisation et de la société roumaines médiévales, eux, ils restent. Un historien de la taille de Gheorghe Brătianu¹⁰, qui fait siennes non seulement les conclusions de Bănescu et A. Decei, mais aussi, pour une bonne part, celles de N. Iorga concernant le rôle décisif des autonomies roumaines dans le processus de la formation des États valaque et moldave, un historien qui reprend et développe à sa manière la tradition du *descălecat*, de la fondation des États féodaux roumains par la

¹⁰ G.I. Brătianu, *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, Bucarest, 1945, ²1980.

« descente » des Carpathes des chefs d'une telle Romanie autonome, un tel historien admet aussi la suzeraineté bulgare dans la plaine au nord du Danube. Qualifiant les régions de la vallée du Theiss à l'ouest et celle du Boudjak bessarabien à l'est des positions avancées de l'État bulgare, G. Brătianu affirme ensuite à propos de la plaine roumaine s'étendant entre elles que cette « hégémonie des khans païens, puis des tsars chrétiens de Preslav sur ce territoire, après la chute de l'empire des Avars et avant la pénétration des Pétchenègues, serait dans la logique des choses, bien qu'aucune source ne la mentionne expressément ». G. Brătianu tient à préciser que l'hégémonie des khans bulgares ne saurait être conçue dans la forme moderne d'une annexion territoriale, mais dans celle d'une dépendance moins rigoureuse dans le cas aussi bien des Roumains au nord du Danube que dans celui des Slaves au sud du grand fleuve, idée qui témoigne de la préoccupation des historiens roumains de sa génération à approfondir l'étude des structures socio-économiques et politiques des formations « barbares ». Il nous faut mentionner ici les recherches de G. Brătianu sur la « Bulgarie transdanubienne » qu'il place dans le Boudjak, avec la remarque qu'il s'agit d'une région dont la tradition historique gardait le souvenir de sa qualité d'habitat initial de la horde d'Asparuh, mais qui n'a pas été dominé de manière ininterrompue par les Bulgares après leur passage dans la Péninsule des Balkans, il y a eu solution de continuité entre la domination ici de Krum et celle de Théodore Svetoslav¹¹.

Celui qui a repris l'hypothèse de la domination du premier État bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles et qui lui a donné une expression devenue classique dans l'historiographie roumaine contemporaine a été Petre P. Panaitescu¹². Il partageait initialement les opinions de son maître, N. Iorga, sur l'influence tardive des Serbes et des Bulgares dans les Pays roumains ; ensuite, il est devenu le partisan le plus résolu de la domination bulgare aux VIII^e–X^e siècles sur les Roumains de l'ancienne Dacie. De cette hypothèse formulée par A.D. Xenopol et D. Onciul il a fait une théorie systématique, ample et séduisante par sa cohérence, destinée à offrir l'explication intégrale des origines et du

¹¹ G.I. Brătianu, « Bulgaria de dincolo de Dunăre în izvoarele bizantine », dans *Omagiu lui I. Lupaș*, Bucarest, 1943 ; idem, « Le thème de Bulgarie et la chronologie de l'Anonyme hongrois », *Acta historica* (Munich), X, 1972 ; cf. idem, « Les Bulgares à Cetatea Albă (Akerman) au début du XIV^e siècle », *Byzantion*, II, 1925.

¹² P.P. Panaitescu, « Les relations bulgaro-roumaines au Moyen Âge », *Revista românească*, I, 1929 (soutient les thèses de N. Iorga) ; « La littérature slavo-roumaine et son importance pour l'histoire des littératures slaves », dans *Sbornik praci I. Sjezdu slovanských filologů v Praze*, Prague, 1929 ; « 'Perioada slavonă' la români și ruperea de cultura apusului », *Revista Fundațiilor Regale*, XI, 1, 1944 ; « Problema originii clasei boierești », dans idem, *Interpretări românești. Studii de istorie economică și socială*, Bucarest, 1947 ; « Bulgaria în nordul Dunării în veacurile al IX–X-lea », *SMIM*, 1, 1950 (signé Al. Grecu) ; *Introducere în istoria culturii românești*, Bucarest, 1969 (posthume).

caractère de la société et de la culture roumaines médiévales. Faisant sienne la conception déterministe de l'histoire, s'assimilant des éléments de la pensée marxiste, il mit son dernier ouvrage de synthèse sur la culture roumaine du Moyen Âge sous le signe du matérialisme historique. Mais, quoiqu'en disent certains zéloteurs des idées du Maître, quoi qu'en ait dit parfois lui-même, la théorie de P.P. Panaitescu n'est qu'une théorie scientifique, elle n'a pas le caractère idéologique qu'on se plaît souvent à lui prêter. Séduisante, sinon absolument convaincante, elle est une construction intellectuelle imposant le respect et l'admiration, sans pour autant paralyser notre esprit critique.

Selon P.P. Panaitescu, tout le territoire de la Roumanie actuelle, à l'exception de la Moldavie, a été soumis à l'autorité du premier État bulgare ; la Valachie, l'Olténie, le Banat et la Transylvanie ont constitué la « Bulgarie transdanubienne » des chroniqueurs byzantins. Du point de vue de la chronologie, la domination bulgare au nord du Danube est comprise entre la chute de l'empire avar (fin du VIII^e – commencement du IX^e siècle) et les invasions des Hongrois et des Petchenègues (seconde moitié du X^e – commencement du XI^e siècle). Au nord du Danube, la domination bulgare a pris la forme d'une suprématie politique doublée par l'exploitation économique consistant en prélèvement de la dîme sur les produits ; la « Bulgarie transdanubienne » jouissait donc d'une large autonomie.

L'État bulgare a étendu son autorité au nord du Danube pour les mêmes raisons que l'avait fait l'empire avar et a eu dans la région nord-danubienne la même fonction économique que celui-ci. Ce sont le sel, tellement nécessaire aux éleveurs de gros et petit bétail et si abondant dans le sol de la Dacie et les produits agricoles de ces contrées fertiles qui donnaient aux Bulgares l'envie de les exploiter. La domination de l'ancienne Dacie leur offrait aussi la possibilité d'exercer la fonction d'intermédiaires dans le commerce entre l'Europe centrale et nordique, rurale et agricole, d'une part et l'Europe sud-orientale, maritime et commerciale : la route qui les reliait traversait justement la Dacie, d'où ils pouvaient la contrôler et l'exploiter.

À l'instar de N. Iorga, P.P. Panaitescu étudie la formation de la société médiévale roumaine comme un aspect particulier d'un processus général européen et les rapports entre Bulgares, Slaves et Roumains comme l'hypostase sud-est européenne de la relation Barbares-Romains qui marque, partout en Europe, les débuts du Moyen Âge. Mais, à la différence de son Maître, il entend donner une autre image de ces rapports, assignant aux Slavo-Bulgares un rôle plus important que ne l'avait fait celui-ci et reconnaissant aux « Romanies », qu'il admet, certes, un caractère « populaire » limité. Selon P.P. Panaitescu, qui va dans le sens des opinions de C. Giurescu, I.C. Filitti, C.C. Giurescu et G.I. Brătianu, la noblesse féodale roumaine est, pour une large part, comme toute la noblesse européenne, d'origine barbare. Si en Occident les Germains avaient soumis à leur autorité les anciens citoyens romains, en Dacie ce sont les Slaves

conquérants, appuyés bientôt par les Bulgares, qui ont asservi les communautés paysannes et les unions de communautés paysannes – les « Romanies populaires » – avec leur noblesse romane, issue par un processus naturel de stratification sociale et économique, insuffisamment pris en considération par N. Iorga. La conquête militaire des terres roumaines par les Slaves et l'exploitation économique des communautés paysannes asservies par eux ont été consolidées par le régime seigneurial de la possession de la terre, instauré de force par le conquérant barbare comme partout en Europe. Mais, à la différence de ce qui se passait en Europe occidentale, en Dacie bon nombre de communautés paysannes libres ont survécu à la conquête, gardant longtemps un régime privilégié, leurs formes de propriété de la terre et une large autonomie. La fusion de la noblesse romane autochtone, des chefs de ces communautés et unions de communautés, d'une part et de l'aristocratie slave conquérante de l'autre donna naissance à la classe nobiliaire médiévale roumaine. Les Roumains majoritaires et gardant certains privilèges, cette noblesse autochtone, ont assimilé peu à peu l'aristocratie slave. Ce processus d'assimilation ethnique s'étend jusqu'au XIII^e siècle. Mais l'onomastique slave de la classe nobiliaire roumaine, la terminologie slave des relations sociales et des institutions en roumain (p. ex. *boier*, « noble », *rumân*, « paysan asservi ») attestent, selon P.P. Panaitescu, l'origine slave de la féodalité roumaine.

Au IX^e–X^e siècles, les Slaves du nord, comme ceux du sud du grand fleuve ont adopté, par l'entremise de l'État bulgare qui les dominait tous, le christianisme cyrillo-méthodien. C'est le temps de la formation de la nation médiévale bulgare : les Slaves prennent le nom des Bulgares touraniens, tandis que ceux-ci sont assimilés aussi bien sur le plan ethnique que sur le plan linguistique. P.P. Panaitescu ne tâche pas de préciser si les Slaves du nord du Danube, soumis à l'État bulgare et assimilés par la population romane de la Dacie ont été entraînés dans le processus d'ethnogénèse des Bulgares actuels. Il se borne à supposer que c'est par la force de l'État bulgare et au nom de ses intérêts que l'aristocratie slave de l'ancienne Dacie, vassale des Bulgares de Pliska et de Preslav réussit à imposer aux Roumains assujétis par elle l'abandon du christianisme latin et l'adoption du slavonisme, de la civilisation slavo-bulgare forgée sur le modèle byzantin.

Cette manière de concevoir la formation de la noblesse féodale roumaine, issue de l'ancienne aristocratie slave de Dacie, dépendante de l'État bulgare qui lui donne son appui et assimilée finalement par les autochtones romans, explique donc non seulement l'apparition du féodalisme chez les Roumains par un processus d'extension européenne, mais aussi la survivance durable de la culture et de la langue slavo-bulgare, en tant que langue de culture chez les Roumains. Cette culture devint l'expression de la conscience de classe des boyards et c'est ce caractère de classe qui explique sa durabilité. Il n'est point nécessaire de chercher des Slaves ou des Bulgares dans les Pays roumains

jusqu'au XVII^e siècle, comme l'ont fait certains savants, pour trouver la raison de la survivance du slavonisme culturel en terre roumaine.

P.P. Panaitescu renonce à utiliser des sources invoquées par ces devanciers pour étayer l'hypothèse de la domination bulgare au nord du Danube, qui se sont avérées peu probantes. Mais, à notre grande surprise, il semble ignorer les objections formulées par A. Decei à l'égard de certains témoignages littéraires et persiste à les citer, sans discuter les arguments du savant orientaliste. C'est le cas des textes d'Alfred le Grand, de Constantin le Porphyrogénète, de certains passages des Annales Fuldenses. En revanche, il met en discussion de nouvelles sources, comme par exemple une *Vie* slave de saint Naoum qui n'a par ailleurs que le mérite de confirmer le voisinage des Bulgares et des Moraves. Il accorde aussi une grande valeur probante aux témoignages des inscriptions slaves de Mircea Vodă et de Basarabi-Murfatlar, qui ne démontrent que la pénétration de l'écriture slave dans la Dobroudja au X^e siècle, ainsi qu'à la culture matérielle nommée Dridu par les archéologues roumains et qui est loin de pouvoir attester une extension d'autorité politique bulgare dans l'ancienne Dacie.

Dans le sillage de P.P. Panaitescu, Maria Comşa¹³ est allée très loin dans ses affirmations concernant le rôle de l'État bulgare dans la vie des Roumains du Moyen Âge, avançant par exemple l'hypothèse que même la christianisation du peuple roumain a été faite par l'entremise de l'État bulgare, ce que Panaitescu n'a jamais cessé de contester. Reconnaisant la suzeraineté de l'État bulgare au nord du Danube, des archéologues et historiens comme Ion Nestor¹⁴ et Ion Barnea¹⁵ insistent sur le caractère très laxiste du contrôle bulgare en Dacie, sur le développement autonome de la société nord-danubienne, slavo-roumaine dans cet espace ; ils invoquent en appui de leurs affirmations, à côté d'autres arguments, le manque de tout vestige proto-bulgare en Roumanie. Un autre historien roumain, Aurelian Sacerdoțeanu¹⁶ a combattu lui aussi l'hypothèse de P. P. Panaitescu, sans contester toutefois une certaine suzeraineté bulgare sur les régions nord-danubiennes ; son exposé manque parfois de clarté.

De nos jours, les historiens et les archéologues roumains sont attirés plus particulièrement par l'étude du développement des communautés paysannes roumaines et non de leurs rapports avec les « barbares ». De leur côté, les historiens de la culture médiévale ne se sont guère occupés, après

¹³ M. Comşa, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 753.

¹⁴ I. Nestor, *Formarea poporului român*, dans *Istoria poporului român*, Bucarest, 1970.

¹⁵ I. Barnea, dans *Istoria României*, I, Bucarest, 1960, p. 756-765 ; I. Barnea, Șt. Ștefănescu, *Din istoria Dobrogei*, III, Bucarest, 1971.

¹⁶ A. Sacerdoțeanu, « Organizarea Bisericii Ortodoxe Române în secolele al IX-lea – al XIII-lea », *Studii teologice*, XX, 1968, 3-4.

P.P. Panaitescu, du problème des origines du slavonisme culturel des Roumains, s'attachant plus volontiers à d'autres thèmes et époques.

En guise de conclusion nous faisons remarquer que :

1. Depuis ses commencements, l'historiographie roumaine a forgé l'hypothèse de la domination bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles comme une solution au problème de la formation de la civilisation médiévale roumaine, sinon de la société et de la nation médiévales roumaines, ainsi que pour donner une explication vraisemblable à l'ampleur et à la profondeur de l'influence slave chez les Roumains.

2. L'éventuelle domination bulgare au nord du Danube a été envisagée par les plus distingués historiens roumains comme un aspect particulier, sud-est européen, de la réalité historique européenne des rapports entre Barbares conquérants et Romains conquis, comme un aspect du processus de transition de l'Antiquité au Moyen Âge. Ils l'ont abordée dans l'esprit et selon la méthode de l'histoire universelle.

3. À cause de l'indigence des sources écrites, cette hypothèse a été démontrée surtout par des arguments d'ordre linguistique, sociologique, logique tout court, dont on devait tirer au clair la genèse en partant de réalités et non de textes écrits. Les sources n'ont guère validé la théorie des historiens. C'est là le point faible de cette hypothèse plutôt séduisante que convaincante.

4. Les historiens et les philologues qui ont soumis les sources à un examen critique, sans préjugés, ont réussi à miner la base documentaire de l'hypothèse en discussion, sans arriver à proposer eux-mêmes une autre solution du problème des origines de la civilisation médiévale des Roumains. C'est là la limite de leur contribution.

5. L'historiographie roumaine a fait preuve dans l'étude de l'éventuelle domination bulgare au nord du Danube d'un esprit scientifique dénué de tout préjugé national ; les préjugés, s'ils en furent, ont été en premier lieu d'ordre intellectuel, personnel et non politique.

DE LA VLACHIE DES ASSÉNIDES AU SECOND EMPIRE BULGARE

Installé sur les rochers des Balkans, tel un nouveau sphinx, l'État des Assénides, le « Second Empire bulgare » défie tout historien qui s'y aventure de déchiffrer son énigme. Les questions qu'il pose à travers les sources de date et de provenance diverses sont bien embarrassantes. Les frères Pierre, Assen et Joannice sont-ils des Roumains, des Vlaques, ainsi que les désignent les sources contemporaines ou des Bulgares, comme le veulent les textes byzantins plus récents et la tradition historique médiévale bulgare ? Pourquoi des Roumains auraient-ils fondé un Empire bulgare et pourquoi des Bulgares auraient-ils cherché à se faire reconnaître par le monde politique de l'époque comme souverains de la Vlachie et des Vlaques ?! Pourquoi renoncent-ils Jean Assen II (1218–1241) et ses successeurs à toute mention de la Vlachie comme possession distincte de la Bulgarie dans leur titre ? Qu'est-ce donc qu'est cette Vlachie des Assénides qui enfante le « Second Empire bulgare » ? Après tant de recherches et de disputes à leur sujet, nous devons constater que la création et le caractère du « Second Empire bulgare » restent un problème difficile et controversé de l'histoire médiévale des Balkans¹.

Certains historiens ont tâché de le simplifier. Les Vlaques des sources contemporaines des Assénides ne seraient, d'après eux, que des Bulgares, pas des Roumains. Suivant tel chercheur, *Vlaque* n'est pas un nom ethnique, celui des Roumains, mais un terme à signification socio-professionnelle désignant tout pasteur des Balkans, le Bulgare y compris. Les Vlaques des Assénides ne seraient donc que des Bulgares de la région septentrionale de la Péninsule². Selon tel autre médiéviste, les Roumains du sud du Danube étant peu nombreux et leur importance politique et militaire très limitée, les écrivains byzantins du

¹ Pour l'état actuel de la question, voir B. Primov, « Crearea celui de al doilea țarat bulgar și participarea vlahilor », dans *Relații româno-bulgare de-a lungul veacurilor (sec. XII–XIX)*, I, Bucarest, 1971, p. 9-13 ; G. Cankova-Petkova, *Bălgarija pri Asenevci*, Sofia, 1978 (l'auteur ignore malheureusement toute la littérature roumaine du problème) ; St. Brezeanu, « Imperator 'Bulgarie et Vlachia' ». În jurul genezei și semnificației termenului 'Vlachia' din titulatura lui Ioniță Asan », *Revista de istorie*, 23, 1980, 4, p. 651-674. Voir aussi, après la publication de ces pages, N.-Ș. Tanașoca, « O problemă controversată de istorie balcanică: participarea românilor la restaurarea țaratului bulgar », dans *Răscoala și statul Asăneștilor*, éd. E. Stănescu, Bucarest, 1989, p. 153-181.

² Voir par exemple S. Lišev dans *Fontes Latini Historiae Bulgaricae*, III, Sofia, [1965].

temps des Anges parleraient plus volontiers d'eux que des Bulgares pour minimiser de la sorte l'insurrection des Assénides et la création du « Second Empire bulgare ». Le terme *Vlaques* signifiant *Roumains* serait donc employé par les Byzantins pour désigner les Bulgares³. Afin d'expulser les Vlaques de l'histoire médiévale bulgare, on est allé jusqu'à opposer au témoignage des sources contemporaines, qui en parlent abondamment, celui des textes de seconde main et des compilations tardives qui gardent le silence à leur sujet⁴.

Toutes ces tentatives simplificatrices ne sont qu'autant de manœuvres visant à éviter les difficultés de la recherche plutôt que de les affronter et surmonter. Elles n'aboutissent à rien d'autre qu'à embrouiller les données, pourtant nettes et concordantes, des sources byzantines et occidentales qui attestent la romanité des Vlaques et des Assénides, le rôle important des Roumains dans la vie du nouvel empire balkanique, son caractère mixte, bulgare et roumain, au temps des premiers Assénides, sa « bulgarisation » à l'époque de Jean Assen II⁵.

D'autres historiens se sont contentés de défendre la véracité des sources. Tout en constatant que « le Second Empire bulgare a été créé par l'énergie active des Roumains des Balkans, dans la ligne des vieilles traditions impérialistes bulgares »⁶, ils ne donnent pas de réponse aux questions évoquées ci-dessus ou ils le font en des termes trop généraux⁷.

Il y a enfin les savants qui se sont hasardés à expliquer la naissance, le caractère et l'évolution du « Second Empire bulgare », tâchant aussi de définir sa place dans l'histoire des Roumains et des Bulgares à la fois. Selon Dimitrie Onciul, l'État des Assénides comprenait deux pays, « différents par la nationalité de leurs habitants » : la Bulgarie sud-danubienne, avec la capitale de l'empire, Trnovo, pays des Bulgares, et la Vlachie des Roumains, située au nord du Danube. Le titre que se donne Joannice, *Imperator Bulgariae et Blachiae*, ainsi que celui qui lui fut reconnu par la papauté, *rex Bulgarorum et Blachorum*, *rex*

³ G. Cankova-Petkova, *op. cit.*, p. 26-27 et 189.

⁴ Voir à ce sujet B. Primov, *op. cit.*, p. 36-38.

⁵ On reste perplexe devant les affirmations de Vassil Gjuzelev qui, au mépris de toutes les sources et de toute la littérature scientifique du problème, la bulgare y comprise, décrète l'irréalité du titre de *rex Bulgarorum et Blachorum* octroyé par le pape Innocent III à Joannice : *Es deckt aber die tendenziösen und groben Fälschungen der rumänischen Historiker auf, die ohne jede Begründung durch Geschichtsquellen den Bulgarischen Staat zur Zeit der Asseniden als « vlachisch-bulgarisches Reich » bestimmen und so weit gehen, den Herrscher Ivan Assen II (1218-1241) « vlachisch-bulgarischer Zar » zu nennen* (*Palaeobulgarica*, III, 1979, 4, p. 79).

⁶ N. Bănescu, *Un problème d'histoire médiévale : création et caractère du second Empire bulgare (1185)*, Bucarest, 1943, p. 93.

⁷ C. von Höfler, « Die Walachen als Begründer des zweiten bulgarischen Reiches der Asseniden, 1186-1257 », *Sitzungsberichte der philos.-hist. Classe der K. Akad. der Wissenschaften*, 95, 1879, p. 229-245 ; N. Bănescu, *op. cit.* ; H.L. Wolff, « The 'Second Bulgarian Empire': Its Origin and History to 1204 », *Speculum*, XXIV, 1949, p. 167-203.

Bulgariae et Blachiae, expriment le caractère dualiste de son État. Pendant le règne des premiers Assénides, les Roumains semblent avoir dominé la vie de celui-ci, ce qui explique les mentions fréquentes qu'en font les sources de l'époque. Vers 1241, sous la menace des Tartares, la Vlachie se sépare de l'empire, en acceptant, pour des raisons de sécurité, en échange de son appui militaire, la suzeraineté du royaume hongrois. L'État des Assénides, eux-mêmes bulgarisés, restera donc, au sud du Danube, un empire bulgare, attesté comme tel par les sources plus récentes. Au nord du fleuve, l'ancienne union de la Vlachie et de la Bulgarie laissera ses traces dans la civilisation d'origine slavo-byzantine et dans les institutions laïques et religieuses de la future Hongrovlachie, Țara Românească⁸. Acceptée par d'autres historiens roumains⁹ et bulgares¹⁰, la théorie de D. Onciul, séduisante par sa cohérence et apparemment confirmée par les réalités ethniques et géo-politiques médiévales et modernes, n'a pas résisté pourtant aux objections critiques de B.P. Hasdeu¹¹ et A.D. Xenopol¹². Ceux-ci ont prouvé que les sources invoquées par D. Onciul n'offrent pas une base documentaire assez solide pour nous permettre d'identifier la Vlachie des Assénides avec celle du nord du Danube. La patrie des Assénides devrait être cherchée au sud du grand fleuve.

Les Vlaques des Assénides sont donc, d'après A.D. Xenopol¹³, les Vlaques balkaniques, les ancêtres des Aroumains. En alliance avec les Bulgares, ils auraient fondé, sous une dynastie roumaine, l'État mixte, bulgare et roumain, de Trnovo. La Vlachie du titre de Joannice n'est pas un pays distinct de la Bulgarie, c'est le royaume dans son entier qui est appelé *Bulgaria et Blachia*. Les références aux Vlaques et à la Vlachie qu'on rencontre dans les documents de l'époque visent la présence et le rôle important des Roumains dans la vie de l'État des Assénides. Leur disparition reflète le processus de bulgarisation de cet

⁸ D. Onciul, « Radul Negru și originile principatului Țării Românești », *Convorbiri literare*, 24-26, 1890-1892 (repris dans *Scrieri istorice*, éd. A. Sacerdoțeanu, I, Bucarest, 1968, p. 328-428) et *Originile Principatelor române*, Bucarest, 1899 (*ibid.*, p. 560-715).

⁹ Șt. Ștefănescu, « Rumîno-bolgarskie svjazi v IX–XIV vv. i stanovlenie rumînskoj gosudarstvenosti », *Romanoslavica*, IX, 1963, p. 531-542 ; « Legături româno-bulgare în prima jumătate a secolului al XIII-lea », dans *Omagiu P. Constantinescu-Iași*, Bucarest, 1965, p. 223-228 ; E. Stănescu, « Byzance et les Pays roumains aux IX^e–XV^e siècles », dans les *Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines*, I, Bucarest, 1974, p. 408-409 ; A. Tăutu, « Le conflit entre Johanitsa Asen et Emeric roi de Hongrie (1202-1204) », dans les *Mélanges Tisserant*, III, Vatican, 1964, p. 367-393.

¹⁰ B. Primov, *op. cit.*, p. 44-52.

¹¹ B. P. Hasdeu, « Negru Vodă », dans *Etymologicum Magnum Romaniae*, IV, Bucarest, 1898, p. L (= *Etymologicum Magnum Romaniae*, édition par Gr. Brâncuș, III, Bucarest, 1976, p. 678).

¹² A. D. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia Traiană*, éd. I. Vlădescu, III, Bucarest, s.a., p. 221-230.

¹³ A. D. Xenopol, *op. cit.*, II, p. 223-256 ; « L'Empire valacho-bulgare », *Revue historique* 47, 1891, p. 277-308.

État, phénomène aisément explicable. Habitants des montagnes, les Vlaques auraient été l'élément guerrier qui apporta la victoire dans les luttes contre les Byzantins et les Latins de Constantinople, assurant la viabilité du nouvel empire balkanique. Ils auraient cédé ensuite le devant de la scène politique aux Bulgares, « élément pacifique et organisateur », habitants de la plaine, qui disposaient en outre d'une forte tradition étatique et ecclésiastique. Descendus de la montagne vlaque dans la plaine bulgare où ils établissent le centre de leur État, les Assénides eux-mêmes finiront par se bulgariser. Peu à peu, les Roumains balkaniques deviennent l'un des peuples soumis à la couronne désormais bulgare et souvent les sources du Moyen Âge, peu soucieuses quant à l'ethnie des sujets d'un souverain, les appellent Bulgares eux aussi. Suivant A. D. Xenopol, l'empire des Assénides n'a rien à voir avec les Roumains du nord du Danube. Malgré les critiques qu'elle a suscitées¹⁴, la théorie d'A. D. Xenopol a prévalu dans l'historiographie roumaine¹⁵.

On a trop souvent tendance à minimiser – et à tort – l'importance des pages écrites par N. Iorga¹⁶ sur l'État des Assénides. Se fiant parfois imprudemment, dans la reproduction des sources, à sa fameuse mémoire et s'obstinant à défendre toute sa vie durant, en dépit des objections justifiées formulées par d'autres chercheurs, certaines interprétations très personnelles de leurs données, l'illustre savant commet, il est vrai, des inadvertances surprenantes et avance des hypothèses peu soutenables¹⁷. Nous lui sommes néanmoins redevables de la nouvelle perspective d'histoire universelle qu'il a donnée aux études sur le « Second Empire bulgare » et qui nous permet de mieux comprendre sa naissance, son caractère, son évolution. Les remarques pénétrantes qu'il a faites, à base d'anciennes et de nouvelles sources, au sujet de l'État des Assénides sont riches en suggestions pour ceux qui continuent ses recherches. N. Iorga a mis en pleine lumière les origines roumaines du mouvement des Assénides, simple soulèvement, à ses commencements, des pasteurs vlaques des Balkans, provoqué par les abus de l'administration byzantine qui violait leurs anciens privilèges, empiétant sur la coutume. Leur Vlachie n'est que l'une de ces formations roumaines qu'on rencontre un peu partout dans l'Europe sud-orientale de l'époque dont le nom barbare traduit le latin Romania ou le roumain Țara Românească. Îles de latinité submergées par les flots des invasions barbares, ces formations sont autant de survivances

¹⁴ C.C. Giurescu, « Despre Vlahia Asăneștilor », *Lucrările Institutului de geografie al Universității din Cluj* IV, 1931, p. 109-124.

¹⁵ Voir St. Brezeanu, *op. cit.*, p. 654-655 ; C. Noe et M. Popescu-Spineni, *Les Roumains en Bulgarie*, Craiova, 1939, p. 25-46.

¹⁶ N. Iorga, *Histoire des Roumains de la Péninsule des Balkans*, Bucarest, 1919 ; *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, III, Bucarest, 1937, p. 104-121.

¹⁷ Cf. P. Mutařiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932, p. 218-221 ; C.C. Giurescu, *op. cit.*, p. 111-112.

fragmentaires et ruralisées de l'Empire romain, des *Romanies populaires* comme les appelle l'historien. Elles abritèrent les Romains pendant le haut Moyen Âge constituant des communautés privilégiées, jalouses de leur autonomie relative et gardant le souvenir de leurs origines, région bien délimitée, ayant des privilèges séculaires et son aristocratie, la Vlachie des Assénides devrait être identifiée suivant N. Iorga avec celle de la Thessalie, où les Roumains sont attestés bien avant et longtemps après les événements de la fin du XII^e siècle. Repoussant à tort les objections suscitées par cette localisation, il prouve, en revanche, que le mouvement des Assénides est en rapport avec « une plus large vitalité de la nation [roumaine], de la Thessalie jusqu'au Danube ».

C'est aussi N. Iorga qui a mis au jour le caractère impérial de l'État des Assénides. Ce « Second Empire bulgare » n'est pas un État national, bulgare ou roumain, mais, à l'instar du premier, celui de Siméon, une copie de l'Empire romain, dans sa variante byzantine, une monarchie universelle en principe qui tend, consciemment ou non, à se substituer à Byzance. Si le premier État bulgare était un Empire romain à dynastie bulgare, le second n'est qu'un empire romain à dynastie vlaque. En tant que tel, il développe, avec Joannice, contre l'Empire latin de Constantinople « avec ses prétentions byzantines légitimes, bien que non orthodoxes », une « tentative inconsciente de synthèse, contenant le Pinde, la rive droite du Danube, ainsi que la rive gauche, avec une tendance vers Constantinople, mais aussi vers la Mer occidentale, tentative qui, très vaste, n'a pas pu aboutir à cause surtout de l'opposition des Grecs d'Asie Mineure et d'Épire, qui sont les "légitimistes" byzantins ». En s'associant les Bulgares à leur révolte, en faisant recours aux traditions étatiques du Premier Empire bulgare et de l'empire macédonien de Samuel, les Assénides ont ouvert la voie à une « revanche slave » contre l'hellénisme byzantin. Acceptés par les représentants de cette revanche, par le clergé des villes et des monastères, par la population urbaine – qui était bulgare – les Vlaques des Balkans en devinrent les chefs et « eux-mêmes se sentirent fortifiés et rehaussés par une pareille consécration ». Sous l'influence donc de l'Église et de la civilisation slavo-bulgare, en rapport avec la tradition historique bulgare, l'empire des Assénides, la Cour et la dynastie elle-même perdent vite leur caractère roumain, le souvenir de leurs origines. Bulgarisé, l'État des Assénides n'en reste pas moins un empire, l'Empire romain d'expression culturelle bulgare. Ce serait, d'après N. Iorga, Jean Assen I^{er} qui, à la différence de Pierre, « Romain » celui-ci, se donnera le titre d'empereur « des Bulgares et des Grecs, terminologie nationale moderne ».

La papauté tentera de « mettre la main sur la nouvelle fondation politique » des Assénides. Suivant les idées qui se formaient alors en Occident, le pape Innocent III tâchera de délimiter sous le rapport territorial la « puissance œcuménique rivale » de Joannice, auquel il refuse le titre impérial, en lui reconnaissant seulement celui de roi d'un territoire bien défini : la Bulgarie et la

Vlachie. Pour sa part, N. Iorga ne cherche pas à délimiter, à l'instar de D. Onciul, les deux pays. Il constate toutefois la persistance des tendances séparatistes et autonomistes des Vlaques balkaniques qui continuent à mener leur vie dans des petites communautés isolées de pasteurs, sous l'autorité de leurs *čelniks*, même après la fondation de l'empire des Assénides. Selon l'historien roumain, l'insistance avec laquelle la chancellerie pontificale ajoute au titre des Assénides les termes de *Blachi*, *Blachia* montre non seulement l'importance des Roumains dans le nouvel État, mais aussi l'intention de la papauté de borner dans des limites « barbares » le nouveau pouvoir, par égard pour les Byzantins, qu'on veut gagner à l'union des Églises. En même temps, dans sa correspondance avec le souverain de Trnovo, Innocent III saura jouer sur l'ambiguïté de ce terme ethnique qui évoque, pour les Roumains, le souvenir de leurs origines romaines et de l'empire de leurs ancêtres. Ce faisant, le pape s'évertue à les attirer de son côté, d'en faire les agents de sa politique dans la Péninsule balkanique. Le refus du roi de Hongrie de reconnaître à Joannice le titre de roi de Bulgarie et de Vlachie, accordé par le pape, n'échappe pas à N. Iorga, mais il se borne à le constater, sans essayer un examen plus attentif de ce litige. Malgré ses points faibles et négligences, l'analyse due à N. Iorga met en évidence, plus que ne l'avait fait celle de D. Onciul, la portée politique et le sens idéologique du titre des Assénides. Elle met en garde le chercheur contre une interprétation hâtive, au pied de la lettre, des sources qui sont autant de documents de mentalité, donnant du monde une image moulée dans la matrice d'une certaine conception du pouvoir et de sa légitimité.

Quant aux rapports entre « le Second Empire bulgare » et les Roumains du nord du Danube, N. Iorga parle de la tendance des souverains de Trnovo à entraîner les Vlaques et les Vlachies autonomes de la plaine danubienne dans leur effort de synthèse impériale par le biais des relations avec les maîtres Coumans de cette région. Il croit pouvoir parler aussi de la tentative de Joannice à assumer le patronage des chrétiens de rite « grec » du royaume de Hongrie, des Roumains y compris, toujours au nom de la même conception impériale¹⁸.

¹⁸ N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, p. 138 et 117-118. Selon N. Iorga, qui invoque à l'appui une lettre pontificale à l'évêque d'Oradea, « Ionitza réclame 'les évêchés de Hongrie' tombés entre les 'mains de certains Grecs dépravés, qui les détruisent' ». En réalité, le document cité (E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, t. I, 1199-1345, Bucarest 1887, p. 39-40) ne parle point de Joannice ; le pape se réfère à une plainte contre les « Grecs », c'est-à-dire contre les chrétiens de rite grec, faite par le roi de Hongrie. Ainsi que nous nous proposons de démontrer dans une étude à part, la lettre d'Innocent III n'en reste pas moins une preuve indirecte de la tendance de Joannice à se soumettre, par le patronage de leur Église, ces croyants « grecs » du royaume de Hongrie.

Pour George Murnu¹⁹ la création de l'État bulgare et roumain des Assénides est « le résultat d'un long processus d'adhésion solidaire et intime », l'expression d'une « cohésion naturelle, avec une apparence d'affinité élective » entre Bulgares et Roumains balkaniques du Moyen Âge. Soumis à l'ancien État bulgare, les Vlaques des Balkans sont arrivés à former comme un bloc unitaire avec les Bulgares, constituant avec eux une seule structure politique, militaire et ecclésiastique. En échange des services militaires qu'ils ont su rendre à l'empire des anciens khagans et tsars, ils avaient reçu de leur part des privilèges, une certaine autonomie, réussissant à garder leur individualité ethnique roumaine. Après la chute du premier État bulgare, les Vlaques et les Bulgares restent associés dans leur résistance envers les excès de l'administration byzantine. Ils mènent en commun, contre Byzance, une lutte acharnée dont le mouvement des Assénides n'est que l'aboutissement. Constatant qu'il eut été « inimaginable pour les Vlaques de ne pas voir leurs intérêts et leur sort liés, à la vie et à la mort, à ceux de leurs vieux compagnons », qu'il eut été inconcevable pour eux de « fonder un nouvel ordre des choses, un gouvernement national vlaque », G. Murnu regarde le « Second Empire bulgare » comme la forme politique traditionnelle de collaboration, voire d'union, des Bulgares et des Vlaques, ressuscitée par une dynastie d'origine roumaine. L'initiative de la révolte appartient aux Roumains, aux Vlaques, en raison de leur situation privilégiée, de leur force militaire et économique, des libertés qu'ils ont réussi à garder, à la différence des Bulgares, dans l'Empire byzantin, après la chute de l'État de Samuel. Habitant la Bulgarie orientale, les Vlaques auraient échappé, suivant G. Murnu, au massacre ordonné par Basile II le Bulgaroctone en Macédoine. En dehors de cela, un contingent important de Vlaques de la Bulgarie occidentale se serait retiré à l'époque dans les montagnes de Rhodope et des Balkans, c'est-à-dire dans les régions mêmes de la rébellion des Assénides. La « bulgarisation de l'État des Assénides ne fut », selon G. Murnu, « qu'extérieure et formelle », un effet du recours aux traditions politiques et ecclésiastiques de l'ancien Empire bulgare et non l'expression de la vitalité historique des Bulgares, fortement affaiblis par les Byzantins après l'anéantissement de celui-ci. En outre, les Vlaques des Balkans, « contraints par des besoins économiques inéluctables » et « obéissant à leur instinct de conservation de leur ethnicité » seraient passés, pour la plupart, au nord du Danube pour s'unir aux Roumains carpatiques. Dépourvu de l'énergie des Vlaques, le nouvel État des Balkans se serait dissipé « aux premiers souffles de la tempête asiatique » des Mongols. Évidemment, les pages écrites par G. Murnu sur l'empire des Assénides comportent une certaine exagération du rôle des Roumains comme facteur de puissance et de vitalité de

¹⁹ G. Murnu, « Les Roumains de la Bulgarie médiévale », *Balcania*, I, 1938, p. 1-21. Voir du même *Istoria românilor din Pind. Vlahia Mare (980-1259). Studiu istoric după izvoare bizantine*, Bucarest, 1913.

celui-ci. On ne saurait, non plus, accepter sans critique ni ses affirmations concernant l'émigration des Vlaques balkaniques au-delà du Danube, ni ses considérations sur l'affaiblissement de la capacité d'initiative politique des Bulgares aux XII^e et XIII^e siècles, ni certains de ses principes de philosophie de l'histoire. En esquisant de main de maître la « préhistoire » du mouvement des Assénides, en évoquant la condition des Roumains dans le premier État bulgare et dans l'Empire byzantin, en poursuivant le développement des relations entre Bulgares et Vlaques, G. Murnu a rendu pourtant plus intelligible la genèse du « Second Empire bulgare » et l'on dirait même plus vraisemblable sa fondation par une dynastie d'origine roumaine.

Nous devons à G.I. Brătianu²⁰ un brillant exposé des origines et du caractère du « Second Empire bulgare ». Le savant roumain reprend les thèses d'A.D. Xenopol, en mettant aussi à profit, avec un sens critique remarquable, toutes les acquisitions plus récentes de la recherche dans ce domaine. Aux explications données par A.D. Xenopol à ce qu'on appelle la « bulgarisation » de l'État des Assénides – la force de la tradition étatique et ecclésiastique bulgare, le rôle plus important pris par les Bulgares au temps des derniers Assénides –, il ajoute une autre, tirée de l'examen de la situation internationale au XIII^e siècle. Selon G.I. Brătianu, la tradition étatique bulgare, les anciennes relations entre le Premier Empire bulgare et Rome, ainsi que l'ascendance bulgare des Assénides vlaques qui seraient des descendants de l'ancienne dynastie de Pierre et de Samuel ne sont qu'autant d'arguments invoqués par la diplomatie pontificale pour justifier, face aux contestations de la Hongrie, l'envoi d'une couronne royale à Joannice reconnu « roi des Bulgares et des Vlaques ». Ces arguments d'ordre diplomatique et extérieur sont devenus pour les Assénides une nécessité d'État après la rupture avec le Saint-Siège : c'est alors que la tradition étatique et ecclésiastique bulgare reste l'unique source de légitimité qu'ils pouvaient invoquer à l'appui de leur création politique. Négligées à tort par d'autres chercheurs, les remarques de G.I. Brătianu sur la place de l'État des Assénides dans les relations internationales du Moyen Âge sont des plus subtiles et des plus importantes qu'on ait jamais faites²¹.

C'est le mérite de P.P. Panaitescu²² d'avoir cherché la motivation sociale des actions politiques des Assénides. Selon lui, le mouvement des Vlaques et des Bulgares des Balkans a été dirigé contre les abus de l'administration byzantine,

²⁰ G.I. Brătianu, « Asăneștii » dans *Tradiția istorică despre întemeierea statelor românești*, Bucarest, 1945, p. 53–82. Voir du même *Origines et formation de l'unité roumaine*, Bucarest, 1943, p. 100–106.

²¹ Cf. J. Ross Sweeney, « Innocent III, Hungary and the Bulgarian Coronation: A Study in Medieval Papal Diplomacy », *Church History*, 42, 1973, 1, p. 320–334.

²² P.P. Panaitescu, *Împărăția românilor și a bulgarilor*, dans *Introducere la istoria culturii românești*, Bucarest, 1969, p. 216–224.

mais aussi contre l'exploitation féodale subie par les masses populaires de la part des seigneurs de la région. La révolte serait donc un soulèvement populaire, détourné ensuite à son profit par la féodalité locale des Balkans en quête d'autonomie. Le recours de Joannice au titre d'empereur, de « tsar », s'explique, suivant P.P. Panaitescu, par son besoin de renforcer l'autorité centrale du nouvel État, menacée par les tendances centrifuges des seigneurs féodaux. La « bulgarisation » de l'empire des Assénides s'expliquerait, elle aussi, par des causes d'ordre social. Les Vlaques constituaient, affirme l'historien, l'élément populaire de l'armée des Assénides. En raison de leur condition sociale inférieure, le rôle des Vlaques ne pouvait être qu'incomplet et de courte durée dans la vie du « Second Empire bulgare ». Il n'existe, soutient P.P. Panaitescu, aucun rapport entre la création politique des Assénides et les Roumains du nord du Danube. Malgré quelques contradictions et un certain schématisme simplificateur, la perspective sociologique donnée par P.P. Panaitescu aux études sur l'État des Assénides contribue largement au progrès de la recherche dans ce domaine²³. Le savant roumain a par ailleurs le mérite d'avoir donné une image plus exacte et plus moderne de la vie des Roumains pendant le haut Moyen Âge, de ces *Vlachies* autonomes constituant le cadre politique de leur développement à l'époque et dont celle des Assénides n'en est que l'une des plus importantes. Il a signalé aussi bon nombre de sources pas encore ou pas suffisamment étudiées, prouvant la romanité des fondateurs du « Second Empire bulgare », le rôle qu'y ont joué les Vlaques.

Des études dues à tous ces historiens une conclusion se dégage : *le « Second Empire bulgare » fut un État médiéval et typiquement balkanique, qu'on ne saurait comprendre ni en partant du principe moderne et européen des nationalités, ni en adoptant sans critique la perspective idéologique des sources du Moyen Âge. À travers les formes byzantines et occidentales qu'il s'est données lui-même ou qu'il a feint de se donner, nous devons tâcher de saisir les réalités ethniques tellement diverses, les intérêts et les aspirations souvent différentes du monde balkanique qu'il a essayé de grouper dans une association d'allure impériale en vue de se substituer à Byzance*²⁴. En tant que tel, l'État des Assénides impose à celui qui veut lui arracher son énigme une méthodologie spéciale et une perspective adéquate : celles de la balkanologie. Méconnaître ces vérités c'est risquer de se faire tuer et dévorer par ce sphinx, envoyé dans les Balkans en punition du nationalisme de leurs historiens. Le but de ces pages est de les rappeler à qui veut les entendre.

²³ Le « sociologisme vulgaire » dont P.P. Panaitescu devint parfois bon gré mal gré le représentant dans l'historiographie roumaine trouve son expression typique – et caduque – dans les pages consacrées à la révolte des Assénides par M. Roller, *Istoria R.P.R.*, Bucarest, 1956, p. 75-77.

²⁴ Cf. V. Papacostea, « La Péninsule balkanique et le problème des études comparées », *Balkanica*, VI, 1943, p. XVI.

La Vlachie des Assénides, « région bien délimitée, ayant des privilèges séculaires »²⁵, est l'une des nombreuses formations roumaines attestées par les sources de l'époque dans tout l'espace habité par la romanité sud-orientale²⁶. La croûte des diverses dominations barbares, qui les avaient soumis, une fois enlevée, les descendants des anciens citoyens romains de langue latine, les Roumains, voient de nouveau le jour de l'histoire. Barbarisés et ruralisés, ils gardent pourtant la conscience de leur illustre ascendance exprimée dans le nom dont ils s'appellent – *români* – et que l'envahisseur traduit dans sa langue par *Vlaques*²⁷. Entrés dans la sphère d'influence des empires de la steppe ou incorporés dans les structures politiques des États « barbares » de la Péninsule balkanique, les Roumains sont devenus des étrangers pour l'empire, lui-même hellénisé, de Constantinople. En retrouvant ses anciens citoyens, après la chute de l'État de Samuel, qui les avait soumis, en faisant de nouveau d'eux ses sujets, Byzance leur refuse le nom dont ils se vantent, celui de *Romains*, qu'elle réserve désormais aux seuls Grecs, devenus *Rhomées*. Elle les appellera donc du nom barbare de *Vlaques*, dépourvu en langue grecque de toute signification historique. Comme tous les autres étrangers, les Roumains reçoivent dans l'État byzantin un statut spécial, semblable à celui dont ils avaient joui avant la reconquête de la Péninsule balkanique par celui-ci.

En effet, sous leurs maîtres barbares, les Roumains avaient conservé une certaine autonomie et leur individualité ethnique dans ces *Vlachies*, « Pays roumains » reconnus comme tels par l'envahisseur. L'existence d'une autonomie des Vlaques dans le Premier Empire bulgare est attestée par le chroniqueur byzantin Nicéas Choniates. Il parle de l'intention des Assénides « d'unir en un seul le règne des Mysiens et des Bulgares, comme auparavant »²⁸. Les contemporains byzantins gardent donc le souvenir du régime autonome dont les Vlaques avaient joui dans le Premier Empire bulgare. En écrasant celui-ci, Basile II avait eu la prévoyance d'encourager le séparatisme vlaque en créant un diocèse à part des « *Roumains de toute la Bulgarie* » avec son siège à Vranje²⁹. L'existence d'autres Vlachies dans l'Empire byzantin témoigne d'une politique

²⁵ N. Iorga, *Histoire des Roumains*, III, p. 109.

²⁶ N. Iorga, « La 'Romania' danubienne et les barbares au VI^e siècle », *Revue belge de philologie et d'histoire*, III, 1924, 1, p. 35-50 ; V. Papacostea, « România, Țara Românească, Valahia : un nume de țară », *Luceafărul*, XXII, 1979, 3.

²⁷ A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, p. 17-22 et *passim*.

²⁸ *Nicetae Choniatae Historia*, recensuit I. Bekker, Bonn, 1835, p. 489. Cf. *ibid.*, p. 482 : « les barbares du mont Haemus nommés auparavant Mysiens et maintenant Vlaques ».

²⁹ S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu*, Bucarest, 1959, p. 136-139.

vlaque de Constantinople, qui encourage et, au moins, respecte l'autonomie des Vlaques en vue de s'assurer leur fidélité³⁰.

Les devoirs et les privilèges des Roumains, des Vlaques, dans l'Empire byzantin ne sont pas très bien connus. On peut supposer qu'ils découlaient de leur occupation principale, l'élevage des moutons, et de leur condition d'habitants de la montagne. En faisant paître leurs troupeaux sur les domaines de l'État, les Roumains dépendaient directement de l'Empereur auquel ils versaient un impôt. Exemptés de toute autre charge envers les seigneurs byzantins, ils avaient, en revanche, des devoirs militaires comme gardiens des routes et des défilés dans les montagnes, surtout dans les zones frontalières. Si les sources byzantines sont plutôt discrètes à ce sujet, d'autres textes concernant les Vlaques de Serbie, de Croatie et de Bosnie, ceux de la côte dalmate sont très riches en informations qui nous permettent de mieux connaître le statut privilégié des Roumains balkaniques au Moyen Âge, sous les diverses dominations qu'ils ont subies. Le témoignage de tous ces documents s'accorde avec celui, plus vague, des sources byzantines : depuis les temps les plus reculés et jusqu'à l'époque ottomane, les Roumains balkaniques ont bénéficié d'un régime d'autonomie relative, ayant leurs chefs, certains privilèges fiscaux et politiques, en échange de leurs devoirs militaires et d'obligations d'ordre économique liées à leur occupation pastorale. Ils étaient sujets d'un droit particulier, le *jus Valachicum* connu dans les Balkans slaves sous le nom de *zakon vlaškom* et dans l'Empire ottoman sous celui de *adet-i eflakje*³¹.

Le soulèvement des Assénides, chefs d'une Vlachie balkanique qu'on ne saurait délimiter de manière très précise sur la carte, mais qui doit être cherchée, à notre avis, au nord-ouest de la Bulgarie actuelle³², cette rébellion anti-byzantine des bergers roumains a été provoquée par le refus de l'autorité centrale de reconnaître, peut-être de reconfrmer les privilèges fiscaux octroyés par les prédécesseurs des Anges aux Vlaques en raison de leurs services militaires. La motivation est typiquement roumaine et on la rencontre à l'origine

³⁰ I.I. Nistor, « Originea românilor din Balcani și Vlahiile din Tesalia și Epir », Bucarest, 1944 (*Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice*, s. III, tome XXVI, mémoire 7).

³¹ Voir E. Stănescu, « La population vlaque de l'Empire byzantin aux XI^e–XIII^e siècles. Structure et mouvement », *XV^e Congrès international d'études byzantines. Rapports et co-rapports*, I. *Histoire*, Athènes, 1976, tiré-à-part, 21 p. ; P.S. Năsturel, « Les Valaques balkaniques aux XI^e–XIII^e siècles (mouvement de population et colonisation dans la Roumanie grecque et latine) », *Byzantinische Forschungen*, VII, 1979, p. 89-112 ; S. Dragomir, *op. cit.*, *passim* ; N. Beldiceanu, *Le monde ottoman des Balkans (1402–1556). Institutions, société, économie*, Londres, 1976 (études sur les Roumains balkaniques à l'époque ottomane – I, II, III, IV), et « Sur les Valaques des Balkans slaves à l'époque ottomane (1450-1551) », *Revue des études islamiques*, 1966, p. 83-132 ; A. Tanașoca, « Autonomia vlahilor din Imperiul otoman în secolele XV–XVII », *Revista de istorie*, 34, 1981, 8, p. 1513-1530.

³² Pour l'état actuel de la question voir S. Brezeanu, *op.cit.* ; C.C. Giurescu, *op. cit.* Nous nous proposons de reprendre ailleurs ce problème de géographie historique.

de maints autres mouvements des Vlaques balkaniques³³. Par ailleurs, le soulèvement des Assénides répond à une tendance générale du monde byzantin de l'époque vers l'autonomie régionale. Il n'est donc que l'expression vlaque d'un des symptômes de la crise byzantine de la fin du XII^e siècle³⁴.

Les Vlaques pouvaient se limiter à l'exigence du respect de leur autonomie traditionnelle. Ce qui a provoqué l'extension balkanique de leur révolte a été le manque de sens politique de l'empereur Isaac et de son entourage. Incapables de prendre des mesures militaires décisives de répression, ils n'ont pas eu, non plus, la sagesse de ménager les intérêts et les aspirations autonomistes des Vlaques, prêts pour leur part à soutenir de leurs forces les entreprises militaires de l'empire engagé dans la guerre normande. La réponse de l'empereur aux demandes des Assénides a suscité de vives critiques de la part des dignitaires byzantins. À travers les pages de Nicéas on peut deviner l'existence de deux courants d'opinion à la cour byzantine : l'un, représenté par Leon Monasteriotès, partisan d'une répression sévère du mouvement, à l'instar de celle ordonnée jadis par Basile II³⁵, l'autre, dont l'écrivain lui-même semble se faire l'écho, qui recommandait la modération. Nicéas suggère, en effet, que les Vlaques auraient dû se contenter de la *toparchie de Moesie*³⁶, qui leur appartenait de droit, c'est-à-dire, dans le langage archaïsant de l'auteur, de la toparchie de Vlachie. L'Empire, de son côté, avait donc la possibilité de donner satisfaction entière aux Assénides, en leur accordant, comme seigneurs autonomes de leur Vlachie balkanique, la place des toparques dans son hiérarchie. Il existait d'ailleurs, au temps du Choniates, dans le sud de la Péninsule balkanique, une autre Vlachie, la Grande Vlachie thessalienne, ayant à sa tête justement un toparque³⁷.

La fin de non-recevoir opposée par Byzance aux demandes des Vlaques a poussé les Assénides à créer eux-mêmes le cadre politique de leur autonomie. Tentative hardie, devant laquelle beaucoup de leurs congénères ont hésité³⁸. Suivant le scénario habituel de toute insurrection byzantine, Pierre se fait proclamer empereur par les siens. En quête d'une base sociale plus large que ne l'était celle des bergers roumains balkaniques et d'une légitimité que son origine vlaque ne pouvait guère lui offrir, il s'associe les Bulgares et les Coumans de la

³³ Voir par exemple notre article « Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII^e siècle : Maximos Planude, *Epistulae*, XIV (éd. Treu) », RESEE XII, 1974, 4, p. 578-582, avec bibliographie [reproduit dans ce volume].

³⁴ N. Oikonomidès, « La décomposition de l'Empire byzantin à la veille de 1204 et les origines de l'Empire de Nicée : à propos de la 'Partitio Romaniae' », *XV^e Congrès international d'études byzantines. Rapports et co-rapports. L'Histoire*, Athènes, 1976, tiré-à-part, 28 p.

³⁵ *Nicetae Choniatae Historia*, p. 488.

³⁶ *Ibid.*, p. 489.

³⁷ *Ibid.*, p. 841, et G. Murnu, *Vlachia Mare*, p. 166.

³⁸ *Nicetae Choniatae Historia*, p. 485.

plaine danubienne. Les premiers lui apportent la tradition étatique et ecclésiastique, inséparables dans la mentalité médiévale, du Premier Empire bulgare, reconnu jadis par Byzance comme *basileia* locale et barbare, pourvue d'un patriarche à côté de l'empereur. Les Coumans lui fournissent la terrible force de frappe de leur cavalerie. Mais Byzance s'obstine à ne pas reconnaître ce nouvel empire dont elle s'efforce de subminer les bases tant par l'intrigue, que par la force des armes. Les Assénides s'adressent alors aux croisés de Frédéric Barberousse de passage dans la Péninsule balkanique. Ils offrent à l'empereur germanique leur appui – de connivence avec les Serbes – en échange de la « couronne de la Grèce », c'est-à-dire de la souveraineté des chrétiens de rite grec des Balkans³⁹. Devant le refus de l'empereur occidental, ils chercheront l'appui du pape même, en lui demandant, à lui aussi, la couronne impériale des Bulgares et des Vlaques, ainsi que la création d'un patriarcat à Trnovo. Après des tractations parfois assez tendues, Joannice reçoit le titre de roi des Bulgares et des Vlaques, de la Bulgarie et de la Vlachie, ce qui fait réagir le roi de Hongrie qui voudrait se faire soumettre la nouvelle formation politique des Balkans. Avec le concours de la papauté, les Assénides vlaques deviennent donc subitement descendants des anciens « tsars » bulgares qui auraient été, eux aussi, couronnés jadis par le pontife romain.

La généalogie bulgare des Assénides n'est peut-être pas inventée de toutes pièces. Il est possible que les chefs vlaques des Balkans soient descendus, par des femmes, de l'ancienne famille impériale bulgare, ainsi qu'il est sûr que les Assénides étaient liés aux Coumans, maîtres de la plaine danubienne, par des alliances matrimoniales destinées à renforcer et garantir leurs alliances militaire et politique. L'aristocratie balkanique du Moyen Âge n'était pas moins mêlée du point de vue ethnique que celle de l'Europe occidentale ou de l'Empire byzantin. Mais ce qui est particulièrement frappant dans le cas des Assénides c'est leur effort de conserver et de se faire reconnaître par les autorités mondiales de l'époque leurs droits sur cette Vlachie, possession originaire de leur famille, possession distincte de la Bulgarie et dont l'autonomie constitue le but politique primordial de la révolte anti-byzantine. Il est également significatif le fait que, jusqu'à l'époque du règne de Joannice et plus précisément jusqu'à la bataille d'Andrinople, les Assénides s'en tenaient à défendre leur État montagneux nord-balkanique, on serait tenté de dire leur Vlachie, évitant de s'installer en Thrace. L'extension impériale de leur formation politique dans le sillage du premier État bulgare ne sera que l'œuvre de Joannice et surtout de Jean Assen II⁴⁰.

Dans l'idéologie des premiers Assénides, l'idée de la romanité des Vlaques, des Roumains, tient une place centrale. Avec eux, pour la première fois

³⁹ *Historia peregrinorum*, MGH, SS, N.S., V, p. 149.

⁴⁰ Mutafčiev, *op. cit.*, p. 219-220.

dans l'histoire, cette idée devient une idée politique, un instrument de l'action diplomatique et de la lutte pour l'émancipation nationale. Sans doute, la romanité des Roumains n'était pas l'argument suffisant pour étayer leur indépendance politique. L'évoquer, c'était pourtant utile pour créer le climat spirituel favorable aux pourparlers avec Rome. Ce qui plus est, nous avons la preuve que, du côté byzantin, on craignait assez cette idée pour tâcher de la faire oublier. Si Cinnamus est conscient de l'origine romaine des Vlaques, descendants des anciens « colons d'Italie »⁴¹, Kékauménos⁴² identifie les Roumains de Thessalie révoltés eux aussi, de son temps, contre l'Empire byzantin et alliés aux Bulgares, aux anciens Daces et Besses, insurgés jadis contre l'Empire romain, dont celui de Constantinople serait, d'après lui, le seul successeur légitime. D'ailleurs aucun auteur byzantin ne fait mention des rapports des Assénides avec la papauté, avec l'ancienne Rome.

Le fait décisif qui a déterminé les Assénides à adopter comme forme d'existence politique l'empire est la création de l'Empire latin de Constantinople avec son aspiration à devenir en tout et pour tous le successeur catholique de Byzance. En prétextant l'appel des citoyens grecs d'Andrinople, Joannice se comporte en aspirant à la couronne byzantine. La lutte de 1205, la captivité de Baudouin et son meurtre marquent l'option du nouvel État balkanique pour un développement en sens impérial, son aspiration à se substituer à Byzance⁴³. Ajournée par la mort de Joannice devant Thessalonique assiégée, empêchée de prendre toute son ampleur par la faiblesse de Boril qui se range docilement dans le front catholique⁴⁴, cette tendance triomphera avec Jean Assen II, personnalité de grand poids nourrissant des ambitions à sa mesure, forgeant des plans politiques dont la réalisation sera favorisée par le contexte international, le fils du vieux Assen était complètement détaché de son milieu vlaque d'origine. Il avait vécu, depuis son enfance, parmi les Coumans. Gagné entièrement par l'idée d'une restauration de l'Empire orthodoxe, il met au service de son rêve les instruments vérifiés par la tradition dont il disposait : la culture slave, la doctrine impériale bulgare, l'Église bulgare. Il ne se contente plus du titre de roi catholique de la Vlachie et de la Bulgarie, mais assume de son propre gré celui d'Empereur orthodoxe des Bulgares et des Grecs⁴⁵.

⁴¹ *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, recensuit A. Meineke, Bonn, 1836, p. 260.

⁴² *Sovety i rasskazy Kekaymena*, éd. G. G. Litavrin, Moscou, 1972, p. 268-270.

⁴³ G. Prinzing, *Die Bedeutung Bulgariens und Serbiens in den Jahren 1204-1219 im Zusammenhang mit der Entstehung und Entwicklung der byzantinischen Teilstaaten nach der Einnahme Konstantinopels infolge des 4. Kreuzzuges*, Munich, 1972, p. 25-43.

⁴⁴ V. Vasilevskij, « Obnovlenie bolgarskago patriaršestva pri Ioanne Asene II v 1235 godu », *Žurnal Ministerstva. Narodnogo Prosveščeniya*, 4, 1885, 238, p. 10-13 ; P. Nikov, « Car Boril pod svetlinata na edin nov pametnik », *Spisanie na Bălgarskata Akademija na Naukite*, 3, 1912, p. 121-134.

⁴⁵ Cf. G. Cankova-Petkova, *op. cit.*, p. 109-137.

L'idéologie de Jean Assen II sera donc une refonte de celle du Premier Empire bulgare de Siméon. Existante en fait, l'autonomie de la Vlachie balkanique n'a plus de place dans le titre de ce nouvel « Empereur des Bulgares et des Rhomées ». Mais le pape y fait allusion chaque fois que Jean Assen II se rapproche de Rome⁴⁶, ce qui prouve non seulement la tendance du Saint-Siège à « borner dans des limites barbares » la puissance œcuménique du souverain de Trnovo, mais aussi le fait que la Vlachie des Assénides continue son existence dans les Balkans, sinon au-delà du Danube aussi. En même temps, pour justifier aux yeux de ses sujets sa légitimité, Jean Assen II refait, à sa manière, l'histoire des commencements de l'État. Dans cette nouvelle version des événements de la fin du XII^e siècle, dont l'historiographie médiévale bulgare fera un véritable dogme politique, Assen le vieux, le père de Jean Assen II deviendra le principal chef de la révolte anti-byzantine, le rôle de Pierre, son frère, passant au second plan et toute allusion à la couronne envoyée par le pape disparaît, le souverain balkanique s'érigeant en patron de l'orthodoxie grecque. Boril lui-même prendra la figure d'un champion de cette orthodoxie : il ne sera plus le roi très catholique, toujours fidèle à Rome qui, sur ordre du pape et conformément à la tendance générale du monde occidental engagé dans le combat anti-cathare, avait pris ses mesures de répression contre le bogomilisme. Déroutant de nos jours les historiens, cette version nouvelle, à portée politique évidente, des origines du Second Empire bulgare trouvera son écho dans la littérature historique byzantine, notamment dans l'œuvre de Georges Akropolitès⁴⁷.

De leur côté, les écrivains de l'Occident médiéval ne renonceront pas très vite aux anciennes dénominations de l'État des Assénides et de leurs sujets. Imposé par l'autorité pontificale, fixé par la tradition littéraire, confirmé par les réalités ethniques des Balkans longtemps après le règne de Jean Assen II, le nom de cet État reste, pour eux, celui de « royaume de Vlachie et de Bulgarie » et même, tout simplement, « Vlachie »⁴⁸.

⁴⁶ « Nobili viro Assano domino Blachorum et Bulgarorum » (Grégoire IX à Jean Assen II en 1237, dans E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, I. 1199-1345, Bucarest, 1887, p. 159) ; « prelati in Bulgaria et Blachia constituti »... « dilectus filius nobilis vir Assanus dominus Bulgarorum et Blaccorum » (Grégoire IX au clergé de Bulgarie et de Vlachie, 1237, *ibid.*, p. 164) ; « Nobili viro Assano domino Bulgarorum et Blachorum » (Grégoire IX à Jean Assen II, en 1237, *ibid.*, p. 165).

⁴⁷ Nous avons présenté l'image de l'Empire des Assénides dans l'œuvre historique de Georges Akropolitès dans une communication présentée en 1981 à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie roumaine, publiée sous le titre « De ce nu se referă Georgios Akropolitès la românii din Haemus? », dans N.-Ș. Tanașoca, *Bizanțul și românii. Eșuri, studii, articole*, Bucarest, 2003, p. 84-95.

⁴⁸ « Ultra Danubium versus Constantinopolim Valachia, quae est terra Assani, et minor Bulgaria, usque in Solonomam omnes soluunt eis tributum [i.e. Tartaris] » (Guillaume de Rubrouck, en 1254, dans E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, I, p. 265-266) ; « Balduinus imperator Constantinopolitanus... a Blacis forinsecus aggregatis et Cumanis... et

Au temps des premiers Assénides, il était encore concevable le plan d'une confédération groupant autour de la Vlachie balkanique des frères Pierre, Assen et Joannice celles de Chrysos, Strez, Bellota ou Sthlavos, dynastes apparentés ou non aux chefs de Trnovo, indiqués eux aussi comme Vlaques par les sources. L'union de leurs Vlachies était entravée pourtant par les tendances centrifuges qui animaient ces petits barons balkaniques, entichés de leur autonomie et dont les grands pouvoirs de la Péninsule – l'Empire byzantin, l'Empire latin de Constantinople – savent profiter dans leur rivalité avec le « Second Empire bulgare ». Le recours aux traditions byzantines dans leur forme slavo-bulgare, la résurrection du principe impérial bulgare et le retour à l'orthodoxie grecque donnèrent à Jean Assen II les moyens nécessaires pour mettre fin aux tendances anarchiques dans son royaume. Mais le prix de sa réussite fut, certes, le renoncement à la romanité, l'éloignement de Rome et des Vlaques aussi.

Aucun document n'autorise les historiens à parler d'une domination des Assénides au nord du Danube. La tendance du nouvel État balkanique d'entraîner les Roumains de l'ancienne Dacie, leurs Vlachies, dans une synthèse impériale, soit directement, soit par l'alliance avec les Coumans suzerains, tendance dont N. Iorga a parlé à plusieurs reprises, reste pourtant très vraisemblable. Elle ne serait d'ailleurs que l'expression d'une permanence historique dans la vie du Sud-Est européen. En effet, tous les empires du sud du Danube ont essayé de s'emparer de la rive gauche du fleuve, comme l'ont tenté, tour à tour, les Romains, les Byzantins, les Ottomans. De toute façon, la seule preuve dont nous disposons d'un essai de Joannice à se soumettre les chrétiens de rite grec de la région nord-danubienne, donc les Roumains, preuve indirecte par sucroît, est le document invoqué par N. Iorga.

Expression exceptionnelle de la vitalité politique des Roumains balkaniques aux XII^e–XIII^e siècles, le soulèvement des Assénides a eu comme résultat la restauration de l'Empire bulgare. Il n'y a rien de paradoxal dans cette évolution. Les circonstances balkaniques l'expliquent dans ses moindres détails, tout comme la situation des Roumains du nord du Danube, leurs conditions de vie et de développement historique expliquent l'évolution de leurs Vlachies, devenues les États féodaux roumains du XIV^e siècle. Vue du côté de l'empire, l'histoire des Assénides est une étape du déclin de la romanité balkanique qui

captus est et consequenter occisus » (Salimbene de Adamo [m. après 1287], *Chronica ab a. 1168-1287*, MGH, SS, XXXII, p. 25); « Janucius Rex Ulachiae unitus (sic !) cum Rege Bulgarorum » (*Laurentii de Monacis Veneti Cretae Cancellarii Chronicon de rebus Venetis ab U.C. ad annum MCCCCLIV*, Venetiis, MDCCCLVIII, p. 141); « Henricus... secundus imperator [i.e. Henri de Hainaut, second Empereur latin de Constantinople] firmata pace cum Ulachis, filiam Principis ipsorum [i.e. Boril] duxit uxorem » (*ibid.*, p. 145); « Robertus filius Petri [i.e. Robert de Courtenay] postea per Ungariam et Blachiam pergens Constantinopolim a Matthaeo Patriarcha coronatus est » (*ibid.*, p. 146).

donne, par eux, la mesure de sa capacité de création politique pour une dernière fois dans cette région du monde. Vue de l'autre côté, du « barbaricum », elle est, comme d'ailleurs celle des princes touraniens établis et slavisés dans les Balkans, fondateurs du Premier Empire bulgare, une étape du triomphe des Slaves dans la Péninsule. Elle offre aux historiens l'occasion de prouver, par son étude vraiment scientifique, en dehors de tout préjugé et au mépris de tout orgueil « national », leur option pour l'esprit européen.

ANCIENNETÉ ET DIFFUSION DU CĂȚUN VLAQUE DANS LA PÉNINSULE BALKANIQUE AU MOYEN ÂGE

Abondamment attesté du XIII^e au XVI^e siècle par des actes de provenance serbe, ragusaine et ottomane, le *cățun* vlaque (srb. *katun*, turc. *qatun*) semble avoir été la forme d'organisation communautaire typique pour les pâtres vlaques du nord-ouest de la Péninsule balkanique, branche du peuple roumain, aujourd'hui entièrement slavisée, mais encore fleurissante au Moyen Âge. Le *cățun* comprenait de 10 à 105 familles de Vlaques, le plus souvent environ 50¹. Les chefs de ces communautés dont le nom devenait fréquemment celui de la localité par elles habitée (*Katun Buchinić*, *Katun Bunčić*, *Katun Vlachović*) sont désignés par des termes très divers (sud, knez, čelnik, primikjur, catunarius, caput catoni, caporalis catoni), suivant la date, le lieu et le milieu culturel de l'émission des documents qui en font mention. L'aire de diffusion du *cățun* est délimitée par Silviu Dragomir, le savant roumain qui fait autorité dans les études concernant les Vlaques du nord-ouest de la Péninsule balkanique, de la manière suivante : « le territoire de l'ancienne Serbie avec une ligne de frontière au nord qui va jusqu'à la Morava occidentale, ensuite la partie nord-orientale du Montenegro, la Herzégovine, le littoral dalmate, la région de Cetina et du Velebit »². Parmi les peuples balkaniques ce ne sont que les Vlaques, c'est-à-dire les Roumains, et les Albanais qui connaissent le *cățun* (alb. *katun*, *katund*, *katunt*) en tant qu'institution sociale propre aux pâtres transhumants. Chez les autres, Bulgares, Yougoslaves, Grecs, le mot *cățun* (bg. *katun*, srbc. *katun*, ngr. *katouna*) désigne soit la communauté vlaque ou albanaise de ce type, soit un « hameau », un « village », un « camp », une « tente », une « chaumière ». Le *cățun*, « hameau » des Roumains de l'ancienne Dacie, lui aussi est plus récent et n'a ni l'importance, ni le caractère d'institution sociale du *cățun* balkanique³. Selon Silviu Dragomir, même parmi les Roumains balkaniques du nord-ouest de la Péninsule, seuls les habitants de la région par lui définie comme « aire du *cățun* » ont connu cette institution. Chez les Roumains

¹ Cf. M.S. Filipović, « Struktura i organizacija srednovjekovnih katuna », dans *Simpozijum o srednovjekovnom katunu održan 24. i 25. novembra 1961 g.*, Sarajevo, 1963, p. 109.

² S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu*, Bucarest, 1959, p. 114 et, du même, « La patrie, primitive des Roumains et ses frontières historiques », *Balcenia*, II, 1, 1944, p. 99 et la carte de l'aire du *katun* chez les Roumains de la Péninsule balkanique au Moyen Âge, p. 96.

³ Cf. Gr. Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, Bucarest, 1983, p. 58-59.

balkaniques vivant en dehors des limites de cette aire, le *cătun* est remplacé par le *selo*, « village », ce qui semble indiquer un degré plus haut d'intégration de ces Romans dans le milieu slave, sinon le fait qu'ils sont déjà à moitié slavisés. La présence de certaines traces du *cătun* en dehors de la région mentionnée, dans la toponymie surtout, est, selon le même savant, le résultat des déplacements de la population du noyau central, un effet de ces « petites migrations » pastorales, si fréquentes dans les Balkans⁴. Pour la plupart des savants, le *cătun* est une institution appartenant seulement aux Vlaques du nord-ouest de la Péninsule balkanique, à cette branche aujourd'hui slavisée de la romanité orientale dont les quelques survivants actuels sont les Istroroumains. Les autres Roumains balkaniques, les Méglénoroumains et les Aroumains, ainsi que, paraît-il, les Roumains du Haemus, disparus, ces derniers, de nos jours, mais formant un puissant noyau roman au XIII^e siècle, auraient vécu dans des communautés d'un autre type. Chez les Aroumains, par exemple, on rencontre jusqu'au XIX^e siècle la *fălcare* (du latin **falcaria*), groupement sous l'autorité d'un *čelnik* (asl. *čeliniku* « chef ») ou *kihăie* (du turc *kehâia*), de plusieurs *fumel'i*, « familles » pastorales⁵. Il est à noter que le terme *fălcare*, couramment employé par les Aroumains dans leur idiome, ne fut jamais inscrit dans un acte officiel, byzantin ou autre. Le monde savant prit connaissance de lui seulement à la suite des enquêtes ethnographiques entreprises sur le terrain à une époque tardive où l'institution subsistait encore. La plus ancienne description littéraire de la vie pastorale impliquant la transhumance, des Aroumains du Pinde et de Thessalie, le passage très souvent cité des *Conseils et récits* du byzantin Kékauménos (XI^e siècle), ne fait pas, elle non plus, mention des *fălcări*, mais évoque le déplacement saisonnier des *fumel'i* vlaques, des « familles » dont étaient constituées celles-là, en employant le mot moins usité en grec φαμελῖαι, *phameliai*, probablement sous l'influence du parler local. Kékauménos connaît d'ailleurs le terme *čelnik*, le nom du chef d'une *fălcare*⁶. Les autorités officielles ne connaissent, en matière de communautés aroumaines que des *choria*, « villages » et des *kalyvia* ou *kalyvai*, « huttes, chaumières » (pour désigner les habitations pastorales saisonnières, les « camps » de pasteurs) ; les deux termes grecs sont entrés en aroumain qui les a généralisés sans pour autant renoncer à

⁴ Pour tout ce que l'historiographie roumaine a avancé comme hypothèse en matière de l'histoire du *cătun*, voir S. Dragomir, *Vlahii*, p. 113 et suiv. Silviu Dragomir a le mérite d'avoir assimilé toute la littérature yougoslave du problème qu'il a pu connaître jusqu'en 1959, tout en gardant, certes, sa liberté de jugement sur maintes conclusions des savants yougoslaves.

⁵ Cf. Th. Capidan, « Români nomazi », *Dacoromania*, IV, 1927, p. 214-215 et 341-342 ; T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân*, Bucarest, 1974, s.v. *fălcare*, *čelnik*, *kihăie*, *fumeal'e*.

⁶ *Sovety i rasskazy Kekavmena. Sočinenie vizantijskogo polkovodca XI veka*. Podgotovka teksta, vvedenie, perevod i kommentarij G.G. Litavrina, Moscou, 1972, p. 258. Voir notre traduction en roumain et le commentaire du passage dans FHDR, III, Bucarest, 1975, p. 31-33.

fălcare : *hori*, *călive* dit-on de ces « villages » qui sont formés par une ou plusieurs *fălări* réunies.

Il y a pourtant des similitudes entre la *fălcare* aroumaine et le *cătun* des Vlaques nord-ouest balkaniques. Ainsi, par exemple, une *fălcare* est désignée d'habitude d'après le nom de son chef, tout comme les *cătune* de l'ancienne Serbie : *fălcare* al *Badrlexi*, *fălcare* al *Zegă*, *fălcare* al *Toscă*. Le nom du *čelnik* de la *fălcare* fondatrice d'un village devient parfois un élément distinctif du nom de cette localité : près de Verria, en Macédoine, dans le département d'Imathia, l'ancien village pastoral aroumain nommé aujourd'hui Kato Vermion, portait le nom de *Călivele al Badrlexi*. Alexi Bardă ou Badrlexi était le *čelnik*, originaire d'Avdela (dans le Pinde) qui l'avait fondé vers 1830⁷.

Ce qui plus est, on a signalé l'existence du mot *cătun* aussi bien dans le méglénoroumain, que dans l'aroumain, tout en soulignant le fait qu'il est rarement employé et qu'il a une autre signification que son homonyme nord-ouest balkanique. En méglénoroumain, le terme *cătun* signifie, comme en dacoroumain, « hameau, village, commune » ; il a quelques dérivés : *cătunés*, *cătunească*, adj., « communal, villageois », *cătuniști*, « lieu où il y a eu jadis un *cătun* »⁸, *cătunean*, n.m. « habitant d'un *cătun* » *cătunitșcă*, n.f., diminutif de *cătun*⁸. Chez les Aroumains, *cătun* signifie, selon T. Papahagi, 1° « chaumière, cabane : avoir, fortune » et 2° « pleutre, homme endiablé »⁹. Employé plus rarement encore qu'en méglénoroumain, *cătun* a été conservé dans la locution aroumaine *nu fațe cătune*, « cela ne sert à rien » (cf. en grec *den kamnoun chorio* et en albanais *fshat nuk bëjmë dot*)¹⁰ et a laissé des traces dans la toponymie aroumaine : *Cătuna*, nom de lieu en Albanie, dans la région de Libohovo, *Cătunet*, nom d'un village roumain en Albanie, aujourd'hui abandonné, *Lacatun*, nom de lieu à Tomor, en Albanie, *Lacătun*, nom de village roumain en Albanie (cf. *Lacălive*, près de Périvoli dans le Pinde), *Paliocatounon*, nom de lieu dans le Pinde, dans une vallée latérale de l'Aspropotamo, *Vlahokatouna*, nom de lieu en Grèce¹¹.

⁷ Cf. Th. Capidan, *Românii nomazi*, p. 231-232, mais la date de la fondation des Călive donnée par l'auteur est erronée. Nous allons publier sous peu une *Chronique brève* inédite de la fondation des Călivele al Badrlexi, écrite en aroumain par le petit-fils de ce *čelnik*, Petre Badrlexi. Celui-ci avait été, en 1878, à côté de son cousin germain Pavel Badrlexi, protagoniste de la révolte anti-ottomane des Grecs et des Vlaques de la région de Verria. Cf. E. Kophos, *Η επανάσταση της Μακεδονίας κατά το 1878*, Thessalonique, 1969, et *Ο αντίρτης επίσκοπος Κίτρονς Νικόλαος. Τα απομνημονεύματα του και η εξέγερση της Πιερίας το 1878*, Athènes-Ioannina, 1992.

⁸ Cf. Th. Capidan, *Meglenoromânii*, III, *Dicționar meglenoromân*, Bucarest, s.a., p. 66.

⁹ Cf. T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân*, p. 355.

¹⁰ Cf. Th. Capidan, *Românii nomazi*, p. 344-345 et 354-355 et Gr. Brâncuș, *op. cit.*, p. 58.

¹¹ Cf. Th. Capidan, « Toponymie Macédo-Roumaine », *Langue et Littérature. Bulletin de la Section littéraire de l'Académie Roumaine*, III, 1-2, Bucarest, 1946, p. 62, 84, 96, 121.

En dépit de tous ces faits, l'historiographie roumaine (Silviu Dragomir surtout) a fait valoir l'opinion suivant laquelle la différence qui sépare les Roumains sud-balkaniques, Aroumains et Méglénoroumains, des Roumains nord-ouest balkaniques au niveau linguistique, en faisant d'eux des groupes nettement individualisés, se manifeste aussi dans le domaine de l'organisation sociale de ces branches de la romanité orientale, les Roumains nord-ouest balkaniques vivant dans des *cătune*, tandis que ceux du sud de la Péninsule ne connaissent que des *fălcări*, réunies dans des *hori* et des *călive*¹².

Les savants yougoslaves ont accordé depuis toujours une attention particulière au *cătun* vlaque. La littérature scientifique yougoslave du problème a été enrichie dans la période d'après la seconde guerre mondiale de beaucoup d'études consacrées à la structure et à l'évolution du *cătun*. Cette institution balkanique médiévale a fait même l'objet d'un large débat organisé à Sarajevo¹³. Des opinions scientifiques d'une extrême variété ont été énoncées par les chercheurs yougoslaves qui ont traité du *cătun* vlaque. Pour Milenko Filipović, par exemple, les *cătune* sont des communautés dépourvues d'homogénéité ethnique et sociale et formées en dehors de tout lien de parenté entre leurs membres¹⁴, tandis que pour Branislav Djurdjev, au contraire, il s'agit de communautés dont le noyau est formé par des gens étroitement apparentés¹⁵. Malgré les divergences d'opinion de ce genre, les savants yougoslaves sont d'accord pour affirmer que le *cătun* vlaque n'est pas une institution spécifique aux Roumains, mais une forme d'organisation des communautés de pâtres transhumants de l'ancien État serbe. Car, pour ces érudits, les Vlaques des chartes royales serbes, des actes ragusains et ottomans ne sont pas un groupe ethnique, de Roumains balkaniques, mais une catégorie sociale et professionnelle, celle des pâtres pratiquant la transhumance. On ne conteste pas toujours la possibilité de l'origine romane du *cătun*, du mot, ainsi que de la chose par lui désignée, ni la signification ethnique originaire du nom de Vlaques, donné par les Slaves aux Romains qu'ils ont trouvés dans les Balkans, mais on croit pouvoir affirmer que, dès le XII^e siècle, en Serbie au moins, ces Romains étaient déjà, pour la plupart, slavisés et que le terme Vlaques était devenu synonyme du « pasteur », « berger ». Cette interprétation du terme Vlaques, dérivée des considérations faites des dizaines d'années auparavant par Constantin Jireček et Stojan Novaković, a été vivement et à juste titre critiquée

¹² Cf. S. Dragomir, *Vlahii*, p. 114.

¹³ Pour la bibliographie yougoslave, voir M. Filipović, « Katun u našoj istoriografiji », dans le volume, déjà cité, des Actes du *Simpozijum o srednjovekovnom katunu*, Sarajevo, 1963, p. 9-17, avec un résumé en allemand.

¹⁴ M.S. Filipović, « Struktura i organizacija srednjovekovnih katuna », dans *Simpozijum*, p. 45-120, avec un résumé en allemand.

¹⁵ Br. Djurdjev, « Teritorijalizacija katunske organizacije do kraja XV veka », dans *Simpozijum*, p. 143-170, avec un résumé en allemand.

par les historiens roumains qui ont prouvé, sources à l'appui, que le terme en question garde au moins jusqu'au XVI^e siècle, son caractère de nom ethnique¹⁶. Philologues et historiens ont proposé les étymologies les plus différentes pour le mot *cătun*. On a parlé de son origine latine, illyrienne, thrace, ouralo-altaïque, avare ou protobulgare¹⁷. Norbert Jokl faisait descendre le roumain *cătun* de l'albanais *katund*, participe en *-t* du verbe *ndenj*, « étendre ». Substantivisé, *katund*, « étendu », devient un nom signifiant « tente, abri » et qui, par la suite, acquiert de nouvelles significations autant en albanais, qu'en roumain. La plupart des savants roumains et étrangers ont accepté, en principe, la théorie de Jokl comme une suggestion utile. Ils soutiennent donc que le mot *cătun* appartient au substrat paléobalkanique commun du roumain et de l'albanais. De l'avis unanime des chercheurs, c'est aux Roumains balkaniques, aux Vlaques, que le mot doit sa diffusion panbalkanique ; il est entré dans les langues sud-slaves, en grec et en turc par le truchement du roumain¹⁸. L'ancienneté du *cătun* vlaque en tant qu'institution sociale est plus grande que ne le croient les historiens et sa diffusion dans la Péninsule balkanique au Moyen Âge plus large et plus profonde que ne le pensait le savant Silviu Dragomir. La première attestation documentaire du *cătun* vlaque n'est pas à chercher dans telle ou telle charte royale serbe du XIII^e siècle, mais dans un texte byzantin pas du tout inconnu aux historiens de la romanité balkanique. Il s'agit d'un récit concernant l'histoire du Mont Athos, rédigé vers 1109 par le moine Jean Trachaniotes et conservé dans le Codex 382 (XV^e siècle) du monastère Iviron¹⁹. Le moine athonite raconte le conflit provoqué au sein de la sainte communauté à laquelle il appartient par l'établissement, dans les années 1100–1104, dans la région de la Péninsule chalcidique, d'un groupe assez nombreux de pâtres vlaques transhumants avec leurs familles et leurs troupeaux. Les femmes vlaques troublaient la paix de la Sainte Montagne, en détournant les moines de la contemplation des choses divines vers des préoccupations plus mondaines. Les partisans des Vlaques, les

¹⁶ Cf. le chapitre dédié au caractère ethnique des Vlaques dans son livre, déjà cité, *Vlahii*, par S. Dragomir (p. 139-160). Le problème a été repris par Anca Tanașoca, « Despre accepțiunile termenului 'vlah' în istoriografia iugoslavă », dans *Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană*, III, 1986, Bucarest, 1987.

¹⁷ Cf. Gr. Brâncuș, *loc. cit.* et M. Gyóni, « Les Vlaques du Mont Athos au début du XII^e siècle », *Études slaves et roumaines*, I, 1, Budapest, 1948, p. 38, n. 1.

¹⁸ Cf. Gr. Brâncuș, *loc. cit.* ; I.I. Russu, *Etnogeneza românilor*, Bucarest, 1981, p. 290-292.

¹⁹ Le texte a été publié par Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athoskloster*, Leipzig, 1894, p. 163-184. Jean Trachaniotes est l'auteur de la partie qui nous occupe ici. Le meilleur commentaire du texte avec datation, identification des sources et des auteurs successeurs, jugement sur l'authenticité, etc. est dû à M. Gyóni, « Les Vlaques du Mont Athos au début du XII^e siècle », *Études slaves et roumaines*, I, 1, Budapest, 1948, p. 30-42. Cf. aussi A. Sacerdoțeanu, « Vlahii din Calcidica », dans *În memoria lui Vasile Pârvan*, Bucarest, 1934 et tirage à part. Ni M. Gyóni, qui s'attarde sur les κατόυαι du texte, ni Sacerdoțeanu ne se rendent compte de l'importance décisive de cette source pour l'histoire du *cătun* dans les Balkans.

moines qui se rendaient compte de l'utilité économique de leur présence dans le voisinage des monastères, d'un côté, et les adversaires des Vlaques, les moines qui craignaient leur action corruptrice sur l'esprit des ascètes, de l'autre côté, ont entraîné dans leur dispute le patriarche œcuménique, Nicolas, et l'empereur Alexis I^{er} Comnène. Et Jean Trachaniotes de citer les lettres échangées par le patriarche et l'empereur pour mettre fin au scandale et définir une fois pour toutes le statut de ces Vlaques. Dans l'une de ces lettres il était écrit que les 300 familles de Vlaques établies à proximité du Mont Athos constituaient des κατούνοι soumis au patriarche et que, en raison de cette dépendance, le basileus avait décidé de les exempter de leurs obligations envers le fisc impérial²⁰. Il s'agit donc, à Byzance, au début du XII^e siècle, tout comme en Serbie au XIII^e, d'une cession de droits de nature fiscale sur des communautés de pâtres vlaques de la part de l'empereur envers le patriarche, de l'État à l'Église. Et ces communautés de Vlaques sont, à Byzance comme en l'ancienne Serbie, des κατούνοι, des *cătune*, composés de plusieurs dizaines de familles chacun. On peut même avancer l'hypothèse qu'il y avait dans les années 1100–1104 dans la Péninsule chalcidique, si l'estimation de M. Filipović déjà cité est exacte dans ce cas aussi, de trois à six *cătune* de Vlaques, totalisant 300 familles.

Cellule sociale vlaque, le *cătun* est attesté donc en tant qu'unité fiscale byzantine un siècle avant son apparition dans les chartes des rois serbes. Et cela dans la Chalcidique, région où, selon le dire des ethnologues les plus avisés, les bergers transhumants aroumains n'ont jamais cessé au cours des siècles de s'établir pour y passer l'hiver avec leurs familles et leurs troupeaux²¹. Contrairement à ce qu'en pensait Silviu Dragomir, le *cătun* était donc connu par les Aroumains aussi et cela même avant son attestation chez les Roumains nord-ouest-balkaniques²².

Une autre source byzantine, un inventaire des biens de la Lavra athonite, datant de la fin du XII^e siècle, fait mention à son tour de certaines κατούνοι vlaques de Moglena, objet d'une donation faite au monastère par l'archon Nicéphore Képhalas²³. Le *cătun* subsiste donc dans l'organisation sociale des Aroumains – peut-être des Meglenoroumains aussi – de l'Empire byzantin à une époque où il est abondamment attesté dans le nord-ouest de la Péninsule balkanique, dans les Balkans slaves.

²⁰ Le texte du document et sa traduction par H. Mihăescu dans FHDR, IV, Bucarest, 1982, p. 50-59. H. Mihăescu, p. 53, traduit κατούνοι par « unités fiscales ».

²¹ Cf. Th. Capidan, *Românii nomazi*, p. 245-252 et la carte annexe.

²² Cf. S. Dragomir, *Vlahii*, p. 114.

²³ Texte publié dans les *Actes de Lavra*, I^{re} partie : *Des origines à 1204*, édition diplomatique par P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos, avec la collaboration de D. Papachryssanthou, Paris, 1970, en *Appendice*, II, où les *katounai* vlaques sont cités 1.5.46. Leur font suite les pâturages dont disposent les Vlaques de la région de Vodena. Le document n'a pas été utilisé par les auteurs des FHDR, IV, Bucarest, 1982, qui donnent les actes de Lavra d'après une édition plus ancienne.

En 1266, le toponyme *Katouna* est attesté en Thessalie, dans la région de Démetrias, zone où se trouve une nombreuse population aroumaine²⁴. En 1289, toujours en Thessalie, le basileus Andronic II Paléologue confirme à l'ermitage de Saint-André la possession du domaine foncier de *Vlachokatouna*, dit aussi *Praktikatos*²⁵. Ces deux témoignages prouvent, une fois de plus, que, dans la Péninsule balkanique, le *cătun* appartient presque toujours à un milieu ethnique roman.

À côté du *čelnik*, existant jadis chez les Roumains du nord-ouest de la Péninsule balkanique, mais ne subsistant ensuite que chez les Aroumains, le *cătun* dont nous avons tâché de prouver l'existence chez les Aroumains aux XII^e–XIII^e siècles, mais qui reste l'institution typique aux Vlaques des Balkans slaves, témoigne de l'unité originaire de toute la romanité balkanique. Par son ancienneté et son caractère autochtone, le *cătun* témoigne, à l'instar de la *fălcare* aroumaine, de l'ancienneté et des racines paléobalkaniques de cette romanité. Enfin, le *cătun* au sort à jamais lié à celui des Vlaques, permet au chercheur de mieux comprendre par son étude le déroulement du processus séculaire de désintégration et dissolution de la romanité balkanique, lentement absorbée par les Slaves et les Grecs. Élément de substrat, propre à l'ancien monde balkanique des Ilyiriens et des Thraces, le *cătun*, mot et chose, est romanisé avec eux, après la conquête de la Péninsule, et devient une modeste pièce du rouage militaire et civil romain. Les Roumains balkaniques en héritent, mais Byzance est l'usufruitière de ce bien patrimonial dont les Slaves d'abord, les Ottomans ensuite s'emparent et le font changer de fonction et d'aspect. Au fur et à mesure que le processus de déromanisation des Vlaques fait des progrès, le *cătun* disparaît ou bien acquiert une autre signification.

²⁴ Cf. FHDR, IV, Bucarest, 1982, p. 113.

²⁵ Cité par P.Ş. Năsturel, « Étymologies byzantines », *Revue des études grecques*, XCI, 1978, p. 434-435, d'après A. Carile – G. Cavallo, « L'inedito crisobullo di Andronico III Paleologo per il monastero di Licusada », dans *Atti della Accademia delle Scienze dell'Istituto di Bologna, Classe di Scienze Morali*, 69, Rendiconti, LXIII, 1974-1975, p. 204, 1.13.

UNE MENTION INCONNUE DES VLAQUES À LA FIN DU XIII^e SIÈCLE : MAXIMOS PLANUDE, *EPISTULAE*, XIV

Pour découvrir une nouvelle source de l'histoire médiévale des Roumains, point n'est besoin d'enlever la poussière couvrant d'anciennes chartes et vieux manuscrits dans les archives et les bibliothèques. Il suffit assez souvent de relire un auteur byzantin, même des mieux connus, même des mieux édités. C'est le cas de Maximos Planude et de sa correspondance, éditée en 1890 par Maximilien Treu¹. L'épître XIV de ce recueil contient une intéressante mention des Vlaques, négligée jusqu'à présent par les historiens².

Selon son éditeur, la lettre date de 1299. Elle fut écrite par Planude à Constantinople et envoyée au logothète des troupeaux Jean Phakrasès, qui se trouvait à Thessalonique avec l'empereur Andronic II Paléologue (1282–1328)³. Planude recommande au logothète son ami Panaréto. Au cours d'un recensement (ἀπογραφή), celui-ci a été attaqué par des Vlaques ivres. Son collègue, Bardalès, fut tué. Craignant le pire pour lui-même, Panaréto s'enfuit avec ses hommes ; ils réussirent à échapper au péril. Panaréto se dirige tout de suite vers Thessalonique, vers l'empereur, comme de son dû. Il voudrait trouver et punir les coupables, Planude demande à son ami le logothète de le faire renoncer à cette saine entreprise. Il vaudrait mieux pour Panaréto de rendre à la famille du défunt les soins qu'il devait à celui-ci. Planude déplore la mort de Bardalès qui lui était cher par lui-même, mais surtout par son frère qui est pour l'érudit byzantin « l'étalon de l'amitié ». Après avoir fait l'éloge de Phakrasès et de sa famille, Planude exprime son ardent désir de revoir l'empereur qui, à ce qu'on dit, reviendra bientôt à Constantinople⁴.

Si peu importante qu'elle paraisse à première vue, cette mention des Vlaques chez Planude mérite sans doute un commentaire. Avant de le faire, essayons de préciser un peu la datation de la lettre et d'identifier les personnages impliqués plus ou moins dans l'affaire. Selon Pachymère, Andronic partit de Constantinople le 6 février 1299 et après un long et important séjour à Thessalonique dont nous n'avons pas à nous occuper ici, il rentra dans sa

¹ *Maximi Monachi Planudis Epistulae*, edidit Maximilianus Treu, Breslau, 1890 [= Treu ci-après].

² Cf. M. Gyóni, « Les sources byzantines de l'histoire des Roumains », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae*, II, 1-2, Budapest, 1951, p. 225-235 ; G.G. Litavrin, *Vlahi vizantijskih istočnikov X–XIII vv.*, dans *Iugo-vostočnaja Evropa v srednie veka*, I, Kišinev, 1972, p. 91-138.

³ Cf. Treu, p. 206.

⁴ Treu, p. 29-30. Voir le texte grec dans l'Annexe de cet article.

capitale le 22 novembre de la même année⁵. Vers la fin de sa lettre Planude dit qu'il se prépare à aller à la rencontre du souverain, en sortant – comme le protocole byzantin le voulait – de la ville de Constantin. La lettre fut donc écrite peu avant le 22 novembre 1299, immédiatement après l'incident raconté, qui eut donc lieu au cours de ce mois.

Tous ces personnages appartiennent au milieu d'érudits fonctionnaires de l'entourage d'Andronic II, dont Planude était l'un des meilleurs représentants. Le destinataire de la lettre et le plus puissant d'entre eux, Jean Phakrasès, était, par sa qualité, plutôt honorifique à l'époque, de logothète des troupeaux (λογοθέτης τῶν ἀγελῶν) et par des liens personnels qui remontaient à leur enfance, l'un des intimes d'Andronic⁶. Nous disposons d'onze lettres de Planude à Phakrasès, dont dix lui furent envoyées à Thessalonique, en 1299⁷. Après avoir rendu à l'écrivain plusieurs services auprès de l'empereur, en soutenant des amis de celui-là, Phakrasès, tombé lui-même en disgrâce pour un certain temps, fut à son tour au moins consolé par Planude⁸.

M. Treu identifie Panaréto avec un personnage du même nom évoqué dans une lettre de Théodore Hyrtakénos à Skléros Grammatikos⁹. La seule indication sur la position officielle de Panaréto et de Bardalès que nous donne Planude est l'expression κοινωνὸς τῆς ἀπογραφῆς, par laquelle il désigne ce-dernier. Ils étaient donc, les deux, ἀπογραφεῖς, chargés d'une ἀπογραφή. Or, à la même époque, un Jean Panaréto, dignitaire d'Andronic II, est mentionné par les sources comme ἀπογραφεὺς du thème Boléron, Mosynopolis, Serrès et Strymon¹⁰. En 1313, il reçoit de la part de l'empereur une pronoia dans le village de Κάτω Οὔσκα, près de Zichnai (district de Sérès), dont une part, de 30 hyperpres de revenu, lui fut transformée en possession héréditaire au mois de mars de la même année¹¹. Il nous semble très probable que le Panaréto de la

⁵ Georgii Pachymeris *De Michaele et Andronico Palaeologis libri XIII*, recensuit I. Bekkerus, II, Bonn, 1835, p. 278-279 et 290-291 (= Pachymère, Bonn).

⁶ Sur Jean Phakrasès, voir Treu, p. 197-198 ; D.M. Nicol, *The Byzantine Family of Kantakouzenos (Cantacuzenus), ca 1100–1460*, Washington D.C., Dumbarton Oaks, 1968, p. 234. Voir aussi R. Guiland, « Les logothètes », *REB*, XXIX, 1971, p. 71-75.

⁷ Treu, III, IV, VII, VIII, XI–XVI, XIX.

⁸ *Ibid.*, XIX.

⁹ *Ibid.*, p. 206.

¹⁰ Franz Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches*, 4. Teil, München, 1960 (= *Regesten*), N° 2200 (d'après un praktikon pour Vatopedi, émis avant juin 1297) et N° 2335 (d'après un praktikon de Vatopedi, émis avant avril 1312).

¹¹ Dölger, *Regesten*, 2344a (Prostagma pour Jean Panaréto qui reçoit une pronoia dans le village de Kato Ouska) et 2345 (Chrysobulle-sigillion pour le même qui reçoit en possession héréditaire un domaine de 30 hyperpres de revenu). Dernière édition de la chrysobulle : A. Guillou, *Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée*, Paris, 1955, N° 6, p. 49. La date de la chrysobulle est controversée : Miklosich et Müller l'attribuent à Andronic III (mort en 1341 !) et le placent en 1343. Dölger propose l'année 1313 avec des arguments acceptés depuis par les savants.

lettre de Planude soit identique au Jean Panarétos des actes conservés dans les archives monastiques. Après avoir été aidé par Phakrasès, Panarétos lui écrivit, semble-t-il, quelques mots de remerciement. Planude y ajouta, à son tour, quelques amabilités : c'est la lettre XVI de l'édition Treu, où l'écrivain fait l'éloge de son ami et parle de l'affection qu'il éprouve pour lui et pour son frère. On ne saurait dire quels sont les liens de parenté entre ce Panarétos et Matthieu Ange Panarétos, le polémiste anti-catholique du XIV^e siècle¹².

Nous voilà arrivés maintenant à la victime même des Vlaques : Bardalès, le collègue de recensement de Panarétos. Parmi les amis et correspondants de Planude il y a deux porteurs de ce nom. Le premier, l'orphanotrophe Léon Bardalès, était un des meilleurs amis de Planude. Ils furent envoyés, les deux, en 1296, en ambassade à Venise, ayant à défendre devant le Sénat de la Sérénissime la cause de Byzance et de son empereur, accusé de complicité au massacre des Vénitiens par les Génois à Constantinople¹³. L'autre, Jean Bardalès, frère du précédent, est le destinataire de trois autres lettres de Planude¹⁴. Par deux d'entre elles nous apprenons qu'à peine nommé dans un poste administratif, fort probablement celui d'ἀπογραφεύς, Bardalès s'y accommode très facilement, oubliant vite son penchant pour la vie contemplative du philosophe. Ce qui est pire, il appelle auprès de soi Constantin de Nicomédie, l'administrateur des terres que les Planude possédaient en Bithynie. L'écrivain lui fait grief des négligences de Constantin dans l'administration de ces terres¹⁵. À notre avis, c'est ce Jean Bardalès qui fut tué par les Vlaques en novembre 1299.

Comme nous l'avons dit plus haut, la mission dont étaient chargés Panarétos et Bardalès au moment de l'attaque perpétrée par les Vlaques était de faire une ἀπογραφή. Ἀπογραφή est un terme technique du domaine de l'administration financière de l'époque des Paléologues, que l'on peut traduire par « recensement des biens »¹⁶. Les fonctionnaires qui en étaient chargés, les successeurs des anciens ἀναγραφραφεῖς, devaient dresser l'inventaire des biens, délimiter les propriétés et établir l'impôt dû par les propriétaires. Ils étaient « une sorte d'inspecteurs temporaires » qui pouvaient exercer en même temps d'autres

La lettre de Planude nous semble confirmer cette datation elle aussi. Analyse de la chrysobulle du point de vue de l'histoire sociale et économique : G. Ostrogorsky, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954, p. 106-108. En 1313 Jean Panarétos est hétériarque.

¹² Sur lequel voir H.G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 744-745.

¹³ Cf. Dölger, *Regesten*, 2197.

¹⁴ Treu, *Epistulae* X, XX, XXI.

¹⁵ Treu, *Epistulae* XX et XXI sans indication aucune de date et de lieu.

¹⁶ Cf. G. Rouillard, « Recensements de terres sous les premiers Paléologues », *Byzantion*, 12, 1937, p. 105. Du Cange traduit ἀπογραφή par *inventarium* et ἀπογραφεύς par *censor*.

fonctions, même des plus élevées¹⁷. L'ἀπογραφὴ était faite par un, deux ou même trois ἀπογραφεῖς, aidés certes par des auxiliaires¹⁸. Elle était répétée à des intervalles plus ou moins réguliers¹⁹. La charge d'ἀπογραφεὺς était affermée et parfois ne sortait pas de la même famille²⁰. Grâce aux πρακτικά de ces ἀπογραφεῖς conservés en grand nombre dans les archives de l'Athos et patiemment étudiés par des savants comme Franz Dölger, Germaine Rouillard ou Georges Ostrogorski²¹, on connaît aujourd'hui assez bien le déroulement du recensement, les noms de quelques ἀπογραφεῖς, leurs autres titres et fonctions et maints autres détails également intéressants²². Dans leur contexte, la mission de Bardalès et de Panarétois apparaît nettement comme une ἀπογραφὴ similaire à celles des biens de l'Athos et l'on peut affirmer avec certitude que l'agression des Vlaques contre ces agents du fisc byzantin eut lieu dans le thème de Boléron, Mosynopolis, Sérès et Strymon, circonscription financière de Jean Panarétois.

L'ἀπογραφὴ fut une action caractéristique de l'administration fiscale byzantine du XIII^e et du début du XIV^e siècles²³. Elle était imposée par la nécessité de refaire les registres du fisc byzantin, détruits pendant l'occupation

¹⁷ L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire Byzantin*, Paris, 1970, p. 225.

¹⁸ *Ibid.* Exemples : l'ἀπογραφὴ du thème de Thessalonique fut faite en 1294 par Konstantinos Tzimpeas et Alexios Amnos (Dölger, *Regesten*, 2156) ; en 1317, les deux ἀπογραφεῖς du même thème sont Démétrios Kontenos et Leon Kalognomos (Dölger, *Regesten*, 2387) ; en 1318, le contrôle dans ce thème fut fait par Konstantinos Pergamēnos et Georgios Pharisaïos (Dölger, *Regesten*, 2396) ; en 1317, à Chilandar, on rencontre trois ἀπογραφεῖς : Konstantinos Kounales, Demetrios Kontenos et Leon Kalognomos (Dölger, *Regesten*, 2387) ; les mêmes font, en 1318, l'inventaire des biens du monastère Xenophontos (Dölger, *Regesten*, 2397), etc.

¹⁹ À Ibéron, par exemple, des ἀπογραφαὶ ont été faites : en mars 1301, en novembre 1317, en septembre 1320, en avril 1341 (F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, Munich, 1948, 66/7, 68/9, 70/1, 72/3).

²⁰ L. Bréhier, *op. cit.*, p. 225. Une famille d'ἀπογραφεῖς est, aux XIII^e–XIV^e siècles, celle des Apelméné. On rencontre dans les actes athonites un Michel Apelméné, ἀπογραφεὺς en 1268, un Konstantinos Apelméné ἀπογραφεὺς en 1300, un Demetrios Apelméné ἀπογραφεὺς en 1300 et 1301. Voir Fr. Dölger, *op. cit.*, p. 197.

²¹ Fr. Dölger, *Beiträge zur byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Munich, 1927 ; idem, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges* ; G. Rouillard, « Les actes de Laura à l'époque des Paléologues », *Studi Bizantini e Neoellenici* 5, 1939, p. 300-307 ; eadem, « Recensements de terre sous les premiers Paléologues », *Byzantion*, 12, 1937, p. 105-118 ; G. Ostrogorski, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles, 1954.

²² Exemples d'ἀπογραφεῖς du temps d'Andronic II avec leurs autres titres et fonctions : Nikolaos Polymerios (en 1288, Dölger, *Regesten*, 2126) ; Konstantinos Tzimpeas et Alexios Amnos, ἀπογραφεῖς de Thessalonique (en 1294, Dölger, *Regesten*, 2156) ; Basileios, ἀπογραφεὺς de l'île de Lemnos (en 1299, Dölger, *Regesten*, 2209 a) ; Démétrios Apelméné, ἀπογραφεὺς à Athos (en 1300, Dölger, *Regesten*, 2222, 2226, 2230) ; Tzyrapes, δοῦξ καὶ ἀπογραφεὺς de l'île de Lemnos (en 1315, Dölger, *Regesten*, 2359) ; Tryphon Kedrenos, ἀπογραφεὺς καὶ ὀρφανοτρόφος dans le thème de Boléron, Mosynopolis, Sérès et Strymon (en 1316, Dölger, *Regesten*, 2372, 2373) ; Leon Kalognomos, προκαθήμενος de Drama et ἀπογραφεὺς avec Démétrios Kontenos dans le thème de Thessalonique (en 1317, Dölger, *Regesten*, 2385-2387), etc.

²³ G. Rouillard, *Recensements*, p. 105.

latine et correspondait au souci général des premiers Paléologues de remettre l'ordre dans les affaires de l'État. Par ce recensement des biens de ses sujets, l'empereur obtenait une évidence exacte des revenus de l'État et tâchait aussi de rétablir dans leurs droits les propriétaires endommagés, dans le désordre des finances, par les abus des fonctionnaires ou des autres propriétaires²⁴. Peu à peu, les ἀπογραφεῖς acquièrent d'ailleurs des attributions juridiques²⁵. En même temps, les nombreux πρακτικά d'ἀπογραφεῖς du temps d'Andronic II dont on dispose et qui concernent presque tous des biens monastiques témoignent d'une certaine politique de cet empereur qui, à la différence de son prédécesseur, l'unioniste Michel VIII (1261–1282), favorisa, dans la première période de son règne, l'Église orthodoxe²⁶. En dépit des abus ou des fautes des ἀπογραφεῖς qu'on a pu déceler dans leur πρακτικά, ces actes attestent le souci de légalisme qui les inspirait²⁷.

Par conséquent, si grande qu'elle soit du point de vue de l'histoire du droit et des institutions, la valeur documentaire des actes athonites est bien moindre lorsqu'il s'agit de l'étude d'ensemble de la politique financière d'Andronic II. Le fiscalisme excessif, l'oppression des contribuables par des impôts exceptionnels, par des saisies de biens, la spéculation sur les produits dont le commerce était un monopole de l'État, l'exploitation du domaine impérial, toutes les mesures de cette sorte par lesquelles ce souverain tâcha de mettre un terme à la crise des finances et qui font l'autre face de son règne, sont largement attestées par les autres sources de l'époque²⁸. Parmi celles-ci se range, à notre avis, la lettre de Planude.

En effet, le motif de l'agression des Vlaques contre les fonctionnaires du fisc suggérée par Planude – leur état d'ivresse – revient trop souvent sous la plume des écrivains byzantins qui évoquent leurs actes d'insoumission aux autorités pour que l'on puisse l'accepter tel quel²⁹. La raison réelle de l'attaque est à chercher ailleurs que dans leur penchant pour le vin. Or, ainsi que nous apprenons des *Histoires* de Georges Pachymère, il se trouve que les Vlaques furent des premiers à subir l'oppression fiscale du régime d'Andronic II. Vers

²⁴ *Ibid.*, p. 105-107.

²⁵ F. Dölger, *Aus den Schatzkammern des heiligen Berges*, p. 191-192.

²⁶ L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, 1969², p. 336-337.

²⁷ Cf. G. Rouillard, *Recensements*, p. 113 : un *prostagma* d'Andronic II de 1319 (Dölger, *Regesten*, 2431, *Schatzkammern*, n° 17) interdit aux ἀπογραφεῖς l'accès des terres de Lavra, sauf sur appel des moines.

²⁸ A ce sujet voir D. Zakythinos, *Crise monétaire et crise économique à Byzance du XII^e au XIV^e siècle*, Athènes, 1948, *passim* et surtout p. 78-105, 106-143.

²⁹ Cf. Démétrius Cydonès, *Correspondence*, édition R.J. Loenertz, II, Vaticane, 1956, p. 272-273 (Lettre 337). Selon Choniates, les Vlaques rebelles sont des fous et des démonisés (Bonn, p. 485-486). Voir aussi la diatribe de Kékauménos contre les Vlaques (*Cecaumeni Strategicon et incerti auctoris de officiis regis libellus*, ed. B. Wassiliewski et V. Jernstedt, Petersburg, 1896, p. 112).

1285, raconte l'historien, ce peuple de pasteurs aimant la vie dans la montagne et les guerres s'était répandu dans la Thrace. Ils s'étendaient, foule innombrable, des alentours de Constantinople jusqu'à Bizye et plus loin encore. Craignant une invasion des Tartares et la défection possible des Vlaques qui auraient été prêts à passer de leur côté, Andronic II décida de déporter ceux-ci en Asie Mineure sur le rivage d'en face de Constantinople. En même temps il les accabla d'impôts pour les appauvrir et faire diminuer leur orgueil inspiré par le nombre et par la force dont ils disposaient. Après avoir subi les lourdes pertes provoquées par ce transfert et par les impôts, les Vlaques revinrent dans leur ancienne patrie et rachetèrent, moyennant de grosses sommes d'or, leurs maisons³⁰.

L'endurcissement de la fiscalité envers les Vlaques n'était pas dû aux seules raisons politiques invoquées par Pachymère. Il était l'expression de cette tendance à intensifier l'exploitation du domaine impérial qui fut l'une des plus importantes et des premières mesures prises par Andronic II pour faire face à ses besoins d'argent. Car les vastes plaines de Thrace et de la Macédoine où les pâtres vlaques conduisaient leurs troupeaux contre une dîme payée au propriétaire, appartenaient à l'État³¹.

À la lumière du texte de Pachymère il apparaît donc que ce n'est pas le vin qui « *a mis les armes aux mains* » des Vlaques en les faisant attaquer Panaréto et Bardalès, comme le veut Planude. Leur agression contre les agents du fisc fut sans doute l'expression d'un profond mécontentement envers la politique financière oppressive à leur égard d'Andronic II Paléologue. La lettre de Planude témoigne de la continuité de cette politique du souverain byzantin à la fin du XIII^e siècle.

Par ce biais, elle témoigne aussi des richesses dont les Vlaques balkaniques disposaient à cette époque, ainsi que de leur importance dans la vie provinciale byzantine. En ce sens elle confirme, si peu que ce soit, les témoignages des autres sources contemporaines. Des *Histoires* de Pachymère

³⁰ Pachymère, Bonn, II, p. 106-107 : τὸ δὲ γε Βλαχικόν ὃ δὴ σχεδὸν ἀπὸ τῶν ἐξωτερῶ τῆς πόλεως ἐς Βιζύην καὶ πόρρο εἰς πλῆθος ἀριθμοῦ κρεῖττον ποσοῦμενον παρατέτατο ἔθνος δυσχωρίας χαῖρον καὶ βοσκήμασι προσανέχον, οὐ μὴν δὲ ἀλλὰ καὶ μάχαις εἰθισμένον ἀνδρῶν, ὑποπτευθὲν εἰς αὐτομολίαν ὡς τοῖς ἐξεληλακόσι καὶ αὐτὸ προσπεσούμενον, μετοικίζειν ἐπ' ἀνατολῆς ἔγνω κατὰ τὴν τῆς Βυζαντίδος ἀντιπεραίαν, πλὴν καὶ ταπεινὸν σημίαις, μὴ πως ἄρα καὶ ὑπερηφανοῖεν πλήθει τε καὶ δυνάμει θαρροῦντες, καὶ ἔνθεν μὲν ἐζημιούντο τὰ μέγιστα, ἔνθεν δὲ μετὰ κίοντο ἀνοικτί, οὐχ ἥττον ζημίας ἀλλὰ καὶ μᾶλλον τὴν μετοίκησιν λογιζόμενοι. ζῶα γὰρ ἐκεῖνα καὶ κτήσις πᾶσα τὰ μὲν εὖωνα προῦκειντο τοῖς πολλοῖς, τὰ δὲ καὶ τὸν τόπον ἀλλάξαντα καιρῶ χειμῶνος καὶ τότε παντελῶς διεφθείροντο. κτήσις δὲ τούτων ἡ μὲν διηρπάζετο, ἡ δὲ γε περιούσα κακῶς παραπῶλλυτο, ὥστε μὴ οἶους τ' εἶναι ἐγγρορίζειν ἐκεῖ, ἀλλὰ τοῦ κακοῦ παραδραμόντος αὐτοὺς καὶ αὖθις τὴν ἰδίαν ἀπολαμβάνειν, συχρῶν χρυσίων καταβολαῖς ἐξωνησαμένους τὴν κατοικίαν.

³¹ D. Zakythinos, *Crise monétaire*, p. 81 avec bibliographie. Cf. G. Rouillard, « La dîme des bergers vlaques sous Alexis Comnène », dans *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et des pays de langue française*, Paris, 1933, p. 779-786.

tout d'abord, selon lesquelles les Vlaques de Thrace revenus dans leur patrie de l'Asie Mineure où l'empereur les avait déportés en 1285, furent capables de racheter leurs maisons. Les dits d'une source latine ensuite, datant de 1308, la *Descriptio Europae Orientalis* de l'Anonyme de Gôrka³². Selon cette source, les Vlaques, *populus valde magnus et spaciosus*, occupaient la région comprise entre la Macédoine, l'Achaïe et la ville de Thessalonique. Ils surpassaient toute autre nation en matière de petite industrie laitière et de la viande. Ils étaient, ajoute l'Anonyme, les descendants des anciens « *pasteurs des Romains* »³³.

Enfin, la lettre de Planude nous renseigne de manière indirecte sur l'importance politique des Vlaques à cette époque. L'écrivain recommande à Panarétos de renoncer à toute poursuite inutile des auteurs du meurtre de Bardalès et de faire preuve de pitié envers le défunt en rendant à sa famille les soins de rigueur. Cette recommandation nous semble dictée plutôt par la prudence du diplomate que par le sens du devoir du chrétien. Nombreux, forts, conscients de leur puissance et de leur individualité ethnique, ainsi que les sources contemporaines citées l'attestent³⁴, les Vlaques étaient toujours capables de transformer une petite rébellion locale, provoquée par les abus de l'administration, en mouvement de sécession politique, aux conséquences funestes pour Byzance. Si Andronic II Paléologue craignait leur contact avec les Tartares, Maximos Planude se souvenait peut-être qu'à l'origine de l'empire des Assénides se trouvait une affaire du ressort du fisc.

³² *Anonymi Descriptio Europae Orientalis... anno MCCCVIII exarata*. Edidit, praefatione et adnotationibus instruxit Dr. Olgierd Gôrka, Cracoviae, 1916. Nouvelle édition : *Anonymi Descriptio Europae Orientalis = Anonimov Opis istočne Evrope*, éd. Tibor Živković, Vladeta Petrović, Aleksandar Uzelac, Belgrade, 2013.

³³ *Descriptio*, p. 12-13 : *Notandum /est hic/ quod inter machedoniam, achayam et thessalonicam est quidam populus ualde magnus et spaciosus qui uocantur blazi,...*

³⁴ Sur la conscience des Roumains de leur romanité, voir A. Armbruster, *Romanitatea românilor. Istoria unei idei*, Bucarest, 1972. Le fragment cité de la *Descriptio* y est analysé p. 33-34. Même en 1404, les Vlaques du sud du Danube affirmaient avec fierté leur romanité : « *iactant se esse Romanos* » écrit l'archevêque Jean de Soultanieh qui les a connus à l'époque. Voir Ș. Papacostea, « Les Roumains et la conscience de leur romanité au Moyen Âge », *RRH*, IV, 1965, p. 15-24 ; A. Armbruster, *op. cit.*, p. 43-45.

ANNEXE : MAXIMI MONACHI PLANUDIS *EPISTULA* XIV^e

Ἐπιτροχάδην εἰ οἶόντ' εἰπεῖν διεξελθὼν ὁ Πανάρετος, ὡς μόλις τὰ τῶν Βλάχων διαδράσειε ξίφη, εὐθὺ Θεσσαλονίκης – οὐ γὰρ ἄλλοσε βλέπειν ἐχρῆν – ὡς τὸν αὐτοκράτορα δεῖν ἔγνω ἐπείγεσθαι. πῶς γὰρ ἂν ἔτι βλέπειν γε παρεβάλετο τοὺς τῷ κοινωνῷ τῆς ἀπογραφῆς, τῷ Βαρδαλῇ λέγω, χεῖρας οἶνω στρατηγουμένας ἐπενεγκόντας, ὁπότε μὴδὲ τοὺς κατ' αὐτοῦ πίθους ἐπιλιπόντας ἠπίστατο; ποιεῖ δὲ τοὺς γε φρονεῖν εἰδόμενος τὰ παραδείγματα σπεύδειν ἑαυτοὺς τῶν κινδύνων ἐκκλέπτειν καὶ ἐκτὸς ὀλεθρίου πηλοῦ τιθέναι τὸν πόδα. ἔγωγ' οὖν τὸν μὲν πεσόντα: πενθῶ, φίλος γὰρ ἦν καὶ δι' ἑαυτόν, πάντων δὲ μάλιστα καὶ διὰ τὸν ἀδελφὸν ὃν εἶπερ τινα καὶ ἄλλον στάθμην φιλίας ἔγωγε τίθεμαι. ἡδουλόμην δ' ἂν καὶ πλείοσιν ἔτι καὶ μείζοσι κινδύνοις περιπεσεῖν τὸν Πανάρετον, ὥστε μέντοι μὴδὲ ἀνήκεστόν τι παθεῖν, εἰ μόνον ἐκεῖνον γυνή τε καὶ τέκνα σὼν ἔμελλον ὑποδέξεσθαι. νυνὶ δ' ὁ μὲν ἐλεεινῶς κεῖται, πολὺ πρὸς οἶκτον ἐπισπώμενος τὸ μὴδ' ἂν αἰσθάνεσθαι δύνασθαι, εἴ τις αὐτῷ τιμωρεῖν τὰ πάντων παθόντι χεῖριστα βουλευθείη· ὁ δὲ τὸν περὶ ψυχῆς δραμῶν πρότερον νῦν ἐφ' ὕμας τρέχει τοὺς ἐτοίμους.

ἐκείνους τὰς χεῖρας καὶ ἐς τοσόνδε μῦσος ἄστροις, ὃ δὴ λέγεται, τεκμαίρεσθαι γνώμην ἔχων. σὸν δ' ἂν εἴη καὶ τῆς σῆς χρηστότητος καὶ τοῦτον εὐμενῶς ἰδεῖν, ὥσπερ εἰώθας, καὶ δοῦναι μαθεῖν, ὡς ἀσφαλείας ἐπεὶ ληπτὴν καταφυγὼν πρὸς ὑμᾶς καὶ τοῦ πικρῶς οὕτω καὶ ὠμῶς σφαγέντος οἶκτον λαβεῖν καὶ ἦν ἐκείνῳ περιόντι κηδεμονίαν νέμειν ἐχρῆν, ταύτην εἰς τὴν αὐτοῦ μηκέτ' ὄντος οἰκίαν μετενεγκεῖν. χρῆναι γὰρ καὶ αὐτὸς φήσεις, ὥσπερ τὸ πρὸς τοὺς ζῶντας δίκαιον, οὕτω καὶ τὸ πρὸς τοὺς οἰχομένους ὅσιον εἰς τὴν ἐνδεχομένην φροντίδα τίθεσθαι. ταῦτα δ' οὕτω ποιεῖν καὶ οἶσθα καὶ βούλει καὶ δύνη καὶ οὐδ' ὅτι οὖν ἄπεστιν, ὧν προσεῖναι δεῖ. ἐπὶ τούτοις ἐρῶ τι καὶ τῶν κατ' ἑμαυτόν. ὡς ἐγὼ νῦν ἡδεῖαν ἀκοήν ἀκούσας ἀληθῶς ἐπανάγκειν τὸν αὐτοκράτορα, οὐκ ἔστιν ὅπως ἐνταῦθα καταλειφθῆναι βούλομαι, ὥσπερ ἀνάγκη πᾶσα, καὶ τοὺς ἀνδριάντας καὶ στήλας – δεῖ δέ με σύμβολον ἐξενεγκεῖν τι – τοῦ ψυχὴν ἔχειν καὶ κίνησιν. ὁ γὰρ ἐντετηκὼς μοι πόθος οὐκέτι με ἄτρεμειν ἔῃ, ἀλλ' ἐκραγεῖς ὅλη ῥύμη πρὸς τὴν τοῦ κράτους ὑπάντησιν ὁμοῦ καὶ προσκύνησιν ἵεσθαι κατεπείγει. ἡδονῆς μέντοι προσθήκη, καὶ ταύτην οὐχ ὅσην εἰπεῖν, ἐπαγγέλλεται καὶ ὑμᾶς. φροντίζω γοῦν καὶ ὅπως τάδ' ἔσται περιαθρῶ. κἂν μὲν οὐπερ εὐχομαι τύχῳ, ἐμοὶ καὶ τῇ ἐμῇ προθυμίᾳ τὴν χάριν – εἴ τί σοι τοῦτο πρὸς χάριν – εἰδείης ἂν· εἰ δ' ἄλλο τι παθεῖν χρή, δεῦρο καὶ σὺν ἐμοὶ στάς τὴν ἀπορίαν προπηλακίσωμεν καὶ τὰ κακὰ τῶν κακῶν τὴν πολλῶν ἀγαθῶν ἡμᾶς εἵργουσιν δεινὴν θεὸν εἵπωμεν.

VLAQUES ET CROATES AUX XIV^e–XV^e SIÈCLES : LES KEGLEVIĆ CONTRE LES SILANIĆ

Les archives de la famille nobiliaire croate Keglević, que son dernier représentant, le comte Samoilo Keglević a vendues, à la fin du XIX^e siècle, à l'Académie Yougoslave comprend 76 documents authentiques, datant des années 1322–1527 et se rapportant surtout à l'histoire de la région croate comprise entre la rivière Zrmanja et les villes Obrovac et Zvonigrad, où se trouvaient les domaines de ces anciens seigneurs. L'historien croate Vjekoslav Klaić a édité ces documents en 1917, en les accompagnant d'une importante étude historique et généalogique sur les Keglević¹. Plus d'un tiers des pièces de ces archives balkaniques de famille concernent le procès intenté par les Keglević aux descendants d'un certain Bilan, donc aux Silanić, Vlaques royaux (*Olachi regales*) de Croatie, procès commencé en 1435 et qui ne sera clos qu'en 1489, par une sentence définitive due à Mathias Corvin. Le conflit judiciaire des Keglević et des Silanić porte sur la possession des domaines (*villae*) Vidčeselo, nommé plus tard Krivonos, Bahtić, Brdari et Konjščica, anciens fiefs des ancêtres des Keglević, concédés entre 1365 et 1435, dans des circonstances plutôt obscures, par les autorités compétentes, depuis les bans de Croatie et de Dalmatie jusqu'aux rois de Hongrie, Croatie et Dalmatie, aux Silanić ou bien accaparés par eux. Après avoir reçu des solutions provisoires diverses, soit en faveur des Silanić, soit en faveur des Keglević, parfois même de la part d'un seul et même juge suprême², cet interminable conflit est tranché par le roi Mathias de la manière, paraît-il, la plus juste : Vidčeselo, autrement dit Krivonos, restera pour toujours la possession des Silanić, qui l'avaient reçu comme fief, en récompense de leurs loyaux services militaires, de la part du ban de Dalmatie et Croatie Nikola Seč, en 1365 à juste titre, tandis que Balitic, Brdari et Konjščica

¹ V. Klaić, *Acta Keglevichiana annorum 1322–1527*, Zagreb, 1917 (Monumenta Spectantia Historiam Slavorum Meridionalium, XLII), désormais A.K.

² A.K. XVIII, p. 17-18 (Buda, le 23 juin 1458) : le roi Mathias Corvin prend sous sa protection les Silanić dont il confirme la juste possession des domaines Krivonos, Bahtić et Brdari ; A.K. XIX, p. 18-19 (Iajtza, le 13 décembre 1463) : le roi Mathias Corvin confirme à Clara, veuve de Simon Keglević, la possession des domaines Konjščica, Brdari, Bahtić et Krivonos ; A.K. XXV, p. 29-30 (Novigrad, le 1 avril 1487) : le roi Mathias Corvin confirme aux Keglević la possession des domaines Brdari, Bahtić et Konjščica.

seront restitués définitivement aux Keglević, qui avaient prouvé, actes et témoignages à l'appui, la légitimité de leur revendication³.

L'importance des actes des Keglević n'a pas été sous-estimée par les historiens. Dès 1924, Silviu Dragomir, éminent spécialiste roumain de l'histoire des Vlaques balkaniques, utilise amplement ces nouvelles sources riches en informations concernant la romanité balkanique, afin de mieux éclaircir la condition sociale des Vlaques de Croatie au Moyen Âge, leur répartition géographique et son évolution, ainsi que les étapes du processus de leur déromanisation⁴. Plus récemment, dans des ouvrages qui font suite à ceux d'Yjekoslav Klaić, Nada Klaić valorise les données des archives des Keglević, y compris celles qui concernent les Vlaques, dont le caractère ethnique roman ne lui semble, à elle, hors de doute, dans son effort remarquable de tirer au clair maints aspects de l'histoire sociale médiévale de la Croatie⁵. Ayant entrepris un examen attentif des actes des Keglević, que nous avons traduits intégralement en roumain pour les inclure, à côté des autres sources diplomatiques connues, dans un corpus des sources de l'histoire des Vlaques balkaniques, déjà élaboré, nous croyons que les pièces du dossier de ce long procès entre les Keglević et les Silanić étayent au moins deux conclusions d'intérêt majeur pour l'histoire, tellement méconnue encore, des Vlaques de Croatie.

La première tient de l'histoire sociale. De la masse des Vlaques du royaume de Croatie, Vlaques royaux ou Vlaques du roi – *Olachi regales*, *Olachi regis* – émerge, aux XIV^e–XV^e siècles, une véritable aristocratie vlaque dont les

³ A.K. XXXI, p. 37-39 (le 14 août 1489) : le roi Mathias Corvin accorde par ce privilège à Simon Keglević, à ses fils Ivan et Petar et à leurs descendants la possession des domaines Brdari, Bahtić et Konjščica. Cf. A.K. XXIII, p. 23-28 (Senj, le 28 octobre 1486) : Gaspar Bodo de Györgyi, comte de Tolna, maître des Portiers et Jean de Korothona, comte de Somogy, protonotaire du Palais, envoyés par le roi Mathias en Croatie pour y rétablir l'ordre légal, jugent le procès des Keglević contre les Silanić et prononcent, au nom du roi, la sentence définitive qui sera confirmée par Mathias, décidant de restituer aux Keglević Brdari, Bahtić et Konjščica et de confirmer aux Silanić le Krivonos. Ce long document comprend, en transcription, toutes les pièces du dossier de ce procès jusqu'en 1486. On y trouvera aussi un compte-rendu détaillé des débats. Cf. aussi A.K. XXX, p. 35-37 (Knin, le 30 juillet 1487) : le chapitre de l'église de Knin raconte au roi Mathias le déroulement du dernier épisode du procès des Keglević contre les Silanić, la confrontation des témoins des deux parties au sujet de la possession de Brdari, devant la Cour des nobles croates de Knin, où les Croates refusent le témoignage des Vlaques.

⁴ S. Dragomir, *Vlahii și morlacii. Studiu din istoria românismului balcanic*, Cluj, 1924, p. 23-29. Cf. idem, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucarest, 1959, p. 79-84.

⁵ N. Klaić, « Položaj Vlahi u XIV i XV stoljeću u Hrvatskim Zemljama (prema štampanoj gradi i novi podacima iz Zadarskog notarskog arhiva) », *Radovi* (Sarajevo), LXXIII, 1983, p. 107-111, communication au colloque *Les Vlaques aux XV^e et XVI^e siècles* (Sarajevo, 13-16 novembre 1973). L'auteur utilise des documents inédits de l'Archive notariale de Zadar se rapportant aussi aux Silanić, mais qui nous restent encore inaccessibles.

Silanić sont les représentants typiques⁶. Sujets du roi de Croatie et de Dalmatie, qui, en vertu des *Pacta conventa* de 1102, n'est pas autre que le roi de Hongrie, dont l'autorité est exercée sur place par le ban de Croatie et de Dalmatie, ces nobles vlaques jouissent de tous les droits féodaux des nobles croates et sont redevables des mêmes services que ceux-ci. Ils reçoivent en possession des domaines, qu'ils détiennent à perpétuité et irrévocablement et qu'ils transmettent en héritage à leurs successeurs⁷. Ils ont en dépendance des gens astreints à diverses prestations féodales⁸. Ils comparaissent sur un pied d'égalité avec les nobles croates devant les juges requis, contestent parfois les sentences judiciaires qui leur sont défavorables, font appel à des instances supérieures, au roi même, dans sa capitale⁹. Ce qui plus est, ils siègent, à côté des nobles croates, autour du ban, dans les cours de justice¹⁰. Ils sont jaloux de leur noblesse et de son

⁶ Les Vlaques royaux ne sont pas forcément, à notre avis, les Vlaques privilégiés ou « libres », différents des Vlaques « simples » ou assujettis, mais tout simplement les Vlaques sujets du roi de Hongrie, en tant que roi de Croatie, distincts donc des Vlaques dépendants d'autres seigneurs. Nous nous proposons de reprendre une autre fois la discussion à leur sujet, déjà amorcée par les ouvrages de S. Dragomir et, surtout, de Nada Klaić, cités plus haut.

⁷ Cf. A.K. XXIII, p. 27 (Senj, 28 octobre 1486) : « ...*tantum ipsam possessionem Wydchezelo aliter Kreuonoz appellatam inter predictam possessionem Kegel et Zirmana habitam, dudum videlicet in pretacto anno millesimo trecentesimo sexagesimo quinto per antelatum condam dominum Nicolaum de Zeech banum dictorum regnorum Dalmacie et Croacie ex voluntate regia collatam cum utilitatibus predictis Wolachis in causam attractis et ceteris cunctis eorum generacionis hominibus imperpetuum adiudicare relinqui...* » et « ...*pretactam possessionem Wydchezelo aliter Krynnoz appellatam, dudum ut prefertur per antelatum Nicolaum de Zeech progenitoribus dictorum Wolahorum modo premissis collatam, cum cunctis utilitatibus et pertinenciis quibuslibet seriebus aliarum literarum nostrarum exinde confectarum memoratis Wolachis in causam attractis ipsorumque heredibus et posteritatibus universis imperpetuum adiudicantes et decernentes* ». Cf. aussi le privilège par lequel Sigismond roi et empereur concède à Butko Branković, le voïvode des Vlaques royaux de Croatie, en récompense de ses loyaux services guerriers, les domaines royaux Erwenyk et Sahacha, dans le même district de Unasiča, où se trouve le Vidčeselo des Silanić chez F. Šišić, « *Nekoliko isprava iz početka XV st.* », *Starine*, XXXIX, Zagreb, 1938, p. 256 - 257, No. 94 (Bihać, le 8 octobre 1405).

⁸ Cf. A.K. III, p. 3-4 (Knin, le 16 mars 1365) : le ban Nikola Seč concède aux Silanić le domaine Vidčeselo, terre royale, à ce moment dépeuplée; les éventuels colons installés par les Silanić seront exempts de toute charge féodale pour une période de trois ans, ensuite « *ea et eadem servicia ipsis Olahis impendere teneantur, prout alii ipsius contrate homines scilicet consimiles sunt facere consueti* ».

⁹ Cf. par exemple A.K. XII, p. 11-12 (Buda, le 28 avril 1436) : Sigismond, roi et empereur, saisi de la plainte des Silanić contre les Keglević, qui auraient occupé abusivement Bahtić et Brdari, ordonne aux nobles croates de restituer ces domaines aux Vlaques ; A.K. XIII, p. 13 (Knin, le 27 juillet 1444) : mécontents d'une décision du ban Petar Talovac, les Silanić font appel et comparaissent devant le ban Matko Talovac.

¹⁰ A.K. VI, p. 6 (Bribir, le 8 août 1407) : le ban de Croatie et de Dalmatie, Karlo, comte de Krbava, saisi de la plainte du Vlaque Milutin Danić qui prétend la possession du domaine Brdari, lui rend justice après avoir examiné l'affaire avec les nobles croates et les « bons » Vlaques, « *audientes cum nobilibus Croatis et bonis Wolachis istam suam spem et quod est possessio supradicta villa sua pro suo fideli servicio et iusticia* ». Les « *boni Wolachi* » du ban Karlo de Krbava de 1407

ancienneté, qu'ils savent défendre et, le cas échéant, faire reconfrmer par qui de droit, ainsi que la légitime possession de leur fief¹¹. La condition nobiliaire des Vlaques est étroitement liée à leur activité guerrière au service de la Couronne et de la personne du roi : c'est pour récompenser leurs faits d'armes et pour encourager leur prouesse qu'on leur accorde des possessions¹². Une fois reconnue, la noblesse d'une famille vlaque ne saurait être mise en doute par personne, même si l'on conteste son droit à posséder tel ou tel domaine qu'elle aurait occupé de manière abusive, ce qui arrive, d'ailleurs, dans le cas des familles nobiliaires croates aussi¹³.

La seconde conclusion concerne surtout l'histoire politique. Aux XIV^e–XV^e siècles, les Vlaques deviennent un facteur important de la vie politique

nous rappellent les « *dobri vlasi* » du ban Ivaniš Nelipić auxquels le gendre de celui-ci, le ban Hanž Frankapan, confirme, à Kliss, en 1436, leurs anciens privilèges et coutumes ; cf. D. Šurmin, *Hrvatski Spomenici*, I, Zagreb, 1898, p. 432-435 et S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice*, p. 73-76. Ces « *bons Vlaques* » constituent, à notre avis, la couche nobiliaire de la population vlaque de Croatie.

¹¹ Cf. A.K. VI, p. 6 (Bribir, le 8 août 1407) : « *venit ante nos* (le ban Karlo, comte de Krbava) *Mylythyn Danieih dicens: mea nobilitas est villa Berdary et demonstravit nobis suam spem et sua iura et invenimus ipsum possessorem a duabus etatibus et invenimus nobilem sue ville Berdary in Zirmana... Modo vero e converso sibi restituimus et ipsum posuimus in suam nobilitatem* ». Voir la note précédente.

¹² Cf. A.K. III, p. 3-4 (Knin, le 16 mars 1365) : le ban Nikola Seć concède aux Vlaques royaux Silanić la possession du domaine royal Vidčeselo « *pro fidelitatibus et opportunis servitiis eorundem* », « *honoris titulo* » ; « *iidem vero Olahi de eadem possessione nobis et nostris successoribus more armigerorum et voytanis servire tenebuntur* ». Cf. aussi A.K. XV, p. 15-16 (Vienne, le 24 juin 1453) : le roi Ladislas le Posthume confirme aux Silanić la possession du domaine Vidčeselo (Krivonos) « *consideratis fidelium serviciiis meritis fidelium suorum* » et « *sub illis tamen condicionibus, oneribus et serviciis, quibus talismodi possessiones in partibus illis tenere consueverunt* ». Cf. surtout Šišić, « *Starine* », XXXIX, p. 256-257, N° 94 (Bihać, le 8 octobre 1405) : Sigismond roi et empereur concède des possessions à Butko Branković, « *Wolahorum nostrorum regalium in regnis nostris Dalmatie et Croatie existentium wayvode* » en récompense des services éminents que celui-ci lui a rendus « *locis et temporibus opportunis, prosperis videlicet et asperis, rebellibus nostris Bosnensibus schismaticis, Turcis inimicis ac Venetis perfidis, iuxta possibilitatis sue exigentiam in confinibus illis viriliter resistendo* ».

¹³ Cf. A.K. II, p. 2-3 (Knin, le 24 mai 1358) : chargé par le roi Louis d'Anjou de refaire, à l'aide de douze représentants élus de l'aristocratie croate, le cadastre des terres de Croatie, le ban Ivan Čuz décide de restituer aux ancêtres des Keglević le domaine Brdari auparavant occupé abusivement par Grégoire, comte de Krbava. La *deliberatio finalis* des juges Gaspar Bodo de Györgyi, comte de Tolna et Jean de Korothena, comte de Somogy, *per regiam maiestatem indices cum plena auctoritate deputati* (A.K. XXIII, p. 23-28), du 28 octobre 1486, qui rejette toutes les preuves produites par les Silanić en faveur de leur droits possessionnaires à Bahtić, Brdari et Konjščica, ne met en doute ni leur condition nobiliaire, ni leur vocation possessionnaire en tant que telles, mais seulement l'authenticité de certaines pièces justificatives de leur dossier et le caractère régulier de la procédure lors de leur entrée en possession. Même s'ils exigent l'attestation des droits de possession par le témoignage des nobles du voisinage, *more et consuetudine regni Croatie facta*, ils font semblant d'oublier que, selon la coutume croate, les Vlaques n'ont pas le droit de porter témoignage sous serment en justice.

tellement mouvementée de Croatie, ce qui impose à tout centre d'autorité intéressé aux affaires de celle-ci, de tenir compte de leurs prétentions et aspirations, soit pour les satisfaire, soit pour les annihiler. De l'examen des actes du dossier Keglević–Silanić, ainsi que des autres sources de l'époque, il en ressort nettement que les rois de Hongrie ont généralement soutenu l'affirmation politique des Vlaques, au point de leur octroyer le statut d'une véritable nation médiévale, à l'instar des Sicules de Transylvanie¹⁴. La raison du traitement préférentiel accordé par les rois de Hongrie aux Vlaques de Croatie est donnée par l'appui que ces vaillants guerriers balkaniques étaient à même de fournir à la Couronne de Saint Étienne dans sa lutte contre les tendances à l'anarchie et au séparatisme de la turbulente aristocratie croate, ainsi que dans son combat de résistance aux ennemis de l'extérieur, Bosniaques, Vénitiens ou Turcs¹⁵. Le principal instrument de cette politique de faveur envers les Vlaques est la collation de privilèges et possessions, selon les normes du droit féodal hongrois, calquées sur celles de l'Occident, qui implique souvent la violation de la

¹⁴ Les rois de Hongrie ont confirmé, directement ou par leurs bans de Croatie et Dalmatie, les possessions des Silanić ; cf. A.K. IV, p. 4-5 (Posega, le 12 mars 1385) : la reine Elisabeth ordonne au ban Ivan à protéger les Silanić contre leurs voisins et surtout contre Goislav, fils de Kukavić ; A.K. VI, p. 6 (Bribir, le 8 août 1407) : le ban Karlo, comte de Krbava, restitue à Milutin Danić la possession nobiliaire de Brdari ; A.K. VIII, p. 8 (Knin, le 4 décembre 1416) : le chapitre de l'Église de Knin communique au ban Ivan Alben qu'il a procédé, conformément aux exigences légales, à une nouvelle délimitation des domaines Bahtić et Krivonos, qui avait été demandée par le vice-ban Petar Sekir (elle était favorable aux Vlaques Silanić) ; A.K. XII, p. 11-12 (Buda, le 28 avril 1436) : le roi et Empereur Sigismond ordonne aux Keglević de restituer aux Silanić les possessions Brdari et Bahtić ; A.K. XV, p. 15-16 (Vienne, le 24 juin 1453), XVI, p. 16 (Vienne, le 25 juin 1453), XVII, p. 17 (Bratislava, le 29 août 1456) : le roi Ladislas concède aux Silanić les domaines Krivonos (Vidčeselo), Brdari et Bahtić ; A.K. VIII, p. 17-18 (Buda, le 23 juin 1458) : le roi Mathias communique au ban de Dalmatie et Croatie que les Silanić jouissent de sa haute protection et qu'ils doivent être défendus contre les illégitimes prétentions des Keglević à leur enlever les possessions Krivonos, Bahtić et Brdari. Le problème de l'apparition d'une *natio Olahorum* en Croatie vaut une étude à part. Nous rappelons ici quelques faits qui semblent justifier une telle hypothèse : les Vlaques de Croatie sont traités par les rois et les bans comme une entité différente des Croates (le 18 octobre 1468, le roi Mathias envoie une lettre « *Dalmatie et Croatie banis necnon katunariis et comitibus Valahorum* », voir *Monumenta Hungariae Historica, Diplomataria*, XXXVIII, p. XXX ; le 2 juillet 1436, le ban Matko de Talovac annonce « *universis et singulis catonariis seu capitaneis Volacorum imperialium et regalium in dicto regno Croacie existentium* » la trêve conclue par le roi Sigismond et Venise et les invite à l'observer, voir S. Ljubić, *Listine*, IX, Zagreb, 1890, p. 89 ; les Vlaques constituent un corps d'armée distinct à la disposition du roi de Hongrie (« *totum regnum Croatie et Walachi in eo existentes* », voir *Propositiones* (1432/33) *circa modum et formam defensionis totius regni Hungarie etc.*, dans *The Laws of the Medieval Kingdom of Hungary*, II, 1301-1457, Salt Lake City, 1992, p. 149) ; les Vlaques de Croatie ont un voïvode à eux (le 8 octobre 1405, le roi Sigismond récompense « *Bwthk filius Branch, Wolahorum nostrorum regalium in regnis nostris Dalmatie et Croatie existentium waywoda* », voir Šišić, *Starine*, XXXIX 1938, p. 256) ; les « *boni Wolachi* » siègent à côté des « *nobiles Croati* » dans la Cour de justice du ban de Bribir (A.K. VI, p. 6, du 8 août 1407).

¹⁵ Cf. Šišić, *Starine*, XXXIX, Zagreb, 1938, p. 256, déjà cité plus haut.

coutume croate¹⁶. L'ancienne aristocratie croate réagit vivement contre l'ascension sociale et politique des Vlaques, en tant que tels, réclamant le respect de la tradition juridique du pays, des anciennes coutumes, qui refusent aux Vlaques l'égalité avec les nobles croates et qui réservent uniquement à ces derniers certains privilèges, comme, par exemple, celui de témoigner en justice, sous serment, de la légitimité et de l'étendue d'une possession nobiliaire¹⁷. Sans dénier aux Vlaques, pris individuellement, le droit d'être ennoblis, l'aristocratie croate pose comme condition de l'ennoblissement l'assimilation¹⁸. Confrontés à cette réaction conservatrice qui pousse les nobles croates à saboter le fonctionnement régulier de la justice autant que la tradition ne sera pas rétablie dans ses droits, les rois de Hongrie reculent¹⁹.

La solution définitive donnée au procès qui opposa pendant un siècle les Keglević aux Silanić n'était, en fait, que l'expression juridique du compromis politique auquel Vlaques et Croates avaient été obligés de consentir sous l'injonction du roi Mathias, soucieux de maintenir la stabilité d'un pays de plus en plus menacé par le danger de l'invasion turque.

¹⁶ Le principal vice de forme qui rend attaquant en justice la possession par les Silanić des domaines Brdari, Bahtić et Konjščica, sinon de Krivonos-Vidčeselo, est, semble-t-il, l'absence de l'attestation de leurs droits possessionnels par le témoignage sous serment des nobles du voisinage. Ce témoignage, *veridica attestacio*, requis par les *usus et consuetudo regni Croatiae*, devait être porté devant les instances compétentes au moment de la mise en possession, sur place. À notre avis, les rois de Hongrie et de Croatie et leurs bans protecteurs des Silanić les ont encouragés à s'emparer des domaines en litige, à une époque où les Keglević avaient perdu leur position de force et même quelques-uns de leurs privilèges, à la suite des troubles de Croatie (cf. A.K. II, p. 2-3, du 24 mai 1358 et V, p. 5-6, du 17 juin 1396), sous la seule couverture des *instrumenta litteraria*, émis par la chancellerie royale ou par les bans. Cf. les preuves produites par les Silanić au procès et leur réfutation par les juges dans A.K. XXIII, p. 23-28 et plus haut, note 13. Dire que les Silanić ont occupé de manière abusive, par la force, des biens qui ne leur appartiennent pas de droit, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas été mis en possession de manière régulière.

¹⁷ Cf. A.K. XXX, p. 35-37 (Knin, le 30 juillet 1487) : devant la Cour de justice des nobles de Knin, Ivan Keglević demande aux juges qui est en droit de porter témoignage devant cette instance en matière de droits possessionnaires (« *quales vicini et commetanei in facto possessionario ad faciendam inquisitionem et attestacionem iuxta consuetudinem regni Croatiae esse debeant ?* »). Et les juges de lui répondre que ce sont seulement les nobles qui ont ce droit et nullement les Vlaques et les simples colons (« *Qui iudices iurati ac alii universi nobiles unanimi voto dixissent, et eorum consuetudinem hanc fore allegassent, quod homines nobiles bone opinionis et fame, et non coloni simplices sive Wolahi in facto attestacionis possessionum aut iurium possessionariorum pro vicinis et commetaneis eligi et assumpti debeant et non alii* »).

¹⁸ Cf. *ibid.*, p. 36 : « *...dempto si quis Wolahus vigore iurium imperialium aut regali effectus et nobilitatus fuisset* ».

¹⁹ Cf. *ibid.*, p. 37 : le vice-ban ne renonce pas à entendre le témoignage des Vlaques et invite les Silanić, les juges et les nobles à procéder à cette attestation en dehors du siège de la Cour de justice, ce que les juges et les nobles refusent (« *Qui indices respondissent allegando, quod ipsi ad eandem attestacionem audiendam decedere nollent, ex eo quia nichil cum ipsis in sede iudiciaria de consuetudine facto in premissis iudicasset* »).

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'IDENTITÉ ET L'HISTOIRE DES AROUMAINS

De beaucoup plus nombreux que les Meglénoroumains et les Istroroumains, les Aroumains sont aujourd'hui, après la disparition des Roumains du Mont Haemus et des contrées nord-occidentales de la Péninsule balkanique (la Serbie, la Croatie, le Monténégro, la Bosnie), les survivants les plus importants des anciens Roumains balkaniques¹. Le nom ethnique *Aromunen*, employé pour la première fois dans la littérature scientifique par le balkanologue allemand Gustav Weigand² et adopté ensuite par les autres érudits européens qui l'ont adapté à leurs langues (roum. *Aromâni*, fr. *Aroumains*, it. *Aromeni*, gr. *Armanoi*, blg. *Aromunite*) n'est qu'un décalque, savant et moderne, du nom *ar(u)mâni/rumâni, rămâni* qu'ils se sont toujours donnés eux-mêmes dans leurs patois. Avatar du lat. *Romani*, ce nom ethnique, auquel les Aroumains sont restés jalousement attachés, témoigne, à l'instar de son correspondant dacoroumain *rumâni/români*, de leur identité romane, voire roumaine, ainsi que de leur détermination à la préserver. Par ailleurs, les étrangers, balkaniques et autres, avaient pris depuis belle lurette l'habitude d'appeler couramment les Aroumains, ainsi que tous les autres Roumains de l'ancienne Dacie et des

¹ Ouvrages généraux sur les Aroumains et les autres Roumains balkaniques : Institutul român de cercetări din Freiburg, *Bibliografie macedo-română*, Freiburg i. Br., 1984 ; Th. Capidan, *Meglenoromânii*, I-III, Bucarest, 1925-1928 ; idem, *Aromânii. Dialectul aromân*, Bucarest, 1932 ; idem, *Macedoromânii. Etnografie, istorie, limbă*, Bucarest, 1942 ; M. Caragiu-Marioțeanu, *Compendiu de dialectologie română*, Bucarest, 1975 ; N. Djuvara (coord.) et collaborateurs, *Aromânii: istorie, limbă, destin*, Bucarest, 1996 ; S. Dragomir, *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucarest, 1959 ; Th. Kahl, *Ethnizität und räumliche Verteilung der Aromunen in Südosteuropa*, Münster, 1999 ; V. Rusu (coord.) et collaborateurs, *Tratat de dialectologie românească*, Craiova, 1984 ; M.D. Peyfuss, *Die aromunische Frage*, Vienne, 1974 ; T. Papahagi, *Aromânii. Grai, folklor, etnografie*, Bucarest, 1932 ; *Dicționarul dialectului aromîn, general și etimologic*, Bucarest, 1963 ; S. Pușcariu, *Studii istroromâne*, I-III, Bucarest, 1906-1929. Voir aussi St. Brezeanu, *Romanitatea orientală în evul mediu*, Bucarest, 1999 ; N. Saramandu, *Studii aromâne și meglenoromâne*, Constanța, 2003 ; Gh. Zbucnea, *O istorie a românilor din Peninsula Balcanică (sec. XVIII-XX)*, Bucarest, 1999 ; N.-Ș. Tanașoca, « Aperçus of the History of Balkan Romanity », dans *Politics and Culture in Southeastern Europe*, UNESCO-CEPES, Bucarest, 2001 ; A. Tanașoca et N.-Ș. Tanașoca, *Unitate romanică și diversitate balcanică. Contribuții la istoria romanității balcanice*, Bucarest, 2004 ; Th. Kahl, *Istoria aromânilor*, Bucarest, 2006. Voir aussi *infra* fig. 1 et note 18.

² G. Weigand, *Die Aromunen. Ethnographisch-philologisch-historische Untersuchungen über das Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zinzaren*, I-II, Leipzig, 1894-1895.

Balkans, d'un nom dérivé de l'ancien nom ethnique germanique *Wlachen/Walachen* (blg. *Vlasi*, gr. *Vlachoi*, lat. *Blachi*, *Blaci*, *Valachi*, rus. *Volochi*, hong. *Olahok*, arab. *Ulakut*, turc. *Eflaq*, fr. *Vlaques*, it. *Valacchi*, angl. *Vlachs*, roum. *vlahi*). Ce nom, attribué initialement à tous les citoyens de langue latine de l'Empire romain, mais réservé finalement aux seuls Roumains, témoigne, lui aussi, de leur unité ethnique³. Il y a, en outre, maints sobriquets plus ou moins péjoratifs dont les Balkaniques se sont servis pour désigner les Aroumains, tels les composés grecs *Koutzovlachoi* (« Vlaques boiteux ») et *Mproutzovlachoi* (« Vlaques grossiers ») ou le serbe *Tsintsars*, créé, probablement, sous l'impression de la fréquence frappante de l'affriquée *ts* en aroumain. Consacré en quelque sorte par la littérature scientifique et par les documents officiels de l'État roumain qui en font souvent usage à l'époque moderne pour désigner les Aroumains, le nom de *Macédoroumains* (roum. *macedoromâni*) « Roumains de Macédoine » (ainsi que le vulgarisme de fraîche date *machidoni*, « gens originaires de Macédoine ») n'est pourtant pas approprié: la patrie primitive des Aroumains n'est pas la Macédoine, quoiqu'ils constituent une composante de poids de cette mosaïque ethnique et devinrent, dans les confrontations entre les États nationaux balkaniques dont elle fut l'objet, un important enjeu politique⁴.

Les Aroumains sont concentrés en groupements homogènes, compacts et très anciens en Grèce (Pinde, Thessalie, Épire, Acarnanie, Étolie, Macédoine), Albanie (Épire du nord et plaine de Mouzakia), Bulgarie (Macédoine, Thrace, Rhodopes) et dans l'ancienne République yougoslave de Macédoine. Dans la montagne du Pinde et en Thessalie ils étaient à ce point nombreux au Moyen Âge, que les Byzantins donnèrent à cette région le nom de *Grande Vlachie* (*Megali Vlachia*) et lui concédèrent une certaine autonomie administrative. Dans les temps modernes, on rencontre des Aroumains dans toutes les grandes villes de la Péninsule balkanique, où ils jouent un rôle de premier plan dans le commerce, les finances et l'industrie. Des colonies aroumaines, gréco-aroumaines plutôt, se sont formées, vers la fin du XVIII^e siècle, en Europe centrale, dans les grandes villes de l'Empire des Habsbourg (en Autriche, Hongrie, Transylvanie, Banat), où s'étaient réfugiés des Aroumains et des Grecs appartenant au riche patriciat urbain des Balkans, directement affectés par l'anarchie et les revers que les guerres russo-turques et la rébellion d'Ali Pacha de Ioannina contre le Sultan avaient provoqués dans la Péninsule. À cette diaspora aroumaine appartiennent les Mocsony, Gojdu, Sina, Dumba, Șaguna, ennoblis par les Habsbourg en récompense de leur exceptionnel esprit

³ Cf. H. Mihăescu, *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, 1993, p. 153-155 ; A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, p. 17-22.

⁴ Cf. M. Caragiu-Marioțeanu, *Compendiu*, p. 217-218, « Definition einer Volksgruppe, Glotta und Ethnos der Aromunen », *Österreichische Osthefte*, 13, 1971, 2.

d'entreprise en matière économique et honorés de l'épithète d'*évergètes* (en grec, « bienfaiteurs ») par les nations du Sud-Est de l'Europe (Grecs, Roumains, Slaves, Hongrois) en reconnaissance de leurs largesses au bénéfice du développement culturel de celles-ci. Des colonies aroumaines ont été fondées à partir de la fin du XIX^e siècle en Asie Mineure, Europe occidentale, Australie, ainsi qu'aux États Unis et au Canada. À l'instar d'autres immigrants balkaniques, beaucoup d'Aroumains se sont établis au cours des siècles dans les Pays roumains. Entre 1925 et 1935, la Roumanie a colonisé de quelques 12.000 Aroumains la Dobroudja méridionale (le Quadrilatère), annexée en 1913⁵. Après la perte de ce territoire, repris par la Bulgarie en 1940, l'État roumain a transféré ses colons Aroumains dans les départements de Constanța, Tulcea, Ialomița⁶. Ayant beaucoup souffert à cause de ces dépaysements successifs, ils allaient subir ensuite les persécutions du régime communiste, mais leur dynamisme les a fait recouvrir, après 1989, des positions clés dans la vie économique du pays.

On ne saura jamais déterminer exactement le nombre réel des Aroumains. Dans le passé plus ou moins lointain, pour des raisons de nature politique, les officiels et les historiens des États balkaniques, à quelques exceptions près, ont délibérément dissimulé ou minimisé ce nombre, tandis qu'à leur tour certains chercheurs, hommes politiques et journalistes roumains l'ont démesurément exagéré. Conformément aux statistiques officielles des pays balkaniques, il y aurait eu 11.000 Aroumains en Albanie, en 1930, 19.700 en Grèce, en 1928, 9.085 en Yougoslavie, en 1921, 1.551 en Bulgarie, en 1926, à savoir moins de 50.000 Aroumains dans toute la Péninsule balkanique des années 1920–1930 ! En revanche, du côté roumain, le journaliste Romulus Seșanu évaluait, en 1939, à 80.000 – 100.000 le nombre des Aroumains d'Albanie et le géographe Marin Popescu-Spineni estimait, en 1941, qu'il y avait au moins 1.000.000 d'Aroumains dans les Balkans. Plus prudents, en 1941, le diplomate Vasile Stoica, qui avait entrepris des enquêtes sur le terrain, évaluait à 276.000 le nombre total des Aroumains (40.000 en Albanie, 70.000 en Yougoslavie, 160.000 en Grèce, 6.000 en Bulgarie), tandis que le diplomate Nicolae Țimiraș, qui avait visité et étudié sur place, lui aussi, toutes les communautés aroumaines d'Albanie, faisait monter le nombre des Aroumains de ce pays à 31.394⁷. Voilà, enfin, quelques autres estimations du nombre total des Aroumains faites, au cours des XIX^e–XX^e siècles, par certains savants, hommes politiques, voyageurs, agents diplomatiques ou agents secrets dans les Balkans

⁵ V. Th. Muși, *Un deceniu de colonizare în Dobrogea-Nouă, 1925-1935*, Bucarest, 1935 ; N. Cușa-Otilia Pacea, *Macedo-aromânii dobrogeni*, Constanța, 2004.

⁶ N. Cușa, *Aromânii (macedonenii) în România*, Constanța, 1996.

⁷ N.-Ș. Tanașoca, « Rapoartele diplomatului Nicolae Țimiraș despre aromânii din Albania », dans A. Tanașoca et N.-Ș. Tanașoca, *Unitate romanică și diversitate balcanică. Contribuții la istoria romanității balcanice*, Bucarest, 2004, p. 255-275.

dont l'objectivité ne saurait être mise en doute: 300.000 – 600.000 (Ami Boué, écrivain et voyageur français, 1840), 600.000 (Ubicini, 1856), 500.000 (L. Hahn, savant allemand, 1854), 500.000 (Kanitz, écrivain et voyageur hongrois, 1868), 600.000 (Rizos Rangabé, écrivain et homme d'État grec, 1856), 800.000 (E. Poujade, écrivain et diplomate français, 1859; E. Picot, romaniste français, 1875), 1.000.000 (Gaston Paris, savant français, 1878), 500.000 (L. Lamouche, militaire français, spécialiste des questions balkaniques, 1895), 164.000 (G. Weigand, 1895), 140.000 (P. Aravantinos, historien grec, 1905), 520.165 (Leon Boga, intellectuel roumain d'origine aroumaine, 1913), 800.000 (von den Goltz Pacha, officier supérieur allemand chargé de la réorganisation de l'armée ottomane, à la veille de la Première Guerre mondiale), 631.632 (C. Noe, professeur roumain d'origine aroumaine, 1913), 350.000 (Th. Capidan, savant roumain d'origine aroumaine, 1932). En 1948, l'homme d'État grec Evángelos Averoff, Aroumain de naissance, évaluait à 150.000–200.000 le nombre des Aroumains de Grèce, s'empressant toutefois d'ajouter qu'il devrait être doublé si l'on prenait en considération aussi les Aroumains complètement hellénisés. Selon le Brockhaus Lexikon, en 1966, le nombre total des Aroumains et Meglénoroumains aurait été de 400.000. De nos jours, les progrès que le processus d'assimilation des Aroumains par les ethnies dominantes des Balkans a enregistrés au fur et à mesure du développement de la civilisation industrielle, homogénéisatrice de toute société, l'inexistence d'une véritable culture d'expression aroumaine écrite, de toute organisation ecclésiale ou politique autonome des Aroumains, ainsi que l'échec éprouvé finalement par la Roumanie dans sa tentative de faire les États balkaniques reconnaître une fois pour toutes leur caractère ethnique roumain ne font qu'aggraver la crise d'identité des Aroumains et rendent de beaucoup plus difficile, sinon tout à fait improbable, l'évaluation exacte de leur nombre⁸.

À l'aube du Moyen Âge, la population romane des provinces danubiennes de l'Empire romain dont sont issus également les Roumains balkaniques et ceux de l'ancienne Dacie formait un bloc compact, installé à cheval sur le Danube. Elle comprenait les descendants des anciens autochtones thraco-illyriens romanisés de ces contrées et des colons romains arrivés *ex toto orbe Romano* (Eutrope) pour s'y installer. Son latin, le latin qu'on appelle danubien ou oriental, d'un aspect unitaire dans sa diversité, à des traits et

⁸ J'ai puisé toutes ces données statistiques dans le dossier *Românii de peste hotare* de la Commission pour l'étude des problèmes de la Paix du Ministère des Affaires Étrangères de Roumanie, 1945 (des extraits des rapports concernant les Aroumains de ce dossier, rédigés en 1941 par V. Papacostea et V. Stoica, ont été publiés par Stelian Brezeanu et Gheorghe Zbucnea dans la collection de documents *Românii de la sud de Dunăre*, Bucarest, 1997, nos. 146 et 147) ainsi que dans les livres de M.D. Peyfuss, *Die aromunische Frage* et Matilda Caragiu-Marioțeanu, *Compendiu*, cités plus haut.

tendances spécifiques, portait l’empreinte de l’origine de ses locuteurs. La fragmentation de cette Romania danubienne ou orientale et la dispersion de ses composantes par l’effet des invasions barbares et surtout de l’établissement des Slaves et des Bulgares dans l’Europe sud-orientale n’eurent lieu qu’après l’aboutissement du processus de formation du peuple roumain et de la langue roumaine commune, dans une période située par les savants entre le VII^e et le X^e siècle. La principale preuve en est que tous les dialectes du roumain – le dacoroumain, l’aroumain, le meglénoroumain et l’istroroumain – ont en commun le fonds lexical principal latin, les éléments lexicaux hérités du substrat thrace, les mots empruntés au grec ancien et les plus anciens slavismes dûs aux contacts avec les mêmes tribus sud-slaves.

Pour ce qui est des Aroumains, ils furent probablement détachés de l’unité du peuple roumain après l’invasion et l’établissement des Slaves dans le Sud-Est de l’Europe, mais avant l’arrivée des Hongrois dans cette zone, car, à la différence du dacoroumain, l’aroumain ne présente nulle trace d’une éventuelle influence hongroise. Des traditions historiques médiévales, soigneusement consignées par des auteurs byzantins – Kékauménos au XII^e siècle – et occidentaux – l’Anonyme de Górká au XIV^e siècle – parlent d’une migration des *Vlaques* de la zone du Danube vers l’Épire, la Thessalie et la Macédoine; les historiens en ont conclu que les Aroumains seraient originaires de l’ancienne Dacie ou même de la Pannonie⁹. Sans pour autant contester un éventuel afflux plus récent de pasteurs roumains originaires des régions septentrionales de la Péninsule balkanique, Théodore Capidan et Tache Papahagi ont démontré, force arguments linguistiques et ethnographiques à l’appui, que les Aroumains descendent d’un ancien groupe roman local, à des traits particuliers, installé dans la région montagneuse traversée par la Via Egnatia, la principale voie de communication continentale romaine entre Dyrrachium et Constantinople. Au temps de la domination romaine, leurs ancêtres avaient eu probablement mission d’assurer la sécurité de cette artère, une fonction qu’ils remplissaient toujours aux époques byzantine et ottomane et qui leur a valu certains privilèges, consignés dans les sources diplomatiques. Quoi qu’il en soit, il est sûr et certain que le noyau ethnique des Aroumains est représenté par les *Vlaques* attestés depuis le X^e siècle dans la région du Pinde et de la Thessalie, nommée déjà, au commencement du XIII^e siècle, *Grande Vlachie*. Les assertions de certains chercheurs grecs arguant de l’origine hellénique des Aroumains – ils seraient des Grecs romanisés à la suite de leur encadrement dans l’armée impériale – sont dépourvues de fondement scientifique. En effet, on ne trouve en aroumain aucun élément provenant d’un éventuel substrat hellénique ancien, comme il était

⁹ Kékauménos, *Conseils et récits*, éd. G. G. Litavrin, Moscou, 1972, p. 268-270. Cf. FHDR, III, Bucarest, 1975, p. 39-43 ; *Anonymi Descriptio Europae Orientalis*, éd. O. Górká, Cracovie, 1916, p. 12-14.

normal si cette population aurait eu une telle origine. En revanche, on y rencontre des éléments lexicaux appartenant au substrat thrace, ainsi que des slavismes qu'on retrouve aussi en dacoroumain. Les nombreux éléments d'origine grecque qui donnent au parler des Aroumains un certain cachet sont des emprunts datant des époques plus récentes, ils sont le résultat de la symbiose de ces Roumains enclavés en milieu grec avec les Byzantins tout d'abord, avec les Grecs modernes ensuite, auxquels la plupart d'entre eux se sont culturellement et politiquement identifiés, tout en gardant pourtant le sentiment plus ou moins vif de leur spécificité romane¹⁰.

L'origine commune, l'identité structurale de leurs parlers, l'identité des noms ethniques qu'ils se donnent eux-mêmes et dont les autres les désignent, les témoignages et traditions historiques attestant leur unité ethnique avec les autres Roumains prouvent que les Aroumains sont une enclave roumaine dans la Péninsule balkanique. Sur ce point, l'accord des érudits roumains, balkaniques et occidentaux avaient été depuis toujours unanime. Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle, « le siècle des nationalités », que les historiens balkaniques, se faisant un devoir de légitimer dans l'esprit de l'idéologie nationale romantique l'existence et l'extension territoriale de leurs États et s'attachant, par conséquent, à en démontrer la parfaite homogénéité ethnique, commencent à dissimuler la présence des Aroumains sur le territoire de ces États et à minimiser le rôle qu'ils avaient joué dans leur histoire. À cette fin, les historiens balkaniques n'hésiteront pas à manipuler arbitrairement les sources pour les faire confirmer leurs préjugés, à contester la romanité des Aroumains et le sens ethnique du nom de *Vlaques*, à présenter ceux-ci comme des immigrants de date récente dans les contrées qu'ils habitent, à dénier l'appartenance des Aroumains au peuple roumain et le caractère de dialecte de la langue roumaine de l'aroumain. De leur côté, certains historiens roumains, dominés eux aussi par l'esprit du nationalisme romantique, ont eu tendance à perdre de vue les particularités distinctives des Aroumains par rapport aux autres Roumains, supposant qu'ils aient toujours eu le sentiment d'appartenir à la nation roumaine dont ils auraient toujours partagé les aspirations politiques, ce qui n'est pas exact. En réalité, tout en gardant le sentiment de leurs particularités ethniques et linguistiques, les Aroumains s'étaient identifiés politiquement et culturellement, des siècles durant, avec les nations balkaniques au milieu desquels ils vivaient – aux Grecs surtout – et ce n'est qu'au XIX^e siècle que nombre d'entre eux ont épousé la cause de leur intégration dans la nation roumaine, intégration prônée par les révolutionnaires roumains de 1848, prêchée par les Aroumains établis en Roumanie et posée par le gouvernement de Bucarest en objectif de sa politique balkanique.

¹⁰ Sur la parenté entre l'aroumain et le roumain et sa place parmi les langues romanes, voir Matilda Caragiu-Marioțeanu, « À propos de la latinité de l'aroumain », *Revue roumaine de linguistique*, XXXIII, 1988, 4, p. 237-250.

L'élevage du petit bétail (moutons, chèvres) a été depuis toujours la principale occupation des Aroumains. De cette occupation en découlent l'industrie laitière, le tissage et autres industries domestiques, le transport caravanier, le commerce. Selon le stratège byzantin Kékauménos, au XI^e siècle, les Aroumains, installés déjà en riches propriétaires immobiliers dans la ville de Larissa, jouaient un rôle important dans la vie économique et politique de la Thessalie et, au dire du poète byzantin Théodore Ptochoprodrome, au XII^e siècle, le fromage et les tissus *vlaques* étaient hautement appréciés sur le marché constantinopolitain¹¹. Aux XVII^e–XVIII^e siècles, à une époque où l'Empire ottoman était devenu un partenaire d'affaires permanent des États chrétiens et un facteur de l'équilibre politique européen, les Aroumains devinrent à leur tour les principaux agents balkaniques du commerce entre l'Occident et l'Orient. C'est à ce temps-là que maints anciens villages des pasteurs aroumains – Moschopolis, Aminciou-Metsovon, Vlacho-Kleisoura, Călarli-Kallarites, Sirako, etc. – se muent en véritables bourgs balkaniques. Quelques-uns de ces centres économiques étaient également des centres culturels réputés dans tout le monde chrétien orthodoxe : des personnalités remarquables de l'Église orientale devaient leur formation intellectuelle à la Nouvelle Académie de Moschopolis, Grande École de langue grecque, comme l'étaient d'ailleurs les Académies Princières de Bucarest et de Iassy et des livres à large diffusion ont été imprimés dans la typographie de cette ville¹². Montagnards formant des communautés patriarcales d'une structure originale, fermées aux étrangers, les Aroumains bénéficiaient de privilèges fiscaux et administratifs concédés, à tour de rôle, par l'Empire byzantin, par les États slaves des Balkans, ainsi que par l'Empire ottoman : en échange de leurs services militaires, ils étaient exempts de certains impôts et jouissaient du droit d'autoadministration, ayant leurs propres chefs. Ils étaient unanimement appréciés en tant que vaillants soldats.

Les villages aroumains du Pinde – *ta Vlachochoria* – sont devenus autant de centres d'initiative combattante et de résistance pendant la révolution anti-ottomane des Grecs, en 1821, ainsi qu'au temps de la lutte pour la libération de la Macédoine et son union avec le Royaume hellénique. L'historiographie grecque ne tarit pas d'éloges sur la bravure et le dévouement à la cause hellénique et chrétienne des chefs militaires vlaques (*armatoles*, *klephtes* et *capitains*), des lettrés et des hommes d'État grecs d'origine aroumaine, tel le fameux Ioannis Collettis, premier ministre du roi Otton et père de la Grande Idée (*Megali Idea*), à savoir du projet visant la reconquête de Constantinople par les

¹¹ Kékauménos, *Conseils et récits*, éd. Litavrin, p. 256 (FHDR, III, p. 30-31) ; Théodore Ptochoprodrome, dans FHDR, III, p. 186-189.

¹² V. Papahagi, *Aromânii moscopoleni și comerțul venețian în secolele al XVII-lea și al XVIII-lea*, Bucarest, 1935 ; V. Papacostea, *Theodor Anastasie Cavalioti : trei manuscrise inedite*, Bucarest, 1932 ; M.D. Peyfuss, *Die Druckerei von Moschopolis: 1731-1769*, Vienne, 1989.

Greco et la restauration de l'Empire byzantin dans une variante passablement modernisée¹³. Les Aroumains ont, par ailleurs, largement contribué à moderniser la société et l'économie dans tous les pays des Balkans au XIX^e siècle : à côté des Grecs, ils ont été, par exemple, selon Dušan Popović, le facteur décisif du développement du capitalisme et de la bourgeoisie en Serbie¹⁴.

Leur mode de vie pastoral traditionnel, d'aspect patriarcal, supposant un certain isolationnisme ethnique et, jusqu'aux XIX^e-XX^e siècles, la plus stricte endogamie, aida, certes, les Aroumains à préserver leur identité romane, mais l'expression culturelle de cette identité resta rudimentaire, ne dépassant guère le niveau du langage familier, de l'ethnographie et du folklore. Pour s'exprimer au niveau de la culture écrite, pour mieux s'intégrer dans les communautés urbaines et participer à la vie d'État et d'Église, pour remplir les fonctions qu'ils avaient assumées dans le commerce balkanique, les Aroumains devaient forcément adopter comme instrument de communication les langues officielles de culture et de civilisation utilisées dans les Balkans: le grec byzantin ou le slavon, au Moyen Âge, les langues nationales d'État – le néogrec, le serbo-croate, le bulgare, l'albanais, le turc – à l'époque moderne, le bilinguisme – voire le plurilinguisme – étant de rigueur pour quiconque aspirait à s'élever à une situation sociale éminente. C'est par cela même que commence leur déromanisation, fatalement liée à leur ascension sociale et à leur progrès culturel. Il nous faut dire que, sans jamais renoncer à utiliser leur dialecte dans la vie quotidienne et de famille, la plupart des Aroumains, attachés aux Grecs par des affinités spirituelles profondes et par des relations historiques ininterrompues, ont montré une préférence marquée pour la langue et la culture grecque, s'avérant même les meilleurs propagateurs de l'hellénisme dans le Sud-Est de l'Europe. Aux temps modernes, leur hellénisation fut rapide et massive, leur nationalisme hellénique, parfois, farouche. En même temps, leur ubiquité dans la Péninsule balkanique, les contacts avec tous les peuples et toutes les cultures des Balkans, le bilinguisme et le plurilinguisme ont fait des Aroumains les promoteurs de choix d'une identité transnationale balkanique. De par la nature même de leurs occupations principales, l'élevage et le commerce, qui comportaient nécessairement la libre circulation et la liberté d'entreprise, les Aroumains furent, enfin, dans les Balkans, les promoteurs par excellence du libéralisme. On ne connaît guère des Aroumains convertis à l'islamisme¹⁵.

Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, deux clercs aroumains, Théodore Anastase Cavalioti et Daniel le Moschopolitain, se mettent à coucher

¹³ Nikolaos I. Mertzos (*Oi Aroumânnoi Bláchoi*, Thessalonique, 2010) évoque toutes les personnalités d'origine aroumaine qui se sont illustrées dans la vie intellectuelle et politique de la Grèce.

¹⁴ D. Popović, *O Cincarima*, Belgrade, 1937.

¹⁵ Cf. N.-Ș. Tanașoca, « Les Aroumains et la conscience identitaire balkanique », *Bulletin AIESEE*, 32-34, 2002-2004, [2004], p. 117-124.

par écrit l'aroumain, ainsi que d'autres langues balkaniques, au moyen de l'alphabet grec, afin de faciliter à leurs congénères et disciples non-grecs, l'étude de la langue grecque, la langue de culture de tout l'Orient chrétien. Cependant, si Daniel exhortait les lecteurs de son *Eisagogike Didaskalia* (« Enseignement introductif »), comprenant un *Lexikon tetraglosson* (« Vocabulaire grec-aroumain-albanais-bulgare »), d'abandonner leurs langues barbares, d'apprendre la langue grecque, « mère de la sagesse » et de devenir eux-mêmes des Rhomées (Byzantins), Théodore Anastase Cavalioti, auteur, lui aussi, d'une *Protopeiria*, manuel de grec destiné aux enfants aroumains et albanais, comprenant un vocabulaire trilingue grec-aroumain-albanais, avait, paraît-il, tendance à encourager le développement d'une culture aroumaine écrite. C'est pourquoi Théodore Anastase Cavalioti est considéré comme le pionnier de la renaissance nationale des Aroumains¹⁶. Fortement influencés par la philosophie des Lumières et par l'idéologie des intellectuels roumains gréco-catholiques appartenant à l'École transylvaine, quelques clercs aroumains membres des colonies aroumaines de l'Empire des Habsbourg – Constantin Ucuta, Gheorghe Roja, Michael Boiagi – vont élaborer plus tard des abécédaires, des manuels de grammaire, des dictionnaires, des esquisses d'histoire nationale, destinés à inculquer aux Aroumains le sentiment de leur identité ethnique roumaine. Ils sont les premiers à coucher par écrit l'aroumain au moyen de l'alphabet latin et à plaider pour la création d'une seule langue littéraire, commune à tous les Roumains. Craignant l'abandon par les Aroumains de la cause nationale hellénique ainsi que leur éventuelle union avec l'Église de Rome, le Patriarcat de Constantinople et la fine fleur des intellectuels grecs ont sévèrement condamné ces actions. Le mouvement national des Aroumains prendra un nouvel essor dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par l'initiative, cette fois-ci, des révolutionnaires roumains de 1848 – Nicolae Bălcescu, Ion Câmpineanu, Ion Ghica, Ion Ionescu de la Brad, Christian Tell, C.A. Rosetti, Ion C. Brătianu, Anastase Panu, Dimitrie Bolintineanu (les deux derniers étaient eux-mêmes d'origine aroumaine) – devenus tous, après l'Union des Principautés roumaines, des personnalités politiques de première importance dans le nouvel État roumain. Le Comité Macédo-roumain de Bucarest (1860), devenu quelques années plus tard la Société de Culture Macédo-roumaine (1879), en tant qu'organisation représentative des Aroumains, l'État roumain, comme puissance protectrice de ceux-ci, quelques intellectuels roumains d'origine aroumaine – le professeur Ioan Caragiani de l'Université de Iași, membre fondateur de l'Académie Roumaine, le Père Averkie (Anastase Iaciu Buda), moine athonite, Apostol Margarit, instituteur aroumain et futur Inspecteur général des écoles

¹⁶ P. Papahagi, *Scriitori aromâni în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1909 ; V. Papacostea, « Povestea unei cărți: *Protopeiria* lui Cavalioti », dans *Omagiu lui C. Kirilescu*, Bucarest, 1937, p. 665-674.

roumaines des Balkans – ont contribué à mettre en fonction un ample réseau d'écoles et d'églises roumaines dans la Péninsule. Financées et administrées par l'État roumain, avec le consentement de l'Empire ottoman, ces écoles et églises étaient destinées à empêcher la déromanisation des Aroumains, à affermir et à développer leur identité ethnique, à les rendre conscients de leur appartenance au peuple roumain, en les faisant apprendre la langue littéraire et la culture roumaine, bref, à les réintégrer dans la nation roumaine. Les efforts faits par la Roumanie pour obtenir le droit de créer un évêché des Aroumains dans les Balkans n'ont jamais abouti, à cause de l'opposition tenace du Patriarcat œcuménique ; cédant devant les insistances de l'État roumain, en 1905, l'Empire ottoman octroya toutefois aux Aroumains, par une loi spéciale (*iradé*), le droit de constituer leur propres communautés, en tant que groupe national (*millet*) distinct, reconnaissant leur caractère ethnique roumain et les autorisant à utiliser le roumain dans leurs écoles et dans leurs églises¹⁷.

Contrairement aux promesses formelles, consignées dans les annexes du Traité de paix de Bucarest (1913), par lesquelles ils s'engageaient à garantir le libre développement de l'identité ethnique roumaine des Aroumains sous la protection de la Roumanie, les États nationaux des Balkans successeurs de l'Empire ottoman ont repris, le lendemain des guerres balkaniques, leur politique d'assimilation des Aroumains, tâchant d'empêcher par tous les moyens le bon fonctionnement des écoles et des églises roumaines de la Péninsule. La Grèce fut le seul pays balkanique qui toléra l'existence ininterrompue sur son territoire, dans l'époque d'entre les deux guerres mondiales, des écoles et des églises roumaines pour les Aroumains, administrées par l'État roumain. Les diplômes de ces écoles n'étaient pourtant reconnus ni par la Grèce, ni par les autres États balkaniques. Par conséquent, les établissements scolaires roumains devinrent, en fait, autant d'offices d'émigration des Aroumains vers la Roumanie. La tentative irresponsable d'un petit groupe extrémiste aroumain, partisan de l'Axe, de créer, dans le Pinde, au temps de l'occupation de la Grèce et sous l'égide des occupants italiens et allemands, une principauté vlaque autonome aggrava radicalement les tensions entre Aroumains aux sentiments nationaux roumains, d'un côté, Grecs et Aroumains à sentiments nationaux helléniques, de l'autre. La cause du libre développement de l'identité aroumaine s'en trouva compromise. Après la seconde guerre mondiale, le gouvernement communiste de Roumanie déclina tout intérêt pour les Aroumains, fit fermer les écoles et les églises que l'État roumain avait entretenues dans les Balkans et liquida, par des accords diplomatiques en bonne et due forme, leur patrimoine immobilier.

On constate de nos jours, un peu partout dans le monde, un regain d'intérêt pour les Aroumains de la part des milieux scientifiques et de l'opinion

¹⁷ M.D. Peyfuss, *Die aromunische Frage*, Vienne, 1974.

publique. Sans pour autant renoncer à certains préjugés traditionnels contre eux, les savants et les politiques des Balkans s'avèrent enclins à reconnaître non seulement la présence des Aroumains, mais aussi l'importance de leur rôle dans la vie contemporaine et dans l'histoire de tous les pays de la Péninsule et les études dont ils font l'objet témoignent d'un incontestable souci d'objectivité¹⁸. Par sa recommandation 1333 de 1997, qui reprend un ancien document de l'ONU, l'Assemblée Parlementaire du Conseil de l'Europe a officiellement invité les pays dans lesquels vivent actuellement des Aroumains à faire des efforts pour préserver leur identité culturelle et leur parler. Cette recommandation européenne, rédigée de manière quelque peu ambiguë, semble suggérer, sans le dire expressément, que les Aroumains ne seraient pas des Roumains balkaniques, mais une ethnie romane distincte, que leur parler ne serait pas un dialecte archaïque, peu évolué, du roumain primitif, mais une nouvelle langue néo-latine. Il ne s'agit nullement d'une nouvelle hypothèse scientifique, mais tout simplement d'une trouvaille politique : se faisant un devoir de sauvegarder, au nom de la doctrine des droits de l'homme, l'identité évidemment romane des Aroumains, les hautes instances européennes s'efforcent d'éviter, par ce biais, l'éventuelle reprise des anciens conflits entre la Roumanie et les autres pays balkaniques que la reconnaissance internationale de leur caractère ethnique roumain pourrait provoquer.

Une nation ne s'improvise pas. Dépourvus de la chance d'avoir eu une organisation politique et ecclésiastique autonome durable, n'ayant en perspective, à défaut des circonstances géo-politiques requises, aucune possibilité de créer une formation étatique viable, dépourvus d'une culture nationale écrite, dispersés en groupements minoritaires parmi les autres nations balkaniques, ne disposant pas du soutien que seule une puissance politique réellement intéressée au développement de leur individualité ethnique pouvait leur apportait, il est difficile de croire que les Aroumains arriveront jamais à constituer une nouvelle nation romane. Pleines de bonnes intentions, les instances européennes ne réussiront, au mieux, qu'à ajourner la complète déromanisation des Aroumains, tout en stimulant, au moins, le développement des études scientifiques les concernant. Issus de toutes autres aspirations, les agissements de ceux qui s'évertuent, à l'encontre de la tradition nationale et de l'option de leurs prédécesseurs, d'instituer une minorité ethnique aroumaine en Roumanie, invoquant de manière abusive à l'appui de leur particularisme obtus

¹⁸ Voir par exemple A. I. Koukoudis, *Μελέτες για τους Βλάχους*, Thessalonique, I-IV, 2000-2001 ; I. Georgieva (coord.) et collaborateurs, *Armănite v Bălgarija*, Sofia, 1998 ; K. Kyçyku, *Arumunët e Shqipërisë në kontekst ballkanik*, Bucarest, 1999 ; T.J. Winnifrith, *The Vlachs: The History of a Balkan People*, Londres, 1987.

l'autorité des institutions européennes, tournent en ridicule le tragique de la destinée historique de ces Roumains en voie de disparition¹⁹.

¹⁹ Voir, en revanche, les observations justes et sensées sur l'identité et le sort des Aroumains, dues à Matilda Caragiu-Marioțeanu, *Un dodecalog al aromânilor. 12 adevăruri incontestabile, istorice și actuale, asupra aromânilor și asupra limbii lor*, Constanța, 1996.



Fig. 1 – Les régions de l'Europe sud-orientale habitées par les Aroumains à la fin du XX^e siècle (Source : Thede Kahl, *Ethnizität und räumliche Verteilung der Aromunen in Südosteuropa*, Münsterische Geographische Arbeiten, Heft 43, Münster, 1999, Karte 1 ; carte dressée par l'auteur sur la base de nombreuses sources cartographiques et de ses propres investigations sur le terrain)

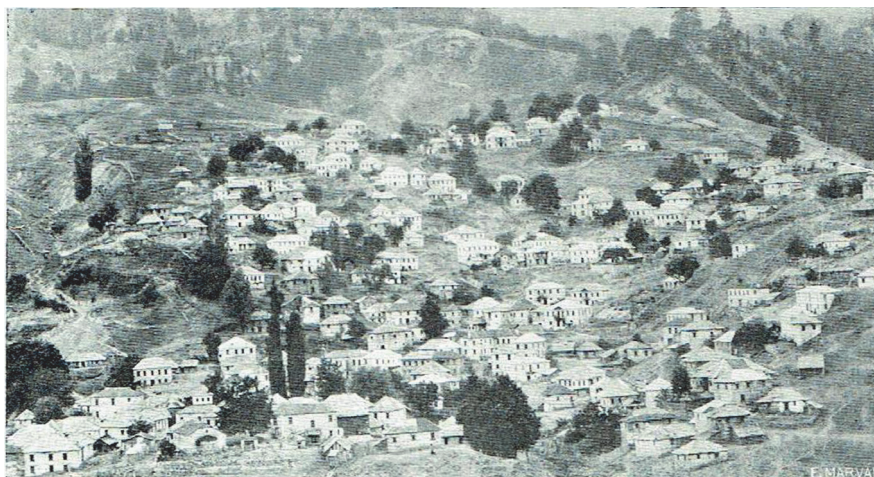


Fig. 2 – Tous les villages des Aroumains sont situés sur les versants. Avdela n'en fait pas exception, 1927 (d'après Tache Papahagi, *Images d'ethnographie roumaine*, t. I. *Daco-roumaine et aroumaine*, Bucarest, 1928)



Fig. 3 – Le village de Magarova, situé au pied du Mont Pilistera, près de Bitolia (d'après *Fotografia aromână* par les frères I. et M. Manakia, 1906)

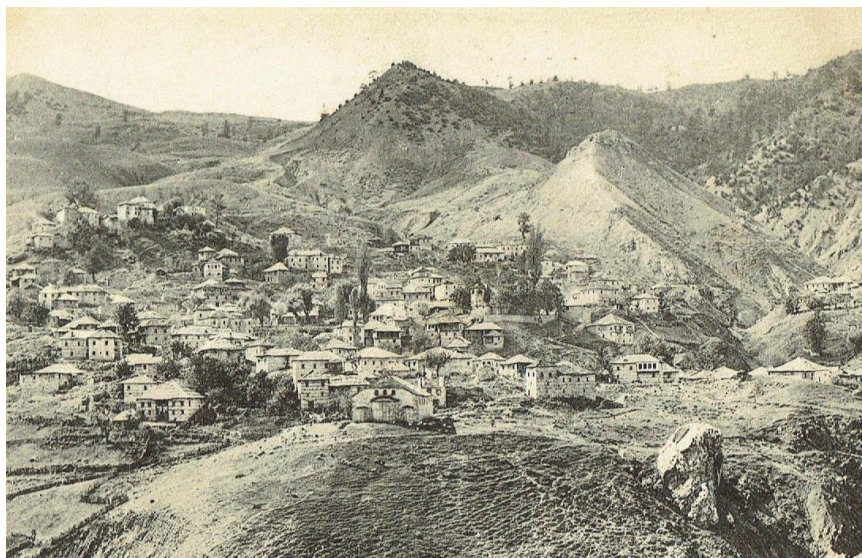


Fig. 4 – Le village de Perivole, situé sur un versant du Mont Ou, le massif du Pinde
(d'après *Fotografia aromână* par les frères I. et M. Manakia, 1906)



Fig. 5 – Vue d'une part de la bourgade de Clisura, ressemblant à une petite ville
(d'après Tache Papahagi, *Images d'ethnographie roumaine*, t. I. *Daco-roumaine et aroumaine*, Bucarest, 1928)



Fig. 6 – Le village de Crușova (fonds photo Manakia, BAR - Bucarest, AF II 187, 70025)



Fig. 7 – Le départ des troupeaux des moutons dans les régions habitées par les Aroumains à la fin du XIX^e siècle (fonds photo Manakia, BAR - Bucarest, 44983)

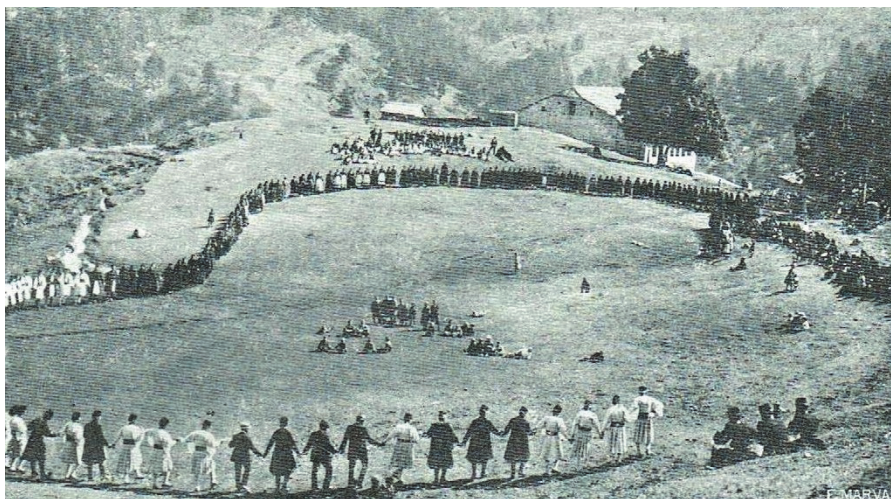


Fig. 8 – Aux jours de grandes fêtes locales à Avdela, on se met à danser des rondes (*coruri*) déployées, formées de centaines de personnes (d'après Tache Papahagi, *Images d'ethnographie roumaine*, t. I. *Daco-roumaine et aroumaine*, Bucarest, 1928)

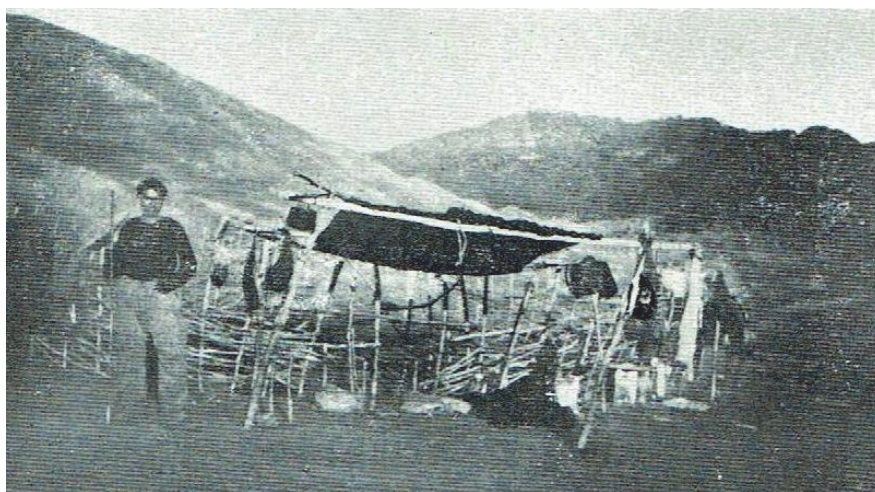


Fig. 9 – Bergerie provisoire sur le plateau appelé Muriel, près du village Aménciu, 1927 (d'après Tache Papahagi, *Images d'ethnographie roumaine*, t. I. *Daco-roumaine et aroumaine*, Bucarest, 1928)



Fig. 10 – Moulin à foulon (*bătal'e*) près de Băiasa, 1927 (fonds photo Manakia, BAR – Bucarest, 44975)

IDENTITÉ AROUMAINE ET IDENTITÉ BALKANIQUE

Risquant l'imputation de cynisme, j'oserai dire, à l'instar de feu Tache Papahagi, réputé savant et militant pour les droits des Aroumains, que leur extinction me semble inévitable¹. En effet, la disparition des Aroumains s'inscrit dans un processus historique général : celui de l'extinction de la romanité balkanique, dont ils sont les derniers survivants historiquement importants. Rappelons, en passant, que les Vlaques du mont Haemus, ainsi que ceux de l'ancienne Yougoslavie, ont disparus depuis des siècles, que les Méglénoroumains et les Istroroumains, fortement amoindris, ne sont plus qu'une curiosité ethno-linguistique et que le dernier Dalmate s'éteignit quelques décennies auparavant. Amorcé, il y a plus d'un millénaire, sous le choc des invasions slave et bulgare, qui avaient disloqué l'ancienne population romanisée massée à cheval sur le Danube, avivé plus tard par la complète hellénisation de l'Empire romain d'Orient, se déroulant à un rythme de plus en plus rapide dans les circonstances politiques, sociales et économiques de la vie moderne, ce processus irréversible touchera bientôt à son terme. La romanité orientale ne sera dès lors représentée que par les Roumains, créateurs d'un État national et d'une culture écrite originale dans l'espace de l'ancienne Dacie.

Véritable fossile vivant, les Aroumains ont gardé leur identité romane des siècles durant, à l'abri du mode traditionnel de vie pastoral, qui fut le leur, mais ne parvinrent jamais à se muer en nation, ni à créer une culture nationale au-dessus du niveau folklorique. Dispersés, en raison de leurs déplacements comme pasteurs transhumants, transporteurs et commerçants, dans toutes les contrées de la Péninsule balkanique et même dans les pays de l'Europe centrale, ils ont toujours vécu en symbiose avec tous les peuples balkaniques. Au fur et à mesure de leur intégration à la vie économique, politique et culturelle des centres urbains dominés par les alogènes, ils ont largement contribué au développement de presque toutes les autres nations, États et cultures nationales de la Péninsule balkanique. C'est pourquoi Dušan Popović, l'historien qui a révélé leur rôle, tellement important, dans le développement du capitalisme et de la bourgeoisie en Serbie, disait que, parmi les peuples balkaniques, les Aroumains sont les plus

¹ T. Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân / Dictionnaire aroumain (macédo-roumain)*, 2^e éd., Bucarest, 1974, p. 5 et suiv.

balkaniques². S'obstinant à garder leur identité romane, leur idiome et leurs coutumes, pratiquant jusqu'au XX^e siècle la plus stricte endogamie, ils sont, en effet, pour la plupart, bilingues, sinon polyglottes et participent de manière active à deux ou plusieurs cultures. Il y a, même de nos jours, des familles aroumaines comptant dans leurs rangs des gens devenus, dans les différents pays balkaniques dont ils sont citoyens, Grecs, Bulgares, Serbes, Slaves macédoniens ou Albanais, sans perdre pour autant la conscience de leur parenté et du devoir de solidarité familiale qui en découle. *Agents dynamiques des processus d'acculturation, les Aroumains ont été un important facteur créateur d'identité balkanique.*

La montée du nationalisme dans les Balkans, a marqué la destinée des Aroumains aux XIX^e–XX^e siècles³. Ils sont devenus l'enjeu des controverses et confrontations entre les nations balkaniques et les États successeurs de l'Empire ottoman, qui visaient à s'appropriier, au nom, certes, du principe des nationalités, des territoires peuplés, en bonne partie, d'Aroumains. Pour les besoins de la cause, les Grecs, les Bulgares, les Serbes, les Albanais dissimulaient statistiquement la présence des Aroumains dans les régions qu'ils se disputaient, tâchaient de minimiser leur nombre et leur sentiment identitaire et n'hésitaient pas à marginaliser ceux qui s'obstinaient à en faire état. Les nationalistes balkaniques les plus subtils arguaient – souvent à juste titre, mais jamais avec des égards aux nuances – de la conscience nationale hellénique, bulgare, serbe ou albanaise des Aroumains, tandis que les plus résolus s'appliquaient, le cas échéant, à les faire l'adopter de gré ou de force. Pour ce qui est des Roumains, qui les avaient toujours considérés comme des congénères balkaniques parlant un dialecte de la langue roumaine, ils ont déclenché, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une vaste action diplomatique et de propagande visant à « réveiller la conscience nationale » des Aroumains et à obtenir de la part de la Sublime Porte la reconnaissance de leur caractère ethnique roumain et de leur « autonomie culturelle ». Il s'agissait d'inculquer aux Aroumains le sentiment d'appartenance à la nation roumaine, de faire garantir par l'Empire ottoman et par le Patriarcat constantinopolitain leur droit à utiliser la langue roumaine dans l'enseignement et dans le culte religieux et d'obtenir pour l'État roumain le statut officiel de puissance protectrice des Aroumains, ayant le privilège d'entretenir et d'administrer des écoles et des églises dans les Balkans. Au prix de grands efforts diplomatiques et de graves dissensions entre l'État roumain et les autres États balkaniques, dont en premier lieu la Grèce, l'action de la Roumanie aboutit. Une *iradé* (constitution) impériale leur octroyant le statut de

² D. Popović, « Les Aroumains », *Revue internationale des études balkaniques*, VI, Belgrade, 1937, p. 611.

³ M.D. Peyfuss, *Die aromunische Frage*, Vienne, 1974 est l'ouvrage de référence sur le sort des Aroumains à l'ère des nationalités.

millet (nation) entérinait la situation privilégiée des Aroumains en 1905. Confirmé de pure forme, mais jamais entièrement respecté par les États successeurs de l'Empire ottoman, à l'exception de la Grèce, qui toléra l'existence des écoles roumaines sur son territoire, sans valider cependant leurs diplômes, ce statut fut aboli au lendemain de la seconde guerre mondiale par les gouvernements communistes des pays balkaniques, dont celui de Bucarest s'empessa de signaler son désintérêt pour la « question aroumaine ». Par ailleurs, le succès de l'action roumaine visant le « réveil national » des Aroumains n'avait été que partiel et surtout de prestige : les écoles roumaines des Balkans étaient plutôt des pépinières d'émigrants en Roumanie que des instituts d'éducation capables de donner aux futurs citoyens d'ethnie roumaine des pays balkaniques une formation culturelle adéquate. Faute d'atteindre son but déclaré, celui de consolider et de stabiliser la minorité aroumaine dans les pays balkaniques, l'action roumaine dans les Balkans finit par isoler les Aroumains de leur milieu naturel et les encourager à quitter leurs patries. Au triomphe du nationalisme s'ensuit la scission même des Aroumains en camps farouchement opposés. Puisque des liens historiques particulièrement forts unissaient ceux-ci aux Grecs, leur noyau ethnique étant d'ailleurs enclavé en territoire hellénique, la fracture la plus importante fut celle qui sépara les *roumanisants* des *grécomanes*. Les roumanisants proclamaient et prônaient, l'État roumain aidant, l'intégration des Aroumains dans la nation roumaine, force arguments historiques et linguistiques à l'appui, tandis que les grécomanes, soutenus par Athènes, protestaient de leur dévouement absolu à la cause de l'hellénisme, arguant avec fierté des faits d'armes, des actes de culture, des actions politiques par lesquelles ils l'avaient toujours servie. *Instrumentalisés par les divers nationalismes, les Aroumains couraient donc, à l'âge des nationalités, le danger de perdre leur identité romane avec les particularités ethno-linguistiques qui les distinguaient des autres peuples latins, y compris des Roumains et risquaient, en même temps, de manquer leur vocation balkanique.*

Les études scientifiques concernant les Aroumains s'en sont ressenties. Dans les sociétés balkaniques ils étaient devenus un sujet tabou. À quelques exceptions près, les savants de la Péninsule évitaient d'entreprendre des recherches systématiques sur les Aroumains et peu d'entre ceux qui s'y hasardaient les traitaient de manière vraiment objective. Non seulement leur histoire, mais aussi celle des autres Vlaques de la Péninsule balkanique, déjà disparus ou encore existants, était réécrite dans l'esprit du nationalisme romantique le plus effréné. Si les politiques tâchaient d'homogénéiser le contenu ethnique des États balkaniques, encourageant l'absorption des Aroumains dans les nations dominantes, les historiens, eux, s'attachaient à nationaliser de manière anachronique, dans un sens tout moderne et souvent à l'encontre des sources, le passé médiéval de ces États. Les historiens bulgares faisaient des *Vlaques* du mont Haemus, qui avaient largement contribué à la création du

« royaume des Bulgares et des Vlaques » au XIII^e siècle, des Bulgares, les historiens serbes considéraient les *Vlaques* des sources médiévales serbes comme des Slaves appartenant à une catégorie sociale déterminée, les historiens albanais ne disaient mot du caractère ethnique roman des Aroumains de l'Épire, qu'ils tenaient pour des Albanais, les érudits grecs, dans leur immense majorité, soutenaient que les Aroumains, désignés du nom péjoratif de *Koutzovlaques*, ne seraient que d'anciens Hellènes romanisés, redevenus, à l'époque moderne, des Grecs tout court, tandis que la plupart des historiens roumains ne tenaient guère compte des particularités distinctives des Aroumains par rapport aux Roumains de l'ancienne Dacie, leur prêtant un sentiment national moderne qu'ils n'avaient pas connu et faisant fi de leurs attaches avec l'hellénisme byzantin et post-byzantin. Soucieux de ne pas risquer l'accusation de chauvinisme, les historiens de chaque pays balkanique reconnaissaient volontiers le caractère ethnique roman, voire roumain, aux Vlaques des autres. Les Bulgares déniaient la romanité aux Vlaques de leur histoire médiévale, mais tenaient pour des Roumains les Aroumains ou Koutzovlaques de Grèce. De même, les Serbes et les Croates contestaient la romanité des Vlaques des royaumes de Serbie et de Croatie, mais reconnaissaient le caractère ethnique roumain des Vlaques du Haemus et des Aroumains. De leur côté, les Grecs accordaient que les Vlaques de Serbie et de Bulgarie seraient identiques aux Vlaques de Hongrovlachie et de Moldovlachie, c'est-à-dire aux Roumains, mais déniaient ce caractère ethnique aux Vlaques ou Koutzovlaques de la Grande Vlachie thessalienne, à savoir aux Aroumains. *L'esprit de clocher des historiographies balkaniques à l'ère des nationalités se révéla fatal pour le développement des études concernant les Aroumains et la romanité balkanique dans son ensemble.*

L'Europe se met à l'heure des droits de l'homme. Assumant la tâche de préserver les droits des minorités nationales, linguistiques et autres, l'Union Européenne exige aujourd'hui de ses États membres, la sauvegarde de l'identité, de la langue et de la culture traditionnelle des Aroumains. La recommandation du Conseil de l'Europe de 1997 concernant les Aroumains, avatar d'une ancienne recommandation des Nations Unies, présume, sans le dire explicitement, qu'ils sont un peuple roman distinct des Roumains et que leur idiome n'est pas un dialecte de la langue roumaine, mais une langue romane à part. Cette thèse, lancée, après la Seconde Guerre mondiale, par maints représentants de la diaspora aroumaine en Europe et aux Amériques – en fait, anciens citoyens roumains, formés par les écoles roumaines des Balkans, émigrés en Occident en raison de leur opposition au régime communiste – est devenue maintenant le mot d'ordre, sinon le credo authentique, d'un mouvement international. Les militants que ce mouvement rassemble se proposent de faire les États balkaniques, y compris, au besoin, la Roumanie, reconnaître l'existence sur leurs territoires d'une minorité nationale aroumaine et s'efforcent à créer une langue nationale et une culture aroumaine écrite. Sous le haut patronage de

l'Université de Freiburg, ils ont déjà élaboré l'orthographe, d'emblée sujet à polémique, de cette nouvelle langue écrite romane. J'estime qu'une nation ne s'improvise pas et je trouve drôle qu'un peuple ne soit constitué que d'ethniques minoritaires dans leurs différents pays. *Plutôt scéptique sur l'issue de la démarche européenne en faveur des Aroumains, je suis persuadé qu'elle ne réussira pas à empêcher leur disparition, mais, tout au plus, à la remettre.*

L'attitude des États balkaniques envers les Aroumains a, en effet, apparemment changé, mais pas de manière vraiment radicale. Ils reconnaissent maintenant l'existence des *Vlaques* et leurs particularités linguistiques et culturelles, sans pour autant leur accorder à tous le statut de minorité ethnique. Certains États balkaniques, tels la République de Macédoine et l'Albanie, se vantent de protéger, par des moyens juridiques et culturels appropriés, le libre épanouissement de leur identité, ce qui n'est pas toujours absolument exact. En Grèce, où l'on ne tarit pas d'éloges, et pour cause, sur le rôle important des Aroumains dans l'histoire de l'hellénisme, on se fait maintenant un titre de gloire d'être *Βλάχος*, mais il est difficile pourtant de saisir ce que c'est qu'un *Vlaque*. De toute façon, il serait de mauvais goût, sinon pire, de soutenir dans un pays balkanique que les Aroumains sont des ethniques roumains et leur idiome un dialecte de la langue roumaine. En Serbie et en Bulgarie, on va jusqu'à contester le caractère ethnique roumain des *Vlaques*, certainement Roumains, de la vallée du Timok et de la région de Vidin, que l'on prend la précaution de distinguer des *Roumains* de Voïvodina, reconnus comme tels par un ancien traité bilatéral et des *Aroumains*. Les officiels balkaniques évitent soigneusement de définir franchement le caractère ethnique des Aroumains et la parenté entre ceux-ci et les Roumains, par crainte de ne pas justifier d'avance une éventuelle reprise de la propagande roumaine parmi eux. Pour ce qui est de l'attitude de l'État roumain, il n'a pas encore choisi, après la chute du communisme, entre deux extrêmes : identifier les Aroumains, malgré eux, comme Roumains, s'érigeant en protecteur de ces « frères roumains », au risque de provoquer une nouvelle crise balkanique ou bien les définir comme « cousins romans », les abandonnant à leur sort, ce qui lui vaudrait, dans l'opinion publique, l'imputation de rompre avec la tradition nationale. Il appartient sans doute aux seuls Aroumains de décider eux-mêmes, où qu'ils vivent, de leur avenir. L'historien est pourtant en droit de douter de l'éventuelle émergence d'une nation aroumaine. *Dépourvus d'un territoire qui puisse abriter une formation politique viable, partagés entre les divers États balkaniques qui ménagent aujourd'hui leurs particularités afin de se les attacher, chacun, plus étroitement, ne disposant ni de la sécurité, ni de la cohésion que, seules, l'autorité unanimement reconnue d'une puissance politique ayant intérêt à favoriser le développement de leur identité latine et la cohérence d'une doctrine nationale nettement articulée et généralement acceptée pouvaient leur fournir, manquant,*

par surcroît, d'une culture écrite en langue maternelle, les Aroumains ne sauraient pas accoucher d'une nouvelle nation romane.

La préoccupation européenne de sauvegarder les minorités semble, en revanche, favoriser le développement des études aroumaines. Il y a, en effet, de nos jours dans tous les pays balkaniques et un peu partout dans le monde un regain d'intérêt pour les Aroumains de la part des scientifiques⁴. Je ne propose ni de dresser ici l'inventaire des publications récentes concernant l'histoire, la langue et les coutumes de ces derniers survivants, les plus nombreux, les plus actifs et les plus intrépides de la romanité balkanique, ni de faire leur critique⁵. Il me semble pourtant utile de dégager leurs caractères communs les plus saillants. Il est frappant, tout d'abord, le souci des auteurs de se documenter solidement. Les historiens fouillent les archives publiques et privées en quête de documents qu'ils soumettent à un examen critique plus sévère et se mettent à élaborer des collections de sources⁶. Les folkloristes, les ethnographes et les linguistes vont sur le terrain pour recueillir des renseignements précis sur le parler et la culture des Aroumains. Les philologues s'efforcent d'établir de nouvelles éditions, si possible, critiques des textes, peu nombreuses au fait, écrits en aroumain. Il est, ensuite, indéniable le souci des auteurs de dépolitiser le thème des Aroumains, en renonçant aux penchants idéologiques tellement nuisibles à la démarche scientifique. Les tares ancestrales des historiographies balkaniques persistent pourtant et les auteurs se contentent, malheureusement, assez souvent de rompre des lances contre leurs collègues étrangers, accusés d'avoir recours aux poncifs nationalistes, mais ils se montrent moins exigeants sur ce point avec eux-mêmes. Il est à remarquer aussi la tendance des spécialistes à faire valoir dans leurs études les acquis récents d'ordre théorique de leurs disciplines et à renouveler leur outillage conceptuel et leur méthode, ce qui leur donne la possibilité de mettre sous un jour nouveau l'objet de leurs recherches. Les subtiles distinctions entre langue historique et langue fonctionnelle établies par feu Eugène Coșeriu ont permis, par exemple, à Matilda Caragiui-Marioțeanu de redéfinir brillamment la place de l'aroumain

⁴ Même en Japon, on s'intéresse à leur sort ; cf. T. Hagiwara, « Reaffirmation of the Aroumanians' rights and dialect », *Bulletin of the Language Institute of Gakushuin University*, 21, 1997, p. 14-24 (en japonais, avec un résumé en anglais).

⁵ Sous le titre *Bibliografie macedo-română*, l'Institut roumain de Freiburg i. Br. a publié, en 1984, une bibliographie des études concernant les Aroumains, accompagnée d'un avant-propos de P.Ș. Năsturel ; cf. le compte-rendu critique de Gh. Carageani, *Studii lingvistice sull'aromeno*, Cluj-Napoca, 2002, p. 171-200. Pour les études plus récentes, voir aussi N. Djuvara (coord.), *Aromânii. Istorie, limbă, destin*, Bucarest, 1996.

⁶ Voir par exemple, S. Brezeanu et Gh. Zbucnea, *Românii de la sud de Dunăre. Documente*, Bucarest, 1997 ; Gh. Carageani, *Studii aromâne*, Bucarest 1999.

dans l'ensemble des langues romanes et sa parenté avec le roumain⁷. Enfin, quelques ouvrages récemment parus témoignent d'une propension à la synthèse, qu'on ne saura jamais suffisamment encourager. En Grèce, Astérios Koukoudis vient de publier une solide monographie en quatre volumes consacré aux Aroumains⁸ et le journaliste N.I. Mertzos traite, dans un beau livre, abondamment illustré, de leur contribution au développement de l'hellénisme⁹. En Bulgarie, sous la direction d'Ivanička Georgieva, plusieurs historiens et ethnographes ont élaboré la première monographie jamais consacrée aux Aroumains de ce pays¹⁰. Kopi Kyçyku a fait imprimer, à Bucarest, une monographie en langue albanaise concernant les Aroumains d'Albanie¹¹. Il est pourtant regrettable que la plupart des spécialistes envisagent l'objet de leurs études sous un angle par trop national, s'intéressant de préférence aux seuls Aroumains qui vivent sur le territoire de leurs propres pays. Or, le thème des Aroumains, balkanique par excellence, doit être abordé sous une perspective balkanique. C'est ce que font le professeur britannique Tom J. Winnifrith, qui brosse une histoire globale des *Vlaques* balkaniques, dans laquelle il assigne aux Aroumains la place qui leur revient¹², ainsi que les historiens roumains Neagu Djuvara, avec son équipe, préoccupés d'encadrer l'histoire des Aroumains dans celle de la romanité balkanique en sa totalité¹³, Gh. Zbucea, qui esquisse, à son tour, une brève histoire de tous les *Roumains* de la Péninsule balkanique, Aroumains y compris, aux XVIII^e–XX^e siècles¹⁴ et l'auteur de cette intervention, lui-même¹⁵. *Les études aroumaines ne cessent donc pas, somme toute, de progresser et il y a lieu d'espérer qu'elles recouvreront leur place dans le système des sciences humaines.*

Réitérant une proposition que j'ai déjà faite à Bucarest à l'occasion du trentième anniversaire de l'AIESEE, je me permets de suggérer à notre savante Compagnie d'inscrire parmi ses objectifs prioritaires l'encouragement et la coordination des recherches sur ce sujet. Et cela pour plusieurs raisons. Le thème

⁷ Cf. M. Caragiu-Marioțeanu, « À propos de la latinité de l'aroumain », *Revue roumaine de linguistique*, XXXIII, 1988, 4, p. 237-250.

⁸ A.I. Koukoudis, *Μελέτες για τοὺς Βλάχους*, I-IV, Thessalonique, 2000-2001.

⁹ N.I. Mertzos, *Αρμάνοι-Οἱ Βλάχοι*, Thessalonique, s.a.

¹⁰ I. Georgieva (coord.), et collaborateurs, *Armănite v Bălgarija. Istoriko-etnografsko izsledvane*, Sofia, 1998.

¹¹ K. Kyçyku, *Arumunët e Shqipërisë në kontekst ballkanik. Aromânii din Albania în context balcanic*, Bucarest, 1999.

¹² T.J. Winnifrith, *The Vlachs: The History of a Balkan People*, Londres, 1987.

¹³ N. Djuvara (coord.) et collaborateurs, *Aromânii. Istorie, limbă, destin*, Bucarest, 1996 (première édition en français, Paris, 1989).

¹⁴ Gh. Zbucea, *O istorie a românilor din Peninsula Balcanică (secolele XVIII-XX)*, Bucarest, 1999.

¹⁵ N.-Ș. Tanașoca, « Aperçus of the History of Balkan Romanity », dans R. Theodorescu, L. Conley Barrows (coord.), *Politics and Culture in Southeastern Europe*, Bucarest, 2001.

des Aroumains est un thème de choix de la balkanologie. Il est impossible d'isoler l'histoire des Aroumains, de leur langue et de leur culture de l'histoire des autres peuples, langues et cultures du Sud-Est européen. *Les études aroumaines révèlent au mieux la valeur et la nécessité d'une approche balkanologique de l'histoire du monde balkanique, qu'on n'arrivera jamais à comprendre par la simple juxtaposition des histoires nationales.* Cette approche balkanologique, recommandée par l'AIESEE depuis ses débuts, implique nécessairement une *collaboration scientifique internationale*. Encourager et coordonner ce travail collectif au niveau balkanique et mondial est notamment l'une des tâches de notre Association. Enfin, *si les Aroumains sont l'un des facteurs créateurs d'identité balkanique, comme je viens de soutenir, n'oublions jamais que c'est l'AIESEE qui a assumé la charge de redonner aux peuples de la Péninsule, tellement affectés par l'expérience fâcheuse du nationalisme et du totalitarisme, le sentiment de cette identité.*

Victor Papacostea, le fondateur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques de Bucarest et de la revue *Balcania*, écrivait il y a quelques décennies : « *En fait, par sa structure ethnique, mentale et psychique, l'homme de la Péninsule balkanique – de quelque endroit que ce soit – participe de plusieurs nationalités. Sans nullement contester, certes, la différence spécifique qui le relie à la totalité des membres de la nation au sein de laquelle il est né et dont il parle la langue, nous devons cependant constater qu'il est aussi, en vertu d'attaches organiques ancestrales d'une extrême ancienneté et complexité, membre de la grande communauté balkanique* »¹⁶. Serait-il légitime de reconnaître dans ce portrait de l'*homo balcanicus* le type, passablement idéalisé, de l'Aroumain ? Je répondrais à cette question par l'affirmative. Les fameux évergètes aroumains de Vienne et les professeurs éclairés de Moschopolis, dont les largesses et le savoir ont profité à tous les peuples balkaniques, avaient incarné, aux XVIII^e et XIX^e siècles, ce type humain, que le savant d'origine aroumaine de Bucarest, promoteur à la fois de la balkanologie et de la solidarité balkanique, se faisait un devoir de proposer, au XX^e siècle, comme modèle à ses compatriotes. Ce serait une belle aventure que de tâcher de le faire revivre afin de redonner sa véritable identité à une Péninsule balkanique éclatée.

¹⁶ V. Papacostea, *Balcanologia*, manuscrit inédit, p. 4 ; cf. N.-Ș. Tanașoca, *Balcanologi și bizantiniști români*, Bucarest, 2002, p. 184.

PÉNINSULE BALKANIQUE, SUD-EST EUROPÉEN OU EUROPE CENTRALE ?

La Péninsule balkanique. Ses limites et ses composantes. L'unité en diversité du monde balkanique. La Péninsule que les géographes modernes, formés à l'école fondée par Alexander von Humboldt (1769–1859) et Carl Ritter (1779–1859), ont nommée dès l'aube du XIX^e siècle Péninsule balkanique (Balkanhalbinsel) ou Péninsule du Haemus (Haemushalbinsel)¹ et Péninsule sud-est européenne (Sudosteuropäische Halbinsel, Südosteuropa)² est une entité difficile à définir³.

Les limites géographiques de la Péninsule balkanique, la limite septentrionale surtout, ont toujours été matière à controverse. En effet, la Péninsule balkanique est largement ouverte et accessible de tous côtés : au nord elle s'ouvre sur la steppe euro-asiatique et la plaine pannonienne, à l'Est, sur la mer Ionienne, la mer Noire et la Marmara, à l'Ouest sur l'Adriatique, au Sud sur l'Égée. Par conséquent, ses limites sont définies de manière différente en partant de critères plutôt historiques et culturels que purement géographiques : pour la plupart des géographes la limite septentrionale de la Péninsule est une ligne qui suit le cours du Danube, de la Kupa et de la Sava⁴, laissant en dehors de l'espace

¹ Voir Johann August Zeune, *Gea, Versuch einer wissenschaftlichen Erdbeschreibung*, Berlin, 1808 (²1811, ³1829) ; Ami Boué, *La Turquie d'Europe, ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, etc.*, Paris, 1840 ; Auguste Viquesnel, *Journal d'un voyage dans la Turquie d'Europe*, publié en deux parties dans les « Mémoires de la Société de Géologie » (1842, ²1846) et *Voyage dans la Turquie d'Europe : Description physique et géologique de la Thrace*, I-II, Paris, 1868. L'imposante monographie de Jovan Cvijić, *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*, Paris, 1918 (cf. S. Iancovici, « L'œuvre de Jovan Cvijić (à l'occasion de son centenaire) », RESEE, III, 1965, 1-2, p. 305-311) a consacré la dénomination « Péninsule balkanique » forgée par Zeune. Pour désigner la Péninsule, les Grecs utilisent couramment les termes Χερσόνησος τοῦ Αἴμου (Péninsule du Haemus) et τὰ Βαλκάνια (Les Balkans).

² Voir Th. Fischer, « Länderkunde der südeuropäischen Halbinseln », dans A. Kirchhoff, *Länderkunde von Europa*, 1893 ; il critique du point de vue scientifique de la géographie et de la géologie la dénomination de « Péninsule balkanique », lui préférant celle de « Péninsule sud-est européenne ». Johann Georg von Hahn (1811-1869) est pourtant le premier à utiliser le terme « Péninsule sud-est européenne ». Herman Wagner (1840-1929) et Karl Oestreich (1873-1947) préférèrent eux aussi cette dénomination.

³ Sur la difficulté de définir la Péninsule balkanique, les diverses tentatives de la surmonter et leur signification historique voir maintenant l'excellent exposé de Ulf Brunnbauer, *Der Balkan*, Europäische Geschichte Online, <http://www.ieg-ego.eu>, ISSN 2192-7405, avec bibliographie.

⁴ J. Cvijić, *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*, Paris, 1918, p. 6-7 ; cf. Sabine Riedel, *Balkan, Bundeszentrale für politische Bildung*, eurotopics.net : « Im engeren geograph. Sinn

balkanique, une partie de la Croatie, la Slovénie, la Voïvodina, la Roumanie, à l'exception de la Dobroudja et la Turquie, à l'exception de son territoire européen. Il y a pourtant des géographes qui préfèrent comme limite nord de la Péninsule balkanique une ligne conventionnelle tout à fait artificielle reliant Odessa et Trieste⁵, tandis que certains autres vont jusqu'à considérer la Hongrie comme un pays balkanique, en raison du fait d'ordre historique qu'elle a été incorporée à une certaine époque dans l'Empire ottoman ou bien puisqu'elle avait incorporé la Croatie⁶. Invoquant la structure géomorphologique de la Péninsule balkanique, bloc intermédiaire entre l'Europe et l'Asie Mineure, on a proposé même une dénomination synonyme plus compréhensive pour celle-ci, à savoir *Eurasia mediterranea*. Elle révèle mieux la fonction de pont de communication entre l'Europe et l'Asie qu'a toujours eu notre Péninsule. Par ailleurs, grâce à son ouverture tous azimuts, la Péninsule balkanique a toujours été un carrefour de voies de communications continentales et maritimes, facilitant la circulation des gens et des biens, les grandes migrations des peuples slaves et turcs, les mouvements métanastasiques, le commerce et les phénomènes d'acculturation et nullement une impasse favorisant l'isolement de ses habitants⁷.

Pour ce qui est des composantes humaines de la Péninsule balkanique, on constate que sont considérés comme balkaniques des États lesquels, du point de vue strictement géographique, transgressent les limites naturelles de celle-ci (la Roumanie, la Grèce, la Turquie, parfois même la Hongrie), aussi bien que des

gehören zum B. allerdings nur diejenigen Länder, die südlich der Flüsse Donau und Save liegen, d. h. Kroatien (außer Slawonien), Bosnien-Herzegovina, Serbien-Montenegro (d. h. Serbien außer der Vojvodina, jedoch einschließlich des Kosovo sowie Montenegro), Albanien, die Republik Makedonien, Griechenland, Bulgarien, ein Teil Rumäniens (die südlich der Donaumündung gelegene Dobrudza) und schließlich der europ. Teil der Türkei ». Quelle : R. Elger, F. Stolleis (Hg.), *Kleines Islam-Lexikon. Geschichte – Alltag – Kultur*, Munich, 2001 ; Bonn 2002. Voir aussi S. Riedel, *Die Erfindung der Balkanvölker. Identitätspolitik zwischen Konflikt und Integration*, 2005.

⁵ Voir *Salmonsens Konversations Leksikon* (1915-1930), II, Copenhagen, MCMXV, s.u. Balkanhalvøen, p. 562-565 MCMXV. Voir aussi *Balkanhalbinsel* sur le site Wikipedia qui renvoie à J. Ilić, « The Definition of Balkan Peninsula » dans *The Balkan Geopolitical Knot and the Serbian Question. Characteristics and Importance of the Geographical Position of the Balkan Peninsula*, dans *Serbian Question in the Balkans*, Belgrade, 1995, www.rastko.org: « The Balkan Peninsula lies in the southeast of Europe. Its northern boundary extends from the Bay of Trieste, Ljubljana valley to the Sava and Danube rivers. This is a traditional northern geographical boundary of the peninsula ».

⁶ Cf. K. Schubert und M. Klein, *Das Politiklexikon*, 5. aktual. Aufl., Bonn, 2011 : « Balkan. Sammelbegriff für die Staaten im Südosten Europas (üblicherweise Ungarn, Rumänien, Bulgarien, Kroatien, Bosnien und Herzegowina, Slowenien, Serbien und Montenegro, Makedonien, Albanien, Griechenland; gelegentlich auch die Türkei) ».

⁷ Voir les Actes du colloque *Le Sud-Est Européen, carrefour de civilisations*, Paris, 9 et 10 février 1998, dans Bulletin AIESEE, 28-29, 1998-1999.

peuples, dont des parties importantes (la diaspora albanaise et grecque), sinon même la majorité (les Turcs), vivent au-delà de ces limites, des peuples qui habitent de longue date dans les Balkans (les Albanais, les Grecs, les Roumains), aussi bien que des peuples qui s'y sont établis plus récemment (les Slaves du Sud, les Bulgares). L'extrême variété des races, des langues, des confessions et des cultures dans la Péninsule balkanique n'a d'équivalent que dans leur enchevêtrement inextricable : les Grecs s'avoisinent aux Bulgares, aux Albanais et aux Aroumains, les Serbes aux Aroumains, aux Croates, aux Albanais, les musulmans aux chrétiens orthodoxes et catholiques. N'oublions pas les Juifs et les Arméniens qu'on rencontre depuis l'Antiquité dans presque toutes les villes de la Péninsule. Hétérogénéité il y a aussi au sein même des nations balkaniques : les divers groupements des Albanais parlent deux dialectes passablement différents et pratiquent les principes de trois confessions religieuses (musulmane, chrétienne orthodoxe et chrétienne catholique) sans pour autant être dépourvus du sentiment de leur commune identité nationale. Même si la majorité écrasante des Roumains et des Bulgares appartiennent à l'Église chrétienne orthodoxe, il y a parmi eux bon nombre d'uniates, dont le rôle dans l'histoire politique et culturelle de ces deux nations s'est avéré essentiel. Il y a aussi des Bulgares islamisés, les Pomaks⁸, en Thrace, Macédoine, Albanie, Kosovo et en Turquie et des Slaves – Serbes ou Croates – convertis à l'islam en Bosnie-Herzégovine et dans le Sandjak qui s'arrogent une identité nationale à part, reconnue d'ailleurs par l'Union Européenne⁹.

Ayant vécu des siècles durant dans les cadences du même rythme historique, sous l'autorité des grands empires cosmopolites – tels l'Empire macédonien, l'Empire romain, l'Empire byzantin et l'Empire ottoman – qui les avaient englobés tous, les « Balkaniques » ont été profondément marqués par les cultures et les civilisations dont ces empires étaient porteurs et qu'ils ont adoptées et adaptées à leurs besoins, autrement dit qu'ils ont « balkanisées », en leur donnant une certaine couleur locale. Ils ont pris des mœurs semblables, le même style de vie et, quoi qu'on en dise, une mentalité pareille dont l'expression dans le folklore en est la preuve la plus convaincante. Grâce au bi- et multilinguisme au niveau populaire, ainsi qu'à la diglossie culturelle, phénomènes très répandus dans la Péninsule, leurs langues, appartenant génétiquement à des « familles linguistiques » (*Sprachfamilien*) différentes, se sont rapprochées les unes des autres à la suite des emprunts réciproques et sous l'effet de la manière de penser commune, au point d'en former, selon Nikolai Troubetzkoy, par dessus leurs liens de parenté une « union linguistique »

⁸ Cf. U. Büchsenschütz, « Pomaken », dans E. Hösch, K. Nehring, H. Sundhausen (Hrsg.), *Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*, Vienne-Cologne-Weimar, 2004, avec bibliographie.

⁹ Cf. N. Malcolm, *Bosnia. A Short History*, Londres, 1994.

(*Sprachbund*)¹⁰. Bref, les peuples balkaniques ont acquis au cours des siècles les traits communs d'une « grande famille humaine », unitaire dans sa diversité et unique dans le monde.

La balkanologie. Les recherches scientifiques menées, aux XIX^e-XX^e siècles surtout, par des savants historiens, linguistes, historiens de la littérature et des arts, ethnographes et folkloristes, ont relevé de manière convaincante les caractères communs des peuples dits balkaniques, ainsi que l'appartenance des Roumains à cette grande famille humaine. Les résultats de leurs recherches se trouvent à la base de la balkanologie, système scientifique cohérent d'études nécessairement interdisciplinaires et comparatives concernat l'inextricable mosaïque naturelle de langues, nations, ethnies, confessions qu'a toujours constituée la Péninsule balkanique. La balkanologie se propose de relever autant les facteurs d'unité, que les facteurs de diversité du monde balkanique et de leur en décrire et expliquer l'action. Les principaux facteurs d'unité sont : les facteurs géographiques – grandes vallées des fleuves traversant la Péninsule, défilés dans les montagnes, ouverture sur les mers – favorisant la circulation des hommes et des valeurs, le fond racial et le substratum linguistique commun thraco-illyrien, la civilisation hellénique, l'Empire macédonien et la civilisation hellénistique, l'Empire romain et sa civilisation, Byzance et l'orthodoxie chrétienne, les Slaves, l'Empire ottoman, l'influence des Lumières occidentales, l'influence de l'Empire russe, le romantisme allemand, l'idéologie libérale venue surtout de France¹¹.

Balcania. Au niveau de la politique, à laquelle se rattachent fatalement les préoccupations scientifiques de ce genre, des hommes d'État, des journalistes faiseurs d'opinion, des historiens et des savants spécialisés en sciences de l'homme ont prôné le principe du fédéralisme balkanique. Des penseurs politiques libéraux, attachés à défendre les droits individuels de l'homme et du citoyen, ainsi que le droit des nations à cultiver leur individualité et à choisir librement leur avenir, avaient conçu à partir de la fin du XVIII^e siècle des projets

¹⁰ Le terme a été lancé par le linguiste Nikolai S. Troubetzkoy, Proposition 16, « Actes du premier Congrès international des linguistes 1928 », Leida, 1930, p. 17-18. Sur la question de l'union linguistique balkanique, voir G.R. Solta, *Einführung in die Balkanlinguistik mit besonderer Berücksichtigung des Substrats und des Balkanlateinischen*, Darmstadt, 1980, p. 1-10. J'ai esquissé une brève histoire de la question dans le chapitre consacré à Theodor Capidan dans N.-Ș. Tanașoca, *Balkanologi și bizantiniști români*, Bucarest, 2002, p. 141-145.

¹¹ Cf. V. Papacostea, « La Péninsule balkanique et le problème des études comparées », *Balcania*, VI, p. III-XXI. Voir aussi idem, « La balkanologie », *RESEE*, 50, 2012, p. 9-19 (version française du texte rédigé en roumain, en 1962, à l'intention de l'Académie roumaine et des autorités politiques de l'État roumain, qui avaient chargé Victor Papacostea de rebâtir son ancien Institut d'Études Balkaniques, dissous en 1948). Pour les dénominations de la Péninsule balkanique et l'unité en diversité du monde balkanique, voir aussi l'article « Balkan, Balkanländer de Holm Sundhaussen » dans E. Hösch, K. Nehring, H. Sundhaussen (Hrsg.), *Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*, avec bibliographie.

de constructions politiques confédérales des peuples de la Péninsule balkanique, Roumains y compris¹². Soit au nom de la gauche révolutionnaire, soit de la droite conservatrice, voire réactionnaire, leurs adversaires, politiques, journalistes et intellectuels ont formé, eux aussi, à leur manière, des projets fédéralistes destinés à servir leurs idéals politiques. Du côté de la droite, on a esquissé, vers la fin du XIX^e siècle, différents projets de fédération des peuples balkaniques, mais à l'échelle géographique et sous la tutelle politique des Empires des Habsbourg ou de l'Empire des Romanov¹³. Du côté de la gauche, les socialistes et les communistes ont lancé depuis la fin du XIX^e siècle des

¹² Je me réfère à Rhigas Velestinlis (1757-1798), Giuseppe Mazzini (1805-1872), Dimitrie Brătianu (1818-1892), Ion Ghica (1816-1897), Nicolae Bălcescu (1819-1852), suivis par Mihail Eminescu (1850-1889), poète national des Roumains. De la littérature scientifique concernant leurs projets, je cite : V. Papacostea, *Balcania*, tiré à part de la revue *Libertatea* du 20 juin 1936, 14 p. ; Emanuel Turczynski, « Das Verfassungsprojekt des Rhigas Pheraios und der gesamtbalcanische Hintergrund der Filiki Etairia », dans *Friedenssicherung in Südosteuropa*, herausgegeben von M. Bernath und K. Nehring, Südosteuropa-Studien Heft 34, Munich, 1985, p. 21-33 ; F. Guida, « Giuseppe Mazzini e l'Europa orientale », dans *Il mazzinianesimo nel mondo*, IV (2011), Pise, 2012, p. 121-145 ; A. d'Alessandri, « La coopération balkanique dans l'idéologie de Giuseppe Mazzini et des démocrates italiens du XIX^e siècle », Bulletin AIESEE, 35-39, 2005-2009, p. 273-279 ; D. Berindei, « Die Idee einer Völkerunion bei Nicolae Bălcescu », dans *Friedenssicherung in Südosteuropa* (cité *supra*) ; Castilia Manea-Grgin, « Romanian Nicolae Bălcescu's proposals of confederation in East Central Europe (1849-1851) », Bulletin AIESEE, 35-39, 2005-2009, p. 297-325.

¹³ Cf. V. Papacostea, « Balcania », *Libertatea*, 20 juin 1936. Le plaidoyer de Mihail Eminescu en faveur d'une Balcania des Balkaniques, publié dans *Curierul de Iași*, le 16 juillet 1876 (v. M. Eminescu, *Opere*, IX, Bucarest, 1980, p. 154) à laquelle se réfère le balkanologue roumain n'est que la réplique donnée par le poète au journal autrichien *Post* qui faisait de la propagande pour une éventuelle Confédération danubienne des peuples balkaniques patronnée par l'Empire des Habsbourg. Sous le titre *Idealul istoric al Rusiei*, Mihail Eminescu fait, le 29 octobre 1876, dans le même journal, une analyse très critique du livre *La Russie et l'Europe*, publié à St. Petersbourg par le fameux panslaviste russe Nikolai I. Danilewski, qui proposait la création d'une grande Confédération slave dirigée de Constantinople par la Russie (*ibidem*, p. 239-242). La Confédération devait comprendre, selon l'idéologue russe, la Bohême et la Moravie, la Serbie, le Montenegro, la Bosnie, la Herzégovine, l'Albanie du Nord, le Banat, la Croatie, la Slavonie, le royaume de Bulgarie, le royaume de Roumanie, le royaume de la Grèce, le royaume hongrois et Constantinople. Sont bien connues les préoccupations de l'archiduc Franz Ferdinand et de ses conseillers de transformer la double monarchie de l'Autriche-Hongrie en Confédération pluraliste de tous ses peuples. Le roumain Aurel C. Popovici (1863-1917), juriste et politique du cercle de Franz Ferdinand, a esquissé dans le livre *Die Vereinigten Staaten von Groß-Österreich. Politische Studien zur Lösung der nationalen Fragen und staatsrechtlichen Krisen in Österreich-Ungarn*, Leipzig, 1906, le projet des « États Unis de la Grande Autriche » parmi lesquels figuraient la Roumanie toute entière, la Hongrie, la Croatie, la Kraïna, la Voïvodina. Cf. I.-N. Isac, « The United States of Greater Austria – a step towards European Union? », dans I. Stanciu, S. Miloïu (éd.), *Europe as viewed from the margins. An East-Central European Perspective during the long Nineteenth Century*, Târgoviște, 2007, p. 153-162. Selon I.-N. Isac, qui compare le projet de Constitution de la Grande Autriche de Popovici avec le projet de Constitution de l'Union Européenne, le projet de Popovici, invoqué d'ailleurs jadis par Coudenhove-Calergi, serait une préfiguration roumaine de l'Union Européenne.

projets fédéralistes balkaniques mis au service de la révolution prolétarienne mondiale. Manipulés directement par les bolchéviques, ils finirent par faire du fédéralisme balkanique dans l'intervalle entre les deux guerres un instrument mis au service de l'expansion de l'Union Soviétique et pour saper les États-nations issus de la Grande Guerre¹⁴. Mais en 1948, Staline condamna les tentatives conjointes de Iosip Broz Tito et de Georges Dimitroff de reprendre et de promouvoir dans un nouvel esprit l'ancien projet d'une confédération balkanique communiste, laquelle devait jouir, cette fois-ci, d'autonomie par rapport à l'Union Soviétique. Afin de contribuer au maintien de l'ordre mondial versaillais, la Roumanie, la Grèce, la Yougoslavie et la Turquie ont vivement encouragé, dans les années 1920–1940, le rapprochement entre les États et les nations balkaniques par des pactes bi- ou multilatéraux d'alliance politique et militaire, ainsi que par des associations professionnelles au niveau balkanique, enfin, en 1934, par la création de l'Entente Balkanique à côté de la Petite Entente¹⁵. Des projets de confédération balkanique ont été également lancés, malheureusement sans aucun succès, par certains politiques dans le sillage de leurs précurseurs libéraux et démocrates¹⁶.

Alergie au balkanisme, apologie de l'eupéanité, oubli de la balkanité. Ce sont trois facteurs historiques qui forgèrent une triste réputation aux Balkans, en attachant des connotations péjoratives aux termes *balkanique*, *balkanisme* : 1° Les conséquences fâcheuses de la domination ottomane que les peuples balkaniques avaient dû subir des siècles durant ; 2° le peu de compréhension d'une grande partie du monde européen occidental à l'égard de la civilisation byzantine et de la confession chrétienne dite orthodoxe de l'Église orientale dont les peuples balkaniques avaient été marqués de manière indélébile ; 3° la répugnance unanime inspirée, à juste titre, par la violence extrême des conflits entre les ethnies et les confessions de la Péninsule à l'ère des nationalités. L'épithète « balkanique », forgée par les créateurs de la science géographique moderne au début du XIX^e siècle et parfaitement synonyme sous leur plume du « sud-est européen », avait acquis au commencement du XX^e siècle, à la suite des guerres balkaniques et de la Première Guerre mondiale surtout, des connotations péjoratives d'ordre culturel et politique qu'il n'avait jamais eues auparavant.

¹⁴ Cf. L. S. Stavrianos, *Balkan Federation. A History of the Movement toward Balkan Unity in Modern Times*, Smith College Studies in History, Archon Books, 1964, p. 149. L'article « Balkan Federation » sur le site Wikipedia offre des documents importants de l'histoire de ce mouvement.

¹⁵ E. Campus, *Înțelegerea balcanică*, Bucarest, 1972 ; R. J. Kerner and H. N. Howard, *The Balkan Conferences and the Balkan Entente 1930-1935. A Study in the Recent History of the Balkan and Near Eastern Peoples*, 2010 ; M. Nystazopoulou-Pélékidou, « Projet de coopération entre les peuples balkaniques à l'époque d'entre deux guerres (Les Conférences balkaniques, 1930-1934) », *Bulletin AIESEE*, 35-39, 2005-2009, p. 169-176 ; F. Guida, « La recherche du fédéralisme dans la Roumanie d'entre les guerres », *ibid.*, p. 239-258.

¹⁶ Cf. *Friedenssicherung in Südosteuropa* (cité supra).

Voilà pourquoi, à l'instar d'autres confrères balkaniques et orthodoxes, certains intellectuels roumains de formation française – tels Pompiliu Eliade (1869–1914)¹⁷, Eugen Lovinescu (1881–1943)¹⁸, Dumitru Drăghicescu (1875–1945)¹⁹ – adeptes convaincus de la philosophie des Lumières et de la libre-pensée, se sont fait un devoir de démontrer l'appartenance exclusive de leur peuple à la civilisation occidentale. Au nom de la vocation européenne, libérale et rationaliste des Roumains, ils déclenchèrent un courant d'idées franchement hostile au balkanisme, au byzantinisme et à l'orthodoxie – qui en sont pourtant des caractères saillants de leur tradition culturelle nationale. Ce faisant, ils se conformaient par ailleurs aux traditions d'hostilité au byzantinisme perpétrées par les héritiers des libres penseurs de l'époque des Lumières depuis Montesquieu et Voltaire jusqu'à Edward Gibbon. Mais ces intellectuels avaient aussi d'autres raisons à rejeter balkanisme, byzantinisme et orthodoxie. La première semble avoir été leur mishellénisme, lié au mauvais souvenir des Phanariotes, agents grecs de l'Empire ottoman dans les Principautés roumaines et destructeurs de l'ancien régime aristocratique autochtone²⁰. La seconde raison était ce qu'on a appelé le « complexe de la continuité » des Roumains dans la Transylvanie, qui avait marqué l'historiographie roumaine du XIX^e siècle²¹. Les historiens Roumains se faisaient un devoir moral et patriotique de combattre la théorie de l'origine balkanique de leurs ancêtres et de leur immigration tardive en Transylvanie, forgée par l'historiographie hongroise pour justifier le refus de la Double Monarchie d'accorder des droits politiques aux Roumains, lesquels constituaient par ailleurs la majorité absolue de la population en Transylvanie²².

De leur côté, au XX^e siècle, les teneurs opiniâtres du nationalisme et de l'orthodoxie, tels Nae Ionescu (1890–1940)²³ et Nichifor Crainic (1889–1972)²⁴,

¹⁷ P. Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1914 et *La Roumanie au XIX^e siècle*, Paris, 1914.

¹⁸ E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, I-III, Bucarest, 1924-1926.

¹⁹ D. Drăghicescu, *Din psihologia poporului român*, Bucarest, 1907 (2^e éd. 1995).

²⁰ Cf. *Symposium. L'Époque phanariote (21-25 octobre 1970). À la mémoire de Cléobule Tsourkas*, Thessalonique, 1974 (actes d'un premier débat gréco-roumain sur les aspects les plus divers du phénomène phanariote).

²¹ Cf. V. Papacostea, « La Roumanie et les études balkaniques », RESEE, XXII, 1984, 3, p. 229-232 (article écrit en 1944 pour « Le monde balkanique », supplément projeté, mais jamais publié de la revue *Balkanica*).

²² Cf. A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, surtout chapitre VI, « Politisation nationale de l'idée de romanité », p. 225-252 ; N. Stoicescu, *Continuitatea românilor*, Bucarest, 1980.

²³ Les essais brillants, mais souvent faux, du professeur de philosophie Nae Ionescu ont été réunis par son disciple Mircea Eliade dans le volume *Roza vânturilor*, Bucarest, 1937, seul livre paru du vivant de leur auteur. Je me borne à citer ici, à titre d'exemple, son sophisme suivant lequel n'est pas un Roumain authentique le Roumain qui n'est pas un chrétien orthodoxe pratiquant !

²⁴ Des nombreuses publications de cet auteur, de son nom authentique Ioan Dobre, Nichifor Crainic étant le pseudonyme littéraire, docteur en philosophie de Vienne et professeur à la Faculté

fortement influencés par les théologiens et philosophes slavophiles russes de l'émigration « blanche », ainsi que par les intellectuels appartenant à l'Action Française plutôt que par les Pères grecs de l'Église – se sont évertués à exalter les valeurs de la civilisation byzantine, balkanique, gréco-slave et orthodoxe au détriment de la civilisation occidentale, latine et catholique, laquelle, selon eux, aurait été vouée, suite au penchant de Saint Thomas et de Descartes pour Aristote, au rationalisme et à l'idolâtrie de l'homme, autrement dit à l'athéisme.

Enfin, dans le sillage des humanistes roumains du XVII^e siècle, des intellectuels gréco-catholiques de l'École dite transylvaine du XVIII^e–XIX^e et surtout de leur maîtres, l'éminent historien Nicolae Iorga (1871–1940) et le philologue et historien Demostene Russo (1869–1938), une troisième catégorie d'intellectuels Roumains, tels l'historien et théoricien de la balkanologie Victor Papacostea (1900–1962), fondateur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de la chaire d'histoire des peuples balkaniques de l'Université de Bucarest, les slavisants Petre P. Panaitescu (1900–1967) et Emil Turdeanu (1911–2001), le spécialiste en littérature roumaine ancienne Nicolae Cartoian (1883–1944), l'historien de la littérature roumaine à l'époque des Lumières et des rapports littéraires gréco-roumains à cette époque Dimitrie Popovici (1902–1952), se sont attachés à étudier méthodiquement le monde balkanique et ses rapports avec les Roumains, s'attachant à mettre en évidence de manière objective et nuancée leur appartenance à ce monde dont la vocation européenne ne saurait d'ailleurs, selon eux, être mise en doute. À l'instar de personnalités intellectuelles et politiques des Balkans, comme Alexandre Papanastasiou (1876–1936), Premier Ministre hellène, promoteur de l'Entente balkanique et fondateur de la revue athénienne *Les Balkans* en Grèce, le philologue Milan Budimir (1891–1975) et le linguiste Petar Skok (1881–1956), fondateurs de la *Revue internationale des études balkaniques*, en Yougoslavie, ils étaient persuadés que le monde balkanique doit occuper la place qui lui convient dans une Europe moderne, libérale et démocratique, unitaire en diversité²⁵.

De nos jours, la dénomination « Sud-Est européen » est évidemment préférée pour désigner les Balkans non seulement par les « Balkaniques », mais aussi par des gens étrangers à la Péninsule. Les arguments de cette préférence ne sont plus ceux, d'ordre purement géographique et géologique de Theobald Zeune et de Johann Georg von Hahn, mais d'ordre culturel et historique. Soit

de théologie orthodoxe de l'Université de Bucarest, directeur de la revue de culture *Gândirea*, voir surtout : *Puncte cardinale în haos*, Bucarest, 1936, *Ortodoxie și etnocrație*, Bucarest, 1938, *Nostalgia paradisului*, Bucarest, 1940. Bon nombre de ses articles ont été réunis dans le volume posthume *Teologie și filosofie. Publicistica 1922-1944*, Craiova, 2010. Il attendait le rétablissement dans ses anciens privilèges byzantins du Patriarcat œcuménique constantinopolitain par le Troisième Reich et la suppression de l'autocéphalie des Églises orthodoxes nationales !

²⁵ Voir G. Prevelakis, *Les Balkans. Cultures et géopolitique*, Paris, 1996, p. 181-183. Cf. H. Sundhaussen, « Europa balcanica: Der Balkan als historischer Raum Europas », *Geschichte und Gesellschaft* 25, 1999, p. 626–653.

qu'ils l'admirent, soit qu'ils la méprisent, politiques, historiens et géographes considèrent la Péninsule balkanique comme une entité plutôt culturelle que géographique, différente sous certains aspects, mais apparentée par son essence et sa vocation à l'Europe occidentale²⁶. C'est justement pour affirmer l'attachement du monde balkanique aux valeurs de la civilisation européenne occidentale que les fondateurs de l'AIESEE, en 1963, sous l'égide de l'UNESCO, Denis Zakythinos (1905–1993) et Emil Condurachi (1912–1987) à la tête, ont préféré qualifier la Péninsule et le monde qui nous occupe de « sud-est européen » et non pas de « balkanique »²⁷. C'est aussi pour éviter les connotations négatives du terme « Balkans » que le pacte de stabilité initié par l'Union Européenne pour la zone encore nommée, dans les années 1960, balkanique fut titré, en 1999, Pacte de stabilité pour l'Europe du Sud-Est et le journal en ligne *Balkans Times* s'est lui-même donné le nom de *Southeast European Times* en 2003²⁸.

Mort et résurrection de la balkanologie au temps de la guerre froide. Après la rupture entre Staline et Tito, la mort de Dimitrov et la répudiation du fédéralisme balkanique par l'Union Soviétique, pour témoigner de leur obéissance envers Kremlin, les communistes roumains avaient répudié à leur tour les tendances fédéralistes et, avec elles, la balkanologie. Le lendemain de leur installation définitive au pouvoir, après avoir fait abdiquer le roi Michel I^{er} et instauré par un coup d'État la République, ils avaient dissous les deux principales institutions académiques spécialisées dans ce genre d'études – l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Nicolae Iorga (1913–1938), dirigé au moment de sa dissolution par Nicolae Bănescu (1878–1971) et l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques de Victor Papacostea (1937–1948) – et ils avaient interrompu la publication de leurs périodiques – la *Revue historique du Sud-Est européen* dont le directeur était G.I. Brătianu (1898–1953) et la *Balcania*²⁹. Vers le commencement des années 60, après la mort de Staline et la

²⁶ Cf. R. Theodorescu, « Europe de l'Est-Europe de l'Ouest-la diversité d'une identité », dans R. Theodorescu, L. Conley Barrows (éd.), *South-East Europe – The Ambiguous Definitions of a Space. L'Europe du Sud-Est – les définitions ambiguës d'un espace*, Bucarest, 2002, p. 25-46. Voir aussi les contributions rassemblées sous la direction de feu Alexandru Duțu dans *Sud-Estul și contextul european. Bulletin*, VI, *Ce este Sud-Estul european*, Bucarest, 1996.

²⁷ Cf. D. A. Zakythinos, « La naissance d'une Association Internationale », *Bulletin AIESEE*, I, 1963, 1-2, p. 5-6 ; « La synthèse byzantine dans l'antithèse Orient-Occident », dans *Actes du colloque international des civilisations balkaniques*, Sinaia, 1962, p. 107-115, et « État actuel des études du Sud-Est européen », rapport général présenté au deuxième Congrès international d'études sud-est européennes, *Bulletin AIESEE*, VIII, 1970, 1-2, p. 31-43.

²⁸ Voir « Balkans » sur le site Wikipedia. Cf. U. Brunnbauer, *Der Balkan*, <http://www.ieg-ego.eu> et « Südosteuropa », dans *Online-Lexikon zur Kultur und Geschichte der Deutschen im östlichen Europa*, 2012. URL: <http://ome-lexikon.uni-oldenburg.de/53869.html> (Stand 03.07.2012).

²⁹ Du dernier numéro de la *Balcania* (IX, 1946), dont les planches ont été détruites sur ordre des autorités, ne sont restées que deux séries complètes des épreuves : l'une se trouve chez le Professeur Alexandru Vulpe, le fils du Professeur Radu Vulpe, proche collaborateur et ami de

condamnation du culte de sa personnalité par N.S. Hruscev, la situation politique internationale semblait évoluer dans un sens favorable à l'épanouissement du climat de détente entre les deux blocs politiques et militaires rivaux, celui du Pacte de Varsovie, patronné par l'Union Soviétique, et celui de l'OTAN, patronné par les États Unis de l'Amérique du Nord. L'atmosphère générale semblait propice à la redécouverte du caractère unitaire dans la diversité du monde balkanique, à l'affirmation de la vocation européenne de ce monde, au recouvrement par les peuples balkaniques du sens profond et de la valeur salubre de leur solidarité, condition indispensable de leur commune liberté. Soit de leur propre chef, soit sous l'inspiration de Moscou, les dirigeants politiques de Bucarest lancèrent un appel à transformer les Balkans en zone dénucléarisée, vouée au développement pacifique de toutes les nations balkaniques, indépendamment des régimes politiques et des alliances militaires en vigueur qui les rangeaient dans l'un ou l'autre des deux blocs qui se partageaient le monde. L'évolution des rapports politiques dans les Balkans pouvait offrir à l'humanité entière un exemple de ce que devait être la coexistence, sinon la convergence même des deux systèmes socio-politiques existants : le système capitaliste de l'économie libre et de la démocratie libérale pluraliste et le système socialiste du dirigisme économique et du centralisme « démocratique » à parti unique. Le rôle de la Roumanie dans ce processus de détente et rapprochement entre les peuples de la région des Balkans s'avérait, comme plus d'une fois dans l'histoire, important autant dans le domaine de l'action politique proprement dite, que dans celui de la culture, de l'éducation et de la recherche.

La résurgence du concept d'Europe centrale après la chute du système mondial bipolaire. La faillite du communisme et la chute du système mondial bipolaire de pouvoir, suivie par les crises plus ou moins violentes que le démembrement de l'Union Soviétique, de la Yougoslavie et de la Tchécoslovaquie ont entraîné, ont poussé autant les hommes d'État, que les géographes et les historiens à reconsidérer la carte politique et culturelle de l'Europe, voire à la remodeler. Le concept géopolitique balkanique a cédé le pas à des concepts liés à celui d'Europe – tels Europe centrale, Europe centrale méridionale, Europe centrale orientale – pas toujours acceptables au sens géographique stricte des termes, mais pleins de sens politique, parce que destinés à témoigner à la fois de l'option ferme pour la civilisation de l'Europe occidentale des Balkaniques qui les emploient, ainsi que de la détermination des Occidentaux à les intégrer dans une Union Européenne libérale et démocratique. Somme toute, l'on assiste à une véritable résurrection du concept d'Europe centrale, espace tampon autrefois entre le Reich allemand et l'Empire russe,

Victor Papacostea, l'autre chez Madame Pia Dumitru Danielopolu, la petite-fille de Victor Papacostea qui me l'a confiée pour la faire imprimer sous l'égide de Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie roumaine, avant d'en faire don à la Bibliothèque de l'Académie roumaine.

espace destiné à servir maintenant aux anciens pays communistes de l'Europe de l'Est comme antichambre de l'Union Européenne, dont le noyau dur reste l'Europe occidentale, constituant elle-même, entre 1954 et 2011, une Union de l'Europe Occidentale, appelée à organiser la cohésion, la défense commune et la sécurité des pays européens et d'anéantir les éventuelles menaces de l'impérialisme soviétique. L'Union de l'Europe occidentale s'est fait un devoir de contribuer à la création et à l'élargissement de l'Union Européenne et l'évolution de la terminologie géopolitique, témoignant d'une volonté de nos jours générale d'européanisation est une preuve de plus que ses efforts ont abouti.

Dans le sillage des démarches dues aux politiques et aux savants de l'intervalle entre les deux guerres mondiales, différentes formules de taxinomie géographique ont été proposées par des organismes et instances politiques officielles, par certains hommes d'État et diplomates, ainsi que par des savants qui font autorité en matière d'histoire, de géographie ou des sciences politiques. Les principes, les arguments et les objectifs de toutes ces tentatives taxinomiques, qu'elles soient d'ordre pratique immédiat ou purement théorique, sont essentiellement politiques et nullement géographiques ou historiques. Leur examen approfondi serait sans aucun doute extrêmement utile pour quiconque tâche à comprendre les principales tendances dans la vie politique de l'Europe contemporaine. Passablement diverses, divergeantes parfois, ces tendances témoignent du fait qu'il n'y a ni une seule perception européenne des Balkans, commune à l'Europe occidentale, à l'Europe centrale orientale, centrale méridionale, centrale nordique ou à l'Europe de l'Est, ni une seule perception balkanique de l'Occident, mais une multitude de représentations diverses et nuancées, assez souvent subjectives et tendancieuses, imbues de préjugés et d'esprit partisan, qu'il est grand temps d'examiner suivant la méthode comparative avec tout l'esprit de finesse dont on serait capable³⁰.

Bon nombre de savants et politiques considèrent de nos jours les Balkans, comme la zone méridionale de l'Europe centrale, délimitée par la ligne Sava-Kupa-Danube au nord et par les côtes de la Méditerranée et de l'Égée au sud. Les contrées de la Croatie situées au sud des fleuves Sava et Kupa, la Bosnie-Herzégovine, la Serbie, le Monténégro, la Macédoine, la Bulgarie, l'Albanie, la Grèce et la Turquie européenne feraient partie de cette zone constituant une entité géographique et historique à la fois³¹. La Roumanie ne serait donc pas un pays balkanique, elle appartiendrait à la zone alpine-

³⁰ Elena Zamfirescu, politologue et haut fonctionnaire du Ministère des Affaires Étrangères de la Roumanie, retrace dans un livre très étoffé l'évolution de ces tentatives taxinomiques et le progrès de l'idée européenne que la terminologie géographique dévoile ; voir E. Zamfirescu, *Mapping Central Europe*, Clingendael, 1996.

³¹ P.R. Magocsi, *Historical Atlas of East Central Europe*, Seattle-Londres, 1993. Cf. A. Sellier et J. Sellier, *Atlas des peuples de l'Europe centrale*, Paris, 1991. Cf. E. Zamfirescu, *op. cit.*, p. 48-49.

carpathique de l'Europe centrale, à côté de la République Tchèque, la Slovaquie, l'Autriche, la Hongrie, la Slovénie, les contrées de la Croatie situées au nord de Sava et Kupa et l'Italie de nord-ouest³². Une troisième zone de l'Europe centrale, la zone nordique, qui s'étendrait de la Mer Baltique jusque dans les Carpathes, les Sudètes et le Pruth, comprend l'ancienne Allemagne de l'Est, la Pologne, la Lituanie, la Belarus, la partie de l'Ukraine qui s'étend à l'Ouest du Dniepr et la République de Moldavie³³.

Il ne me semble ni justifiable, ni nécessaire, ni utile de remplacer les concepts et les termes géographiques traditionnels « Péninsule balkanique », « Balkans », « Sud-Est Européen », considérés comme équivalents par toute une série d'éminents géographes et historiens, par celui d'Europe centrale avec ses variantes diversement nuancées, pas du tout moins vagues et conventionnelles. Au fond, ce qui nous importe c'est que le terme choisi dévoile, d'une part, le caractère unitaire en diversité et singulier du monde balkanique, qu'il signale, d'autre part, les attaches historiques de ce monde avec tout son voisinage européen non balkanique et son option pour la civilisation européenne.

³² Elena Zamfirescu cite comme précurseurs de Magocsi en ce qui concerne le caractère centre-européen et non balkanique de la Roumanie: le belge Alphonse Carpentier (1910), Otto Freiherr von Dungern (1916), les bulgares Anastase Ischirkoff (1917) et D. Rizoff (1917), le serbe Jovan Cvijić (1918), le géographe italien Riccardo Riccardi (1924), Auguste Gauvin (1930), le géographe britannique Gordon East (1939), les savants britanniques Hugh Seton-Watson (1945) et J.C. Mattley (1970), ainsi que Zbigniew Brzezinski (1990) pour lequel les concepts Balkans et Europe centre-méridionale sont équivalents.

³³ La République de Moldavie reste séparée donc ainsi de la Roumanie, en dépit du fait qu'elle ne constitue que la moitié orientale de la province historique roumaine de Moldavie, illégitimement cédée par l'Empire ottoman à l'Empire russe en 1812 et sans aucun égard pour l'identité ethnique, linguistique et culturelle roumaine de la majorité absolue de ses habitants qui avaient proclamé en 1918 l'union avec la Roumanie. La raison de cette formule taxinomique est purement politique.

BALKANOLOGIE ET POLITIQUE EN ROUMANIE AU XX^e SIÈCLE

Quarante-cinq ans se sont déjà écoulés depuis que, le 20 juin 1962, à Bucarest, succombait subitement à une attaque d'apoplexie le Professeur Victor Papacostea (1900–1962), ancien titulaire de la chaire d'histoire des peuples balkaniques de l'Université bucarestoise, fondateur et directeur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques (1937–1948) et de la revue *Balcania* (1938–1948), promoteur infatigable de la balkanologie et de la solidarité balkanique à la fois. La mort le trouvait tout adonné à la tâche que l'Académie de la République Populaire Roumaine avait décidé de lui assigner : la mission, qui lui tenait à cœur, de rebâtir, quinze ans après leur destruction, ces deux institutions fondées et dirigées par lui. En juin 1962, il avait déjà réussi à rassembler autour de lui l'équipe qui allait constituer le noyau dur du nouvel Institut d'Études et Recherches Balkaniques – il s'agissait d'un groupe d'anciens disciples¹, vieux collègues² et proches collaborateurs³, auxquels se sont adjoints quelques jeunes chercheurs d'avenir⁴ – et tout était déjà prêt pour mettre sous presse les deux premières fascicules de la nouvelle *Balcania*. Il n'a eu le bonheur de les feuilleter, ni de monter l'escalier de l'Institut, installé dans une belle maison au centre de la ville, près de son ancien siège.

Il est sûr et certain que l'Académie de la République Populaire Roumaine avait laissé à Victor Papacostea une liberté d'initiative et de décision assez inhabituelle à l'époque : il eut la liberté de dresser de son propre chef le schéma fonctionnel de l'Institut et de définir les sévères critères professionnels pour juger de la valeur des chercheurs, il eut la latitude de procéder lui-même au choix de ses collaborateurs et de structurer comme bon il lui semblait la revue, en décidant personnellement du sommaire de chaque numéro, après avoir lu attentivement et d'un œil critique les textes proposés dont il avait le droit d'apprécier la teneur scientifique et la tenue littéraire, pour proposer à l'Académie de la République Populaire Roumaine d'être acceptés, refusés ou corrigés. Ce qui plus est, l'Académie semblait avoir fait sienne l'idée d'unité dans la diversité du monde balkanique que Victor Papacostea n'avait jamais

¹ Tels Ioan Matei, Ariadna Camariano-Cioran, Constantin Velichi, Constantin Diculescu, Sava Iancovici, Dinu C. Giurescu, Vladimir Iliescu, Mircea Voicana, Corina Nicolescu.

² Tels C.C. Giurescu, Radu Vulpe, Emil Petrovici, Petru Caraman, Ion Conea, Al. Elian.

³ Tels Emil Condurachi, Fr. Pall, I.D. Ștefănescu.

⁴ Tels Al. Duțu et Virgil Căndea.

cessé de propager avec l'ardeur d'un croyant et le zèle d'un missionnaire, ainsi que la conception même de la balkanologie à laquelle cette idée d'unité dans la diversité servait d'assise théorique. Conformément à cette conception, fruit du labeur de toute une série de savants des XIX^e–XX^e siècles⁵, la balkanologie est un système scientifique cohérent d'études nécessairement interdisciplinaires et comparatives concernant l'inextricable mosaïque naturelle de langues, nations, ethnies, confessions qu'a toujours constituée la Péninsule balkanique. Elle se propose de relever et d'expliquer autant les facteurs d'unité du monde balkanique, que les particularités distinctives de ses composantes. Le fait de lui avoir confié la mission de refaire l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de relancer la revue *Balcania* témoignait de la haute opinion que l'Académie de la République Populaire Roumaine se faisait de la personnalité et des compétences scientifiques de Victor Papacostea, mais il était aussi une preuve de la détermination de cette importante institution à renouer avec la tradition scientifique nationale de l'époque pré-communiste, au moins dans le domaine des études balkaniques.

Ce regain d'intérêt pour les Balkans et la balkanologie était la conséquence immédiate d'une réorientation de la politique étrangère du gouvernement roumain, appuyée, sinon inspirée en l'occurrence par Moscou. En 1948, Staline avait condamné les tentatives conjointes de Iosip Broz Tito et de Georges Dimitroff de promouvoir le projet d'une confédération balkanique jouissant, certes, d'une large autonomie par rapport à l'Union Soviétique. Pour témoigner de leur obéissance envers Kremlin, les communistes roumains avaient répudié alors ces tendances et, avec elles, la balkanologie. Le lendemain de leur installation définitive au pouvoir, ils avaient dissous les deux principales institutions académiques spécialisées dans ce genre d'études et leurs périodiques : l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Nicolae Iorga (1913–1938), dirigé au moment de sa dissolution par Nicolae Bănescu (1878–1971), avec sa *Revue historique du Sud-Est européen* dont le directeur était G.I. Brătianu (1898–1953) et l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques de Victor Papacostea (1937–1948) avec sa *Balcania*⁶. Vers le commencement des années 60, après la mort de Staline et la condamnation du culte de sa personnalité par N.S. Khrouchtchev, la situation politique internationale semblait évoluer dans un sens favorable à l'épanouissement du climat de détente entre les deux blocs politiques et militaires rivaux du monde, celui du Pacte de Varsovie, patronné

⁵ Victor Papacostea avait une prédilection marquée pour Constantin Jireček (1854-1918), Jovan Cvijić (1865-1927) et Nicolae Iorga (1871-1940), mais il citait aussi souvent George Murnu (1868-1957), Kristian Sandfeld-Jensen (1873-1942), Theodor Capidan (1890-1953).

⁶ Du dernier numéro de *Balcania* (IX, 1946), dont les planches ont été détruites sur ordre des autorités, ne sont restées que deux séries complètes d'épreuves, l'une se trouvait chez Radu Vulpe, l'autre chez Victor Papacostea.

par l'Union Soviétique, et celui de l'OTAN, patronné par les États Unis. L'atmosphère générale semblait propice à la redécouverte par les savants du caractère unitaire dans la diversité du monde balkanique, à l'affirmation de la vocation européenne de ce monde, au recouvrement par les peuples balkaniques du sens profond et de la valeur salutaire de leur solidarité, condition indispensable de leur commune liberté. Soit de leur propre chef, soit sous l'inspiration de Moscou, les dirigeants politiques de Bucarest lancèrent un appel à transformer les Balkans en zone dénucléarisée, vouée au développement pacifique de toutes les nations balkaniques, indépendamment des régimes politiques et des alliances militaires en vigueur qui les rangeaient dans l'un ou l'autre des deux blocs qui se partageaient le monde. L'évolution dans les Balkans pouvait offrir à l'humanité entière un exemple de ce que devait être la coexistence, sinon la convergence même des deux systèmes socio-politiques existants, le système capitaliste de l'économie libre et de la démocratie libérale pluraliste et le système socialiste du dirigisme économique et du centralisme « démocratique » à parti unique. Le rôle qui revenait à la Roumanie dans ce processus de détente et rapprochement entre les peuples de la région des Balkans s'avérait, comme plus d'une fois dans l'histoire, important autant dans le domaine de l'action politique proprement dite, que dans celui de la culture, de l'éducation et de la recherche. Suivant l'opinion presque unanime des responsables roumains des relations culturelles internationales de la Roumanie et de ses représentants auprès de l'UNESCO – Athanase Joja (1904–1972), Tudor Vianu (1897–1964), Mihai Ralea (1896–1964), Emil Condurachi (1912–1987), Mihai Ghelmegeanu (1896–1984) – il était grand temps que Victor Papacostea reprenne son activité d'animateur et coordinateur des études balkaniques en Roumanie.

Cependant, les autorités politiques communistes du pays n'acceptaient pas sans réserve ce point de vue. Leurs émissaires avaient averti discrètement, mais de manière très ferme Victor Papacostea de ne pas nourrir l'illusion de jamais recouvrir le poste de directeur de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de la revue *Balkanica*. Si ses compétences professionnelles et son expérience scientifique pouvaient le rendre utile et recommandable comme expert en balkanologie, il était incompatible avec n'importe quelle position ayant trait à l'idéologie communiste de rigueur à cause de son passé politique « bourgeois ». En effet, Victor Papacostea avait été une personnalité marquante, particulièrement active, du Parti National Libéral. Chef de l'organisation départementale de Caliacra et député à la Chambre dans les années trente, au nom de la faction libérale de Georges I. Brătianu, il prit part, au nom du Parti National Libéral réunifié sous la direction de Dinu I.C. Brătianu, à la préparation politique du coup d'État royal du 23 août 1944 et fut nommé, après l'éviction du maréchal Ion Antonescu, sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Éducation Nationale dans les gouvernements des généraux Constantin Sănătescu (4

novembre 1944 – 5 décembre 1944) et Nicolae Rădescu (6 décembre 1944 – 5 mars 1945). Aux élections parlementaires de 1946, il posa, sans succès, sa candidature au nom du Parti National Libéral, manifestant franchement son opposition au Parti Communiste et à ses acolytes. Depuis la nuit de 5/6 mai 1950 jusqu'au 17 septembre 1955, il fut détenu abusivement dans la fameuse prison de Sighet avec tous les anciens dignitaires non communistes du royaume de Roumanie sans jamais comparaître devant un juge. Incarcéré pour une seconde fois à la veille du Noël 1957 dans la prison de Malmaison, à Bucarest, sous l'accusation forgée de toutes pièces d'avoir conspiré avec ses anciens amis politiques en vue de la restauration en clandestinité du Parti National Libéral, il fut mis en liberté, gravement malade, le 29 mai 1958, faute de preuves suffisantes pour son incrimination, après avoir subi des interrogatoires accablants et des tortures⁷.

Voilà pourquoi l'Académie de la République Populaire Roumaine se vit obligée, malgré soi, de charger formellement de la direction provisoire de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de la revue *Balcania* non pas l'ancien ministre libéral et détenu politique Victor Papacostea, mais le professeur Iorgu Iordan (1888–1986), vice-président de l'Académie et prestigieux romaniste, ancien ambassadeur du roi Michel I^{er} en Union Soviétique sous le gouvernement de Petru Groza (1945–1947), et membre du groupe agrarien de gauche des universitaires de Iași – Mihai Ralea (1896–1964), Andrei Oțetea (1894–1977), Petre Andrei (1891–1940) – avant la guerre, devenu ensuite, bon gré, mal gré, membre du Parti Communiste. Heureux de pouvoir accomplir ce qu'il considérait être la mission de sa vie, même si officiellement il n'était que le second de Iorgu Iordan, Victor Papacostea collabora par ailleurs volontiers avec ce savant authentique, qui était de plus un homme sensé et qui lui laissait les mains libres en tout ce qui concernait l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et la revue *Balcania*.

Trois semaines après le décès de Victor Papacostea, Athanase Joja, Président de l'Académie de la République Populaire Roumaine et de la Commission nationale roumaine pour l'UNESCO, prononçait à Sinaia l'allocution d'ouverture du premier colloque international sur *Les civilisations balkaniques* (8–12 juillet 1962)⁸. Des travaux de cette réunion, à laquelle participaient des savants appartenant à seize pays, est née l'idée d'une

⁷ Cf. N.-Ș. Tanașoca, « Victor Papacostea (1900–1962). O viață dedicată balcanologiei și solidarității balcanice », dans le volume *Balcanologi și bizantiniști români*, Bucarest, 2002, p. 211–214.

⁸ Voir les *Actes du Colloque international des civilisations balkaniques* organisé par la Commission Nationale Roumaine pour l'UNESCO et l'Académie de la République Populaire Roumaine, sous les auspices de l'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture, Sinaia, 8–14 juillet 1962.

organisation internationale pour la promotion des études balkaniques et sud-est européennes. Une année plus tard, le 23 juillet 1963, à Bucarest, une deuxième réunion internationale adoptait les Statuts de notre Association Internationale d'Études du Sud-Est Européen⁹. Il est vraiment étonnant de constater que ni au colloque de Sinaia, ni à la réunion de Bucarest, le nom de Victor Papacostea ne fut évoqué. Dans l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie de la République Populaire Roumaine, fondé à Bucarest en 1963 au prix de grands efforts de sa part, ainsi que dans les pages de la *Revue des Études Sud-Est Européennes*, dont les deux premiers fascicules, qu'il avait préparés, sortirent en 1963, on ne parlait qu'en passant et avec réticence de la personnalité de Victor Papacostea et de son rôle, tellement important, dans l'évolution et le relancement de la balkanologie roumaine. Cette discrétion est franchement consternante d'autant plus que parmi les participants roumains au colloque de Sinaia et à la réunion de Bucarest il y avait pas mal de fidèles à toute épreuve du savant disparu : disciples dévoués, admirateurs sincères, proches collaborateurs, amis de longue date, des gens qui avaient insisté pour sa nomination en tête de l'Institut, des personnalités appartenant au beau-monde académique et politique de l'époque qui n'avaient pas hésité à lui donner des lettres de recommandation et des déclarations écrites confirmant sa valeur scientifique, son orientation démocratique, son patriotisme¹⁰. Pourquoi la personne de Victor Papacostea tombait-elle dans ce drôle d'oubli au moment même du triomphe de sa cause ?

La réponse à cette question se trouve dans les dossiers secrets de Victor Papacostea, dressés par la police politique, la fameuse *Securitate*, dossiers récemment déclassifiés, se trouvant dans les Archives du Conseil National pour l'Étude des Archives de la *Securitate* générale (*Consiliul Național pentru studierea Arhivelor Securității*, en abrégé CNSAS), que je tiens à remercier de m'avoir donné l'autorisation de les étudier et publier. Dans les Archives du CNSAS il y a au moins deux dossiers comprenant plusieurs volumes qui concernent Victor Papacostea: 1^o son dossier pénal, ayant trait à l'enquête et au procès du soi-disant « groupe clandestin national-libéral » dirigé par Aurelian Benteoiu¹¹, dans lequel l'historien avait été inclus par ses enquêteurs sans preuves

⁹ Cf. Bulletin AIESEE, I, 1963, 1-2, p. 5-23 ; Em. Condurachi, *Association d'Études du Sud-Est Européen (AIESEE). Buts et activités. 1963-1977*, Bucarest, 1978.

¹⁰ Dans l'archive de la famille Papacostea se trouvent les copies authentifiées par Victor Papacostea de telles lettres de recommandation et déclarations signées par Mihail Ralea, Emil Petrovici, Al. Rosetti, Emil Condurachi, Gh. Vlădescu-Răcoasa, Petre Constantinescu-Iași, Al. Graur.

¹¹ Aurelian Benteoiu (1892-1962), homme politique roumain, membre marquant du Parti National Libéral, ancien ministre, incarcéré par le régime communiste entre les années 1948-1956. Inculpé pour avoir essayé de refaire à l'aide d'un groupe d'anciens libéraux le Parti National Libéral en clandestinité, il a été arrêté de nouveau en novembre 1957, jugé et condamné à 25 ans de prison ; il est mort en prison le 27 juin 1962. Du « groupe Aurelian Benteoiu » faisaient partie Georgel Ghiorgheu, Hurmuz Aznavorian, Niculae Sibiceanu, Dan A. Lăzărescu, ancien chef de cabinet de

suffisantes pour être inculpé et 2° son dossier de surveillance informative SRI 68057, CNSAS i 5596, dossier clos le 12 novembre 1962, en raison du « décès de l'objectif ».

Ce deuxième dossier renferme des documents des années 1960–1962, dans lesquels sont soigneusement enregistrées et parfois commentées, à base de données fournies par diverses « sources », c'est-à-dire par des indicateurs de la police politique de son entourage, toute sorte d'informations concernant la vie privée et publique de Victor Papacostea et de toute sa famille, ses idées, ses sentiments, ses états d'esprit, son éventuelle activité politique clandestine, son activité au service de l'Académie de la République Populaire Roumaine ayant comme but la restauration de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et le relancement de la revue *Balcania*, son influence sur les jeunes collaborateurs de la *Balcania* et sur les membres de sa famille, en premier lieu sur les historiens Cornelia Teofana Papacostea¹², sa fille, et Șerban Papacostea¹³, le fils de son frère. La *Securitate* était particulièrement intéressée à surveiller les relations de Victor Papacostea avec d'autres intellectuels et politiques roumains ou étrangers, elle interceptait sa correspondance et ses conversations téléphoniques avec ceux-ci, de même que la correspondance et les conversations téléphoniques de tous les autres membres de la famille Papacostea¹⁴.

Les indicateurs, pour la plupart des gens de l'entourage de Victor Papacostea, anciens amis, collègues, disciples, dont quelques-uns fréquentaient

Victor Papacostea, ainsi que Victor Papacostea et Savel Rădulescu ; les deux derniers ont été mis en liberté après l'enquête, faute de preuves suffisantes. Ce dossier de Victor Papacostea a été étudié par Ioan Opriș, « Victor Papacostea și tentativele de renaștere a mișcării liberale », dans idem, *Istoricii și securitatea*, II, Bucarest, 2006, p. 143-156. Les documents concernant l'enquête et le procès du groupe Aurelian Bentoiu ont été, en partie, publiés dans CNSAS, *Securitatea. Structuri-cadre. Obiective și metode*, vol. I (1948-1967), F. Dobre (coord.), F. Banu, Th. Bărbulescu, C. Ivan Duică, L. Țăranu, Bucarest, 2006.

¹² Cornelia Papacostea-Danielopolu (1927-1998), historienne, réputée pour ses études concernant l'histoire du néo-hellénisme.

¹³ Șerban Papacostea (né en 1928), historien, disciple de Georges Brătianu et Andrei Oțetea, professeur à l'Université « Ovidiu » de Constanța, ancien directeur de l'Institut « Nicolae Iorga » (1990-2001), membre correspondant de l'Académie Roumaine (1990) et de l'Académie Ligure des Lettres et des Sciences, réputé pour ses études concernant le Moyen Âge, l'Olténie au XVIII^e siècle, le régime phanariote et l'histoire de la mer Noire. Il est le fils de Petre Papacostea (1893-1969), avocat et homme politique, frère aîné de Victor Papacostea.

¹⁴ Dossier SRI 68057, CNSAS i 5596, 370/7 mai 1962, p. 11-13, *Note concernant les mesures à prendre dans le dossier de surveillance de Victor Papacostea que l'on ouvre*. Le capitaine Vasile Dumitru y présentait les mesures à prendre pour mieux surveiller Victor Papacostea. L'agent *Băleanu* était chargé de constater quelle est l'influence de Victor Papacostea sur Șerban Papacostea et Cornelia Papacostea. Le capitaine annonce à ses supérieurs que l'agent *Băleanu* réussira, semble-t-il, sous peu à s'introduire dans le cercle de la famille Papacostea. Il rapporte aussi que toute la correspondance et toutes les conversations téléphoniques de tous les membres de la famille Papacostea (qui habitait la même maison) seront interceptées pendant un mois.

sa maison et le recevaient chez eux, signaient avec de noms de guerre les notes informatives qu'ils remettaient aux officiers de liaison de la *Securitate* au cours de rencontres dans des maisons conspiratives. Les officiers reformulaient ces notes avant de les faire dactylographier pour les remettre à leurs supérieurs. Après avoir vérifié les informations, la *Securitate* décidait des mesures à prendre : il s'agissait soit d'intensifier, soit de relâcher la surveillance de Victor Papacostea, de faire entrer dans l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et dans la rédaction de la revue *Balcania* des gens dignes de confiance, communistes authentiques vérifiés, adeptes incorruptibles du marxisme-léninisme, dévoués au régime socialiste en place, de mettre sous observation permanente la maison Papacostea, de mettre sous surveillance le vice-président de l'Académie Iorgu Iordan, suspecté d'avoir donné carte blanche à Victor Papacostea pour choisir ses collaborateurs et pour décider du contenu de la revue. Voilà la liste des indicateurs chargés de fournir, sous des noms de guerre, des informations sur Victor Papacostea: *Miron*, juriste, ami et conseiller juridique de la famille Papacostea, *Gheorghe Mihăescu* et *Victor Marcel*, anciens amis politiques, membres du Parti National Libéral, *Barbu Râmniceanu*, intellectuel particulièrement doué et cultivé, spécialiste en sciences économiques du système de l'Académie de la République Populaire Roumaine, peut-être même membre de l'Académie, en bonnes relations avec Iorgu Iordan, *Vergiliu*, salarié de l'Académie, collaborateur de Victor Papacostea dans la rédaction de la revue *Balcania*, moins bien placé que Barbu Râmniceanu pour recueillir des informations pertinentes, *Băleanu*, chargé plutôt de surveiller Șerban Papacostea, *Iliescu Silvia-Valerica* (nom réel), collocataire de la famille Papacostea, 19, rue Caragea-Vodă, dénonciatrice, acharnée contre ce « nid de réactionnaires nostalgiques de l'ancien régime », *Călinescu*, spécialiste en pédagogie, consulté parfois par Victor Papacostea qui préparait une *Histoire de l'enseignement supérieur en Roumanie*, *Costin Mironescu*, salarié à la Bibliothèque de l'Académie, collègue de Cornelia Papacostea, chargé de fournir des informations à son sujet, *Nichifor*, *Bianu*. L'identité réelle de quelques-uns de ces indicateurs n'est plus un secret pour moi, mais je ne considère pas absolument nécessaire de la dévoiler. Il me semble, en revanche, important de souligner le nombre vraiment choquant des indicateurs et des officiers de *Securitate* chargés de surveiller un homme de science, que les autorités académiques et politiques du pays avaient officiellement invité à user de ses compétences au service de son pays. Cela en dit long du régime de terreur imposé par les communistes aux intellectuels roumains.

Il me serait, certes, impossible de présenter dans mon intervention tous les documents des dossiers de Victor Papacostea, que je vais d'ailleurs publier sous peu. Je me bornerai à constater pour l'instant que de ces documents il ressort comment, dans les années 1960–1962, la police politique communiste de Roumanie, qui surveillait de très près la vie, les relations, les conversations et

l'activité de Victor Papacostea, s'est employée finalement à provoquer son éloignement de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de la revue *Balcania*, dont l'œuvre de restauration lui avait été confiée par l'Académie de la République Populaire Roumaine, avec l'indispensable accord préalable des dirigeants politiques du Parti et de l'État. La méfiance de la *Securitate* à l'égard de Victor Papacostea avait des raisons idéologiques et politiques. Dominée par les cercles conservateurs du Parti Communiste Roumain, alliés aux derniers nostalgiques soviétiques du régime stalinien, la *Securitate* voyait d'un mauvais œil à cette époque la politique de détente et rapprochement entre les deux blocs politiques et militaires du monde, ainsi que toute tentative d'émancipation nationale de la Roumanie. L'idée que le monde balkanique serait unitaire dans sa diversité, en dépit de l'appartenance des États de la Péninsule à l'un ou l'autre de ces deux blocs, l'obstination à souligner le besoin de solidarité des peuples balkaniques, la sympathie manifeste de Victor Papacostea pour tous les projets de confédération balkanique jamais esquissés, enfin la manière dont il concevait la balkanologie venaient à l'encontre de la politique et de la doctrine idéologique servie par la *Securitate*. C'est pourquoi, ainsi qu'il ressort de ces dossiers, le 7 mai 1962, cinq semaines avant la mort de l'historien, décidée d'en finir une fois pour toutes avec les problèmes créés par la position d'autorité qu'il allait occuper dans l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques, la *Securitate* ouvrait un nouveau dossier de stricte surveillance individuelle de Victor Papacostea et indiquait à ses agents les mesures à prendre à cette fin. La police préparait, à mon avis, une nouvelle incarcération de l'indésirable promoteur de la balkanologie et de la solidarité balkanique.

La chasse au savant commença le 12 janvier 1962, avant que Victor Papacostea soit annoncé officiellement par l'Académie de la République Populaire Roumaine qu'il aura la tâche de restaurer l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de lancer la nouvelle série de la revue *Balcania*. L'indicateur Barbu Râmniceanu rapporte au commandant Dragoș Ițcuș qu'il rencontre dans la maison conspirative « Mitroi » tout ce qu'il vient d'apprendre de la bouche de Victor Papacostea au sujet de la relance des études balkaniques en Roumanie. Le rédacteur officiel de la revue *Balcania* sera le Professeur Iorgu Iordan, mais, puisqu'il est accaparé par d'autres charges, le rédacteur réel sera Victor Papacostea, fondateur dans les années trente de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques de Bucarest et de la revue *Balcania*. Victor Papacostea devra obtenir l'avis de Iorgu Iordan pour tous les textes à publier et pour toutes les décisions qu'il aura à prendre. Selon Barbu Râmniceanu, il est de haute importance qu'un Institut d'Études et Recherches Balkaniques soit fondé à Bucarest, mais il n'est point opportun que Victor Papacostea dirige cette institution, ainsi que la revue qui sera publiée, puisqu'il est totalement confus du point de vue politique et idéologique. C'est ce qui ressort des textes que Victor Papacostea a rédigés à l'intention des responsables de l'Académie de la

République Populaire Roumaine au sujet de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de la revue *Balcania*, les remettant, paraît-il, à Athanase Joja, président de l'Académie et à Iorgu Iordan, vice-président et dont lui-même, Barbu Râmnicéanu, a obtenu, à titre de prêt, pour quelques jours, un troisième exemplaire. Victor Papacostea a remis aussi à Iorgu Iordan une liste des éventuels collaborateurs étrangers de la *Balcania*, que celui-ci a déjà envoyée au Ministère des Affaires Étrangères pour obtenir l'avis de rigueur. Selon une note finale du commandant Dragoș Ițcuș, Iorgu Iordan accorde tout son appui à Victor Papacostea et, par conséquent, il est lui aussi « travaillé en action », c'est-à-dire mis sous surveillance. Les indicateurs Barbu Râmnicéanu et Virgiliu auront le devoir d'entamer des conversations à but informatif avec lui. L'agent Barbu Râmnicéanu est chargé d'étudier les textes qu'on lui a prêtés, de discuter les problèmes de l'Institut et de la revue avec Victor Papacostea et de faire ensuite le rapport de rigueur¹⁵.

Le 26 janvier 1962, l'indicateur Barbu Râmnicéanu rencontre de nouveau dans la maison conspirative « Mitroi » le commandant Dragoș Ițcuș, auquel il remet une ample note informative (14 pages), comprenant les résumés des deux textes déjà mentionnés de Victor Papacostea assortis de ses propres commentaires critiques¹⁶. Il s'agissait d'un exposé de la structure et l'activité de l'ancien *Institut d'Études et Recherches Balkaniques* (54 pages) et d'un *Sommaire pour une rapide information sur le phénomène balkanique et la nécessité des études comparatives* (17 pages), brillant essai sur la genèse de l'unité dans la diversité du mode balkanique et plaidoyer en faveur des principales thèses et méthodes de la balkanologie. Cette note informative venimeuse, écrite de mauvaise foi par Barbu Râmnicéanu, entièrement partagée par le commandant Dragoș Ițcuș en tant que représentant autorisé de la *Securitate*, contient la plus sévère condamnation de Victor Papacostea et de ses idées en matière balkanique au nom de la doctrine marxiste-léniniste. Barbu Râmnicéanu minimise l'importance de l'ancien Institut d'Études et Recherches Balkaniques, insinue qu'il aurait plongé ses racines dans une modeste conférence universitaire d'histoire des peuples balkaniques créée pour Victor Papacostea par son ami politique libéral C.C. Giurescu auprès de sa conférence

¹⁵ Dossier SRI 68057, CNSAS i 5596, 371/ 19 janvier 1962, *Note* strictement secrète du commandant Dragoș Ițcuș, à base de la note informative de Barbu Râmnicéanu du 12 janvier 1962. Conformément à la *Note* 312/SC/23 février 1962 du capitaine C. Stanciu, à base de la note informative de l'agent *Miron*, relatant la conversation que celui-ci avait eue avec Victor Papacostea le 12 février 1962, rencontré par hasard dans la rue, c'était Iorgu Iordan qui, au nom de l'Académie, avait annoncé Victor Papacostea de manière officielle, verbalement et par écrit, qu'il est chargé de contribuer à la relance de la balkanologie roumaine.

¹⁶ Dossier SRI 68057, CNSAS i 5596, 371/29 janvier 1962, *Note* strictement secrète du commandant Dragoș Ițcuș, à base de la note informative de Barbu Râmnicéanu du 26 janvier 1962.

d'histoire des Roumains¹⁷, et qu'il n'avait été reconnu officiellement par l'État roumain qu'en 1943, sous le gouvernement du maréchal Ion Antonescu¹⁸. La note insinue que, par ces textes, Victor Papacostea aurait voulu motiver de manière indirecte les propositions visant la restauration de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et la réapparition de la revue *Balcania* et imposer furtivement ses vues en matière de balkanologie. La mauvaise foi de l'indicateur est évidente, car les deux textes de Victor Papacostea ne faisaient que déployer en toute sincérité, non sans fierté, certes, pour ce qu'il avait entrepris par le passé, sa conception de l'unité du monde balkanique et sa manière de concevoir la balkanologie. Barbu Râmniceanu n'hésite pas de formuler contre Victor Papacostea l'accusation mensongère d'avoir dissimulé les noms de certains collaborateurs de son ancien Institut et de la *Balcania* pour créer la fausse impression qu'un tel Institut doit cultiver seulement l'archéologie, l'histoire de l'antiquité et du Moyen Âge, la linguistique, tandis que, de l'avis de l'indicateur, il est nécessaire, au contraire, de développer en premier lieu l'étude des transformations économiques, sociales, politiques et culturelles qui se produisent dans les pays balkaniques de nos jours, afin de fournir un appui à la politique balkanique de l'État roumain, à l'instar des Instituts de l'Académie des Sciences de l'Union Soviétique consacrés aux problèmes des pays socialistes ou de l'Amérique latine. Barbu Râmniceanu accuse ensuite Victor Papacostea d'éviter soigneusement des mots « entrés dans le vocabulaire courant de tous les citoyens de la Roumanie », comme, par exemple, « capitalisme », « socialisme », « bourgeoisie », « marxisme-léninisme », « la Roumanie bourgeoise et seigneuriale ». Il ne s'agirait pas d'un problème de lexique, mais d'un refus implicite de la doctrine marxiste-léniniste qui a engendré ces concepts. C'est ce

¹⁷ La « conférence » de C.C. Giurescu était en réalité sa chaire de professeur titulaire d'histoire des Roumains. Après de cette chaire, avait été créée une conférence d'histoire des Roumains balkaniques, que Victor Papacostea avait occupée par concours. Parmi les membres de la comission de concurs on rencontre le Professeur George Murnu, membre de l'Académie Roumaine, ancien professeur et maître de Victor Papacostea. Cette conférence a été transformée plus tard en chaire d'histoire des peuples balkaniques et occupée par Victor Papacostea. L'amitié des deux historiens dataient du temps qu'ils étaient étudiants et leurs conceptions de la science historique les rapprochaient plus que leurs options politiques libérales. Ils étaient tous les deux membres de l'équipe des jeunes historiens groupés autour de G.I. Brătianu, qui ont fait sortir la *Revista Istorică Română*.

¹⁸ En effet, l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques fut bugétisé par l'État en 1943, avec l'accord du gouvernement Ion Antonescu, Ministre de la Culture Nationale et des Cultes étant le philosophe Ion Petrovici. Ce que la venimeuse note de Barbu Râmniceanu omet de mentionner, c'est que la presse officielle nazie avait vivement incriminé à l'époque le gouvernement roumain, en l'accusant de soutenir un Institut qui « prône l'idée de l'unité du monde balkanique, à l'encontre de la conception du Reich qui regarde la Péninsule balkanique comme une région vouée à la diversité et à la multiplicité » ; cf. « Das Reich », 8, Berlin, 30 janvier 1944 chez N.-Ș. Tanașoca, *Balkanologi și bizantiniști*, p. 210-211, note 102.

que confirme le caractère anachronique, anti-scientifique et anti-marxiste de certaines théories par lui développées. Barbu Râmniceanu conteste, par exemple, le bien fondé de la théorie de Victor Papacostea concernant le caractère d'unité géographique naturelle de la Péninsule balkanique ; cette théorie ne serait qu'un écho de la conception anti-scientifique du rôle déterminant des facteurs naturels dans le développement socio-historique, conception combattue et démasquée depuis longtemps par le marxisme-léninisme, mais que l'ancien Institut d'Études et Recherches Balkaniques et la revue *Balcania* avaient adoptée. L'indicateur reproche aussi, et cela violemment, à Victor Papacostea d'avoir contesté la légitimité de l'État national dans les Balkans, cette forme d'État n'étant propre, selon lui, qu'à l'Occident, où les États nationaux correspondent à des unités géographiques parfaites, séparées par des frontières naturelles. La critique est au moins exagérée, car, par ses considérations sur la formation des États nationaux dans la Péninsule balkanique, Victor Papacostea n'entendait nullement contester la légitimité de l'État national en tant que tel, il mettait en doute seulement la manière rigide et obtuse dont on avait conçu dans cette région, à l'âge des nationalités, sous l'influence du modèle occidental, les frontières, devenues des « véritables murs chinois » séparant des entités prétendues homogènes du point de vue ethnique. Il constatait tout simplement que dans les Balkans il est impossible de tracer des frontières politiques coïncidant aux frontières ethniques, car tous les États balkaniques englobent d'importants groupes ethniques minoritaires appartenant aux autres balkaniques du voisinage. Victor Papacostea plaidait donc en faveur d'une liberté plus grande de communication transfrontalière dans la Péninsule balkanique, ainsi que pour le renforcement de la solidarité entre les ethnies et les confessions qui composent les nations balkaniques, dans un esprit de tolérance réciproque et de fraternité. Cela d'autant plus que, dans les Balkans, il y a des nations, tels les Albanais, divisées en groupes parfois hostiles les uns aux autres par des particularités linguistiques et options confessionnelles diverses, tandis qu'il y en a d'autres, tels les Grecs et les Roumains, que des affinités culturelles et confessionnelles, ainsi qu'un certain style de vie presque identique rapprochent. La configuration tout à fait particulière du monde balkanique, mosaïque inextricable composé d'ethnies différentes, parlant plusieurs langues et pratiquant plusieurs confessions, oblige les nations balkaniques de vivre fatalement ensemble, comme elles ont toujours vécu par le passé. Cette symbiose de longue durée a engendré d'ailleurs une certaine mentalité commune à tous les peuples balkaniques.

La note reproche à l'Académie de la République Populaire Roumaine de ne pas avoir exposé dans un texte qui lui appartienne entièrement ses idées en matière d'études balkaniques et les projets qu'elle avait formés pour le nouvel Institut d'Études et Recherches Balkaniques et sa revue. En faisant circuler les textes de Victor Papacostea, l'Académie avait créé l'impression qu'elle partage les idées de celui-ci. Or, soutient Barbu Râmniceanu, la conception de Victor

Papacostea est fausse, elle n'a rien à voir avec le marxisme-léninisme, elle est complètement anachronique et anti-scientifique.

Les conséquences de cette note pouvaient s'avérer extrêmement graves. Argument policier pour l'éloignement définitif de Victor Papacostea de la vie scientifique, sinon pour son incarcération en tant qu'ennemi du peuple, elle justifia d'ailleurs le déclenchement d'une nouvelle poursuite de l'historien et la prise de mesures exceptionnelles de surveillance de tous les membres de sa famille¹⁹. Ce n'est que la mort qui mit fin, à la veille du colloque de Sinaia, à ces mesures exceptionnelles²⁰. Et pourtant, même après cette mort subite, on a tâché de minimiser par des moyens plus subtils et plus perfides le rôle de Victor Papacostea dans l'évolution de la balkanologie et de faire tomber complètement dans l'oubli sa contribution au développement et à la renaissance de cette discipline complexe en Roumanie : on a tâché d'intimider ses disciples, ses collègues, ses anciens collaborateurs, les déterminant de cacher leur admiration sincère à l'égard de Victor Papacostea, on n'a pas été las d'encourager le souvenir des anciennes animosités et rivalités entre ses disciples et

¹⁹ Cf. Dossier SRI 68057, CNSAS i 5596, p. 8-10. La *Décision d'ouverture du dossier individuel concernant Victor Papacostea*, dit carrément que les documents annexés, en premier lieu les notes informatives de Barbu Râmnicéanu et de l'agent Miron, « attestent de manière indubitable l'activité de diversion idéologique et les relations suspectes » de Victor Papacostea et justifient pleinement l'ouverture de la poursuite informative. Le but de cette poursuite est de vérifier et d'établir : « si, par hasard, Victor Papacostea ne profite pas du poste qu'il occupe pour lancer des théories antipopulaires, anti-scientifiques parmi ses relations et ses amis de l'Académie de la République Populaire Roumaine, sinon pour les introduire furtivement dans les pages de la revue *Balcenia* ; si ses relations internes et internationales n'ont pas, des fois, une influence pernicieuse sur lui ou bien s'il ne cherche pas à collaborer avec elles pour agir de manière hostile sur le front idéologique ; s'il ne tente pas éventuellement de déployer une activité hostile en usant de ses relations privées ou bien en alliance avec ses relations non professionnelles ; quelle est la position de Șerban Papacostea et de Cornelia Teofana Papacostea vis-à-vis de Victor Papacostea et de ses relations, tenant compte du fait que chez eux ils ont tous ensemble des relations suspectes et déploient une activité hostile ». Le but de cette démarche est « de démasquer complètement l'activité criminelle et les intentions hostiles » de Victor Papacostea.

²⁰ Dix jours avant la mort de Victor Papacostea, le 11 juin 1962, Barbu Râmnicéanu remettait une nouvelle note informative au commandant Dragoș Ițcuș dans la même maison conspirative « Mitroi » ; cf. Dossier SRI 68057, CNSAS i 5596, p. 18-20, 373/13 juin 1962. L'agent rapportait la conversation qu'il avait eue le même jour avec Victor Papacostea au sujet de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques. Il en résultait que le Conseil des Ministres de la République avait décidé de modifier la structure de l'Institut en y créant une section économique destinée à s'occuper des aspects économiques des relations interbalkaniques. Papacostea était inquiet de ne pas pouvoir trouver les gens aptes à faire ce travail. Barbu Râmnicéanu reproche encore une fois à Victor Papacostea d'avoir donné à la revue une orientation passéiste, n'accordant pas l'attention requise aux problèmes actuels des Balkans et il souligne de nouveau que le contrôle idéologique des articles est déficitaire, Victor Papacostea n'ayant pas entraîné dans la préparation de la revue *Balcenia* des gens qui aient « une formation et orientation marxiste-léniniste ferme ». Il revient une dernière fois sur le fait que le rôle de Iorgu Iordan est plutôt honorifique, tandis que le rôle effectif de rédacteur-en-chef appartient à Victor Papacostea.

collaborateurs de l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques et de la *Balcania*, d'une part et ceux de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de Nicolae Iorga, d'autre part, on a minimisé devant les représentants de la communauté scientifique internationale sa personnalité et son rôle dans la vie scientifique. De plus, l'Institut d'Études et Recherches Balkaniques s'était transformé d'un jour à l'autre en Institut d'Études Sud-Est Européennes et la *Balcania* se métamorphosait en *Revue des Études Sud-Est Européennes*, de l'équipe des chercheurs choisie par Victor Papacostea certains – tels Dinu C. Giurescu, Vladimir Iliescu, Mircea Voicana – quittèrent le nouvel Institut et de nouvelles recrues, parfois médiocres, y sont entrées²¹. Il me semble très significatif le fait que le professeur Iorgu Iordan, très critique à l'égard de quelques nouveaux venus, n'avait plus à jouer aucun rôle dans l'Institut d'Études Sud-Est Européennes de l'Académie de la République Populaire Roumaine dont il avait présidé la naissance. Quoiqu'on en dise, il me semble évident que la préférence accordée par les autorités roumaines à l'épithète « sud-est européen » ne relevait ni de l'attachement justifié des historiens roumains au souvenir de Nicolae Iorga, ni du scrupule de ne pas accréditer l'idée que la Roumanie et la Grèce seraient des pays balkaniques, ainsi qu'on pouvait prétendre, mais tout simplement de l'intention d'occulter au plus vite possible le souvenir de Victor Papacostea²².

²¹ Je dois mentionner que dans une note manuscrite ajoutée à la *Note concernant les mesures à prendre dans le dossier de surveillance de Victor Papacostea que l'on ouvre*, Dossier SRI 68057, CNSAS i 5596, 370/7 mai 1962, p. 11-13, après avoir constaté que « Barbu Râmniceanu ne pourra pas être en contact permanent avec les problèmes de l'Institut », un supérieur du commandant Dragoș Ițcuș lui recommandait « d'étudier attentivement le schéma de l'Institut qui est en cours d'être constitué et de recruter ici des agents idoines ».

²² Dans son intervention, au cours des travaux de la réunion de Bucarest, en 1963, Denis A. Zakythinos, « La naissance d'une Association Internationale », Bulletin AIESEE, I, 1963, 1-2, p. 5-6, se prononce, dans le sillage du polonais Thadée Zielinski, en faveur du syntagme « études sud-est européennes », au lieu d'« études balkaniques ». Le premier Président de l'AIESEE était sans doute de parfaite bonne foi lorsqu'il invoquait comme arguments en faveur de sa thèse le fait que le domaine géographique couvert par les études sud-est européennes sera nécessairement plus large que celui des études balkaniques, que le « balkanisme » a vécu et que l'on devrait rompre avec une tradition « balkanique » qui n'a pas été très constructive. Voir aussi les opinions qu'il avance dans ses rapports « La synthèse byzantine dans l'antithèse Orient-Occident », dans les *Actes du colloque international de civilisations balkaniques*, Sinaia, 1962, p. 107-115, et « État actuel des études du Sud-Est européen », rapport général présenté au deuxième Congrès international d'études sud-est européennes, dans Bulletin AIESEE, VIII, 1-2, 1970, p. 31-43. Il souligne ici le fait, d'ailleurs incontestable, que la Roumanie et la Grèce n'appartiennent pas seulement à la zone balkanique, la première étant liée à l'Europe centrale, la deuxième étant, par excellence, un pays méditerranéen. Je suis persuadé que, par la préférence accordée à ce syntagme, le grand historien grec voulait exprimer franchement son option pour la civilisation occidentale, ce qui n'était pas le cas de certains autres adversaires du terme « études balkaniques ». Il me semble pourtant bizarre que Denis A. Zakythinos n'a jamais évoqué le nom de Victor Papacostea, quoiqu'il connaissait très bien la revue *Balcania* et qu'il avait une conception des Balkans et de la

Le cas de Victor Papacostea n'est pas unique. À la même époque, on peut assister à de véritables combats entre communistes conservateurs et communistes réformistes au sujet de la réhabilitation de certaines personnalités de la culture roumaine – morts illustres, tels Titu Maiorescu, E. Lovinescu, Sextil Pușcariu, et vivants importuns, tels Lucian Blaga, Tudor Arghezi, George Călinescu – oubliés, marginalisés ou brutalement persécutés jusqu'alors, à cause de leur attachement aux valeurs de la tradition nationale et européenne de la Roumanie et de leur attitude réservée envers le régime totalitaire²³. La lutte pour la relance de la balkanologie, dans laquelle Victor Papacostea s'est engagé au prix de sa vie, n'était qu'un chapitre de la lutte pour la liberté, la dignité et la fraternité des peuples du Sud-Est européen. L'historien roumain est tombé en héros dans ce combat.

balkanologie très semblable à celle de l'historien roumain. En revanche, Cléobule Tsourkas, ancien ami et collaborateur de Victor Papacostea, n'hésitait point à le nommer « le père de tous les Instituts Balkaniques de notre Péninsule » (cf. *Symposium L'époque phanariote*, Thessalonique, 1974, p. 465) et Nikolaj Todorov, faisait l'éloge du balkaniste roumain (« Le premier Congrès et certains problèmes des études balkaniques », *Études balkaniques*, 6, 1967, p. 7-8). En passant soit dit, toutes les lettres de la correspondance de Cléobule Tsourkas avec Cornelia Papacostea-Danielopolu ont été interceptées et photographiées par la *Securitate* avant d'être postées de nouveau. Ces copies, accompagnées des procès-verbaux de rigueur, se trouvent dans le dossier de la fille de Victor Papacostea dans les Archives du CNSAS.

²³ Voir à ce sujet P. Țugui, *Amurgul demiurgilor, Arghezi, Blaga, Călinescu. Dosare literare*, Bucarest, 1998 et *Istoria și limba română în vremea lui Gheorghiu-Dej. Memoriile unui fost Șef de secție a CC al PMR*, Bucarest, 1999.

II. BYZANCE : SON HISTOIRE, SON HÉRITAGE, SON SOUVENIR

REMARQUES SUR LES LATINISMES DE L'HISTORIOGRAPHIE BYZANTINE (VII^e–X^e SIÈCLES)

Manibus H. Mihăescu oblatum

On pourrait dire que l'Empire byzantin est une métaphore, la traduction en grec de l'Empire romain chrétien. Achievée au VI^e siècle, au temps de Justinien, authentifiée à la même époque, Constantinople tâcha à l'imposer, après la chute de l'Occident et des territoires romanisés du Sud-Est de l'Europe comme seule version autorisée de l'*Imperium Romanum*. Certes, comme toute traduction, cette métaphore n'était qu'une belle infidèle par rapport à son prototype. En dépit de ses velléités, la nouvelle Rome grecque était bien différente de la première, qui reste unique. Elle avait une forte personnalité, son originalité très marquée qui lui valurent le nom distinctif, *byzantin* de la part des historiens. Et pourtant, la romanité de Byzance ne saura être mise en doute par personne.

L'impressionnante œuvre de translation en grec de l'Empire et de sa civilisation imposa à ceux qui s'en chargèrent – agents de l'expansion romaine en Orient, intellectuels grecs convertis à la romanité, citoyens hellénophones de l'Empire désireux de faire carrière politique – la création de néologismes. C'est ainsi que la langue grecque s'enrichit de latinismes – décalques linguistiques et mots d'emprunt. Les derniers surtout sont les preuves les plus frappantes de l'attachement des Byzantins aux origines romaines de leur État. L'étude de ces latinismes du lexique byzantin est encore, à ses débuts. Un savant qui a tracé de main de maître les voies à suivre par la recherche dans ce domaine, feu Gilbert Dagron, prononce un jugement très sévère sur la littérature scientifique du problème. « *Quelques tentatives, trop modestes ou trop ambitieuses* », constate le byzantiniste français, en parlant des ouvrages de Léon Lafoscade (1892), Ludwig Hahn (1906), Henrik Zilliacus (1935), « *ont jusqu'à maintenant échoué* »¹. En effet, malgré leur mérite d'avoir posé, quelquefois de manière remarquable, le problème, la plupart de ces ouvrages consacrés aux latinismes du grec byzantin sont fondés sur une base documentaire insuffisante ou bien sont-ils dépourvus de sens historique.

¹ G. Dagron, « Aux origines de la civilisation byzantine : langue de culture et langue d'État », *Revue historique*, 489, janvier-mars 1969, p. 24.

Arrêtons-nous un instant sur l'ouvrage de Federico Viscidi, *I prestiti latini nel greco antico e bizantino* (Padoue, 1944), l'une des plus ambitieuses parmi ces tentatives qui ont échoué. L'auteur prend en considération les latinismes inventoriés et commentés par les dictionnaires de Charles Du Cange et de Sophoclès. Il ne descend pas aux textes mêmes. Après avoir réparti les mots latins par siècles, suivant la date des attestations enregistrées dans les dictionnaires, Viscidi s'aventure à dresser, à partir de ces points de repère tellement vagues, la courbe des variations d'intensité de l'influence latine dans le lexique grec depuis les temps anciens jusqu'au XI^e siècle, lorsque cette action directe du latin sur le grec, à son opinion, s'arrête. La fréquence des mots d'origine latine dans des textes d'époques diverses correspond, selon Viscidi, aux variations de l'intensité de l'influence latine sur le grec. Il soutiendra donc, par exemple, qu'après une baisse de trois siècles, au X^e le niveau d'intensité de l'influence lexicale latine à Byzance remonte atteignant une cote très élevée. L'explication qu'il s'empresse de donner à ce phénomène en serait la reprise du dialogue avec l'Occident latin, l'ouverture du monde byzantin vers la culture latine à l'époque de la dynastie macédonienne. Il ne s'agit que d'une interprétation hâtive et erronée de l'abondance des latinismes dans l'oeuvre de Constantin VII, *De cerimoniis*. Mais, ces latinismes, mots techniques du lexique de la vie aulique, de l'idéologie et de la bureaucratie impériale sont attestés depuis longtemps dans les textes, ils ne sont pas des néologismes datant du X^e siècle et n'attestent point une nouvelle montée de l'influence latine sur le grec. Ils sont tout simplement un héritage dont la sauvegarde révèle la vigueur de la tradition politique romaine à Byzance. D'ailleurs, l'ouvrage du Porphyrogénète – ou son laboratoire – n'est qu'une vaste compilation de textes pour la plupart plus anciens de quelques siècles. Ce qui serait vraiment d'un grand intérêt pour le chercheur c'est l'étude des changements sémantiques subis par ces latinismes jusqu'au temps où Constantin écrit son ouvrage, leur histoire byzantine – histoire des mots et histoire des choses désignées par ceux-ci. *De cerimoniis* ne se fait pas l'écho d'une hausse de l'influence latine sur le grec byzantin, cet ouvrage atteste seulement l'irruption des latinismes d'usage courant à Byzance dans la littérature du X^e siècle. Le caractère technique de son opuscule permet à l'auteur d'enlever la digue rhétorique qui retenait les eaux tourbillonnantes de la réalité linguistique grecque de Byzance et de favoriser de la sorte leur invasion dans le jardin de la littérature.

Un ancien dogme veut qu'aux origines de Byzance ait existé une lutte, une rivalité entre le latin et le grec dont l'issue aurait été le triomphe du premier en Occident, du second en Orient et le partage du monde chrétien en deux aires de culture et civilisation : la romano-catholique et la byzantine. Un autre chercheur qui s'est penché sur les latinismes du grec byzantin, H. Zilliacus, a

intitulé son livre *Zum Kampf der Weltsprachen im Oströmischen Reich* (Helsingfors, 1935)²². Après avoir lu les pages dédiées par Gilbert Dagron aux rapports entre les deux langues dans l'Empire romain et à Byzance, personne ne saura s'ériger en apologiste de ce dogme de l'ancienne byzantinologie. L'éminent historien des origines de Byzance a démontré qu'il faut remplacer la notion de rivalité et de lutte entre langues universelles par celle de substitution pacifique. Aux temps des Antonins il y a eu un équilibre entre le latin et le grec, les deux instruments d'expression d'une conscience collective romaine ou, en grec, rhoméique et d'une civilisation impériale relativement unitaire. Le latin et le grec se partageaient les domaines de leur suprématie : le premier était la langue de la *politeia*, une langue d'État, l'autre celle de la *paideia*, de la culture désintéressée, cosmopolite et rhétorique. Peu à peu, le grec, langue de culture, assume les fonctions d'une langue politique ; le christianisme aidant (le grec devient la langue de l'Église orientale, gardienne de l'idée d'unité de l'État et créatrice d'une doctrine de la légitimité du pouvoir qui finit par devenir officielle), la langue grecque s'impose comme instrument d'expression d'une nouvelle forme de la *politeia*. La conséquence de ce processus est une certaine romanisation du grec parlé dans la βασιλεία τῶν Ῥωμαίων ; il existe cependant aussi, à Byzance, un grec puriste et « nationaliste », hostile à l'afflux de mots latins, organe d'une culture qui se veut détachée de tout contact avec la politique, d'une culture rhétorique, promue par des lettrés fidèles aux traditions de l'hellénisme antique. Nous sommes aux origines de la diglossie byzantine. En même temps, à l'Occident, le latin assume lui aussi de nouvelles fonctions, il devient une langue de la *paideia*. C'est alors que l'équilibre entre les deux langues est rompu, chacune devenant l'instrument expressif d'une civilisation distincte. Byzance, la littérature byzantine gardent le souvenir de l'ancienne diglossie – latine et grecque – dans les styles d'expression littéraire. Il y a un grec romanisé, vulgaire, ouvert aux influences du latin, aux innovations et un grec atticisant, puriste, une langue d'érudits, archaïsante et fermée aux influences étrangères. Gilbert Dagron propose aux chercheurs des enquêtes multiples et forcément très longues, qui devront s'alimenter à toutes les catégories de sources (littéraires, juridiques, épigraphiques, papyrologiques...) au bout desquelles on pourra avoir enfin l'image exacte, complète et significative du point de vue historique des rapports entre le latin et le grec, du rôle de la langue latine dans la formation de l'Empire romain hellénique, de l'Empire byzantin et de sa civilisation.

Sur une suggestion de celui qui fut le Professeur Haralambie Mihăescu, de l'Académie Roumaine, éminent historien de la langue latine parlée dans l'Europe sud-orientale, je me suis aventuré à entreprendre une telle enquête

²² Voir aussi le compte-rendu critique de Franz Dölger dans *Byzantinische Zeitschrift* 36, 1936, p. 108-117.

alimentée, il est vrai, à une seule catégorie de sources : la littérature historique byzantine des VI^e–X^e siècles. En hommage à la mémoire de notre Maître, qui nous a poussé à donner à nos résultats la forme d’une thèse de doctorat soutenue avec son généreux appui, mais pas encore publiée, nous esquissons ici quelques remarques sur les latinismes de l’historiographie byzantine de l’époque étudiée. Précisons tout d’abord que nous avons dressé, en dépouillant les textes à caractère historiographique des VI^e–X^e siècles, un répertoire presque complet des mots latins d’emprunt, ainsi que de leurs dérivés byzantins. Étant donnée la relative homogénéité de ces textes du point de vue stylistique, nous avons osé formuler quelques conclusions d’un ordre plus général concernant la valeur stylistique des latinismes dans la littérature historique byzantine. Nous avons conçu donc notre ouvrage comme une contribution lexicographique, apport éventuel au nouveau Du Cange et, en même temps, comme une contribution à l’étude des styles de la prose littéraire byzantine. Le but final de cette enquête est, certes, une meilleure connaissance de la romanité de Byzance ; il ne sera atteint qu’à la suite d’autres démarches analogues dans les autres domaines de la littérature byzantine³.

La valeur des textes historiographiques en tant que sources de l’histoire de la langue grecque byzantine des VI^e–X^e siècles est fatalement limitée par la nature même de ces textes – littéraires et non techniques –, par l’objet même de l’intérêt des auteurs qui n’est pas toujours l’histoire contemporaine, par la conscience esthétique de ces auteurs qui leur impose une certaine hésitation devant l’emploi des latinismes, mais qui leur permet, en revanche, la compilation de textes appartenant à des époques différentes et à divers autres auteurs, enfin par le caractère aléatoire de la production historiographique et de la conservation des textes. Si l’on compare les *Histoires* de Procope ou la *Chronique* de Théophane le Confesseur au *Livre de l’éparque* ou au *Stratégikon* de Maurice, on se rend compte tout de suite que l’influence latine dans le lexique byzantin fut de beaucoup plus forte qu’on ne pouvait le croire sur la foi des textes historiographiques. Il serait donc imprudent de formuler des conclusions à portée générale concernant l’influence latine sur le grec byzantin en partant exclusivement de ces textes. Il faut se garder de tomber dans l’erreur de Federico Viscidi qui, après avoir constaté le grand nombre de latinismes du domaine de la vie militaire dans la littérature historiographique byzantine, en déduit que l’influence latine sur le grec s’est fait sentir surtout dans ce domaine lexical et

³ N.-Ș. Tanașoca, *Cuvinte latine la scriitorii bizantini din secolele VI–X*, Rezumatul tezei de doctorat, Bucarest, 1979 (publication de l’Université de Bucarest), 20 p. ; idem, « Der lateinische Einfluss auf den byzantinischen Wortschatz im 6.-10. Jahrhundert », dans *Deutsch-Rumänisches Colloquium junger Historiker, Kulturhistoriker und Zeitgeschichtler*, Munich, 1974 (Südosteuropa-Studien, 22), p. 39-45. Voir aussi idem, « Imperial Ideology and Classicizing Rhetoric in Byzantine Historical Writing », dans *Politics and Culture in Southeastern Europe*, edited by R. Theodorescu and L. Conley Barrows, Bucharest, 2001 p. 17-46.

cela, ajoute-t-il, en raison de l'évidente supériorité des Romains dans le métier et l'industrie des armes.

Il n'est pourtant pas moins vrai que la fréquence des latinismes appartenant à certains domaines du lexique dans les textes historiographiques byzantins est significative : elle est, sans doute, un effet et le reflet de la situation des latinismes dans la langue parlée. Ainsi, la plupart des mots d'origine latine rencontrés dans l'historiographie byzantine des VI^e –X^e siècles appartiennent à des secteurs du lexique plus ou moins liés à la vie d'État : administration (κόμη, πατρίκιος, ὀφρίκια, σκρίνια, μάγιστρος), armée (μάτρικες, ρόγα, λωρίκιον), droit et société (φαμλία, φάλσευμα, κώδιξ, ἐξκουσεία), relations internationales (ρήξ, πάκτον, πακτεύω, τρακταίζω, πρίγκιψ), calendrier et chronologie (νῶναι, εἶδοι, ἴνδικτος), métrologie (μίλιον, δηνάριον, κεντηνάριον), navigation et transports (ἀγράριον, βάρκα, βέρηδος, καρ(ρ)οῦχα), urbanisme, (ῥεγεῶνες, φόρον, στρᾶτα), architecture (σκᾶλα, πόρτα), etc. Il est raisonnable d'y voir une preuve de l'ampleur et de la profondeur de l'influence latine dans ces secteurs du lexique byzantin, fait explicable d'ailleurs par la fonction de langue politique du latin. Nous devons toutefois ne pas oublier que par leur intérêt pour la vie publique, pour les événements politiques et les faits d'armes, les historiens byzantins étaient obligés d'employer très souvent des mots appartenant à ces domaines du vocabulaire. Les considérations générales visant l'ensemble très complexe du grec byzantin ne seront donc formulées qu'après avoir mené à leur terme ces enquêtes multiples et très longues, dans toutes les catégories de sources, exigées par le Professeur Dagron, déjà cité.

Les mots latins de l'historiographie byzantine des VI^e–X^e siècles, dont nous venons de donner quelques exemples, sont entrés en grec avant cette période, soit par voie officielle, soit par voie populaire. Le phénomène eut lieu à tous les niveaux de la vie sociale, depuis le milieu de la Cour jusqu'aux bas échelons de l'administration provinciale. La plupart des latinismes de l'historiographie byzantine de l'époque qui nous occupe ne survécurent pas à la civilisation et à l'État byzantin et on ne les retrouve plus en néo-grec. C'est le cas surtout des termes administratifs et juridiques, remplacés, par l'effet de l'évolution des lois et des institutions, à la suite des réformes successives, avec des mots purement grecs. Une tendance très forte de la langue grecque vers la motivation renforça la tendance normale de la société byzantine vers cette sorte de changement évolutif⁴. En revanche, la majorité des termes de civilisation d'origine latine ont été conservés en néo-grec et ils ont été même transmis à d'autres langues du Sud-Est européen, par l'irradiation de la civilisation byzantine⁵.

⁴ Cf. A. Mirambel, *La langue grecque moderne*, Paris, 1959, p. 351-355.

⁵ Cf. P. Skok, « Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques », *Byzantion*, VI, 1931, p. 371-378.

Mots hérités d'une époque antérieure, les latinismes de l'historiographie byzantine des VI^e–X^e siècles se sont imposés aux écrivains par leur propre vigueur, par leur circulation dans la société et non pas en raison d'une influence quelconque d'un latin vite oublié à Byzance après le VI^e siècle. Il y a sans doute dans le grec byzantin des latinismes d'emprunt plus récent, des néologismes d'origine latine médiévale, fruits du contact entre le grec byzantin et le latin de l'Église romaine-catholique et de la culture occidentale. À cette époque, ils sont assez rares dans les ouvrages des historiens.

Peu à peu, par une évolution qu'on peut aisément suivre dans les textes des historiens et chroniqueurs, mais qu'on ne peut guère reconstituer et comprendre sans le recours à d'autres sources, les mots latins hérités par les Byzantins de leurs ancêtres Romains changent de sens, ils gagnent un contenu sémantique de plus en plus byzantin. Ils deviennent les éléments d'une culture et d'une civilisation originales, byzantines. Ils ne sont plus ressentis comme des mots d'origine étrangère et ce sont seulement les très rares connaisseurs du latin qui peuvent donner l'étimologie exacte de ces latinismes. Faire l'histoire de mots comme μάγιστρος, κόμης, δομέστικός c'est faire de l'histoire institutionnelle byzantine tout court⁶. Par la dérivation et la composition, suivant les lois et avec les moyens de la langue grecque, ces mots latins donnent naissance à de nouveaux termes, d'une allure de plus en plus hellénique. On a ainsi du κουδικουλάριος > σπαθαροκουδικουλάριος, du μάγιστρος > πρωτομάγιστρος, du πρόκενσος > προκινσεύειν, etc. Dans un lexique de plus en plus hellénisé, en vertu aussi de la tendance du grec vers la motivation et l'homogénéité, certains latinismes subissent une dégradation sémantique, ils perdent leur caractère officiel ou technique et deviennent des termes de civilisation d'usage courant, survivant comme tels en néogrec. H. Mihăescu a étudié quelques mots de ce type appartenant au domaine du vocabulaire militaire⁷.

Le problème que posent au créateur byzantin de littérature les latinismes est un problème de rhétorique. Les latinismes sont des mots dépourvus d'un passé littéraire, mots vulgaires et utilitaires du langage quotidien et de l'agora, indispensables certes à une langue de civilisation et d'État, mais incompatibles avec les usages d'une langue de culture désintéressée. Puisqu'il était impossible de les éviter, il fallait leur octroyer un statut rhétorique convenable, satisfaisant à la fois aux exigences de la littérature et aux besoins de la communication.

⁶ Cf. R. Guiland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I–II, Berlin, 1967 et *Titres et fonctions de l'Empire byzantin*, Londres, 1976 ; N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IX^e–X^e siècles*, Paris, 1972 ; J. Darrouzès, *Recherches sur les offikia de l'Église byzantine*, Paris, 1970.

⁷ H. Mihăescu, « Les mots latins du *Stratégicon* de Maurice et leur écho en néo-grec », RESEE, VI, 1968, 3, p. 481-498 et VII, 1969, 1, p. 155-166 et 2, p. 267-280.

L'historiographie byzantine des VI^e–X^e siècles donne deux solutions à ce problème : celle des historiens et celle des chroniqueurs⁸.

Les historiens, écrivains cultivés, imitateurs des historiens de l'antiquité pratiquent un grec recherché et archaïsant, calqué sur les classiques – Thucydide, Hérodote, Polybe. Aux VI^e–VII^e siècles ils sont, pour la plupart, des hauts dignitaires connaisseurs du latin, imbus de culture juridique latine et adeptes de la diglossie greco-latine, partisans aussi de l'idéologie culturelle et de la politique linguistique que celle-ci implique. À l'instar des écrivains grecs de l'époque de la domination romaine – Polybe, Plutarque, Arrien – ils tâchent de neutraliser les mots latins dans leurs textes en se servant de gloses. Les latinismes sont introduits par des expressions du genre « ὁ καλούμενος παρὰ Ῥωμαίοις, ἃ... καλοῦσιν οἱ Ῥωμαῖοι » ; ils sont en outre accompagnés de « traductions » en grec, parfois des décalques linguistiques destinés à faire carrière à Byzance, en remplaçant leurs prototypes (ἐπαρχος pour प्राईफεκτος). Si la signification de ce traitement stylistique des latinismes est pour nous évidente, l'effet esthétique, en revanche, en est fâcheux. Car nous ne pouvons pas oublier qu'au temps d'un Polybe ou d'un Plutarque, la glose avait une fonction réelle, aidant le lecteur ignorant du latin à comprendre la langue et à s'introduire dans la civilisation des Romains, tandis que sous la plume des écrivains protobyzantins, elle n'est plus qu'un cliché rhétorique désuet, épigonique et vicieux du point de vue littéraire. Les mots latins, ainsi que les choses qu'ils désignaient, n'étaient plus des nouveautés, mais des éléments constitutifs d'une civilisation depuis assez longtemps commune aux citoyens latinophones et hellénophones de l'Empire. Le représentant le plus typique de cette direction littéraire est, au temps de Justinien, Jean le Lydien. Partisan farouche du latin comme langue d'État, auteur d'ouvrages consacrés à l'histoire des institutions et de la religion romaines, fier de son érudition latine et même étrusque, Jean le Lydien n'en est pas moins un écrivain grec archaïsant à outrance, un hellénomane qui se sert du plus pur attique de cabinet. Le grand nombre de latinismes qu'on rencontre chez lui ne peut pas nous tromper ; ils sont presque toujours accompagnés de gloses, neutralisés du point de vue stylistique. Jean le Lydien n'est au fond qu'un conservateur acharné, défenseur résolu de la diglossie traditionnelle. Un autre historien du VI^e siècle, lui aussi partisan de la diglossie, Procope, qui parle le latin et vit dans un milieu aulique latinisant, n'emploie dans toute son oeuvre qu'à peu près 50 latinismes. Et que dira-t-on d'un Théophylacte Simocatès qui, au VII^e siècle, va jusqu'à remplacer les termes techniques et officiels du langage administratif byzantin par les néologismes perses de Hérodote, appelant les stratèges des thèmes rhoméiques –

⁸ Sur la division de l'historiographie byzantine, du point de vue stylistique, en historiographie proprement-dite et chronographie ; voir H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner*, I, Munich, 1978, p. 243-278 et surtout p. 252-254.

satrapes ?⁹ À l'encontre des historiens, les chroniqueurs, plus ou moins cultivés, pratiquent un grec romanisé, imbu de latinismes, une langue à la fois plus proche de la réalité et plus simple. Ce n'est pas une connaissance plus approfondie du latin, mais tout simplement la loi du genre littéraire qui leur permet d'abonder en mots latins. Si Jean Malalas, qui se sert dans sa *Chronique*, au VI^e siècle, d'au moins 150 latinismes et dérivés de mots latins, connaît très bien le latin et fait preuve d'une certaine érudition littéraire latine, au IX^e siècle, Théophane le Confesseur, qui a un vocabulaire byzantin comprenant quelques 200 latinismes, ignore très probablement la langue latine.

Une fusion entre les deux styles, celui des *ιστορήσαντες* et celui des *χρονογραφήσαντες*, a été tentée par les promoteurs du premier humanisme byzantin du temps de la Renaissance macédonienne, au X^e siècle. Dans leurs ouvrages historiographiques, Constantin le Porphyrogénète, Gènesios, le Continuateur de Théophane pratiquent un langage plus proche du grec parlé, sans pour autant renoncer aux traditions rhétoriques de la haute littérature. Sous leur plume la glose revient souvent, mais elle est maniée avec élégance et a, comme au temps de Polybe ou de Plutarque, une fonction réelle, elle répond aux besoins de la communication. En voici des exemples tirés du *De thematibus* : « τὸ θέμα τῶν Βουκελλαρίων οὐκ ἀπὸ τόπου τινὸς τὴν προσηγορίαν ἐκτίσατο, οὔτε μὴν ἀπὸ ἔθνους οὔτω καλουμένου, ἀλλὰ διὰ τὸ ἐπακολουθεῖν τοῖς στρατιώταις καὶ τὰς τρογφὰς αὐτῶν ἐπιφέρεισθαι – βουκελλάριος γὰρ κατὰ Ῥωμαίων διάλεκτον ὁ φύλαξ τοῦ ἄρτου καλεῖται – ὥστε εἶναι τοὺς στρατιώτας ἀλλήλους καὶ ἀδελφεοὺς πρὸς τὸν πόλεμον, βούκελλος γὰρ τὸ κρικελοειδὲς ψῶμιον καλεῖται, κελλάριος δὲ ὁ φύλαξ τοῦ ἄρτου. Τὸ γὰρ οἰκεῖον ὄνομα τοῦ ἔθνους καὶ Ἑλληνικόν, Μαριανδύνοι ὀνομάζονται, ἐπεκλήθησαν δὲ Γαλάται (VI, 4, 6) ; τὸ δὲ θέμα τὸ καλούμενον Ὀψίκιον πᾶσιν ἔχει γνώριμον τὴν προσηγορίαν, ὀψίκιον γὰρ Ῥωμαῖστί λέγεται, ὅπερ σημαίνει τῇ Ἑλλήνων φωνῇ τοὺς προπορευομένους ἔμπροσθεν τοῦ βασιλέως ἐπὶ εὐταξία καὶ τιμῇ (VI, 4–2). Les latinismes du grec byzantin parlé qu'on rencontre dans les ouvrages des historiens du X^e siècle sont tout aussi nombreux que ceux qu'on trouve dans les écrits des chroniqueurs. Ce qui plus est, à côté des variantes officielles, savantes de ces mots, font leur apparition des formes vulgaires, d'usage courant. Dans *De cerimoniis*, ἀδμισσιών est accompagné par ἀδμινσιών, μαντίλιον de μανδύλιον, μίσσα de μίνσα, πρόκεσος de πρόκενσος et ainsi de suite. Les écrivains sont pleinement conscients d'accomplir, par cette ouverture envers les vulgarismes, latinismes y compris, une véritable réforme littéraire ; Constantin le Porphyrogénète la justifie dans ces termes : ὡς ἂν δὲ σαφῇ καὶ εὐδιάγνωστα εἶεν τὰ γεγραμμένα, καὶ καθωμιλημένη καὶ ἀπλουστέρᾳ φράσει κεχρήμεθα καὶ

⁹ Sur l'emploi de la glose dans l'historiographie byzantine voir les remarques de H. Hunger, *op. cit.*, qui lui prête une attention particulière.

λέξεσι ταῖς αὐταῖς καὶ ὀνόμασι τοῖς ἐφ' ἑκάστῳ πράγματι πάλαι προσαρμοσθεῖσαι καὶ λεγομένοις (*De cerimoniis, Prooimion*).

Ce nouveau style historiographique qui tend à faire disparaître les frontières linguistiques entre chronique et histoire et dont les mérites dans le développement de la prose littéraire byzantine ont été à juste titre élogiés plus d'une fois n'arrivera pourtant pas à tempérer le zèle archaïsant et classicisant des écrivains byzantins. La réaction des puristes ne se fait pas attendre et l'on peut constater ses résultats, même en matière de latinismes, chez un Léon le Diacre. Les deux tendances, celle des modérés et celle des extrémistes du classicisme byzantin, s'affronteront désormais jusqu'à la fin de Byzance sur le terrain de la prose historique aussi.

À l'origine de cet affrontement se trouve, sans aucun doute, l'ancienne diglossie gréco-latine du Bas-Empire, transplantée à l'intérieur de l'hellénisme. L'une de ses conséquences est, certes, ce fameux problème de la langue qui pèse encore de nos jours sur le destin de la littérature néo-grecque. Mais il y a eu, à notre avis, un autre effet, plus grave encore, de cette diglossie : c'est le mépris des Byzantins envers la *paideia* latine, envers la culture latine du Moyen Âge occidental qui entraînera leur isolement spirituel. L'étude des latinismes de l'historiographie byzantine des VI^e–X^e siècles nous poussera-t-elle donc à méditer sur les origines du refus byzantin de l'Europe ?

LES MIXOBARBARES ET LES FORMATIONS POLITIQUES PARISTRIENNES DU XI^e SIÈCLE

Michel d'Attalie, le chroniqueur et le panégyriste de Nicéphore III Botaneiatès (1078–1081), nous a laissé dans son *Histoire* le récit détaillé de la révolte des villes paristriennes, événement typique pour les « dix ans d'anarchie et de revers »¹ de la vie byzantine du XI^e siècle.

Vers 1072–1073 le fameux logothète Nicéphore, ministre de Michel VII Doukas (1071–1078), suspend la distribution des dons annuels (φιλοτιμίαι) accordés aux villes du Bas-Danube par l'empereur. Ces villes nombreuses et grandes (πολλαὶ καὶ μεγάλαι πόλεις), rassemblant une multitude de gens de toutes langues (ἐκ πάσης γλώσσης συνηγμένον ἔχουσαι πλῆθος) et entretenant une armée considérable (ὀπλιτικὸν οὐ μικρὸν ἀποτρέφουσαι), avaient été auparavant lourdement éprouvées par les invasions des Scythes du nord du Danube, passés de l'autre côté du grand fleuve avec leur vie scythique (βίος σκυθικός). Les nouvelles souffrances découlant du régime d'austérité imposé par le logothète Nicéphore poussent la population mixobarbare (τὸ μιζοδάρδαρον) du Paristrion à la révolte. Les habitants des villes s'unissent aux Petchenègues (εἰς τὸ ἔθνος τῶν Πατζινάκων παρήγγελον). Sur le conseil de ses proches, l'empereur crée katepanô de Dristra, un de ses sujets fidèles, le vestarque Nestor, Illyrien, ancien serviteur (δοῦλος) du père du basileus. Accompagné par quelques dristérites dévoués à l'empereur, Nestor se rend à Dristra, où il trouve les habitants (οἱ ἐγχώριοι) peu enclins à accepter l'autorité de l'empereur des Romains. Au contraire, ils livrent au chef des Petchenègues, Tatrys, la citadelle de Dristra. Pour des raisons plutôt obscures (crainte des Petchenègues, sympathie envers les rebelles dont la condition était égale à celle de lui-même (τῷ ὁμοτίμῳ τοῦ γένους), intrigues du logothète Nicéphore qui l'accuse de malversations des fonds et lui confisque la maison et toute sa fortune), Nestor passe du côté des insurgés. Il conclut une alliance avec les Petchenègues et fait irruption avec eux dans la terre byzantine. Leur avance s'avère irrésistible. Les troupes d'Andrinople refusent le combat. Les rebelles campent sous les murs de Constantinople. Ils demandent la destitution de Nicéphore, origine de tous les maux. Malgré la situation catastrophique de la ville (famine, mauvaise organisation de sa défense), l'empereur s'y oppose. Soudain Nestor, craignant une trahison de la part de ses alliés, lève le siège. Il se dirige vers les forteresses et

¹ L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, Paris, ²1969, p. 232.

les camps paristriens (εἰς τὰ περὶ τὸν Ἰστρον χωρία καὶ τὰς ἐπαύλεις) ; en route, les Petchenègues qui avaient pillé la Macédoine s'unissent à ses troupes².

Après l'avènement au pouvoir de Nicéphore Botaneiatès, les Scythes paristriens envoient une ambassade à Constantinople pour assurer le nouvel empereur de leur fidélité ; ils punissent ceux d'entre eux qui, pendant le règne de Michel VII, se sont alliés aux Petchenègues en faisant tort à l'Empire. C'est la magnanimité de Botaneiatès envers ses sujets fidèles et sa dureté envers les ennemis de Byzance qui, selon Michel d'Attalie, ont poussé les Scythes à une telle démarche. On leur pardonna la faute et dès lors ils ne produisirent plus de troubles.

La relation de Michel d'Attalie, sauf le « happy-end » flatteur pour Botaneiatès, se trouve confirmée par les chroniqueurs Skylitzès et Zonaras³. Le premier nous renseigne que ce sont les stratiotes (οἱ στρατιῶται) paristriens qui se trouvent à l'origine de la révolte ; selon Zonaras c'est Nestor le vestarque qui en est le principal instigateur. Les deux appellent le chef petchenègue – Tatous.

Encore une révolte, encore une incursion de brigandage petchenègue dans l'Empire. L'insurrection paristrienne racontée par Michel d'Attalie semble à première vue n'avoir été qu'un épisode secondaire des grands troubles qui occupent la scène de l'histoire byzantine du XI^e siècle. Le grand byzantiniste qui fut Louis Bréhier a même vu dans ce mouvement une expédition de pillage des troupes petchenègues peu habituées à la discipline militaire, se trouvant sous les ordres du stratège rebelle Bryennios⁴.

Mais voilà que le chef petchenègue Tatous fait de nouveau son apparition dans l'histoire du Paristrion, en 1086. Et il est encore le chef de Dristra. Ses manœuvres hostiles à l'égard de Byzance sont racontées par la princesse Anne Comnène. Une tribu scythe, cédant devant la pression des Sauromates, cherche asile dans le Paristrion. Après avoir obtenu le laissez-passer nécessaire de la part des chefs des habitants de la région danubienne (οἱ ἔκκριτοι, ἄριστοι ἄνδρες, τῶν κατὰ τὸν Δάνουδιν οἰκούντων) dont les noms sont Tatou, le surnommé Chalys, Sesthlav et Satzas – les nouveaux venus s'installèrent en territoire de l'Empire, s'emparant de quelques forteresses et ravageant un peu les régions environnantes. Puis ils s'adonnent à de paisibles travaux agricoles faisant des cultures de millet et de blé. Selon Anne Comnène, Tatou est le chef de Dristra, Sesthlav occupant Vitzina⁵.

² *Michaelis Attaliotae Historia*, éd. I. Bekker, Bonn, 1853, p. 204-206 et 302-303.

³ *Ioannes Skylitzes Continuatus*, éd. E. Tsolakes, Thessalonique, 1968, p. 166 (= éd. Bonn, p. 719) ; Ioannis Zonaras, *Epitomae historiarum libri XIII-XVIII*, éd. Wobst, Bonn, 1897, p. 713. *Tatrys* est, selon N. Bănescu, « Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas Danube », *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, III, 1922, p. 296-297, une transcription fautive de *Tatous*.

⁴ L. Bréhier, *op. cit.*, p. 235.

⁵ *Alexiade*, VII, III, 3 (Leib, II, p. 95). Cf. VII, V, 1 (Leib, II, p. 103).

Ces Scythes paristriens⁶ dominaient la région frontalière ; ils avaient lié des amitiés et même des alliances matrimoniales avec les Manichéens de Béliatova, se trouvant sous l'autorité de Traulos, ancien serviteur de l'empereur⁷. Celui-ci incite les Petchenègues à des incursions dans l'Empire⁸. C'est le début de la grande guerre byzantino-petchenègue à l'issue fatale pour ces derniers. Après cinq années de combats (1086–1091), les Petchenègues sont écrasés à Léboution (29 avril 1091). Ils disparaissent ainsi de l'histoire politique et militaire de l'Europe⁹. Pendant cette guerre Tatou fait figure de grand chef. À un certain moment il passe le Danube pour appeler en aide les Coumans. En partant de Dristra, il confie la citadelle à ses parents¹⁰.

Le Tatrys-Tatous de Michel d'Attalie et le Tatou d'Anne Comnène sont-ils un seul et même personnage ? Les historiens ont répondu par l'affirmative à cette question. Il en ressort donc que pendant vingt années, de 1072 à 1091, Dristra et le Paristrion se sont trouvés soumis à l'autorité de ce chef et de ces semblables Sesthlav et Satzas. Une ou plusieurs formations politiques hostiles à Byzance se sont donc constituées sur la rive droite du Bas-Danube, en territoire de l'Empire. Définir la nationalité des chefs paristriens et de leurs sujets, définir aussi le statut politique de leurs formations n'est pas chose aisée. L'ethnonymie archaïsante des écrivains byzantins, le « *mixobarbaron* » de Michel, le nom slave d'un des chefs scythes du Bas-Danube, le caractère lacunaire et parfois confus des sources narratives soulèvent autant de difficultés devant le chercheur. Et qu'est-ce que c'est que cette tribu scythique installée du côté byzantin du fleuve pour y pratiquer l'agriculture ? Les Petchenègues étaient des nomades, un peuple de pasteurs et de guerriers et non pas d'agriculteurs.

Chacun des savants de l'Europe sud-orientale qui se sont donnés la peine d'étudier les textes crut tout d'abord pouvoir identifier dans les Scythes du Paristrion, sinon dans leurs chefs, des congénères. Les Russes y ont vu des Russes, les Roumains des Roumains, les Bulgares des Bulgares. D'autres savants ont vu dans les Scythes paristriens des Petchenègues colonisés par le Monomaque, ayant à leur charge la garde de la frontière, des Barbares convertis au christianisme et au byzantinisme et qui ne devraient pas être confondus avec les Petchenègues (Πατζινάκοι) païens du nord du Danube. Quant au statut politique des formations dont Tatou et les autres scythes étaient les chefs, il

⁶ Anne Comnène les désigne toujours par l'ethnonyme « Scythes ». Cf. *Alexiade*, VI, IV, 4 (Leib, II, p. 49), VII, III, 3 (Leib, II, p. 95) ne faisant aucune distinction entre eux et les Scythes = Petchenègues.

⁷ *Alexiade*, VI, IV (Leib, II, p. 48-49).

⁸ *Alexiade*, VI, XIV, 2 (Leib, II, p. 82).

⁹ La guerre byzantino-petchenègue est racontée dans les livres VI–VIII de l'*Alexiade*. Sur l'importance de la bataille de Léboution. Cf. L. Bréhier, *op. cit.*, p. 250. Voir aussi P. Diaconu, *Les Petchenègues au Bas-Danube*, Bucarest, 1970, p. 130-134.

¹⁰ *Alexiade*, VII, III, 3 (Leib, II, p. 95). Cf. VII, V, 1 (Leib, II, p. 103).

s'agirait, selon certains chercheurs, d'États indépendants, selon d'autres seulement de quelques cités rebelles¹¹.

Les études de G.I. Brătianu sur l'histoire sociale et économique de Byzance, ainsi que ses recherches sur la Dobroudja byzantine portèrent l'attention des savants sur l'origine locale du mouvement de Dristra et les « autonomies » paristriennes du temps d'Alexis Comnène. Le Paristrion du XI^e siècle fut dès lors regardé comme l'espace géographique où l'on assiste à cette renaissance des autonomies municipales dont le savant roumain donna jadis une interprétation tout à fait remarquable. Le problème ethnique, déclaré insoluble, devint secondaire¹².

De nos jours la plupart des chercheurs roumains et bulgares présentent les événements du Paristrion du XI^e siècle comme une expression manifeste du développement du féodalisme dans le sud-est de l'Europe¹³. Les Tatou, Sesthlay

¹¹ Un exposé aussi détaillé qu'objectif des discussions autour du problème des formations paristriennes chez I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, Bucarest, 1971, p. 139-146 (ouvrage écrit en collaboration avec Șt. Ștefănescu qui a rédigé les chapitres concernant les siècles XII-XIV). Ouvrages essentiels : V.G. Vasilievsky, *Byzance et les Petchénègues*, St. Petersbourg, 1908 (en russe) ; P. Goloubovsky, *Petchenègues, Turcs et Cumans jusqu'à l'invasion tartare*, Kiev, 1884 (en russe) ; J. Koulakovsky, « Où se trouvait l'éparchie de Vicina du Patriarcat constantinopolitain ? », *Vizantijskij Vremennik*, IV, 1897, p. 315-330 (en russe) ; N. Iorga, « Les premières cristallisations d'État des Roumains », *Revista istorică*, V, 1919, p. 103-113 (en roumain) et *Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine*, 1, 1920, p. 33-46 (en français) ; N. Bănescu, *op. cit.* ; P. Mutařiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des pays danubiens*, Sofia, 1932 (l'édition bulgare date de 1927) ; V.N. Zlatarski, « Quel peuple désigne-t-on par γένος το Σκυθικόν chez Anne Comnène ? », *Izvestia de la Société historique de Sofia*, XI-XII, 1931-1932, p. 71-82 (en bulgare) ; idem, « La situation politique de la Bulgarie du Nord aux XI^e-XIII^e siècles », *Izvestia*, IX, 1929, p. 25-50 (en bulgare) ; C.C. Giurescu, *Istoria Românilor*, I, Bucarest, 1935, p. 311-313 ; C. Necșulescu, « Ipoteza formațiunilor politice române la Dunăre în sec. XI », *Revista istorică română*, VII, 1937, p. 122-155 ; M. Gyóni, *Zur Frage der rumänischen Staatsbildungen im XI. Jhdt. in Paristrion*, Budapest, 1944. Pour ces deux derniers chercheurs, la population paristrionne et les chefs sont les Petchenègues de Kegénès, colonisés par le Monomaque (C. Necșulescu, qui reprend les thèses de C.C. Giurescu, ne nie pas l'existence des Roumains dans le Paristrion).

¹² G.I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*, Bucarest, 1935, surtout p. 2326 ; idem, *Privileges et franchises municipales dans l'Empire byzantin*, Paris-Bucarest, 1936 ; idem, « Études sur l'approvisionnement de Constantinople et le monopole du blé à l'époque byzantine et ottomane », dans idem, *Études byzantines d'histoire économique et sociale*, Bucarest, 1938, p. 129-181, surtout p. 142-157.

¹³ B. Cămpina et E. Stănescu, *Dobrogea în timpul stăpânirii bizantine*, dans *Istoria României*, II, Bucarest, 1962, p. 103-109 ; B. Cămpina, « L'influence byzantine sur le Bas-Danube à la lumière des recherches récentes effectuées en Roumanie », *RRH*, I, 1962, 1, p. 7-18 ; Em. Condurachi, I. Barnea, P. Diaconu, « Nouvelles recherches sur le Limes byzantin du Bas-Danube aux X^e-XI^e siècles », dans *Proceedings of the XIIth International Congress of Byzantine Studies (Oxford, 5-10 september 1966)*, Londres, 1967, p. 179-193, surtout p. 192-193 ; E. Stănescu, « Byzance et les Pays roumains aux IX^e-XV^e siècles », dans les *Rapports*, IV, du XIV^e Congrès international des études byzantines, Bucarest, 1971, p. 11-23 (on y trouve la bibliographie des études

et Satzas seraient des chefs féodaux locaux, d'origine peut-être petchenègue, mais illustrant les aspirations de la population locale paristrienne. Les formations politiques de cette région ont été caractérisées d'États indépendants¹⁴ ou de confédération d'États¹⁵. On parle d'une alliance petchenègue-paristrienne. On a taché même d'esquisser une histoire de l'État paristrion avec ses étapes nettement délimitées du point de vue de la chronologie et des orientations politiques et socio-économiques dominantes¹⁶. Puisque les fouilles archéologiques prouvent la continuité de la vie byzantine dans le Paristrion pendant la seconde moitié du XI^e siècle, le rôle des Petchenègues a été souvent présenté comme secondaire par rapport aux forces locales. Il y a enfin des chercheurs pour lesquels le Paristrion « qui n'a jamais été considéré comme faisant partie de la Ῥωμαίων πολιτεία avant la création de l'État bulgare » devient dans les années 1070–1080 le terrain de fusion des sujets « vaguement byzantins » avec toute sorte de Barbares (Vlaques, Ouzes, Petchenègues, Coumans) ; de ce mélange ethnique naît une formation vaguement autonome, qui n'est pourtant pas un État. Ce tableau prudent et vague à la fois de la vie paristrienne au XI^e siècle ne devient pas plus clair lorsque celle qui l'a peint avec beaucoup d'érudition, la distinguée byzantiniste bulgare Vasilka Tăpkova Zaimova finit par avouer d'avoir voulu parler du rôle de l'État bulgare sur la frontière byzantine danubienne par rapport aux barbares¹⁷.

Plutôt qu'une image nouvelle du Paristrion, c'est une lecture personnelle des textes et un jugement de quelques points de vue récemment exprimés au sujet de la crise paristrienne du XI^e siècle que nous proposons au lecteur dans les pages suivantes¹⁸.

antérieurement publiées par l'auteur sur les problèmes du XI^e siècle byzantin) ; P. Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 100-120 ; Șt. Pascu, *Voievodatul Transilvaniei*, I, Cluj, 1971, p. 88-92 ; V. Tăpkova-Zaimova, « Les μιζοδάρβανοι et la situation politique et ethnique au Bas-Danube pendant la deuxième moitié du XI^e siècle », communication au XIV^e Congrès international des études byzantines de Bucarest, 6-12 septembre 1971 ; I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, p. 131-146, surtout p. 146.

¹⁴ B. Cămpina, « L'influence », p. 15.

¹⁵ E. Stănescu, « Byzance et les Pays roumains », p. 20.

¹⁶ B. Cămpina, « L'influence », p. 10-16.

¹⁷ V. Tăpkova-Zaimova, *op. cit.* Nous remercions M^{me} Tăpkova-Zaimova qui, après avoir soutenu sa communication, nous a donné la permission de consulter le texte dactylographié avant sa publication dans les Actes du XIV^e Congrès des études byzantines de Bucarest.

¹⁸ Une lecture attentive du texte de Michel d'Attalie permet au chercheur de constater que pour cet écrivain aussi Tatrys-Tatous est un chef des Petchenègues. Cela ressort nettement du jeu des pronoms démonstratifs αὐτοί, οὗτοι, ἐκεῖνοι dans son discours. Les dristériotes livrent la cité εἰς τὸν ἄρχοντα τούτων. Tatrys n'est donc pas *leur* (αὐτῶν) chef. Nestor est envahi par la crainte des mêmes Petchenègues (τούτων) et s'éprend de la décision des dristériotes (ἐκεῖνων).

« Murmurait aussi et la population mixobarbare qui habite auprès du Danube... ». Qu'est-ce que c'est que ce *μιζοόαρδαρον* dont parle Michel d'Attalie ? Pour la plupart des chercheurs il s'agissait d'un « mélange » ethnique dont la composition reste à définir¹⁹. Il y en a qui regardent les Mixobarbares comme une population barbare mélangée, mais aussi hellénisée²⁰. Pour E. Stănescu qui a consacré aux Mixobarbares du Bas-Danube la première étude spéciale les concernant, la mixobarbarie est une nouvelle réalité ethnique, linguistique et politique dont les écrivains byzantins du XI^e siècle, tels Michel d'Attalie et Anne Comnène, ne réussissent à saisir toujours le caractère spécifique et à trouver le nom adéquat²¹.

Ainsi qu'on l'a fait remarquer²², le mot est ancien. On le rencontre chez Euripide²³, Xénophon²⁴ et Platon²⁵. Ce dernier nous en donne la définition exacte, dans un contexte qui entoure le terme d'une aura effective destinée elle aussi à survivre à l'ancienne Hellade. Dans son éloge d'Athènes, Socrate dit « *la noblesse et la liberté de la ville sont sûres et saines et la cité est par sa nature misobarbare parce que ses habitants sont des Hellènes purs et dépourvus de tout mélange à des Barbares. Car ni Pélopidès, ni Cadméens, ni Égyptiens, ni Danaï, ni d'autres gens – ils sont nombreux – qui par leur nature sont des Barbares et par leurs lois des Hellènes ne vivent pas avec nous ; en Hellènes purs nous vivons et non en Mixobarbares et c'est pourquoi notre cité nourrit une pure aversion à l'égard de la nature étrangère* »²⁶. Selon Platon, c'est la pureté hellénique d'Athènes qui a engendré le régime politique de la cité, sa *politeia* aristocratique : issus de la même race, les Athéniens sont prédestinés par

¹⁹ Ainsi W. Thomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel*, Vienne, 1882, II, p. 49 (mélange bulgaro-vlaque) ; V.N. Zlatarski, *Histoire de l'État bulgare* (en bulgare), II, Sofia, 1934, p. 155 (Bulgares influencés par les Petchenègues) ; V.G. Vasilievsky, *Byzance et les Petchenègues*, p. 34 (mélange « cosmopolite » dont les Petchenègues manquent) ; P. Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 101 (mélange ethnique roumano-bulgaro-petchenègue) et p. 100-103.

²⁰ C. Daicoviciu, « Observații privind romanizarea și continuitatea » (VI), *Tribuna*, 46 (720) du 12.11.1970, p. 4 ; idem, « Mixobarbarii », *Tribuna*, 49 (781) du 9.12.1971, p. 12 (il n'y aurait rien de roumain ou de petchenègue dans ce mélange).

²¹ E. Stănescu, « Les Mixobarbares du Bas-Danube au XI^e siècle », dans *Nouvelles études d'histoire*, III, Bucarest, 1965, p. 45-53. Selon l'auteur, le mot *μιζοόαρδαρος* fait son apparition dans la littérature byzantine au XI^e siècle. Pour Michel d'Attalie, qui ne connaît que des mixobarbares hostiles à l'Empire, ils sont des Byzantins barbarisés. Pour Anne Comnène, qui connaît seulement des mixobarbares fidèles à Byzance, ils sont des Barbares civilisés, en train de devenir Byzantins. Cf. du même, « Byzance et les Pays roumains », p. 18-19.

²² C. Daicoviciu, *op. cit.* ; V. Tăpkova-Zaimova, *op. cit.*

²³ Euripide, *Les Phéniciennes*, p. 138. Est un mixobarbare Tydée, le fils du roi de Calydon, réfugié à Argos et marié à la fille du roi Adraste.

²⁴ Xénophon, *Helléniques*, II, 1, 8. Les habitants de la ville Kedreiai, alliée carienne d'Athènes, sont des mixobarbares.

²⁵ Platon, *Ménexène*, 245 e.

²⁶ *Ibid.*, 245 c-e.

homogénéité de naissance (ἰσογονία), à l'égalité devant les lois (ἰσονομία), ils seront toujours des citoyens égaux devant les lois (ἰσοπολῖται). La tyrannie, régime politique issu de l'inégalité et du manque d'homogénéité d'un peuple ne peut pas s'installer à Athènes²⁷.

Un écrivain de la basse antiquité, Hésyche, définit le Mixobarbare comme n'étant ni Grec, ni Barbare mais l'une et l'autre à la fois²⁸.

Le mot μιζοδόρδαρος désigne donc en grec classique un étranger hellénisé, vivant sous l'empire des lois helléniques.

Les dérivés grecs avec *mix-* nomment généralement des hybrides, le mot auquel on ajoute ce préfixe étant, pour ainsi dire, l'élément corrompueur : μιζάνθρωπος, animal à demi homme²⁹ ; μιζοδόας, mêlé à des cris³⁰ ; μιζόθηλυς, homme efféminé³¹ ; μιζόθηρ, homme à demi bête³² ; μιζόθηρος, homme aux mœurs bestiaux³³ ; μιζόλευκος, moitié blanc³⁴ ; μιζολύδιος, à moitié Lydien³⁵ et μιζοφρύγιος, à moitié Phrygien³⁶ – termes techniques du vocabulaire de la musique ; μιζόμβροτος, à moitié homme³⁷ ; μιζοπάρθενος, qui est à moitié une jeune fille³⁸.

Par le même procédé linguistique on a formé en grec ancien les mots μιζέλλην et μιζογενής. Les *Mixhellènes* sont des Barbares à moitié Hellènes, gens hellénisés ou métis vivant dans un milieu barbare³⁹, tandis que les *Mixobarbares* sont des Hellènes d'origine barbare, métis ou Barbares hellénisés vivant dans un milieu hellénique. Il y a ici une nuance qu'on ne doit pas ignorer⁴⁰. Les *Mixogènes* sont le produit de l'union de plusieurs races⁴¹.

²⁷ *Ibid.*, 237 b-c et 238 e-239 a.

²⁸ Οὔτε βάρδαρος, οὔτε Ἑλλήν ἄλλ' ἀμφοτέρων μετέχων apud H. Estienne, *Thesaurus Graecae linguae*, Paris, 1865, s.u.

²⁹ Du Minotaure, *Anth. Plan.* 126, 3. Tous nos exemples sont empruntés au *Thesaurus* d'Estienne.

³⁰ Eschyle, apud Plutarque, *Moralia*, 389 A.

³¹ Philostrate, *Vies des sophistes*, 2, 623, 1.

³² Euripide, *Ion*, 1161.

³³ *Etymologicum Magnum*, p. 668, 56.

³⁴ Lucien, *Double accusation*, 8.

³⁵ Strabon, XII, p. 572.

³⁶ Strabon, XII, p. 572 ; 13, p. 629.

³⁷ Du Centaure, Eschyle, *Suppliants*, 568.

³⁸ Du Sphinx, Euripide, *Les Phéniciennes*, 1030.

³⁹ Plutarque, *Crassus*, 31, 1 ; Hellanicus, FGH, 4F 71a ; Polybe, I, 67,7 ; Dittenberger, *Syllogè*, 495, 114. Polybe en parle comme des mercenaires dans l'armée de Carthage. Cf. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, I, Oxford, 1957, ad. I, 67, 7.

⁴⁰ Comme le fait V. Tăpkova-Zaimova, *op. cit.* ; E. Stănescu (« Byzance et les Pays roumains », p. 19) affirme qu'au XI^e siècle on donne au mot μιζοδόρδαρος le sens de μιζέλλην ce qui reste à démontrer. Notons aussi que le mot Ἑλλήν n'était pas ou n'était plus tellement méprisé à Byzance. Voir *Alexiade*, XV, VII, 9 (Leib III, p. 217-218).

⁴¹ *Anonymi Periplus Ponti Euxini*, dans Müller, *Fragmenta Historicorum Graecorum*, Paris, 1850, V, par. 9 ; E. Stănescu, « Les Mixobarbares », p. 51, n. 1 y voit la preuve d'une démarcation entre

Le mot *μῆζοδάραρος* appartient au champ sémantique du *βάρδαρος*, mot-clé de la langue grecque. Par conséquent son évolution sera liée à celle du *βάρδαρος*. Pour les Grecs de l'antiquité classique sont barbares les choses, les mœurs et les gens non-helléniques. Les Romains ont emprunté le mot en l'adaptant à leur langue – *barbares*. Ils s'en servirent tout d'abord pour se désigner eux-mêmes : pour Plaute le latin est une langue barbare⁴². Mais après la conquête de la Grèce et surtout après la romanisation politique des Grecs, devient Barbare tout étranger qui n'appartient pas au domaine de la culture gréco-romaine, toute personne ne jouissant pas de la citoyenneté romaine. Même après la victoire du christianisme l'opposition Romain-Barbare ne cesse pas d'exister. Chrétiens ou non, les étrangers, sauf bien entendu les Juifs, restent des Barbares. On rencontre le terme même dans des textes juridiques⁴³. La chute de l'Occident affermit la conscience « nationale » romaine des Byzantins, restés, prétendaient-ils, les seuls *Ῥωμαῖοι* authentiques. La perte de la romanité orientale et balkanique, soumise à des États barbares, illégitimes aux yeux des Byzantins précise davantage le contenu ethnique du mot *Ῥωμαῖος*. Devient Barbare tout étranger qui ne parle pas le grec et qui n'est pas orthodoxe. Même les chrétiens qui se servaient du latin comme langue du culte et de la culture étaient, pour Anne Comnène, des Barbares⁴⁴.

La raison de cet exclusivisme est sans doute politique. Les Slaves des Balkans, chrétiens et orthodoxes, mais refusant leur hellénisation et occupant un territoire « romain » sont des Barbares. Les Latins d'Occident qui aspirent à la succession de Constantin le Grand et de Justinien, eux aussi sont des Barbares insensés et pas des Romains authentiques. Plus significatif encore est le cas des Roumains. Après avoir accepté la domination slave et surtout après avoir tâché d'édifier en territoire de l'Empire un État bulgaro-roumain, ils deviendront des Barbares, malgré leur romanité et malgré leur orthodoxie. Quoiqu'ils s'appellent eux-mêmes Romains (droum. *rumâni*, *români* ; aroum. *armâni*, *rămăni*, *rumăni* ; istroum. *rumeri*) et jamais Vlaques, les Byzantins leur donneront cet ethnonyme d'origine slave⁴⁵. L'emploi du mot *βάρδαρος*, ainsi que la préférence accordée par les écrivains byzantins aux noms ethniques archaïques ne sont pas l'effet d'une mode rhétorique passagère ; on y trouve l'expression de l'idéologie

la « demi-barbarie » et la « véritable barbarie » a qui aurait été faite même dans la basse Antiquité. Il nous faut pourtant remarquer que les Hénioches ont conquis les terres des *Ἐκχειριεῖς*, d'où peut-être le métissage avec eux et leur caractère mixogène (Cf. *Periplus*, par. 1).

⁴² Plaute, *Asinaria*, p. 11 : *vortere barbare*. Mais chez Cicéron, *Tusculanae*, 2,12 : *barbare loqui* = parler en faisant des fautes.

⁴³ *Codex Iustiniani* IV, 41,2 ; Cf. *Novella Iustiniani* 21.

⁴⁴ *Alexiade*, X, VIII, 8 (Leib, II, p. 218-219) ; XIV, II, 1 (Leib, III, p. 146), etc.

⁴⁵ Cf. A. Armbruster, *Romanitatea românilor*, Bucarest, 1972, p. 21. L'ouvrage de Kilian Lechner, *Hellenen und Barbaren*, Munich, 1955 nous est resté inaccessible.

impériale byzantine, de la doctrine traditionnelle concernant la légitimité du pouvoir laquelle domina pendant un millénaire la pensée politique à Byzance.

On peut rencontrer fréquemment dans les textes byzantins de toute époque le mot *μιξοδόρβαρος*, témoin lui aussi de cette mentalité conservatrice. Si pour Hérodién, était mixobarbare le Thrace récemment romanisé Maximin⁴⁶, pour les Byzantins sont mixobarbares tous les étrangers superficiellement hellénisés habitant une terre de l'Empire, soumis aux lois rhoméiques⁴⁷.

Chez Malalas (491–578) on trouve une survivance du mot dans son acception antique. Selon cet auteur la ville d'Edesse aurait été appelée par son fondateur, Séléukos I^{er} Nikator, *Ἀντιόχεια μιξοδόρβαρος*⁴⁸.

Pour Théophylacte Simocatès, écrivain archaïsant du temps d'Héraclius (610–641), l'usurpateur Phocas (602–612) n'est qu'un tyran mixobarbare⁴⁹.

Un autre tyran mixobarbare fut, selon le chartophylax Agathon, orthodoxe de stricte obédience, auteur d'une nouvelle édition des Actes du VI^e concile œcuménique (680/81) anti-monothélite, Philippicos Bardanès (711–713). Philippicos, empereur d'origine arménienne était un adepte du monothélisme⁵⁰.

Pour le chroniqueur orthodoxe Georges le Moine est mixobarbare et tyran, c'est-à-dire souverain illégitime, Léon V, empereur iconoclaste, d'origine arménienne (813–820). Son origine ethnique explique, selon le pieux clerc byzantin, le mauvais caractère et les mœurs corrompus du souverain hérétique⁵¹.

Le fameux prétendant à l'empire Thomas le Slave qui, à la tête d'une armée de recrutement barbare (Arabes, Ibériens, Slaves, Arméniens) et soutenu par le calife Al'Mamoun, fait la guerre à Byzance, adopte un « homuncule mixobarbare ». En l'associant au pouvoir, ce prétendu Constantin lui donne le nom significatif de Constance. Ces circonstances de la première moitié du IX^e siècle (820–823) nous sont racontées par le chroniqueur Gènesios, lettré archaïsant du cercle de Constantin le Porphyrogénète⁵². Le Mixobarbare était

⁴⁶ Hérodién, VI, 8, 1. L'équivalent latin *μιξοδόρβαρος* est *semibarbarus* (Cf. C. Daicoviciu, *Tribuna*, XIV, 46, 12.11.1970). On le trouve dans l'*Historia Augusta, Vita Maximini*, 2,5. Il fut mal interprété plus tard par les compilateurs et les copistes ; c'est ainsi que les parents de Maximin devinrent Micca et Ababa (cf. R. Vulpe, *Din istoria Dobrogei*, II, Bucarest, 1968, p. 220). Voir aussi Suétone, *Vie de César*, 76, 3 : *Galli semibarbari*, les Gaullois récemment romanisés.

⁴⁷ Ivan Dujčev fait dans un ouvrage pour nous inaccessible (« Proučvanija vărhu bălgarskoto srednovekovie », dans le *Sbornik* de l'Académie bulgare, XII, 1, 1945, p. 147, n. 2) des remarques sur le mot *μιξοδόρβαρος*. À son inventaire des attestations byzantines du terme, reproduit par P. Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 102-103, n. 345, nous ajoutons quelques autres.

⁴⁸ *Ioannis Malalae Chronographia*, éd. L.A. Dindorf, Bonn, 1831, p. 418.

⁴⁹ *Theophylacti Simocattae Historiae*, éd. C. de Boor, Leipzig, 1887, p. 302-303.

⁵⁰ Agathon, édité par P.D. Miatev dans *Izvestia* de l'Institut archéologique bulgare, VI, 1930-1931, p. 284. Cf. P. Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 103, n. 345.

⁵¹ *Georgii Monachi Chronicon*, éd. I. Bekker, Bonn, 1838, p. 768.

⁵² Iosephus Genesius, éd. C. Lachmann, Bonn, 1834, p. 38.

probablement un Barbare superficiellement hellénisé de la frontière asiatique de l'Empire.

Dans l'*Alexiade* d'Anne Comnène (1083 – après 1148), le mot μιζοδόρβαρος apparaît plusieurs fois. Un officier byzantin, Monastras est un mixobarbare qui connaît très bien le turc⁵³. Un autre mixobarbare est Stypeiotès, esclave d'Alexis qui porte le même nom que son ancien maître, Michel Stypeiotès ; celui-ci l'avait acheté et offert en don à l'empereur⁵⁴. Le transfuge scythe (petchenègue), Neantzés, est en train de transmettre à ses congénères des renseignements sur l'armée byzantine ; un mixobarbare, comprenant ce qu'il vient de dire en langue scythe, le dénonce à l'empereur au prix de sa vie⁵⁵. Un autre mixobarbare s'enfuit de l'armée turque, dont il faisait partie, pour transmettre à Alexis des renseignements importants sur les intentions de l'ennemi⁵⁶. Mais dans l'armée turque se trouvent aussi des mixobarbares connaisseurs du grec qui s'en servent pour mener une sorte de guerre psychologique contre les Byzantins : installés sur des collines autour de la plaine où sont campés les soldats de l'empereur, ils les accablent la nuit entière, « à l'instar des loups, de leur hurlements » et railleries⁵⁷. Tous les mixobarbares de l'*Alexiade*, pour la plupart déserteurs de l'armée byzantine sont des Barbares hellénisés d'origine petchenègue ou turque, provenant donc des régions frontalières de Byzance. Il y en avait aussi, peut-être, parmi eux des métis⁵⁸. Leur attitude envers l'Empire n'est pas toujours amicale, comme on l'a soutenu⁵⁹. L'emploi fréquent du terme dans l'*Alexiade* témoigne d'un souci de précision « scientifique » de la part de son auteur, dont la mentalité conservatrice

⁵³ *Alexiade*, X, II, 7 (Leib II, p. 194); X, IV, 10 (Leib II, p. 204) XI, II, 7 (Leib III, p. 14); XIV, III, 1 (Leib III, p. 154) ; sur ses connaissances de turc, *Alexiade*, XI, II, 9 (Leib III, p. 15).

⁵⁴ *Ibid.*, XV, 11, 3 (Leib III, p. 192).

⁵⁵ *Ibid.*, VII, IX, 3-4 (Leib, II, p. 117-118).

⁵⁶ *Ibid.*, XV, VI, 2 (Leib III, p. 207).

⁵⁷ *Ibid.*, XV, VI, 2 (Leib III, p. 207) et XV, V, 2 (Leib III, p. 205). L'affirmation d'Eugen Stănescu (« Les Mixobarbares », p. 46), « Sur ces Mixobarbares – qui formaient probablement dans l'armée byzantine un corps spécial – les Turcs essayant d'exercer une influence en s'appuyant sur la parenté ethnique et de langue, mais sans résultat », repose sur une mauvaise traduction du texte.

⁵⁸ Dans une note sur l'*Alexiade*, XI, II, 9, E. Miller, *Recueil des historiens des Croisades, Historiens grecs*, II, Paris, 1875, p. 40 D-41 A: « inde patet fuisse Monastram ex Ulis quos scriptores nostri Turcopulos appellant. Nomen recto ita explicat Raimundus de Agiles », p. 145 : « Qui vel nutriti apud Turcos, vel de matre Christiana patre Turco procreantur ». Il est intéressant de remarquer que les Byzantins ont parfois encouragé dans la région de la frontière orientale les mariages avec les étrangers établis dans l'Empire. Voir Constantin le Porphyrogénète, *De cerimoniis*, II, 49, cité par L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire Byzantin*, Paris, 1970, p. 293. Digénis Akritas est-il autre chose qu'un Mixobarbare ?

⁵⁹ E. Stănescu, *Les Mixobarbares*, p. 46.

et même xénophobe n'est que très bien connue⁶⁰, ainsi que son purisme archaïsant.

Selon Nicéas Choniates, écrivain archaïsant du XII^e siècle, pendant le règne de Manuel I^{er} Comnène (1143–1180), le Romain – c'est-à-dire le Byzantin – imposant d'aspect et rompu à l'art de la guerre arrive à servir en esclave l'homuncule mixobarbare⁶¹. De quoi s'agit-il ? Pratiquant lui aussi une politique d'austérité, Manuel suspend le paiement des soldes de l'armée ; les troupes devront être entretenues par les habitants des provinces où elles sont stationnées. Profitant de cette situation, des gens des services auxiliaires de l'armée – écuriers, maçons, serviteurs tout simplement – se font inscrire par des fonctionnaires corrompus dans les registres militaires et, à côté des vrais stratiotes, participent au pillage « légal » des citoyens⁶². Sont-ils ces « homuncules mixobarbares » des Barbares de la région frontalière superficiellement hellénisés ? Peut-être. Mais il est vraisemblable aussi que l'expression ἀνθρώπιον μιζοδόρβαρον soit devenue un τόπος rhétorique à sens péjoratif, dépourvu de toute signification ethnique précise⁶³.

Le mot μιζοδόρβαρος peut être lu au XIV^e siècle dans l'*Histoire romaine* de Nicéphore Grégoras, humaniste byzantin, homme d'État et écrivain, évidemment, archaïsant. Se dirigeant vers Skopje, la capitale du *kral* serbe Étienne Dečanski, Grégoras assiste à Stroumitsa à l'office des Pâques. Les Mysiens de la contrée chantent dans leur « *langue barbare* » une hymnodie qui n'a même pas la qualité d'être mixobarbare, n'ayant rien de mixolydien ou de mixophrygien. Elle est, au contraire, semblable aux chants des pasteurs, sauvage et montagnarde⁶⁴. Des gens ayant adopté le style de vie des Mixobarbares se trouvent, à côté des Mysiens et des Triballes, dans la bande de Momčila, une sorte de Robin Hood balkanique, d'origine incertaine, qui devint l'allié de Jean

⁶⁰ Cf. Anne Comnène, *Alexiade*, XIV, VII, 2 (Leib, III, 173) : « *L'Empire des Romains (scil. des Byzantins) étant par nature maître des autres peuples...* » (Φύσει γὰρ οὐσα δεσπότις τῶν ἄλλων ἐθνῶν ἢ βασιλεία Ῥωμαίων). Parmi les étrangers au service de l'Empire il y a pourtant beaucoup de gens dont Anne fait l'éloge sans les nommer pour autant *mixobarbares* (cf. VIII, VII, 1 (Leib II, p. 147-148). C'est le cas du scythe Argyros Karatzas, futur duc de Dyrrachium, de Rodomir, supposé d'origine slave, d'après le nom, par E. Stănescu, « Les Mixoborbares », p. 46, lequel est un neveu du tsar bulgare Ivan Vladislav, apparenté du côté maternel à « *l'Augusta, notre mère* » (*Alexiade*, VIII, IV, 5 Leib II, p. 138 ; cf. G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, Berlin, 1958, p. 258, s.v. *Radomeros*).

⁶¹ *Nicetae Choniatae Historia*, éd. I. Bekker, Bonn, 1835, p. 273.

⁶² Cf. L. Bréhier, *Les institutions*, p. 321.

⁶³ Cf. Σκυθῶν ἐρημία, Μυσῶν λεία.

⁶⁴ *Nicephori Gregorae Byzantina Historia*, éd. L. Schopen, Bonn, 1829-1830, VIII, 14, 6, p. 379. Le voyage de Grégoras date de 1327. Le panhypersébaste Jean Paléologue étant mort à Skopje, à la cour de son gendre Étienne Dečanski, l'écrivain devait accompagner sa femme, la fille de Théodore Métochite, dans son retour à Constantinople. Cf. G. Ostrogorsky, *Storia dell'impero bizantino*, Torino, 1968, p. 454.

Cantacuzène dans la guerre civile de 1341–1347⁶⁵. Chez Grégoras aussi, le mot *μιξοδάρδαρος* désigne donc des choses (mélodie, style de vie) spécifiques pour les Barbares superficiellement byzantinisés qui habitent les provinces balkaniques de l'Empire. Il ressort nettement du texte de son *Histoire* combien fort et fier était l'attachement de cet écrivain archaïsant à la culture hellénique. Il nous suffit de rappeler qu'après avoir dévoilé certains détails plutôt désagréables de la vie aulique du royaume serbe, Nicéphore Grégoras se félicite par des citations antiques d'être né Grec et non Barbare⁶⁶.

Un autre Momčila, fils des Vlaques Stana et Frățilă, mais « *Albanais d'aspect et par son allure bulgaralvanitovlaque* » prend le nom de Néophyte et devient rhéteur et philosophe. Jean Katrarès, écrivain peu connu du XIV^e siècle⁶⁷, démasque l'imposteur en l'appelant « monstre mixobarbare »⁶⁸. À première vue il semble que le mot *μιξοδάρδαρος* désigne ici un mélange ethnique⁶⁹. Toutefois il ne faut pas oublier que l'origine vlaque de ce pseudo-byzantin est expressément confirmée par l'auteur. Quant au terme *Βουλγαροαλβανιτόδλαχος*, il n'est point forgé par Katrarès. Comme d'ailleurs *Ἀρβανιτόδλαχος*, *Σερβαλβανιτοβουλγαρόδλαχος* qu'on rencontre dans des textes dépourvus de tout caractère satyrique, il indique seulement l'origine géographique et le milieu ethnique de la famille de Momčila, un Vlaque vivant parmi ou en voisinage des Bulgares et des Albanais⁷⁰. Il n'en reste pas moins que l'usage parodique et satyrique de ces mots dans le poème de Katrarès fait vraisemblable l'apparition d'une connotation sémantique chez *μιξοδάρδαρος*, exprimant l'idée de mélange ethnique.

Même dans le grec moderne la signification antique du terme persiste. Il s'applique aux choses à moitié grecques, à moitié barbares, particulièrement en matière linguistique. Une langue remplie de mots d'origine étrangère est une langue mixobarbare, *γλῶσσα μιξοδάρδαρος*⁷¹.

Il est temps de récapituler et de conclure. Le mot grec ancien *μιξοδάρδαρος* est assez fréquent dans les textes byzantins depuis le VI^e jusqu'au XIV^e siècle⁷². Il a gardé son sens ancien avec – sans doute – les nuances

⁶⁵ Nicéphore Grégoras, *op. cit.*, XIV, 4, 5, p. 704.

⁶⁶ *Ibid.*, VIII, 14, 8, p. 383.

⁶⁷ Sur Jean Katrarès, voir G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I, p. 324.

⁶⁸ Le poème de Katrarès a été édité par Matranga, *Anecdota Graeca*, II, p. 675-682 et républié par Iv. Duičev, *op. cit.*, p. 130-150. Il nous a été accessible seulement par les citations de P. Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 101-103.

⁶⁹ C'est ce que pense P. Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 102. Il regarde ce texte comme une preuve « que les éléments roumains ne peuvent être retranchés de la composition des mixobarbares qui, au XI^e siècle, vivaient au Bas-Danube ». V. Tăpkova-Zaimova (*op. cit.*) démontre, de manière convaincante, la faiblesse de cet argument.

⁷⁰ Cf. *La Chronique de Joannina*, éd. L. Vranoussis, Athènes 1965, p. 101.

⁷¹ Encyclopédie *Eleuthéroudakís*, vol. IX, s.v.

⁷² Nous n'avons pas poussé plus loin notre enquête.

impliquées par l'évolution du mot βάρβαρος dont il est un dérivé. Il désigne des gens et des choses de Byzance dont l'origine barbare, étrangère se laisse facilement découvrir. Il implique assez souvent une nuance péjorative plus ou moins marquée. Il est entré dans des lieux rhétoriques, τόποι à sens péjoratif (μιξοδάρβαρος τύραννος, ἀνθρώπιον μιξοδάρβαρον). Son usage est littéraire et non technique et, par conséquent, se trouve soumis aux lois seules de la subjectivité des auteurs. Employé surtout par des écrivains puristes, archaïsants il témoigne toujours d'une mentalité conservatrice, traditionnelle, hellénique, voire xénophobe.

Est-ce que chez Michel d'Attalie, cet écrivain puriste, imbu de patriotisme byzantin, allant jusqu'à chercher l'origine de la famille des Botaneiatès dans la *gens Fabia* de Rome, nommant parfois les Byzantins Αὐσῶνες⁷³, *Ausones*, est-ce que chez lui le mot μιξοδάρβαρος signifie autre chose que chez ses devanciers et ses successeurs littéraires ? Certes, non. Ses mixobarbares sont des sujets byzantins, d'origine barbare plus ou moins récente, vivant en terre rhoménique, sous l'empire des lois byzantines.

L'appartenance de la région paristrienne à l'Empire byzantin n'a jamais fait objet de doute pour personne⁷⁴. Les lois et les institutions qui ont donné aux habitants des terres reconquises par Jean Tzimiskès et Basile II le cadre politique et juridique de leur vie, on les connaît⁷⁵. Le Paristrion revenu à Byzance en 971 était, au moins à partir de 1018, un thème, gouverné par un *duc* ou *katépanô* résidant à Dristra⁷⁶. Ses attributions essentiellement militaires étaient exercées par l'intermédiaire de tout un corps d'officiers subalternes, dans toute la région des villes paristriennes. À côté de lui, un gouverneur civil, le *kritès* ou *protonotaire*, lui aussi entouré d'une armée bureaucratique représentait dans la contrée l'État byzantin, c'est-à-dire l'empereur⁷⁷. Il n'y avait plus de place pour des autorités politiques locales.

Il y avait dans le Paristrion des Petchenègues. En 1046, le chef petchenègue Tyrach, fils de Kilter, qui détenait semble-t-il l'autorité suprême sur

⁷³ *Michaelis Attalioe Historia*, Bonn, 1853, p. 214 et 217-222.

⁷⁴ Voir par exemple *Alexiade*, VII, II, 1 (Leib II, p. 88) : « Les Scythes... revinrent sur les bords du Danube et s'y établirent, exerçant leurs déprédations sans scrupule sur notre territoire comme si c'était le leur ».

⁷⁵ N. Bănescu, *Les duchés byzantins de Paristrion (Paradounavon) et de Bulgarie*, Bucarest, 1946 reste le livre essentiel. Pour l'état actuel de la question, voir I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, p. 71-166.

⁷⁶ Sur l'administration byzantine au XI^e siècle, voir H. Ahrweiler, « Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IX^e-XI^e siècles », *Bulletin de correspondance hellénique*, 84, 1960, p. 1-109 (pour le *duc-katépanô*, p. 64-67) ; N. Svoronos, « Société et organisation intérieure dans l'Empire byzantin du XI^e siècle. Les principaux problèmes », dans *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, Londres, 1967, p. 327-389.

⁷⁷ Il y avait peut-être un seul *kritès* pour tout le territoire de l'ancienne Bulgarie. Cf. H. Ahrweiler, « Recherches », p. 85-86, n. 13.

les tribus du nord du Danube, au nombre de treize, suspecta Kegénès, fils de Baltzar, remarquable par ses qualités militaires, illustre par ses victoires sur les Ouzes, de complot. Kegénès avec les tribus Belemarnis et Pagoumanis, comprenant 20.000 personnes et qui lui étaient dévouées dut s'enfuir. Il se réfugia dans le Paristrion. Créé patrice après avoir reçu le baptême lui et ses hommes, ils furent tous installés dans le Paristrion. Ils reçurent des terres et furent inscrits dans les registres de l'armée⁷⁸. Ce n'était pas créer un État petchenègue dans l'État byzantin. Kegénès ne fut jamais, malgré son titre pompeux de patrice, l'égal du duc de Dristra, mais son subordonné⁷⁹. Les étrangers colonisés dans l'Empire byzantin, gardant leur organisation intérieure et leurs mœurs, placés sous l'autorité de leur chef investi d'une place dans la hiérarchie roméique, formaient des *tagmata* particuliers, constituaient des communautés distinctes mais non des principautés⁸⁰. Ils étaient un élément peu sûr. Ils n'étaient, par conséquent, jamais installés dans des régions voisines de leurs congénères⁸¹. La colonisation des Petchenègues de Kegénès dans le Paristrion est la seule colonisation de cette sorte qu'on y connaît⁸².

Elle s'avéra d'ailleurs fatale. Car, n'oubliant pas leurs conflits avec les Scythes nord-danubiens, les tribus de Kegénès continuèrent à attaquer ceux-là en entraînant Byzance dans une guerre qui ravagea le nord de la Péninsule balkanique. Vaincu, Tyrach devint lui aussi patrice et colon en terre de l'Empire, tout en restant le même Barbare enclin à l'indiscipline et au pillage⁸³.

Vu les conditions de la colonisation, on ne peut pas parler, jusqu'à l'insurrection de Dristra, d'une assimilation des Petchenègues par la population locale. Les Petchenègues gardaient leur « vie scythique » endommageant les habitants du Paristrion, sur lesquels ils n'exerçaient d'ailleurs aucune autorité. Si l'on peut parler d'une symbiose roumano-petchenègue au nord du Danube, où les nomades scythes se sont installés en maîtres, s'assimilant peu à peu aux autochtones, au sud du fleuve la situation est totalement différente. Les Petchenègues ont ici des maîtres byzantins⁸⁴.

⁷⁸ Georgius Cedrenus Ioannis Scylitzae ope ab I. Bekkero suppletus et emendatus, Bonn, 1838-1839, II, p. 581-587.

⁷⁹ Pour l'opinion contraire, voir P. Diaconu, *Les Petchenègues*, p. 58, n. 162. Jamais un chef de *tagmata* étrangers ne porta le titre de *katépanô* (Cf. H. Ahrweiler, « Recherches », p. 32 et 38).

⁸⁰ Pour l'organisation des étrangers installés en terre de l'Empire, voir H. Ahrweiler, « Recherches », p. 32-33.

⁸¹ N. Svoronos, *op. cit.*, p. 383.

⁸² Les Petchenègues de Tyrach furent colonisés en Bulgarie ; voir Cedrenus, *op. cit.*, II, p. 587 ; autres Petchenègues à Mogléna, voir Zonaras, *op. cit.*, III, p. 740.

⁸³ Cedrenus, *loc. cit.*

⁸⁴ Cf. H. Stahl, « Teorii și ipoteze sociologice privind fazele premergătoare întemeierii domniilor noastre », dans idem, *Studii de sociologie istorică*, Bucarest, 1972, p. 5-62.

Il y avait dans le Paristrion des Bulgares. C'est ce qu'on est en droit de supposer, vu que la région paristrienne avait appartenu des siècles durant au Premier Empire bulgare. Mais à partir de la conquête de Dristra par Tzimiskès, en 971, le centre de gravitation politique et spirituel des Bulgares se déplace vers l'Occident. C'est autour de Prespa et d'Ohrid⁸⁵ que l'on assiste au regroupement des forces bulgares, disloquées par les russes de Sviatoslav⁸⁶ et ensuite par les Byzantins. Même après la chute de l'empire de Samuel, toutes les séditions déclanchées au nom de la tradition impériale bulgare, partent de l'Ouest, telles les rébellions de Pierre Delian ou de Constantin Bodin⁸⁷. Elles n'arrivent presque jamais à entraîner le Paristrion. Ce thème ne saurait être le centre d'une éventuelle formation autonome bulgare.

Il y avait aussi dans le Paristrion des Roumains, des Vlaques. Leur présence a été contestée au nom d'une logique historique qui s'est avérée fausse. Il y a trente ans, un historien de la valeur de Matthias Gyóni pouvait écrire : « *Es gehört eine gewisse Naivität dazu, in der Scythia Minor, im späteren Paristrion, das vom Beginn der Völkerwanderung an eine "Völkerstrasse" war, von einer Kontinuität der Nachkommen der römischen Siedler zu sprechen* »⁸⁸. Aujourd'hui l'ancienne image des envahisseurs barbares détruisant peuples et civilisations dans leur élan sauvage vers de nouvelles prairies capables d'assurer l'alimentation de leurs chevaux, semble naïve. L'âge du « *mythe mongol* » est révolu. En effet, l'archéologie témoigne, même dans le Paristrion, d'une continuité de vie et de civilisation dont les fondements sont romains mais qui ont acquis un cachet slavo-bulgare particulier⁸⁹. Les inscriptions slaves de Murfatlar témoignent, elles aussi, de l'existence d'une population roumaine, maîtrisée par les Bulgaro-Slaves, mais ne maîtrisant pas assez le slavon ecclésiastique⁹⁰. Le nom des Byzantins, des *Greks*, fut emprunté par les Slaves et les Bulgares à cette population *romaine*, à cette romanité danubienne qui nourrissait encore pas mal de ressentiments envers les hellénisateurs de l'Empire dont elle avait jadis imposé des maîtres⁹¹. Les Slaves et les Bulgares semblent avoir

⁸⁵ G. Ostrogorsky, *Storia*, p. 263.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 258.

⁸⁷ Cf. *ibid.*, p. 297-298 et 314-315.

⁸⁸ M. Gyóni, *op. cit.*, p. 105.

⁸⁹ Pour la culture et la civilisation de la Dobroudja aux IX^e-XII^e siècle, voir I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, p. 169-335.

⁹⁰ G. Mihăilă, « Inscriptii slave vechi de la Murfatlar », dans idem, *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*, Bucarest, 1972, p. 78-103.

⁹¹ S. Dragomir, *Vlahii din Nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu*, Bucarest, 1959, p. 140, qui cite C. Jireček, *Geschichte der Serben*, I, p. 79 et E. Dümmler, « Über die älteste Geschichte der Slaven in Dalmatien », *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften*, Vienne, XX, 1856, p. 368.

emprunté aussi à ces Romains le mot désignant l'empereur – le *césar*⁹². Le professeur Henri Stahl a récemment démontré la continuité roumaine au Bas-Danube par l'étude des villages des pêcheurs dont le vocabulaire technique garde le souvenir des différentes dominations étrangères qu'ils ont subies⁹³. Si l'on se rappelle les théories de E. Gamillscheg qui crut pouvoir identifier dans la région du Bas-Danube un noyau expansif de la langue roumaine⁹⁴ on trouve des coïncidences et des concordances significatives entre les données de l'archéologie et de la linguistique. Enfin, l'afflux des pasteurs des Carpates se dirigeant avec leurs troupeaux vers la mer, par les trois chemins de passage du Danube – les mêmes que ceux des envahisseurs de l'Empire – et dont la toponymie garde le souvenir, ne date pas des temps modernes. Mais les textes byzantins aussi attestent la présence des Vlaques au Bas-Danube. Au temps d'Alexis Comnène, c'est un ἑκκρίτος vlaque qui annonce la traversée du fleuve par les Coumans⁹⁵ ; les Vlaques incorporés dans l'armée byzantine par Vatatzès en 1164⁹⁶ prouvent la continuité roumaine dans le Paristrion. Mais peut-on parler d'une force locale roumaine se constituant dans cette région au XI^e siècle ? Ce serait au moins hardi. L'image ethnographique du Paristrion du XI^e siècle ne serait, certes, complète si nous ne faisons y figurer les artisans, les marchands et les fonctionnaires grecs, ainsi que toute sorte de gens d'origine diverse, Russes⁹⁷, Ouzes, Coumans, Arméniens, etc. en quête de fortune. Les régions et les villes maritimes ou fluviales attirent toujours une telle multitude de gens « *parlant toutes les langues* » du monde. Cela peut embellir l'histoire d'un écrivain rompu à la rhétorique, mais ne peut pas expliquer une rébellion.

Petchenègues de Kegénès ou plutôt leurs survivants d'après les troubles de 1048–1053, Bulgares et Roumains auxquels on doit ajouter les autres gens d'origines diverses – voilà ce que semble avoir été le « mixobarbaron » murmurant de Michel d'Attalie vers 1072. La promiscuité ethnique n'existant jamais et nulle part, ni même dans les Balkans⁹⁸, on ne peut parler d'un mélange ethnique paristrion, mais d'une mosaïque⁹⁹ dont Byzance a été le liant. Qui l'a brisée ?

⁹² G. Moravcsik, « Zur Geschichte des Herrschertitels 'caesar-czar' », *Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*, VIII, 1, 1963 (*Mélanges Ostrogorsky*), p. 229-236.

⁹³ H. Stahl, *op. cit.*, p. 71-72.

⁹⁴ E. Gamillscheg, *Über die Herkunft der Rumänen*, Berlin, 1940.

⁹⁵ *Alexiade*, X, II, 6 (Leib II, p. 193).

⁹⁶ *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, rec. A. Meineke, Bonn, 1836, p. 260.

⁹⁷ Les Russes détenaient à Dristra des privilèges commerciaux renouvelés par Jean Tzimiskès ; cf. G. Ostrogorsky, *Storia*, p. 258.

⁹⁸ La « promiscuité balkanique » dont parlait Th. Capidan, *Romanitatea balcanică*, dans idem, *Limba și cultură*, Bucarest, 1943, p. 179-181, ne peut pas être conçue en dehors de la dénationalisation.

⁹⁹ G.I. Brătianu, *Recherches sur Vicina*, p. 26.

On a affirmé que pendant le XI^e siècle des forces féodales centrifuges se sont développées dans le Paristrion, comme partout dans l'Empire. Le premier symptôme de l'insoumission aurait été le fait d'entretenir des armées. Affaiblie, Byzance aurait consenti à payer aux villes paristriennes « *comme à une puissance étrangère et hostile* » un tribut dissimulé dans ces donations annuelles dont parle Michel d'Attalie¹⁰⁰. Cependant, ni l'armée entretenue par les paristriens, ni les donations du basileus n'avaient rien d'extraordinaire. Le régime des thèmes, reposant sur le recrutement stratiotique de l'armée, imposait aux habitants des communes stratiotiques d'entretenir une force militaire qui était par ailleurs la raison de leur existence privilégiée. Parmi les privilèges dont un stratiote jouissait se trouvait aussi une solde et des donations de la part de l'État. Le paiement de ces *stipendia* semble avoir été annuel¹⁰¹. Il n'y avait donc rien de féodal ou d'irrégulier dans la situation des villes paristriennes à la veille de leur révolte.

Il est vrai, en revanche, qu'au XI^e siècle le régime des thèmes et du recrutement stratiotique, local et national de l'armée touchait à sa fin. Le Paristrion, la Bulgarie et l'Ibérie semblent avoir été les dernières régions de l'Empire où ce régime a persisté¹⁰². Il succombait devant l'extension progressive du grand domaine « féodal » nobiliaire ou ecclésiastique¹⁰³ ; il mourait étranglé par les agents du fisc des successeurs du grand Basile II et de leurs ministres, dont Nicéphore le logothète ne fut qu'un des meilleurs représentants¹⁰⁴. Nous ne pouvons pas regarder Tatous, le chef petchenègue qui s'empare de la citadelle de Dristra comme un seigneur féodal byzantin. Ceux-ci nous les connaissons très bien, ainsi que leurs séditions. Originaires pour la plupart d'entre eux d'Anatolie, ces « barons » asiatiques, possesseurs de grands domaines fonciers, formaient une caste orgueilleuse et forte, dont l'unité était renforcée par les liens de parenté et les alliances de famille, mais subminée à la fois par les ambitions personnelles et les rivalités politiques. Ces seigneurs byzantins fournissaient à l'armée les officiers supérieurs, n'ayant, par conséquent, aucun besoin d'entretenir des armées privées, chose peu concevable d'ailleurs à Byzance. Ce sont eux, les Botaneiatès, les Phocas, les Skléros, les Maniakès, les Bourtzès, les Diogénès, les Comnènes qui, abusant de leurs prérogatives, ont dirigé les armées qu'ils commandaient vers Constantinople pour y imposer leur empereur, leur régime. Face à eux, un personnage comme Nicéphore Bryennios, « féodal »

¹⁰⁰ B. Câmpina, « L'influence », p. 14.

¹⁰¹ H. Ahrweiler, « Recherches », p. 7-8.

¹⁰² *Ibid.*, p. 23 ; N. Svoronos, *op. cit.*, p. 383-385.

¹⁰³ Les pages écrites à ce sujet par C. Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor der Kreuzzügen*, Leipzig, 1894 restent encore le tableau le plus vif de ce processus. Voir surtout P. Lemerle, « Esquisse pour une histoire agraire de Byzance », *Revue historique*, 219, 1958, p. 254-284 et 220, 1958, p. 43-94.

¹⁰⁴ Cf. G.I. Brătianu, *Études*, p. 141-157.

d'Occident, faisait figure de parvenu. Il leur arriva d'employer des « barbares » à leur solde mais jamais ils n'en firent des maîtres¹⁰⁵. Ni Tatous, ni les « mixobarbares » paristriens, ni Nestor le *vestarque*, *doulos* illyrien du père de l'empereur n'ont rien de semblable à la force des grands propriétaires qui ont imposé le nouveau régime des Comnènes.

La révolte de Dristra n'avait, elle non plus, rien d'une affirmation de la nouvelle force des marchands et des artisans, des banquiers aussi des municipes de l'Occident, des municipes byzantins même¹⁰⁶. Les sources ne disent rien sur quelque organisation municipale dristériote supposée avoir trouvé le moment propice à l'éclosion de son autonomie, longuement étouffée par le pouvoir central. On a beau parler de l'épanouissement économique de cette ville au XI^e siècle. Dristra n'en reste pas moins une habitation à caractère demi-rural¹⁰⁷, dont l'importance est surtout militaire, stratégique, non pas économique. Quant aux autres « grandes villes » de Michel d'Attalie, elles ne sont en fait que des forteresses (χωρία, φρουρία). Et ces forteresses n'étaient pas toutes occupées par les armées byzantines. La tribu scythe installée dans le Paristrion en 1086 s'empara facilement de quelques-unes d'entre elles. Le représentant d'une autre « force centrifuge », le manichéen Traulos, ancien serviteur de l'empereur, gendre d'un des chefs scythes trouva lui aussi Veliatova vide et en fit son quartier général¹⁰⁸. Le système défensif de Byzance était dans le dernier quart du XI^e siècle fortement désorganisé. La frontière paristrienne ne disposait pas d'une force capable à repousser les invasions des « Scythes ». La famine, les incursions, les révoltes des généraux avaient ravagé la région septentrionale des Balkans¹⁰⁹. C'était le cas aussi pour la région frontalière orientale de l'Empire¹¹⁰. La rébellion de Dristra de 1072/73 n'est pas le symptôme d'une force naissante ou renaissante, mais un signe de faiblesse et de désespoir. Faiblesse de l'Empire, désespoir des stratiotes chargés de sa défense, pillés par les barbares Petchenègues et par le fisc rhoméique à la fois¹¹¹.

Ils ne voulaient pas se rendre à tout prix aux Scythes ou se détacher de l'Empire. Leur revendication minime fut la destitution de Nicéphore. Ils

¹⁰⁵ Bryennios employa des Petchenègues, Nicéphore Melissenos des Turcs. L'armée d'Ibérie fut dissoute par le Monomaque à la suite de sa participation à la révolte de Tornikios et de Maniakès ; cf. L. Bréhier, *Vie et mort de Byzance*, p. 235-237 ; N. Svoronos, *op. cit.*, p. 384.

¹⁰⁶ G.I. Brătianu, *Privileges*, p. 103 *sqq.*

¹⁰⁷ Il est significatif que jusqu'à présent on n'a découvert aucun édifice civil de caractère urbain datant des siècles X–XII entre le Danube et la mer Noire. Cf. I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, III, p. 180.

¹⁰⁸ *Alexiade*, VI, IV, 3 (Leib II, p. 49).

¹⁰⁹ N. Svoronos, *op. cit.*, p. 384-385.

¹¹⁰ *Ibid.* ; L. Bréhier, *op. cit.*, p. 238-239.

¹¹¹ Sur le peu de patriotisme des populations récemment incorporées à l'Empire, voir N. Svoronos, *op. cit.*, p. 383-384.

n'étaient pas les seuls militaires à subir des vexations de la part de celui-ci. L'armée d'Andrinople fut, pour des raisons semblables, décimée à la suite d'une plainte adressée à l'empereur¹¹². Dans la région du Taurus un Arménien au service de l'Empire, Philarète, profitant des difficultés créées à l'Empire par Roussel de Bailleul, se tailla une principauté autonome en terre byzantine. Y affluèrent des gens, parlant eux aussi « *toutes les langues du monde* », des Rhomées y compris. Mais Philarète assurait à cette multitude une protection contre les Turcs que l'Empire n'était plus à même de leur accorder¹¹³.

Dans le Paristrion la seule force qui remplace Byzance sur le terrain politique et militaire sont les Petchenègues. En 1072/73 ils profitent encore une fois de la crise du système de défense byzantin, représenté dans cette région par les mixobarbares maltraités par le fisc, pour s'emparer de Dristra et de quelques autres cités. Rien ne nous empêche de voir en Tatrys-Tatous un Petchenègue du nord du Danube. Dristra une fois conquise, il ne la quittera plus. Les Scythes paristriens – nous dit-on – firent profession de fidélité envers Botaneiatès. Étaient-ils les Scythes de Kegénès ? Personne ne nous le dit. Et Michel d'Attalie, pourquoi ne nous renseigne-t-il sur la succession de Nestor au *katépanat* de Dristra ? Pourquoi cette discrétion en contraste avec son enthousiasme ?

Il est vraisemblable que Botaneiatès, en sage politique, se trouvant engagé au début de son règne dans des conflits plus graves encore¹¹⁴ chercha à établir un *modus vivendi* avec les Petchenègues. Il reconnut l'état de fait, la domination des Petchenègues sur une partie du territoire sud-danubien, en acceptant de les regarder comme ses vassaux. Ce fut d'ailleurs ce qu'il fit en Asie Mineure. Il reçut les explications de Philarète concernant les motifs de sa révolte – c'était toujours la tyrannie de Michel VII « soumis comme un serve aux conseils de Nicéphore le Logothète » –, il lui pardonna sa faute, le créa couropalate et il lui laissa sa principauté, devenue une sorte d'État vassal en territoire de l'Empire !¹¹⁵

Pour des raisons semblables, Alexis I^{er} Comnène dut tolérer lui aussi, jusqu'en 1086 les formations petchenègues vassales du Bas Danube. Les rapports réguliers, réglés peut-être par des traités en bonne et due forme entre les Petchenègues du Paristrion et Byzance expliquent d'une manière pour nous satisfaisante la continuité de la vie et de la civilisation byzantine dans les sites de cette région dont témoignent les fouilles archéologiques¹¹⁶.

¹¹² *Attaliothae Historia*, p. 218.

¹¹³ *Ibid.*, p. 301. Cf. L. Bréhier, *op. cit.*, p. 234.

¹¹⁴ Cf. *ibid.*, p. 236-237 : « pendant son règne les révoltes militaires se succédèrent sans interruption et il fut absolument impuissant à relever l'armée désorganisée par l'indiscipline ».

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 237.

¹¹⁶ I. Barnea, *Din istoria Dobrogei*, p. 138.

Mais bientôt les choses changèrent. Poussés par les Coumans, les Sauromates d'Anne Comnène, les Petchenègues déferlèrent sur l'Empire. Après s'être emparés des cités frontalières qui contrôlaient les chemins de passage du Danube, ils réussirent à se gagner la collaboration des groupes hostiles à l'empereur : une alliance fut scellée entre eux et les manichéens – les pauliciens – de Béliatova¹¹⁷. Des mariages vont l'affermir¹¹⁸. Cette fois encore ce n'est pas une féodalité bulgare, roumaine ou simplement locale qui fournit aux manichéens les chefs et à leur mouvement le sens social. Un tel manichéen aurait été le chef, à nom slave, Sesthlav.

Il semble certain que, sous la pression des Coumans, les Petchenègues sont contraints à déplacer le centre de leur État nomade vers le Sud. Ont-ils songé d'établir leur « capitale » sur la rive droite du Danube ? On ne saurait pas l'affirmer, faute de preuves. Mais il est certain qu'ils arrivèrent à contrôler tout l'espace balkano-danubien oriental et qu'à un certain moment Alexis leur a garanti la sécurité dans cet espace¹¹⁹. Comme les habitants de la région paristrienne, l'Empire s'inclina devant l'envahisseur. C'est l'alliance des Petchenègues avec Tzachas, l'émir de Smyrne qui aggrava l'évolution du conflit et en précipita le dénouement. Pour la première fois dans leurs incursions en terre byzantine les Petchenègues attaquèrent l'Empire selon un plan relevant d'une conception stratégique supérieure¹²⁰ : ils essayaient de séparer Constantinople de l'Occident, en lui bloquant les chemins continentaux vers l'Ouest. C'était le plan de l'émir qui devait attaquer en même temps la ville du côté de la mer avec la flotte qu'il s'était fait construire par un Smyrniote¹²¹.

Alexis se décida alors à risquer une alliance avec les Coumans dont il avait décliné auparavant l'offre. À Lebounion, le 29 avril 1091, Byzantins et Coumans écrasèrent les « Scythes ». Les nouveaux alliés de Byzance vont bientôt reprendre leur nom et le programme politique qu'il impliquait. Le démon du Nord changeait seulement de visage et la diplomatie de la très sainte monarchie byzantine aura à se repentir d'un nouveau pacte à lui.

Des Vlaques combattaient, semble-t-il, du côté des alliés byzantino-coumans¹²². Il y en avait aussi dans le Paristrion soumis aux Petchenègues. Il y en avait probablement parmi les « Scythes » dont le passage dans l'Empire préluda au conflit ; les agriculteurs au profit des Petchenègues, qui faisaient des cultures de millet et de blé, étaient probablement des paysans autochtones du

¹¹⁷ *Alexiade*, VI, IV, 4 (Leib II, p. 49).

¹¹⁸ *Ibid.* Deux autres Manichéens alliés aux Scythes sont Lekas et Dobromir. Cf. *Attaliothae Historia*, p. 302. Le premier était lui aussi un gendre des chefs scythes. Botaneiatès leur avait accordé le pardon.

¹¹⁹ *Alexiade*, VII, VI (Leib II, p. 105-108).

¹²⁰ L. Bréhier, *op. cit.*, p. 249-250.

¹²¹ *Alexiade*, VII, VIII, 1 (Leib II, p. 110). Cf. L. Bréhier, *op. cit.*, p. 249.

¹²² N. Bănescu, *Les duchés*, p. 164.

nord du Danube entraînés, bon gré, mal gré, par leurs maîtres migrants vers le Sud¹²³. La symbiose historique des Roumains avec les Petchenègues dans l'espace nord-danubien est hors de doute¹²⁴.

Mais les formations politiques éphémères du Paristrion au XI^e siècle, symptômes de la faiblesse byzantine et prélude de la dernière invasion petchenègue dans la Péninsule balkanique, témoignent plutôt du changement des rapports des forces qui se disputaient à l'époque la domination du Sud-Est de l'Europe – Byzance, l'islam, les chevaliers de la steppe – que de l'histoire des Roumains dont l'apparition en protagonistes sur la scène politique de la région n'aura lieu que plus tard.

¹²³ Ainsi l'opinion de N. Iorga ne se trouve pas totalement dépourvue de fondement.

¹²⁴ Si le nom *Tatou* n'est pas roumain, comme le croyait N. Iorga, sa présence dans l'onomastique et la toponymie roumaine témoigne d'une symbiose roumano-petchenègue. Voir N. Drăganu, *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei și onomastice*, Bucarest, 1933, p. 573-574. Cf. « *silva Blacorum et Bissenorum* » en 1224 (*ibid.*, p. 535).

LA RECONQUÊTE BYZANTINE DE CONSTANTINOPLE (1261) ET LES ALLIÉS « SCYTHES » DE MICHEL VIII PALÉOLOGUE

Les « Scythes » participent comme alliés de Michel VIII Paléologue à la reconquête byzantine de Constantinople (1261). Les historiens Georges Akropolitès (1217–1282)¹ et surtout Georges Pachymère (1242–1310)² ont pris soin de souligner le rôle important joué par les alliés « Scythes » des Byzantins dans les luttes menés par Michel VIII Paléologue pour reprendre des mains des Latins l'ancienne Capitale de l'Empire. Ces « Scythes » (οἱ Σκυῖται, τὸ Σκυθικόν), qu'il est plus que jamais difficile d'identifier sous leur nom archaïsant, formaient le noyau dur du modeste corps d'armée byzantin commandé par le César Alexis Strategopoulos qui, le 25 juillet 1261, réussit à occuper à nouveau Constantinople.

Une hypothèse d'Eugen Darkó : les alliés scythes de Michel VIII seraient des Coumans de Hongrie. Plutôt négligés par l'historiographie byzantine et latine médiévale, les alliés « scythes » de Michel VIII Paléologue ont suscité, en revanche, un grand intérêt parmi les byzantinistes modernes. L'historien hongrois Eugen Darkó fut le premier à essayer d'identifier ces alliés barbares des Nicéens et d'éclaircir la raison de leur présence dans l'armée byzantine³. Selon lui, les « Scythes » mentionnés par Akropolitès et Pachymère seraient des Coumans réfugiés par peur des Tartares en Hongrie, leur participation à la reconquête de Constantinople par les Byzantins étant l'un des résultats de l'alliance conclue par l'Empire byzantin et le royaume de Hongrie dans la seconde moitié du XIII^e siècle. Deux ans auparavant, en 1259, en vertu de la même alliance, les sujets coumans de la Couronne de Saint Étienne auraient pris part, à côté des Nicéens, à la bataille de Pélagonia contre les Épirotes et leurs alliés francs, c'est-à-dire contre la coalition formée par le despote Michel d'Épire, prétendant à la couronne impériale byzantine et rival de l'empereur nicéen, le roi Manfred de Sicile et le prince d'Achaïe Guillaume de

¹ *Georgii Acropolitae Opera*, recensuit A. Heisenberg, I, 85, Lipsiae, 1903, p. 181-182.

² *Georgii Pachymeris Relationes Historicas* edidit, introductione notisque instruxit A. Failler, Galice vertit V. Laurent, Paris, 1984, II, 27, p. 194-203 (éd. Bonn, 140-149)

³ E. Darkó, *Byzantinisch-ungarische Beziehungen in der zweiten Hälfte des XIII. Jahrhunderts*, Weimar, 1933, surtout p. 8-19 (Ungarische Hilfe für die Byzantiner in der Schlacht von Pelagonia) et p. 20-26 (Ungar-ländische Kumanen bei der Wiedereroberung von Konstantinopel).

Villehardouin⁴. Selon Eugen Darkó, c'est justement la victoire remportée en 1259 par l'alliance byzantino-hongroise sur cette coalition franco-épirote qui aurait ouvert la voie de la restauration byzantine à Constantinople. L'alliance entre Hongrie et Byzance était dictée, soutient Eugen Darkó, par des intérêts politiques et des impératifs stratégiques communs : tandis que le royaume de Hongrie, tout aussi que l'Empire byzantin, rêvait d'instaurer son hégémonie sur la Péninsule balkanique, les trois dynasties franco-grecs d'un côté, la Bulgarie et la Serbie de l'autre, étaient fermement décidés d'empêcher la réalisation d'un tel projet. Selon Eugen Darkó, ces circonstances auraient donc obligé la Hongrie et Byzance de procéder à un compromis : ils se sont partagé la domination du monde balkanique, le divisant en sphères d'influence. Les « heureux » résultats de cette collaboration « méritoire » auraient été : 1° la restauration de l'Empire byzantin par Michel VIII Paléologue et 2° l'expansion territoriale de la Hongrie en Bulgarie nord-occidentale. En 1263, l'alliance byzantino-hongroise aurait été temporairement suspendue par suite de la tentative de l'empereur grec d'étendre son autorité dans l'espace balkanique occidental, réservé jusqu'alors aux Magyars.

Les arguments d'Eugen Darkó. À l'appui de son hypothèse concernant l'identité des guerriers « Scythes » de Michel VIII Paléologue, Eugen Darkó avance pour le moins cinq arguments tirés avec beaucoup d'ingéniosité de quelques sources narratives et diplomatiques :

1. Georges Akropolites et Georges Pachymère ne nomment que les Coumans du nom ethnique archaïsant de « Scythes ».
2. Évoquant la reconquête de Constantinople par les Byzantins, le chroniqueur vénitien Stefano Magno parle d'un détachement de « *Ongari infideli* » qui aurait lutté sous les ordres du César Alexis Strategopoulos. Les « Scythes » des historiens byzantins Georges Akropolites et Georges Pachymère ne sauraient donc être que les « *Ongari infideli* » de Stefano Magno, c'est-à-dire des « *Coumans sujets du royaume de Hongrie* »⁵.
3. Selon les versions grecque et française de la Chronique de Morée, à la veille de la bataille de Pélagonia, Michel VIII Paléologue aurait envoyé auprès des rois de Hongrie et de Serbie des ambassades chargées de requérir leur aide, démarche reçue favorablement par les deux souverains balkaniques. Selon Eugen Darkó, le « roi de Serbie » ne saurait être que le ban de Mačva,

⁴ Sur la triple alliance de Michel d'Épire, de Manfred de Sicile et de Guillaume de Villehardouin, voir G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Munich, ³1963, p. 367 et suiv. ; D.M. Nicol, *The Despotate of Epiros*, Oxford, 1957, p. 169-182. Sur la bataille de Pélagonia, voir D. Geanakoplos, « Greco-Latin Relations on the Eve of the Byzantine Restoration: the Battle of Pelagonia », *DOP*, 7, 1953, p. 99-141.

⁵ E. Darkó, *Byzantinisch-ungarische Beziehungen*, p. 22-23. E. Darkó cite Stefano Magno d'après le Cod. Vind. 6240, fol. 158^v.

Rostislav, le protégé du royaume de Hongrie et point le roi Uroš, adversaire des Byzantins et allié du despote Michel d'Épire. Beau-père de Michel Assen (1246–1257) et adversaire de Constantin Tich, qui était, à son tour, un ennemi de Michel VIII, Rostislav servait les aspirations des Arpadiens à dominer la Bulgarie. La participation du ban de Mačva et des Hongrois à la bataille de Pélagonia aurait été le résultat de l'alliance byzantino-hongroise, anti-serbe et anti-bulgare⁶.

4. Selon Eugen Darkó, la participation des Hongrois à la bataille de Pélagonia serait attestée par le fameux diplôme que le roi Étienne V avait accordé au *magister Reynoldus* (1270), en récompense de ses exploits dans la guerre « contre la Grèce »⁷.
5. En guise de remerciement pour l'appui que leur avaient offert les Hongrois à l'occasion de la bataille de Pélagonia, les Byzantins participent, comme alliés du roi Béla IV, à la bataille de Kreussenbrunn (12 juillet 1260) contre le roi Ottokar II de Bohême, ainsi qu'il ressort de la lettre adressée par ce dernier au pape Alexandre IV⁸.

Les historiens n'ont ni tous, ni entièrement accepté les démonstrations de grande virtuosité exégétique par lesquels Eugen Darkó s'évertue à prouver, en fait, non seulement l'identité coumane des « Scythes » de Michel VIII Paléologue, mais surtout l'importance capitale de l'alliance contractée par Byzance et Hongrie au XIII^e siècle. Dans son *Histoire de l'État byzantin*, Georg Ostrogorsky émet des réserves sur la manière dont le byzantiniste hongrois surestime le rôle des auxiliaires hongrois dans le déroulement de la bataille de Pélagonia, mais il se garde de contester la réalité d'une alliance byzantino-hongroise ou le bien fondé de l'identification des combattants « scythes » dans cette bataille aux Coumans sujets du royaume de Hongrie. D'une participation de ces Coumans à la reconquête de Constantinople, il n'en dit mot⁹. En 1953, Peter Charanis¹⁰ et Deno Geanakoplos¹¹ ont préféré, eux, identifier les participants « Scythes » à la bataille de Pélagonia aux Coumans qui avaient passé le Danube sous la pression des Mongols, se réfugiant dans l'Empire et qui,

⁶ E. Darkó, *Byzantinisch-ungarische Beziehungen*, p. 10-12.

⁷ *Ibid.*, p. 17-19. Le texte du diplôme chez Wenzel, *Codex diplomaticus Arpadianus continuatus*, XII, 12 et E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, I. 1199-1345, Bucarest 1887, CCLIX, p. 349-350.

⁸ E. Darkó, *Byzantinisch-ungarische Beziehungen*, p. 17. La lettre d'Ottokar II au pape Alexandre IV est citée par Darkó d'après l'édition de Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae, ecclesiasticus ac civilis*, IV, 3, p. 15-18.

⁹ G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, p. 370-371, n. 1 et 2.

¹⁰ P. Charanis, « On the Ethnic Composition of Byzantine Asia Minor in the Thirteenth Century », dans *Studies offered in Honour of St. Kyriakides*, Thessalonique, 1953, p. 140-147.

¹¹ D.J. Geanakoplos, « Greco-Latin Relations... » ; cf. idem, *Emperor Michael Palaeologus and the West*, Cambridge Mass., 1959.

colonisés par Jean III Vatatzès en Thrace, en Macédoine et en Asie Mineure, sur le Méandre et en Phrygie, allaient servir ensuite comme soldats dans l'armée byzantine. Quant à la participation des Hongrois à la bataille de Pélagonia, Deno Geanakoplos la met en doute, sans pour autant la contester. En 1970, Gyula Moravcsik adhérant aux conclusions de Eugen Darkó concernant l'alliance byzantino-hongroise de la seconde moitié du XIII^e siècle et son importance pour l'histoire du Sud-Est européen, les présentent comme des résultats définitivement acquis par la recherche scientifique : le sixième chapitre de son ouvrage *Byzance et les Magyars* porte le titre suggestif *Guerres à l'appui de Byzance*¹². En revanche, en 1975, à l'instar de Peter Charanis et Deno Geanakoplos, Michael Angold, ne citant même pas Eugen Darkó, considère les « Scythes » qui avaient combattu au XIII^e siècle pour la cause de Byzance comme des Coumans réfugiés en Empire sous la pression des Tartares. Ces Coumans, colonisés en Thrace et en Asie Mineure, en 1241, par Jean III Vatatzes, fournissaient les cadres d'un corps militaire spécial de l'armée byzantine, le Σκυθικόν, qui a pris part à beaucoup d'opérations stratégiques importantes, ainsi que, sous les ordres du César Alexis Strategopoulos, à la reprise inattendue de Constantinople.¹³

Critique des arguments d'Eugen Darkó. Quoique très séduisants au premier abord, les arguments dont Eugen Darkó entend étayer son hypothèse se révèlent, à un examen critique plus poussé, extrêmement fragiles. Ainsi :

1. Même si Georges Pachymère désigne toujours les Coumans du nom archaïsant « Scythes », l'identification des alliés « scythes » de Michel VIII avec les Coumans de Hongrie repose uniquement sur le soit-disant témoignage, en fait une interprétation tardive, du chroniqueur vénitien Stefano Magno (env. 1500 – 14 octobre 1572).
2. Or Eugen Darkó omet de signaler que le « très bien informé » chroniqueur vénitien Stefano Magno n'est point un contemporain des événements, mais un compilateur du XVI^e siècle, né trois siècles après la reconquête byzantine de Constantinople. De plus, la tradition manuscrite de son œuvre, transmise en deux variantes, pose aux philologues et aux historiens quelques problèmes difficiles à résoudre¹⁴.
3. Quant à la *Chronique de Morée*, ouvrage épique en vers datant du XIV^e siècle, qui fournit l'unique témoignage en faveur de la participation des Hongrois à la bataille de Pélagonia, elle n'est pas une véritable source

¹² G. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, Budapest, 1970, surtout chap. II, 6, *Wars fought in Support of Byzantium*, p. 96-102 et notamment p. 97.

¹³ M. Angold, *A Byzantine Government in Exile. Government and Society under the Laskarids of Nicaea (1204-1261)*, Oxford, 1975, p. 188-189.

¹⁴ Cf. C. Hopf, *Geschichte Griechenlands vom Beginn des Mittelalters bis auf die neue Zeit*, Leipzig, 1867-1868, p. 179-209.

narrative, mais plutôt une fiction poétique réaliste issue des milieux Francs du Levant. Très apprécié à l'époque, ce roman historique avant la lettre dont on connaît plusieurs variantes en langues différentes (français, grec, aragonais, italien) constitue, certes, un document très instructif pour celui qui voudrait mieux connaître les mœurs, les idées, la mentalité et la psychologie du monde franco-grec du Péloponnèse, mais à relativiser pour l'historien qui s'intéresse à la situation réelle de la région. Vu le trop grand nombre d'inexactitudes et confusions flagrantes que la *Chronique de Morée* mêle à des informations précises et véridiques, l'érudit Carl Hopf¹⁵ n'hésite pas à lui contester toute valeur documentaire, tandis que Deno Geanakoplos¹⁶ se contente de recommander aux historiens à l'utiliser avec la plus grande précaution, corroborant toujours les données qu'on serait tenté d'y puiser avec tous les autres témoignages contemporains relatifs aux mêmes événements dont on dispose. Enfin, si Eugen Darkó a peut-être raison d'incriminer le subjectivisme des auteurs byzantins qui s'emploient à minimiser l'importance de l'appui accordé à l'Empire par ses alliés, tels les Hongrois, il ne faut pas oublier qu'on a maintes fois imputé à la *Chronique de Morée* sa partialité en faveur des Francs du Péloponnèse dont elle est l'expression poétique.

4. Le diplôme accordé par le roi Béla IV au *magister Reynoldus* (1270) en récompense de ses exploits dans la guerre contre la Grèce n'est nullement une preuve irréfutable de la participation des Hongrois à la bataille de Pélagonia de 1259. Le diplôme pourrait avoir pour objet les actes de bravure de Reynoldus dans la guerre byzantino-hongroise de 1263, longuement relatée, elle aussi, par Eugen Darkó¹⁷.
5. La participation des Grecs de Nicée, en 1260, peu avant la reprise de Constantinople, à la bataille de Kreussenbrunn paraît pour le moins improbable. Selon l'historien roumain Aurelian Sacerdoțeanu, le nom *Graeci* employé dans sa lettre adressé au pape Alexandre IV par Ottokar II, là où le roi de Bohême énumère les peuples alliés du roi de Hongrie, ne serait que le nom générique donné à tous les chrétiens appartenant à l'Église orientale¹⁸. Il est dommage que Darkó ne cite pas intégralement le fragment important de la lettre d'Ottokar concernant les peuples qui ont participé à la bataille de Kreussenbrunn dont voici la teneur : « *gravis belli quod adversum Belam et natum eius Stephanum, Ungarorum reges illustres et Danielelem regem Russie et filios ejus et ceteros Ruthenos et Thartaros, qui*

¹⁵ *Ibid.*, p. 228.

¹⁶ D. J. Geanakoplos, « Greco-Latin Relations... », p. 70.

¹⁷ E. Darkó, *Byzantinisch-ungarische Beziehungen*, p. 27-35.

¹⁸ A. Sacerdoțeanu, « În jurul unei lupte a românilor cu rutenii în anul 1277 », *Arhivele Olteniei*, XIII, 74-76, p. 279.

eidem in auxilium venerant, et Boleuslaum Cracoviensem et Laczkonem juvenem Lautsaciae duces et innumeram multitudinem inhumanorum hominum, Cumanorum, Ungarorum et diversorum Sclavorum, Siculorum, quoque et Valachorum, Bezzerminorum et Ismahelitarum scismaticorum, etiam utpote Grecorum, Bulgarorum, Rassiensium et Bosnensium hereticorum, auctore Deo gessimus»¹⁹. Ainsi que le faisait remarquer Mihail P. Dan, la plupart des combattants fidèles au roi Béla IV et à son fils dans la bataille de Kreussenbrunn – Coumans, Hongrois, divers Slaves, Sicules, Roumains, Péchenègues, Ismaélites – étaient des sujets de la Couronne de Saint Étienne²⁰. À la différence des alliés « Grecs » schismatiques des Hongrois – Grecs de l'Épire (?), Bulgares, Serbes – et des hérétiques de Bosnie, ils appartenaient probablement à l'Église catholique.

Le contexte politique sud-est européen de la restauration byzantine enlève toute crédibilité à l'hypothèse d'Eugen Darkó. Rapportée au contexte politique sud-est européen de la restauration byzantine, l'hypothèse d'une alliance byzantino-hongroise en vertu de laquelle certains sujets coumans de la Couronne de Saint Étienne auraient pris part, en 1261, à l'assaut décisif du César Alexis Strategopoulos sur Constantinople apparaît tout à fait invraisemblable. En effet, quelques aspects essentiels de ce contexte ont été négligés à tort, sinon complètement ignorés, paraît-il, par Eugen Darkó au détriment de son ingénieuse hypothèse : la politique du Saint-Siège qui imposait à tous les princes catholiques l'obligation de soutenir l'Empire latin, le rôle de plus en plus important arrogé par les Mongols dans le Sud-Est européen vers 1261 et leur rapprochement de Byzance, la rivalité internationale pour le contrôle des Détroits qui font communiquer la mer Noire et la Méditerranée.

La première réaction du Saint-Siège contre la reprise de Constantinople par les Byzantins fut particulièrement énergique. Le lendemain de la reconquête, le pape proclama la Croisade contre les ennemis de l'Empire latin, il imposa des sanctions sévères à tous ceux qu'il tenait pour responsables de la catastrophe, il excommunia en masse les Génois, ennemis jurés de l'Empire latin. Il n'existe cependant aucune allusion papale à une contribution quelconque des Hongrois à la destruction de l'Empire latin de Constantinople. Il n'y a qu'une seule mention de la Hongrie dans ce contexte : dans une lettre adressée, en 1263, à l'archevêque de Calocsa, le pape Urbain IV accorde au royaume de Hongrie l'exemption de subventions au profit de l'Empire latin de Constantinople

¹⁹ Cf. E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, I, Bucarest, 1887, CCXI, p. 287 ; A. Sacerdoțeanu, *Guillaume de Rubrouck et les Roumains au milieu du XIII^e siècle*, Paris, 1930, p. 172-173 ; M. P. Dan, *Cehi, slovaci și români în veacurile XIII-XVI*, Sibiu, 1944, p. 19-20, n. 9 avec bibliographie.

²⁰ Cf. *ibid.*, p. 21, n. 12, avec la discussion sur l'identité des Ismaélites, peut-être des Juifs ou des Tartares mahométans.

imposées par le Saint-Siège à tous les catholiques, en raison du danger d'une invasion tartare auquel est confronté le pays²¹.

À la veille de la restauration byzantine à Constantinople, les Mongols étaient devenus un acteur extrêmement important dans l'Europe Orientale et du Sud-Est, ainsi que dans tout le bassin de la mer Noire et de la Méditerranée orientale. Leur unité était pourtant subminée par le conflit qui opposait Berké, le khan de la Horde d'Or à Hulagu, l'ilkhan de la Perse récemment conquise. Le système des alliances internationales des Mongols fut alors réformé en fonction de ce conflit. La Horde d'Or renforça ses liens avec l'Égypte des Mamelouks, politique favorisée par la conversion à l'islam des Mongols de Berké, tandis que les Mongols de la Perse se montraient plutôt enclins à une alliance avec la papauté et les princes catholiques de l'Europe occidentale. L'Empire byzantin de Nicée devint, dans ce contexte, un médiateur très actif du rapprochement entre la Horde d'Or et l'Égypte²².

Le 25 juillet 1261, la reprise de Constantinople faisait de nouveau des Byzantins les maîtres des Détroits. Installé à nouveau sur le Bosphore, l'Empire recouvrait le contrôle de la grande artère de communication maritime unissant la mer Noire avec la Méditerranée, contrôle détenu jusqu'alors par Venise, la principale bénéficiaire de cette déviation de la quatrième Croisade vers Byzance qu'elle avait inspirée et qui eût comme résultat la création, en 1204, de l'Empire latin de Constantinople, en fait un condominium franco-vénitien. Ce sont en premier lieu les avantages et les désavantages que cette véritable mutation historique pouvait entraîner comme conséquences pour les autres thalassocraties intéressées dans la communication maritime par les Détroits qui ont déterminé leur attitude envers la restauration byzantine.

Concurrente et rivale de Venise, la cité marchande de Gênes n'avait jamais reconnu la légitimité de l'Empire latin : « celui qui se fait appeler lui-même empereur constantinopolitain » écrivait, en 1206, en parlant de l'empereur latin de Constantinople, un chroniqueur génois. Les Génois étaient donc les premiers alliés naturels de Michel VIII Paléologue auquel ils ont offert volontiers leur aide militaire dans la lutte pour la reconquête de la Ville, en échange d'importants privilèges de commerce. Le 13 mars 1261, à Nymphaion,

²¹ E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, I, CCXXI, p. 307 : *Cum itaque res fore piissima et decentissima videatur, quod vos adhuc inundantes suspiriis pro personarum et rerum iactura gravissima, quam de Tartarorum ipsorum manibus pertulistis, nulla perturbet exactio vel extorsio subsidii quibuscumque aliis exhibenda, nos vestris supplicationibus annuentes, vos universos et singulos a subventionem prestanda Imperio Constantinopolitano, pro qua dilectum filium Angelum clericum Capelle nostre ad partes regni prefati transmisimus, auctoritate presentium duximus absolvendos, donec sedes apostolica super hiis aliud duxerit ordinandum.*

²² Cf. H.-W. Haussig, « Die Mittelmeerpolitik Kaiser Michaels VIII », dans les *Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6-12 septembre 1971)*, II, Bucarest, 1975, p. 109-111.

était scellé le fameux traité par lequel Byzantins et Génois entendaient donner une forme juridique et diplomatique officielle à leur alliance contre l'Empire latin et la Sérénissime République²³.

Les Mongols islamisés de l'Égypte et ceux de la Horde d'Or de Crimée étaient, à leur tour, naturellement enclins vers un rapprochement avec Byzance autant dans leur politique continentale, que dans leur politique maritime. Unis par la foi islamique commune, ainsi que par leur commune adversité contre l'Iran mongol de Hulagu, favorable au christianisme catholique, les Mongols de la Horde d'Or et ceux de l'Égypte restaient pourtant isolés, ne pouvant entrer en contact ni par terre, ni par mer à cause de l'inimitié des voisins interposés. Entre la Crimée et l'Égypte la communication terrestre était obstruée par l'Iran de Hulagu, la communication par voie maritime était bloquée par l'Empire latin, qui contrôlait les Détroits. La Horde d'Or de Berké et l'Égypte de Baïbars étaient donc obligées de s'allier avec Byzance et de soutenir le rétablissement de son contrôle sur les Détroits, espérant que l'Empire byzantin leur ouvrira la voie de communication maritime reliant la Crimée et l'Égypte²⁴.

La Hongrie ne pouvait se permettre aucune défection du front catholique au profit d'une Byzance alliée aux Mongoles de la Horde d'Or qui la menaçaient dangereusement à ses frontières. Rien de plus éloquent dans ce sens que la correspondance du roi hongrois Béla IV avec le Saint-Siège. Dans ses lettres, d'un pathétisme authentique, le roi Béla IV implore le pape, en tant que chef spirituel du monde catholique, d'aider la Hongrie contre les Mongols, il invoque fièrement les mérites apostoliques du royaume de Saint Étienne – la conversion des Coumans, la propagation de la foi catholique – et il prévient le Saint Père que, faute de son appui, il sera obligé de soumettre son pays aux Tartares. Béla

²³ F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches*, III, Munich, 1932, 1890. Selon G. Ostrogorsky, *Geschichte*, p. 371, le traité « fonda la grandeur de Gênes en Orient, comme celui de 1082 avait fondé celle de Venise » ; « les privilèges obtenus par Gênes en retour de leur aide militaire étaient extrêmement étendus: exemptions d'impôts et taxes dans tout l'Empire, des marchés dans tous les ports importants de l'Empire, y compris Constantinople, lorsqu'elle aurait été reconquise » ; « Gênes devait obtenir l'hégémonie commerciale en Orient, qui était depuis la fin du XI^e siècle le privilège de Venise » (la traduction française est celle de Jean Gouillard).

²⁴ Sur les circonstances et les implications de politique générale de la reprise de Constantinople par les Byzantins et de la restauration de leur contrôle sur les Détroits, voir les études de Șerban Papacostea : « La Mer Noire du monopole byzantin à la domination des Latins aux Détroits », *RRH*, XXVII, 1988, 1-2, p. 49-71 ; « La première crise des rapports byzantino-génois après Nymphaion. Le complot de Guglielmo Guercio (1264) », *RRH*, XXVII, 1986, 4, p. 399-350 ; « Byzance et les Détroits sous les premiers Paléologues », *Il Mar Nero*, IV, 1999-2000, p. 151-160. Elles ont été rééditées par leur auteur dans son volume *La Mer Noire carrefour des grandes routes intercontinentales, 1204-1453*, Bucarest, 2006. Je suis redevable à M. Șerban Papacostea de m'avoir suggéré le thème esquissé dans ces quelques pages qui sont restées trop longtemps dans mes tiroirs. Voir aussi V. Ciocîltan, *Mongolii și Marea Neagră în secolele XIII–XIV*, București, 1998 ; Ș. Papacostea et V. Ciocîltan, *Marea Neagră, răspântie a drumurilor intercontinentale (1204-1453)*, Constanța, 2007.

IV n'hésite pas à écrire, en 1254, au pape Innocent IV que le royaume de Hongrie est plus important que l'Empire latin et qu'il doit donc être aidé en priorité par tous les princes catholiques.

Les alliés « Scythes » de Michel VIII Paléologue sont des Coumans du Kipčak sujets de la Horde d'Or. C'est Georges Pachymère lui-même qui, évoquant les rapports de l'Égypte avec la Horde d'Or, nous offre la clé de l'énigme de l'identité ethnique des alliés scythes de Michel VIII Paléologue. Selon l'historien byzantin, Baïbars était un « Scythe » (Σκύθης) originaire du Kipčak, qui, après son accession au trône sultanal de sa nouvelle patrie, afin de réformer son armée, conclut avec le khan Berké de la Horde d'Or un traité convenant le transfert de Crimée en Égypte de soldats « scythes » (Σκύθαι), renommés pour leurs vertus guerrières. Parlant du « scythe » Baïbars, Georges Pachymère explique sans ambiguïté ce qu'est un « Scythe » : ἐκ Κομάνων ἦν, « il descendait des Coumans », dit-il de Baïbars, traduisant en grec vulgaire le nom ethnique archaïsant de rigueur dans un texte appartenant à la haute littérature byzantine²⁵. Baïbars était donc un Couman du Kipčak sujet de la Horde d'Or, alliée de Byzance.

Conclusion. J'ai essayé de démontrer que les alliés « scythes » de Michel VIII Paléologue, dont la contribution à la restauration byzantine de 1261 fut importante, n'étaient ni des Coumans réfugiés en Hongrie sous la pression des Tartares, comme les veut Eugen Darkó, ni des colons coumans installés par Byzance en Thrace ou en Asie Mineure, comme les avaient supposés Peter Charanis et Deno Geanakoplos, mais des sujets coumans de la Horde d'Or du Kipčak, islamisés et en train d'assimilation, sinon déjà assimilés, peut-être, aux Tartares. Si cette hypothèse est véridique, la participation des Tartares, par l'intermédiaire de leurs vaillants guerriers Coumans du Kipčak, à la reconquête byzantine de Constantinople serait la première expression vigoureuse de l'alliance de Byzance avec l'Égypte et la Horde d'Or. L'alliance avec les Mongols de Michel VIII Paléologue fut le couronnement de l'action diplomatique byzantine dans le monde mongol, commencée déjà par Jean III Vatatzes et relatée par Guillaume de Rubrouck. La collaboration byzantino-tartare sera une constante de l'histoire du Sud-Est européen au XIII^e siècle. La destruction de l'Empire latin de Constantinople sous les coups des forces alliées des Byzantins de Nicée et des sujets coumans de la Horde d'Or ouvre une série d'événements qui témoignent de cette collaboration. Les plus importants en sont : la reconquête de la côte pontique par les Byzantins, la restauration de la domination byzantine aux bouches du Danube, le traité d'amitié avec Nogai.

²⁵ *Pachymeris Relationes*, III, 3, p. 237, 2 (éd. Bonn, p. 175).

DEUX OPUSCULES DE MANUEL DE CORINTHE SUR LES DIVERGENCES ENTRE L'ÉGLISE ORTHODOXE DE L'ORIENT ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE

G.C. Lowe avait déjà signalé en 1929 l'unique version manuscrite d'une *Épître* adressée par Manuel de Corinthe, grand rhéteur du Patriarcat de Constantinople à Neagoe Basarab, grand voïvode de la Valachie ; elle se trouvait parmi les miscellanées du Ms. 882 C 685, de la Bibliothèque de l'Université Urbana (Illinois, USA), fasc. XIV, fol. 112–116¹. Cette *Épître*, en fait un petit traité de théologie symbolique sur les différences dogmatiques, liturgiques et ecclésiologiques entre l'Église orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique romaine, écrit à la demande du prince régnant de la Valachie, resta pourtant longtemps inconnue tant aux chercheurs penchés sur la personnalité du prince valaque, auteur présumé du prototype slave des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*, connus aussi en traductions grecque et roumaine, qu'à ceux qui étudiaient la personnalité et l'activité du grand rhéteur et professeur de Constantinople. Ce fut Christos G. Patrinelis qui la redécouvrit et l'analysa à côté des autres œuvres de Manuel de Corinthe dans son importante étude de 1962 sur les trois clercs grecs ayant revêtu à tour de rôle la dignité de grands rhéteurs du Patriarcat œcuménique entre 1483–1484 et 1543–1544 : Manuel de Corinthe, Antoine et Manuel Galesiotis².

Ce document fut porté à l'attention des chercheurs roumains grâce à Petre Ș. Năsturel qui avait reçu de Chr. Patrinelis, par l'intermédiaire de Leandros Vranoussis, la microcopie du manuscrit d'Illinois. Le byzantiniste roumain présenta brièvement l'*Épître* de Manuel à Neagoe dans *România literară* à la fin de l'année 1969³, la commentant succinctement, sans l'éditer ou en donner la traduction intégrale. Selon Petre Ș. Năsturel, il s'agissait d'une consultation théologique concernant les différences entre l'orthodoxie et le catholicisme que le grand rhéteur avait donnée, sur demande, au prince, qui

¹ C.G. Lowe, « A Byzantine Manuscript of the University of Illinois », *Speculum*, IV, 1929, 3, p. 324-328 fait une description en détail du manuscrit 882 C685.

² Chr. Patrinelis, « Οι Μεγάλοι Ῥήτορες Μανουήλ Κορίνθιος, Αντώνιος, Μανουήλ Γαλησιώτης και ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς των », *Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας*, XVI, 1962, p. 17-39. La lettre à Neagoe, « un ouvrage théologique du Corinthien inconnu jusqu'à présent », est signalée à la page 23 en envoyant à la description de Lowe.

³ P.Ș. Năsturel, « Manuil din Corint către Neagoe Basarab », *România literară*, II, nr. 51 (63), 1969, p. 13.

n'aurait disposé ni de suffisantes connaissances théologiques, ni de théologiens capables de l'éclairer sur ce point. L'éclaircissement en était impérieusement nécessaire puisque Neagoe avait l'intention de se joindre, avec le prince Ștefăniță de Moldavie, à la croisade anti-ottomane projetée par le pape Léon X et voulait se préparer également au point de vue théologique pour le dialogue avec ses futurs alliés catholiques⁴. Dans son *Épître*, le grand rhéteur utilise pour s'adresser au prince valaque des termes conformes au protocole de la cour impériale byzantine : πανυψηλότητε, ἐκλαμπρότατε, εὐσεβέστατε, καὶ ὀρθοδόξοτατε αὐθέντι Ἰωάννης Νεγγόε μεγάλε βοεβόδα καὶ βασιλεὺ καὶ αὐτοκράτωρ πάσης μεγάλης Οὐγγροβλαχίας, « *très haut, très brillant, très pieux et très orthodoxe seigneur Ioan Neagoe, grand voïvode et empereur et autocrate de l'entière Grande Hongrovlachie* ». Petre Ș. Năsturel y voit une preuve de l'aspiration de Neagoe Basarab à devenir, après la chute de la Ville, le chef de la chrétienté orientale, un successeur des empereurs byzantins, protecteurs de l'orthodoxie. Mais, le regretté byzantiniste pensait qu'en dernière instance, le grand intérêt de l'*Épître* était d'une toute autre nature. Cette « *découverte inattendue... complétera l'image culturelle de l'époque et notre façon de comprendre le côté intellectuel du prince* », disait-il. Et dans la conclusion de l'article il écrivait : « *Mais l'ouvrage de Manuel est du plus haut intérêt sous un autre aspect. En effet, cet ouvrage, (le premier dédié à un prince roumain) prouve certainement les préoccupations théologiques de Neagoe. Les adversaires de l'authenticité des Enseignements s'étonnant des riches connaissances théologiques de leur auteur, jugeaient impossible que Neagoe en fût l'auteur ! Voilà donc la preuve que le prince valaque s'y connaissait en théologie, demandant, le cas échéant, des éclaircissements aux savants étrangers. Par conséquent, il est vraisemblable que Neagoe soit l'auteur des Enseignements, et notre opinion que le prince a été aidé à les rédiger se voit renforcée par un nouvel argument* ».

Il faut reconnaître au regretté Petre Ș. Năsturel le mérite d'avoir eu le premier l'intuition des multiples significations de l'*Épître* à Neagoe en tant que document concernant l'histoire des Roumains et de les avoir interprétées, à sa manière, même si, personnellement, nous ne pensons pas que le fils spirituel du patriarche Niphon et le protecteur du Prôtos athonite Gabriel eût besoin de l'*Épître* de Manuel pour apprendre les différences entre orthodoxie et catholicisme, au fond quelque chose de très élémentaire.

⁴ Nous reproduisons plus bas, *Annexe 3*, la lettre de réponse du pape Léon X à la lettre de Neagoe Basarab et de Ștefăniță de Moldavie sur leur adhésion à la croisade, envoyée par l'intermédiaire d'Antoine Paicalas, publiée dans E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, t. II, III^e partie, 1510-1530, Bucarest, 1892, CCXXIV, p. 307-309. Cf. Manole Neagoe, « Despre politica externă a lui Neagoe Basarab », *Studii. Revistă de istorie*, XIX, 1966, 4, p. 757-759.

Dans le monde chrétien que, peu après l'échec du concile unioniste de Ferrara-Florence, l'effondrement de Byzance avait rempli d'épouvante, les débats concernant les divergences entre l'orthodoxie et le catholicisme revenaient à l'ordre du jour. Un orthodoxe de stricte observance, prêt à se croiser contre les Ottomans, Neagoe Basarab se faisait un devoir d'obtenir avant de conclure une alliance avec le Saint-Siège et les puissances catholiques, l'avis du Patriarcat œcuménique sur les divergences séparant les deux Églises. À cette fin, il s'adressa donc au porte-parole du Patriarcat constantinopolitain, demandant qu'on lui fasse part du point de vue de la Grande Église sur ce sujet. Avant d'entamer une analyse plus approfondie de l'*Épître* que lui adressa, en guise de réponse, Manuel de Corinthe, il ne serait pas inutile de rappeler quelques-unes des informations – peu nombreuses – dont nous disposons sur la personnalité, la vie et l'œuvre du grand rhéteur. Il est important de savoir qui était en fait le correspondant et le conseiller théologique du prince Neagoe Basarab. Nous avons puisé ces informations dans les études de Christos G. Patrinelis, à qui l'on doit les meilleures pages concernant le grand rhéteur Manuel de Corinthe⁵.

Manuel de Corinthe (environ 1460 – environ 1531). Son identité, sa vie, sa carrière. Né vers 1460, décédé entre l'été 1530 et septembre 1531⁶, Manuel de Corinthe fut longtemps confondu avec d'autres savants grecs homonymes des XIII^e–XVI^e siècles. Voilà, brièvement, selon Chr. G. Patrinelis⁷, les étapes de son identification et de sa remise en mémoire. Étienne Le Moyne⁸, son premier éditeur, confondait Manuel de Corinthe avec Manuel Holobolos⁹.

⁵ Chr. Patrinelis, « Οἱ Μεγάλοι Ῥήτορες Μανουὴλ Κορίνθιος, Ἀντώνιος, Μανουὴλ Γαλησιώτης καὶ ὁ χρόνος τῆς ἀκμῆς τῶν » ; voir aussi Chr. G. Patrinelis, « Δύο ἀνέκδοτα κείμενα περὶ τοῦ Μανουὴλ Κορίνθιου », *Πελοποννησιακά* [Athènes] τόμ. Η', 1971, p. 137-146.

⁶ Chr. Patrinelis, « Οἱ Μεγάλοι Ῥήτορες », p. 26-26 et n. 3. L'auteur rejette l'hypothèse de ceux qui prolongent la vie de Manuel jusqu'au milieu du XVI^e siècle sur la base d'une attribution erronée d'akolouthie.

⁷ *Ibid.*, p. 17-19.

⁸ *Varia Sacra seu Sylloge variorum opusculorum Graecorum ad rem ecclesiasticam spectantium*, cura et studio Stephani Le Moyne, theologi Leydensis, qui collegit, versiones partim addidit, & notis, & observationibus ulterioribus illustravit, Tomus primus, Lugduni Batavorum, MDCLXXXV, p. 268-293.

⁹ Manuel Holobolos (environ 1245 – post 1284), professeur et orateur byzantin, grand adversaire de l'unionisme fut au service de l'empereur Michel VIII, mais, à cause de son radicalisme orthodoxe et du courage de ses opinions, il fut mutilé et puni par deux fois avec l'exile. Il entra dans les ordres sous le nom de Maximos et fonctionna comme rhéteur et professeur (1265–1266) par la décision du patriarche Gherman III. Eloigné à cause de son attitude anti-unioniste, il reprit son poste après la mort de Michel VIII, il fut nommé prôtosyncelle, il fut très actif en tant que professeur jusqu'à la fin de sa vie, il participa à la condamnation de l'unionisme en 1283 et 1285. Voir R.J. Macrides, « Holobolos, Manuel », dans *Oxford Dictionary of Byzantium*, ed. Al. Kazhdan, II, Oxford, 1991.

J.A. Fabricius¹⁰ reprinted cette identification erronée et la transmet à son tour à Georgios Zaviras¹¹, A. Moustoxydes¹², Constantin Oikonomos¹³ et Constantin Sathas¹⁴. Ph. Meyer¹⁵ et Sp. Lambros¹⁶ ne le confondent pas avec Manuel Holobolos, mais avec d'autres homonymes : avec Manuel Xanthinos, grand chartophylax, plus jeune que Manuel de Corinthe, avec le grand ecclésiastique Manuel, devenu ultérieurement le patriarche Maxime IV (1477–1481) et avec l'imaginaire grand rhéteur Manuel de Constantinos Oikonomos, qui aurait vécu peu avant 1453. M. Paranikas fait siennes toutes les erreurs de ces prédécesseurs¹⁷. A. Dimitrakopoulos¹⁸ date fautivement le décès du grand rhéteur en 1551. Max Treu¹⁹ fut le premier à mettre fin à la confusion de Manuel de Corinthe avec Manuel Holobolos. A. Papadopoulos-Kerameus²⁰ l'identifie à Manuel Galisiotis, grand rhéteur en 1544/1545 et 1547, qui était en vie en 1551. August Heisenberg²¹ et Manuel I. Gédéon²² critiquent cette identification. Après la parution des études de Chr. Patrinelis, le résultat de ses recherches et critiques fut accepté par la majorité des spécialistes en culture postbyzantine²³.

¹⁰ J.A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca*, IV, éd. G.C. Harles, t. 11, Hambourg, 1808, p. 669.

¹¹ G. Zaviras, *Néa 'Ellás ē Ellēnikón théatron*, Athènes, 1872, p. 95 et 437.

¹² A. Moustoxydes, « Ζαχαρίας Σκορδύλιος », *Ελληνομνήμων*, V, 1843, p. 312-313.

¹³ C. Oikonomos, *Τὰ σωζόμενα ἐκκλησιαστικά συγγράμματα*, I, Athènes, 1862, p. 562-565.

¹⁴ C. Sathas, *Νεοελληνική Φιλολογία*, Athènes, 1868, p. 97 et 123.

¹⁵ Ph. Meyer, *Die theologische Literatur der griechischen Kirche im XVI. Jhdt.*, Leipzig, 1899, p. 35-37.

¹⁶ Sp. Lambros, « Ἐπίγραμμα Μαξίμου τοῦ μοναχοῦ εἰς τὸν Μέγαν Ῥήτορα Μανουήλ », *Νέος Ελληνομνήμων*, III, 1906, p. 480-481, A. Papadopoulos-Kerameus, dans *Νέος Ελληνομνήμων*, IV, 1907, p. 116-117 redresse quelques erreurs au sujet de Manuel, mais il attribue l'épigramme à Margounios.

¹⁷ M. Paranikas, *Σχεδιάσμα περὶ τῆς ἐν τῷ Ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων*, Constantinople, 1867, p. 16.

¹⁸ A. Dimitrakopoulos, *Ὁρθόδοξος Ἑλλάς ἥτοι περὶ τῶν γραψάντων κατὰ Λατίνων καὶ περὶ τῶν συγγραμμάτων αὐτῶν*, Leipzig, 1872, p. 122.

¹⁹ M. Treu, « Manuel Holobolos », *Byzantinische Zeitschrift*, V, 1896, p. 538-540.

²⁰ A. Papadopoulos-Kerameus, « Μανουήλ ὁ Κορίνθιος καὶ ἐν ὑμνογραφικῶν αὐτοῦ πονημάτων », *Ἐπετηρίς Φιλολογικοῦ Σλλόγου Παρνασσός*, VI, 1902, p. 71-102.

²¹ A. Heisenberg, dans *Byzantinische Zeitschrift*, XII, 1903, p. 642-644 et XIII, 1904, p. 306-309.

²² M.I. Gedeon, *Μνεῖα τῶν πρὸ ἐμοῦ*, Athènes, 1934, p. 40-41.

²³ Voir par exemple : T. Ath. Gritsopoulos, *Πατριαρχική Μεγάλη τοῦ γένους Σχολή*, I, Athènes, 1966, p. 34-77 ; idem, s.n. Μανουήλ, dans *Θρησκευτική καὶ Ἠθική Ἐγκυκλοπαίδεια*, VIII, col. 586-587 (cependant, il indique lui aussi une date erronée du décès de Manuel : 1551) ; G. Podskalsky, *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft (1453-1821). Die Orthodoxie im Spannungsfeld der nachreformatrischen Konfession des Westens*, Munich, 1988, p. 87-88 (met en parfaite lumière la personnalité complexe de Manuel de Corinthe, la grande variété de son œuvre et sa valeur en tant qu'excellent représentant de la théologie grecque post-byzantine à l'époque de la domination des Turcs, mais il donne lui aussi une date erronée de son décès) ; D. Suceava, « Retorul Manuil din Corint și cântările atribuite lui în manuscrise psaltice », *Acta Musicae Byzantinae* [Centrul de Studii Bizantine Iași], V (mai 2003), p. 80-88 (incluant une présentation critique détaillée de la personnalité, de la vie et de l'œuvre de Manuel de Corinthe, l'étude s'occupe

Manuel de Corinthe fut le disciple du professeur Matthieu Kamariotes († vers 1490)²⁴ et le successeur de celui-ci à la Grande École patriarcale. En 1481 ce fut lui qui prononça le discours funébre (λόγος ἐπικήδειος) à l'enterrement du patriarche Maxime III²⁵ en tant que représentant officiel du Patriarcat. Entre 1483–1484 il était grand rhéteur, fonction qui avait été créée après la chute de Constantinople et qu'il fut le premier à remplir, d'après Chr. G. Patrinelis. En 1489 il fut également nommé « logothète de la Grande Église ». En 1491, Jean Laskaris (1445–1534), le grand humaniste, bibliophile et porte-parole des byzantins qui avaient trouvé une terre d'asile en Occident, le futur successeur du cardinal Bessarion (envir. 1403–1472) à la tête de la communauté grecque d'Italie et le promoteur de l'idée de croisade anti-ottomane, écrivait à Démètre Chalcondyle à propos de Manuel de Corinthe dont le départ de Constantinople dans le cortège du patriarche Maxime IV le privait d'une aide compétente dans sa recherche de livres précieux !²⁶ En 1504, à l'occasion de la deuxième

de son activité musicale, démontrant que certaines des créations qui lui sont attribuées appartiennent en fait à son homonyme, Manuel Chrysaphos).

²⁴ Sans se faire particulièrement remarquer en tant que théologien, Matthieu Kamariotes fut le disciple et l'un des proches de Gennadios Scholarios qu'il avait soutenu dans sa lutte contre le néoplatonisme de Pléthon à l'époque de la Renaissance et qui l'avait nommé probablement, selon certains chercheurs, grand rhéteur (Manuel de Corinthe serait alors le deuxième grand rhéteur) et recteur de l'Académie patriarcale après la chute de la Ville. Il a écrit une monodie sur la chute de Constantinople et la mort de son père pendant le combat, il s'est occupé d'astronomie, d'hagiographie et de rhétorique, il a copié des manuscrits de littérature classique grecque, résumé des traités de rhétorique. Il a commenté les *Lettres* de Synésios de Cyrène (inédit). Il laissa d'autres ouvrages inédits à caractère théologique (une explication du Crédo, une réfutation concernant la sainte direction des fidèles). On lui a attribué un ouvrage sur la lumière du Tabor contre les Baalamites, mais H.G. Beck le considère l'œuvre d'un autre Matthieu, qui avait vécu au XIV^e siècle. Cf. H.G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 772-773 ; *Tusculum Lexikon Griechischen und Lateinischen Autoren des Altertums und des Mittelalters*, Munich, 1963, s.u. « Kamateros (Matthaios K.) » ; A.-M. Talbot, « Kamariotes Matthew », dans *Oxford Dictionary of Byzantium*, II, Oxford, 1991 ; G. Podskalsky, *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft*, p. 87.

²⁵ Édité par Manuil Gedeon dans *Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, XX, 1900, p. 4-6, 10-12 ; cf. Chr. Patrinelis, « Μεγάλοι ῥήτορες », p. 20.

²⁶ Cf. Chr. Patrinelis, « Μεγάλοι ῥήτορες », p. 21 ; B. Knös, *Un ambassadeur de l'hellénisme. Janus Lascaris et la tradition gréco-byzantine dans l'humanisme français*, Uppsala, 1945. Cependant, la caractérisation de Jean Laskaris « le grossier rhéteur que j'ai vu et avec qui j'ai eu un rendez-vous, mais il est soudainement parti avec le récent élu patriarche » est plutôt négative, bien qu'il ajoute : « S'il était ici, il nous aurait été peut-être utile en quelque sorte, car on ne peut pas dire qu'il ne possède quelques raretés, comme quelqu'un qui vit à Byzance et qui passe pas mal de temps dans la compagnie de quelques hommes sages ». Laskaris déplorait le destin de l'Hellade dont le patriarche était réduit à se comporter lamentablement : « Car celui-ci a pris des coutumes de parasite mendiant (oh ! malheureuse et tourmentée Hellade) et il parcourt sans vergogne toute l'Hellade et les pays avoisinant pendant toute l'année ». Ce n'est pas une appréciation trop flatteuse à propos des visites en quête de subventions que les hauts prélats de l'Orient rendaient aux cours « byzantines » des princes roumains !

intronisation du patriarche Pacôme I^{er} (1504–1513), Manuel était mentionné dans ces termes : « le très sage et très instruit théologien Manuel, grand rhéteur de la Grande Église, le Peloponésien »²⁷. Dans les années 1504–1523 il était souvent mentionné comme grand rhéteur. Theodosios Zigomalas écrivait à Martin Crusius au sujet de Kamariotes, le présentant comme professeur de Manuel, « celui qui a été grand rhéteur sous le patriarche Theoleptos (1513–1522) et Jérémie (1522–1546), son successeur »²⁸. En 1509/10, Manuel écrivait à Arsenios de Monemvasie, au nom du patriarche œcuménique, une lettre de réponse à une sollicitation. C'est une preuve que Manuel devenait, au besoin, le porte-parole du patriarche œcuménique.²⁹ En 1511, Pavlos Kolyvas rédigeait le manuscrit Parisinus Graecus 1293 contenant des ouvrages de Manuel de Corinthe accompagnés d'une épigramme élogieuse, où l'on parle des « paroles d'or de Manuel le Corinthien, le digne grand rhéteur de la Grande Église Orthodoxe de Constantinople, la Nouvelle Rome, garde-le, Seigneur, longtemps, car, comme Tu le sais, il n'y a pas dans le monde à cette époque d'autre sage instruit dans toutes les vertus de Tes enseignements, Parole de Dieu »³⁰.

En 1516, à la veille de son départ pour la Russie, où il allait devenir célèbre sous le nom de Maxime le Grec, le moine athonite Maximos (Michel Trivolis), lui dédiait à son tour des vers³¹. Herbert Hunger conclut, en se fondant sur le manuscrit grec viennois 36 comprenant l'*Apologie* datée, que Manuel de Corinthe était encore en vie en 1523. Le dernier témoignage sur Manuel de Corinthe se trouve dans *La vie de Saint David d'Eubée*, rédigée par le moine Christophore, son disciple. David avait été le prieur du monastère Varnakova de Doride que le patriarche Jérémie avait visité « accompagné par le très sage rhéteur Emmanuel ». On sait que le patriarche avait fait son voyage à travers la Grèce en 1530, plus précisément encore il avait fait étape au monastère Varnakova sur son chemin de Béotie vers Artà entre mars et juillet 1530³². Sur le manuscrit de Vatopedi 255, comprenant des traductions en grec de Thomas d'Aquin on peut lire deux notes significatives. La première est la note de Manuel de Corinthe : « j'ai acheté ce livre moi, le rhéteur et le logothète Manuel pour 5 florins et 11 aspres ». La deuxième appartient à son disciple Antoine

²⁷ *Historia Patriarchica seu Ecclesiastica post Constantinopolim a Turcis expugnatam ad nostra usque tempora / Πατριαρχική Κωνσταντινουπόλεως Ἱστορία*, dans Martin Crusius, *Turcograeciae libri octo. Quibus Graecorum Status sub Imperio Turcico, in Politia et Ecclesia, Oeconomia et Scholis, iam inde ab amissa Constantinopoli, ad haec usque tempora, luculenter describitur*, Basileae, 1584, 146 (= *Turcograecia*).

²⁸ Martin Crusius, *Turcograecia*, p. 90. Cf. Chr. Patrinelis, « Μεγάλοι ῥήτορες », p. 22.

²⁹ Chr. Patrinelis, « Μεγάλοι ῥήτορες », p. 22.

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*, p. 23.

³² *La Vie de Saint David* a été éditée par K. Doukakis, *Βίοι Αγίων μηνός Νοεμβρίου*, Athènes, 1895, p. 59-77. Cf. Chr. Patrinelis, « Μεγάλοι ῥήτορες », p. 24-25.

(Karmaliki ?), son successeur à la dignité de grand rhéteur : « à la mort de celui-ci, trouvant ce livre, je l'ai acheté pour 300 aspres et quelques, en 1531, 4^e indiction. Antoine, le plus humble des moines, disciple de ce grand rhéteur kyr Manuel ». Manuel de Corinthe est mort, selon Chr. G. Patrinelis, à une date située entre l'été 1530 et septembre 1531³³. Il faut également ajouter que sur un manuscrit de la Bibliothèque du Patriarcat d'Alexandrie on peut lire la note d'un élève en souvenir de Manuel³⁴.

L'œuvre de Manuel de Corinthe. Sa place dans la culture grecque post-byzantine.

Manuel de Corinthe, grand rhéteur du Patriarcat œcuménique et professeur à la Grande École du Patriarcat, est l'auteur de nombreux ouvrages, de grande diversité. Il a écrit des poèmes, hymnes religieux, akolouthies, vies des saints, calendriers, traités de dogmatique et polémiques. Selon Chr. G. Patrinelis, « *bien que l'on ne puisse pas le ranger parmi les grands écrivains du XVI^e siècle et qu'il soit impossible de le considérer une personnalité de premier ordre, il est un auteur important puisque le seul écrivain et intellectuel digne d'estime se manifestant activement dans l'Orient dominé par les Turcs entre 1480 et 1540, époque de crise non seulement pour la survie du Peuple, mais aussi pour la continuation de la tradition spirituelle gréco-byzantine* »³⁵.

Il représente une génération de transition du byzantinisme au post-byzantinisme : « *En 1480 était disparue la dernière génération d'intellectuels byzantins restée en Orient après la conquête de la Ville : Gennadios, Scholarios, Georgios Amiroutzes, Theodoros Agallianos, Critopoulos. Ce ne furent que le patriarche Maxime IV (Manuel Christonymos) et Matthieu Kamariotes qui survécurent jusqu'en 1482 le premier et 1489/1490 le dernier mais dont les traces disparurent après 1466. Après cette génération, Manuel de Corinthe excepté, c'est seulement vers 1540 que nous rencontrons les premiers écrivains et intellectuels post-byzantins dignes d'intérêt : Ioannikios Kartanos, Pachomios Roussanos, Theophanes Eleavoukos, Hermodoros Lestarchos* »³⁶.

En ce qui concerne ses œuvres de théologien, l'éminent spécialiste en théologie grecque post-byzantine Gerhard Podskalsky pense que Manuel de Corinthe est surtout un polémiste qui dirige sa critique en deux directions : 1) En premier lieu, dans le sillon de son maître Matthieu Kamariotes et de Gennadios

³³ *Ibid.*, p. 25.

³⁴ Θ.Δ. Moschona, *Πατριαρχεῖον Ἀλεξανδρείας. Κατάλογοι τῆς πατριαρχικῆς βιβλιοθήκης*, Τόμος Α'. *Χειρόγραφα*, Alexandrie, 1945, cod. 87 (26. 606. 76) p. 88, où est reproduite l'inscription élogieuse en souvenir de Manuel, le professeur de son auteur. Le manuscrit contient des traités d'Aristote avec les commentaires de Théodore Métochitès. Nous avons résumé la biographie et le *cursus honorum* de Manuel d'après Chr. Patrinelis, « *Μεγάλοι ῥήτορες* », p. 20-25, en consultant également les ouvrages cités par celui-ci dans la mesure où ils nous ont été accessibles.

³⁵ Chr. Patrinelis, « *Δύο ἀνέκδοτα κείμενα* », p. 137-138.

³⁶ *Ibid.*, p. 138, n. 1.

Scholarios, son professeur, il attaque avec véhémence, au nom du christianisme, le courant d'idées néoplatonisant créé à Mistra et répandu dans l'Italie et dans tout l'Occident par Georges Gémiste Pléthon, courant philosophique qu'il appelle, à raison, néopaïen, courant de libre pensée philosophique dirions nous aujourd'hui. Mais, de manière toute à fait surprenante et injustifiée, Manuel de Corinthe range également le cardinal Bessarion dans ce courant d'idées, l'accusant de néopaganisme et de polythéisme !³⁷ 2) En second lieu, Manuel de Corinthe combat le catholicisme au nom de l'orthodoxie. Mais il le fait dans l'esprit de la nouvelle époque de confrontation entre les « Grecs » et les « Latins » que définit Gerhard Podskalsky en considérant le grand rhéteur son initiateur.

Les tendances de cette époque seraient les suivantes: 1) La polémique anti-catholique est maintenant concentrée sur les cinq dogmes identifiés comme essentiels au Concile de Florence : le *Filioque*, c'est-à-dire le dogme selon lequel le Saint Esprit procède du Père et du Fils, les pains azymes, le Purgatoire ou le feu purifiant, la béatitude des saints ou la contemplation directe de Dieu, la primauté papale ; 2) Dans la polémique anti-catholique on invoque également des arguments puisés chez les Pères latins. Manuel, dont l'intérêt pour ces Pères latins était démontré par la présence des ouvrages de Thomas d'Aquin dans sa propre bibliothèque, cite, par exemple, pour défendre le dogme conformément auquel le Saint Esprit procède uniquement du Père et non pas du Père et du Fils, Augustin, Jérôme, le pape Damase I^{er}, le pape Célestin I^{er}. Il invoque leur autorité à l'appui de l'affirmation subtile que le Fils naît et le Saint Esprit procède éternellement du Père, tandis que le Saint Esprit est envoyé temporellement par le Fils avec l'accord du Père ; 3) Tandis que la polémique particulièrement violente contre les néoplatonisants est fortement marquée par la subjectivité, Manuel procédant à des attaques dures à la personne, les disputes avec les catholiques sont plus objectives, la polémique porte sur les problèmes, non sur les personnes, les polémistes ont le souci de « se délimiter afin de se rapprocher »³⁸.

L'Épître de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab et la controverse concernant l'authenticité des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*. Dans une communication consacrée à la question de l'authenticité des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose* présentée en 1970, à

³⁷ Cf. H.G. Beck, *Kirche und theologische Literatur*, p. 768, où l'on souligne l'antithèse entre l'esprit chrétien dans lequel l'ancien métropolite byzantin de Nicée, le cardinal Bessarion défend contre ses « calomnieurs » le philosophe athénien (dans le traité adressé à Georgios de Trébizonde), et l'esprit révolutionnaire et non-chrétien dans lequel Pléthon conçoit la renaissance du platonisme et du polythéisme. Il est vrai que Bessarion avait été l'élève de Pléthon. Il n'est pas dépourvu d'intérêt de rappeler qu'à Florence, Pléthon s'était opposé à l'union des Églises, tandis que Bessarion avait été, au contraire, le plus ardent unioniste.

³⁸ Voir G. Podskalsky, *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft*, p. 87-88.

Athènes, au II^e Congrès International des Études sur le Sud-Est Européen, Leandros Vranoussis a démontré, des arguments paléographiques et codicologiques à l'appui, que la version grecque de cette parénèse princière a été calligraphiée dans le manuscrit gr. 221 du monastère athonite Dionysiou par la propre main de Manuel de Corinthe à l'instar des ouvrages du grand rhéteur faisant partie du ms. 521 du monastère Ivion³⁹. Leandros Vranoussis corrigeait de cette façon les erreurs du *Catalogue des manuscrits grecs athonites* dû à Spyridon Lambros, qui datait les deux manuscrits du XVII^e⁴⁰ siècle, faisant la preuve que la version grecque des *Enseignements* date du XVI^e siècle, qu'elle est contemporaine de Neagoe Basarab, qu'elle avait été couchée par écrit sans aucune faute d'orthographe, dans un parfait grec savant, par la main très sûre du grand rhéteur du Patriarcat œcuménique. La main sûre, la langue fluide et cultivée d'un locuteur natif du grec, l'orthographe parfaite de l'écrivain sont, selon Leandros Vranoussis, autant des indices que celui qui a calligraphié le manuscrit 221 de Dionysiou, c'est-à-dire Manuel de Corinthe, n'est pas un simple traducteur du vieux slave en grec, ni un simple copiste de monastère, mais très probablement l'auteur-même des *Enseignements*. À la différence de Petre Ș. Năsturel, Leandros Vranoussis exprimait sa conviction que les liens spirituels et intellectuels très serrés entre Manuel et le prince de la Valachie dont témoigne l'*Épître* redécouverte par Patrinelis confirment l'hypothèse de la paternité du grand rhéteur sur les *Enseignements*. À l'instar du petit traité de théologie symbolique, ceux-ci auraient été rédigés par Manuel de Corinthe sur l'ordre de Neagoe Basarab et certainement dans l'esprit de sa pensée, mais directement en grec, étant traduits peu après en vieux slave et un siècle plus tard en roumain⁴¹. À l'instar de la parénèse adressé par l'empereur byzantin Basile I^{er}

³⁹ L. Vranoussis, « Les Conseils attribués au prince Neagoe (1512-1521) et le manuscrit autographe de leur auteur grec (ou la 'question homérique' de la littérature slavo-roumaine enfin résolue !) », dans *Actes du II^e Congrès international des études du Sud-Est européen* (Athènes, 7-13 mai 1970), t. IV. *Linguistique et littérature*, AIESEE, Athènes, 1978.

⁴⁰ Sp. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, I, Cambridge, 1895, 3755/221, p. 367 ; cf. L. Vranoussis, *Les Conseils*, p. 379-380 et n. 1, qui conteste le bien fondé de l'hypothèse de D. Russo, selon laquelle la version grecque des *Enseignements* serait due à Matthieu de Myras, et Sp. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, II, Cambridge, 1900, 4632/512, p. 160 ; cf. L. Vranoussis, *Les Conseils*, p. 380, n. 2, pour la correction de la datation.

⁴¹ L. Vranoussis, *Les Conseils attribués au prince Neagoe*. Dans une autre communication présentée au XIV^e Congrès international d'études byzantines de Bucarest (6-7 septembre 1971), mais publiée uniquement dans *Magazin istoric* VI, 2, févr. 1972, p. 6-10 (et non pas dans les *Actes du Congrès*), reproduite sous le titre *Texte și documente românești inedite din Grecia. Gândul și fapta marelui domn al Țării Românești*, dans D. Zamfirescu, *Neagoe Basarab și Învățăturile către fiul său Theodosie. Problemele controversate*, Bucarest, 1973, p. 379-386, L. Vranoussis soutenait que Manuel aurait rédigé, probablement à la demande de Radu le Grand ou Radu de Afumați, la *Messe et la Vie de Saint Spiridon de Trnovo*, dont on gardait les saintes reliques à Târgoviște. L'auteur invoque également cette preuve de l'ancienneté des relations du grand rhéteur avec la

à son fils Léon, ouvrage rédigé en réalité par l'érudit patriarche Photius, les *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose* auraient été rédigés donc par le brillant grand rhéteur et professeur de la Grande Église Manuel de Corinthe. Loin de porter atteinte au prestige du prince orthodoxe roumain, le fait d'avoir fait rédiger en grec et en son propre nom à ce brillant clerc un livre d'enseignements destiné à l'héritier au trône ne ferait que mettre davantage en lumière sa dimension basilicale.

L'hypothèse de Leandros Vranoussis sur l'attribution de la paternité des *Enseignements* à Manuel de Corinthe a suscité des réactions diverses chez les chercheurs roumains. Rejetée avec véhémence par Dan Zamfirescu⁴², au XIV^e Congrès international des études byzantines de Bucarest et à la séance commémorative dédiée à Nicolae Iorga, en septembre 1971, par l'Institut qui porte son nom, à base d'arguments fournis par la philologie et la codicologie, elle fut acceptée, entièrement ou en partie, de manière nuancée et avec des amendements, tout d'abord par les participants aux débats des congrès d'Athènes et de Bucarest⁴³ et ensuite par d'autres chercheurs. Méritent une mention spéciale dans ce contexte les études dues à Petre Ș. Năsturel⁴⁴, Matei

Valachie à l'appui de son hypothèse sur la paternité de Manuel sur les *Enseignements* attribués à Neagoe. *La Messe et la Vie*, calligraphiées par Manuel lui-même se trouvent dans le même ms. 512 du monastère Ivron. L. Vranoussis attire également l'attention sur le ms. 38 du monastère Varlaam des Météores qui contient une version inédite, la plus ancienne, de la Messe de saint Niphon de Dionysiou où aucun conflit n'est mentionné entre saint Niphon et Radu le Grand qui puisse déterminer l'abandon de la Valachie par l'ancien patriarche, comme dans la biographie due au Prôtos athonite Gabriel, mais seulement le départ de l'ancien patriarche pour le Mont Athos chargé de cadeaux et de remerciements de la part du voïvode.

⁴² Dan Zamfirescu a reproduit dans l'Annexe I de son livre *Neagoe Basarab et Învățăturile către fiul său Theodosie. Probleme controversate*, p. 386-391, les interventions des participants aux discussions sur la communication faite à Bucarest (I.C. Chițimia, D. Zamfirescu) et les réponses de Leandros Vranoussis. Dan Zamfirescu expose de manière ciconstanciée les opinions de Vranoussis et des autres adeptes de la paternité de Manuel de Corinthe sur les *Enseignements*, en les réfutant à force d'arguments invoqués particulièrement dans le IV^e chapitre du livre cité, p. 220-228. Voir également D. Zamfirescu, *Între Neagoe Basarab și Manuil de Corint. Răspunsul d-lui Petre Ș. Năsturel*, dans *Contribuții la istoria literaturii române vechi*, Bucarest, 1981, p. 324-357.

⁴³ Les discussions d'Athènes auxquelles ont participé Petre Ș. Năsturel, Virgil Căndea, Al. Duțu et Mihai Berza sont reproduites d'après enregistrement sur bande magnétique dans les *Actes du II^e Congrès International des Études du Sud-Est européen* (Athènes, 7-13 mai 1970), t. IV, *Linguistique et littérature*, AIESEE, Athènes, 1978, p. 383-387.

⁴⁴ Parmi les contributions de cet historien aux recherches concernant la paternité des *Enseignements* il faudrait retenir surtout P.Ș. Năsturel, « Remarques sur les versions grecque, slave et roumaine des Enseignements du prince de Valachie Neagoe Basarab à son fils Théodose », *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher*, XXI, 1975, p. 249-271. Le dernier point de vue du regretté historien est le suivant : l'œuvre parénétique est le résultat de la collaboration de Neagoe et de Manuel, la première partie, une anthologie d'extraits de la Bible et des œuvres patristiques étant rédigée par Neagoe, la deuxième, plus élaborée au point de vue littéraire, par Manuel, la version grecque précédant la version slavonne. Voir P.Ș. Năsturel, « Învățăturile lui Neagoe

Cazacu⁴⁵, Andrei Pippidi⁴⁶, Claudia Tița⁴⁷ qui, à des moments différents ont communiqué de nouvelles données et ont formulé des opinions personnelles, insistant chacun à sa manière sur le fait que très probablement le Prôtos athonite Gabriel a collaboré lui aussi à la rédaction des *Enseignements* à côté de Neagoe Basarab et de Manuel de Corinthe.

Leandros Vranoussis et les chercheurs qui partagent ses opinions, avec ou sans nuances, ont évoqué donc l'Épître de Manuel de Corinthe en tant qu'argument secondaire de l'hypothèse que le grand rhéteur du Patriarcat de Constantinople aurait rédigé en grec *manu propria* à la demande et naturellement dans l'esprit des indications du prince *Les Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*, le manuscrit 221 du monastère athonite Dionysiou.

L'Épître de Manuel de Corinthe et l'hypothèse de la survivance de l'idée impériale byzantine grâce aux princes roumains. Petre Ș. Năsturel a été le premier à mettre en lumière le fait que le grand rhéteur du Patriarcat œcuménique s'adresse au prince valaque dans le style traditionnel de communication des gens de l'Église avec les empereurs byzantins. Manuel envoie son *Épître* au « *très haut et très éblouissant Seigneur Ioan Neagoe, grand voïvode et basileus et autocrate de toute la Hongrovlachie* » (Τῷ πανυψηλωτάτῳ καὶ λαμπρωτάτῳ αὐθέντῃ Ἰωάννῃ Νεγγόε μεγάλῳ βοεδόδα καὶ βασιλεῖ καὶ αὐτοκράτορι πάσης Οὐγγροδλαχίας), auquel il s'adresse avec la formule : « *très haut, très éblouissant, très pieux et très orthodoxe Seigneur Ioan Neagoe, prince et basileus et autocrate de toute la Hongrovlachie* » (Πανυψηλότατε, ἐκλαμπρότατε, εὐσεβέστατε, καὶ ὀρθοδοξότατε αὐθέντι

Basarab către fiul său Theodosie. Neagoe Basarab și Manuil din Corint », conférence présentée à l'Institut d'Histoire « N. Iorga », Bucarest, le 22 octobre 1997, dans *Transilvania*, n.s., XXVIII (CIV), 1998, 1-3, p. 101-108.

⁴⁵ M. Cazacu, « Slavon ou grec, traduction ou adaptation ? Comment on composait un ouvrage parénétique en Valachie au début du XVI^e siècle (les *Enseignements du prince Neagoe Basarab à son fils Théodose*) », dans *Traduction et traducteurs au Moyen Âge*. Actes du colloque international du CNRS organisé à Paris, Institut de recherche et d'histoire des textes, les 26-28 mai 1986, textes réunis par G. Contamine, Paris, 1989. L'auteur épouse les opinions de Petre Ș. Năsturel.

⁴⁶ A. Pippidi, « 'Basileia kai authentia'. Quelques considérations à propos des *Enseignements* de Neagoe Basarab », dans idem, *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, 2006, p. 95-119. A. Pippidi soutient que la version grecque des *Enseignements* est antérieure à la version slavonne, qu'elle a été rédigée par Manuel, qu'elle a été le texte de départ pour la traduction des *Enseignements* en roumain et que le prôtos de la Sainte Montagne Gabriel, un des proches de Neagoe, a eu lui aussi un rôle important dans la rédaction du livre.

⁴⁷ C. Tița, « Neagoe Basarab, 'ctitor mare a toată Sfetagora'. Icoanele și avatarurile lor sau despre un tezaur în mișcare », dans *Sfântul voievod Neagoe Basarab, Domn al Țării Românești (1512-1521)*, Curtea de Argeș, 2009, p. 127-174. L'auteur met en lumière le fait que Neagoe Basarab a utilisé dans les *Enseignements* des « fiches » dues au patriarche Niphon.

Ἰωάννης Νεγγόε μεγάλη βοεδόδα καὶ βασιλεὺ καὶ αὐτοκράτορ πάσης μεγάλης Οὐγγροδλαχίας). Vers la fin de son *Épître*, Manuel précise dans le même langage pompeux de cour byzantine : « *Et tout cela, comme serviteur, je l'ai relaté, en résumé, à votre brillante sagesse impériale, pour que Vous connaissiez la diversité des opinions, la décomposition et la mauvaise foi des Latins. En outre, je dois rappeler à Votre Majesté Impériale que notre Seigneur nous a donné tous les enseignements en ce qui concerne la manière de prier et ce qu'il faut demander* » (καὶ ταῦτα ὡς' ἐν συντόμῳ τῷ κράτει τῆς σῆς βασιλικῆς καὶ λαμπρᾶς γνώσεως ἀνέφερον δουλικῶς, ἵνα γνοίης τὴν Λατίνων πολυειδίῃ, διαθοράν τε καὶ κακόνειαν. Ἔτι καὶ περὶ προσευχῆς δεῖ ὑπομνήσαι τῆς βασιλείας σου, ὅτι ὁ Κύριος ἡμῶν, καὶ περὶ τοῦ πῶς δεῖ προσεύχεσθαι. καὶ τί χρῆ αἰτεῖν ἡμᾶς ἐν τῇ προσευχῇ ἀρκούντως ἐδίδασκεν).

L'*Épître* de Manuel de Corinthe a été pour Petre Ș. Năsturel le point de départ de longues et laborieuses recherches pour identifier, inventorier, décrire, éclaircir la signification et expliquer la présence de tous les éléments d'origine impériale byzantine dans l'idéologie, le cérémonial et la vie de cour roumaine, dans la manière des princes roumains de concevoir et de remplir leur fonction de protecteurs de l'Église orientale, qu'ils avaient assumée après la disparition des empereurs de Constantinople. Dans le sillage et dans l'esprit de N. Iorga⁴⁸, le premier historien qui avait mis en lumière l'allure byzantine de certains voïvodes, sans leur attribuer toutefois une aspiration réelle à la couronne de l'Empire restauré⁴⁹, Petre Ș. Năsturel a publié des études importantes sur les traits « byzantins » et « impériaux » des princes roumains⁵⁰. Cependant,

⁴⁸ Voir N. Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'« Histoire de la vie byzantine »*, Bucarest, 1935. Le VI^e chapitre, « L'impérialisme byzantin par les princes roumains », contient trois sous-chapitres intitulés de manière significative et limitative : « I. Les donateurs, II. Les Roumains de Constantinople, III. Les protecteurs », et le VII^e chapitre « Le patronage par les princes roumains de l'Église byzantine et de la civilisation », contient les quatre chapitres suivants : « I. Les dominateurs de l'Église œcuménique, II. Basile, prince de Moldavie et sa suprématie, III. Les Cantacuzènes roumains et l'Église orthodoxe, IV. Constantin Brâncoveanu, prince de Valachie et ses relations byzantines ».

⁴⁹ Cette aspiration a été présente chez certains princes roumains, mais ceux-ci ont fait preuve de beaucoup de prudence et de modération dans la poursuite de ce but ; cf. V. Papacostea, *Istoria românilor de la 1677 înaintea*, curs universitar, Bucarest, 1938-1939, p. 47-458 sur « le plus byzantin » de nos princes : « j'ai déjà exprimé ma conviction que l'action politique de Șerban Cantacuzino vise avec ténacité deux idéaux. Un idéal minimal, immédiat : la consolidation de l'état valaque par la conquête de son indépendance et de son intégrité territoriale ; un autre éloigné et grandiose – relié à l'action générale des chrétiens contre l'islam – et qui l'aurait porté sur la vague d'un ample mouvement balkanique vers le trône de ses ancêtres, dans la Byzance libérée. Il y crut et il a œuvré avec méthode pour les deux. Mais il eut un sens de la réalité très fort, une grande force de jugement et de prudence pour ne pas exposer par quelque erreur son pays aux dangers et soi-même à la risée de la postérité ».

⁵⁰ P.Ș. Năsturel, « Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains », *Byzantina*, V, 1973, p. 397-413 ; idem, *Le Mont Athos et les Roumains*, Rome, 1986.

l'ambiguïté de quelques-unes de ses affirmations a poussé certains chercheurs à essayer d'accréditer l'idée de la reprise de la doctrine impériale byzantine, *stricto sensu* et de manière exclusive, par les princes de Valachie et de Moldavie⁵¹.

On ne s'attardera plus dans ces pages sur la question de la vocation successorale ou seulement l'aspiration des princes roumains à l'héritage des empereurs byzantins⁵². Mais c'est le moment de nous demander : est-il légitime d'invoquer l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe en tant que document témoignant de cet héritage ? Le grand rhéteur n'emploie jamais en s'adressant à Neagoe le titre de « *basileus des Rhomées* », mais seulement celui de « *basileus de toute la Hongrovlachie* », titre utilisé afin d'exprimer fermement la qualité de souverain absolu du « prince et seigneur » Neagoe Basarab sur toute la Hongrovlachie, mais seulement sur celle-ci. Il était d'ailleurs hors de question qu'un haut fonctionnaire du Patriarcat œcuménique « captif »⁵³, même si ce n'était pas vraiment son porte-parole, osât légitimer les éventuelles prétentions d'un prince roumain à l'héritage de la couronne de l'ancien Empire byzantin. À celui-ci s'était substitué en 1453 l'Empire ottoman selon la conception islamique du droit du conquérant. L'Église orthodoxe, à commencer par le Patriarcat constantinopolitain, le Patriarcat œcuménique et la Sainte Montagne, s'était intégrée dans les structures impériales ottomanes en acceptant avec résignation chrétienne les faits et le statut que lui avait octroyé le conquérant. Les sultans

⁵¹ Voir par exemple D. Năstase, « L'idée impériale dans les Pays roumains et le *crypto-Empire chrétien* sous la domination ottomane. État et importance du problème », *Εθνικὸν Ἰδρυμα Ἑρευνῶν, Συμμεικτά* [Athènes], IV, 1981, p. 201-250. Voir de même, pour quelques hypothèses exagérées de l'auteur, idem, *Ideea imperială în țările române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească (secolele XIV-XVI)*, (Fundatia Europeană Drăgan, 9), Athènes, 1972. Je mentionne que, avant de lancer la théorie exagérée de l'origine exclusivement thrace des Roumains, qui allait devenir un dogme de l'époque de Ceaușescu, l'homme d'affaires et mécène Iosif Constantin Drăgan, ancien partisan de la Garde de Fer, partenaire des officiels communistes roumains, avait lancé la théorie de l'Empire byzantin reçu en héritage exclusivement par les Roumains. Les deux théories étaient en réalité les prétendus éléments historiques d'une idéologie originale simpliste mise, sans aucun scrupule scientifique, moral ou national, au service de la congrégation des Roumains vivant en Roumanie ou ailleurs autour de la personnalité de Nicolae Ceaușescu. Mais la démagogie patriotarde a abandonné très vite l'idée impériale byzantine à cause de ses implications chrétiennes, la Fondation Drăgan ne lui a plus accordé son attention et, tout en restant fidèle à la théorie de la mission impériale des princes roumains, D. Năstase n'est nullement devenu propagandiste de l'idéologie de Ceaușescu.

⁵² Parmi les dernières études consacrées à ce thème on distingue grâce à son esprit critique et à son sens historique la contribution déjà citée d'A. Pippidi, « 'Basileia kai authentia'... », avec une riche bibliographie commentée par l'auteur. À voir également idem, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI-XVIII*, Bucarest, 1983, et V. Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bucarest, 1980 (très critique par rapport à l'idée de la continuité impériale byzantine par les Roumains).

⁵³ Cf. S. Runciman, *The Greek Church in Captivity. A Study of the Patriarchate of Constantinople from the Eve of the Turkish Conquest to the Greek War of Independence*, Cambridge, 1968.

ottomans prétendaient être eux-mêmes les successeurs légitimes des empereurs byzantins, ils avaient assumé des prérogatives et des titres impériaux byzantins, ils invoquaient leur parenté avec les Comnènes, étant par ailleurs traités comme tels par la chrétienté soumise⁵⁴. Si les princes de Valachie et de Moldavie ont été très souvent nommés « *basileis* » et « *tsars* » dans des chroniques, éloges et autres pareilles pièces de la littérature de cour, dues plus d'une fois aux ecclésiastiques et intellectuels grecs en quête de subventions dans les capitales des Principautés roumaines, intégrées elles aussi, ne l'oublions pas, bien qu'à leur façon, dans le système ottoman, c'est seulement parce que leurs auteurs voulaient souligner de manière élogieuse, parfois même flagorneuse et intéressée, le fait incontestable que les princes roumains avaient assumé la fonction de protecteurs de l'Église orthodoxe et de la culture chrétienne à l'époque de la domination turque, fonction que les empereurs byzantins avaient détenue avant la chute de Constantinople⁵⁵. En effet, les princes de la Valachie et de la Moldavie, en tant que « fondateurs (κτῆτορες) » de tradition byzantine, reconnus comme tels par l'Église, ont généreusement soutenu le Patriarcat œcuménique, les monastères de la Sainte Montagne, les autres patriarchats orientaux, nombre de monastères du Proche Orient et toute la production littéraire orthodoxe, religieuse et laïque des peuples chrétiens, sujets du sultan.

⁵⁴ Cf. Critobul din Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451-1467*, ediție de Vasile Grecu, (Scriptores Byzantini, IV), Bucurest, 1963. De « la dédicace au très grand empereur » nous citons seulement cette formule : « Au très grand, seul maître, l'empereur des Empereurs, le chanceux, le victorieux, le conquérant, le triomphant, l'invincible Mehmet, par la grâce de Dieu seigneur de la terre et de la mer, Critoboulos l'insulaire, le serviteur de ses serviteurs » (Αὐτοκράτορι μεγίστῳ, βασιλεῖ βασιλέων Μεχεμέτι, εὐτυχεῖ, νικητῇ, τροπαιουχῳ, θριαμβευτῇ, ἀηττήτῳ, κυρίῳ γῆς καὶ θαλάττης θεοῦ θελήματι, Κριτόβουλος νησιώτης, δοῦλος τῶν δούλων τῶν σῶν). Voir aussi Radu Popescu, *Istoria domnilor Țării Românești*, introduce și ediție critică întocmită de C. Grecescu, Bucurest, 1963, p. 6-7 : « dont on pourrait dire en quelque sorte que c'est à juste titre que les Turcs règnent sur l'Empire de Constantinople, car ils le tiennent des Empereurs Comnènes ». Soliman I^{er} le Magnifique (1520-1566), sur une inscription de 1538 se trouvant dans le château-fort de Bender s'intitulait de cette manière : « Je suis l'esclave d'Allah et dans le royaume du monde je suis sultan... Je suis shah à Bagdad et en Irak, César de Rüm et sultan de l'Égypte ». Cf. Martin Crusius, *Turcograecia*..., p. 120 : « εἶχε καὶ ὁ Σουλτάνος μεγάλην χαρὰν καὶ εὐφροσύνην, ἔσοντας νὰ γένη τοῦτου γένους αὐθέντης καὶ βασιλέας » (« le sultan lui-même ressentait grande joie et satisfaction d'être le seigneur et l'empereur d'un pareil peuple », au sujet des Grecs).

⁵⁵ Voilà avec quelle adresse rhétorique le patriarche Ioannikios choisit ses termes pour saluer en 1648 Vasile Lupu : « ὡς αὐθέντης εὐσεβέστατος, ὡς τόπον καὶ τύπον ἐπέζων τῶν ὀρθοδοξοτάτων καὶ ἁγίων βασιλέων » (comme un prince très pieux, comme quelqu'un qui tient la place des très orthodoxes et saints basileis en ayant leur image), *apud* P.Ș. Năsturel, « Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains », *Byzantina*, V, 1973, p. 413. Au XVI^e-XVIII^e siècles l'équivalence des princes roumains aux basileis byzantins était un *topos* rhétorique utilisé très fréquemment, mais pas une réalité juridique. Le vrai empereur c'était le sultan. Je me permettrais d'envoyer également à mon article N.-Ș. Tanașoca, « L'image byzantine des Roumains », *RESEE*, XXXIV, 1996, 3-4, p. 255-263.

Mais l'institution byzantine du fondateur a toujours été soumise aux normes et aux exigences juridiques, administratives et fiscales de l'Empire ottoman.

En tant que successeurs légitimes de l'Empire byzantin, les Ottomans ont assimilé, comme l'a déjà démontré Nicoară Beldiceanu, les princes roumains, protecteurs des monastères chrétiens athonites, à des *mütevelli*, c'est-à-dire gestionnaires des *vaqf*, des biens à caractère de fondation religieuse, qui en étaient responsables devant le fisc impérial ottoman. Sans doute, les princes roumains ont pris la relève des devoirs des anciens empereurs byzantins envers la communauté chrétienne orthodoxe, soumise maintenant à l'Empire ottoman, sous la forme institutionnelle turque et dans son esprit, mais sans en prendre également les prérogatives qui justifieraient leur accès, de toute façon impossible, au trône impérial⁵⁶. En ce sens, Neagoe Basarab fut lui-même, à l'instar des empereurs byzantins, « *grand fondateur de toute la Sfetagora* »⁵⁷.

L'*Épître* de Manuel de Corinthe confirme donc encore une fois, si besoin en était, non seulement que, sous la domination turque, les princes roumains avaient assumé l'héritage impérial byzantin, mais aussi les limites de cet acte ; d'un côté ils se sont fait appeler *basileis* et *tsars*, termes pourtant rarement utilisés par les écrivains, pour légitimer ainsi leur domination absolue sur toute la Valachie ou sur toute la Moldavie, et de l'autre, ils se sont fait appelés de cette manière pour montrer leur disponibilité d'assumer la fonction impériale de protecteurs de l'Église chrétienne orthodoxe, autrefois exercice des empereurs byzantins.

L'Apologie de Manuel de Corinthe à l'intention du frère prêcheur Franciscus. Le petit traité de théologie symbolique sur les différences entre les catholiques et les orthodoxes écrit par Manuel de Corinthe à l'intention de Neagoe Basarab n'est pas son seul ouvrage de ce genre. Il nous est également parvenu son *Apologie* de l'orthodoxie, toujours sous forme épistolaire, écrite à l'intention d'un certain frère Franciscus, dominicain, comme réponse à une *Épître* où celui-ci le provoquait à une discussion sur les différences entre le romano-catholicisme et l'orthodoxie, lui demandant avec une politesse et une humilité protocolaires s'il était dans son tort en soutenant certains dogmes, rituels et principes ecclésiologiques de l'Église occidentale. Cette *Épître* daterait,

⁵⁶ N. Beldiceanu, « En marge d'une recherche concernant les relations roumano-athonites », *Byzantion*, L, 1980, 2, p. 621-622, *apud* P.S. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 331 *sqq.* Aux princes roumains était également échu le rôle de garants devant l'autorité ottomane du paiement par les monastères athonites de leurs obligations fiscales pour les biens imposables, ceux-ci ayant pratiqué parfois l'évasion fiscale.

⁵⁷ *Viața Sfântului Nifon*, éd. T. Simedrea, Bucarest, 1937, p. 30 ; cf. P.S. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, p. 297 *sqq.*

selon Herbert Hunger, de 1523⁵⁸. En fait, le frère prêcheur soumet au jugement de Manuel les cinq principaux points de divergence concernant la foi entre les Latins et les Grecs identifiés au concile de Florence (le *Filioque*, dogme suivant lequel le Saint Esprit procède également du Fils, la légitimation de l'utilisation des azymes pour la Sainte Eucharistie, l'existence du Purgatoire, la béatitude des saints, la primauté papale)⁵⁹, suivis par autres cinq différences secondaires (l'identité du baptême catholique avec celui orthodoxe, l'inadmissibilité du divorce, le partage des azymes lors de la Sainte Cène, l'inutilité de l'épiclese pour la transformation du pain et du vin pour officier la Sainte Eucharistie). Le grand rhéteur rejette avec de nombreux arguments scripturaux et patristiques les assertions du frère dominicain qu'il juge hérétiques. Il cite parmi les Pères grecs Denys l'Aréopagite, Athanase d'Alexandrie, Basile le Grand, Grégoire le Théologien, Cyrille, Jean Damascène, Grégoire de Nysse et Nil et parmi les Pères latins, le pape Damase.

Les manuscrits et les éditions de l'*Apologie*. Le texte de la courte *Épître* du frère prêcheur Franciscus à Manuel et les réponses de ce dernier, couchées sur papier dans le Ms. Hist. Gr. 36 de la Bibliothèque Nationale de Vienne en 1523, sont transcrits intégralement ou partiellement dans 16 manuscrits se trouvant dans diverses bibliothèques, rédigés à différentes dates durant les XVI^e–XVIII^e siècles. Je reproduis ci-dessous la liste de ces manuscrits que j'ai prise à la base de données *Pinakes* créée par l'Institut de recherche et d'histoire des textes du CNRS de Paris⁶⁰ que j'ai confrontée aux catalogues de manuscrits auxquels j'ai eu accès, à savoir :

Ankara, Bibliothèque de la Société Turque d'Histoire, Türk Tarih Kurumu, Gr. 068 (25), XVII^e s. ;

Athènes, Ἑθνικὴ Βιβλιοθήκη τῆς Ἑλλάδος, Cod. 2318, 121^v–127, XVII^e s. ;

Cambridge, University Library, Add. 6009, 180–182^v, XVI^e–XVII^e s. ;

Ἁγίον Ὄρος, Μονὴ Ἰδίων, Sp. Lambros, *Catalogue of the Greek Manuscripts on Mount Athos*, II, Cambridge, 1900, Cod. 4259, 139, papier, in 8^o, XVII^e s., ff. 169, 152^a : 7. Ρήματα καὶ λόγοι τοῦ Φρά Φρασύσκου κλπ. Τοιαῦτα τὰ κεφάλαια καὶ δόγματα τῆς εὐσεβείας κρατῶ; φ.152^b : 8. Ἀπολογία καὶ ἀνατροπὴ τῶν κεφαλῶν τοῦ Φρά Φρασύσκου. Μανουὴλ ὁ μέγας ρήτωρ κλπ. Le manuscrit contient divers textes à contenu théologique, débats

⁵⁸ H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, I. *Codices historici, codices philosophici et philologici*, Vienne, 1961, Cod. Hist. Gr. 36, p. 2, attire l'attention sur le fait que le texte de l'*Apologie* est complet et daté, ἀφ' ἧς (1523).

⁵⁹ Pour les cinq points de divergence, voir G. Podskalsky, *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft*, p. 32, n. 85 et p. 87 (de l'*Apologie*). Cf. V. Laurent, *Les 'Mémoires' du Grand Ecclésiarque de l'Eglise de Constantinople Silvestre Syropoulos sur le Concile de Florence (1438-1439)*, Paris, 1971, p. 270-272.

⁶⁰ Voir http://pinakes.irht.cnrs.fr/rech_œuvres/resultatEuvre/filter_auteur/4505/filter_œuvre/7836/.

interconfessionnels sous forme d'épîtres, etc. Parmi eux, des *Épîtres* du patriarche œcuménique Jérémie II à Crusius.

Ἅγιον Ὅρος, Μονὴ Μεγίστης Λαύρας, 1042 (Eustratiades, 1126), 71–78, XVIII^e s. ;

Istanbul, Γραφεία τῆς Ἐκκλησίας Παναγίας (τῶν Εἰσοδιῶν), 45, 133–150, XVIII^e s. ;

Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, B.P.G. 076, 21^{r-v}, XVII^e s.,
Leiden, Bibliotheek der Rijksuniversiteit, B.P.G. 076, 21^{r-v}, XVII^e s. (1659–1665) ;

Μετεώρα, Μονὴ Μεταμορφώσεως, 375, 173^{r-v}, XVII^e s. (fragment) ;
N.A. Bees, *Τὰ χειρόγραφα τῶν Μετεώρων. Κατάλογος περιγραφικὸς τῶν χειρογράφων κωδικῶν τῶν ἀποκειμένων εἰς τὰς μονὰς τῶν Μετεώρων, ἐκδιδόμενος ἐκ τῶν καταλοιπῶν Νίκου Α. Βέη*, τ. I, Athènes, 1967, avec un volume de prolégomènes de L.A. Vranoussis.

Moscou, Gosudarstvennyj istoriceskij Musej, Cod. Sinod. Gr. 324 (Vladimir 444), 10^v–22, XVII^e s. ; cf. *Sistematičeskoe opisanie Moskovskoj sinodalnoj Biblioteki, sostavil Arhimandrit Vladimir, čast pervaja, Rukopisi grečeskija*, Moscou, 1894, Nr. 444, 2, p. 680.

Je donne plus loin des informations supplémentaires sur les deux miscellanées de la Bibliothèque d'Oxford selon le catalogue annoté et corrigé à la main : Henricus O. Coxe, A.M., *Catalogi codicum manuscriptorum Bibliothecae Bodleianae. Pars Prima. Recensionem Codicum Graecorum continens*, Confecit H.O. Coxe A.M. Hypobibliothecarius, Oxonii, E Typographeo Academico, MDCCCLIII [1853] avec l'inscription à la main sur la première page : « Official annotated copy » :

Oxford, Bodleian Library, 42, [olim 3377], Arch. Seld<enianus> B 47]⁶¹, fol. 157–163^v, XVII^e s. : 7. Fratris Francisci, *Conclusiones theologicae et orthodoxae decem, quas misit ad Manuelem, magnum rhetorem, cum ejusdem Manuelis apologia*. Incip. ῥήματα καὶ λόγοι τοῦ Φρά Φρασύσκου καθὼς ἐκεῖνος ἔγραψε κλπ., Bodleian Library. Le même miscellanée contient également d'autres textes liés à la polémique gréco-latine : une *Épître* de Barlaam le Calabrais à Nikolaos Kabasilas sur le primat papal et autres trois traités du même auteur ; le traité de Gennadios Scholarios sur le Saint Esprit à l'adresse de l'empereur Jean Comnène du Trapezunt, le dialogue du même auteur contre les latins : le traité polémique de Démètre Chrysoloras contre les Latins, résumé des ouvrages de Nil Kabasilas, un petit traité polémique contre les latins sur le *Filioque* de Nikolaos de Méthone. Une épître de Manuel de Corinthe à un certain Gennadios y est également insérée qui combat la doctrine catholique du *Filioque*.

⁶¹ Note officielle à la main.

Cod. Cromwell 10 (00294), in 4to, ff. 336, XVI^e s. Ineuntis, Marci cujusdam aliorumque scriptus; olim monasterii S. Stephani protomartyris [olim 294]: 3. Francisci cujusdam Ord. Praed. *Conclusiones theologicae et orthodoxae decem, quas per litteras misit ad Manuelem magnum rhetorem, cum Manuelis apologia et refutatione earum*, p. 89–107. Tit. γράμματα καὶ λόγοι τοῦ Φρα̃ Φραντζέσκου καθὼς αὐτὸς ἔγραψε πρὸς τὸν μέγαν ῥήτορα. Le miscellanée contient 40 textes, œuvres intégrales ou fragments d'ouvrages de théologie à contenu très variés.

Sinai, Μονὴ τῆς Ἁγίας Αἰκατερίνης, Gr. 0331, 001–211v, XV^e–XVI^e s. Cf. Viktor Emil Gardthausen, *Codex Codicum Graecorum Sinaiticorum*, Oxonii, E Typographeo Clarendoniano, MDCCCLXXXVI [1886], 331. Cod. Chart. 20, 5 x 14,5 cm. fol 313, saec. XV (sic !). Le manuscrit contient des pages de saint Grégoire de Nysse, à la fin des pages sur le concile de Florence et *Epistula Manuelis rhetoris* Φρα[tri] Φρατζέσκῳ Πρεδικατόρῳ missa.

Sinai, Μονὴ τῆς Ἁγίας Αἰκατερίνης, Gr. 0976, 189–191, XVI^e–XVII^e s. ;

Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, Barberinus Graecus 493, 001–59, XVI^e s. (1549) ;

Venice, Biblioteca Nazionale Marciana, Gr. App. III 005 (coll. 1077), 311–315, XVI^e s. med. (praecedit prefatio f. 311) ;

Vienne, Österreichische Nationalbibliothek, Cod. Hist. Gr. 36, 5^r–6^v, XV^e et XVI^e s., *l'Apologie*, texte du XVI^e s. (1523), texte intégral. Cf. Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, 1. *Codices historici, codices philosophici et philologici*, Wien, 1961, Cod. Hist. Gr. 36, p. 2, attirant l'attention sur le fait que le texte de *l'Apologie* est complet et daté αφεγ'.

Il n'y a pas une édition critique du texte. Je n'ai pas encore osé assumer la responsabilité d'en réaliser une, comme j'en ai l'intention, à cause de la difficulté de me procurer des copies de tous les manuscrits connus. Pourtant, *l'Apologie* accompagnée ou non d'une traduction, a déjà été imprimée à plusieurs reprises, selon le texte de l'un ou l'autre des manuscrits connus ou disparus, incomplets le plus souvent. Les principales éditions dont j'ai pris connaissance sont :

Varia Sacra seu Sylloge variorum opusculorum Graecorum ad rem ecclesiasticam spectantium, cura et studio Stephani Le Moyne, theologi Leydensis, Qui Collegit, Versiones Partim addidit, & Notis, & Observationibus Ulterioribus Illustravit. Tomus primus. Folium sequens indicabit ea quae in hoc opere continentur, Lugduni Batavorum, MDCLXXXV, p. 268–293. Édition incomplète, accompagnée d'une traduction en latin. Elle commet l'erreur de placer Manuel de Corinthe au XIII^e siècle.

J.B. Migne, *Patrologia Graeca*, vol. 140, col. 469–482. On y reproduit le texte édité par Le Moine, mais avec la suppression intentionnée et avouée du chapitre où Manuel conteste le primat papal⁶².

Scriptores Ordinis Praedicatorum recensiti notisque historicis et criticis illustrati <....>, Inchoavit R.P.F. Jacobus Quetif S.T.P. absolvit R.P.F. Jacobus Echard, ambo conventus SS. Annunciationis Parisiensis ejusdem ordinis alumni, I, Lutetiae Parisiorum, MDCCXIX (1719), p. 897b–898b. Les auteurs reproduisent l'Épître qui fut à l'origine de l'Apologie et le titre de la réponse de Manuel, en le résumant, d'après le manuscrit Cromwell 10 (00294), p. 89–107, XVI^e siècle de la Bodleiana d'Oxford, plus précisément d'après une copie due à Michel Lequien. Mais ils font également référence à quatre autres épîtres de Franciscus à Manuel sur des thèmes développés ou non dans l'Épître qui a engendré l'Apologie (sur le fait que le Sauveur a distribué aux apôtres des azymes et non pas du pain fermenté à la Cène, sur le rituel correct pour officier le Baptême, sur la Transfiguration, sur le Purgatoire) auxquels le grand rhéteur aurait répondu à son tour dans des épîtres. Tout cela serait mentionné dans le catalogue des livres de Manuel Eugenicus du volume *Antiquitate sive Bibliotheca urbis Constantinopolitanae*, Argentoratum, 1578, qui me sont inaccessibles. En ce qui concerne Manuel et son Épître au frère prêcheur Franciscus on cite les informations fournies par Leo Allatius *perpetua consensione*, col. 983, selon lesquelles la correspondance avec Franciscus daterait de 1500.

Manouil I. Gedeon, « Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μεταξὺ τῶν ἐκκλησιῶν σχέσεων, ιγ' », *Εκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, 9, 30, 1889, p. 236–240. Texte presque complet. Manouil I. Gedeon édite l'Épître du frère prêcheur Franciscus et l'Apologie d'après « *un petit manuscrit qui se trouve dans ma possession* », sans autres éclaircissements archivistiques ou de manuscriptologie. C'est le texte que je reproduis plus loin (Annexe 2).

L'archimandrite Arseni, dans *Чтен. Общ. Любим. Дух. Просвѣщ.*, 1890, avec une traduction en russe d'après le manuscrit 444 (324/CCCXI) de la Bibliothèque synodale de Moscou (*Sistematičeskoe opisanie Moskovskoj sinodalnoj Biblioteki*, sostavil Arhimandrit Vladimir, čast pervaja, Rukopisi grečeskija, Moscou, 1894, Nr. 444, 2, p. 680), f. 10–21.

Le grand nombre des manuscrits et des éditions de l'Apologie, leur grande circulation dans le monde chrétien, la longue période pendant laquelle le texte a retenu l'attention des lecteurs et, il ne faut pas l'oublier non plus, les épîtres polémiques que Manuel et Franciscus avaient échangées, épîtres qui le doublent selon l'information fournie par R.P.P. Jacobus Quetif et R.P.P. Jacobus

⁶² Je suis redevable à la gentillesse de Madame Claudia Țița-Mircea qui, dans une discussion collégiale portant sur le grand rhéteur Manuel, fut la première à attirer mon attention sur cette édition et éveilla mon intérêt pour étudier l'Apologie.

Fehard, prouvent une fois de plus, le caractère officiel de la position exprimée dans ce texte par le grand rhéteur et professeur de Constantinople, qui, ne l'oublions pas, était, en cas de besoin, le porte-parole du Patriarcat œcuménique. *L'Apologie* appartient à un genre « court » de la littérature théologique byzantine et post-byzantine, celui des listes des divergences entre le catholicisme et l'orthodoxie, inventaires, plus ou moins commentés d'« erreurs théologiques » des autres, qui ont proliféré après le concile de Florence. Attirant l'attention sur ce genre de littérature théologique particulier par rapport aux grands traités de théologie symbolique, Marie-Hélène Blanchet a démontré que ces ouvrages byzantins et post-byzantins, apparus comme répliques aux listes des latins, ont été marqués structurellement et stylistiquement par leur modèle latin⁶³.

L'Apologie à l'intention du frère Franciscus et l'Épître de Manuel à Neagoe Basarab. Un parallèle. Pour mettre parfaitement au clair la valeur et la signification de l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab, il ne serait pas dépourvu d'intérêt de la comparer à l'*Apologie* adressée au frère prêcheur Franciscus par le même auteur. Ce qui frappe dès le premier abord c'est la différence de niveau théologique, d'érudition et de qualité littéraire entre les deux textes. Dans son *Apologie* Manuel expose de manière ordonnée tous les cinq principaux thèmes de controverse entre l'Église romano-catholique et l'Église orthodoxe et combat à force d'arguments la position des catholiques. Cependant, dans l'*Épître* à Neagoe, il ne s'occupe nullement de la primauté du pape, point d'importance capitale dans le dialogue et la confrontation entre les deux Églises. Cette omission, certainement volontaire, devient encore plus saisissante si l'on observe la manière radicale dont Manuel rejette, dans son *Apologie*, la primauté, soutenant même, à l'encontre d'autres Byzantins, que, suite aux innovations hérétiques des papes, Rome avait perdu non seulement la primauté d'honneur en faveur du patriarcat de Constantinople, mais aussi le privilège de détenir la place secondaire dans l'hierarchie des patriarchats. Loin d'être dépourvue d'une argumentation théologique subtile, ce qui implique des références érudites aux Saintes Écritures et à la littérature patristique, l'*Épître* à Neagoe est de beaucoup plus simple que l'*Apologie*, succincte, pauvre en citations et renvois aux textes théologiques classiques. L'*Épître* à Neagoe omet les références aux Pères latins, on y cite uniquement le Nouveau et l'Ancien Testament, saint Basile le Grand, le patriarche Gennadios Scholarios. Dans

⁶³ M.-H. Blanchet, « L'antilatinité à Byzance aux XIV^e-XV^e siècles », dans *Recent Studies on Past and Present, Bucharest, 25-28 september 2011*, éd. R. Băjenaru et al., Bucarest, 2011, p. 33 et 156-157. Voir aussi eadem, « La question de l'Union des Églises (13^e-15^e s.). Historiographie et perspectives », REB, LXI, 2003, p. 5-48, et T.M. Kolbaba, « Byzantine Perception of Latin Religious 'Errors': Themes and Changes 850 to 1350 », dans *The Crusades from the perspective of Byzantium and the Muslim world*, ed. A. E. Laiou, R. Parviz Mottahedeh, Washington D.C., 2001, p. 117-143.

l'*Épître* à Neagoe l'Église romano-catholique est accusée en termes d'une grande véhémence de fraterniser avec les hérétiques arméniens et même avec les Juifs. Avec une étonnante capacité de fabuler, Manuel accuse les catholiques d'officier la Sainte Liturgie et de participer à des processions à côté des Juifs auxquels ils accorderaient la priorité, faits absolument improbables et impossibles à prouver, à l'encontre de tout ce que l'on sait sur l'époque en question. Plus « byzantine » dans son ensemble et sur un ton plus violent dans la critique des dogmes défendus par l'Église catholique romaine, l'*Épître* adressée à Neagoe emprunte par endroits des accents de pasquin anti-catholique plutôt que d'avis théologique. Ce texte polémique abonde en accusations phantaisistes de péchés imaginaires, mais passe sous silence le scandale représenté aux yeux des orthodoxes par le dogme de la primauté du pape.

Les paragraphes concordants par leur contenu des deux opuscules, peu nombreux et différemment placés dans le texte, ne nous aident guère à établir l'antériorité de l'un par rapport à l'autre. Vu le caractère beaucoup mieux structuré, en conformité avec la tradition du genre, en ce qui concerne l'exposition des divergences des deux Églises chrétiennes – les cinq thèmes de controverse de Florence – on serait porté de donner la priorité chronologique à l'*Apologie*, plus importante également en tant que document d'histoire des idées, surtout si l'on pense qu'elle semble être un texte « officiel », écrit au nom de l'Église orientale, par un célèbre dignitaire patriarcal, grand rhéteur et professeur, expert dans les controverses avec les catholiques et les néo-platonisants et destiné au frère prêcheur Franciscus, envoyé à Constantinople par le Saint-Siège en qualité de missionnaire de l'Union⁶⁴. Mais on sait que le plus vieux manuscrit de l'*Apologie* date de 1523, deux ans après la mort de Neagoe, tandis que l'*Épître* au prince roumain n'est pas datée avec certitude, les chercheurs la plaçant en fonction du règne de son destinataire quelque part, entre 1512 et 1521⁶⁵. P.Ş. Năsturel supposait que l'*Épître* de Manuel à Neagoe daterait de 1519, année où le pape Léon X répondait avec paternelle bienveillance à la demande des princes roumains de Valachie et de Moldavie, Neagoe Basarab et Ştefăniţă, de se joindre à la croisade anti-ottomane projetée par le Saint-Siège, premier pas en voie d'une alliance permanente avec Rome.

L'*Épître* du grand rhéteur Manuel à Neagoe est-elle authentique ?

Les différences évidentes de contenu, de niveau intellectuel et de ton entre l'*Épître* adressée au grand voïvode de Hongrovlachie, plus modeste, et l'*Apologie* à l'intention du frère prêcheur Franciscus, d'un caractère plus élevé m'ont amené à mettre en doute un instant l'authenticité de l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab. En voilà les raisons.

⁶⁴ Cf. J. Quetif, J. Echard, *Scriptores Ordinis Predicatorum*, I, Paris, 1719, p. 897b-898.

⁶⁵ Cf. Chr. Patrinelis, « Οι Μεγάλοι Ρήτορες », p. 23 : « Ἐπειδὴ ὁ Νάγγοε ἡγεμόνευσεν ἀπὸ τοῦ 1512 μέχρι τοῦ 1521, ἔπεται ὅτι ἡ ἀνωτέρω πραγματεία ἐγράφη μεταξὺ τῶν ἐτῶν τούτων ».

On ne saurait pas oublier que le manuscrit de l'Université d'Illinois, l'unique exemplaire de l'*Épître*, est l'œuvre d'un copiste et non pas celle de Manuel lui-même, que sa provenance est inconnue et sa datation incertaine. Dans la liste de *Pinakes*, le manuscrit contenant l'*Épître* à Neagoe figure comme manuscrit datant du XV^e siècle, comme tous les autres textes du Ms.882 C 685 d'Illinois, de toute évidence imparfaitement décrits sur la liste. Mais selon la note de C.G. Lowe de *Speculum*, les miscellanées en question ont été constituées à l'époque moderne en reliant dans un seul volume in 8° 14 fascicules de provenances différentes, en tout 220 feuilles rédigées à des dates différentes, « au XV^e–XVI^e siècle ou plus tard »⁶⁶. En principe, il n'est pas exclu que l'*Épître* à Neagoe soit une contrefaçon du XVI^e siècle ou plus récente encore, attribuée à Manuel de Corinthe. Il n'est pas exclu non plus qu'elle date même du XVII^e siècle, quand elle aurait été associée aux deux prestigieuses personnalités de la chrétienté orientale, dans un moment de puissante réaffirmation de l'orthodoxie et de la tradition nationale, mais également d'une reprise de la propagande catholique, quand la figure de Neagoe Basarab est revenue dans la mémoire collective et lorsqu'on traduit en roumain *Les Enseignements*. Le manuscrit d'Illinois contient également une *Épître* de Païsios Ligaridis, agent de la propagande catholique au XVII^e siècle, qui a largement contribué au développement de l'enseignement des sciences humaines en Valachie au temps de Matthieu Basarab. Ce n'est qu'une minutieuse analyse du manuscrit original avec les moyens de la paléographie et de la codicologie qui pourrait conduire à une datation plus sûre. À moins que le manuscrit qui se trouve aujourd'hui à l'Université d'Illinois n'ait appartenu jadis lui-même à un monastère athonite, il est très étrange que nul monastère du Mont Athos lié soit à Neagoe, soit à Manuel, soit à tous les deux, n'ait gardé aucune copie de cette *Épître*, comme dans le cas de l'*Apologie*, de la version grecque des *Enseignements de Neagoe Basarab à son fils Théodose*, de la *Vie de Saint Niphon*. De plus, comme la note de Lowe est restée longtemps inaperçue jusqu'à la parution de l'étude de Chr. Patrinelis, aucun chercheur ne faisait référence à cet avis théologique envoyé à Neagoe, tandis que l'existence de certains textes composés par Manuel de Corinthe sur la demande d'autres princes de Valachie, tels Radu le Grand or Radu de Afumați, n'était pas ignorée⁶⁷.

⁶⁶ C.G. Lowe, *A Byzantine Manuscript*, p. 324 : « the hands are all late, saec. XV–XVI or later ». Le manuscrit contient entre autres, une lettre de Païsios Ligaridis et une de Arsenios Kalludis à Bartolomaeus Syropoulos datée 1636.

⁶⁷ Cf. L. Vranoussis, « Texte și documente românești inedite din Grecia. Gândul și fapta marelui domn al Țării Românești », dans D. Zamfirescu, *Neagoe Basarab și Învățăturile către fiul său Theodosie. Problemele controversate*, p. 379-386, sur une Messe et un Synaxaire que Manuel avait composées, probablement à la demande de Radu le Grand ou Radu d'Afumați, en honneur de saint Spyridon de Târnova dont on gardait les saintes reliques à Târgoviște et dont le manuscrit qu'il

Mais si l'*Épître*, d'un caractère polémique particulièrement vif envers l'Église latine, est pourtant authentique, il faut nous demander pourquoi Manuel de Corinthe garde un silence absolu sur la primauté du pape, dogme catholique fondamental, qu'il avait catégoriquement rejeté dans l'*Apologie* ? Le grand rhéteur aurait-il désiré ne pas empêcher par des objections critiques trop sévères à l'adresse de la papauté la conclusion de l'alliance du voïvode roumain avec Léon X, alliance dont il avait connaissance ? Ou, plus encore, aurait-il concentré ses critiques sur les dogmes purement théologiques concernant la procession du Saint Esprit, les pains azymes, le Purgatoire et la béatitude des saints, laissant de côté le dogme, marqué aussi politiquement, de la primauté romaine, afin de faciliter par sa discrétion le dialogue de Neagoe avec le Saint-Siège ? Il ne faut pas oublier que l'attachement de l'Église occidentale au principe de la juridiction universelle du pape et à celui de son pouvoir temporel était demeuré le principal obstacle aux dialogues en vue du rétablissement de l'unité de l'Église universelle, même lorsque les autres divergences avaient été surmontées, comme dans le cas des pourparlers de l'ancien empereur byzantin hésychaste Jean VI Cantacuzène (devenu le moine athonite Joasaph) avec le légat papal Paul de Thèbes, patriarche latin de Constantinople, destinées à préparer un concile unioniste⁶⁸. Par ailleurs, les byzantins, à quelques exceptions près, se sont toujours montrés disposés à reconnaître le primat d'honneur du pape. Comme n'importe quel fidèle orthodoxe, Manuel de Corinthe pouvait approuver, en conditions dangereuses de conspiration, que Neagoe se joignît, à côté de Ștefăniță, à la croisade anti-ottomane projetée par le pape Léon X, acceptant et même encourageant secrètement l'alliance des princes roumains avec le souverain pontife, à condition que celle-ci n'impliquât pas l'abjuration de l'orthodoxie. Un argument en faveur de la disponibilité de Manuel de Corinthe par rapport à l'idée d'une réconciliation de la chrétienté orientale avec celle occidentale serait l'évocation de saint Macaire comme modèle d'hésychaste dans le paragraphe final de l'*Épître* à Neagoe. Saint Macaire Makris du XV^e siècle, si c'est bien de lui qu'il s'agit, comme je suis tenté de le croire, était un partisan du rapprochement fraternel de tous les chrétiens, mais, très intransigeant dans la défense des dogmes de l'orthodoxie : il concevait l'union des Églises comme reconstruction de l'unité ecclésiastique antérieure au Grand Schisme, et non pas comme intégration de l'Église orthodoxe au sein de l'Église catholique romaine.

avait calligraphié lui-même se trouve au monastère Ivron. Voir aussi Chr. Patrinelis, « Δύο ανέκδοτα κείμενα », p. 137, n. 2.

⁶⁸ J. Meyendorff, « Projet de concile œcuménique en 1367 : un dialogue inédit entre Jean Cantacuzène et le légat Paul », DOP, XIV, 1960, p. 149-177, reproduit dans idem, *Byzantine Hesychasm: historical, theological and social problems*, Londres, Variorum Reprints, 1974. Les deux avaient trouvé un moyen à mettre fin à la dispute autour du *Filioque*, mais n'avaient pas réussi la même chose dans le cas du dogme concernant le primat papal.

Il en allait de soi que Manuel de Corinthe reprît brièvement les thèmes de controverse entre les catholiques et les orthodoxes qu'il avait déjà développés dans les traités polémiques portant sur le *Filioque*, la distinction entre l'Être divin et les Energies divines, le Purgatoire, le Baptême ou la béatitude des saints. Mais pourquoi eût-il tenu à valider les histoires invraisemblables de la prétendue solidarité des romano-catholiques avec les monophysites arméniens et les juifs non-chrétiens ? Selon Petre Ș. Năsturel, la longue diatribe contre les monophysites des *Enseignements* réalisée par le collage de certains paragraphes du sermon sur la Transfiguration d'Ephrèm le Syrien, serait un argument en faveur de la paternité de Manuel de Corinthe, puisqu'en Valachie il n'y avait pas de problème arménien, tandis qu'à Constantinople il y en avait un⁶⁹. Invoquant à l'appui de sa position les interventions d'Andrei Pippidi, de Dumitru Năstase et de Ștefan S. Gorovei aux discussions engendrées par la conférence du 22 octobre 1997 au cours de laquelle Petre S. Năsturel avait réaffirmé cette opinion, Dan Zamfirescu a réfuté l'hypothèse du regretté byzantiniste démontrant que la Valachie s'était vue confrontée elle aussi au problème de l'hétérodoxie des Arméniens. Neagoe ne pouvait oublier la persécution des Arméniens en tant que monophysites par Basarab le Jeune, son père naturel, action qui avait irrité l'Empire ottoman, ni les efforts de saint Niphon, son père spirituel, pour convertir à l'orthodoxie les Arméniens et les Latins⁷⁰. On pourrait attribuer donc les références de la solidarisation des catholiques avec les monophysites à la tentative de Manuel de Corinthe de miner un éventuel rapprochement religieux entre Neagoe et l'Église catholique romaine. En revanche, l'idée que, au XVI^e siècle, les catholiques romains eussent poussé la solidarité avec les Juifs au point de leur confier l'ouverture de quelque procession religieuse commune, et de les inviter à chanter ensemble des psaumes semble absolument fantaisiste par rapport à tout ce que l'on sait sur les rapports entre les catholiques et les Juifs à cette époque. On n'a pas non plus d'indices qu'au XVI^e siècle l'hostilité contre les Juifs fût si grande en Valachie que l'on pût spéculer sur elle pour combattre le catholicisme. Mais il est intéressant d'observer que l'accusation de solidarité avec les Juifs formulée contre les catholiques était suivie dans l'*Épître à Neagoe Basarab* par un paragraphe où l'auteur suggérait, par analogie, la possibilité que les Latins justifiaient le paganisme antique hellénique : « *Car ils invitent à leurs processions les Juifs avec leur Ancien Testament et exigent que ce soit*

⁶⁹ Cf. P.Ș. Năsturel, « L'attitude du Patriarcat œcuménique envers les Arméniens des Pays roumains (fin XIV^e siècle – début du XV^e siècle) », dans *L'Arménie et Byzance. Histoire et culture*, (Byzantina Sorbonensia, 12), Paris, 1996, p. 145-156 ; idem, « Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie. Neagoe Basarab și Manuil din Corint » (cité *supra*).

⁷⁰ Cf. D. Zamfirescu, dans *Învățăturile lui Neagoe Basarab către fiul său Theodosie. Versiunea românească de la Curtea de Argeș*, ediție îngrijită, prefată, note și comentarii de D. Zamfirescu, traducerea fragmentelor păstrate din originalul slavon de Gh. Mihăilă, Bucarest, 2010, p. 428-429.

ceux-ci qui se placent en tête. Et ils marchent derrière eux, en chantant des psaumes. Pour exprimer ainsi l'idée que les Juifs avaient été les premiers dans la foi et seulement après eux-mêmes. Mais s'il en était ainsi, ils devraient inviter également au plus vite les Hellènes à côté de ceux qui se trouvent à la tête de leurs processions. Car ceux-ci étaient encore plus anciens que les Juifs ; il fallait donc inviter aussi les Hellènes pour qu'ils portassent sur leurs épaules la statue d'Apollon. Car celui-ci n'est nullement différent de la statue qu'avait adorée le peuple débauché des Juifs ».

Rappelons-nous que Manuel de Corinthe s'était vivement impliqué dans le combat contre la renaissance du néoplatonisme antique, qu'il avait accusé à tort le métropolite Bessarion de Nicée, le futur cardinal catholique romain Bessarion, ancien élève de Pléthon et Gennadios, d'embrasser. Rappelons-nous toujours qu'après la conquête de Byzance, Mehmet II a organisé la population de l'Empire selon leur confession en trois grandes communautés : la communauté chrétienne orthodoxe (*Rum milleti*), ayant comme chef le patriarche œcuménique ; la communauté juive (*yahudi milleti*), ayant à la tête un Haham başı et la communauté des Arméniens (*Ermeni milleti*) où bizarrement il avait introduit les catholiques et les bogomiles⁷¹. Tout cela pourrait expliquer partiellement, sans pourtant les excuser, les accusations confuses de Manuel concernant la solidarité des catholiques avec les Arméniens, les Juifs, les néopaiens. Mais, comme il en arrive parfois, ce sont précisément ces erreurs graves qui puissent plaider en faveur de l'authenticité de l'*Épître* à Neagoe.

Conclusion. Si elle est authentique, l'*Épître* de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab sur les divergences entre le catholicisme et l'Église orthodoxe exprime une position originale en ce qui concerne les rapports de la chrétienté orientale avec l'Église romaine. En tant que porte-parole du Patriarcat œcuménique, le grand rhéteur de la Grande Église garde sur la primauté papale un silence qui équivaudrait à un accord tacite avec la décision du voïvode, considéré chef de la chrétienté captive, de conclure une alliance politique et militaire anti-ottomane avec Rome, mais il rejette catégoriquement les dogmes qu'il juge hérétiques et avertit, excessivement sans doute, de la protection des Arméniens et des Juifs par la papauté, de même que de la possible renaissance du néoplatonisme sous l'égide de Rome. Considérée dans le contexte de toute la production littéraire patronnée par la cour valaque, comparée avec l'*Apologie*

⁷¹ Cf. V. Panaite, *Pace, război și comerț în Islam. Țările Române și dreptul otoman al popoarelor (secolele XV-XVII)*, Bucarest, 1997, p. 172-173. Voir également maintenant l'érudite exposé sur les *milleti* de I.I. Croitoru, *Ortodoxia și Apusul în tradiția spirituală a românilor*, t. I, Târgoviște, 2012, p. 96-97, où tout un sous-chapitre traite du régime chrétien des Principautés danubiennes par rapport au droit islamique, p. 85-97 (première édition en grec, Athènes, 2007). Voir aussi M. Ursinus, « Millet », dans E. Hösch, K. Nehring, H. Sundhaussen (Hrsg.), *Lexikon zur Geschichte Südosteuropas*, Munich, 2004, p. 442-444, avec bibliographie.

adressée par le même rhéteur constantinopolitain au frère prêcheur Franciscus et avec l'Épître adressée par le pape Léon X aux deux princes valaques, l'Épître de Manuel de Corinthe à Neagoe Basarab atteste en même temps le niveau assez élevé de la culture théologique en Valachie, la pénétration massive dans ce pays de la culture grecque à côté de la culture slavonne, la prééminence acquise par son prince dans le monde orthodoxe, sa vive ardeur à servir la cause de l'unité de l'Église chrétienne et de la croisade anti-ottomanne.

ANNEXES

1. L'ÉPÎTRE ADRESSÉE PAR LE GRAND RHÉTEUR DE LA GRANDE ÉGLISE MANUEL DE CORINTHE AU PRINCE NEAGOE BASARAB DE HONGROVLACHIE⁷²

(137¹) Τῷ πανυψηλωτάτῳ καὶ λαμπρωτάτῳ αὐθέντῃ Ἰωάννῃ Νεγγόε μεγάλῳ βοεβόδα καὶ βασιλεῖ καὶ αὐτοκράτορι πάσης Οὐγγροβλαχίας, Μανουήλ ὁ μέγας ῥήτωρ τῆς Μεγάλῃς Ἐκκλησίας εὐτυχῶς χαίρειν.

Πανυψηλότατε, ἐκλαμπρότατε, εὐσεδέστατε, καὶ ὀρθοδοξότατε αὐθέντι Ἰωάννῃ Νεγγόε μεγάλῳ βοεβόδα καὶ βασιλεῦ καὶ αὐτοκράτορ πάσης μεγάλης Οὐγγροβλαχίας· ἐπειδὴ με προσέταξας ἀνεγκεῖν σοι, ὡς ἐν συντόμῳ τὰς αἰτίας δι' ἃς οἱ Λατίνοι κακοδόξως ἡλοτριώθησαν καὶ μακρὰν γεγόνασιν ἐκ τῆς ἀληθείας καὶ ἡμῶν, καὶ παντάπασιν αἰρετικοὶ καὶ εἰσὶν καὶ λέγονται ἤδη ἐκ τῆς μείζονος αἰτίας καὶ βλασφημίας ἣν εἰς τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον βλασφημοῦσιν, τὴν ἀρχὴν ποιούμενος ἀναφέρω σοι· λέγουσι γὰρ ὅτι τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκπορεύεται ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ ἐκ τοῦ Υἱοῦ, ἡγουν τὴν ὑπαρξίν ἔχει καὶ τὸ εἶναι, ἐξ ἀμφοτέρων τούτων τῶν δύο ὑποστάσεων, καὶ οὕτως εἰσάγουσι δύο ἀρχάς ἐπὶ τῆς ἁγίας Τριάδος. ὅπερ ἐστὶν αἰρετικὸν καὶ τῆς ὀρθοδοξίας ἀλότριον. Ἡμεῖς μόνον τὸν Πατέρα ἐγνώκαμεν, καὶ ὁμολογοῦμεν, αἴτιον καὶ ἀρχὴν τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος· καὶ πηγὴν τῆς θεότητος. ἐξ οὗ ὁ μὲν υἱὸς ἀπάθως γεννᾶται ὡς ἐκ νοῦ λόγος, τὸ δὲ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκπορεύεται ἡγουν ὑφίσταται, καὶ τὸ εἶναι ἔχει· καθάπερ καὶ ὁ κύριος ἡμῶν ἐν εὐαγγελίοις φησὶ· «ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ Παράκλητος ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν παρὰ τοῦ Πατρὸς τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας ὃ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται, ἐκεῖνος μαρτυρήσει περὶ

⁷² Cf. N.-Ș. Tanașoca, « Scrisoarea marelui ritor al Patriarhiei ecumenice Manuil din Corint către Neagoe Basarab », *Tabor* [Cluj-Napoca], V (2011), 8 (noiembrie), p. 5-15 (*editio princeps* du texte grec et sa première traduction en roumain) et idem, *Creație și tradiție literară bizantină. Studii și texte*, Bucarest, 2011, p. 235-250.

έμοῦ»⁷³. ἐπεὶ δὲ οἱ αἰρετικοὶ Λατίνοι ἀκούοντες τοῦ Κυρίου λέγοντος πρὸς τοὺς ἀποστόλους, «ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν» (137') τὸ αὐτὸ οἶονται, πέμψιν τὴν ἐκπορεύσιν, ἀναγκαῖον εἶπεῖν τινὰ πρὸ σαφήνειας τῶν ῥηθέντων δεσποτικῶν ῥημάτων διότιν ἐκ προόδου εἰσὶν τοῦ παναγίου πνεύματος· μίαν μὲν ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως ἢ ἀχρόνος ἐκείνη καὶ αἰδῖος καθ' ἣν ὑφίσταται καὶ τὸ εἶναι ἔχει καὶ ἄλλη ἢ ἐκ πατρὸς δι' υἱοῦ, καθ' ἣν μεταδίδεται καὶ ἀποστέλλεται ἢ χάρις αὐτοῦ πρὸς τοῖς πιστοῖς καταπέμπεται, ἥτις χρονικὴ λέγεται. Καὶ μεταδοτικὴ ὥσπερ καὶ δύο γεννήσεις τοῦ υἱοῦ, μία ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως, ἢ ἀχρόνος ἐκείνη καὶ αἰδῖος καὶ ἀύλος, καθ' ἣν τὸ εἶναι ἔχει αἰδῖος ἐκ τοῦ πατρὸς, καὶ ἄλλη ἢ χρονικὴ ἢ ἐκ πνεύματος ἁγίου καὶ Μαρίας τῆς ὑπεραγίας Παρθένου διὰ τὴν ἡμῶν σωτηρίαν· ἐπειδὴ μία οὐσία καὶ φύσις ἐστὶ Πατὴρ καὶ Υἱὸς καὶ Ἅγιος Πνεύματος, διὸ καὶ εἷς Θεὸς ἀμερῆς κατ' οὐσίαν καὶ αἱ τρεῖς ὑποστάσεις, διὰ τοῦτο καὶ μία ἐνέργεια, καὶ βουλὴ, καὶ θέλησις, καὶ δύναμις ἐστὶ ταῖς τρισὶν ὑποστάσεσιν, κατὰ γοῦν τὴν ὁμοδούλησιν καὶ τὴν μίαν ὁμοδύναμιν ἐνέργειαν πέμπει καὶ ὁ Υἱὸς τὸ Πνεῦμα εἰς τοὺς πιστοὺς παρὰ τοῦ Πατρὸς. Καθ' ἣν κοινὴν ὁμοβουλίαν πέμπει καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον τὸν Υἱὸν ἐς τὸν κόσμον, ὡς ἐν τῇ κύκλῳ Ἡσαΐου τοῦ προφητοῦ ἐστὶν εἶδεῖν, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ υἱοῦ λέγοντος· «Πνεῦμα Κυρίου ἐπ' ἐμὲ οὗ εἵνεκεν ἔχρισέ με, εὐαγγελίσασθαι πτωχοῖς ἀπέσταλκέ με ἰάσασθαι τοῖς συντετριμμένοις τῇ καρδίᾳ, κηρύξαι αἰχμαλώτοις ἄφεσιν καὶ τυφλοῖς ἀνάβλεψιν»⁷⁴. ἄλλο οὖν πέμψις, καὶ ἄλλο ἐκπόρευσις· οἱ δὲ Λατίνοι τὸ αὐτὸ φρονοῦντες κακῶς, τῆς ἀληθείας ἀπεπλανήθησαν· τὴν χρονικὴν τοῖνον καὶ μεταδοτικὴν πρόοδον τοῦ ἁγίου πνεύματος ἐμφαίνων ὁ Κύριος, καθ' ἣν καὶ αὐτὸς παρὰ τοῦ πατρὸς πέμπει αὐτὸ εἰς τοὺς πιστ/ (138') τοὺς διὰ τὴν κοινὴν βουλήν τε καὶ θέλησιν, φησίν· «ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ Παράκλητος ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν παρὰ τοῦ Πατρὸς τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας ὃ παρὰ τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεται»⁷⁵. ὅρα τὴν ἀχρόνον καὶ αἰδῖον ὑπαρξίν αὐτοῦ τὴν ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως· διὸ καὶ τὸ ὀρθρον προστέθηκεν ὥσει ἔλεγεν· ὃ παρὰ μόνου τοῦ πατρὸς ἐκπορεύεται ἡγουν ὑφίσταται καὶ τὸ εἶναι ἔχει. Τούτοις τοῖς θεϊκοῖς ῥήμασιν ἅπαντες καὶ ἀπόστολοι καὶ οἱ λοιποὶ τῆς καθ' ἡμᾶς ἐκκλησίας διδάσκαλοι ἐξηκολούθησαν ἀληθῶς καὶ ἀσφαλῶς καὶ συνοδαφθέγγονται καὶ κηρύττουσιν οἷς καὶ ἡμεῖς ἐφεπόμενοι, οὕτω πιστεύομεν. οὕτω κηρύττομεν. φῆσι γὰρ ὁ θεὸς καὶ μέγας Βασιλεὺς ἐπὶ γὰρ ὁ Πατὴρ τέλειον ἔχων τὸ εἶναι καὶ ἂν ἐνδεὲς ρίζα καὶ πηγὴ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος τρία δὲ τῷ τῆς πηγῆς ὀνόματι συνεκφαίνεται· τὸ ἀρχικόν, τὸ πληρὲς καὶ τὸ ἀνέκληπτον. ἥτις οὖν ἐστὶ κυρίου πηγὴ, καὶ τὰ τρία ταῦτα ἔχει· καὶ οὕτω πηγὴ ἐστὶν ὁ πατὴρ τοῦ ἁγίου πνεύματος, ἀρχὴ τε γὰρ αὐτοῦ ἐστὶ φυσικῶς· ὅτι ἐξ αὐτοῦ ἐκπορεύεται, καὶ ὑφίσταται· ἡγουν τὸ εἶναι ἔχει καὶ πλήρης ἐστὶν αὐτοῦ· ὅλος γὰρ ὅλον ἔχει συνοών· καὶ ἀνεκλείπτως αὐτὸ

⁷³ Κατὰ Ἰωάννην 15, 26.

⁷⁴ Ἡσαΐου 61, 1.

⁷⁵ Κατὰ Ἰωάννην 15, 26.

προβάλλεται. ἀπείρω γὰρ τινί, καὶ αἰδίῳ γονιμότητι τοῦτο προάγει. καὶ ἀνεκφοιτήτως ἐστὶν ἐν αὐτῷ κατὰ φύσιν. εἰ καὶ καθ' ὑπόστασιν ὑπερφυῶς διακρίνεται· οὕτω πάντες φρονοῦσιν ἡμῶν οἱ ἅγιοι· οἷς οἱ Λατίνοι θεομάχως ἀντικαθίστανται καὶ τάναντίαν φρονοῦσι τε καὶ διδάσκουσιν. **Ἔτι** ἡμῶν φρονούντων τὴν οὐσίαν τοῦ Θεοῦ ἄλλο εἶναι, καὶ ἄλλο τὴν ἐνέργειαν, εἰ καὶ ἀμφοτέρω ἀκτιστα καὶ αἰδία, αὐτοὶ τὸ ἀντί, οὐσίαν καὶ ἐνέργειαν φρονοῦσι κακῶς, καὶ βλασφημῶς ἐπὶ θεοῦ / **(138^ν)** μεθεκτὴν τρόπον τινὰ τὴν τοῦ Θεοῦ οὐσίαν καὶ φύσιν λέγονται· ὥς γὰρ τοῦ ἡλιακοῦ δίσκου ὑπὲρ ἄνω αἰσμένου ἡ ἀκτίς αὐτοῦ μέχρις ἡμέρας καὶ καταναγάζει ἡμᾶς· καὶ μεθεκτὴ πῶς ἡμῖν καθίσταται· οὕτω καὶ τῆς θείας οὐσίας ἀπειράκις ἀπείρως ὑπὲρ ἄνω αἰσμένης, καὶ ἀμεθέκτου παντάπασιν οὔσης ἡμῖν, ἡ θεία ἐνέργεια αὐτῆς, μέχρις ἡμέρας δικνοῦται καὶ κατα φωτίζει ἡμᾶς· καὶ τελειοῖ τὰ θεία δῶρα· καὶ θεοποιᾷ ἐργάζεται. καὶ δι' αὐτῆς κοινοῦς ἡμᾶς θείας φύσεως, ἡγουν χάριτος ἀποτελεῖ· καὶ τρόπον τινὰ μεθεκτὴ γίνεται ἡμῖν τῆς θείας οὐσίας ἀμέθεκτον το σύνολον οὔσης, ὥς εἴρηται. Εἰ οὖν τὸ αὐτὸ ἐστὶν οὐσία καὶ ἐνέργεια, μεθεκτὴ δὲ ἡ ἐνέργεια, καὶ ἡ οὐσία μεθεκτὴ κατ' αὐτὴν ἐστίν, ὅπερ διανοίας ἐστίν αἰρετικῆς καὶ βλασφημῶν. **Ἔτι** ἀζύμῳ κέχρωνται θυσίαν ἰουδαϊκῶς· πολλὰ λέγοντες καὶ φλυαροῦντες περὶ τούτου ψευδῆ· ὅτι κατὰ τὸν καιρὸν τοῦ Σωτηρίου πάθου οὐ ἄρτον διένειμε ὁ Κύριος τοῖς μαθηταῖς, ἀλλὰ ἄζυμον· ἐπειδὴ τότε τὸ ἰουδαϊκὸν πάσχα τελοῦμενον ἦν, ὅπερ ἐν ἄζυμοις τελεῖται· καὶ τοι γε τὸ ἰουδαϊκὸν πάσχα ὀρθοστάδην ἦσθιον· ὅτε δὲ τὸν μυστικὸν δείπνον ὁ Σωτὴρ ἡμῶν ἐτέλει καὶ Κύριος, ἀνέκειτο μετὰ τῶν δώδεκα ἀνακειμένων καὶ αὐτῶν⁷⁶, ἐπὶ τῷ δεσποτικῷ στηθεὶ ἀναπεσὼν ὁ ἡγαπημένος Ἰωάννης μαθεῖν τὸν προδότην ἐζήτει⁷⁷. ὥστε ἕτερον πάσχα παρεδίδον ἡμῖν τὸ μυστικόν. διὸ καὶ εἶπε· ἐπιθυμία ἐπεθύμησα τοῦτο τὸ πάσχα φαγεῖν μεθ' ὑμῶν πρὸ τοῦ με παθεῖν⁷⁸. λάβων οὐκ ἄζυμον, ἀλλ' ἐνζυμον ἄρτον καὶ εὐχαριστήσας, ἔκλασε καὶ διεμέρισε τοῖς μαθηταῖς λέγων· « λάβετε, φάγετε, τοῦτο ἐστὶ τὸ σῶμα μου » καὶ τὰ ἐξῆς⁷⁹. ὥστε ἄρτος ἦν ἐν ἀληθείαν / **(139^ν)** ἐν τῷ μυστικῷ δείπνῳ, καὶ οὐκ ἄζυμον, καὶ οὐδε πάσχα ἰουδαϊκὸν ἐτέλει τότε ὁ Κύριος, καὶ ὁ ἀπόστολος δὲ Παῦλος συνοδᾷ φθειγγόμενος καὶ ἄρτον φησι ἐν ᾧ δε λέγει· « καὶ ἐορτάζομεν οὐκ ἐν ζύμῃ παλαιᾶς κακίας καὶ πονηρίας, ἀλλ' ἐν ἄζυμοις εἰλικρινείας καὶ ἀληθείας »⁸⁰. τὴν τῶν ἐλλήνων πλάνην, καὶ τὴν ἐπίδοσιν τῆς ἀθείας αὐτῆς καὶ κακίας υπαινίσσεται, ζύμην κακίας καὶ πονηρίας ἀποκαλῶν. ὥσπερ γὰρ ἡ ζύμη ἐμδαλομένη ὀλίγη τὸ λοιπὸν ἅπαν μεταποιεῖ καὶ πρὸ τὴν ἰδίαν μεθέλκει φύσιν καὶ ἐξογκοῦσθαι ποιεῖ καὶ ἐπιδιδόναι εἰς αὔξησιν, οὕτω καὶ ἐξ ὀλιγίστης πλάνης εἰς μεγίστην ἀκαθαρσίαν καὶ ἀθείαν τό γε τῶν ἀνθρώπων κατήνηται τοίνυν

⁷⁶ Μαθ. 26,20.

⁷⁷ Ἰωανν. 13, 25.

⁷⁸ Λουκα 22, 15.

⁷⁹ Μαθ. 26, 26.

⁸⁰ 1 Κορ. 5, 8.

κάν τούτῳ οἱ Λατίνοι βλασφημοῦσιν, ἰουδαϊκῶς θυσίαζοντες. Ἐπι ἐν τῷ βαπτίσματι ὅταν τινὰ βαπτίσει θέλουσιν, οὐ λέγουσι βαπτίζεται ὁ δοῦλος τοῦ θεοῦ ὁ δεῖνα εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πατρὸς καὶ τοῦ υἱοῦ καὶ τοῦ ἁγίου πνεύματος· ἀλλὰ λέγουσι βαπτίζω ἐγὼ τὸν ὁ δεῖνα· τὴν προαιρετικὴν τοῦ βαπτιζομένου κίνησιν πρὸς τὸ βάπτισμα παντάπασιν ἀναιροῦντες· ἀλλ' οὐδὲ εἰς τρεῖς καταδύσεις· τίσι δὲ καὶ χρῶνται εὐχαῖς πρὸς τοῦτο οἱ τάλανες ποῦ τοῦ καθ' ἡμᾶς μεγίστου ἐν ἱεράρχαις Βασιλείου, αἱ θεόφτογγοι κατὰ τῶν δαιμόνων ἀφορκισμοί. Ἐπι οὐδὲ μύρω χρώμενοι φαίνονται κατὰ τὴν γνώμην τοῦ ἱεροφάντορος Διονυσίου τοῦ Ἀρεοπαγίτου, ἀλλὰ δὴ καὶ τὰ λοιπὰ τῆς ἱερᾶς Ἐκκλησίας μυστήρια κακῶς καὶ παρανόμως μεταχειρίζονται· καὶ ἐναντίως τῇ τῶν θείων ἀποστόλων παραδόσει καὶ τῶν ἁγίων συνόδων. Ἐπι περὶ τῆς ἱερωσύνης αὐτῶν τι ἂν τις εἴποι. ὅση τε διαφθορὰ καὶ ἀκαθαρσία ἐγκεῖται αὐτοῖς τὰ γὰρ / (139') ῥυπῶντα τὰ τὴν ψυχὴν ἔργα, ἀντ' οὐδενὸς αὐτοὶ οἶονται. Τῷ Κυρίῳ θεομάχως ἀντιφθεγγόμενοι. ὁ γὰρ Κύριος ἐν εὐαγγελίοις φησὶν· ἔσθωθεν ἐκ τῆς καρδίας τοῦ ἀνθρώπου τίκονται οἱ πονηροὶ λογισμοί· πορνεῖαι, μοιχεῖαι, βλασφημίαι καὶ τὰ ἐξῆς, ταῦτα εἰσὶ τὰ κοινῶντα τὸν ἄνθρωπον· ἡγουν τὰ μαίνοντα· αὐτοὶ δὲ τούτοις, καὶ ἑτέροις ὁμοίοις ἀδεῶς χρώμενοι, οὐ νομίζουνσι κοινουῖσθαι οὐδὲ ἀκάθαρτα εἶναι ὥστε ἀπεναντίας τοῖς δεσποτικαῖς ῥήμασι φρονοῦσι τε καὶ διακείνται. Ἐπι πῦρ καθαρτήριον μετὰ θάνατον ὁμολογοῦσι τε καὶ φρονοῦσι τῶν ψυχῶν· καίτοι γε ὁ Δαυὶδ ἐν δὲ τῷ ᾄδι, φησί, τις ἐξομολογήσεται σοι· ἀντὶ τοῦ οὐδεὶς· ζώντων γὰρ ἡμῶν ἕκαστος δύναται καθαρθῆναι διὰ μετανοίας καὶ ἐξομολογήσεως· καὶ χρηστῶν ἔργων περιποίησιν· ὁμως δὲ κἀν τούτῳ τῇ τοῦ Ωριγένους ἐκμέτρους ὁμοφωνοῦσι καὶ συντίθενται. Ἐπι συνεορτάζουσιν οἱ παράφρονες καὶ τοῖς ἰουδαίοις, ὡς δοκεῖ, καὶ συμπάλλουσιν· ἐν γὰρ ταῖς λιτανίαις αὐτῶν προσκαλοῦνται τοὺς ἰουδαίους μετὰ τῆς παλαιᾶς αὐτῶν καὶ προπορεύεσθαι αὐτοὺς ἐπιτάσσουσιν· ἔπειτα οὗτοι κατόπιν αὐτῶν ἀπερχόμενοι ψάλλουσιν· ὡς δῆθεν τάχα δεικνύοντες, ὅτι πρῶτον ἦσαν ἐκεῖνοι, ἔπειτα ὑπεισῆλθον οὗτοι πιστεύσαντες. καὶ εἰ ταυθ' οὕτως ἔχει, ἔδει μάλιστα καὶ τοὺς Ἕλληνας προσκαλεῖσθαι ἐν ταῖς ἑαυτῶν λιταῖς τῶν πρότερον εἶναι. οὗτοι γὰρ καὶ ἔτι παλαιότεροι τῶν ἰουδαίων ὑπῆρχον· ἔδει οὖν καὶ αὐτοὺς προσκαλεῖσθαι, ἐπισφερομένους καὶ αὐτοὺς τὸ τοῦ Ἀπόλλωνος εἰδῶλον· οὐ γὰρ διαφέρει τοῦτο τοῦ γλυπτοῦ, ὃ προσεκύνησε τὸ διεφθαρμένον γένος τῶν Ἰουδαίων· καθάπερ ὁ θεὸς φάσκει Δαυὶδ· καὶ προσεκύνησαν τὸ γλυπτόν. καὶ ἠλλάξαντο τὴν δόξαν τοῦ / (140') θεοῦ· ἐν ὁμοιώματι μόσχου ἐσθίοντος χόρτον⁸¹. οὕτως οἱ ἀσύνητοι Λατίνοι πολυειδῶς διεφθαρμένοι τυγχάνουσι· τοῖς αἵρετικοῖς γὰρ σχεδὸν πᾶσι συγκοινωνοῦσι τε καὶ συμπάλλουσι. τοῖς τε Ἀρμενίοις συλλειτουργοῦσι τε καὶ συμπάλλουσι καὶ συνεύχονται ἀδεῶς· καὶ ἑτέροις πολλοῖς διὸ καὶ ὁ θεὸς πατὴρ ἡμῶν Γεννάδιος καὶ πατριάρχης ὁσιώτατος πάλαιος, ἅγιος ὢν, οὕτω περὶ αὐτῶν φησὶν· « μὴ

⁸¹ Ψάλμοι, 105, 20-21.

ἀπλῶς λογιζέσθω ἡ τῶν ἀθέων λατίνων αἵρεσις, ἀλλὰ πασῶν τῶν αἱρέσεων, ἀνακεφαλαίωσις ἐστίν· ἔχουσι δὲ καὶ ἄλλα πολλὰ τούτων χεῖρα, ἅπερ κατεπιεῖν αὐτῶν εἴχομεν· ἀλλ' ἄρκεϊ καὶ ταῦτα εἰς ἔνδειξιν τῆς αὐτῶν κακόνοιας· δι' ἣν οὐδὲ λόγου, καὶ διαλέξεως ἀξιοῦν αὐτοὺς δεῖ· ἀλλὰ παντελῶς ἀποστρέφεσθαι, ὡς ἀνιάτως νοσοῦντες· καὶ ἰουδαϊκῶ φθόνῳ κατὰ τῶν ὀρθοδόξων τηκομένους τε καὶ χρωμένους ». **Ἔτι** διπλὴν ἐγνώκαμεν ἡμεῖς τὴν τοῦ ζωηφόρου Σταυροῦ χάριν, ὃν ἐν τοῖς προσώποις ἡμῶν εἰώθαμεν ἐκτυποῦν· μίαν ἐγκολπωτικὴν ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν· καὶ ἑτέραν μεταδοτικὴν, πρὸς τοὺς ἡμῖν ἐντυγχάνοντες· ὅτε οὖν προσευχόμεθα ἢ τὰς ἱερὰς εἰκόνας ἐν τοῖς ἁγίοις ναοῖς εἰσιόντες προσκυνοῦμεν, δεῖ ἐκ τοῦ μετώπου ἡμῶν, διὰ τῶν τριῶν ὁμοῦ δακτύλων τὴν κάθετον ποιεῖν τοῦ τιμίου σταυροῦ, μέχρι τοῦ στήθους ὑποκάτω. ἐκ δὲ τοῦ δεξιῶν μέρους φέρειν τὴν χεῖρα ἐπὶ τὸν ἀριστερόν, ἵνα τὸν πατρικὸν ἀπαρτίσωμεν τύπον. καὶ τὴν ἐγκολπωτικὴν αὐτοῦ χάριν ἐν ταῖς καρδίαις ἡμῶν ἀναλάβωμεν. ὅταν δὲ μεταδοῦναι ἑτέροις τὴν αὐτοῦ χάριν θέλωμεν· τὴν κάθετον αὐτοῦ αὐθις ποιοῦμενοι κατορθῇ καὶ εὐθείᾳ γραμμῇ, τὴν χεῖρα ἀπὸ τοῦ ἀριστεροῦ μέρους, ἐπὶ τὸ δεξιὸν ἐπι/ **(140^v)** φέρομεν. καὶ οὕτως ἡ μεταδοτικὴ αὐτοῦ ἀπαρτίζεται χάρις· καθάπερ οἱ καθ' ἡμᾶς ἱερεῖς τε καὶ ἱεράρχαι εἰωθότες εἰσι ποιεῖν, ἀλλὰ καὶ τοῦτο Λατίνοι οὐκ ἔγνωσαν. **Ἔτι** φασὶν οἱ ἀμαθῶς Λατίνοι, εἰς ἔνδειξιν ὅτι καὶ ἐκ τοῦ υἱοῦ ἐκπορεύεται τὸ πνεῦμα· ὡς αὐτοὶ φρονοῦσι ὅτι ὁ Κύριος ἡμῶν ἐκ τῶν νεκρῶν ἀναστάς, καὶ ἐμφανίζας ἑαυτὸν τοῖς ἰδίῳις μαθηταῖς θυρῶν κεκλεισμένων⁸², ἐνεφύσησεν εἰς τὸ πρόσωπον αὐτῶν καὶ εἶπεν· λάβετε πνεῦμα ἅγιον· καίτοι γε χάριν αὐτοῖς παρέσχε, καὶ εὐεργεσίαν τοῦ Παναγίου Πνεύματος, οὐ μὴν τὴν ὑπόστασιν αὐτοῦ· τίνα δὲ χάριν; τὴν τοῦ λύειν καὶ δεσμεῖν ἐξουσίαν· ἐπεὶ γὰρ ἂν τινῶν ἀφῆτε τὰς ἁμαρτίας ἀφίενται αὐτοῖς· ἂν τινῶν κρατῆτε, κεκράτηνται· ἔστι δὲ καὶ ἄλλός τις ὑψηλότερος λόγος περὶ τούτου· ὁ γὰρ Κύριος ἡμῶν, ὅλον τὸν ἄνθρωπον ἐν τῷ ἰδίῳ πρὸς λήμματι ἀναλαβὼν, ἤγουν τὴν ἀνθρωπινὴν ἅπασαν φύσιν, καὶ τῆς παλαιᾶς ἐκείνης, ἀδαμιαίας πτώσεως, ἀνακαθάρας τε καὶ ἀναπλάσας, ἀνώρθωσεν ἐπὶ τὸ κρεῖττον· οὐ γὰρ εἰς τὸν παράδεισον μόνον, ὃν ἀπώλεσεν, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτὸν τὸν οὐρανὸν ἀνεβίβασε· καὶ τῇ πατρικῇ συνεδρίᾳ ἐδόξασεν. ἀνακαινίσας οὖν καὶ ἀναπλάσας ἐπὶ τὸ κρεῖττον, ὡς εἵπομεν· καὶ ἦν ἀπώλεσεν χάριν ἐκ τοῦ ἐμφυσηματος ἐκείνου, τοῦ δοθέντος αὐτῶν εἰς πνοὴν ζωῆς, ταύτην ἀποδίδους, ἐνεφύσησεν εἰς τὸ πρόσωπον τῶν μαθητῶν. καὶ εἶπε· λάβετε πνεῦμα ἅγιον· ἤγουν χάριν τοῦ Παναγίου Πνεύματος· καὶ ἐξουσίαν δεσποτικὴν· ἂν τινῶν ἀφῆτε τὰς ἁμαρτίας, ἀφίενται αὐτοῖς, ἂν τινῶν κρατῆτε, κεκράτηνται· ἐκεῖ μὲν γὰρ καταρχὰς τότε πνοὴν ζωῆς· νῦν δ' ἐνταῦθα κρειττόνως ἄγαν· χάριν καὶ ἐξουσίαν, ὡς εἵπομεν ἐδωρήσατο. καὶ ἀλλαχοῦ δὲ δεικνύων ὁ Κύριος / **(141^v)** ἡμῶν ὅτι τὰ πάντα διὰ τὸν ἄνθρωπον ἐποίησεν· οὗ δὲ καὶ τὴν ἀνάκτησιν καὶ ἀνόρθωσιν ἐν ἑαυτῷ ἀναλαβόμενος, ἐνείργησεν, ὡς φέρων τῆς ἀνθρωπίνης ὅλης φύσεως πρόσωπον.

⁸² Ἰωαν. 20, 19-22.

ἔλεγε πρὸς τὸν Πατέρα, οἰκονομικῶς· ὅτι ἡγάπησάς με πρὸ καταβολῆς κόσμου⁸³. καὶ ταῦτα ὡς· ἐν συντόμῳ τῷ κράτει τῆς σῆς βασιλικῆς καὶ λαμπρᾶς γνώσεως ἀνέφερον δουλικῶς. ἵνα γνοίης τὴν τῶν Λατίνων πολυειδῆ, διαφθοράν τε καὶ κακόνοιαν. Ἔτι καὶ περὶ προσευχῆς δεῖ ὑπομνήσαι τῆς βασιλείας σου, ὅτι ὁ Κύριος ἡμῶν, καὶ περὶ τοῦ πῶς δεῖ προσεύχεσθαι. καὶ τί χρὴ αἰτεῖν ἡμᾶς ἐν τῇ προσευχῇ ἀρκούντως ἐδίδαξεν· ὡς καὶ περὶ τῶν λοιπῶν πάντων τῶν εἰς σωτηρίαν ἀγόντων ἡμῶν. Τύπος γὰρ καὶ ὑπογραμμὸς ἡμῖν γέγονεν ἵνα τοῖς ἴχνεσιν αὐτοῦ, ἀσφαλῶς ἐπακολουθήσαντες τύχοιμεν τῶν αἰωνίων ἀγαθῶν ἐν τῇ βασιλείᾳ αὐτοῦ· δεῖ τοίνυν ἡμᾶς αἶρειν τὸ ὄμμα εἰς οὐρανὸν καὶ τὸν νοῦν καὶ τὴν καρδίαν ὁμοίως· καὶ τὴν εὐχὴν ἐπιλέγειν, ἣν αὐτὸς ὁ Κύριος τοῖς θεοῖς ἀποστόλοις παρέδωκε· «πάτερ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἁγιασθήτω τὸ ὄνομα σου καὶ τὰ ἐξῆς»· καὶ γὰρ καὶ ὁ Κύριος ἡμῶν, οὕτως ἐποίει καθὼς καὶ ὁ θεὸς εὐαγγελιστῆς Ἰωάννης φησί· ταῦτα εἰπὼν ὁ Ἰησοῦς· ἐπῆρε τοὺς ὀφθαλμοὺς εἰς τὸν οὐρανόν, καὶ εἶπε· πάτερ, δόξασόν σου τὸν υἱόν, ἵνα καὶ ὁ υἱός σου δοξάσῃ σε⁸⁴. καὶ ἐπὶ Λαζάρῳ καὶ πολλαχοῦ ἐν τοῖς θεοῖς εὐαγγελίοις· οὕτω φαίνεται ποιῶν· καὶ ὁ μακάριος δὲ Δαυὶδ τῷ πνεύματι τῷ ἁγίῳ κινούμενος ὡς οὕτω λέγει· «πρὸς σὲ ἦρα τοὺς ὀφθαλμοὺς μου τὸν κατοικοῦντα ἐν τῷ οὐρανῷ»⁸⁵. τοῦτοις τοῖς θεοῖς ἐπομένοι ῥήμασι καὶ ἡ τῆς καθ' ἡμᾶς ἱερᾶς ἐκκλησίας ὑμνωδοὶ οὕτω / (141^v) φασίν· ἐν τῷ οὐρανῷ τοὺς ὀφθαλμοὺς μου αἶρω πρὸς σὲ, Λόγε· καὶ πάλιν· ἐν τῷ οὐρανῷ τὰ ὄμματα, ἐκπέμπω μου τῆς καρδίας· καὶ γὰρ οὐ μόνον τὰ ὄμματα, ἀλλὰ καὶ καρδίαν καὶ νοῦν, ἐκεῖσε ἀνάγειν χρὴ καθὼς εἵπομεν. καθάπερ γὰρ ἡ αἴσθησις, ἀνάγεται εἰς τὸ αἰσθητόν, οὕτω καὶ ὁ νοῦς, ὁ ἀνθρώπινος ἄγεται πρὸς τὸν νοητὸν ἀγαθόν, ὅπερ ἐστὶν ὁ θεὸς ὁ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός· καθὼς γὰρ ὥράθη ἡμῖν διὰ σάρκα ἐπὶ γῆς, καὶ εἰκονίζεται οὕτω χρὴ νοεῖν αὐτὸν καὶ ἐν οὐρανῷ μετὰ τῆς ἀφάρτου καὶ τεθεομένης ἀνθρωπίνης φύσεως, μένει γὰρ εἰς αἰῶνας αἰώνων ἀχώριστος· διὰ τοῦτο πάντοτε χρὴ ἐν τῇ προσευχῇ ἡμῶν, καὶ ὄμματα, καὶ καρδίαν, καὶ νοῦν ἀνάγειν εἰς οὐρανόν, καὶ διὰ τοῦ νοῦ καθορᾶν τὸ νοητὸν κάλλος τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ καὶ ἀγιάζεσθαι καὶ καρδίαν καὶ νοῦν τῇ τούτου θεωρίᾳ καθάπερ καὶ Στέφανος ὁ πρωτόαθλος προσευχόμενος ἐποίησε· καὶ πάντες εἰώθασιν ποιεῖν ὅσοι τε πάντες, καὶ ἅγιοι, καὶ ἄσκηταί, καὶ ὁ θεὸς Μακάριος ἀεὶ ὄμματα, καὶ καρδίαν, καὶ νοῦν πρὸς οὐρανὸν ἀτενίζων προσηύχετο, εἰς τὸ ὕψος ἀκλινῶς τὰς χεῖρας ἔχοντες.

⁸³ Ἰωαν. 17, 24.

⁸⁴ Ἰωαν. 17, 1.

⁸⁵ Ψάλμοι 122.

2. L'APOLOGIE ÉCRITE PAR MANUEL DE CORINTHE À L'INTENTION DU FRÈRE PRÊCHEUR FRANCISCUS⁸⁶

[237β] Ῥήματα καὶ λόγοι τοῦ φρά Φραντζέσκου καθὼς ἐκεῖνος ἔγραψε πρὸς Μανουήλ τὸν μέγαν ῥήτορα τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας.

Τοῦτα τὰ κεφάλαια καὶ δόγματα τῆς εὐσεβείας κρατῶ καὶ παρὰ σοῦ, μέγας ῥήτωρ καὶ διδάσκαλε, ποῦ σφάλλω διδαχθῆναι ἐπιζητέω·

Συμπεράσματα θεολογικὰ καὶ ὁρθόδοξα τοῦ Φρά Φραντζέσκου περδικατόρου:

Α' Τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορεύεται·

Β' Εὐλόγως τὴν ἀνάπτυξιν τῶν ῥημάτων « ἐκ τοῦ Υἱοῦ » προστεθῆναι χρή·

Γ' Εἰ ἀζύμῳ καὶ ἐνζύμῳ ἄρτῳ σιτίνῳ τὸ Σῶμα τοῦ Χριστοῦ τελειοῦται·

Δ' Καθαρτικὸν πῦρ πρὸ τῆς κρίσεως πιστευτέον·

Ε' Τῶν ἁγίων αἱ ψυχαὶ εἰς τὸν οὐρανὸν εὐθὺς προσλαμβάνεσθαι καὶ καθαρῶς τὸν Θεὸν θεωρεῖν δεῖ·

ΣΤ' Πρῶτός ἐστι τῆς ἱερωσύνης θρόνος ὁ πάπας τῆς Ῥώμης·

Ζ' Ἐν βάπτισμα Φράγκων καὶ Γραικῶν·

Η' Ὁ ἀπολύσας τὴν γυναῖκα αὐτοῦ μὴ ἐπὶ πορνείᾳ εἰ γαμήσῃ ἄλλην καὶ μετὰ λόγου πορνείας ἀποστὰς τῆς πρώτης μοιχᾶται·

Θ' Ὁ Χριστὸς ἄρτον ἄζυμον ἔδωκεν ἐν τῷ δεῖπνῳ τοῖς μαθηταῖς·

Ι' Μόνος ὁ λόγος τοῦ Χριστοῦ « Λάβετε, φάγετε » τέλειον σῶμα ποιεῖ καὶ οὐδαμῶς τοῦ Χρυσοστόμου ἢ εὐχή· τὸ « Καὶ ποιήσον τὸν ἄρτον τοῦτον » καὶ τὰ ἐξῆς.

†

Μανουήλ ὁ μέγας ῥήτωρ τῆς Μεγάλης Ἐκκλησίας φρά Φραντζέσκῳ τῷ περδικατόρῳ ἐκ παλαιᾶς Ῥώμης χαίρειν.

Τὸ ἐπιστολιμαῖόν σου πρὸς ἡμᾶς ἐλθὼν γράμμα δέδειχεν ἀμωσγέπως τό τε βραχθ'τατον τῆς διανοίας τῆς σῆς, πρὸς τε τὰ ἄλλα, καὶ πρὸς τὴν

⁸⁶ J'ai reproduit le texte de l'édition de l'*Apologie* due à M.I. Gedeon, « Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν μεταξὺ τῶν ἐκκλησιῶν σχέσεων, γ' », *Εκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια*, IX (30), 1889, 236-240. Pour remplir les lacunes finales du texte de cette édition, j'ai eu recours au Cod. Hist. Gr. 36 de la Österreichische Nationalbibliothek ; cf. H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, 1. *Codices historici, codices philosophici et philologici*, Vienne, 1961, Cod. Hist. Gr. 36, p. 2, selon lequel le *desinit* de ce texte complet est *ἐστὶαν ἔχουσα παρὰ τῷ Θεῷ νοῦν τε λαχοῦσαν οἰκητήριον. ἔρρωσο. ἀφ' ἧς* (1523). On ne saurait pourtant affirmer avec certitude si l'année 1523 est celle de la rédaction de l'opuscule par Manuel ou seulement celle de sa transcription par un copiste.

καθ' Ἑλληνας γραμματικὴν, (ἐν τε γὰρ λέξεσι καὶ ἀντιστοίχοις, καὶ πεοσφδαίαις ἐσφαλμένον ἐστὶ) καὶ τὸ πόρρω καθεστάναι σε τῆς ἀληθοῦς θεολογίας· τὰ γὰρ ἐν αὐτῷ κεφάλαια, ἅπερ ἐξέθου καὶ προὔτεινας, ζητήματα καὶ προβλήματα ὄντα, καὶ τῶν ζητημάτων τὰ πολλάκις διακωδωνισθέντα, ἐπιγράφεις αὐτὰ συμπέρασμά ἐστιν. ὡς ἐν τύπῳ εἰπεῖν, ἀπόφασις διωρισμένου πράγματος, ταῦτα δὲ ζητήματα ὄντα, μᾶλλον δὲ θέσεις, ἢ προσθέσεις ἄθεσμοι καὶ προτάσεις διανοίας ἀσθλλογίστου καὶ κακόφρονος, ἀρκούντως ἐτρακταίσθησαν πολλάκις καὶ πολλαχοῦ ὑπὸ πολλῶν, καὶ ἐν διαφόροις χρόνοις, ὑπὸ τε παλαιῶν καὶ νέων θείων ἀνδρῶν, τελεία σοφία τε καὶ ἀγιοσύνη κεκοσμημένων, καὶ ὡς βλάσφημα, καὶ τὴν ἀντίφασιν εἰσάγοντα προφανῶς, καὶ τῇ αὐτοαληθείᾳ, Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν, ἀντιφερόμενα, ἀπεδοκιμάσθησάν τε καὶ ἀπερρίφθησαν. Διὸ καὶ ἡμεῖς καθωπλισμένοι ὄντες τῷ τῆς ἀληθοῦς θεολογίας φωτὶ, τὸ πρῶτόν σου ζήτημα τὸ λέγον, ὅτι « τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ ἐκπορεύεται », βλάσφημον καὶ αἰρετικὸν ἀποφαινόμεθα εἶναι. Ὁ γὰρ Κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἐν [238α] Εὐαγγελίοις οὐχ οὕτω φησὶν, ἀλλ' ἐκ μόνου τοῦ Πατρὸς, ἐν οἷς λέγει « Ὅταν δὲ ἔλθῃ ὁ παράκλητος, ὃν ἐγὼ πέμψω ὑμῖν παρὰ τοῦ Πατρὸς, τὸ Πνεῦμα τῆς ἀληθείας, ὃ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται, ἐκεῖνος μαρτυρήσει περὶ ἐμοῦ »· πέμψις δὲ καὶ ἐκπόρευσις οὐ ταῦτόν· ἡ μὲν γὰρ ἐκπόρευσις, ἔννοιαν ὑπάρξεως εἰσάγει· ἡ δὲ πέμψις ἀποστολῆς· καὶ κατὰ μὲν τὴν ἐκπόρευσιν, τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ὡς ἀπ' αἰτίας ἀμέσως ἔχει τὸ εἶναι· κατὰ δὲ τὴν πέμψιν, καὶ ὁ Υἱὸς συναποστέλλει τῷ Πατρὶ τὸ πανάγιον Πνεῦμα πρὸς τοὺς πιστοὺς καὶ τῆς χάριτος αὐτοῦ ἀξίους. Ἐπειδὴ ταῖς τρισὶν ὑποστάσεσι μία ἐστὶ βουλή, καὶ δύναμις, καὶ ἐνέργεια, ὡς καὶ μία οὐσία τῷ ἀριθμῷ, καὶ μία θεότης· ὅθεν καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἀποστέλλει τὸν Υἱὸν κατὰ τὴν χρονικὴν γέννησιν, ὡς ἐν Ἡσαΐα γέγραπται τῷ προφήτῃ· « Πνεῦμα Κυρίου ἐπ' ἐμὲ οὐ ἔνεκεν ἔχρισέ με, εὐαγγελίσασθαι πτωχοῖς ἀπέσταλκέ με », ὥστε μόνῃ ἢ τοῦ Πατρὸς ὑπόστασις οὐκ ἀποστέλλεται, ὡς ρίζα καὶ πηγὴ τῆς θεότητος οὕσα, ἡ δὲ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ Πνεύματος, ἀλληλαποστέλλονται τῇ τοῦ Πατρὸς εὐδοκίᾳ· ὁ μὲν Υἱὸς κατὰ τὴν χρονικὴν γέννησιν, τὸ δὲ Πνεῦμα τὸ ἅγιον κατὰ τὴν χρονικὴν πρόοδον, καὶ τὴν εἰς τοὺς πιστοὺς ἐπιφοίτησιν, οὐ μὴν κατὰ τὴν ἄχρονον ἐκείνην ἐκπόρευσιν τὴν ἀμέσως ἐκ τῆς πατρικῆς οὐσαν, καθ' ἣν ἔχει τὸ εἶναι ἐκπορευτῶς· ὡς καὶ ὁ Υἱὸς αἰδίως ἔχει τὸ εἶναι ἐκ τῆς αὐτῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως, γεννητῶς· ὅθεν καὶ ὁ θεῖος ἀπόστολος Παῦλος τὴν ἐκ τοῦ Πατρὸς δι' Υἱοῦ τοῦ Πνεύματος χρονικὴν καὶ μεταδοτικὴν δηλῶν πρόοδον, φησὶν· « Ἐσωσεν ἡμᾶς ὁ Θεὸς καὶ Πατὴρ δηλονότι διὰ λουτροῦ παλιγγενεσίας καὶ ἀνακαινίσεως Πνεύματος ἁγίου, οὗ ἐξέχεεν ἐφ' ἡμᾶς πλοθσίως διὰ Ἰησοῦ Χριστοῦ ». Εἰ τοίνυν γνωριμώτερος εἶναι δεῖ, καὶ δῆλα καὶ σαφῆ ὅσα εἰσὶν ἐγγυτέρω τῶν ἀρχῶν, ὡς τῶν ἀρχῶν φύσει φανερωτάτων οὐσῶν (ἀρχαὶ δὲ εἰσὶν ἡμῖν τῆς πίστεως οἱ τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ λόγοι, οἷς οἱ ἀπόστολοι καὶ οἱ διδάσκαλοι ἀσφαλῶς ἐπόμενοι συμφωνοῦσιν), εὐδελον ὅτι καὶ ἡ ἀλήθεια, καὶ ἡ ὀρθότης τῶν δογμάτων τῆς πίστεως, ἐν ἡμῖν ἐστὶ καὶ ἐν τῇ ἡμετέρᾳ καθολικῇ Ἐκκλησίᾳ καὶ ἐν τοῖς καθηγηταῖς καὶ διδασκάλοις ἡμῶν καὶ

προστάταις αὐτῆς· ὧν πρῶτος Διονύσιος ὁ Ἀρεοπαγίτης ἐν κεφαλαίῳ Β' περὶ ἡνωμένης καὶ διακεκριμένης θεολογίας φησί· « Πῶς ἀκούσονται τοῦ· τάδε λέγει Κύριος, ὁ ὢν, ὁ ἦν, ὁ ἐρχόμενος, ὁ παντοκράτωρ· καὶ, σὺ δὲ ὁ αὐτὸς εἶ, καὶ τὸ Πνεῦμα τῆς ἀληθείας τὸ ὄν, ὁ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται ». Καὶ ὁ μέγας Ἀθανάσιος ἐν τῇ πρὸς Σεραπίωνα αὐτοῦ ἐπιστολῇ· « Οὐκουν καλῶς φρονοῦντες περὶ τοῦ Πνεύματος τοῦ ἁγίου, οὐδὲ περὶ τοῦ Υἱοῦ καλῶς φρονοῦσιν. Εἰ γὰρ ἐφρόνουν ὀρθῶς περὶ τοῦ Υἱοῦ ἴδιον ὄν, παρ' αὐτοῦ μεταδίδοται τοῖς μαθηταῖς καὶ πᾶσι τοῖς πιστεύουσιν εἰς αὐτόν». Ὅρα τοὺς δύο προόδους τοῦ παναγίου Πνεύματος καλῶς θεολογήσαντας· τὴν μὲν, ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως, τὴν αἰδίον ἐκείνην, καὶ ἄρρητον, καὶ ὑπαρκτικὴν, καθάπερ ὁ Κύριος ἐν Εὐαγγελίοις εἰρῇ, καὶ τὴν ὑπὸ χρόνον, καὶ μεταδοτικὴν, τὴν διὰ τοῦ Υἱοῦ· ὁ αὐτὸς καὶ ἐν τῷ περὶ Τριάδος αὐτοῦ λόγῳ· « Θεὸς ἐστὶν ἡ πάντων ἀρχὴ », κατὰ τὸν ἀπόστολον, λέγοντα « Εἷς Θεὸς ὁ Πατήρ, ἐξ οὗ πάντα »· καὶ γὰρ ὁ Λόγος ἐξ αὐτοῦ γεννητῶς καὶ τὸ Πνεῦμα ἐξ αὐτοῦ ἐκπορευτῶς. Καὶ ὁ θεὸς δὲ καὶ μέγας Βασίλειος ἐν τῇ πρὸς τὸν ἴδιον ἀδελφὸν Γρηγόριον ἐπιστολῇ αὐτοῦ, οὕτω φησὶν· « Ἐπειδὴ τοίνυν τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ἀφοῦ πᾶσα ἐπὶ τὴν κτίσιν ἡ τῶν ἀγαθῶν χορηγία πηγάζει, τοῦ Υἱοῦ μὲν ἡρτηται, ὥ ἀδιαστάτως συγκαταλαμβάνεται· τῆς δὲ τοῦ Πατρὸς αἰτίας ἐξημμένον ἔχει τὸ εἶναι, ὅθεν καὶ ἐκπεπόρευται, τοῦτο γνωριστικὸν τῆς κατὰ τὴν ὑπόστασιν ιδιότητος σημείου ἔχει, τὸ [238 β] μετὰ τοῦ Υἱοῦ καὶ σὺν αὐτῷ γνωρίζεσθαι, καὶ ἐκ τοῦ Πατρὸς αὐτοῦ Πνεύμα δι' ἑαυτοῦ γνωρίζων μόνος, μονογεννῶς ἐκ τοῦ ἀγεννήτου φωτὸς ἐκλάμψας, οὐδεμίαν κατὰ τὸ ἰδιάζον τῶν γνωρισμάτων τὴν κοινωνίαν ἔχει πρὸς τὸν Πατέρα, ἢ πρὸς τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ἀλλὰ τοῖς εἰρημένοις σημείοις γνωρίζεται ». Καὶ ὁ θεολόγος Γρηγόριος ἐν τῷ περὶ τοῦ ἁγίου Πνεύματος λόγῳ· « Ποῦ γὰρ θήσεις τὸ ἐκπορευτὸν, εἰπέ μοι, μέσον ἀναφανέν τῆς διαιρέσεως καὶ παρὰ κρείσσονος ἢ κατὰ σὲ θεολόγου, τοῦ Σωτῆρος, εἰσαγόμενον· εἰ μὲν τὴν φωνὴν ἐκείνην τῶν σῶν ἐξείλες Εὐαγγελίων, διὰ τὴν τρίτην σου διαθήκην, τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ὁ παρὰ τοῦ Πατρὸς ἐκπορεύεται, ὁ καθ' ὅσον μὲν ἐκεῖθεν ἐκπορεύεται, οὐ κτίσμα· καθ' ὅσον δὲ, οὐ γεννητὸν, οὐχ Υἱός ». Καὶ ἐν τῷ περὶ Υἱοῦ πρώτῳ αὐτοῦ λόγῳ ὁ αὐτὸς φησὶ· « Διὰ τοῦτο ἐπὶ τῶν ἡμετέρων ὅρων ἰστάμενος, τὸ ἀγέννητον εἰσάγομεν, καὶ τὸ γεννητὸν· καὶ τὸ ἐκ τοῦ Πατρὸς ἐκπορευόμενον, ὥς που φησὶν αὐτὸς ὁ Θεὸς καὶ Λόγος ». Καὶ ἐν τῷ κατὰ Σαβελιανῶν ἔτι λόγῳ αὐτοῦ ὁ μέγας Βασίλειος λέγει· « Ἔστι γὰρ ὁ Πατήρ, τέλειον ἔχων τὸ εἶναι καὶ ἀνεκδέξ, ρίζα καὶ πηγὴ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος· τρία δὲ τῷ τῆς πηγῆς ὀνόματι συνεκφαίνεται· τὸ ἀρχικόν, τὸ πλήρες, καὶ τὸ ἀνέκλειπτον· ἢ τις οὖν ἔστι κυρίως πηγὴ, καὶ τὰ τρία ταῦτ' ἔχει· ἀρχὴ τε γὰρ ἐστὶν αὐτοῦ φυσικῶς· ὅτι ἐξ αὐτοῦ ἐκπορεύεται, καὶ ὑφίσταται, ἡγουν τὸ εἶναι ἔχει, καὶ πλήρης ἐστὶν αὐτοῦ· ὅλος γὰρ ὅλον ἔχει συνόν· καὶ ἀνεκλείπτως αὐτὸ προβάλλεται· ἀπείρῳ γὰρ τινι καὶ αἰδίῳ γονιμότητι τοῦτο προάγει· καὶ ἀνεκφοιτήτως ἐστὶν ἐν αὐτῷ κατὰ φύσιν· εἰ καὶ καθ' ὑπόστασιν ὑπερφυῶς διακρίνεται ». Ἔτι δὲ καὶ ὁ θεὸς Κύριλλος ἐν τῇ τοῦ κατὰ Λουκᾶν ἁγίου Εὐαγγελίου ἐξηγήσει λέγει « Ὡσπερ ὁ δάκτυλος ἀπῆρτηται τῆς χειρὸς, οὐκ

ἀλλότριος ὢν αὐτῆς, ἀλλ' ἐν αὐτῇ φυσικῶς, οὕτω καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον τὸ τῆς ὁμοουσιότητος λόγῳ, συνῆπται μὲν πρὸς ἔνωσιν τῷ Υἱῷ, ἐκ τοῦ Θεοῦ δὲ καὶ Πατρός ἐκπορεύεται ». Τὸ αὐτὸ καὶ ὁ ἱερός φησι Δαμασκηνός: « Πνεῦμα Υἱοῦ μὲν λέγομεν, ἐκ τοῦ Υἱοῦ δὲ, οὐ λέγομεν ». Καὶ ὁ ἱερώτατος δὲ Νύσσης Γρηγόριος ἐν τῷ Περὶ θεωνυμίας: « Ἐν γὰρ πρόσωπον καὶ τὸ αὐτὸ τοῦ Πατρός, ἐξ οὗ ὁ Υἱὸς γεννᾶται, καὶ τὸ ἅγιον ἐκπορεύεται Πνεῦμα ». Καὶ ὁ ἅγιος Νεῖλος ἐν τῷ Περὶ Τριάδος αὐτοῦ λόγῳ: « Ἡ ἁγία, φησί, καὶ καθολικὴ Ἐκκλησία τὸν μὲν Πατέρα δογματίζει ἀγέννητον, τὸν Υἱὸν δὲ γεννητὸν ἐκ τοῦ Πατρός, τὸ δὲ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ μόνου τοῦ Πατρός, ἀλλ' οὐχὶ καὶ ἐκ τοῦ Υἱοῦ ». Καὶ πάντες δὲ οἱ τῆς καθ' ἡμᾶς μεγάλης καὶ καθολικῆς Ἐκκλησίας ἀγιώτατοι καθηγεμόνες καὶ διδάσκαλοι τὸ αὐτὸ φρονοῦσί τε καὶ κηρύττουσιν, ὡς Χριστῷ τῷ Θεῷ καὶ τοῖς αὐτοῦ ἱεροῖς προσεχῶς ἐφεπόμενοι μαθηταῖς. Ἀλλὰ καὶ Δάμασος ὁ ἀγιώτατος πάπας Ῥώμης, πρὸς Παυλῖνον ἐπίσκοπον γράφων, φησὶν: « Εἴ τις μὴ εἴποι τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ τοῦ Πατρός εἶναι ἀληθῶς καὶ κυρίως, ὡς καὶ τὸν Υἱὸν καὶ Θεοῦ Θεὸν Λόγον, ἀνάθεμα ἔστω ». Καὶ ἡ ἐδδόμη δὲ Σύνοδος καὶ αὐτὴ φησιν: « Ἡμεῖς τῇ ἀρχαίᾳ θεσμοθεσίᾳ τῆς Ἐκκλησίας τῆς καθολικῆς ἐπακολουθοῦμεν, ἡμεῖς τοὺς θεσμοὺς τῶν Ἀποστόλων, καὶ Πατέρων φυλάττομεν· ἡμεῖς τοὺς προστιθέντας ἢ ἀφαιροῦντας ἐκ τῆς Ἐκκλησίας ἀναθεματίζομεν, ἀκούεις τὰς ἀποφάσεις τῶν ἁγίων καὶ τῶν Συνόδων τί ἀποφαίνονται· ὅτι ἐκ μόνης τῆς πατρικῆς ὑποστάσεως ἀμέσως τὸ θεῖον ἐκπορεύεται Πνεῦμα, δι' Υἱοῦ δὲ τοῖς υἱοθετομένοις ἐκλάμπον καὶ χορηγούμενον, διὰ τε τὸ συναφές τῆς οὐσίας, καὶ τὴν ὁμοδοθλίαν· καὶ ὁ θεὸς δὲ τῷ ὄντι καὶ μέγας ἀπόστολος Παῦλος τῷ ἀναθέματι παραπέμπων φαίνεται τοὺς προστιθέναι τι τολμήσαντας τοῖς τῆς πίστεως δόγμασι παρ' ὃ παρέλαβον ἐξ αὐτοῦ πρώτου Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν, ἔπειτα ἐκ τούτου τε, καὶ τοῖς λοι- [239α]ποῖς ἀποστόλοις καὶ διδασκάλοις· καίτοι γε αὐτοὶ ἐστε ὑμεῖς οἱ προστιθέντες καὶ προσθήκην ἐσφαλμένην ἄγοντες, καὶ αἰρετικὴν, καὶ ἀντίθεον· μὴ τοίνυν τοῦ λοιποῦ ἀμαθῶς τολμήσης σοφίεσθαι καὶ ψευδοδοξεῖν ἐφ' ὕλῃ καὶ ὑποθέσει, ἥς ἡ ἀλήθεια ἐν ἡμῖν ἐκλάμπει ὡς μέγας ἥλιος, ἀπ' αὐτῶν πρῶτον τῶν θείων ρημάτων τοῦ Κυρίου ἡμῶν, καὶ τῶν ἁγίων αὐτοῦ ἀποστόλων, καὶ σοφῶν θεολόγων· οἱ γεγόνασι φωστῆρες ἐν κόσμῳ, λόγον ζωῆς ἐπέχοντες. Καὶ ταῦτα μὲν ἀπελογησάμεθά σοι πρὸς τε τὸ πρῶτόν σου ζήτημα, καὶ τὸ δευτερον.

Τὸ δὲ τρίτον σου ζήτημα, ἐν ᾧ λέγεις, ὅτι ἐν ἁζύμῳ τὸ Σῶμα τοῦ Χριστοῦ τελειοῦται, πόρρω, τῆς ἀληθείας ἄγειν καὶ τοῦτο καθέστηκεν· οὐκ οἶδας γὰρ, ὅτι τὸ ἱερὸν Εὐαγγέλιον, ἔνθα ἦν ἄζυμα καθαρῶς αὐτὰ ἄζυμα ἐπονομάζει, ἔνθα δ' ἦν ἄρτος, ἦγουν ἐνζυμον φύραμα, ἐμφανῶς ἄρτον φησί. διὸ καὶ λέγει: « Ἦν δὲ τὸ Πάσχα. καὶ τὰ ἄζυμα ». Τὸ γὰρ τηνικαῦτα Πάσχα, ὅτε αὐτὸ οἱ Ἰουδαῖοι ἐτέλουν, ὁ Χριστὸς ἀπηώρητο τῷ σταυρῷ· καὶ σύνες τὸ λέγον εὐαγγελικὸν ῥητὸν, « Καὶ αὐτοὶ οὐκ εἰσῆλθον, εἰς τὸ πραιτώριον. ἵνα μὴ μιανθῶσιν, ἀλλ' ἵνα φάγωσι τὸ Πάσχα ». Καὶ τὸ μὲν Πάσχα οἱ Ἰουδαῖοι ὀρθοστάδην ἐσθίειν νενομοθέτηνται· ὁ δὲ Κύριος παραλαβὼν ἐν τῷ μυστικῷ δεῖπνῳ, τὸ ἀληθινὸν Πάσχα τοῖς μαθηταῖς μυσταγωγῶν καὶ παραδιδούς,

ἀνακείμενος μετ' αὐτῶν ἦσθιε, καθὼς τὸ ἱερὸν ἔξεισιν Εὐαγγέλιον· « Ὁψίας δὲ γενομένης, ἀνέκειτο μετὰ τῶν δώδεκα· ἐσθιόντων δὲ αὐτῶν λαβὼν ὁ Ἰησοῦς τὸν ἄρτον, καὶ εὐλογήσας, ἔκλασε, καὶ ἐδίδου τοῖς μαθηταῖς ». Καὶ δῆλον ἀντεῦθεν ὅτι τὸ ἰουδαϊκὸν οὐκ ἦν Πάσχα, ἐνθα ἦταν τὰ ἄζυμα, ἀλλὰ τὸ μυστικόν, καὶ ἀληθινόν· « Ἐπιθυμία γάρ, φησὶν, ἐπεθύμησα τοῦτο τὸ Πάσχα φαγεῖν μεθ' ὑμῶν πρὸ τοῦ με παθεῖν », δεικτικῶς τοῦτο ἀποφαινόμενος. διὸ ἄρτος ἐν ἀληθείᾳ ἦν, ἦγουν ἐνζυμον φύραμα, καὶ οὐκ ἄζυμον, κἂν μυρίας λόγων ματαίας συμφύρητε λεσχηνεῖας καὶ φλυαρίας.

Ἦτι καθαρτῆριον πῦρ, οὐδόλως ὑπάρχει μετὰ θανάτου καὶ τὴν ἐνθένδε ἀπαλλαγὴν καὶ ἀποδίωσιν· τοῦτο γὰρ τῆς ὠρειγενείου αἰρέσεως ἐστὶν ἀποκύημα, διὸ ὡς βλάσφημον καὶ ἀντίθετον τῇ θεῖᾳ ἀληθείᾳ, μακρὰν ἀπερρίφθη τῆς καθ' ἡμᾶς ὀρφθοδοξοῦσης Ἐκκλησίας, καὶ τοὺς οὕτω φρονούντας τῷ ἀναθέματι ἐνδίκως ὑποβάλλομεν· « Ἐν γὰρ τῷ ἅδῃ τίς ἐξομολογήσεται σοι », φησὶν ὁ ψαλμοδός, ἀντὶ τοῦ, οὐδεὶς· τοὺς τοῖς ἔτι δὲ τῷ παρόντι περιοῦσι βίῳ ἐπιφερομένους πειρασμοὺς, τοῦ Θεοῦ συγχωροῦντος διὰ τινὰς ἁμαρτίας, καὶ μεθ' ὑπομονῆς ἀνεχομένους καὶ εὐχαρίστως πρὸς Θεὸν διακειμένους, τούτους φαμέν ἡμεῖς εἶναι ὥσπερ τι καθαρτῆριον πῦρ· τῇ γὰρ χωνεῖα τῶν τοιούτων πειρασμῶν, παιδευτικῶς ἐκ τοῦ Θεοῦ ἐπιφρομένων, καθαίρεσθαι συμβαίνει τινὰς ἐξ ἁμαρτιῶν· ὡς τὸ « Διήλθομεν διὰ πυρὸς καὶ ὕδατος, καὶ ἐξήγαγες ἡμᾶς εἰς ἀναψυχήν ». Εἰ δ' ἦν τοιοῦτόν τι πῦρ καθαρτῆριον, μετὰ θάνατον, τῶν ψυχῶν, πρὸ τῆς κρίσεως, ὡς φρονεῖτε ὑμεῖς κακῶς, αἱ ψυχαὶ δὲ πᾶσαι τῷ τοῦ χρόνου ἀπείρῳ μήκει ἐκαθάρθησαν ἂν, καὶ οὐδεμία ἐν τῷ τῆς κρίσεως εὐρέθη καιρῷ κολάσει ὑπόδικος· ὥστε μάτην λέλεκται τῷ Κυρίῳ, τὸ « Καὶ ἀπελεύσονται οὗτοι εἰς κόλασιν αἰώνιον, οἱ δὲ δίκαιοι εἰς ζωὴν αἰώνιον δὲ τὸ μετέχον αἰῶνος· αἰὼν δὲ, οὔτε χρόνος, οὔτε χρόνου τι μέρος· οὐδὲ γὰρ μετρητὸν, ὥσει ἔλεγεν ἀτελεύτητον καὶ ἀπέραντον· ὁρᾷς ὅτι κἂν τούτῳ προφανῶς ἀντιφθεγγόμενοί ἐστε τῷ Κυρίῳ;

Ἀλλὰ καὶ ὅπερ φησὶ ὅτι, ὁ πάπας πρῶτός ἐστι τῆς ἱερωσύνης θρόνος, οὐκ ἔστιν ἀληθές· οἱ γὰρ νόμοι, καὶ αἱ Σύνοδοι, καὶ ἡ τῶν τριῶν βασιλέων πυκτὴς, τὸν Κωνσταντινουπόλεως θρόνος, βασιλεῖα ἐπικοσμηθεὶς, ταῖς συνοδικαῖς ψηφοῖς πρῶτος ἀνερέθη· αἷς οἱ θεῖοι κατακολουθοῦντες νόμοι, καὶ τὰς ὑπὸ τοὺς ἐτέρους [239β] θρόνους γινομένας ἀμφισδητήσεις ὑπὸ τὴν ἐκείνου προστάττουσιν ἀναφέρεσθαι διάγνωσιν καὶ κρίσιν· τὸν δὲ πάπαν τὰ ἴσα πρεσβεῖα τοῦ Κωνσταντινουπόλεως νενομοθετήκασιν ἔχειν· καὶ τοῦτο μὲν ἦν αὐτοῖς ἀμφοτέροις τὰ ἴσα ἐκάτερος ἐκατέρῳ πρεσβεῖα ἔχειν· ἀφοῦ δ' ὁ πάπας τῆς ἀληθείας ἐξετράπη τε, καὶ τῆς ὀρθότητος τῶν δογμάτων ἀπέστη, καὶ προσθήκην μὲν ἄθεσμον ἐν τῷ τῆς πίστεως ἔστερξε Συμβόλῳ, δι' ἧς ἀρχὰς δύο ἐπὶ τῆς μακαρίας Τριάδος, τῆς μιᾶς θεότητος πρεσβεύει, ἄζυμον δὲ θυσίαν ἰουδαϊκῶς ἐκτελεῖ, καὶ εἰς πολλὰ δὲ ἄλλα κατώλισθεν ἀτοπώτατα καὶ παράνομα ἔργα, κατὰ τὸ λέγον ῥητὸν, « ἐνὸς ἀτόπου δοθέντος, πάντα ἔπεται », ἀφοῦ οὖν εἰς ταύτας κατεκρημνίσθη τὰς ἀτοπίας, εἰκότως νενόθευται καὶ ἡλλοτριῶται ἐκ μέσου, καὶ οὔτε ἴσον, οὔτε δεύτερον τόπον ἔχει· εἰ καὶ ὑμεῖς ἀπόνοιαν

νοσοῦντες, καθύρπερθεν πάντων ἔχετε καὶ τῶν ἀποστόλων σχεδὸν ὑπέρτερον, ἐφ' ὅσον ἐκεῖνοι μὲν τὸν θεῖον σταυρὸν ἐν τοῖς ὤμοις καὶ τῇ κεφαλῇ εὐλαδῶς ἐπιφέρουσι, καὶ αὐτὸς δὲ ὁ Κύριος ἡμῶν, ὃν δῆτα καὶ δόξαν ἀποκαλεῖ ἑαυτοῦ, αὐτὸς δὲ ἐκ τῆς ὑπερβολικῆς ἑαυτοῦ ἀλαζονείας, καὶ οἰήσεως, καὶ σατανικῆς ὑπερηφανείας. ἐν τοῖς ποσὶν ἐπιφέρεται, κατὰ τοὺς λεγομένους σταθροπάτας, οἵτινες κουτουγέροι ἐπονομάζονται κοινῶς· καὶ ἑτέροις δὲ πλείστοις ἐστὲ συζῶντες ὑμεῖς ἀτοπήμασι καὶ ἀκαθαρσίαις, καθὼς καὶ αὐτὸς οἶδας, εἰ θέλεις ἐξειπεῖν τὴν ἀλήθειαν, μηδὲν ὑποδεδιότες, μήτε τὴν τοῦ Κυρίου ἐν Εὐαγγελίοις ἀπόφασιν, μήτε τῶν ἱερῶν καὶ θείων ἀποστόλων, οἵτινες πανταχοῦ συνεχῶς παραγγέλλουσιν ἀπέχεσθαι πορνείας τε καὶ πνικτοῦ· οἷς δὴ ἐφετικῶς ὑμεῖς ἄγαν συζῆτε· ὅθεν διὰ ταῦτα, οὐδὲ ἱερωσύνης ἵχνος τι ἐν ὑμῖν εἰκότως ἐπινοεῖται τοῖς ὀρθῶς τε καὶ εὐσεβῶς κατὰ τὴν χριστιανικὴν σεμνοπρέπειαν τὰ πράγματα κρίνουσιν.

Βάπτισμα δὲ τὸ εἰς Πατέρα καὶ Υἱὸν καὶ Πνεῦμα ἅγιον, ἐν τρισὶ γινόμενον καταδύσεσι, κατὰ τὴν ἀποστολικὴν καὶ πατρικὴν ἱεροτυπίαν, ἀποδεχόμεθα· ὅπερ οὐκ ἔστι ταῦτόν τῳ γινόμενῳ ὑφ' ὑμῶν· ἡμεῖς μὲν γὰρ λέγομεν· « Βαπτίζεται ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ », δεικνύντες ἐντεῦθεν τὴν αὐθαίρετον καὶ ἐξ ἰδίας θελήσεως κίνησιν τοῦ βαπτιζομένου πρὸς τὸ θεῖον βάπτισμα· ὑμεῖς δὲ ἀλαζόνως πως καὶ ὑπερηφάνως φατέ· « Βαπτίζω ἐγὼ τὸν δεῖνα », ὅπερ οὐ τὸν αὐτὸν τῳ ἡμετέρῳ ἔχει σκοπόν, πῶς οὖν γένοιτ' ἂν. Ἐπισφαλῶς γὰρ καὶ τοῦτο καὶ ποιεῖτε καὶ λέγετε.

Ἔτι περὶ τῶν θείων καὶ μυστικῶν λέγεις συμβόλων, τοῦ θείου καὶ δεσποτικοῦ δηλαδὴ Σώματος καὶ Αἵματος, ὅτι μόνα τὰ ῥήματα τοῦ Κυρίου, τὸ « Λάβετε, φάγετε... καί, πείτε...» μεταβάλλουσι καὶ τελειοῦσιν αὐτὰ τὰ θεῖα καὶ δεσποτικά ῥήματα συντελεῖν πρὸς τελειώσιν φαμεν αὐτῶν, καὶ ἡ τῆς ἱερωσύνης δύναμις διὰ τῶν θείων εὐχῶν καὶ ἐπρωδῶν, τοῦ ἱεροῦ τυχὸν Χρυσοστόμου, ἢ τοῦ μεγάλου Βασιλείου· τὸ γὰρ θεῖον τῆς ἱερωσύνης χρίσμα διὰ τοῦτο ὑπὸ τοῦ Κυρίου τοῖς ἱεροῖς δέ-[240α]δοται ἀποστόλοις, καὶ ἐξ ἐκείνων ἀλληλοδιαδόχως καὶ πρὸς ἡμᾶς εἰς τὸ τελειοῦν αὐτὰ τὰ θεῖα δῶρα διὰ τῆς ἐπικλήσεως καὶ ἐπιφοιτήσεως τοῦ παναγίου Πνεύματος. Οὕτως ἡμεῖς περὶ τούτων φρονοῦμεν καὶ λέγομεν, ὀρθοδόξως καὶ ἀποστολικὸ πατροπαραδότως, οὐ καθάπερ ὑμεῖς, οἱ δὴ καὶ φρονεῖτε καὶ λέγετε ὥς ἂν ἡ ἐν ὑμῖν δόξειεν ὑπέροφρυς ἀλαζονεία καὶ οἷσις.

Ἀλλὰ καὶ περὶ τούτων τοσαῦτα ὑμῖν ἀποχρώντως σχεδὸν· τοι εἴρηται· καιρὸς δέ ἐστιν εἰπεῖν ἤδη καὶ περὶ τῶν ψυχῶν, τίνα γε ἡμεῖς περὶ αὐτῶν δόξαν ἔχομεν, ἔκ τε τῶν ἁγίων Ἀποστόλων, καὶ θεοφόρων Πατέρων διαδεξάμενοι. Τριχῇ οὖν περὶ αὐτῶν ὁ ὀρθὸς τῆς ἀληθείας λόγος σκοπεῖ· αἱ μὲν γὰρ καλῶς καὶ θεοφιλῶς πολιτρευσάμεναι, καὶ εἰς τελείαν κάθαρσιν ἀναχθεῖσαι, ἔτι δ' ἐμποδιζόμεναι τῇ τοῦ σώματος ἀγλύϊ καὶ σκιᾷ καθαρῶς τῳ ποθουμένῳ συγγενέσθαι Θεῷ, ἐπιθυμοῦσιν ἀεὶ χωρισθῆναι τοῦ σώματος, καὶ πρὸς αὐτὸν δὲ τὸν ποθούμενον ἀπελθεῖν, καθὼς καὶ ὁ θεῖος Παῦλος φησί· « Συνέχομαι γὰρ ἐκ τῶν δύο· δοκεῖ γάρ μοι ἀναγκαιότερον τὸ ἐπιμένειν τῇ σαρκὶ δι' ὑμᾶς· ἀλλὰ

πολλῷ μᾶλλον ἔχω ἀναλύσαι καὶ συνεῖναι Χριστῷ »· αἱ τέλειαι τοίνυν τοιαῦται ψυχαὶ χωρισθεῖσαι τοῦ σώματος, εὐθὺς ὑπὸ φωτεινῶν ἀγγέλων εἰς οὐρανὸν ἀνέρχονται, καθὼς πάλιν ὁ αὐτὸς φησὶ Παῦλος· «Οἶδαμεν ὅτι ἐὰν ἡ ἐπίγειος ἡμῶν οἰκία τοῦ σκήνου καθαλυθῇ, οἰκίαν ἔχομεν ἐκ Θεοῦ ἀχειροποίητον ἐν οὐρανοῖς »· διὰ μὲν τοῦ « ἀχειροποίητον » ἐμφαίνων τὸ νοερὸν τῆς ἐκεῖ ζωῆς καὶ διαγωγῆς· διὰ δὲ τοῦ « ἔχομεν » τὸ εὐθὺς καὶ παραυτίκα δηλῶν ἀμέσως, μετὰ τὴν ἐνθὲνδε ἀπαλλαγὴν τῆς ψυχῆς· καὶ οὐ λέγει τοῦτο μετὰ τὴν κοινήν ἀνάστασιν τῶν νεκρῶν· μετὰ γὰρ τὴν παγκόσμιον ἐκείνην ἀνάστασιν, λέγει ὅτι « ἀπόκειται μοι ὁ τῆς δικαιοσύνης στέφανος, ὃν ἀποδώσει μοι ὁ δίκαιος κριτὴς ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ », ὅταν τὸ σῶμα ἀναστῇ δηλονότι, ἵνα μετὰ τοῦ συναμφοτέρου τῆς θείας τύχῃ μακαριότητος, μεθ' οὗ ἡγωνίσαστο. καὶ τοῦτο μὲν περὶ τῶν τελείων καὶ ἁγίων φρονοῦμεν ψυχῶν. Τῶν δὲ ἀμετανοήτως ἀποθανόντων καὶ τελείως καὶ ἀντιθέτως⁸⁷ ἁμαρτωλῶν καὶ ἀσεβῶν εἰς τὸν ἀντικείμενον φέρονται τόπον, ἡγουν εἰς τὸν ἄδην καὶ τὸ σκοτὸς. Τῶν δὲ μέσῃν ἐχόντων πῶς τάξιν ἀνθρώπων αἱ ψυχαί, τῶν μὴτε θανασίμοις συναποθανόντων ἁμαρτημασι, μὴτε παντελῶς ἐνοχῆς τιнос ἀπηλλαγμένων, ἐν τόπῳ φέρονται, ὃν ὁ Κύριος οἶδε τὸν θεῖον δὲ οἶκτον, διὰ τῶν γενομένων εὐχῶν καὶ θυσιῶν τῆς ἱερᾶς Ἐκκλησίας, καὶ ἐλεημοσυνῶν, εὐρίσκουσαι ἐκ τοῦ μόνου ἐλεήμονος Θεοῦ, εἰς οὐρανὸν αὐταὶ ἀνέρχονται, καὶ οὕτως εἰς οὐρανὸν ἀνίεναι, τὰς μὲν ταχύτερον, τὰς τελείως δηλονότι κεκαθαρμένους· τὰς δὲ βραδύτερον, συνεργουσῶν τῶν ἐκ τῆς ἱερᾶς Ἐκκλησίας ἱερουργῶν, καὶ εὐχῶν, καὶ ἐλεημοσυνῶν, ὡς ἔφημεν.

Τοιαύτην καὶ περὶ τῶν ψυχῶν ἡμεῖς γνώμην καὶ δόξαν ἔχομεν, ἐκ τῆς ἱερᾶς θεοσοφίας, καὶ τῶν τῆς καθ' ἡμᾶς μεγάλης καὶ καθολικῆς Ἐκκλησίας ἁγίων Πατέρων καὶ θεολόγων διαδεξάμενοι ταῦτά σοι ἀπελογησάμεθα ὡς ἐν βραχεὶ εἰς τὰ προτεθέντα σοι δέκα ζητήματα, ἅπερ κακοδόξως ὑμεῖς νοοῦντες, αὐτὰ προὔτειναιτε ἡμῖν. Ἡμεῖς δὲ τῇ ἀληθείᾳ συμπεφραγμένοι, ἀνατρέψαμέν τε αὐτὰ. καὶ ἀποδεδείχαμεν αἰρετικά καὶ κακόδοξα· ὅθεν σὺν Θεῷ τὸ ἐν αὐτοῖς κείμενον ἀπελάσαντες ψεῦδος, ὡς δεῖ φρονεῖν τε καὶ δοξάζειν, σαφῶς δεδιδάχαμεν, καὶ ἄλλα δὲ πλεῖστα σὺν τούτοις εἰπεῖν εἶχομεν, καὶ συλλογιστικῶς ἀπελέγξαι, καὶ ῥητῶς ἀποδείξαι· ἀλλ' οὐκ ἐμφιλοτιμούμενοι τοῖς πολλοῖς λόγοις σπεύδομεν μακρηγορεῖν, ἵνα δόξωμεν τῷ συρφετώδει πλήθει τῶν ἀνθρώπων σοφοί, ἀλλ' ἐν βραχεὶ λόγῳ ἐμφανῇ ποιήσωμεν τὴν ἐγκεκρυμμένην τῇ ψυχῇ ἡμῶν διάπυρον ὀρθοδο- [240β] ξίαν, κατὰ τὸ γεγραμμένον τῷ θεῷ Παύλῳ περὶ τῆς πίστεως· « Καρδίᾳ μὲν πιστεύεται εἰς δικαιοσύνην, στόματι δὲ ὁμολογεῖται εἰς σωτηρίαν »· τὸ γὰρ ψεῦδος πολυσχιδὲς ἐστίν, ἡ δ' ἀλήθεια ἐν ὀλίγοις ἀναλάμπειν εἴωθε ῥήμασιν, ὥσπερ τις ἥλιος μέγας· ὑμεῖς δὲ, ἐπεὶ ἐξετράπητε εἰς ἀλλόκοτα καὶ παρακεχαραγμένα δόγματα καὶ τῆς ἀληθείας ἐκτὸς, καὶ τοὺς ἐξ ἡμῶν ἐλέγχους οὐ δύνασθε φέρειν, εἰς πολυλογίαν ἀπέραντον κατηνέχθητε, δοκοῦντες διὰ τῆς πολυλογίας καὶ τῶν σοφιστικῶν ἐπιχειρημάτων τὸ πληθός, τὰ

⁸⁷ ἀντιθέτως; Gedeon.

τοιαῦτα ὑμῶν συσκιᾶσαι σφάλματα· ὅπερ ἀδύνατον· συμβέβηκε γὰρ ὑμῖν ὁ τοῦ Σιμωνίδου λεφόμενος μακρὸς λόγος· ὁ γὰρ Σιμωνίδης ἐκεῖνος, ἐν λόγοις, οὓς ἀτάκτους ἐπιγράφει, μιμεῖται δούλους, οὓς εἰκός ἐστι λόγους λέγειν, ἐπταικότας, πρὸς δεσπότας, ἐξετάζοντας αὐτοὺς, τίνος ἕνεκεν τοιαῦτα ἐπταικάσι· καὶ ποιεῖ αὐτοὺς ἀπολογουμένους πάνυ μακρὰ καὶ πολλὰ, οὐδὲν δὲ ὑγιὲς καὶ πιθανόν, ἀλλὰ πᾶν τὸ ἐπιφερόμενον ἐναντίον τῷ προλεχθέντι· οὕτω καὶ ὑμεῖς πολλοῖς μὲν καὶ ἀπείροις χρώμενοί ἐστε τοῖς λόγοις, εἰς τὸ ἐπικαλύψαι τὰ ἐν ὑμῖν ὑπάρχοντα ἐκ διαβολικῆς ὑπερηφανείας σφάλματα, οὐδὲν δὲ ὑγιὲς ἐν τούτοις λέγετε, ἀλλ' ἐν αὐτοῖς ἀντιπίπτετε μᾶλλον. Ἀλλ' αὐτὸς ἤδη τὴν ἀλήθειαν ἐπιγινούς, πρόσσελθε ὁμοψύχως αὐτῇ, καὶ ἡμῖν πλησιάσας ἐμπλησθεῖς ἂν σὺν Θεῷ τοῦ τῆς ἀληθοῦς σοφίας νέκταρος· καὶ ταύτῃ λοιπὸν ἑαυτὸν εἰς ἐπικοσμῶν ἦν ὁ μὲν χωρεῖν οὐ δεδύνηται, ἐστὶαν ἔχουσιν παρὰ <τῷ Θεῷ νοῦν τε> λαχοῦσα οἰκητήριον. <ἔρρωσο ἀφ' ἧς> (1523)>⁸⁸.

3. LA LETTRE ADRESSÉE PAR LE PAPE LÉON X AUX PRINCES DES DEUX VLACHIES : NEAGOE BASARAB DE HONGROVLACHIE ET ÉTIENNE LE JEUNE DE MOLDAVIE⁸⁹

CCXXIV. *Valachiae voivodis, ut principum Christianorum foederi contra Turcas se associant.*

Leo Episcopus etc. Dilectis filiis Nobilibus viribus Bassarabo Vallachie Cisalpine et Stephano Muldosiche Vaivodis, salutem etc. Inter ceteras cogitationum atque animi curas, quas in sancta dei ecclesia nos continue sustinere oportet, nichil est, quod magis ad officium commissi nobis gregis pertinere censeamus, quam omni ope conari, ut studia atque opera nostra / christianis populis pacem et tranquillitatem, infidelibus vero christiane fidei hostibus extirpationem, domino concedente, pariant, ac nobis affectos et de sancta apostolica sede et fide christiana bene mereri cupientes perpetuo federe nobis iungere, ut communibus viribus et auxiliis non solum nos ab infidelibus invicem tueri ac defendere, verum etiam infideles ipsos facile debellari ac penitus exterminare valeamus. Sane cum nuper dilectus filius nobilis vir Antonius Paicalas nuntius et orator vester nobis exposuit, summopere vos appetere et desiderare et vos videlicet te, filii Bassaroba, et dilectos filios

⁸⁸ Pour remplir les lacunes du texte de l'édition Gédéon, j'ai eu recours au Cod. Hist. Gr. 36 de la Österreichische Nationalbibliothek ; cf. H. Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften*, p. 2.

⁸⁹ Cf. E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, II, 3^e partie, 1510-1530, CCXXIV, p. 307-309. Densusianu reprend le texte publié par A. Theiner, *Vetera monumenta Slavorum Meridionalium historiam illustrantia*. 1, Ab Innocentio, p. III. usque ad Paulum, p. III. 1198-1549, Romae/Zagrabiae, 1863, p. 571.

Theodosium et Petrum filios et descendentes tuos, ac te, fili Stephane, et filios tuos, si contingat, te matrimonium contrahere et filios suscipere, ac etiam descendentes tuos unacum subditis vestris nobiscum et hac sancta sede ac Romana ecclesia perpetuo federe coniuncti sitis, pollicentes vos ac filios et subditos vestros pro fide Christi facultates omnes, ac sanguinem et vitam quoque ipsam exposituros, ac nobiscum et aliis Principibus christianis sanctam adversus Selinum Turcarum tyrannum expeditionem alias per nos indictam suscepturos et prosecuturos, et nunquam sine nostra et huius sancte sedis licentia treugam seu inducias et confederationem facturos fore, dummodo vobis promittamus vos in omni treuga et conventionem, si quam per nos cum dicto Turcarum tyranno unquam fieri contingeret, tamquam confederatos nostros includere, ac omnium, que, succedente victoria, de eorundem Turcarum manibus recuperarentur, participes facere. Nos ex hiis et compluribus aliis per dictum nuncium nobis copiosius relatis et expositis pium optimumque vestrum erga nos, et hanc sanctam sedem animum perspicientes plurimum in domino gavisii fuimus, atque animo nostro cogitavimus vestrum istum erga nos et hanc sanctam sedem paterno affectu prosequi, iustisque et honestis desideriis vestris annuere, ut si sponte vestra vos ipsos ac vestra omnia nobis et dicte sedi obtulistis, paterna dilectione ac gratiis a nobis invitati, multo fidelius et constantius in vestro bono ac sancto proposito perseveretis, ac nos et sanctam Romanam ecclesiam, piam communemque omnium fidelium matrem et magistram, in dies magis diligatis et honoretis, in eo sperantes, qui superbos humiliat et timentibus eum gratiam et honorem tribuit, quod vos ceterosque Principes christianos pro eius fide augenda et conservanda nobiscum coniunctos et confederatos dignabitur sublimare, vobisque de Turcarum tyranno ac eius impia et Christi crucis inimica gente preclaras victorias insignesque triumphos elargiri. Ut igitur pium clementemque animi nostri erga devotionem vestram affectum re ipsa cognoscatis, Nos, qui non bene meritis tantum, sed etiam bene de nobis et dicta sede mereri cupientibus dignam mercedem et gratiam rependere delectamur, postulationibus vestris clementer annuere volentes promissiones et oblationes vestras acceptamus, versaue vice vobis promittimus ac pollicemur in omni treuga seu alia quacunque conventionem, si quam cum dicto Turcarum tyranno per nos et hanc sedem sanctam unquam fieri contingeret, vos uti veros confederatos et socios nostros includere, ac de terris et quibuscunque aliis bonis auxilio vestro recuperandis vos condigne participes facere. Ad premissa vero bona fide observandum nos nostrosque successores Romanos pontifices, et sedem apostolicam et prefatam ecclesiam eiusdemque / sedis et ecclesie bona omnia efficaciter obligamus. Datum Rome apud Sanctum Petrum Anno etc. M.D.XIX., III. Nonas Iunii, Pontificatus nostri Anno Septimo.

Reg. An. VII. Secret. Tom. 7. fol. 362.

BYZANTINISCHE TRADITION, OSMANISCHE WIRKLICHKEIT UND EUROPÄISCHE MODERNE IM ZEITALTER VON CONSTANTIN BRÂNCOVEANU

Der « Byzantinismus » der Zivilisation und des Ethos der Rumänen.

Gemäß eines allgemein anerkannten Topos, das positive und negative voreingenommene axiologische Konnotationen beinhaltet und von zahlreichen rumänischen und ausländischen Intellektuellen geteilt und verbreitet wird, ist die rumänische Zivilisation und das Ethos der Rumänen sogar bis in unsere Gegenwart von einem sogenannten « Byzantinismus »¹ geprägt. Dieser Topos entspricht aber nur teilweise der objektiven Wahrheit. Ohne den starken Einfluß zu leugnen, den der Byzanz auf die rumänischen Fürstentümer ausgeübt hat, habe ich einst zu zeigen versucht, dass sie weniger « byzantinisch » und viel offener gegenüber der Einflüsse aus Westeuropa sind, als eigentlich angenommen², während im Gegensatz Westeuropa viel « byzantinischer » zu sein scheint, als man dort zugeben will³. Der Byzanz, dieses Paradigma der Zivilisation für die gesamte europäische Christenheit mindestens bis ins 11. Jahrhundert, hat die Rumänen ausgeschlossen, hat ihr Romanentum, d.h. das Wesen ihrer Identität, verborgen und ihren eigenen ethnischen Namen (*rumâni*, *rămâni*, *armâni*, *rumeri* < lat. *Romani*) durch die germanisch-slawische Form Βλάχοι, *vlahi* (< Ahd. walh, asl. *Vlahъ* = *Romanus*, *rumân* – *Rumäne*)⁴ ersetzt. Diese Bezeichnung wurde ausschließlich den Rumänen zugeschrieben und, indem man sie Barbaren nannte, hat man ihnen in einer mittelmäßigen Weise hingewiesen, welchen Platz sie in der Hierarchie der Völker und Staaten einnehmen. In Bezug auf die kirchliche Hierarchie wurde ihnen die strenge Unterwerfung gegenüber der Ökumenischen Patriarchie aus Konstantinopel aufgezwungen. Die Rumänen haben ihrerseits den Byzanz in keiner besonderen Weise ins Herz geschlossen. Sie nannten ihn ein « griechisches » und keineswegs

¹ Siehe H. von Keyserling, *Analyse spectrale de l'Europe*, Paris, 1930, S. 302-307.

² Siehe N.-Ş. Tanaşoca, « La construction européenne et le byzantinisme des pays de l'Est. Le cas de la Roumanie », *New Europe College Yearbook 1994*, Bucarest, 1997, S. 123-141.

³ Siehe dazu P. Lemerle, « Byzance et les origines de notre civilisation », in *Venezia e l'Oriente fra tardo medioevo e rinascimento*, ed. A. Pertusi, Firenze, 1966, S. 1-17; A. Pertusi, *Storiografia bizantina e mondo umanistico*, Palermo, 1987, S. 6-7, mit zusätzlicher Bibliographie; *Βυζάντιο και Εὐρώπη / Byzantium and Europe*, Delphi, 20.-24. Juli 1985, Athen, 1987; M.-F. Auzépy (ed.), *Byzance en Europe*, Presses Universitaires de Vincennes, 2003.

⁴ Siehe F. Miklosich, *Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen*, Wien, 1886.

« römisches » Reich, wobei dadurch einschließlich die Gültigkeit des lateinischen Völkernamens *Romani*, also das Stammwort ihres eigenen nationalen Namens bestritten wurde. Dieses wurde von den Byzantinern in der griechischen Form Ῥωμαῖοι übernommen, wobei die Rumänen dem Wort ausschließlich die Bedeutung des Völkernamens « Griechen » (< lat. *Graeci*) zuschrieben und dadurch versuchten, ihre politische und kirchliche Unabhängigkeit gegenüber Konstantinopel zu wahren. Mehr noch wurde einmal für dieses Unterfangen um Unterstützung im Abendland angefragt, was eine Vereinigung mit der Kirche mit Sitz in Rom zur Folge hatte. Dieses war auch die Vorgehensweise von Kalojan, Bruder von Assen und Peter, der sich 1197 selbst ernannte zum « Zar der Bulgaren und Rumänen » (*imperator Bulgarorum et Blachorum*). Am 8. November 1204 krönte ihn Kardinal Leon de Santa Croce im Namen des Papstes Innozenz III. zum « König der Bulgaren und Rumänen » (*rex Bulgarorum et Blachorum*), wobei im Gegenzug ein Übertreten zum römisch-katholischen Glauben vereinbart wurde.

Die Byzantiner betrachteten die Rumänen der Provinz Dakien und vom Balkan stets als eine einzige ethnische und sprachliche Entität römischer Abstammung und mit einem volkseigenen Charakter. Sie haben auch die ältesten und wichtigsten Bekenntnisse über die Identität der sich überallher befindlichen Rumänen geliefert, denen sie ein und denselben Völkernamen gaben, eine Bezeichnung ausschließlich für die Rumänen, und zwar das bereits erwähnte griechische Wort Βλάχοι mit der Bedeutung von « vlahi » (Walachen). Ihr Widerwille oder nur ihre überlegene Haltung gegenüber allen Rumänen erkennt man in denselben abwertend ausgedrückten und sich bei byzantinischen Autoren stets wiederholenden schönrednerischen Textstellen mit Bezug auf die « vlahi ». Die Rumänen vom Balkan, die dem Reich unmittelbar unterworfen sind, werden bis ins 14. Jahrhundert in den meisten Texten beschuldigt als « Diebe », « Trinker », « Feiglinge », « Rebellen », « Verräter », « Flegel », « Primitivlinge », « Wilde »⁵. Dadurch, dass die Osmanen immer näher anrücken und sich in eine Drohung für den Byzanz verwandeln, dass die katholische Propaganda immer überzeugender für die Vereinigung der orthodoxen Kirche mit Rom plädiert, dass die Rumänen und die rumänischen Fürstentümer sich politisch, militärisch und kulturell durchsetzen als eine Macht, die mit dem byzantinischen Reich in Südosteuropa einen gemeinsamen Front machen kann, verbessert sich die byzantinische Einstellung ihnen gegenüber. Die byzantinischen Autoren und Vertreter der byzantinischen Emigration im Abendland entdecken und vermerken die Tatsache, dass die « Walachen » vom Balkan und nördlich der Donau dem rechten christlichen Glauben treu sind, dass sie geschätzt werden und als Soldaten dienen können, sie unterstützen großmütig die orthodoxen

⁵ Der repräsentativste Text in dieser Hinsicht ist die Schmährede von Kekaumenos gegen die « Vlahi », siehe FHDR, III, S. 38-43.

Völker und Staaten und dadurch werden sie wertvoll für einen möglichen Kreuzzug und die Wiederherstellung des christlichen Reiches in Konstantinopel⁶. Nach dem Fall des Byzanz und die Begründung des Osmanischen Reiches werden die rumänischen Fürstentümer mit Sonderrechten ausgestattete Orte der Zuflucht und Erholung für die gesamte christlich-orthodoxe griechische und orientalische Welt. In diesem neuen Kontext werden die rumänischen Fürsten, die äußerst großzügig diese Wiederaufrichtung unterstützen, als Stellvertreter, wenn nicht sogar als mögliche Nachfolger der byzantinischen Kaiser angesehen und hoch gelobt. Klerikale oder nichtgeistliche griechische oder morgenländische Rhetoren heben hervor, dass die rumänischen Fürsten kirchlich-byzantinische Aufgaben erfüllen, wie z.B.: die Verteidigung und Verbreitung der christlichen Orthodoxie in der Welt; die Bekämpfung des Schismas und der Häresien; das Anbieten von Beistand und Unterstützung für das Mönchtum vom Heiligen Berg Athos und anderen Stätten der Geistlichkeit und Askese; die Gründung und Unterhaltung von Schulen, hauptsächlich in griechischer Sprache, in denen sich christlich-orthodoxe Gelehrte fortbilden; die Gründung, Unterhaltung und Unterweisung von Druckereien für die Veröffentlichung von belehrenden Büchern in allen Sprachen der orthodoxen Welt; die Gründung von Bibliotheken in den orthodoxen Kulturstätten. Manchmal meint man sogar, dass die rumänischen Fürsten würdig sind, das Byzantinische Reich während ihrer Herrschaft und mit Hilfe eines Kreuzzugs wieder herzustellen⁷. Mehrere Fürsten vor Constantin Brâncoveanu (1688–1714) erfreuten sich, mehr oder weniger berechtigt, des Lobes von griechisch-orthodoxen und morgenländischen Klerikern, die zeitweise oder gänzlich Unterkunft in der Walachei oder in der Moldau gefunden hatten oder die nur Begünstigte der fürstlichen Wohltätigkeit waren: Neagoe Basarab (1512–1521), Radu de la Afumați (1522–1523, 1524), Petru Rareș (1527–1538, 1541–1546), Alexandru Lăpușneanu (1552–1561, 1564–1568), Despot Vodă (1561–1563), Michael der Tapfere (1593–1600), Matei Basarab (1632–1654), Vasile Lupu (1634–1653), Mihnea III. (1658–1659), Șerban Cantacuzino (1679–1688). Diese Fürsten hatten sich in einigem Maße verführen lassen vom Gedanken, die Rolle der rechthabenden Kaiser von einst oder auch nur deren kultureller Lebensstil zu übernehmen.

⁶ Siehe N.-Ș. Tanașoca, « L'image byzantine des Roumains », RESEE, XXXIV, 1996, 3-4, S. 255-263; idem, « Umanistul Ioan Laskaris și românii », SMIM, XVIII, 2000, S. 159-166.

⁷ Siehe A. Pippidi, « La réssurrection de Byzance ou l'unité politique roumaine: l'option de Michel le Brave », RESEE, XIII, 1973, 4, S. 367-378; T. Dinu, *Mihai Viteazul erou al eposului grec*, Bukarest, 2008, S. 138-149, über Michael den Tapferen als ersehnter Wiederhersteller des Byzantinischen Reiches und Vereiniger der Christenheit im Blickfeld der Dichter Stavrinos und Palamedes.

Wesen und Verpflichtungen des Monarchen in der byzantinischen Auffassung. Aufgrund der Beweise für diesen manchmal übertriebenen Lob, aber hauptsächlich wegen den in Wirklichkeit vollbrachten Taten und Bestrebungen, versuchten herausragende rumänische Geschichtswissenschaftler aufgrund der Forschungsrichtung von Nicolae Iorga die Funktion des byzantinisch-kaiserlichen Amtes und das byzantinische Zivilisationsmodell in den rumänischen Fürstentümern⁸ zu erforschen. Sie stellten fest, dass die Rumänen in ihrer geschichtlichen Weiterentwicklung das ideologische kaiserlich-byzantinische Vorbild angenommen und ihren eigenen Bedürfnissen angepasst haben. Dieses geschah unmittelbar oder durch die Vermittlung der nach byzantinischer Struktur gestalteten bulgarischen und serbischen « Zarentümer » (d.h. Reiche) südlich der Donau. Ohne überzeugende Beweise zu liefern und im Gegensatz zum geschichtlichen Verständnis, aber in der gegenwärtigen ideologischen Stimmung des Neostalinismus Ceaușescus, haben einige Forscher schon voreilig umstößliche Behauptungen gemacht bezüglich des möglichen Überlebens eines wahrhaften « christlichen Kryptoimperiums » zur Zeit der Turkokratie und angeführt von rumänischen Fürsten⁹.

Um deutlich zu machen in welchem Maß, in welchem Geiste und innerhalb welcher Begrenzungen man berechtigt ist, über ein Aneignen und

⁸ Für die Rolle der kaiserlich-byzantinischen Tradition in der Bildung der fürstlichen Ideologie in den rumänischen Fürstentümern und für den « Byzantinismus » von jedem erwähnten Woiwoden siehe die gründlich dokumentierte Schrift von Andrei Pippidi, verfaßt mit geschichtlichem Sinn und kritischem Geist: A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în Țările române în secolele XVI-XVIII*, neu bearbeitete und erweiterte Auflage, Bucarest, 2001 (¹1983). Das Buch stellt eine Fortsetzung der These im Sinne von Nicolae Iorga dar. Siehe dazu N. Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'« Histoire de la vie byzantine »*, Bucarest, 1935.

⁹ Siehe z.B. D. Năstase, *Ideea imperială în țările române. Geneza și evoluția ei în raport cu vechea artă românească (secolele XIV–XVI)*, (Fundatia Europeană Drăgan, 9), Atena, 1972 und « L'idée impériale dans les Pays roumains et le 'crypto-Empire chrétien' sous la domination ottomane », in *Εθνικὸν Ἰδρυμα Ἑρευνῶν, Κέντρον Βυζαντινῶν Ἑρευνῶν, Συμμεικτά*, IV, Athen, 1981, S. 201–250. Siehe auch im Sammelband: *De potestate. Semne și expresii ale puterii în Evul Mediu românesc*, andere Beiträge desselben Autors, als auch von überwiegend aus Jassy stammenden Wissenschaftlern, die sein Interesse für das Studium des byzantinischen Bestandteils der fürstlichen Ideologie mit ihm teilten, aber die manchmal feinabgestufte Interpretationen zum Thema lieferten. Ein weiterer Autor, der in gemäßigten Worten den Gedanken eines kaiserlich-byzantinischen Erbes durch die rumänischen Herrscher vertrat, ist der verstorbene P.Ș. Năsturel, « Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains », *Byzantina*, V, 1973, S. 397–413; idem, *Le Mont Athos et les Roumains*, Roma, 1986. Für die Kritik der Übertreibungen zu diesem Thema siehe A. Pippidi, « 'Basileia kai authentia'. Quelques considérations à propos des Enseignements de Neagoe Basarab », in idem, *Byzantins, Ottomans, Roumains. Le Sud-Est européen entre l'héritage impérial et les influences occidentales*, Paris, 2006, S. 95–119, mit einer umfangreichen Bibliografie und persönlichen Kommentaren. Siehe auch A. Pippidi, *Tradiția* und V.A.I. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești până la mijlocul secolului al XVIII-lea*, Bukarest, 1980 (sehr kritisch bezüglich des Gedankens einer kaiserlich-byzantinischen Kontinuität durch die Rumänen).

Verwerten des byzantinisch-kaiserlichen Vorbilds in der fürstlichen Ideologie der rumänischen Fürstentümer sprechen zu können, muss man erstmals kurz einige kennzeichnende Elemente über das Wesen und die Verpflichtungen des Basileus (Kaisers) in der byzantinischen Auffassung in Erinnerung rufen. Gemäß der byzantinischen kaiserlichen Ideologie ist die Person des « Basileus » heilig, seine erhabene Autorität weist einen göttlichen Ursprung auf, das Charisma der Führung ist die Gabe Gottes, die Er ohne Vermittlung der Menschen Seinem Auserwählten, dem Kaiser, schenkt. Gleichzeitig aber, gemäß römischer Tradition, wird der Kaiser vom Volk erwählt – « *vox populi, vox Dei* » – und die Wahl erfolgt durch zwei bekenntnisneutral gegründete Körperschaften: eine militärische, das Heer, das ihm zujubelt und ihn auf den Schild hebt, und eine zivile, der Senat, der ihn zum Kaiser ausruft. Er wird von der Kirche anerkannt und bestätigt, vorausgesetzt, dass er sich zum orthodoxen Glauben bekennt. In den älteren Zeiten wurde das Bekenntnis mündlich ausformuliert, anschließend schriftlich festgelegt, unterzeichnet und vom Autokrator persönlich beim Patriarchensitz eingereicht. Beginnend mit einem bestimmten Zeitpunkt wird der Basileus vom Patriarchen aus Konstantinopel sogar mit Salböl geweiht, wahrscheinlich nach abendländischem päpstlichem Muster, und wird gemäß einem verfassungsmäßigen Einverständnis (συμφωνία) regieren. Der Kaiser ist verpflichtet, die Kirche und den rechten Glauben zu beschützen, die Häresien zu bekämpfen, die Gerichtsbarkeit, Ordnung und soziale Gerechtigkeit zu wahren, die vaterländische Gesinnung und die soziale Ausgeglichenheit zu fördern, die Verhaltensweise der Staatsbeamten streng zu überwachen, die Kompetenz zu unterstützen und die Missstände zu bekämpfen. Die Autorität des Kaisers von Konstantinopel ist absolut und ökumenisch, er ist in erster Linie das Oberhaupt aller Fürsten weltweit, die äußerst genau hierarchisch gegliedert sind in Form einer Pyramide, an deren Spitze er sich befindet, wobei sie ihre Autorität von seiner Autorität ableiten, denn nirgendwo auf der Welt gibt es einen anderen gesetzlich anerkannten Kaiser¹⁰.

Die Auffassung der Byzantiner bezüglich der christlichen Lehre ist bekannt, und zwar wird diese von vornherein ausschließlich von Gott offenbart. Demzufolge kennt sie keine Weiterentwicklung, sondern sie wird schrittweise von den Menschen in allen ihren theologischen Fachrichtungen entdeckt, die von den Herausforderungen des geschichtlichen Umfelds beeinflusst werden, wie z.B. durch ketzerische Verzerrungen der christlichen Wahrheit, die durch zugelassene dogmatische Formulierungen verworfen werden müssen. Die Dogmen entwickeln sich auch nicht weiter. Allein die Erfahrung Gottes wird vom Menschen durch Dogmen vertieft, die dazu bestimmt sind, alle Lügen zu verwerfen, die über Gott durch intellektuelle und geistliche Irreführungen vom

¹⁰ Siehe F. Dölger, « Die 'Familie der Könige' im Mittelalter », in idem, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Darmstadt, 1964 (Ettal, ¹1953), S. 34-69.

Menschen erfunden und vom Teufel angeregt wurden. In diesem Sinn wage ich die Aussage, dass die byzantinisch-kaiserliche Ideologie keine grundlegenden zeitlichen Veränderungen während dem tausendjährigem Bestehen des Byzantinischen Reiches durchgemacht hat, sondern allmählich mitinbegriffene Wahrheiten aufgedeckt hat, die Hervorhebungen, Unterschiede, Differenzierungen, unnachgiebige Ablehnungen oder, im Gegenteil, Erlasse (*pogorăminte*) enthalten. Es handelt sich um Kompromisse, entstanden aus dem Bedürfnis, den Machtmissbrauch oder die schuldige Niederlegung der Vorrechte durch den Kaiser, sowie auch seine Unterordnung gegenüber den Archonten und den geistigen Oberhäupten, dem patriarchalischen oder kaiserlichen Cäsaropapismus zu verhindern. Das vollkommene Vorbild des Basileus, über den unausschöpfliche Kenntnisse vorhanden sind, bleibt für immer Konstantin I. der Grosse, in der Orthodoxen Kirche genannt Heiliger Kaiser Konstantin¹¹. Durch den Bezug zu diesem Urbild, eine byzantinische Synthese der biblischen, griechischen und römischen kaiserlichen Vorbilder, erhält jeder Basileus als höchsten Lob den Namen «neuer Konstantin», wenn er in Zeitpunkten der Krise durch politische Beschlüsse, Waffentaten, diplomatische Geschicklichkeit und wohlthätige Zwecke die allumfassende Autorität, die uralten Gebiete, die Herrlichkeit und Beständigkeit des römischen Reiches gestaltet und vermehrt hat. Gleichzeitig muß er auch der orthodoxen Kirche Schutz gewähren und den aus der griechisch-römischen Tradition stammenden christlich-humanistischen Gedanken der *paideia* zu einer neuen Blütezeit verhelfen.

Vom ethischen Standpunkt her musste der byzantinische Kaiser fähig sein, mit Gottes Hilfe die christlichen theologischen Tugenden (Glauben, Hoffnung und Liebe), die klassischen grundlegenden Tugenden (Umsicht, Mäßigkeit, Mut, Gerechtigkeitssinn) und andere dem Menschen eigene Tugenden (Demut, Selbstbeherrschung, Enthaltbarkeit, Rechtsmäßigkeit, Mannhaftigkeit, Sanftmut, Geduld, Nachsicht, Mäßigung, Freigebigkeit, Barmherzigkeit, Beharrlichkeit, Ehrlichkeit, Feingefühl, Anstand) auszuüben, aber auch kennzeichnende kaiserliche Fähigkeiten (rechtliche, militärische, verwaltungsmäßige und kulturelle Fachkenntnisse, Vaterlandsliebe, umfangreiche geschichtliche, geographische und anthropologische Kenntnisse) mit sich zu bringen. Alle diese Werte, Tugenden und Fähigkeiten wurden von der byzantinischen Kultur verschiedenartig verherrlicht und verbreitet: durch Werke

¹¹ Aus der reichen wissenschaftlichen Literatur über die kaiserlich-byzantinische Ideologie zitiere ich hier nur einige klassische Werke: L. Bréhier, *Les institutions de l'Empire byzantin*, Paris, 1970 (¹1949), S. 11-75; H. Ahrweiler, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975 (= *Ideologia politică bizantină*, Übersetzung C. Jinga, Nachwort N.-Ş. Tanaşoca, Bukarest, 2002); A. Grabar, *L'empereur dans l'art byzantin*, Variorum Reprints, London, 1971 (Strasbourg, 1936¹); G. Dagron, *Empereur et prêtre. Étude sur le 'césaropapisme' byzantin*, Paris, 1996; D. Angelov, *Imperial Ideology and Political Thought in Byzantium, 1204-1330*, Cambridge, 2007.

philosophischer Reflexion, durch literarische und historiographische Werke, durch symbolische Zeremonien, durch die höfische Rhetorik, vertreten durch Lobgedichte und Reden, kirchliche Festreden, Grabreden, Hochzeitslieder, andere gelegentliche Reden, durch Heraldik, Numismatik und Kunst.

Meiner Meinung nach bietet sich mir hier die passende Gelegenheit um zu erwähnen, dass der christliche Westen keine anderen Werte empfahl als der Byzanz, obwohl es einige unanfechtbare unwichtige Besonderheiten gegenüber dem morgenländischen Christentum gab. Die Kreuzritter des Abendlandes kannten in diesem Sinn folgende Tugenden der ritterlichen Elite: Glauben und Unterordnung gegenüber der Kirche und ihrer Lehre, Schutz der Schwachen gewähren – d.h. Priestern, Frauen, Kindern, Opferbereitschaft für das Vaterland bringen, mutig sein im Kampf mit dem Feind, die Glaubensfeinde bekämpfen, Treue zeigen gegenüber dem Lehnsherrn, stets die Wahrheit sprechen, sich höflich und großzügig benehmen, stets das Böse bekämpfen, um dadurch das Recht und das Gute zu beschützen. In den letzten Jahren wurde trotzdem hervorgehoben, dass die abendländische politische Ethik beherrscht wird vom Prinzip der ritterlichen Ehre als Teil des persönlichen feudalen Vertrags, während die Ethik der byzantinischen Politik vom Prinzip der imperialen Staatsvernunft regiert wird¹². Es ist kein Zufall, dass im Frankreich des 17. Jahrhunderts die Gemüter fasziniert waren vom Muster der absoluten byzantinischen Monarchie, was eigentlich auch zum Aufblühen der modernen Byzantinologie geführt hat.

Die rumänische Ideologie der Herrschaft, die Tradition der kaiserlichen, byzantinischen Ideologie und der Fanariotismus. Gemäß Andrei Pippidi, Verfasser der wichtigsten Monographie bezüglich der politischen byzantinischen Tradition in den rumänischen Fürstentümern, « *sind die charakteristischen Grundzüge des politischen Programms, das den rumänischen Fürsten von der byzantinischen Tradition vorgeschlagen wurde, wie folgt: der Schutz der orthodoxen Kirche, die Regierung gemäß antiker Beispiele, im Geist der Eintracht, und der Kampf gegen die 'heidnischen Zungen'. Unter diesen drei Formen äußert sich die Solidarität mit der südosteuropäischen Welt und, implizit, die Treue gegenüber einer gemeinsamen Vergangenheit. Andererseits zeigt das rhetorische Porträt des idealen Fürsten – und somit die Theoretisierung der kaiserlich-byzantinischen Herrschaft – sowohl kniend vor den Ikonen, in der Hypostase eines Wohltäters der 'heiligen Orte', als auch auf der Rüstung des Teilnehmers am Kreuzzug* »¹³.

¹² Siehe M. Carrier, *L'image du Grec selon les chroniqueurs des croisades. Perceptions et réactions face au cérémonial byzantin (1096 à 1204)*, Sherbrooke, 2000.

¹³ A. Pippidi, *Tradiția*, S. 96-97. Im allgemeinen hat der Byzanz den Gedanken eines Kreuzzugs abgelehnt.

Nachdem er, basierend auf eine gründliche Dokumentation, die Art und Weise anführt, in der die walachischen und moldauischen Fürsten versucht haben, das erwähnte politische Programm praktisch umzusetzen, zieht der rumänische Historiker die Schlußfolgerung, dass dieses byzantinische Programm seine Suggestionsfähigkeit schon beginnend mit dem 17. Jahrhundert verliert, genauer gesagt nach dem Niederschlagen des gemeinsamen anti-osmanischen Aufstands der Walachei und der Moldau, in 1659, als «*die fanariotisch-politische Ordnung eingeleitet wird*». Die kennzeichnenden Züge des Fanariotismus, so wie sie von der modernen rumänischen Geschichtsschreibung zusammengefasst wurden und wie sie uns Andrei Pippidi ins Gedächtnis ruft, sind wie folgt: 1. die Verwandlung der Fürsten in Beamte des Osmanischen Reiches, bestimmt vom Sultan, ohne im Vorhinein im Land gewählt zu werden; 2. die Verwaltung beider Fürstentümer von einer Bürokratie griechischer Herkunft; 3. die Intensivierung der wirtschaftlichen Ausnutzung der beiden rumänischen Länder und 4. das Bestehen einer individuell geprägten Epoche in der Kultur- und Mentalitätsgeschichte, die das gesamte 18. Jahrhundert und die ersten zwanzig oder dreißig Jahre des 19. Jahrhunderts umfassen würde, abgesondert von den Wissenschaftlern, entweder um die Kluft zwischen der abendländischen und der in den rumänischen Fürstentümern vorherrschende Zivilisation verantwortlich zu machen, oder um der Letzteren um jeden Preis gleiche Werte mit der ersten zu finden. Obwohl die Gültigkeit dieser Kriterien anerkannt ist, wie der rumänische Historiker bemerkt, müssen die geschichtlichen Grenzen einer Epoche der Fanarioten neu festgelegt werden: «*Die führende Klasse der rumänischen Fürstentümer verliert ihren militärischen Charakter gleich nach dem Tod von Michael dem Tapferen, und versucht ihre Autorität auf andere (verwalterische und wirtschaftliche) Wege zu behalten, aufgrund der Umwandlungen die in den rumänischen Streitkräften stattfinden. Die Fürsten umgaben sich immer mehr mit einer Anhängerschaft griechisch-levantinischer Herkunft, stammend aus den Vierteln Pera oder Fanar. Tendenzen für ein Anwachsen materieller Verpflichtungen treten schon in der ersten Hälfte des Jahrhunderts hervor und verschärfen sich in der zweiten. Es kommen weitere außergewöhnliche Abgaben hinzu und die Häufigkeit, mit der die Fürsten gewechselt werden... erhöht den Preis einer Investitur. Bezüglich der Lage einer ideologischen Überstruktur, unter der Bedingung, die Zeit zwischen 1659–1711 nicht grundlos vom anfolgenden Jahrhundert zu trennen, bemerkt man eine beharrliche und ununterbrochene Erweiterung des intellektuellen Horizontes*»¹⁴.

¹⁴ *Ibid.*, S. 314.

Von diesem Standpunkt aus wird selbst Constantin Brâncoveanu zum «*Fanarioten wider Willen*»¹⁵. *Mutatis mutandis* war Jacques Bouchard vor nicht zu langer Zeit der Meinung, dass der erste Fanariote in der Moldau Dimitrie Cantemir sei: «*les Ottomans mettent sur le trône de Moldavie Dimitrie Cantemir, qu'on pourrait qualifier de Phanariote moldave: il avait passé une grande partie de sa vie à Constantinople à étudier dans le milieu du Phanar... Beaucoup de ses contemporains le disaient 'Grec de nation', comme Voltaire dans son 'Charles XII'. Les Grecs aussi l'ont considéré comme l'un des leurs, ainsi Dimitrios Katartzis ou Catargi (ca 1730–1807), juriste phanariote établi à Bucarest dira de lui ὁ περίφημος Καντεμίρης μας, δικός μας μέχρις ὀνόματος* [notre fameux Cantemiris, un des nôtres même par le nom]»¹⁶. Insofern verwandeln sich beide Fürsten, die in der traditionellen Auffassung der rumänischen Geschichtsschreibung die letzten einheimischen Fürsten sind, die in ihrer Heimat gewählt werden, in Vorgänger, wenn nicht sogar Vertreter der Fanarioten!

Obwohl die Bojaren ihn zum Fürsten wählen, verweigert Constantin Brâncoveanu – genauso wie Jeremia Movilă – in einer byzantinischen Art die Herrschaft nur zum Schein und übernimmt auch die Schirmherrschaft der *Bibel*-Herausgabe von Șerban Cantacuzino. Gemäß der Äußerung von Andrei Pippidi werden dadurch zwei Akte vollbracht, die eindeutig das Überleben der byzantinischen Mentalität veranschaulichen, «*obwohl er in seinen 26 Herrschaftsjahren zahlreiche Initiativen hat, die eine Annäherung an die byzantinische Tradition aufweist, sind sie jedoch diesbezüglich in keinem besonderen Maß kennzeichnend, weil sich das Interesse an die abendländische, europäische Zivilisation richtet, begründet durch die Steigerung der Spannungen zwischen den Nachbarimperien, was zu einer Einschränkung der politischen Selbständigkeit in den rumänischen Fürstentümern führt*»¹⁷. Genauer gesagt, hatte die sogenannte fanariote Herrschaftsform folgende Hauptmerkmale: eine Öffnung gegenüber der abendländischen, europäischen Modernität zur Benachteiligung des byzantinischen Traditionalismus, eine

¹⁵ A. Pippidi, «*Putere și cultură în epoca lui Brâncoveanu*», AIIAI, XXV, 2, 1988, S. 361-367 und in der französischen Fassung «*Pouvoir et culture en Valachie sous Constantin Brancovan*», RESEE, XXVI, 1988, 4, S. 285-294.

¹⁶ J. Bouchard, «*Les Phanariotes et l'aube des Lumières*», in *Travaux du Symposium international « Le Livre, la Roumanie, l'Europe »* (3^e édition, Bucarest, 20 à 24 septembre 2010), t. IV, Bukarest, 2011, S. 345.

¹⁷ A. Pippidi, *Tradiția*, S. 329. Sollten diese die Gründe sein, weshalb Nicolae Iorga nur über eine «*kulturelle*» Herrschaft von Constantin Brâncoveanu gegenüber den «*byzantinischen*» Herrschaften einiger seiner Vorfahren und, in besonderem Maße, von Șerban Cantacuzino sprach? Besonders interessante Bemerkungen über die Moderne der rumänischen Zivilisation im 16.-18. Jahrhundert liefert der Akademiker R. Theodorescu, *Civilizația românilor între medieval și modern. Orizontul imaginii (1550-1800)*, 2 Bde., Bucarest, 1987.

Steigerung des intellektuellen Lebensniveau, eine Verminderung des Interesses von Seiten des Bojarentums für eine militärische Karriere und für die Planung eines Kreuzzugs zugunsten der Anstellung in vorteilhaften wirtschaftlichen Unternehmen oder in der Verwaltung und die Ausweitung der Wichtigkeit konstantinopolitanischer Gräzität im öffentlichen und kulturellen Leben der rumänischen Donaufürstentümer. Diese können aber erst seit Mitte des 17. Jahrhunderts bemerkt werden, und zwar nicht nur nach der Entmachtung von Dimitrie Cantemir und dessen Flucht ins Ausland, gefolgt vom Martyrium von Constantin Brâncoveanu und dessen Söhne.

Es handelt sich hier um die wichtigste Neubewertung der geschichtlichen Grenzen, falls nicht sogar um das eigentliche fanariotische Konzept der gegenwärtigen Geschichtsschreibung. Es befindet sich in unmittelbarer Beziehung zur Problematik der byzantinischen Tradition in den rumänischen Fürstentümern zur Zeit der Turkokratie und, in besonderem Maße, mit der Definition des « Byzantinismus » der Epoche von Constantin Brâncoveanu¹⁸. Dieses ist auch der Grund, weshalb die Feststellungen, viele davon begründet, die kritischen und willkommenen Bemerkungen und die anregenden Vermutungen, die unsere beiden vornehmen Kollegen vorgestellt haben und deren Abwesenheit bei diesem Kolloquium spürbar sein wird, mich dazu bewegen, am Rande ihrer Anmerkungen mehr oder weniger disparate Aufzeichnungen zu verfassen.

Rumänisch-griechische Symbiose und Fanariotismus. Schon zu Beginn will ich eingestehen, dass die herkömmliche These unserer Historiografie, die besagt, dass Constantin Brâncoveanu und Dimitrie Cantemir, Fürsten die in ihrer « Heimat », d.h. von dem einheimischen Bojarentum gewählt und anschließend von der Hohen Pforte bestätigt wurden, die letzten Vertreter einer bestimmten, mehr Autonomie gewährenden Rechtsstellung der rumänischen Fürstentümer sind, die bereits seit dem 16. und nicht seit Mitte des 17. Jahrhunderts der Pforte unterworfen war, weiterhin ihre unversehrte Gültigkeit beibehält.

Nicht die steigende Aufnahmefähigkeit gegenüber den gegenwärtigen abendländischen Einflüssen, kontrastierend mit der Anhänglichkeit zur byzantinischen Tradition, sondern die Verschlimmerung der Abhängigkeit der rumänischen Fürstentümer gegenüber der Pforte, zusammen mit dem von A. D. Xenopol benannten « griechischen Ansichreißen », bilden das grundlegende Merkmal des Fanariotismus, also die bei der Einsetzung der neuen Regierungsform angeforderte Neuerung. Entgegen anderer Meinung beginnt die

¹⁸ In diesem Sinne siehe auch A. Pippidi, « Phanar, Phanariotes, phanariotisme », RESEE, XIII, 2, 1975, S. 31-240. Siehe auch T. Ionescu-Nișcov, « L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère », in *Symposium. L'époque phanariote (21-25 octobre 1970). À la mémoire de Cléobule Tsourkas*, Thessaloniki, 1974, S. 145-157.

Epoche der Fanarioten mit dem Märtyrertod des Constantin Brâncoveanu und seiner Söhne (am 15. August 1714), gefolgt von der Hinrichtung des Antim Ivireanu (September – Oktober 1716), des Tafelmeisters Constantin Cantacuzino und seines Sohnes, dem Fürsten Ștefan Cantacuzino (7. Juni 1716), die sich beide am Sturz von Constantin Brâncoveanu beteiligt hatten und jetzt selbst entmachtet wurden. Antim Ivireanu war der ehemalige Metropolit der Walachei (1708–1716) und der am nächsten stehende Mitarbeiter des heiligen Woiwoden, bis man ihn aus der Kirche ausschloß und aus dem Land verbannte, mit der Begründung, sich der osmanischen Herrschaft widersetzt zu haben. Die Forderung der Hinrichtung kam vom fanarioten Fürsten Nicolae Mavrocordat. Antim Ivireanu wurde in Rumelien von den türkischen Wächtern ermordet. Diese brutale Vorgehensweise erfolgte auf Wunsch der Osmanen, die die rumänischen Fürstentümer noch mehr unterdrücken wollten und sie hatten an ihrer Seite die konstantinopolitanische Gräzität, zu jener Zeit von Nicolae Mavrocordat vertreten.

Elemente aus der byzantinischen Tradition findet man auch sowohl in der Ideologie der einheimischen Fürsten, als auch in jener der Fanarioten, weil ihr gemeinsamer Zweck die Rechtfertigung und Festigung, in christlicher Weise, der Herrschaftsautorität ist. Die autohtone Kaiserlichkeit byzantinischen Ursprungs verteidigte, im Namen dieser Autorität und im Bereich des Möglichen, die bei der Unterwerfung der rumänischen Fürstentümer von der Hohen Pforte anerkannte Autonomie, zusammen mit den Privilegien der einheimischen Politiker, also des Bojarentums. Hingegen hat der aufgeklärte Absolutismus der Fanarioten seine Abhängigkeit von der Pforte und der konstantinopolitanischen Patriarchie durch einen Rechtsmissbrauch vertieft. Dadurch hat er beigetragen beim Schwächen des alten lehensherrlichen Systems, das, könnte man sagen, nicht immer im Vorteil der Volksmassen und der rumänischen Fürstentümer war. Der positive Aspekt in der geschichtlichen Rolle der Fanarioten ist die Tatsache, dass sie beim plötzlichen Auftauchen des rumänischen Bürgertums mitgewirkt haben – Nicolae Bălcescu sprach über diese Rolle der Fanarioten und verglich sie mit dem des abendländischen Bürgertums, indem er es « städtisches Benehmen » nannte – und enthielt zahlreiche balkanische Elemente. Es ist wahr, dass der Sieg des Griechischen als die Sprache, die in Kultur und in der nicht nur gehobenen Kommunikation im 18. Jahrhundert verwendet wird, nur die Erfüllung einer Tendenz des 16. und 17. Jahrhunderts ist, die von den begabtesten dieser rumänischen *homines novi* zum Ausdruck gebracht wird, viele von ihnen mit einer balkanischen Herkunft, im Gegensatz zur slawischen traditionellen Kultursprache, die bevorzugt wurde von den Vertretern des alten einheimischen Bojarentums. Aber das Griechische wurde zur Zeit von Constantin Brâncoveanu vor allem als Sprache des « christlichen Volkes » gepflegt, sozusagen des orthodoxen *romäischen Millets* (*millet-i Rûm*), um schrittweise, zur Zeit der Fanarioten, durch den Sieg der

aufklärerischen Gedanken und des neuen Konzeptes der Nation, zur Sprache des *griechischen* Volkes zu werden.

Bezüglich der sehr differenzierten Weise, in der die damalige rumänische Gesellschaft bzw. die konstantinopolitanische Gräzität die Bedeutung des kulturellen Hellenismus der Zeit von Brâncoveanu wahrnimmt, erscheinen mir als suggestiv die Vorworte der Auflagen zu den *Philosophischen Sprüchen*, die Kir Manu al lui Apostoli dem Woiwoden Constantin Basarab widmet. Es handelt sich dabei um die Übersetzung des Buches, die von Ioannis Avramios aus dem Italienischen ins volkstümliche Griechisch und von Antim Ivireanul aus dem Griechischen ins Rumänische vorgenommen wurde. Beide sprachliche Fassungen wurden in Târgoviște auf Eigenkosten des Kir Manu gedruckt¹⁹.

In den zwei Vorworten der griechischen Variante – eines dem Herrscher, das andere dem Leser gewidmet und vom Hofprediger Ioannis Avramios auf Befehl des Fürsten «*übersetzt aus dem Italienischen in unsere alltägliche Sprache*» (ἐκ τῆς ἰταλικῆς εἰς τὴν ἡμετέραν ἀπλὴν διάλεκτον μεταφρασθέντα) – lobt Manu al lui Apostoli die Arbeit des Übersetzers für den ausschlaggebenden Beitrag, den er für das Wiederaufblühen der griechischen Kultur und das Wiederaufleben von Griechenland geleistet hat. Der Ton des Lobes enthält höchste Ergriffenheit bezüglich der griechischen Nation. Er widmet das Buch dem Fürsten, weil «*der Griechen Ganzes gebürt dem philhellenischen Fürsten und alles, was die Griechen liebende Söhne der Musen, sei es in gelehrten Worten zu schreiben, sei es in gescheiter Weise zu sinnen, alles verdankt man Eurer von Gott geehrten Hoheit, der Ihr seid ein Erhabener und Christus liebhabender Fürst, der sich auch als der eifrigste Unterstützer der griechischen Lehre und der Menschen liebender Wohltäter der Griechen erweist*»²⁰. Und Manu fährt fort mit seiner rhetorischen, den Woiwoden ansprechenden Rede: «*Der Verfasser der Widmung gehöret auch von Geburt, als auch von Erziehung her Griechenland an, für das Du solch Wohltäter bist. Und wie sollten wir uns nicht verschuldet fühlen von Deiner Großzügigkeit sowohl wir, die Nachkommen*

¹⁹ Einzelheiten dazu in BRV, I, 1898, 165, S. 487-489 și 166, S. 489-490. Die *Philosophischen Sprüche* sind ein Volksbuch, dessen Vorbild die Sammlung von Antoine Galland, *Les bons mots et les maximes des Orientaux*, Paris, 1694, war. Sie wurde ins Italienische übersetzt von Del Chiaro, Sekretär von Constantin Brâncoveanu, und anschließend ins Neugriechische und Rumänische. Die rumänische Fassung kannte im 18.-19. Jahrhundert zahlreiche handschriftliche oder gedruckte Varianten und überarbeitete Fassungen, siehe Al. Duțu, *Coordonate ale culturii românești în sec. XVIII (1700-1821). Studii și texte*, Bukarest, 1968, S. 21-28, 71-116 (Edition) und Cătălina Velculescu, in DGLR, P-R, S. 239-240.

²⁰ Im originalen Wortlaut: τὰ τῶν Ἑλλήνων τῷ φιλέλληνι Ἡγεμόνι, καὶ ὅσα οἱ τῆς Ἑλλάδος φιλόμουσοι παῖδες, ἢ ἐλλογίμως συγγράφουσιν, ἢ νουνεχῶς ἐφευρίσκουσι, πάντα ὀφείλονται τῇ σῇ Θεοτιμῇτῳ Μεγαλειότητι, Ὑψηλότατε καὶ Φιλόχριστε Αὐθέντα, ὅπου καὶ τῆς Ἑλληνικῆς μαθῆσεως εἶσαι ὁ θερμότατος ὑπερασπιστῆς, καὶ Ἑλλήνων ὁ φιλόανθρωπος εὐεργέτης.

der Griechen, aber auch Griechenland, unsere aller Gebärerin, wenn wir deutlich erkennen, dass in den übergläcklichen Jahren Deiner Herrschaft, der Du unter Gottes Schutz stehst, der wohlbekannte Ruhm wieder auflebt, den seit dem Altertum und seit eher her unser Volk durch seine Weisheit in der ganzen zivilisierten Welt zurückgewonnen hat? Weil auch durch die glanzvollen guten Taten, die aus der Quelle Deines übergroßen seelischen Großmuts sprudeln, die Lehre der Griechen hier zurückgerufen wird bis in die höchste aller Würden. Hier wird der aller Wissenschaften einstig Glanz erneuert. Hier schulen die Gelehrigen ihren Verstand in der gesamten griechischen Lehre und deren tugendhaften Anwendung. Wo strahlte vorzeiten solch wohltuend Himmelskörper herab zur Hilfe Griechenlands?»²¹.

Im Vorwort an die Leser bekräftigt Manu al lui Apostoli klar und deutlich, obwohl weniger eindringlich, sein griechisches Identitätsbewußtsein. Diesbezüglich heißt es in diesen *Apophthegmata*: « Und weil sie viele als würdig empfunden haben, um gedruckt zu werden, und sie hilfreich für alle waren... habe auch ich mitgearbeitet, aus Liebe für mein Volk (συνήργασα καὶ ἐγὼ δι' ἀγάπην τοῦ γένους μας), man soll sie ans Licht bringen und auf meine Kosten drucken zum Nutzen unser aller Mutter, Griechenland (πρὸς ὠφέλειαν τῆς φιλάτης κοινῆς μας Μητρὸς τῆς Ἑλλάδος), damit auch ihre lehrbegierigen Söhne und alle, die nach Wissenschaft und Weisheit dürsten, darin eine Verwendung finden ». Zum Schluß fordert Manu die Leser auf, an Gott zu beten « für die seelische Erlösung derjenigen, die, mit Wort und Tat, am Aufblühen und Glück unseres Volkes mitwirken »²².

Eine Tonänderung macht sich bemerkbar in den zwei Vorworten, die Manu al lui Apostoli in der rumänischen Fassung der *Philosophischen Sprüche* anführt – eine davon dem Fürsten, die andere « allen gottgläubigen Lesern » gewidmet – gedruckt ebenfalls in 1713, ebenfalls auf seine eigene Kosten und

²¹ Im originalen Wortlaut: καὶ ὁ ταῦτα προσφέρων, καὶ γέννημα, καὶ θρέμμα τῆς παρὰ σοῦ εὐεργετουμένης Ἑλλάδος. Ποῖον γὰρ χρέος δὲν ἔχομεν πρὸς τὴν Σὴν μεγαλόδωρον εὐγνωμοσύνην καὶ ἡμεῖς τῶν Ἑλλήνων τὰ τέκνα, καὶ ἡ Ἑλλὰς ἡ κοινὴ μας γεννήτρια, ὅπου βλέπομεν φανερά εἰς τοὺς τρισευδαίμονας χρόνους τῆς θεοφρουρέτου σου ἡγεμονίας, νὰ ἀνθῇ πάλιν ἐκεῖνη ἡ εὐφημος δόξα, ὅπου ἄνωθεν καὶ ἐξαρχῆς ἀπόκτησε τὸ γένος μας μετὰ τὴν Σοφίαν σου εἰς τῆς Οἰκουμένης τὰ πέρατα; Ἐπειδὴ καὶ μετὰ τῆς σῆς Μεγαλοφυχίας ταῖς λαμπραῖς εὐποιΐαις ἀνακαλεῖται ἐδῶ εἰς τὸ πρῶτον ἀξίωμα τῶν ἐλλήνων ἡ μάθησις. ἐδῶ ἀνακαινίζεται τῶν ἐπιστήμων ἡ ἀρχαία λαμπρότης. ἐδῶ γυμνάζονται οἱ νόες τῶν φυλομαθῶν εἰς πᾶσαν ἐλληνικὴν διδασκαλίαν, καὶ ἐνάρετον μεταξίρηνσιν. Καὶ ποῦ ποτὲ εἰς βοήθειαν τῆς Ἑλλάδος ἀνέτειλε τοιοῦτος εὐεργετικώτατος ἥλιος;).

²² Für die Buchbeschreibung und den Inhalt der Vorworte in griechischer Sprache, siehe: BRV, I, 166 (1898), S. 489-492. Ich habe mehrere Mal in der rumänischen Übersetzung im BRV eingegriffen und, unter anderem, gemäß des griechischen Textes, die Wörter *griechisch* und *Griechenland* ersetzt mit *Hellenen* und *Hellas*. Man muß bemerken, dass in der rumänischen Übersetzung der *Philosophischen Sprüche* die Wörter *Griechen* und *Griechenland* verwendet werden, was erneut beweist, dass *Hellenen* und *Hellas* mit Sicherheit in den Schriften von Manu die moderne nationale Bedeutung aus dem Neugriechischen hat.

ebenfalls in Târgoviște. Das Vorwort ist Constantin Brâncoveanu gewidmet und beginnt wie folgt: « *Deiner unermesslichen Obhut, erhabene Hoheit, wurden dir die 'Sprüche der Philosophen aus alter Zeit' in griechischer Sprache gewidmet, wie einem der den Griechen auch Unterstützer, auch Wohltäter ist. Und wieder einmal, wurden diese in die rumänische Sprache gesetzt für den Nutzen des politischen Lebens und des Volkes, denn es wäre nicht richtig gewesen und es gehörte sich nicht, sich jemandem zu beugen, wenn schon nicht deiner unbescholtenen Herrschaft, der du Fürst dieses Landes, Anführer dieses Volkes und wohltätiges Oberhaupt des gesamten politischen Lebens bist. Und wie wahr, wie sind wir alle nur schuldig, auch die Fremden, auch die Einheimischen, für immer und überall und in aller möglichen Weise, mit der Stimme und den Worten deinen lobwürdigen Namen zu preisen, und deine viel zu wundervolle Güte; weil du derjenige bist, erlauchter Gebieter, der uns mit deiner Weisheit leitest, der uns durch deine Herrschaft beistehst, der uns mit deiner väterlichen Liebe beschützt* ». Anschließend folgt die ausführliche Schilderung aller Verdienste des Fürstes als weiser, gerechter, fleißiger und menschenliebender Herrscher.

Im Vorwort, das den « gläubigen Lesern », sicherlich Rumänen, gewidmet ist, steht: « *Ein jeder hat die Pflicht, in jedwelcher Weise auch seinem Vaterland nützlich zu sein, denn es ist sein Wohlergehen und es gibt ihm Speis, es ehrt und schützt ihn. Deshalb weiß auch ich, denn ich bin der kleinste von allen, vor allem weil die Walachei nicht mein Vaterland ist, aber weil ich in diesem Land – obwohl ich ein Fremder bin – sowohl Ehre als auch Wohlergehen erfahren habe, gestehe ich dieselbe Verpflichtung zu haben wie auch die einheimischen Bewohner. Insofern, um ihr ein kleines Zeichen meiner Anerkennung zu zeigen und nicht weiß, womit dies zu tun, habe ich keine Mühe gescheut um dieses Buch aus dem volkstümlichen Griechisch in die rumänische Sprache zu bringen und auf meine Kosten konnte es gedruckt werden zum Nutzen dieses Vaterlandes; und weil es die erlesensten Sprüche der Philosophen aus alter Zeit enthält, sowohl das politische Leben und das gesamte Volk kann eine verbesserte Unterhaltung und das ehrwürdige Leben erlernen, und sie werden erfahren welches die Boshaftigkeiten sind, um sich davor schützen zu können, und welches die Güte ist, um sie zu gewinnen* »²³.

Gemäß den Worten von Kir Manu, der sich in der Walachei fremd fühlt, hat Constantin Brâncoveanu das Verdienst, dem griechischen Volk und dessen Nationalkultur gedient zu haben. Der Wahrheit viel näher, gaben sich die Geistlichen aus der Kirche des Morgenlandes Rechenschaft, dass der Woiwode versucht, die Behauptung der orthodoxen Kultur sowohl in ihrer klassischen, traditionellen Sprache, also im Griechischen, als auch in allen Sprachen der

²³ Ich zitiere die Texte aus: BRV I (1898), S. 487-488, in neuer Rechtschreibung.

orthodoxen Völker zu unterstützen: in Rumänisch, Slawisch, Arabisch und Georgisch, obwohl er selbst die Verwendung der griechischen Sprache als Kommunikationssprache der Gelehrten bevorzugte.

Die rumänisch-griechische Symbiose in den rumänischen Fürstentümern beginnt selbstverständlich nicht mit der Epoche der Fanarioten, sie ist die unmittelbare Folge der rumänischen Integration in den Einfluß- und Autoritätsbereich des Osmanischen Reiches und beginnt mit der Unterwerfung vor der Pforte. Man muß auch nicht außer Sicht lassen, dass die Residenz des Sultans auch vom Ökumenischen Patriarchen bewohnt wird, das Oberhaupt des römischen Millets aus dem Osmanischen Reich, hier befand sich auch die ständige Vertretung des konstantinopolitanischen Synodes, dem auch die christlich-orthodoxen Rumänen unterstanden. Diese Symbiose bedeutete aber nicht die Gräzisierung der Rumänen, sondern, im Gegenteil, die Assimilation der imigrierten Griechen, ein beständiges und besondere Ausmaße annehmendes Phänomen. Die Grundlage dafür war einerseits die Selbstverwaltung der rumänischen Fürstentümer, in denen sogar die Rechte der Muslimen besonders streng eingeschränkt waren, und andererseits die wachsende Funktion der konstantinopolitanischen Griechen als Mittler zwischen den Beziehungen der Rumänen mit der Pforte und als Vertreter einer profitgierigen Wirtschaft. Es ist bemerkenswert, wie viele Persönlichkeiten griechischer Abstammung sich wie Vertreter des rumänischen Nationalismus äußerten²⁴. Andererseits, wie weiterhin ersichtlich ist, wird der Fanarismus von denselben Griechen bekämpft, die im Namen des neuen griechischen Nationalismus westlicher Herkunft nach ihrer Wiedereingliederung in die zivilisierte Welt Europas strebten.

Die Osmanisierung des kaiserlich-byzantinischen ideologischen Musters. Der rumänische Byzantinismus des 16.–17. Jahrhunderts muß nicht verringert werden auf einen Entwurf der Wiederherstellung des Byzantinischen Reiches. Wenn es sich um das byzantinische politische Programm der rumänischen Fürsten handelt, darf man nicht vergessen, dass die byzantinisch-kaiserliche Ideologie keineswegs vollständig von ihnen vor oder nach 1659 angeeignet wurde oder hätte angeeignet werden können. Der Grund dazu wurde mit einer zu großen Leichtigkeit von den Geschichtsschreibern – aber nicht von Andrei Pippidi – außer Acht gelassen. Es handelt sich um die Tatsache, dass der einzige legitime und mögliche Kaiser für seine Untertanen, der einzige legitime Nachfolger mit dem Titel eines byzantinischen Basileus nach der Einnahme der Hauptstadt und das Einführen des Islamischen Reiches der osmanische Sultan

²⁴ Die Nachfolger von Andronic Cantacuzino werden Vertreter der einheimischen Gruppierung der Bojaren, und Ion Neculce ist der Verfasser einer berühmten Schmähchrift gegen die Griechen aus Konstantinopel, die rumänische Variante der Schmähchrift von Kekaumenos gegen die Vlahi (Walachen).

war, der Padischah von Konstantinopel²⁵. Weil sie in die osmanische politische Ordnung eingegliedert waren, hatten die Christen im Südosten Europas nicht die Möglichkeit, einen Berechtigungsschein für die Nachfolge als byzantinischer Kaiser zu erlangen oder ein geheimes Reich unter der Autorität eines rumänischen oder balkanischen Fürsten zu errichten.

Ausschließlich die unmittelbare militärische Erhebung eines balkanischen orthodoxen Zusammenschlusses oder die Teilnahme der orthodoxen Christen bei einem Kreuzzug der großen Weltmächte, angeführt vom Heiligen Stuhl, dem Haus Habsburg oder Rußland, hätte, im Erfolgsfall eines solchen mutigen Vorhabens, das Wiederaufleben des Byzantinischen Reiches unter der Autorität eines rumänischen oder balkanischen Kaisers möglich, aber nicht unbedingt wahrscheinlich gemacht. Aber weder die Habsburger, noch die Romanows hätten akzeptiert, dem möglichen « Basileus » in einem Topos der Unbeschreibbarkeit eine andere Stellung zu überlassen als jene eines vasalen Fürsten, bemächtigt mit dem Amt eines kaiserlichen Generals²⁶. Nach Michael dem Tapferen, dem man plausibel diese Art von

²⁵ Ich erlaube mir, mich hier auf einige Quellen zu beziehen, die ich bereits zitiert und kommentiert habe, siehe in N.-Ș. Tanașoca, « Din nou despre scrisoarea lui Manuil din Corint către Neagoe Basarab », in *Sfântul Voievod Neagoe Basarab – ctitor de biserici și cultură românească*, Bukarest, 2012, S. 368, n. 55 (verkürzt = *Din nou despre scrisoarea lui Manuil din Corint către Neagoe Basarab*): der christliche Autor Kritobulos von Imbros, *Din domnia lui Mahomed al II-lea. Anii 1451-1467*, Ausgabe von Vasile Grecu, (Scriptores Byzantini, IV), Bukarest, 1963 widmet seine Schrift: « Dem überaus großen, alleinigen Herrscher, Kaiser der Kaiser, dem Glücklichen, Siegreichen, Überwältigenden, Triumphierenden, Unbesiegbaren Mehmet, mit Gottes Willen Herrscher der Erde und des Meeres, Kritobulos der Inselbewohner, Diener deiner Diener » (Αὐτοκράτορι μεγίστω, βασιλεῖ βασιλέων Μεχμέτει, εὐτυχεῖ, νικητῇ, τροπαιοῦχῳ, θριαμβευτῇ, ἀηττήτῳ, κυρίῳ γῆς καὶ θαλάττης θεοῦ θελήματι, Κριτόβουλος νησιώτης, δοῦλος τῶν δούλων τῶν σῶν). Der rumänische Chronist Radu Popescu, *Istoria domnilor Țării Românești*, Einführung und kritischer Apparat von Constantin Grecescu, Bukarest, 1963, S. 6-7, legitimiert das Kaiserreich von Mehmet II. auch durch dessen Abstammung von den byzantinischen Kaisern: « Über den wir in jedwelcher Weise sagen können, dass die Türken rechtmäßig Konstantinopel beherrschen, weil sie ihnen seit Kaiser Comninus gehört ». Der protestantische Humanist Martin Crusius, *Turcograecia...*, S. 120: « εἶχε καὶ ὁ Σουλτάνος μεγάλην χαρὰν καὶ εὐφροσύνην, ἔσσοντας νὰ γένη τοιούτου γένους αὐθέντης καὶ βασιλέας » (« auch der Sultan fühlte große Freude und Zufriedenheit weil er der Herr und Kaiser eines solchen Volkes war », mit Hinweis auf die Griechen). Süleyman I. der Prächtige (1520-1566) nannte sich in einer Aufschrift von 1538 aus der Burg von Bender: « Ich bin der Diener Allahs, und als Herrscher der Welt bin ich Sultan... Ich bin der Schah von Bagdad und Irak, Cäsar von Rûm und Sultan Ägyptens... », gemäß M. Guboglu, *Paleografia și diplomatica turco-osmană*, Bukarest, 1958, S. 167, Faksimile 7. Siehe auch A. Pippidi, *Tradiția*, im Kap. *Despre sultan ca succesor al împăraților bizantini*, S. 107-114.

²⁶ Siehe V. Papacostea, *Istoria românilor de la 1677 înainte*, Univ.-Vorlesung, Bukarest, 1938-1939, in idem, *Civilizație*, S. 90: « Kaiser Leopold... gibt Nachricht, dass er Șerban Cantacuzino, 'seinem geliebten General und Woiewode', *plenam facultatem* übergeben hat, damit er unter den kaiserlichen Schutz tritt, gemeinsam mit den christlichen Legionen aus seiner Nachbarschaft » und Dergl., *a.a.O.*, S. 94-95: « Seit langem war der walachische Herr betrachtet als ein wahrer Anführer

Absichten und Eingeständnisse zutraute, hat nur Șerban Cantacuzino, dessen Name, wie bereits erwähnt worden ist, ein wahrhaftig politisches Programm darstellte, ernsthaftig den Gedanken einer Wiederherstellung des Reiches unter seiner Autorität gehegt, als Nachkomme einer kaiserlich-byzantinischen Familie, ohne sich dennoch darin einzulassen und zu versuchen, den Plan bis zum Ende praktisch umzusetzen²⁷.

Ihrerseits waren auch die orthodoxen Geistlichen nicht überaus überzeugt, dass es wirklich die Bestimmung der rumänischen Fürsten ist, das kaiserliche Erbe des Byzanz anzutreten. Patriarch Dositheos II. von Jerusalem (1669–1707), der sich lange Zeit in der Walachei aufgehalten hat und vertraulicher Berater von Șerban Cantacuzino und Constantin Brâncoveanu wurde, über den er voller Bewunderung im Vorwort der Bukarester Bibel (1688)

der Orthodoxen. Selbst Leopold gestand ihm diesen Titel und nannte ihn General der Christen, die sich erheben werden ». Die Behauptungen zum Vorhaben der Russen, den Kreuzzug von Șerban Cantacuzino zur byzantinischen Wiederherstellung zu unterstützen, sind, denke ich, Äußerungen eines Versuches um die Allianz von Șerban Vodă mit den Habsburgern zu verhindern, gemäß Dimitrie Cantemir, *Istoria creșterilor și a descresțierilor Curții othmannice*, Übersetzung von Dan Slușanschi, Bukarest, 2010, Bd. II, S. 180: « er hatte nichts anderes mehr im Herzen als gänzlich aus Europa die Tyrannei der Türken zu verjagen, die von den Deutschen bereits in große Schwierigkeiten gebracht waren. Mit dieser Aufgabe sendete er nicht nur seinen Bruder, Gheorghe Cantacuzino, als Bote zum Căsar der Deutschen, Leopold, nach Wien, sondern er ging ein sehr enges Bündnis ein mit den Zaren der Russen, Iwan V. und Peter I., durch die Vermittlung vom Onkel des Visiers Suleiman Pascha, der Archimandrit aus Bosnien, und er hatte das Versprechen erhalten, dass nach der Eroberung Konstantinopels, weil er selbst kaiserlicher Herkunft war, er zum *Caesar Graecum* ernannt wird »; Ion Neculce, *Opere. Letopisețul Țării Moldovei și O samă de cuvinte*, hrsg. von Gabriel Ștrempele, Bukarest, 1982, S. 295: « Sowohl sein Gedanke als auch seine Planung sah vor, dass er Kaiser in Konstantinopel sein wird »; Luigi Ferdinando Marsigli schrieb an den Kaiser Leopold I: « da un prete greco mi e stato comunicato il concerto del fu Serbano Voievoda di Valachia, col Czar di Moscovia per introdurlo all'imperio greco servendosi, dell mezzo di lei armi per facilitarlo » (*apud* Victor Papacostea, *a.a.O.*, S. 96); Dementie Tomin, Bevollmächtigter des Zaren, durch den athonitischen Arhimandrit Isaiah, der Bote von Șerban, nennt den Letzteren « Woiewode und Suveran aller orthodoxen Christen » und regt ihn an, dem Druck der Österreicher zu widerstehen und kein Unterwürfungsgelübde anzustellen (*apud* Virgil Zaborovschi, *Istoria politice externe a celor trei principate, Țara Românească, Transilvania și Moldova, de la asediul Vienei (1683) până la moartea lui Șerban Cantacuzino și suirea pe tron a lui Constantin Brâncoveanu (1688)*, Bukarest, 1925, zitiert von Victor Papacostea, *a.a.O.*, S. 95). Siehe auch A. Pippidi, *Tradiția*, S. 324.

²⁷ Gemäß V. Papacostea, *Istoria românilor de la 1677 înainte*, Univ.-Vorlesung, Bukarest, 1938-1939, in idem, *Civilizație*, S. 457-458: « Ich habe auch zuvor meine Überzeugung geäußert, dass die politische Handlung von Șerban Cantacuzino mit Ausdauer zwei Ideale verfolgt. Eines davon ist minimal und unmittelbar: die Stärkung des walachischen Staates durch die Versicherung der Unabhängigkeit und seiner territorialen Integrität; das andere ist noch weit entfernt und großartig – in Verbindung zum allgemeinen Unternehmen der Christen gegen den Islam – und hätte ihn, auf der Welle einer großen balkanischen Bewegung, zum Thron seiner Vorfahren gebracht, in das freie Byzanz. Er hat in beides geglaubt und dafür systematisch gearbeitet. Doch hatte er einen Sinn für die Wirklichkeit, das nötige Denkvermögen und die Umsicht, um das Land durch einen Fehler den Gefahren auszusetzen, und sich selbst dem Spott der Nachwelt ».

spricht, war sich dem Ausmaß dieser Handlung bewußt. Geleitet vom guten Menschenverstand bemerkte er, als heimlicher Anhänger des Gedankens eines anti-osmanischen Kreuzzugs, über Mihnea III.: « *er glaubte die Osmanen zu besiegen und ihr Reich zu zerstören, der Verrückte, und dort Kaiser zu werden* »²⁸.

Obwohl diese Bemerkung nur der Ausdruck der geringen Wertschätzung des Patriarchen für den besagten Woiwoden ist, kann man nicht außer Sicht lassen, dass die Geistlichen auch andere Formen der Missbilligung, der Widersetzung oder sogar der kanonischen Verurteilung bezüglich der unterschiedlichen Bestrebung, Haltung und Handlung rumänischer Fürsten entgegenbrachten, auch wenn es sich um im höchsten Maße geschätzte Herrscher wie z.B. Constantin Brâncoveanu handelte.

In diesem Sinn verbietet der Ökumenische Patriarch Kallinikos II, gemeinsam mit dem ständigen Synod, am 28. November 1700, mit sarkastischen Worten das Ansuchen des Fürsten Constantin Brâncoveanu zum Druck einer Übersetzung ins volkseigene Griechisch der Kommentare zur Heiligen Schrift des Heiligen Theophylakt von Ohrid²⁹. Nachdem der Eifer von Constantin Brâncoveanu gerühmt wird, weil er « *auf Deine fürstliche Kosten und mit Deiner fürstlichen Fürsorge Bücher in besondere Sprachen, zur Hilfe unseres unglücklichen Volkes und zum Nutzen der christlichen Gemeinde, was eine göttliche Tat voller Lob und Glück ist* »³⁰ drucken will, meint der Patriarch, indem er sich auf den synodalen Beschluß stützt, dass es nicht empfehlenswert ist, in das vom Volk gesprochene Griechisch Feinsinnigkeiten und theologische Kontroversen zu übersetzen, die vom einfachen Volk nicht verstanden werden können. Ihnen sollten an erster Stelle Lehrtexte angeboten werden und nicht kommentierte oder polemische Texte, und zwar Texte, die hauptsächlich die Empfindsamkeit ansprechen, wie z.B. die Sammlung der Heiligenleben, die Loblieder und nicht gelehrte Gedanken, die, falls nicht richtig verstanden, Verwirrung und Unordnung unter den Gläubigen hervorrufen können. « *Alles ist nicht für alle, erlauchter Herr* » (Ὅλα δὲν εἶναι διὰ ὅλους), meint Kallinikos II. und plädiert für das Beibehalten des klassischen Griechisch im Gebrauch der Gelehrten. Bei der Lektüre seiner Bemerkungen kann man das Gefühl haben, dass der Ökumenische Patriarch sich sogar gänzlich der Übersetzung der Bibel

²⁸ *Ιστορία περὶ τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις πατριαρχευσάντων*, Bukarest, 1715, S. 1205, siehe in A. Pippidi, *Tradiția*, S. 312, n. 377, wo jedoch die Wahrheit der Bestrebung von Mihnea III. bestreitet wird.

²⁹ Der griechische Text, zusammen mit der rumänischen Übersetzung, in E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, XIV, *Documente grecești publicate de N. Iorga, 1320-1716*, Bukarest, 1915, CCCXCI, S. 329-332.

³⁰ Im originalen Wortlaut: « ἐφροντίσατε νὰ τυπωθοῦν διὰ τῆς αὐθεντικῆς σας ἐξοδεύσεως καὶ ἐπιμελείας διαφόρων γλωσσῶν βιβλία, εἰς βοήθειαν τοῦ δυστυχοῦς γένους ἡμῶν καὶ κοινὴν ὠφέλειαν τῶν χριστιανῶν, τὸ ὁποῖον εἶναι ἔργον θεῖον, καὶ ἐπαινετόν, καὶ ἀξιομακάριστον ».

ins Rumänische widersetzt: « *Und man sieht in einigen Auszügen des alten Kyrillos³¹, dass, als sie es für gelegen empfanden, die Heilige Schrift zu übersetzen, haben es die Flamen³² in der volkseigenen Sprache getan und die Bücher wurden her gebracht und an viele verteilt, aber die Kirche hat sie abgewiesen und man hat alles hingeworfen. Aus diesem Grunde haben wir uns gedacht, die Verehrung für die Heilige Schrift zu erhalten, denn, ändert man ihren Sinn, wird sie zum aller Spott und ohne jedwelche Freude und von der Kirche verworfen; vor allem denn, sagen wir zum Spaße, würd jemand uns sagen: und ihr gründet Schulen und bemühet euch das Barbarische zu lehren und es zu Gräzisieren, und dann, im Gegenteil, strengt ihr euch an die Gräzität ins Barbarische zu bringen und den Weisen unweise zu machen?* »³³.

Die Anrufung des kaiserlichen Paradigmas in den Lobreden, die von griechischen Gelehrten den rumänischen Fürsten erbracht werden, ist im besten Fall nur eine Form der Anerkennung der eigenen Autokratie in einer traditionellen byzantinischen Weise innerhalb der Grenzen ihrer eigenen Woiwodate, und im schlimmsten Fall nur einfache Schmeichlerei, um öffentliche Fördermittel zu erhalten³⁴. Jedenfalls wird die byzantinische Doktrin angenommen und den örtlichen Verhältnissen angepaßt. Vielsagend in diesem Sinn war, im 16. Jahrhundert, die Art und Weise in der Manuel von Korinth, der große Rhetor der Ökumenischen Patriarchie, sich im kleinen theologischen Traktat über die Unterschiede zwischen der Orthodoxie und dem Katholizismus an Neagoe Basarab wendete, den er ihm auch widmet, indem er ihn mit der fürstlichen, aber auch kaiserlichen Anrede « *hoheitlicher und erlauchter Herr, großer Woiwode und Basileus und Alleinherrscher der gesamten Walahei* »³⁵

³¹ Andeutung an Kyrillos Loukaris (1570-1638).

³² Kalviner aus Holland.

³³ Im originalen Wortlaut: « Καὶ φαίνεται εἰς κάποια κεφάλαια τοῦ γέροντος Κυρίλλου, ὅπου ὥσάν νὰ ἔστεργεν ἐκεῖνοις νὰ μεταγλωττισθῇ ἡ Ἁγία Γραφή, καὶ τὴν ἐμεταγλώττισαν οἱ Φιαμέγκοι εἰς τὴν περὶ φράσιν, καὶ ἦλθαν τὰ βιβλία ἐδῶ, καὶ ἐμοιράσθησαν εἰς πολλοὺς, ἀλλὰ ἡ Ἐκκλησία τὰ ἀπέτρεψε, καὶ ἔμειναν ἄπρακτα. Διὰ τοῦτο διενεώθημεν νὰ φυλάξωμεν τὸ σέβας τῆς Γραφῆς, διὰτὶ περὶ εὐοντές τὴν, γίνεται εὐκαταφρόνητον τὸ πρᾶγμα, καὶ ἄχαρι, καὶ ἀπὸ τὴν Ἐκκλησίαν ἀπηγορευμένον· μάλιστα, χαριεντιζόμενοι, νὰ εἰποῦμεν, ἦθελε μᾶς εἰπεῖ κανεὶς· καὶ ἐσεῖς κάμνετε σχολία, καὶ σπεύδετε νὰ σοφίσετε τὸν βαρβαρισμὸν καὶ νὰ τὸν ἐξελληνίσῃτε, ἔπειτα, ἐξ ἐναντίας, ἀγωνίζεσθε νὰ βαρβαρίσῃτε τὸν ἑλληνισμόν, καὶ νὰ κάμετε τὸ σοφὸν ἄσοφον; ».

³⁴ Wie verhältnismäßig diese Lobpreisungen sind, geht aus der unverschämten Weise hervor, so N. Iorga, in der Paulus von Aleppo vor Bogdan Chmelnyzkyj die Verdienste der rumänischen Fürsten unterschätzt, die er aber kurz davor geschmeichelt hatte: « Wo sind eure Augen, oh, Fürsten der Moldau und der Walachei? Wo ist euer Hochmut? Jeder von euch ist unbedeutender als der letzte Oberst im Heer eines Feldherrn », siehe A. Pippidi, *Tradiția*, S. 149.

³⁵ Τῷ πανυψηλωτάτῳ καὶ λαμπρωτάτῳ αὐθέντῃ Ἰωάννῃ Νεγγόε μεγάλῳ βοεβόδα καὶ βασιλεῖ καὶ αὐτοκράτορι πάσης Οὐγγροβλαχίας; Πανυψηλότατε, ἐκλαμπρότατε, εὐσεβέστατε, καὶ ὀρθοδοξότατε αὐθέντῃ Ἰωάννῃ Νεγγόε μεγάλῳ βοεβόδα καὶ βασιλεῦ καὶ αὐτοκράτορ πάσης μεγάλῃς Οὐγγροβλαχίας. Siehe N.-Ș. Tanașoca, « Din nou despre scrisoarea lui Manuil din Corint către Neagoe Basarab » und « Deux opuscules de Manuel de Corinthe sur les divergences entre

anspricht. Genauso grüßt Patriarch Joanikije von Antiochien 1648 den Fürsten Vasile Lupu « *wie einen überaus ehrfurchtsvollen Herrn, der den Platz hält und das Antlitz hat eines überaus orthodoxen und heiligen Basileus* »³⁶.

Nicht anders verlief es, *mutatis mutandis*, im letzten Jahrhundert des Bestehens des Byzantinischen Reichs selbst, zur Zeit der letzten Nachfolger der Familie Paleologou und der ersten Basaraben und Muschatiner. Auch nicht zu jener Zeit, im Gegenteil zu den bulgarischen und serbischen Zaren, haben die rumänischen Fürsten jemals danach gestrebt, einen Zusammenschluss einzugehen, geschweige denn sich an die Stelle eines konstantinopolitanischen Basileus zu stellen. Sie haben die kaiserlich-byzantinische Ideologie angenommen und angepaßt, daraus die erforderlichen Elemente ausgewählt, die nötig waren für die doktrinären Grundlagen der fürstlichen Autorität, sie behaupteten für sich die göttliche Herkunft ihrer absoluten Macht und eigneten sich den ethischen Code der byzantinischen Kaiser an. Ihrem Hof gaben sie die Pracht und Feierlichkeit des Zeremonials, ein byzantinisches Äußeres, sie förderten einen Stil byzantinischen Einflusses in Kultur und Kunst, der eher durch die bulgarischen und serbischen Präzedenzfälle vermittelt wurde, sie beschützten den orthodoxen Glauben und unterstützten durch liberale Handlungen die morgenländische Kirche. Um es kurz zu fassen: sie haben einen lokalen, nationalen, hauptsächlich abwehrenden, überlebensnotwendigen und auf keinen Fall kampffreudigen « Byzantinismus » praktiziert³⁷.

l'Église orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique romaine: l'Épître adressée à Neagoe Basarab et l'Apologie à l'intention du frère prêcheur Franciscus », RESEE, LI, 2013, S. 104-145.

³⁶ « ὡς αὐθεντίας εὐσεβεστάτος, ὡς τόπον καὶ τύπον ἐπέξων τῶν ὀρθοδοξοτάτων καὶ ἁγίων βασιλέων », *apud* P.Ș. Năsturel, « Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains », *Byzantina*, 5, 1973, S. 413. Siehe N.-Ș. Tanașoca, « L'image byzantine des Roumains », RESEE, XXXIV, 3-4, 1996, S. 255-263, und A. Pippidi, *Tradiția*, S. 297.

³⁷ Die offiziellen Anredeformen der walachischen und moldauischen Fürsten, wie sie vom einzig erhaltenen byzantinischen Kanzleimanual empfohlen werden, das sich im 14.-15. Jahrhundert beim Patriarchensitz in Konstantinopel sich in Verwendung befindliche epistolische Handbuch, herausgegeben und kommentiert von J. Darrouzès, « Ekthesis néa, Manuel des pittakia du XIV^e s. », REB, 27, 1969, waren: εἰς τὸν βοῖβόδα Οὐγγροβλαχίας τὸν Μύρτζα: « Ὑψηλότετε, ἀνδρικώτατε μέγα βοῖβόδα πάσης Οὐγγροβλαχίας, συνετώτατε, ἐν Κυρίῳ ὑπερήδιστε καὶ περιπόθητε κύριε καὶ υἱέ τῆς ἡμῶν μετριότητος. » Εἰς αὐτὸν ὁ πατριάρχης εὐγένειαν, οἱ δὲ λοιποὶ αὐθεντίαν γράφουσιν (=an den Woiwoden der Walachei Mircea: « Erhabener, tapferster allmächtiger Woiwode der gesamten Walachei, du Gelehrter, vor Gott voll Wohlgefallen erweckender und wohlbegehrter Herr und Sohn unserer Demut ». Der Patriarch spricht ihn mit einer noblen Anrede an, während alle anderen ihn <eure> Hoheit nennen). Εἰς βοῖβόδα: « Ὑψηλότετε, ἐκλαμπρότατε μέγα βοῖβόδα πάσης Μολδοβλαχίας Ἰω. Στέφανε βοῖβόδα: εὐχομαι τῷ Θεῷ ἵνα παρέχῃ τῇ ὑψηλοτάτῃ σου αὐθεντία χρόνους μακροὺς, ὑγίαν καθαρὰν τε καὶ ἄλυσον καὶ ἄλλο πᾶν ἀγαθὸν ὁμοῦ καὶ σωτήριον. » Ἐν τῷ τέλει: « καὶ πολλοὶ οἱ χρόνοι σου. » (= an den Woiwoden: « Erhabener, erlauchter allmächtiger Woiwode der gesamten Moldau. Io, Ștefan Woiwode. Ich bitte Gott er gäbe deiner mächtigen Herrschaft viele Jahre, vollkommene Gesundheit und Sorglosigkeit und alles gleichzeitig Erlösung bringende Gute ») (a.a.O., S. 61-62).

Es ist wahrhaftig nicht weniger wahr, dass die rumänischen Fürsten des 16.–17. Jahrhunderts einige Attribute und Funktionen des Basilius übernahmen, um sie zum Vorteil der gesamten morgenländischen Christenheit zu verwenden, so dass das byzantinische Erscheinungsbild der rumänischen Herrschaft, Gesellschaft und Zivilisation immer prägnanter wurde. Die rumänischen Fürsten machten sich zu den allgemeinen Beschützern der Orthodoxie, wie im Fall des Fürsten Vasile Lupu riefen sie Synode zur Verteidigung des orthodoxen Glaubens auf und führten dabei den Vorsitz³⁸. Andere hingegen, wie Constantin Brâncoveanu, bekämpften energisch die Propaganda der mit Rom unierten Kirche und begünstigten hingegen die Orthodoxie, sie unterstützten das Mönchtum finanziell, geistig und kulturell in umfangreichem Maße, sie überschütteten mit Schenkungen alle Klöster vom Heiligen Berg Athos, aus dem Nahen und Mittleren Osten und beschützten sie. Es wurden Druckereien gegründet – wobei Constantin Brâncoveanu paradigmatisch in dieser Hinsicht ist – wo man für allerorts, wo sie Verwendung fanden, Bücher in Griechisch, Slawisch, Arabisch, Georgisch gedruckt wurden. Viele davon sind übersetzt und den Fürsten von den morgenländischen christlichen Gelehrten, die in den rumänischen Fürstentümern Unterkunft gefunden hatten, gewidmet worden. Die rumänischen Fürsten begründeten, genauso wie der bereits genannte Woiwode, reiche und nützliche Bibliotheken zum geistigen und sogar wissenschaftlichen Nutzen. Sie gründeten und unterhielten Schulen, gebaut nach dem kulturbedürftigen byzantinischen Muster, und an ihren Fürstenhöfen entfaltete sich eine höfische Kultur und Zivilisation byzantinischer Herkunft, die bestimmte zeremonielle Muster und Angewohnheiten, literarische Gattungen byzantinischer Hofkultur, eine bestimmte Rhetorik und sogar eine gewisse griechisch-rumänische Zweisprachigkeit, oder eher eine griechisch-slawisch-rumänische Dreisprachigkeit erzeugten.

Man muß trotzdem nicht die Tatsache außer Acht lassen, dass nach der Eroberung Konstantinopels und die Unterwerfung der rumänischen Fürstentümer vor dem Osmanischen Reich, diese Gesamtheit von byzantinischen Ähnlichkeiten in der rumänischen Zivilisation immer prägendere orientalisch-türkische Verzerrungen erhält. Wenn in früheren Zeiten die rumänischen Fürstentümer das byzantinische Muster aus der bulgarischen oder serbischen Verarbeitung übernommen haben, um es ihren eigenen Bedürfnissen anzupassen, waren sie jetzt verpflichtet, dasselbe Muster in türkischer Ver-

³⁸ Über den « Jassyer Synod » von 1642 siehe M. Păcurariu, *Istoria Bisericii Ortodoxe Române*, Bd. 2, Bukarest, 1981, S. 31-45, mit der Bibliografie zum Thema. Al. Elian, « Contribuția grecească la 'Mărturisirea ortodoxă' », *Balkanica*, V, 1, 1942, S. 80-137 suggeriert, dass es sich dabei eher um eine panorthodoxe theologische Konferenz gehandelt hat, als um einen Synod an und für sich.

arbeitung anzupassen, verbreitet vom Osmanischen Reich, das Nicolae Iorga als « *Byzance après Byzance* »³⁹ bezeichnete.

Byzantinische Tradition und osmanische Synthese. Die Anerkennung der walachischen Fürsten als « bedeutende Stifter des Heiligen Berges », so aufwendig sich die kaiserlichen Wesensmerkmale auch anhören mögen, mit denen sie die Begünstigten belohnten, ist nur anscheinend und teilweise ein kaiserliches Attribut der byzantinischen Tradition. Nicoară Beldiceanu bewies, dass die Sultane, als Nachfolger des byzantinischen Basileus, die rumänischen Fürsten mit *Mütevelli* gleichsetzten, wie die Treuhänder der Eigentümer hießen, die religiösen Stiftungen bestimmt waren (*Wakf*). Ihnen vertraute man auch die Verwaltung aller Güter der christlichen Klöster am Heiligen Berg Athos an und sie waren vor dem osmanischen Finanzamt verantwortlich für die Entrichtung der klösterlichen Steuern. Durch die türkische institutionelle Form und in ihrem Geist haben die rumänischen Fürsten zweifellos Verpflichtungen der ehemaligen byzantinischen Kaiser gegenüber der christlich-orthodoxen Gemeinschaft übernommen, die jetzt dem Osmanischen Reich unterworfen ist, für sie selbst bedeutete das aber keinesfalls ein kaiserliches Privileg⁴⁰. Nur in diesem Sinn war selbst Neagoe Basarab, vor mehr als einem Jahrhundert vor Constantin Brâncoveanu, genau wie die byzantinischen Kaiser ein « *großer Stifter für den gesamten Heiligen Berg Athos* »⁴¹. Es handelt sich somit um die Übernahme einer Verpflichtung gegenüber der osmanischen Staatskasse und nicht der Erhalt eines kaiserlichen Privilegs, der eventuelle Ansprüche zur kaiserlich-byzantinischen Nachfolge rechtfertigen konnte, die ausschließlich dem Sultan zukam.

In diesem Sinn ist schon die Investitur der rumänischen Fürsten während der Turkokratie ausschlaggebend. Nach der Unterwerfung der rumänischen Fürstentümer wird der Fürst vom Land, und zwar von den Bojaren, gewählt, anerkannt und vom Metropoliten gesegnet, aber erst durch seine Bestätigung durch den Kaiser, also den Sultan, erhält er endgültig den Titel. Anfänglich überbrachten ihm Entsendete des Sultans die Investitur, später fand diese innerhalb eines pflichtgemäßen Besuchs des Fürsten bei der Pforte statt. Der gesamte Prozessverlauf der « Krönung », mit seinen zeremoniellen, politischen und kirchlichen Etappen, die in den rumänischen Fürstentümern und in Stambul

³⁹ N. Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'« Histoire de la vie byzantine »*, Bucarest, 1935.

⁴⁰ N. Beldiceanu, « En marge d'une recherche concernant les relations roumano-athonites », *Byzantion*, L, 1980, 2, S. 621-622, *apud* P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, S. 331 f. Die Fürsten der Walachei hatten die Pflicht, Gewährleistungen gegenüber der osmanischen Autorität zu erbringen bezüglich der Begleichung der Steuerbelastung athonitischer Klöster für ihre abgabepflichtigen Waren, die sie durch Steuerhinterziehung umgangen hatten.

⁴¹ *Viața Sfântului Nifon*, hrsg. T. Simedrea, Bucarest, 1937, S. 30, siehe P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains*, S. 297 ff. Siehe auch: N.-Ș. Tanașoca, « Din nou despre scrisoarea lui Manuil din Corint către Neagoe Basarab », S. 36, n. 57 und 58.

stattgefunden hat, ist eine Synthese in osmanischer Manier, bestehend aus traditionellen rumänischen Elementen, verknüpft mit kaiserlich-byzantinischen Elementen weltlicher und kirchlicher Natur und sehr vielen exotischen türkischen Elementen. Dasselbe kann man auch über die Abzeichen der fürstlichen Macht sagen, über die zeremonielle Kleidung, die Heraldik und über alle anderen symbolischen Materialisierungen der fürstlichen Ideologie. Die Investitur des Fürsten, gemeinsam mit seinem Auftritt und das Leben am Hofe, das Mobiliar, die Paraden und Zeremonien, sportliche Wettbewerbe und Vorstellungen, Gaukler und Narren, Musik, offiziellen Empfänge, Gestaltung des Militärs, Gestaltung und Verwaltung des Rechtswesens, Gestaltung und Handlung der Finanzverwaltung, Ernährung, Kleidung, Frisurenmode usw., die Gesamtheit dieser Elemente beeinflussten immer stärker den Eingliederungsprozess der rumänischen Fürstentümer ins osmanische System. Sie sind ausführlich und suggestiv vorgestellt von Lazăr Șăineanu in seiner grundlegenden Schrift bezüglich des orientalischen Einflusses auf die rumänische Sprache und Kultur⁴².

Die Unterordnung der rumänischen Woiwoden vor den Sultanen nach der Unterwerfung ihrer Fürstentümer ist treffend hervorgehoben durch die osmanischen Formen und Formeln im Hofzeremoniell, die in die gegenseitigen Beziehungen aufgenommen wurden. Einst hat Aurel Decei, in diesem Sinne, zum ersten Mal mehrere bis dahin unveröffentlichte türkische Dokumente vorgestellt, die sich auf die Verhältnisse der beiden rumänischen Fürsten mit kaiserlichem Aussehen, Vasile Lupu und Matei Basarab, zur Hohen Pforte⁴³ beziehen. Es handelt sich um an die Pforte gesendete Texte, die im Türkischen entweder in Iași oder in Târgoviște von den Sekretären für Türkisch der beiden Woiwoden in ihrem oder im Namen rumänischer Bojaren verfaßt wurden. Schon ihr Inhalt wirft ein Licht auf die strikte Abhängigkeit der Woiwoden vom osmanischen Suzerän sogar in familiären Angelegenheiten. Der Fürst Vasile Lupu, zum Beispiel, erbittet vom Sultan die Zustimmung zur Heirat seiner Tochter, Prinzessin Maria, mit dem lituanischen Fürsten Janusz Radziwiłł, eine für alle drei Woiwoden festgelegte Anforderung, die jetzt « *Diener des Sultans* »

⁴² L. Șăineanu, *Influența orientală asupra limbii și culturii române*, I, Bukarest, 1900, 1. Abteilung: Politik, S. CXXXIII-CXCVI, 2. Abteilung: Gesellschaft, S. CXCVII-CCXXVI. Siehe auch: D. Simonescu, *Literatura românească de ceremonial. Condica lui Gheorgachi, 1762*, Bukarest, 1939, enthält die gesamte Literatur zum Zeremoniell und zum Umlauf des Zeremoniells im rumänischen Raum vor dem Erscheinen dieses Kodex. Eine besondere Stellung nehmen die Schriften von Dimitrie Cantemir ein (*Beschreibung der Moldau und Geschichte des osmanischen Reichs nach seinem Anwachs und Abnehmen*), vor allem wegen den lehrreichen Andeutungen bezüglich der osmanischen Elemente des diplomatischen Protokolls. Dan Simionescu zeigt ausführlich den Umlauf der byzantinischen Bücher zum Hofzeremoniell – vor allem das Traktat von Pseudo-Kodinos über die Ämter der hohen Beamten im Byzantinischen Reich.

⁴³ A. Decei, « *Relațiile lui Vasile Lupu și Matei Basarab cu Poarta în lumina unor documente turcești inedite* », AIIAC, XV, 1972, S. 49-84.

sind: der Fürst der Moldau, der Walachei und Siebenbürgens⁴⁴. Bestürzend sind jedoch vor allem die Anredeformeln des Sultans. « *Gott der vielgelobte und verherrlichte möge das Leben und die Macht und den Ruhm und die Thronbesteigung Eurer Hoheit, dem würdevollen und überwältigenden Padischah auf der ganzen Erde, groß werden lassen und Eure noble und glückliche Hoheit und mein Sultan soll sich nicht entfernen und den Schatten seiner Gnade nicht von diesem Diener und den anderen Dienern Allahs beheben. Lang lebe mein glücklicher und gnädiger Sultan* », schreibt dem Sultan Ibrahim I. (1640–1648) « *der Diener Lupul Woiewode der Moldau heutzutage* », auf dessen Siegel noch die türkische Inschrift zu lesen ist « *Lupul Woiewode des Grenzlandes Moldau, Diener der Erde betreten von den Füßen des Hauses Osman* »⁴⁵. Was nun Matei Basarab betrifft, « *der Diener Matei, Woiewode der Walachei heutzutage* », so beginnt er folgendermaßen die Klage an den Sultan Murad IV. (1623–1640) bezüglich auf die Feindseligkeit von Vasile Lupu ihm gegenüber: « *Nachdem ich die Urkunde meiner Unterwerfung unterzeichnet habe, falle ich mit dem Gesicht auf die mit Euren Füßen gesegnete Erde Eurer ruhmhaften Hoheit, des gelobten und noblen und gnädigen und mein Sultan, der Bericht des nicht vorhandenen Dieners lautet wie folgt...* »⁴⁶. Obwohl es nur einfache protokollarisch festgelegte Formeln sind, ähnlich wie jene in der Beziehung zum Patriarchensitz, handelt es sich dann hier um den Stil von kryptischen βασιλεῖς, mögliche Wiederhersteller des christlichen Reiches?

Constantin Brâncoveanu mußte sich selbst, in seiner Art, an diesen demütigenden osmanisierten Byzantinismus anpassen, der auch als dementsprechend empfunden wurde. Radu Greceanu bemerkt, dass am 13. April 1699 « *sich gnädig gezeigt hat sich der mächtige Kaiser für die vielen Dienste die seine Hoheit Fürst Constantin ihm treu zur Zeit des Krieges erbracht hat, indem man ihm geschenkt hat den Hatischerif, damit er die Erde dieses Landes so lange beherrscht, wieviel Tage er wird haben. Welchen Hatischerif ihm die weiter oben genannten Bojaren gebracht, gemeinsam mit Osman Agha dem Gesandten, mit viel und schöner Gefolgschaft seine Hoheit Fürst Constantin ihm vorausgeeilt gekommen ist bei den Rebstöcken am Hügel, wie es die Gewohnheit ist, traf er ihn und, mit dem Türken an seiner Seite brachte er ihn bis zu seinem Stuhl im Diwan. Und wie er so angekommen war, las man zuerst den Hatischerif, anschließend den Investiturferman, mit einem Kaftan kleideten sie Seine Hoheit Fürst Constantin ein, indem sie auch 24 Bojaren mit Kaftanen einkleideten. Und danach schossen die Kanonen und Flinten, wie die Gewohnheit ist, und der Türke wurde eingekleidet mit dem Mantel genannt Ferace der hatte einen Zobelkragen und danach brachten sie ihn zum Hausherrn. Anschließend kleideten sie mit dem Mantel genannt Ferace der hatte*

⁴⁴ *Ebda.*, I, S. 62–64.

⁴⁵ *Ebda.*, S. 64 und S. 50.

⁴⁶ *Ebda.*, S. 66.

einen Zobelkragen auch den Efendi Jasidschi weil er den Hatischerif gelesen. Und dieser Agha war hergekommen am April der 13. des Jahres 7207 »⁴⁷. Und die Chronik, genannt « Anonimul brâncovenesc », berichtet wie der Woiwode den Sultan an der Donau während des Krieges gegen die Österreicher grüßen mußte: « Als er sich im Bojarenhaus aufhielt und die Krieger die Ehrengarde aufstellte, weil der Kaiser zu den Zelten ritt, mußte der Fürst absatteln und knien und wenn der Kaiser vorbeikam senkte er den Kopf zu Boden. So hatten ihn die Berater des Kaisers gelehrt, und die Leute des Fürsten saßen weiterhin hoch am Pferd, dann aber stieg auch der Fürst in den Sattel und folgte ihm ins Zelt »⁴⁸.

Unmittelbar nach der Kundgabe und Investitur von Constantin Brâncoveanu als Fürst der Walachei folgte keine Reise nach Istanbul. Bei der heimatlichen Zeremonie waren zugegen der Patriarch Dionysius IV. Muselimes von Konstantinopel und der walachische Metropolit Theodosius, während ein Kapudsch-Baschi, genannt Ahmet Aga, ihn mit einem Kaftan im Namen des Sultans bekleidete. Trotzdem wurde dem Woiwoden 1703 vom Sultan Ahmed III. befohlen, er möge nach Adrianopel kommen « um den Saum des kaiserlichen Gewandes zu küssen, weil er, seitdem der heilige Gott sich seiner erbarmt hat mit der Herrschaft und dem Eigentume dieses Landes, wie ein Nachfolger der Vorväter seiner Hoheit, noch nie zur mächtigen Pforte gekommen war (denn mit der Herrschaft alleinig hat ihn die göttliche Vorsehung gekrönt, und nicht durch seiner eigenen Taten oder durch Zahlung mit viel Geld, sondern aus einzig Gottes Wille und aus Gottes Eingebung stellte das niedere Volk, das ganze Land, alle Bojaren sich mit Fürbitten an und ohne eurer Hoheit Wille haben sie ihn ans Joch gebunden und über dieses rechtsgläubige Volk zu walten als Herr und Herrscher, wie man es bereits zu Beginne der Chronik lesen kann). Und wie die Bojaren es gewußt, nicht viele Tage waren vergangen bis, am 26. April, der Agha ward gekommen mit dem Ferman, um den Herrn zu Trone zu heben, ein kleinrangig Mann der sich nennet des Herrschers Imrachor, der dem Herrn befiehlt sich zu bereiten, um zur Pforte zu reisen und den Saum des kaiserlichen Gewandes zu küssen », was letztendlich auch passiert ist⁴⁹.

Dieses war der Stand der Dinge und deshalb, mit Ausnahme einiger, die wirklich den konstantinopolitanischen Thron beehrten, kann man über keinen der Fürsten der rumänischen Fürstentümer im 16.–17. Jahrhundert sagen, er wäre mehr oder weniger « byzantinisch » gewesen als jeder andere bezüglich der

⁴⁷ Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu voievod (1688-1714)*, Einführendes Studium und kritische Ausgabe von A. Ilieș, Bukarest, 1970, S. 126.

⁴⁸ *Istoria Țării Românești de la octombrie 1688 până la martie 1717*, herausgegeben von C. Grecescu, Bukarest, 1959, S. 69.

⁴⁹ Radu Greceanu, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brâncoveanu voievod (1688-1714)*, S. 218.

Größe seiner wahren Macht⁵⁰. Im Gegensatz zu seinem Onkel Șerban Cantacuzino hat Constantin Brâncoveanu keineswegs die Wiederherstellung des byzantinischen Reiches zu seinem Vorteil angestrebt, obwohl auch durch seine Adern das kaiserliche Blut der Cantacuzinos floss und alle seine Waffen mit dem byzantinischen Doppeladler vermerkt waren. Er jedoch sah sich vor allem an als Nachkomme einheimischer Vorfahren, der Basaraben, deren Name er annimmt. Würde man die weiter oben zitierten Worte bezüglich des bereits vom Namen der Cantacuziner angedeuteten politischen Programms umschreiben, wäre meine Meinung, dass einschließlich der Name der Basaraben ein einheimisches, nicht so ehrgeiziges politisches Programm andeutet.

Im Gegenteil, durch die von ihm getroffenen Schutzvorrichtungen der orthodoxen Kultur in griechischer Sprache, aber auch im Rumänischen, Slawischen, Arabischen oder Georgischen im gesamten Raum der morgenländischen Christenheit ist Constantin Brâncoveanu, der « Fürst der Kultur », gemäß der Bemerkung von Nicolae Iorga, in Wirklichkeit der « byzantinischste » der rumänischen Fürsten. Er hat nie den Thron von Konstantinopel angestrebt, sondern er hat sich dafür entschieden, das kulturelle Konstantinopel nach Bukarest zu übersiedeln. Durch das Aufblühen der orthodoxen Kultur in griechischer Sprache wurde Bukarest zurzeit von Constantin Brâncoveanu zu einem « neuen Byzanz ». Durch die intensive Pflege des Klassizismus nach dem Vorbild der griechisch-römischen Antike im Kunststil, der seinen Namen trägt, wird Bukarest nach einer Weile sogar « das neue Athen »⁵¹ genannt.

Griechentum, Rumänität und Fanariotismus. Die Herrschaftszeit von Constantin Brâncoveanu und Dimitrie Cantemir markiert zweifellos den Höhepunkt des griechischen Einflusses in der rumänischen Kultur und Zivilisation. Dieses ist jedoch kein ausreichender Grund, um sie als erste Fanarioten zu bezeichnen. Der Fanariotismus muss nicht mit dem Griechentum

⁵⁰ Über den Rechtsstatus der rumänischen Fürstentümer und ihrer Woiwoden in osmanischer Auffassung siehe nun die ausgezeichneten Schriften, gründlich erforscht und treffend hervorgehoben in: M. Maxim, *O istorie a relațiilor româno-otomane cu documente noi din arhivele turcești*, Bd. 1, Brăila, 2012 und Bd. 2: *De la Mihai Viteazul la fanarioți (1601-1711/1716)*, Brăila, 2013. Ich zitiere aus dem 2. Band, S. 54-55: « Zwischen 1530/40 und bis 1878 (Berliner Kongress), hatten die rumänischen Fürstentümer einen tributpflichtigen Abhängigkeitsstatus gegenüber der Pforte ». Mihai Maxim zeigt, dass der tributpflichtige Abhängigkeitsstatus, ursprünglich vom Osmanischen Reich mit den rumänischen Fürsten durch die sogenannten « Kapitulationen » vereinbart, oftmals in der genannten Zeit durch verschiedene Formen osmanischen Missbrauchs beeinträchtigt wurde, wobei die äußerste Form die Fanariotenzeit war, oder sie wechselte ab mit Formen eines Schutz gewährenden türkisch-russischen oder türkisch-europäischen Kondominiums. Diese Rechtsbestimmungen für Schutzbefohlene (im islamischen Recht *'ahd ad-dhimma*) waren gleichgesetzt zum russischen Protektorat durch den Frieden von Adrianopel (1829) und mit dem gemeinsamen Protektorat der Großmächte festgelegt durch den Dritten Pariser Frieden (1856).

⁵¹ Siehe V. Papacostea, *Civilizație*, S. 300.

verwechselt werden, obwohl er nicht nur von Ion Neculce, der selbst eine teilweise griechische Abstammung aufweist, strengstens verurteilt wurde, aber auch von Dimitrie Cantemir, der sich alltäglich mit seiner Frau Casandra, Tochter von Șerban Vodă Cantacuzino, in griechischer Sprache unterhielt. Nicht die Gräzität der Fanarioten hat innerhalb der rumänischen Gesellschaft eine Feindschaft erweckt, sondern deren Zusammenarbeit mit dem Osmanischen Reich, mit anderen Worten mit dem Islam. Victor Papacostea unterschied, mit gutem Recht, zwei Etappen in der Entwicklung der rumänischen Kultur und Zivilisation zwischen dem 16.–19. Jahrhundert, eine Zeit die A. D. Xenopol « Epoche des griechischen Einflusses » nannte. Die erste Etappe ist der « rumänische Byzanz », also eine rumänisch-griechische Symbiose, die unter dem Zeichen der christlichen Orthodoxie und der byzantinischen Tradition stattfindet. Im Kontext der Unterwerfung der rumänischen Fürstentümer unter den Türken erfreuten sich die Länder einer erweiterten Autonomie gegenüber dem Osmanischen Reich, so dass trügerische Pläne einer Wiederherstellung des konstantinopolitanischen Reiches unter der Autorität rumänischer Fürsten geschmiedet wurden. Die zweite Etappe ist der Fanariotismus, als der Autonomiestatus der rumänischen Fürstentümer ernst und ungerechtfertigt verfällt, durch ein Abweichen von den Prinzipien des osmanischen Rechtes selbst und unter Mitwirkung des griechischen Patriziates aus Konstantinopel versammelt um den Sitz der Ökumenischen Patriarchie, sozusagen aus dem Fanarenbezirk, der zu einem Instrument der Turkokratie⁵² verfallen ist. Vor kurzem bewies Mihai Maxim, dass die Fanarioten durch ihre eigene Stellung als Bewohner von Stambul d.h. als heimische Untertanen des Osmanischen Reiches, einen sichtbar unterlegenen Status als Rajah hatten als die Rumänen in der Walahei oder in der Moldau. Durch das Abschaffen der Fürstenwahl für das einheimische Bojarentum, durch die Wahl und Ernennung vom Sultan eines neuen Würdenträgers ausschließlich aus den Reihen der Fanarioten, genauer gesagt aus diesen heimischen Rajah des Reiches, wurde selbst die Rechtsstellung der rumänischen Fürstentümer ernsthaft verändert⁵³. Durch das Pflegen des Griechentums haben die rumänischen Fürsten des 16.–17. Jahrhunderts zur Entwicklung der eigentlichen rumänischen Kultur beigetragen, während die Fanarioten eine zugewanderte Nomenklatur *avant la lettre* darstellt. Sie haben das authentische – byzantinische oder klassische – Griechentum verraten, ihre Kollaboration stellte sie fast mit der Osmanischen Pforte auf dieselbe Ebene,

⁵² Siehe V. Papacostea, « Schiță istorică privind relațiile româno-grecești, redactată pentru Institutul român de relații internaționale (1958) », in N.-Ș. Tanașoca, *Balkanologie și politică în România secolului XX. Victor Papacostea în documente din arhivele Securității și din arhiva personală*, Bukarest, 2010, S. 223-228.

⁵³ Siehe M. Maxim, « O istorie a relațiilor româno-otomane cu documente noi dn arhivele turcești », 2. Bd., in *De la Mihai Viteazul la fanarioți (1601-1711/1716)*, Brăila, 2013, S. 53-100.

wobei ihre Handlungen das Schicksal der Gräzität im südosteuropäischen Raum für eine lange Zeit gefährdet haben⁵⁴.

Lange Zeit empfanden selbst die Griechen keine Sympathie für die Fanarioten, die sich ihr Ansehen wiederhergestellt haben durch die Hetärie und durch den von Alexander Ypsilantis geleiteten Aufstand. Er fand statt im Zeichen des modernen hellenischen Nationalismus und ähnelte der europäischen Aufklärung und Romantik, stand dem Fanariotismus als griechisch-osmanischer Kollaborateur feindlich gegenüber und wurde eher vom klassischen griechischen Altertum beeinflusst, als von der byzantinischen Tradition.

Die Gründung und Entwicklung der Fürstlichen Akademie in Bukarest. Die Hauptlehreinrichtung in der sich die orthodoxen Intellektuellen des 18. Jahrhunderts professionell heranbilden konnten, war die Fürstliche Akademie im Kloster Sfântul Sava aus Bukarest, das heutzutage nicht mehr existiert. In der Geschichtsschreibung gibt es Meinungsverschiedenheiten bezüglich der Feststellung der Identität des Gründers dieses Kollegiums: war es

⁵⁴ Die heftigste Kritik bezüglich der Fanarioten verdankt man einem Griechen, und zwar einem Katholiken, Dr. Marc-Philippe Zallony (1782-1852). Die erste Auflage: Marc-Philippe Zallony, *Essai sur les Fanariotes où l'on voit les causes primitives de leur élévation aux hospodariats de la Valachie et de la Moldavie, leur mode d'administration, et les causes principales de leur chute ; suivi de quelques réflexions sur l'état actuel de la Grèce*. Par Marc-Philippe Zallony, Docteur en médecine, ancien médecin de Jussuf-Pacha (dit le Borgne), grand-visir, et de son armée, de plusieurs pachas, muphtis, ulémas, ministres de Sa Hautesse, et de divers princes hospodars fanariotes, etc.; Membre de la Société d'Instruction médicale de Paris. Marseille, de l'imprimerie d'Antoine Ricard, imprimeur du Roi, de la ville et de la préfecture, rue de Cannebière, no 19. Avril 1824. Die zweite Auflage hat einen viel ausdrucksvolleren Titel, der den Akzent setzt auf den Schaden, den die griechischen Fanarioten gemacht haben: *Traité sur les princes de la Valachie et de la Moldavie, sortis de Constantinople, connus sous le nom : Fanariotes ; ou exposé de leur influence dans l'Empire ottoman contre les Grecs, et du danger de les admettre dans la direction des affaires de la Grèce régénérée*; par Marc-Philippe Zallony, Docteur en médecine, ancien médecin de Jussuf-Pacha (dit le Borgne), grand-visir, et de son armée, de plusieurs pachas, muphtis, ulémas, ministres de Sa Hautesse, et de divers princes hospodars fanariotes, etc. ; orné du portrait de l'auteur. Dédié au Roi. Paris, Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23 ; Delaunay, au Palais-Royal, 1830. S. J. Bouchard, « Perception des Phanariotes avant et après Zallony », *Cahiers balkaniques* [en ligne], 42/2014, mis en ligne le 21 mai 2014, consulté le 29 décembre 2014. Bouchard zeigt, dass Zallonys Essay auf einen großen Widerhall nicht nur in Westeuropa und in Rumänien, sondern vor allem im wiedergeborenen Griechenland stieß, wo es eine « einheimische » griechische, aber stürmisch antifanariotische Strömung erzeugte, im Sinne von Adamantios Korais (1748-1833), einer der Väter der modernen Gräzität, oder von Intellektuellen wie N. Vapheiadis, Théodore Orphanidis (1817-1886), Vlassios I. Valtinos (1825-1896), Nicolaos Saripolos (1817-1887). Über die Feindseligkeit, die der griechisch-rumänische Historiker moraitischer Abstammung Dionisie Fotino, Bewunderer des Anführers der einheimischen rumänischen Opposition zur Zeit des Caragea Vodă und Partizan von Tudor Vladimirescu, gegenüber dem Fanariotismus hegte, siehe V. Papacostea, « Date nouă despre viața și opera lui Dionisie Fotino », *Balkanica*, VII, 2, 1944, S. 324-331, vor allem S. 329-331.

Șerban Cantacuzino⁵⁵, der Tafelmeister Constantin Cantacuzino⁵⁶ oder Constantin Brâncoveanu⁵⁷?

Persönlich finde ich die Argumentation überzeugend, die Victor Papacostea in einer seiner postum erschienenen Studie verteidigt und die einen Anhaltspunkt in der Wiedergeburt des kritischen Verstandes in der rumänischen Geschichtsschreibung der Nachkriegszeit kennzeichnet. Ihr zufolge war der Stifter der Fürstlichen Akademie von Sfântul Sava der Fürst Constantin Brâncoveanu und nicht Șerban Cantacuzino, so wie es eine tiefgründige Hypothese in der rumänischen und griechischen Geschichtsschreibung formuliert. In den Beiträgen, die sich beharrlich der These von Victor Papacostea widersetzen, habe ich keinen Einwand gefunden, der der Kritik standhalten kann⁵⁸. Vom geschichtlichen Standpunkt aus erscheint mir jedoch

⁵⁵ So behaupteten, in die Fußstapfen von Dimitrie Cantemir und Mihai Cantacuzino tretend, Del Chiaro, Dionisie Fotino, Mihail Kogălniceanu, Constantin Erbiceanu, V. A. Urechia, A. D. Xenopol, Papadopoulos-Kerameus, A. Camariano-Cioran, *Academiile domnești din Bucurest și Iași*, Bukarest, 1971, S. 23-34 (= *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessaloniki, ²1974, S. 22-37). Zur Geschichte siehe A. Pippidi, « Pouvoir et culture en Valachie sous Constantin Brancovan », RESEE, XXVI, 1988, 4, S. 285-294.

⁵⁶ N. Iorga, *Istoria învățământului românesc*, Bukarest, 1928, S. 42.

⁵⁷ Wie Victor Papacostea in seiner postum veröffentlichten Schrift « La fondation de l'Académie grecque de Bucarest. Les origines de l'erreur de datation et sa pénétration dans l'historiographie », RESEE, 4, 1966, 1-2, S. 115-145 (I) und 3-4, S. 413-436 (II) behauptet hat, wo er für die Gründung der Fürstlichen Akademie das Jahr 1695 vorschlägt und als Stifter Constantin Brâncoveanu im Beisein seines Onkels, der Tafelmeister Constantin Cantacuzino. Die These von Victor Papacostea, dass die Akademie Sf. Sava von Constantin Brâncoveanu gegründet wurde, wird, mit anderen Vorschlägen bezüglich des Gründungsdatums, von Gh. Cronț geteilt, siehe: « Academia domnească din Țara Românească în secolul al XVIII-lea », *Studii*, t. 18, nr. 4, 1965, S. 838 (1693-1695); « L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII-e siècle. Le contenu de l'enseignement », RESEE IV, 3-4, 1966, S. 437-473; I. Ionașcu, « Cu privire la data întemeierii Academiei Domnești de la Sf. Sava din București », *Studii*, XVII, 1964, S. 1251-1271 (1694), Dan Zamfirescu (in den Anmerkungen von P.P. Panaitescu, *Contribuții la istoria culturii românești*, hrsg. von S. Panaitescu, Vorwort, Anmerkungen und Bibliografie von D. Zamfirescu, Bukarest, 1974, S. 614 mit der Angabe von V. Papacostea; Mihai Berza, im Traktat *Istoria României*, 3. Bd., Bukarest, 1964, S. 265 (Festlegung des Gründungsdatums um 1695), sowie auch andere rumänische und griechische Wissenschaftler, aber sie wurde bekämpft von Cleobul Tsourkas und Ariadna Camariano-Cioran.

⁵⁸ C. Tsourkas, « Autour des origines de l'Académie Grecque de Bucarest », *Balkan Studies*, VI, 1965, S. 265-280 behauptet, dass die Akademie im Jahr 1675 von Gheorghe Duca gegründet wurde, aber in *Germanos Locros, Archevêque de Nysse et son temps (1645-1700). Contribution à l'histoire culturelle des Balkans au XVII^e siècle*, Thessaloniki, 1970, S. 64-65, schlägt er das Datum 1672-1673 vor. Gleichzeitig bekämpft er die Argumente von Victor Papacostea, aber seine These wird ebenfalls von anderen Wissenschaftlern abgewiesen. Ariadna Camariano-Cioran bekämpft in *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, S. 22-37 jedes einzelne Argument von Victor Papacostea und behauptet, dass Șerban Cantacuzino die Akademie gegründet hat. In diesem Sinn hat er für ihren Ausbau die Ratschläge aus Trapezunt verwertet, die ihm Mihai Cantacuzino und Constantin Cantacuzino in Briefen mitgeteilt haben, und durch Sevastos Kyminitis, der 1689 nach Bukarest gekommen ist und nach dem Tod Șerbans 1690

die Auseinandersetzung unbedeutend. Letztendlich, kann jemand heutzutage die vollkommene Kontinuität zwischen dem Lebenswerk von Șerban Cantacuzino und jenes von Constantin Basarab Brâncoveanu, der Sohn seiner Schwester, bezweifeln? Es handelt sich bei ihnen um denselben orthodoxen und nationalen Geist, dasselbe Streben zur Integration in ein christliches, aufklärerisches Europa belebt beide Herrschaften, diesselbe Vorsicht in den Wahlmöglichkeiten der Aussenpolitik, geprägt durch das Aufrechterhalten eines bestimmten internationalen Gleichgewichts der Mächte, das für die Walachei im Südosten des Kontinents günstig ist. Beide Fürsten stellen den Höhepunkt in der Bestätigung sowohl der nationalen rumänischen Kultur, als auch einer universalistischen orthodoxen Kultur griechischen Ausdrucks dar. Beide befinden sich unter der Schutzherrschaft einheimischer rumänischer Fürsten, die viel « byzantinischer » sind als die Fanarioten als Unterstützer eines neuen, aufgeklärten und immer nationalistischeren Griechentums. Die *Bibel* des Șerban Cantacuzino erschien postum durch die Fürsorge von Constantin Brâncoveanu, der sich als Groß-Kanzler eingehend um die Drucklegung gekümmert hat. Die Brüder Radu und Ștefan Greceanu, die wichtigsten Autoren der Übersetzung der *Bibel* von Șerban, waren gleichzeitig die bedeutendsten Beschützer des Andenkens von Constantin Brâncoveanu. Der Kirchenmaler von Biserica Doamnei in Bukarest, gestiftet von Șerban Cantacuzino, ist der Malermeister Constantin, derselbe Künstler mit einer umfassenden hellenischen Bildung, wie

Rektor der Akademie wurde. Es ist leider unverständlich, wie Ariadna Camariano-Cioran in dieser willkürlichen Weise *alle* Behauptungen von Sevastos Kyminitis bezüglich der Gründung der Akademie durch Brâncoveanu bekämpft. Ihrer Meinung nach seien es einfache, interessante Lobreden, und sie erklärt, dass Șerban Cantacuzino sicher die Schule gegründet hat, obwohl Kyminitis nichts diesbezüglich erwähnt. Ich verstehe auch nicht, weshalb A. Pippidi in « Pouvoir et culture en Valachie sous Constantin Brancovan », RESEE, XXVI, 1988, 4, S. 293-294 den Beitrag von Ioana Kolia in « Ο Σεβαστός Κυμινίτης και η ίδρυση τοῦ φροντιστηρίου τῆς Τραπεζούντας », *Ελληνικά*, 30, 1977-1978, S. 280-307 bezüglich der Erläuterung des Datums und des Gründers der Akademie Sf. Sava als maßgebend empfindet, denn ihre Meinung betrifft Șerban Cantacuzino. Ich hatte nicht die Möglichkeit, im Beitrag von Ioana Kolia zu lesen über « den Brief, der beweist, dass am 23. Juli 1688 Sevastos sich schon am Hof von Șerban Cantacuzino befand » und dass « er hoffte, den Fürsten zu überzeugen, sowohl die Schule in Trapezunt, die seit 1682 in Betrieb war, als auch die Akademie aus Bukarest, vor kurzem gegründet », so wie unser Kollege behauptet. Im Gegenteil, Ioana Kolia veröffentlicht wahrlich einen Brief vom 23. Juli 1688 von Sevastos gerichtet an Chrysantos Notaras (S. 298-306), über den sie meint, dass er sich zu jener Zeit « seit sechs Jahren in Trapezunt befand und die örtliche Schule leitete. Er hatte sich also dort 1682 angesiedelt » (S. 286). Sevastos bittet Chrysantos, er soll sich doch bei Șerban Vodă einsetzen, damit er von ihm finanzielle Unterstützung für sich selbst und die Schule in Trapezunt erhält. Ioana Kolia präsentiert objektiv und mit einem sachlichen Ton die verschiedenen Meinungen der rumänischen und griechischen Wissenschaftler bezüglich des Gründungsdatums der Akademie in Bukarest und des Gründers (S. 288-289, n. 3). Sie glaubt, dass Sevastos in Bukarest bestenfalls zu Beginn des Jahres 1690 angekommen ist (S. 288). Insofern scheint der Brief von Sevastos Kyminitis an Chrysantos Notaras, der sich am 23. Juli 1688 in der Walachei aufhielt, die These von Victor Papacostea zu bestätigen.

auch aus der ungewöhnlichen grammatikalischen Richtigkeit der Wandmalerei ersichtlich ist, und der auch die wunderschönen Fresken des Klosters Hurezi gemalt hat⁵⁹.

Eine Tatsache wird weiterhin von allen Wissenschaftlern anerkannt: Constantin Brâncoveanu kann als Gründer oder nur als Reformierender der Fürstlichen Akademie Sf. Sava gelten, diese Institution hingegen steht in seiner Schuld nicht nur aus Finanzierungsgründen, sondern auch bezüglich der intellektuellen Orientierungshilfe. Der Lehrplan von 1707, Jahr in dem mit Sicherheit eine Neustrukturierung der Schule gemäß der Vorschläge des Jerusalemer Patriarchen Chrysantos Notaras stattfindet, vermerkt sieben Lehrfächer: *Logik, Rhetorik, Physik, über den Himmel, über Geburt und Tod, über die Seele und über Metaphysik*⁶⁰. Es handelt sich somit um eine fortentwickelte Form der byzantinischen *Paideia*, übernommen und bearbeitet in einem erneuernden Geist, entstanden im Umgang mit der abendländischen Welt, in der sich die Gelehrten der Fürstlichen Akademie oder deren Meister ausgebildet oder wo sie sich zeitweise für ihre Studien aufgehalten hatten. Die erste Anregung in diesem Sinne kam vom Neu-Aristotelismus des Theophilos Corydalleus (ca. 1574–1646), ehemaliger Alumnus im Päpstlichen Griechischen Kolleg vom Heiligen Athanasius in Rom, Doktor der Medizin und Philosophie der Universität aus Padua und dort Schüler des Cesare Cremonini⁶¹. Anhänger von Corydalleus an der Patriarchalen Akademie aus Konstantinopel war der zukünftige Dragomane Alexandros Mavrocordatos (1641–1709) und Ioannis Karyophyllis (ca. 1600–post 1693), Ausbilder von Sevastos Kyminitis (1630–1702), er selbst Rektor der Patriarchalen Akademie (1671–1681/82), Gründer und Direktor des Kollegiums in Trapezunt (1682–1689) und erster Rektor der Fürstlichen Akademie Sf. Sava. Ohne an der Akademie zu unterrichten, waren die beiden einflussreichen Berater von Constantin Brâncoveanu auf dem Gebiet des Unterrichtswesens sein Onkel, der Tafelmeister Constantin Cantacuzino (1639–1716)⁶² und Chrysanthos Notaras (ca. 1663–1731), Patriarch von Jerusalem (1707–1731)⁶³. Sie selbst

⁵⁹ Siehe diesbezüglich das schöne Buch von Corina Popa und Ioana Iancovescu, *Mănăstirea Hurezi*, Bukarest, 2009. Über die Kunst von Brâncoveanu siehe auch: C. Popa, I. Iancovescu, E. Negrău, V. Bedros, *Repertoriul picturilor murale brâncovenesti. Județul istoric Vâlcea*, Bukarest, 2008.

⁶⁰ Siehe: *Rânduiala dascălilor de la Sf. Sava din Bucarest, 1707, August*, in E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor. Documente grecești publicate de N. Iorga, 1320-1716*, vol. XIV, CCCCXXVI, S. 392-394.

⁶¹ Siehe C. Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans, La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1570-1646)*, deuxième édition révisée et complétée, Thessaloniki, 1967 (Bucarest, 1947).

⁶² Siehe V. Căndea, *Stolnicul între contemporani*, Bukarest, 1971.

⁶³ Siehe C. Dima-Drăgan, « Patriarhul Ierusalimului Hrisant Notara și cultura română », *Mitropolia Moldovei și Sucevei*, LI, nr. 9-12, 1975; P. Stathe, *Χρύσανθος Νοταράς Πατριάρχης Ιεροσολύμων Πρόδρομος τοῦ Νεοελληνικοῦ Διαφωτισμοῦ*, διδακτορική διατριβή, Athen, 1995.

waren ausgebildet in westlichen Schulen und hatten sich für längere Zeit im Abendland aufgehalten: der Tafelmeister Cantacuzino hatte die Universität in Padua absolviert, während Chrysanthos Notaras der bevorzugte Schüler von Sevastos Kymenitis in Konstantinopel gewesen war. Er hatte auch in Padua und anschließend in Paris studiert, wo er Vorlesungen in Mathematik und Astronomie gemeinsam mit Radu Cantacuzino besuchte, dem Sohn des Tafelmeisters, mit dem er außerdem auch bei der Drucklegung der Landkarte von Constantin Cantacuzino mitgearbeitet hat. Unter dem Protektorat von Constantin Brâncoveanu übernimmt somit die Fürstliche Akademie Sf. Sava das traditionelle Vorbild einer byzantinischen Hochschuleinrichtung und wird für die gesamte orthodoxe Welt zugänglich, gleichzeitig jedoch adaptiert sie sich an die geschichtlichen Verhältnisse und ihrem Wunsch, sich an das moderne Lehr- und Bildungssystem Westeuropas anzugleichen.

Aufgrund der Ratschläge, die der Woiwode von seinen Beratern durch die Gelehrten der Fürstlichen Akademie erhielt, prägte er dem Hochschulwesen der Walachei, im Sinne der Modernisierung im europäischen Geist, eine Richtung ein, die sich auch in anderen Aspekten des Kulturlebens während der Herrschaft von Constantin Brâncoveanu widerspiegelt. Das bereits erwähnte Buch *Civilizația românilor între medieval și modern. Orizontul imaginii (1550–1800)*, 2 Bände, Bukarest, 1987, untersucht der Akademiker Răzvan Theodorescu, wie es im 16.–17. Jahrhundert den fürstlichen Höfen der Walachei und der Moldau, aber auch dem siebenbürgischen Fürstenhof, durch grundlegende Initiativen und mit eigenem Beispiel gelungen ist, der rumänischen Gesellschaft einen bestimmten Geschmack der Moderne einzuprägen, die Zivilisation der Rumänen absichtlich an die gegenwärtige Zivilisation Europas anzugliedern, ihre Aufnahmefähigkeit von europäischen Werten zu erweitern und im Geist der Zeit ihren Lebensstil und ihr Kulturschaffen zu erneuern.

Constantin Brâncoveanu hat das Errichten von Bibliotheken und die Gründung von Druckereien in die Wege geleitet und finanziell unterstützt. Beraten und unterstützt von Chrysanthos Notaras, der auch bedeutende Bücherschenkungen gemacht hat, wurde die Bibliothek der Fürstlichen Akademie gegründet, gemeinsam mit einer Druckerei, wobei sie in Gebäuden untergebracht waren und die auf seine eigenen Kosten gebaut wurden⁶⁴. Eine weitere wichtige Bibliothek befindet sich im Kloster Hurezi, eine Stiftung des Woiwoden. Hier bewahrte man Schriften der byzantinischen Geschichtsschreiber auf, verlegt im sogenannten Louvre-Korpus, veröffentlicht unter dem Schutz des Königs Ludwig der XIV., mit einer basilikalen Metapher benannt « der Sonnenkönig », Bewunderer des byzantinischen Kaiserkultes des

⁶⁴ Constantin Brâncoveanu an Chrysanthos Notaras, 1709, 4 Februar, in E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIV, CCCCXXXIX, S. 413.

Gottkönigs. Die byzantinische Geschichtsschreibung war somit in der Zeit von Constantin Brâncoveanu nicht durch Manuskripte byzantinischen Ursprungs bekannt, sondern durch die neueste, kritische Ausgabe jener Texte, die vom Gelehrtenkreis am Hofe des Sonnenkönigs verfaßt wurde. An dieser Stelle muß ich in Erinnerung rufen, dass auch die Übersetzung der *Bibel* von Şerban Cantacuzino, die letztendlich herausgeberisch von Constantin Brâncoveanu verwaltet wurde, nicht unbedingt ein Akt in der kulturellen Tradition des « Byzantinismus » ist. Im Gegenteil, wie ich bereits früher erwähnt habe, hat der Ökumenische Patriarch Kallinikos II. seine Bedenken geäußert bezüglich der Zweckmäßigkeiten eines solchen Unternehmens. Wie konnte er eigentlich nicht diese Vorbehalte haben, wenn unter den Apokryphen der Heiligen Schrift das Traktat « *Ueber Die Herrschaft Der Vernunft* » des Pseudo-Iosephus Flavius einen wohlverdienten Ehrenplatz einnimmt? Dieser Text aus den Apokryhen der lutherischen *Bibel zu Frankfurt* (1597) ist im Rumänischen bekannt unter dem Namen « *Despre singurul ȋtitoriul gând* » und diente als Grundlage für die Übersetzung der *Heiligen Schrift* von Nicolae Milescu und seinen Revisoren⁶⁵.

Eine schlußfolgernde philologische Berichtigung. Ich hatte die Absicht, in diesem Vortrag in Sibiu einige Gedanken zu den literarischen Texten der Söhne von Constantin Brâncoveanu darzulegen. Obwohl ungenügend erforscht, sind sie doch sehr relevant für die kulturellen Tendenzen der Epoche. Ich schiebe diese Verpflichtung für ein anderes Mal auf. Trotzdem will ich die Gelegenheit nutzen, um einen peinlichen Fehler zu korrigieren, der sich in unserer kulturellen Geschichtsschreibung festgesetzt hat bezüglich der Übersetzungen aus dem Altgriechischen ins Neugriechische, sozusagen in das gesprochene gegenwärtige Griechisch, die man den Fürsten der Familie Brâncoveanu zuschreiben kann. Seit Dutzend Jahren beharrt man darauf, dass Constantin, Sohn des Fürsten Constantin Brâncoveanu, die *Parallelen Lebensbeschreibungen* des Plutarch ins gesprochene Griechisch übersetzt hat. Durch dringende Bitten und Lobreden, die erfolgten, um Constantins Schüchternheit zu überwinden, wurde ihm das Buch von Antim Ivireanu gedruckt. In Wirklichkeit handelt es sich dabei nicht um das gewaltige Werk des Universalgelehrten aus Böotien, sondern nur um einen Essay mit moralischen Reflexionen mit demselben Namen, *Βίοι παράλληλοι*, und ist in der *Moralia* enthalten. Es wäre bewundernswert, falls die Qualität der humanistischen Ausbildung aus der Zeit von Constantin Brâncoveanu in der Gegenwart wiederhergestellt werden könnte.

⁶⁵ Siehe V. Căndea, *Raţiunea dominantă*, Cluj-Napoca, 1979, S. 182.

L'IMAGE ROUMAINE DE BYZANCE À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES

*À la mémoire du Professeur Pompiliu Teodor (1930–2001),
éminent historien des Lumières roumaines*

Ce sont la richesse en renseignements sur l'histoire des Roumains des sources byzantines, d'une part, et l'appartenance du peuple roumain à la chrétienté orientale et à l'aire de civilisation byzantine, centrée sur Constantinople, d'autre part, qui ont amené les historiens roumains à s'intéresser aux études byzantines.

Le recours aux sources narratives et diplomatiques byzantines est, en effet, indispensable à tout historien qui se propose de retracer l'histoire médiévale des Roumains. C'est dans des textes byzantins qu'on rencontre la première mention du nom ethnique médiéval des Roumains, Βλάχοι, *Vlaques*, ainsi que les plus anciennes informations concernant les communautés ethniques roumaines, devenues plus tard, au sud du Danube, des unités administratives de l'Empire byzantin et, dans l'ancienne Dacie, des États féodaux, au nom de Βλαχίαι, *Vlachies*. Les écrivains byzantins sont les premiers à faire état des activités économiques des Roumains, de leur statut fiscal et politique, de leur organisation ecclésiastique, de leurs rapports, parfois très tendus, avec les autorités byzantines, de leurs exploits guerriers au service de l'Empire ou de ses ennemis barbares. Le plus ancien témoignage sur l'identité romane des Roumains est byzantin et les plus anciennes considérations sur l'unité ethnique et linguistique de tous les Roumains, depuis les Carpates jusque dans le Pinde sont dues, elles aussi, à des Byzantins. Les sources byzantines sont les premières à nous fournir le récit, partial et incomplet, de la fondation, à la fin du XII^e siècle, par les frères Pierre, Assen et Ioannice, Vlaques du mont Haemus, d'une formation politique bulgaro-roumaine, noyau originaire du second Empire bulgare, ainsi que des renseignements particulièrement importants sur l'émergence, au XIV^e siècle, des Principautés roumaines de la Valachie et de la Moldavie et la fondation de leurs sièges métropolitains en dépendance hiérarchique du Patriarcat constantinopolitain. Les textes des derniers historiens byzantins offrent, enfin, des informations de premier ordre sur la position et le

rôle des Principautés roumaines dans les affaires internationales à l'époque, tellement mouvementée, du déclin et de la chute de Byzance¹.

Les clercs de formation traditionnelle, monastique surtout, du Moyen Âge qui avaient copié, compilé et traduit, en slavon ou en roumain, à l'intention du grand public de l'époque, des *chronographies*, chroniques universelles de type byzantin d'inspiration grecque ou russe, en y insérant parfois, çà et là, des passages relatifs aux événements de l'histoire nationale, ne semblent pourtant pas avoir eu connaissance des principales sources byzantines de l'histoire des Roumains, qu'ils n'utilisent guère dans leurs écrits. L'idée de la solidarité orthodoxe et la nostalgie de l'Empire byzantin l'emportaient dans leur esprit sur l'intérêt pour l'histoire nationale en tant que telle. Dominés par la conception byzantine, impériale et orthodoxe, de l'histoire ils se contentaient d'assigner aux Roumains une place, même modeste et marginale, dans le récit des vicissitudes de la chrétienté orientale en son entier, plutôt que de chercher dans les textes byzantins des renseignements concernant leur destinée historique particulière. Par ailleurs, ces gens de formation culturelle généralement moyenne ne fréquentaient guère, paraît-il, la grande littérature historique byzantine et n'avaient ni le désir, ni les moyens de fouiller dans les archives en quête de documents historiques byzantins².

Ce n'est plus le cas des écrivains à formation humaniste du XVII^e et XVIII^e siècle, tels Grigore Ureche (cca 1590/95–1647)³, Miron (1633–1691)⁴ et Nicolae Costin (cca 1660–1712)⁵, Radu Popescu (cca 1658–1729)⁶, Constantin

¹ Cf. M. Gyóni, « Les sources byzantines de l'histoire des Roumains », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungariae*, II, 1953, p. 225-235 ; G.G. Litavrin, « Vlăhi vizantijskih istočnikov X-XIII vv. », dans *Iugo-vostočnaja Evropa v srednie veka*, Kișinev, 1972, p. 91-138 ; Al. Elian, « Introducere », dans FHDR, III, p. VII-XXVIII (aperçu de l'emploi des sources byzantines dans l'historiographie roumaine) ; N.-Ș. Tanașoca, « L'image byzantine des Roumains », RESEE, XXXIV, 1996, 3-4, p. 255-263 et notamment 255-256. Les sources byzantines de l'histoire roumaine sont rassemblées aujourd'hui dans la collection FHDR, II, III, IV.

² Cf. Al. Elian, « Introducere », dans FHDR, III, p. VIII-X ; G. Mihăilă, « Istoriografia românească veche (secolul al XV-lea – începutul secolului al XVII-lea) în raport cu istoriografia bizantină și slavă », dans idem, *Contribuții la istoria culturii și literaturii române vechi*, Bucarest, 1972, p. 104-164 ; P. Cernovodeanu, « Vision de Byzance dans les chronographies et autres textes historiques roumains des XVII^e et XVIII^e siècles », dans *Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 6-12 septembre 1971, t. II, Bucarest 1975, p. 529-534 ; A. Tanașoca, « Bizanțul în istoriografia românească veche », *Revista de istorie*, 38, 5, 1985, p. 433-447.

³ Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, édition îngrijită, studiu introductiv, indice și glosar de P.P. Panaitescu, Bucarest, 1955.

⁴ Miron Costin, *Opere*, I-II, édition critique îngrijită de P.P. Panaitescu, Bucarest, 1965.

⁵ Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii până la 1601 și de la 1709 la 1711*, édition îngrijită cu un studiu introductiv, note, comentarii, indice și glosar de C.A. Stoide et I. Lăzărescu, cu prefață de G. Ivănescu, Iași, 1976 (*Opere*, I).

⁶ Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești de Radu Popescu Vornicul*, introducere și édition critique întocmite de C. Grecescu, Bucarest, 1963.

Cantacuzène (cca 1640–1716)⁷, les véritables fondateurs de l'historiographie nationale roumaine. Leur sentiment identitaire très vif les pousse à mettre en vedette la noblesse de l'origine romaine et l'unité ethnique de tous les Roumains au-dessus des frontières politiques qui les séparent et les incite à évoquer avec une certaine fierté, les mérites militaires et politiques des princes roumains, engagés au service de la foi chrétienne et de la liberté de leurs pays dans un monde dominé par les Ottomans. Anciens élèves des collèges de Pologne ou d'Italie, ainsi que des grands professeurs grecs du Levant, ces écrivains, imbus de culture classique et nourris de littérature humaniste occidentale, font preuve aussi, à une époque où l'on pouvait consulter dans les bibliothèques roumaines le *Corpus de Louvre*⁸, d'une meilleure connaissance des textes byzantins. Toutefois, ils n'arrivent pas à mettre en valeur toutes les informations intéressantes de l'histoire roumaine que ces textes pouvaient leur fournir. Ils ne se sont d'ailleurs jamais proposés de les fouiller systématiquement à cette fin. Par l'insertion dans leurs écrits d'extraits des auteurs byzantins, ils visent moins à fonder sur des documents authentiques la relation des événements de l'histoire roumaine, qu'à mieux placer ceux-ci dans un contexte historique plus large⁹.

Ce sera le prince Dimitrie Cantemir (1673–1723), le plus brillant de tous ces humanistes, qui va explorer le premier, de manière systématique et avec esprit critique, les sources byzantines de l'histoire des Roumains¹⁰. Guidé, paraît-il, par ses lectures humanistes occidentales, il glane dans la littérature historique byzantine des textes relatifs à l'histoire roumaine, qu'il lit dans leur original grec, en les rendant ensuite accessibles à ses lecteurs roumains par des traductions en général fidèles et s'efforce d'en tirer toute information utile concernant le passé de son peuple. L'historiographie roumaine est redevable à Dimitrie Cantemir du fonds primordial de témoignages byzantins concernant l'histoire nationale, qu'il a su constituer et que d'autres savants vont enrichir au

⁷ Constantin Cantacuzino, *Istoriia Țării Rumânești întru care să cuprindă numele ei cel dintâi și cine au fost lăcuiitorii ei atunci și apoi cine o au mai descălecat și o au stăpânit până și în vremile de acum cum s-au tras și stă*, dans *Cronicari munteni*, Bucarest, 1961, I, p. 3-79.

⁸ Cf. C. Dima-Drăgan, M. Caratașu, *Les ouvrages d'histoire byzantine de la Bibliothèque du prince Constantin Brancovan*, RESEE, V, 1967, 3-4, p. 435-445 et O. Cicanci, « Literatura în limba greacă în veacul al XVII-lea », *Studii*, 5, 1973, p. 915-922.

⁹ Cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul în secolul al XV-lea », in *Cultura românească în vremea lui Ștefan cel Mare*, éd. M. Berza, Bucarest, 1964, p. 97-179 et notamment p. 99-104 ; du même, FHDR, III, p. IX-XI ; A. Tanașoca, *op. cit.*

¹⁰ *Descriptio antiqui et hodierni status Moldaviae*, Ad fidem codicum duorum in Bibliotheca Academiae Mosquitanae Scientiarum servatorum post Alexandrum Papiu-Ilarian iterum edita, Bucarest, 1973 (élaborée autour de 1716, première édition, posthume, en traduction allemande, Hamburg, 1769-1770) ; Dimitrie Cantemir, *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor*, publicat sub auspiciile Academiei Române de Gr.G. Tocilescu, Bucarest, 1901 (élaboré entre 1717-1723, première édition en 1835-1836). Pour la personnalité et les œuvres de Cantemir, voir principalement P.P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, Bucarest, 1958.

fur et à mesure du développement de la science historique et des progrès de la byzantinologie mondiale. Il est vrai que l'érudit prince, qui s'y connaît en grec, commet parfois des erreurs surprenantes. Il y en a des erreurs regrettables, mais involontaires, qui découlent d'une lecture hâtive des textes, comme, par exemple, celle de confondre des personnages et des localités portant le même nom¹¹. Mais il y en a aussi de plus graves, qui trahissent l'intention de l'auteur de faire dire les sources ce qu'il attend d'elles ou son refus de prendre en considération le témoignage des documents historiques qui pourraient infirmer ses préjugés : il ignore ou feint d'ignorer absolument, par exemple, les sources occidentales attestant la conversion de Ioannice et de ses sujets Vlaques et Bulgares au catholicisme¹².

Les humanistes roumains du XVII^e – XVIII^e siècle gardent une certaine fidélité au souvenir de Byzance et restent attachés aux valeurs de la civilisation byzantine. Quoiqu'à partir de l'an 800, date du couronnement de Charlemagne, ils désignent, la Βασιλεία τῶν Ῥωμαίων, l'« Empire des Romains », par les noms restrictifs que lui donnent les Occidentaux (« Empire d'Orient », « Empire de Tsarigrad (Constantinople) » ou « Empire grec »), ils considèrent, tous, Byzance comme unique héritier légitime de l'Empire romain chrétien, gardien de la foi orthodoxe et source de toute légitimité politique. Constantin Cantacuzène et Dimitrie Cantemir affirment que seul l'Empire byzantin représente la « monarchie romaine » ; ils condamnent le couronnement de Charlemagne par le pape Léon III, événement qui serait à l'origine de la division de l'Empire romain et du schisme de l'Église chrétienne : « Léon, le Pape de Rome, a couronné Carolus, qui s'arrogea le surnom de Grand Auguste et Empereur de Rome et de tout l'Empire d'Occident. À la division de l'Empire vint s'ajouter la division de l'Église. De ces faits en jugera Celui dont on a déchiré la chemise... » écrit Cantemir¹³. Constantin Cantacuzène condamne l'ambition du Pape qui a voulu être « non seulement un patriarche, même supérieur à tous les prélats, mais un véritable monarque dans l'Église ainsi que dans la vie politique des laïcs. Cette ambition est la plus importante et la première cause de la déchéance et de la ruine de la monarchie romaine, car il s'en détacha et abandonna l'Empire de Constantinople, où Constantin le Grand avait transféré la capitale, en lui donnant le surnom de Nouvelle Rome. Et ils ont commencé à se faire des dogmes nouveaux, différents de ceux de l'ancienne et véritable Église de l'Orient et ils ont commencé à se donner de nouveaux empereurs, avec la bénédiction de Sa Sainteté le Pape. Et celui-ci leur a donné le titre d'Empereurs des Romains et toujours Augustes. Et les empereurs de

¹¹ Cf. Al. Elian, dans FHDR, III, p. XXV.

¹² Cf. *ibid.*, p. VII-XXVIII et notamment p. XI ; M. Corugă, « Analele lui Zonaras în Hronicul lui Dimitrie Cantemir », *Studii Teologice*, s. II, an XXV, 5-6 / V-VI, 1973, p. 366-376.

¹³ *Hronicul*, p. 349. Cf. A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 436.

Constantinople allaient être nommés : empereurs de l'Orient et des Grecs, ainsi qu'ils sont nommés dans leurs histoires »¹⁴. Dimitrie Cantemir déplore vivement la « triste chute » de Constantinople, tombée « par la ruse » aux mains des croisés en 1204, il flétrit la création de l'Empire latin comme un acte de « tyrannie », c'est-à-dire comme une usurpation, et salue avec enthousiasme en Michel VIII Paléologue le restaurateur de l'autorité légitime de Byzance : « ainsi l'impératrice des cités est revenue à ces véritables maîtres, qui avaient légitimement hérité d'elle. Les Grecs ont repris Constantinople des mains des Latins... qui l'avaient tenu 58 ans et 3 mois à l'encontre de la justice, par la tyrannie »¹⁵. Radu Popescu vitupère contre le fanatisme des moines athonites qui ont fait échouer l'union des Églises décidée par le concile de Florence : « Jean Paléologue, l'empereur des Grecs, décida, après délibération, d'aller chez le Pape de Rome, pour faire l'union des Églises... Et, réunis en concile à Florence, ils participèrent tous, le Pape y compris, à la liturgie, célébrée suivant leurs coutumes... Mais, de retour chez soi, il trouva son impératrice morte et les moines qui étaient restés à Constantinople ne voulaient pas lui permettre d'entrer dans l'Église, le traitant d'hérétique. Et il y avait de grands troubles chez eux, et les Turcs les tracassaient de l'extérieur et, comme s'ils étaient aveugles, ils regardaient de près leur perte, sans la reconnaître. De choses pareilles faisaient et font encore de nos jours ces moines ! »¹⁶. À son tour Grigore Ureche désapprouve lui aussi le rejet de l'union de Florence par les Byzantins : « Marc, l'évêque d'Ephèse, en tant que professeur et, comme l'on dit, poussé par la jalousie propre aux Grecs... a recommandé à tout le monde de ne pas accepter les décisions de ce synode, en dépit du fait que tous les avaient approuvées et acceptées... C'est pourquoi, si avant ce synode il y avait eu une certaine mésentente entre ces deux Églises, mais on pouvait encore espérer qu'un jour elles vont se concilier et se réunir, après ce synode entre les deux Églises règne la discorde, elles se couvrent d'injures réciproquement et médisent l'une de l'autre et chacune veut abaisser l'autre et l'écraser. L'Orient est le premier, l'Occident veut s'élever, ils refusent de céder le pas l'un à l'autre, comme si l'Orient et l'Occident ne seraient pas, l'un comme l'autre, liés par fiançailles au Christ »¹⁷. Le jugement sévère de Grigore Ureche et de Radu Popescu, qui repose, tout comme celui de maints partisans byzantins de l'union, sur des arguments de nature politique et morale et non pas de théologie dogmatique, n'implique pourtant aucune hostilité envers Byzance. Il est étrange que la chute de Byzance sous les coups des Turcs est restée presque sans écho dans la littérature roumaine ancienne. Le même Radu Popescu, qui en fait mention,

¹⁴ Constantin Cantacuzino, *Istoria Țării Rumânești*, p. 60. Cf. A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 436.

¹⁵ *Hronicul*, p. 477 ; cf. p. 420-423 ; voir A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 438-439.

¹⁶ *Cronicari*, I, p. 244-245 ; cf. A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 440-441.

¹⁷ Ureche, p. 72-73 ; cf. A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 440.

déplore cette catastrophe, mais, à l'instar de certains auteurs byzantins et post-byzantins, l'historien, qui avait passé un temps de sa vie à Istanbul, s'emploie néanmoins à démontrer que l'Empire ottoman hérite d'une certaine légitimité byzantine, le fondateur de la dynastie ottomane, Osman, étant, selon l'historien byzantin Georges Sphrantzès, un descendant des Comnène : « Georges Phrantzès qui était le grand logothète de l'Empire des Grecs au moment de la prise de Constantinople... dit que ces Ottomans descendent de la famille des empereurs grecs, des Comnène, et notamment de Jean, le neveu de l'empereur Jean Comnène... Voilà pourquoi on pourrait dire, en quelque sorte, que les Turcs détiennent à juste titre l'Empire de Constantinople, parce qu'ils en ont hérité des empereurs Comnène »¹⁸. On peut donc constater que l'image roumaine de Byzance est, aux XVII^e-XVIII^e siècles, très « byzantine ».

À cette époque, où les princes roumains assument le rôle de protecteurs de l'Église orientale et de la culture orthodoxe dans tout l'espace dominé jadis par Byzance, au point de faire figure de successeurs des empereurs constantinopolitains, les relations entre l'Empire et les Roumains sont elles aussi envisagées dans l'esprit de l'idéologie byzantine¹⁹. Ce sera toujours Dimitrie Cantemir le premier à connecter l'histoire des Roumains à celle de Byzance pour faire valoir, dans cet esprit, la « noblesse » du peuple roumain et la légitimité de son autonomie politique. Les hypothèses qu'il avance, destinées surtout à fournir des arguments historiques en faveur des projets politiques qu'il forme en tant que prince de Moldavie, sont fondées parfois sur une interprétation abusive des sources ou simplement forgées de toutes pièces. Il s'attache à démontrer, par exemple, l'ancienne appartenance des Principautés roumaines à l'Empire byzantin, dont elles auraient été détachées par l'effet de l'invasion et de l'établissement des Bulgares dans la Péninsule balkanique²⁰. Il n'hésite pas à étayer aussi la légende selon laquelle les princes de Moldavie auraient hérité du titre de *despote* et du diadème royal byzantins conférés à Alexandru cel Bun par Jean VIII Paléologue, en récompense du zèle dont le prince roumain aurait défendu l'orthodoxie à l'occasion du concile unioniste de Florence²¹. Selon

¹⁸ *Cronicari*, I, p. 229-230.

¹⁹ Pour la survie de certains aspects de l'idéologie impériale byzantine par les princes roumains, voir par exemple P.Ș. Năsturel, « Considérations sur l'idée impériale chez les Roumains », *Byzantina*, 5, 1973, p. 395-413, et D. Năstase, « La survie de 'l'Empire des Chrétiens' sous la domination ottomane. Aspects idéologiques du problème », dans *Da Roma alla terza Roma*, t. III, Rome, 1983, p. 459-471. Pour le problème de l'héritage politique byzantin dans les Pays roumains en général, voir A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române*, Bucarest, 1983, avec bibliographie.

²⁰ *Hronicul*, p. 336-338 ; cf. Corugă, p. 373-374.

²¹ *Descriptio*, p. 124/125, 136/137, 198/199, 246/247 ; cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 106-110.

Dimitrie Cantemir, sous le règne du même prince le droit byzantin²² et des institutions calquées sur celles de l'Empire byzantin²³ auraient été introduits en Moldavie, tandis que, pour préserver l'orthodoxie de la contamination par le catholicisme, les Roumains auraient remplacé par l'alphabet cyrillique leur alphabet latin traditionnel, encore en usage, à l'en croire, au XIV^e siècle. Dans l'esprit des humanistes roumains du XVII^e–XVIII^e siècle, dont Dimitrie Cantemir est le représentant le plus remarquable, l'idée de la solidarité orthodoxe et la nostalgie de l'Empire byzantin s'allient donc au sentiment très vif de l'identité nationale, qui acquiert une importante dimension byzantine²⁴.

En dépit de ses erreurs d'interprétation et des libertés qu'il prend parfois avec les sources, Dimitrie Cantemir est pourtant, par son érudition byzantine très poussée, ainsi que par la conception cohérente qu'il se fait de l'histoire de Byzance, y compris de ses rapports avec les Roumains, le véritable fondateur de la byzantinologie roumaine. Ses successeurs immédiats seront Samuil Micu (1745–1806), Gheorghe Șincai (1754–1816) et Petru Maior (cca 1761–1821), historiens roumains gréco-catholiques de Transylvanie, appartenant au mouvement intellectuel et politique national, marqué par l'influence de l'*Aufklärung*, que l'on connaît sous le nom d'École transylvaine ou latiniste, en raison de l'origine régionale et de l'opinion, sans doute exclusive et dépourvue d'esprit historique, que ses représentants se faisaient de la latinité du peuple et de la langue roumaine²⁵. L'activité de ces historiens dans le domaine spécial de la byzantinologie est, malheureusement, assez médiocrement connue²⁶. Pour en donner une idée, je m'arrêterai dans les pages suivantes sur l'emploi qu'ils font des sources byzantines de l'histoire nationale dans quelques-uns de leurs ouvrages historiques plus représentatifs et sur l'image qu'ils ont de Byzance et de son rôle dans l'histoire des Roumains.

²² *Descriptio*, p. 246/247, 198/199 ; cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 110-119.

²³ *Descriptio*, p. 370/371 ; cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 107.

²⁴ Cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 97-179 et notamment p. 104-119.

²⁵ Sur l'École transylvaine en général et sur les historiens lui appartenant, voir surtout D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, 1945 ; D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum. Din istoria formării națiunii române*, édition nouvelle avec adăugiri și precizări, Bucarest, 1984 ; I. Lungu, *Școala ardeleană, mișcare națională ideologică iluministă*, Bucarest, 1978 (avec une ample bibliographie critique) ; M. Tomuș, *Gheorghe Șincai. Viața și opera*, Bucarest, 1965 ; M. Protase, *Petru Maior*, Bucarest, 1973 ainsi que les études introductives accompagnant les éditions les plus récentes des écrits historiques de S. Micu, G. Șincai et P. Maior, dues à Cornel Cîmpeanu et Manole Neagoe, citées ci-dessous.

²⁶ Cf. A. Mureșan, « Scurtă privire asupra Corpusului de documente al lui Gheorghe Șincai », *Apulum*, XI, 1973, p. 783-792 ; C. Țuțuianu, « Bizanțul în *Hronica* lui Gheorghe Șincai », *Studii teologice*, s. II, an XXVI, 7-8, IX-X, 1974, p. 548-556 ; Al. Elian, dans FHDR, p. XI-XIV ; N.-Ș. Tanașoca, « Școala Ardeleană și izvoarele bizantine ale istoriei românilor », *Transilvania*, 10, Sibiu, 1980, p. 18-20, et « Samuil Micu și izvoarele bizantine ale istoriei românilor », *Revista de istorie și teorie literară*, 30, 1981, 2, p. 275-279.

Le nombre et la fréquence des références aux sources byzantines varient d'un historien de l'École transylvaine à l'autre, en raison du caractère et du but de leurs œuvres. Dans son *Aperçu de l'histoire des Roumains*²⁷, Samuil Micu ne cite que Sozomène, Zosime, Procope de Césarée, Anne Comnène, Georges Cédrene, le patriarche Photius, Jean Zonaras, Jean Cinnamus, Nicéas Choniates, Jean VI Cantacuzène, Nicéphore Grégoras, Laonikos Chalcondyle et Doukas. Pour sa part, dans l'*Histoire des commencements de la vie des Roumains en Dacie*²⁸, Petru Maior renvoie à Julien l'Apostat, Priscus, Zosime, Procope de Césarée, Théophylacte Simokatès, Théophane le Confesseur, Georges le Moine, Constantin VII le Porphyrogénète, Léon le Grammairien, Anne Comnène, Georges Cédrene, Jean Zonaras, Jean Cinnamus, Nicéas Choniates, Georges Akropolitès, Georges Pachymère, Laonikos Chalcondyle. Les connaissances en littérature byzantine des deux historiens transylvains – et maintes autres œuvres restées en manuscrit ou éditées (traductions des Pères grecs de l'Église, ouvrages de droit canon, écrits concernant l'histoire nationale ou l'histoire ecclésiastique) en témoignent – étaient de beaucoup plus étendues qu'on ne serait tenté de conjecturer à partir du nombre limité d'auteurs byzantins cités dans ces ouvrages à caractère polémique. En effet, le but de leurs auteurs n'était pas de retracer l'histoire des Roumains se basant sur toutes les sources accessibles, mais de réfuter, en se fondant sur les sources les plus importantes, les thèses tendancieuses de ceux qui, par l'interprétation fallacieuse de ces sources, contestaient les arguments d'ordre historique invoqués à l'appui des droits nationaux des Roumains de Transylvanie : leur descendance des colons romains établis en Dacie, leur présence ininterrompue dans cette région historique, leur caractère de population sédentaire et non pas nomade, le sens ethnique du nom *Vlaques* par lequel ils sont désignés dans les textes du Moyen Âge. Le choix des sources byzantines mises en cause appartenait aux contradicteurs des historiens transylvains, à Johann Thunmann, Johann Christian Engel, Joseph Karl Eder, Franz Joseph Sulzer, auxquels revient par ailleurs le mérite d'avoir incité ceux-là à enrichir des écrits d'Anne Comnène, de Jean Cinnamus, de Georges Akropolitès, de Doukas le fonds des sources byzantines de l'histoire roumaine légué par Dimitrie Cantemir.

La liste des auteurs et des documents diplomatiques byzantins cités par Gheorghe Șincai dans sa *Chronique des Roumains et de plusieurs autres peuples*²⁹, dans laquelle il s'est proposé d'exposer de manière exhaustive et

²⁷ Samuil Micu, *Scurtă cunoștință a istoriei românilor*, ediție îngrijită de C. Cîmpeanu, Bucarest, 1963.

²⁸ Petru Maior, *Istoria pentru începutul românilor în Dacia*, Buda, 1812 (nouvelle édition par les soins de F. Fugariu, préface et notes de M. Neagoe, Bucarest, 1970).

²⁹ Gheorghe Șincai, *Opere*, I-III, *Hronica românilor*, ediție îngrijită și studiu asupra limbii de F. Fugariu, prefată și note de M. Neagoe, Bucarest, 1967-1969.

objective l'histoire des Roumains, est naturellement de beaucoup plus riche. Elle comprend Socrate, Sozomène, Priscus, Zosime, Procope de Césarée, Pierre le Patrice, Ménandre le Protecteur, le *Chronicon Paschale*, Théophylacte Simokatès, Georges le Syncelle, Theophane le Confesseur, Nicéphore le Patriarche, Syméon le Magistre, Georges le Moine, Léon le Grammairien, Constantin VII le Porphyrogenète, le Continuateur de Théophane, Léon le Diacre, la Souda, Jean Skylitzès, Anne Comnène, Georges Cedrène, Michel Glykas, Jean Zonaras, Jean Cinnamus, Nicéas Choniâtès, Georges Akropolitès, Georges Pachymère, Jean VI Cantacuzène, Nicéphore Grégoras, Pseudo-Kodinos, Sylvestre Syropoulos, Constantin Manassès, Laonikos Chalcondyle, Doukas, Georges Sphrantzès, ainsi que des listes d'évêchés et des actes des conciles³⁰. De même que Dimitrie Cantemir, Samuil Micu ou Petru Maior, Gheorghe Șincai arrive à prendre connaissance de la plupart de ces sources byzantines grâce à ses lectures humanistes occidentales, aux ouvrages des byzantinistes européens qu'il avait consultés et à ceux des historiens contemporains contre lesquels il polémique. Il n'en reste pas moins qu'il fut le premier Roumain à entreprendre des recherches systématiques dans les bibliothèques et archives de Rome, de Vienne et de Budapest en quête de documents relatifs à l'histoire de son peuple et à élaborer un corpus des sources de l'histoire des Roumains, la *Rerum spectantium ad universam gentem Daco-Romanam seu Valachicam summaria collectio ex diversis auctoribus facta a Georgio Gabriele Sinkai de Eadem secundum ordinem chronologicum*, dont le manuscrit inédit est conservé aujourd'hui à Cluj-Napoca, dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ce qui lui a valu de la part d'Edgar Quinet le surnom de « Muratori des Roumains »³¹.

³⁰ Je reproduis dans l'*Annexe* de cette étude, à titre d'exemple, d'après le manuscrit autographe inédit BAR-Cluj-Napoca, ms. roum. 547 de Șincai, les listes des auteurs byzantins dont il a tiré des extraits, listes placées par lui, en guise de tables de matières, en tête de deux de ses 27 cahiers de travail intitulés *Notata*, ainsi que les titres des éditions qu'il a utilisées, celles du *Corpus Parisinum* des historiens byzantins, dit aussi la *Byzantina* de Louvre.

³¹ Edgar Quinet, « Les Roumains », dans *Œuvres complètes*, Paris, 1857, p. 63-66. Sur les lectures, l'activité d'historien et les manuscrits de Șincai, voir P. Teodor, *Gheorghe Șincai: istorie și erudiție*, dans *Interferențe iluministe europene*, Cluj-Napoca, 1984, p. 144-155. P. Teodor démontre que Șincai a rédigé tout d'abord, à Rome et à Vienne, entre 1775 et 1780, ses cahiers de travail, conservés sous le nom de *Notata ex variis authoribus per G. Gabrielem Sinkay ordinis S. Basilii M. Transylvanum*, 27 cahiers reliés en 3 tomes (BAR Cluj-Napoca, ms. roum. 545-547, dont pourtant le XXII^e est daté Vienne, 1808 !) et qu'il a ensuite élaboré, entre 1780 et 1803, la *Rerum spectantium ad universam gentem Daco-Romanam seu Valachicam Summaria Collectio ex diversis Authoribus facta a Georgio Sinkai de Eadem secundum ordinem chronologicum*, 3 tomes (BAR Cluj-Napoca, ms. roum. 461-463). On lui a refusé le droit de faire imprimer ce dernier *Corpus*. Il a décidé alors de rédiger, en roumain, la *Chronique des Roumains et de plusieurs autres peuples*, restée elle aussi en manuscrit (BAR Cluj-Napoca, ms. roum. 592) et publiée pour la première fois en son entier, d'après une copie, à Iași, en 1853-1854.

À l'exception de certains ouvrages manuscrits – les anciennes chroniques roumaines, le *Hronicul* de Cantemir – Gheorghe Șincai n'utilise guère des sources inédites. Néanmoins, si l'on compare les textes byzantins reproduits par lui, en version latine, dans la *Summaria collectio* et, en traduction roumaine, dans la *Chronique* avec les textes byzantins connus et utilisés de nos jours par les historiens des Roumains, on constate que *l'érudit transylvain a utilisé toutes les sources byzantines intéressant l'histoire roumaine qui lui étaient alors accessibles*.

En effet, les sources byzantines qu'il semble ignorer ont été, toutes, découvertes et éditées après la mort de Gheorghe Șincai. S'il ne fait, par exemple, aucune allusion au passage de la chronique de Georges Cédrene relatif à l'assassinat de David, frère du tzar bulgare Samuel, de la dynastie des Komitopouloi (« fils du comte »), perpétré en 976, en Macédoine, par des Vlaques, passage interpolé, paraît-il, par un certain Michel Diabolitès dans le texte de l'*Histoire* de Jean Skylitzès, compilée à son tour par Cédrene, c'est parce que ce passage manquait dans l'édition utilisée par Șincai de cet auteur byzantin³². En revanche, il fait valoir tous les autres renseignements de Cédrene sur les Komitopouloi, lesquels, selon une affirmation faite par Ioannice dans sa correspondance avec le pape Innocent III, auraient été les ancêtres des Assénides, donc des Vlaques. Les *listes d'évêchés* comprenant des données importantes sur l'organisation ecclésiastique des Roumains balkaniques après la chute du Premier Empire bulgare, les *Conseils et récits* de Kékauménos qui offrent des renseignements de première main sur l'origine, le statut et les actions politiques des Aroumains de Thessalie au XI^e siècle, ainsi que les *chartes* d'Alexis Comnène concernant les obligations fiscales des Vlaques du XII^e siècle, sources ignorées, toutes, par l'historien transylvain, n'ont été publiées que dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, qui ont permis aux historiens de prendre connaissance des commencements des métropolies de la Valachie et de la Moldavie et de reconstituer un chapitre essentiel de l'histoire des relations entre Byzance et les Roumains au XIV^e siècle n'ont été publiés qu'entre 1860 et 1890 par Franz Miklosich et Joseph Müller ; on ne saurait reprocher à Șincai que le fait de n'avoir pas découvert par lui-même ces actes, conservés à Vienne. Il en va de même pour la littérature rhétorique du temps des Ange, riche en renseignements sur la révolte anti-byzantine des Assénides et sur l'histoire des premières années du royaume bulgaro-roumain, devenu plus tard le Second Empire bulgare, de Trnovo.

Même s'ils n'ont pas dépisté par eux-mêmes tous les textes byzantins ayant trait à l'histoire des Roumains dont ils font usage, les trois historiens

³² Voir maintenant *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, editio princeps, recensuit Ioannes Thurn, Berolini et Novi Eboraci, 1973.

transylvains ont sans doute le mérite d'avoir consulté directement ces sources et de les avoir étudiées avec beaucoup d'application. C'est ce qui leur vaut d'éviter les erreurs de Dimitrie Cantemir, comme, par exemple, celle de faire un seul personnage des deux Ἰωάννης (Jean) dont parle Nicéas Choniates, c'est-à-dire du premier roi des Bulgares et des Roumains, surnommé Ioannice ou bien Kaloian, d'un côté et de son assassin, dit aussi Ivanco, de l'autre. Ce qui plus est, dominés par la conviction que les Roumains, descendants des anciens Romains qui avaient colonisé les régions danubiennes de l'Empire, étaient restés sur place pendant les invasions barbares, ils extraient des auteurs byzantins non seulement les passages concernant les *Vlaques*, mais aussi tous les témoignages relatifs aux migrants ayant traversé ou dominé, à différentes époques, ces contrées.

Le plus souvent, les trois historiens renvoient le lecteur aux versions latines qui accompagnent les textes grecs dans les éditions des auteurs byzantins établies par les humanistes occidentaux – dans sa *Summaria collectio*, Gheorghe Șincai ne reproduit d'ailleurs que les textes de ces versions latines – se contentant de citer au besoin, ça et là, des phrases ou des syntagmes en grec, sujets à controverse. Il en ressort avec évidence qu'ils préfèrent lire les textes byzantins dans leurs traductions en latin, qu'ils possèdent à fond, sans pour autant renoncer à consulter le texte original grec, voire à vérifier les traductions. Certaines erreurs d'interprétation des textes grecs plus difficiles, qu'ils empruntent pourtant à ces traductions latines des humanistes, vont faire carrière dans la littérature historique roumaine. Par exemple, dans un passage célèbre de ses *Histoires*, Georges Pachymère parle de l'expansion des *Vlaques*, c'est-à-dire des Roumains, en Thrace jusque dans les environs de Constantinople. Craignant une éventuelle alliance de ces *Vlaques* avec les Tartares du nord du Danube, désignés par l'écrivain byzantin du nom ethnique archaïsant *Scythes*, qui menaçaient d'attaquer l'Empire, l'empereur Andronic II Paléologue ordonne, en 1285, leur déplacement forcé en Anatolie³³. Pour étayer sa théorie suivant laquelle les Byzantins auraient désigné du nom *Scythes* et *Coumans* les Roumains du nord du Danube, Gheorghe Șincai donne dans sa *Chronique*, sous l'année 1186, une mauvaise traduction de ce passage de Pachymère, le faisant à tort dire que les *Vlaques*, Roumains du sud du Danube, seraient apparentés aux *Scythes*, Roumains du nord du grand fleuve : « Cher lecteur – écrit-il –, souviens-toi de ce que je t'ai dit sous les années 1122, 1152 et 1172 et lis Pachymère qui affirme expressément : “Les *Vlaques* ou Roumains qui habitaient le territoire s'étendant des périphéries de Constantinople jusqu'à la cité Bizya et au-delà d'elle, ἀπὸ τῶν ἐξωτερῶ τῆς πόλεως ἐς Βιζύην καὶ πόρρω, avaient les mêmes mœurs et étaient de la même race que les *Scythes transdanubiens*”. Alors, tu te rendras compte aisément que les Roumains de la rive gauche du

³³ Voir le texte grec de Pachymère et notre traduction correcte en roumain dans FHDR, III, p. 448-449.

Danube sont appelés par les Grecs Scythes et Coumans »³⁴. Malgré la citation grecque, il est évident que Șincai a suivi la mauvaise traduction latine de Pierre Poussines, éditeur de Pachymère (Rome, 1669), qui avait introduit dans sa version les considérations, absentes de l'original grec, sur l'identité de race et de mœurs des Vlaques et des Scythes ! Une telle erreur ne commet pas Petru Maior qui, par contre, trouve l'occasion de démasquer l'interpolation tout à fait arbitraire de Pierre Poussines : « On trouve encore un passage chez Georges Pachymère, dans son *Histoire d'Andronic*, livre I, chapitre 38, où l'on dit des Roumains répandus depuis les environs de Constantinople jusqu'à Vizya et au-delà d'elle, qu'ils sont une espèce de gens nomades, qui se déplacent toujours, n'ayant pas de résidence permanente. Mais ces assertions sont sorties uniquement de la cervelle du traducteur Petrus Possinus, qui les a ajoutées au texte dans sa version latine ; dans l'original grec on ne les trouve pas. Le texte grec dit seulement que ces Roumains vivaient dans des lieux difficiles (δυσχωρίαις), à savoir dans des régions montagneuses »³⁵. Le grec de Petru Maior était sans doute meilleur que celui de Gheorghe Șincai.

Un autre exemple. Sous l'année 1398, Gheorghe Șincai cite un passage de Laonicos Chalcondyle à propos de Mircea l'Ancien, en lui donnant la mauvaise traduction suivante : « Ce peuple appela Mircea, *qui descendait de la branche la plus ancienne de la famille de leurs princes* et fit de lui son prince, en tuant Dan, qui avait régné auparavant »³⁶. La traduction correcte du texte de Chalcondyle est : « Ils appelèrent Mircea, *qui avait déjà régné dans le passé sur ce peuple* et firent de lui leur prince, en chassant Dan qui avait régné auparavant sur eux »³⁷. L'interprétation erronée du texte grec est imputable au premier traducteur en latin de Laonicos Chalcondyle, l'humaniste Conrad Clauser, dont Șincai traduit à son tour, en roumain, fort correctement d'ailleurs, la version latine³⁸. Quoiqu'elle fût relevée, en 1901, par le byzantiniste Constantin Litzica, cette erreur a longtemps persisté dans l'historiographie roumaine³⁹.

David Prodan a brillamment démontré autrefois que l'École transylvaine est redevable à Dimitrie Cantemir de beaucoup de ses thèses sur l'origine et l'histoire des Roumains⁴⁰. De tous les historiens transylvains, Samuil Micu est

³⁴ *Hronica*, I, s. a. 1186, p. 344.

³⁵ *Istoria*, p. 189-190.

³⁶ *Hronica*, I, s. a. 1398, p. 560.

³⁷ Voir le texte grec et notre traduction correcte en roumain dans FHDR, IV, p. 454-455 et note 31.

³⁸ Cf. *Notata*, ms. roum. 547 BAR Cluj-Napoca, t. XXIII, f. 157^r, où il dit pourtant qu'il a corrigé parfois la traduction erronée de Clauser : « Laonicus Chalcocondylas in *Historia de Rebus Turcicis*, quae extat tomo 15-to Byzantinae interprete Conrado Clausero, cujus tamen interpretationem, uti erroneam, non semper fui secutus ».

³⁹ C. Litzica, « Dan I Voevod », étude réimprimée dans *Studii și schițe greco-române*, Bucarest, 1912, p. 6.

⁴⁰ D. Prodan, « Gheorghe Șincai », dans *Rumanian Studies*, I, Leiden, 1970, p. 35-44.

celui qui, dans le choix des citations byzantines, ainsi que dans leur interprétation suit de près cet illustre prédécesseur, même lorsque celui-ci commet des erreurs. Il emprunte, par exemple, à Cantemir l'hypothèse fantaisiste suivant laquelle la présence de la tête d'aurochs dans les armoiries de Moldavie ne serait pas une réminiscence de la légendaire chasse à l'aurochs du prince Dragoș comme le voulait la tradition mythique nationale, mais devrait être rapportée à la construction, en Moldavie, sur les ordres de l'empereur Trajan, de la cité *Caput Bovis*, dont Procope parle dans *De aedificiis*, IV, 5⁴¹. Pour localiser la *Caput Bovis*, ainsi que certaines autres cités mentionnées par Procope, en Moldavie, il fallait forcer un peu le texte byzantin ; Dimitrie Cantemir n'avait pas hésité à le faire, Samuil Micu accepte trop légèrement son interprétation, mais, dans sa *Chronique*, sous l'année 565, Gheorghe Șincai met les choses au point par la traduction correcte de Procope et la localisation exacte de toutes les cités en question⁴².

Toujours dans le sillage de Dimitrie Cantemir, Samuil Micu affirme qu'après l'invasion et l'établissement des Bulgares en Dacie et en Mésie, les habitants roumains de ces régions auraient réussi à trouver un *modus vivendi* avec les conquérants. Les Roumains du nord du Danube auraient constitué dans l'ancienne Dacie une formation politique autonome, alliée de l'Empire bulgare, tandis que les Roumains du sud du Danube, unis sur pied d'égalité avec les Bulgares, auraient constitué un royaume commun, gouverné indistinctement par des princes issus de ces deux peuples. De l'époque de cette symbiose bulgaro-roumaine date le nom de *Vlaques*, donné par les Bulgares aux Roumains. À l'appui de cette hypothèse, qui n'est pas entièrement inacceptable, Samuil Micu invoque les mêmes sources byzantines que Dimitrie Cantemir, à savoir Jean Zonaras, Nicétas Choniates, Georges Cédrene⁴³. Samuil Micu est toutefois plus prudent et plus critique dans son interprétation des sources, tandis que Dimitrie Cantemir, les traitant avec une liberté plus grande, insiste sur l'autonomie des Roumains dans des termes par trop catégoriques. L'hypothèse de la symbiose bulgaro-roumaine au Moyen Âge est acceptée par tous les trois historiens transylvains. Gheorghe Șincai ira jusqu'à donner à tous les souverains du Premier Empire bulgare le titre d'empereurs des Bulgares et des Roumains.

Une autre hypothèse ingénieuse de Dimitrie Cantemir concerne les débuts de l'État roumain médiéval en dépendance de l'Empire byzantin. Au X^e siècle, après la destruction de l'Empire bulgare par les Byzantins, les Roumains de l'ancienne Dacie et ceux de Mésie, unis jusqu'alors avec les Bulgares, mais jouissant d'une certaine autonomie, seraient revenus sous l'autorité des empereurs de Constantinople, c'est-à-dire de l'Empire romain d'Orient, dont ils

⁴¹ *Scurtă cunoștință*, p. 34-35 ; cf. Dimitrie Cantemir, *Hronicul*, p. 154-155 (cf. p. 249, 322).

⁴² *Hronica*, I, s. a. 565, p. 170-172.

⁴³ *Scurtă cunoștință*, III, 1, p. 57-58 ; cf. Dimitrie Cantemir, *Hronicul*, p. 336-338.

avaient été détachés quelques siècles auparavant. L'empereur byzantin Basile II le Bulgaroctone aurait conféré le titre de patrice et despote à un certain Bogdan, prince roumain de l'ancienne Dacie, en récompense de sa soumission. À partir de celui-ci, tous les princes roumains auraient porté ce titre. Cette construction historique repose sur un passage de la compilation de Georges Cédrene et sur son commentaire, mal compris par Cantemir, dû à l'humaniste allemand Johannes Löwenklaw ou Leunclavius du XVI^e siècle⁴⁴. Samuil Micu emprunte à Dimitrie Cantemir, qu'il ne cite pas, l'hypothèse et ses arguments érudits, le texte de Cédrene et le commentaire mal compris de Leunclavius⁴⁵. Gheorghe Șincai l'accepte en faisant toutefois ses réserves⁴⁶.

Les interprétations, le plus souvent correctes, données par les historiens transylvains aux sources byzantines mises en cause par les savants contre lesquels ils polémiquent sont plus personnelles. La manière dont Petru Maior entend prouver que le terme Βλάχοι, *Vlaques*, par lequel les Byzantins désignent habituellement les Roumains, a une signification ethnique et non pas socio-professionnelle, est particulièrement instructive dans ce sens. Plusieurs érudits, parmi lesquels l'humaniste croate Iovan Lučić ou Ioannes Lucius (1604–1679)⁴⁷, dans le chapitre intitulé *De Vlachis* de son ouvrage *De regno Dalmatiae et Croatiae*, souvent invoqué, mais pas toujours attentivement lu et bien compris par les adversaires de l'École transylvaine, avaient tenu un texte d'Anne Comnène⁴⁸ et un autre de Nicéas Choniates⁴⁹ pour des preuves décisives en faveur de la thèse selon laquelle les Byzantins auraient nommé *Vlaques* non seulement les Roumains, mais aussi les Bulgares et notamment « ceux d'entre les Bulgares qui étaient pasteurs dans les montagnes et gens de basse condition ». Selon le texte d'Anne Comnène, cité par Lucius, l'empereur Alexis I^{er} Comnène avait ordonné au César Nicéphore Mélissène, pendant la guerre contre les Petchenègues, « de recruter parmi les Bulgares et parmi ceux qui mènent une vie nomade – ceux-ci la langue vulgaire les appelle *Vlaques* ». La lecture « du passage d'Anne Comnène en grec », amène Petru Maior à conclure « qu'il n'y a aucune raison d'en déduire que les Bulgares auraient été jamais nommés *Vlaques* ». Il démontre que, dans le passage en question, Anne Comnène distingue nettement entre Bulgares et *Vlaques*, qu'elle regarde comme des peuples différents. Loin d'affirmer que ceux des Bulgares qui mènent une vie nomade seraient nommés *Vlaques* par les Byzantins, elle dit seulement que

⁴⁴ *Hronicul*, p. 377. Cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 105.

⁴⁵ *Scurtă cunoaștere*, p. 87 ; cf. *ibidem*, p. 95.

⁴⁶ *Hronica*, I, s. a. 1018, 1019, p. 302-303.

⁴⁷ Cf. A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, p. 162-165.

⁴⁸ Anne Comnène, *Alexiade*, VIII, III, 4 ; voir le texte et la traduction roumaine dans FHDR, III, p. 108-109.

⁴⁹ Nicéas Choniates, *De Isaacio Angelo*, I, 4 ; voir le texte et la traduction roumaine dans FHDR, III, p. 254-255.

les Vlaques, c'est-à-dire les Roumains, qui mènent une vie nomade ont été recrutés par Nicéphore Melissène. Par ailleurs, en parlant de la « vie nomade » des Vlaques, Anne Comnène ne veut pas dire que ceux-ci sont dépourvus de « résidence stable », qu'ils « se déplacent d'un endroit à un autre, à l'instar des Scythes ou autre gent barbare », comme le veulent Johannes Thunmann et Johann Christian Engel. Selon Maior, le « nomadisme » qu'Anne Comnène attribue aux Vlaques n'est autre chose que la transhumance, phénomène tellement caractéristique pour les pasteurs roumains, où qu'ils vivent, y compris en Transylvanie. Quelques autres passages de l'*Alexiade* d'Anne Comnène et de l'*Histoire* de Nicéas Choniates témoignent de l'existence de villes et villages appartenant aux Vlaques, comme Ezevan en Thessalie ou les cités des Vlaques du mont Haemus. Quant aux arguments tirés par Lucius à l'appui de sa théorie sur la signification du terme *Vlaques* du passage dans lequel Nicéas Choniates raconte les débuts de la révolte des Assénides, Petru Maior les réfute par les contre-arguments de Dimitrie Cantemir. Il prouve aisément que l'écrivain byzantin distingue nettement, lui aussi, plus d'une fois entre Bulgares et Vlaques, deux ethnies différentes associées dans cette révolte contre l'Empire byzantin à la fin du XII^e siècle⁵⁰.

Pour valoriser à fond les sources historiques byzantines les chercheurs doivent tout d'abord surmonter une difficulté majeure : celle d'identifier les peuples barbares désignés par des noms ethniques archaïsants dans les ouvrages des écrivains byzantins entichés de classicisme et jaloux d'être les seuls en droit de porter le nom de *Romains* (Ῥωμαῖοι). Sauf dans les cas où ces écrivains « traduisent » eux-mêmes en grec vulgaire les dénominations archaïsantes puisées dans les œuvres d'Hérodote ou de Thucydide, il n'est pas aisé de deviner qui sont en réalité les *Scythes*, les *Mysiens*, les *Daces* ou les *Pannoniens* dont ils retracent l'histoire, puisque ces noms ethniques sont appliqués indistinctement à tous ceux qui habitent ou ont jamais habité la *Scythie*, la *Mésie*, la *Dacie* ou la *Pannonie* des anciens. Préoccupés, d'une part, de prouver que le peuple roumain a toujours habité les territoires colonisés jadis par ses ancêtres romains, déroutés, d'autre part, par la polysémie des noms ethniques archaïsants byzantins, dont ils ne comprennent pas entièrement la valeur stylistique et la signification culturelle, les historiens transylvains n'hésitent pas de solliciter parfois les sources pour étayer leur préjugé, en affirmant notamment que les écrivains byzantins auraient désigné les Roumains par le nom ethnique *Scythes* et même par ses synonymes vulgaires *Petchenègues* et *Coumans*. Le fait que des humanistes occidentaux, comme le croate Ioannes Lucius ou le hongrois Daniel Cornides, les premiers à voir des Roumains dans les *Petchenègues* et les *Coumans* des textes byzantins, avaient commis la même erreur d'interprétation –

⁵⁰ *Istoria*, chap. VI, § 3, p. 179-186 (contre Lucius) ; *Istoria*, chap. VI, § 4, p. 186-190 (contre Thunmann) ; *Istoria*, chap. VI, § 5, p. 190-194 (contre Engel).

évitée par Dimitrie Cantemir – ne justifie pas cet abus, d’autant plus que d’autres érudits de l’époque, tel le hongrois Georgius Pray, l’avait corrigée.

Partageant l’opinion de Ioannes Lucius que les Aroumains seraient les descendants des Petchenègues colonisés par Alexis I^{er} Comnène dans la région de Mogléna et ultérieurement romanisés, Samuil Micu va encore plus loin et se déclare persuadé que les historiens byzantins « nommaient Scythes aussi les Roumains qui vivaient dans l’ancienne Dacie, parce qu’ils nommaient Scythes tous ceux qui vivaient au-deçà du Danube et le pays ils le nommaient Scythie et ils les nommaient ailleurs Coumans et Petchenègues et Mysiens »⁵¹. Il ouvre ainsi la série des identifications ethniques subjectives, voire fantaisistes, véritable talon d’Achille de la littérature historique de l’École transylvaine.

Par des raisonnements logiques à des prémisses non prouvées plutôt que par une véritable critique des sources, Gheorghe Șincai déduit, à son tour, des textes byzantins que, depuis le XII^e siècle, après l’anéantissement des Petchenègues et la défaite définitive des Coumans, conquérants de l’ancienne Dacie, les Roumains auraient reçu dans les écrits des écrivains byzantins les noms de leurs anciens maîtres. Les Roumains de Valachie auraient été nommés donc *Petchenègues*, tandis que ceux de Moldavie et de Bessarabie *Coumans*⁵². À un endroit de sa *Chronique*, il reproche même aux historiens byzantins du XIV^e siècle, d’avoir confondu les Roumains, qu’ils auraient appelés *Scythes*, avec les Tartares, en raison de la similitude de leurs mœurs, dont certains auteurs font état⁵³.

Quant à Petru Maior, il consacre un chapitre entier, le huitième de son *Histoire au Changement du nom des Romains de la Dacie* ; il y défend la thèse de l’identité des *Daces*, *Mysiens*, *Scythes*, *Petchenègues* et *Coumans* des sources byzantines avec les Roumains d’une manière qui frise parfois l’absurde et le ridicule. À son avis, certains auteurs byzantins désigneraient du nom de *Daces* les Roumains du nord du Danube et de celui de *Vlaques* les Roumains du sud du grand fleuve, ce qui est absolument faux. Le nom ethnique *Mysiens* serait, d’après lui, réservé par certains écrivains byzantins aux seuls Roumains balkaniques, habitants de la Dacie aurélienne, laquelle aurait repris, à un certain moment, son ancien nom de Mésie ; en réalité, du nom de Mysiens les Byzantins appellent le plus souvent les Bulgares ou les Bulgares et les Vlaques du mont Haemus, unis par les Assénides, tandis que le nom géographique archaïsant *Dacie* désigne, même sous la plume des derniers écrivains byzantins, non seulement la Dacie trajanne, mais aussi le territoire historique de la Dacie

⁵¹ *Scurtă cunoștință*, p. 89-91.

⁵² *Hronica*, I, s. a. 1122, p. 332 ; s. a. 1152, p. 338 ; s. a. 1172, p. 340 ; s. a. 1186, p. 344 ; s. a. 1187, p. 347-348 ; s. a. 1207, p. 380 ; s. a. 1215, p. 381 ; s. a. 1232, p. 395 ; s. a. 1233, p. 395-396 ; s. a. 1234, p. 397 ; s. a. 1264, p. 425.

⁵³ *Hronica*, I, s. a. 1332, p. 476-477 ; cf. FHDR, III, p. 484-485.

aurélienne, au sud du Danube. Persuadé que les Byzantins identifient les Roumains de Valachie, Transylvanie et Moldavie aux Petchenègues, Maior s'évertue de démontrer, par étymologie populaire, à l'encontre de Georgius Pray, qui leur avait attribué, à juste titre, une origine turque, l'origine roumaine des noms des tribus Petchenègues cités par Constantin VII Porphyrogénète : *Maitzan* < « mai tân » (« je tiens encore »), *Caidum* < « du-mi caii » (« conduis mes chevaux »). Même la notice de la Souda, d'après laquelle les Petchenègues seraient les anciens Daces des textes classiques, des habitants donc de l'ancienne Dacie, est invoquée par Maior comme preuve de l'identité des Petchenègues et des Roumains, les seuls qui seraient nommés Daces dans la littérature byzantine, ce qui n'a rien à voir avec la réalité. Mais la fantaisie interprétative de Petru Maior est au comble lorsqu'il s'attache à démontrer l'identité des Roumains et des Coumans et à expliquer comment le nom de ceux-là aurait été remplacé dans les sources byzantines par le nom de ceux-ci. Sur ce point il abonde en hypothèses hardies, totalement dépourvues de fondement. Il soutient, par exemple, que, jaloux de la romanité indéniable des Roumains et indignés de la création de l'Empire de Charlemagne, les Grecs, qui s'érigeaient en seuls détenteurs légitimes de l'Empire et du nom des Romains (Ῥωμαῖοι), auraient changé par tricherie le nom latin des Roumains (*Romani*) en Coumans (*Comani*), profitant de la similitude des lettres *k* et *r* en écriture grecque ! Inversant le rapport entre le couman et le roumain, il prend certains anthroponymes roumains d'origine coumane pour des preuves de l'origine roumaine des Coumans : ceux-ci seraient les descendants d'une tribu gouvernée par un prince roumain nommé *Coman*. Il se risque même à attribuer aux Coumans, toujours par étymologie populaire, une origine italique : « ceux des Roumains qui ont été appelés Coumans sont, peut-être, la colonie de la ville Cumae établie en Dacie », dit-il, s'empressant d'ajouter que les Roumains donnent habituellement aux gens immigrés dans une région des noms évoquant leur pays d'origine⁵⁴.

Malgré le caractère aberrant de ces constructions, on ne saurait pourtant accuser les historiens appartenant à l'École transylvaine d'avoir sacrifié sciemment et méthodiquement la vérité historique des sources byzantines à la passion pour leur nationalité. À côté des interprétations fantaisistes des noms ethniques utilisés par les Byzantins, il y a des identifications très sensées. Gheorghe Șincai n'hésite point à identifier les *Daces* évoqués par Anne Comnène à un endroit de l'*Alexiade* avec les Hongrois⁵⁵, et les dynastes *scythes* du Bas-Danube Tatos, Sesthlav et Satza, mentionnés par la princesse byzantine à un autre endroit du même ouvrage avec les Petchenègues et les Coumans⁵⁶, et

⁵⁴ *Istoria*, chap. VIII, p. 169-228.

⁵⁵ *Hronica*, I, s.a. 1090, p. 325.

⁵⁶ *Hronica*, I, s.a. 1081, p. 321-322 ; cf. notre étude « Les Mixobarbares et les formations politiques patristriennes du XI^e siècle », *RRH*, XII, 1973, 1, p. 61-82.

non pas avec des Roumains, comme l'ont fait certains historiens du XX^e siècle. Très intéressantes – et pittoresques par surcroît – sont leurs explications du nom péjoratif *Koutzovlaques* (Κουτσόβλαχοι), « Vlaques boiteux », dont les Grecs désignent les Aroumains. Ioannes Lucius avait soutenu que les Aroumains seraient les descendants des prisonniers Petchenègues installés par Alexis I^{er} Comnène, après la bataille de Léboundion, dans la région de Mogléna ; puisqu'ils étaient des mutilés de guerre, « des boiteux et des manchots », on les aurait appelés après leur romanisation *Koutzovlaques*. Samuil Micu, qui partage la théorie de l'humaniste croate sur l'origine petchenègue des Vlaques, n'accepte pas cette étymologie. Il reprend sur ce point l'opinion de Dimitrie Cantemir d'après qui le nom *Koutzovlaques* serait une déformation du nom originaire *Kondovlaques* (Κονδόβλαχοι), « Vlaques de petite taille », dont les Byzantins avait pris l'habitude de désigner les Vlaques sujets de Chrysos, un dynaste local de la région des Rhodopes du XIII^e siècle, qui aurait été, au dire de Nicétas Choniates, de petite taille⁵⁷. Après avoir réexaminé toutes les sources byzantines invoquées par Lucius à l'appui de sa théorie, Petru Maior fait remarquer que « si les Grecs qui auraient vu de leurs propres yeux ces prisonniers boiteux et manchots leur auraient donné eux-mêmes ce nom... alors les écrivains grecs de l'époque et des années qui s'ensuivirent auraient nommé dans leurs livres ces gens-là *Koutzovlaques*, d'autant plus qu'ils ressentent une haine féroce contre eux et leur donnent des noms encore plus ignobles que celui de *Koutzovlaques* dans leurs écrits ». L'historien constate, à juste titre, que ce nom péjoratif, absent de la littérature byzantine, est un sobriquet grec de création récente qui témoigne de l'aversion réciproque des Aroumains et des Grecs, « surtout des commerçants ». Le nom de *Koutzovlaques* indique, selon lui, que le roumain parlé par les Aroumains est « boiteux », c'est-à-dire impur, corrompu par le grec. La conclusion de cette réfutation de la théorie de Lucius est pleine de causticité : « C'est donc la théorie de Lucius qui est boiteuse et manchote et n'a pas de tête »⁵⁸. Indigné par le nom injurieux *Koutzovlaques* que les Grecs, qui se font nommer Romains, donnent aux Aroumains, Petru Maior, s'exclame enfin sur un ton moqueur : « Il conviendrait que les Grecs soient nommés Κουτσο-Ρωμαῖοι, c'est-à-dire « Romains boiteux » puisqu'ils ont volé leur nom aux Romains, eux qui ne sont pas des Romains authentiques, mais des Grecs tout court et puisqu'ils sont rentrés chez eux boiteux et manchots, tels qu'ils sont sortis de presque toutes les guerres avec les Roumains d'au-delà du Danube »⁵⁹.

Les historiens appartenant à l'École transylvaine sont, parmi les historiens roumains, les premiers à utiliser non seulement les sources byzantines, mais aussi les sources médiévales occidentales relatives aux grands événements

⁵⁷ *Scurtă cunoștință*, p. 137 ; cf. D. Cantemir, *Hronicul*, p. 414.

⁵⁸ *Istoria*, chap. VIII, § 13, p. 224-228.

⁵⁹ *Istoria*, chap. XIV, § 5, p. 278.

du passé national. Se fondant sur ces sources, qu'ils confrontent avec les sources byzantines, ils arrivent souvent à corriger maintes erreurs de fait et de jugement des écrivains byzantins ou bien à proposer une nouvelle lecture de leurs textes, parfois obscurs. Même si leurs hypothèses ne sont pas toujours infaillibles, ils réussissent pourtant à mettre sous un jour nouveau certains aspects de l'histoire roumaine peu connus, sinon complètement ignorés, par leurs devanciers ou par leurs contemporains et à ouvrir un débat scientifique authentique et fécond. Invoquant à son appui le témoignage des *Gesta Hungarorum* du Notaire anonyme du roi Béla, Petru Maior conteste, par exemple, la thèse de la domination du Premier Empire bulgare sur les Roumains de l'ancienne Dacie, que Dimitrie Cantemir et, dans son sillage, Samuil Micu et Gheorghe Șincai avaient soutenue avec des arguments puisés dans les sources byzantines⁶⁰. Aussi, c'est principalement à l'aide des lettres échangées par le pape Innocent III et Ioannice, le roi des Bulgares et des Vlaques, que Samuil Micu et surtout Gheorghe Șincai retracent tout un chapitre de l'histoire religieuse et politique des Roumains, celui des relations avec le Saint-Siège et de la première union des Roumains avec l'Église catholique, chapitre ignoré – et pour cause – autant par les sources byzantines de l'époque, que par les érudits roumains entichés de byzantinisme dès le XVII^e et le XVIII^e siècle.

Malgré leur impressionnante érudition en matière byzantine, les historiens appartenant à l'École transylvaine ne se sont jamais proposés de broser une image globale de Byzance, ni de formuler un jugement de valeur sur son rôle dans l'histoire sinon de l'humanité, au moins du peuple roumain. Néanmoins, de leurs œuvres se dégagent quelques idées générales originales sur l'identité et la place de Byzance dans l'histoire universelle, sur ses rapports avec les Roumains, ainsi qu'une nouvelle attitude envers l'Empire byzantin et sa civilisation. En substance, ces idées et cette attitude, que chacun nuance de manière personnelle, sont communes à Samuil Micu, à Gheorghe Șincai et à Petru Maior et découlent principalement de leur conception générale du monde, de l'homme et de l'histoire, marquée à la fois par l'esprit de l'*Aufklärung*, par leur appartenance à l'Église greco-catholique, et par leur attachement au principe des nationalités et, en particulier, à l'idée de la romanité des Roumains. Une nouvelle image de Byzance en sortira, qui va dominer longtemps la pensée historique roumaine.

Elle apparaît au mieux en filigrane dans la *Chronique* de Gheorghe Șincai. On ne trouvera guère dans cet ouvrage le nom de Byzance, ni celui d'Empire byzantin⁶¹. Aux yeux de Gheorghe Șincai, qui semble avoir une conception plutôt juridique de l'histoire et anticipe à sa manière le mot de John

⁶⁰ *Istoria*, chap. IV, § 6, p. 73-78.

⁶¹ Cf. pourtant *Hronica*, I, s. a. 869, p. 254 où l'on parle des *byzantinenii*, « les Byzantins », participants au huitième concile œcuménique (selon les catholiques) de Constantinople.

Bury, « l'Empire byzantin n'a jamais existé », il y a eu, depuis la mort de Théodose I^{er} en 395 et le partage de l'Empire romain entre ses fils, Arcadius et Honorius, un Empire romain d'Orient et un Empire romain d'Occident, ayant comme capitales Constantinople et la vieille Rome. Ces deux formations, parfaitement légitimes, parce que voulues par l'empereur mourant, constituent, en principe, un seul Empire, dont les citoyens sont constamment désignés par Șincai du nom de *Romains*. L'Empire romain d'Occident prend fin en 476, avec la prise de Rome par Odoacre, pour renaître en 800, avec le couronnement de Charlemagne. L'Empire romain d'Orient, qui connaît une dernière époque de gloire sous le règne de Justinien I^{er} (527–565), survit aux invasions barbares, mais subit de lourdes pertes. La plus grave est celle des territoires habités, au nord et au sud du Danube, par les Roumains – que Șincai n'hésite point à nommer *Romains*, puisqu'ils sont les descendants des anciens citoyens latins de l'Empire d'Orient – au profit des Bulgares, qui s'y établissent au VII^e siècle. Profitant de la domination bulgare sur les Roumains, les Grecs, restés seuls maîtres à Constantinople, s'emparent, par usurpation, de l'Empire romain d'Orient et du nom des Romains.

Gheorghe Șincai vitupère plus d'une fois contre cette usurpation et conteste aux Byzantins le droit de se nommer Romains (Ρωμαῖοι). À un endroit de sa *Chronique*, il écrit : « après la conquête des Dacies et de la Mésie Inférieure par les Bulgares, maints auteurs n'ont plus nommé les empereurs de Constantinople empereurs “des Romains”, mais “des Rhomèques”, c'est-à-dire du nom que se donnent les Grecs de nos jours, car, sans l'aide des Roumains, les Grecs n'ont pas réussi à hériter de la gloire et de la renommée de nos ancêtres »⁶². Et plus loin : « Les Grecs... qui sans justification aucune se sont donnés et se donnent le nom de *Romains*, seulement parce qu'ils sont parvenus plus tard à s'emparer de l'Empire romain de l'Orient et à le détruire »⁶³. Et plus loin encore : « ...les Grecs ont surnommé les peuples de la rive gauche du Danube *Scythes* et ceux de l'Occident *Latins*, afin de s'approprier le nom des Romains, dont les Grecs n'ont été que des sujets et pas du tout des descendants de leur sang, comme sont les Roumains et les Italiens, auxquels ils ont subtilisé par supercherie l'Empire »⁶⁴. Il préfère désigner les Byzantins du nom de Grecs ou de Rhomèques qu'il emploie, dans l'esprit du temps et à la différence des auteurs occidentaux du Moyen Âge qui en font usage, dans leur acception nationale et non pas confessionnelle : « Ioannice – note-t-il en marge d'un texte de Georges Akropolitès – aimait se donner le surnom de *Roméoctone* (et avec raison, car il ne pouvait se nommer *Romanoctone*, vu que les Grecs ne sont pas

⁶² *Hronica*, I, s. a. 708, p. 213.

⁶³ *Hronica*, I, s. a. 1186, p. 342.

⁶⁴ *Hronica*, I, s. a. 1206, p. 377-378.

des Romains) »⁶⁵. En revanche, il nomme presque toujours l'Empire byzantin « Empire d'Orient » ou simplement « l'Orient » ce qui lui arrive même dans le cas de l'Empire nicéen. On pourrait en déduire qu'il ne conteste pas la légitimité de l'Empire byzantin, en tant qu'Empire romain d'Orient, mais la prétention, absurde à son avis, des Grecs de s'y ériger en maîtres et la manière malhonnête dont ils s'efforcent d'occulter, par les noms « barbares » qu'ils leur donnent, la romanité des Roumains. Par ailleurs, aux yeux de Șincai, Charlemagne et tous les empereurs du Saint Empire romain germanique ne sont, eux non plus, des empereurs romains au plein sens du mot, mais seulement des souverains de l'Empire romain d'Occident : « Cette année – écrit-il à propos de l'an 476 – est l'année de la désolation, au cours de laquelle Rome, vainqueur des peuples et maîtresse du monde, qui n'a pas eu, n'a pas et n'aura jamais sa pareille, tomba et ne se releva pas, ni se relèvera jamais... Depuis Odoacre, il n'y eut plus des empereurs de Rome, puisque Charlemagne et ses successeurs ne firent que porter le nom d'empereurs de Rome, mais Rome ils ne la gouvernèrent jamais »⁶⁶.

On ne saurait être d'accord avec ceux qui supposent que son éducation romaine et catholique avait rendu Gheorghe Șincai défavorable à l'Empire byzantin et au monde orthodoxe⁶⁷. Son hostilité contre les Grecs est d'ordre national et non confessionnel. Il se fait un devoir de blâmer avec véhémence les empereurs byzantins qui ont encouragé les courants hérétiques, mais aussi de consigner scrupuleusement toutes les initiatives impériales byzantines en faveur de la juste foi. Il parle avec éloge non seulement des grands conciles œcuméniques, mais aussi des synodes locaux byzantins qui ont condamné certaines hérésies : du synode contre l'iconoclasme de 843 et du synode contre le bogomilisme de 1147, par exemple. L'attachement de ce gréco-catholique aux traditions de l'Église orientale est plus fort qu'on ne s'imaginerait. Il va jusqu'à exprimer son regret que les papes, qu'il préfère désigner du titre de « patriarches de Rome », ont assumé celui de « patriarches œcuméniques » impliquant la prétention à la juridiction ecclésiastique universelle ; il semble donc mettre en doute la légitimité du primat absolu du pape : « Phocas, qui était d'origine cappadocienne, s'empara de l'Empire et, pour consolider son pouvoir, tua beaucoup de gens et craignant que le patriarche de Constantinople ne le frappe d'anathème à cause de l'assassinat de l'empereur Maurice, il écrivit au patriarche de Rome, lui donnant dans sa lettre le titre de « patriarche œcuménique », c'est-à-dire qui a sous son autorité tous les patriarches et prélats de l'Église, titre que les patriarches de Rome ont gardé jusqu'au jour où j'écris cela. Mieux valait ne pas le garder ! Puisque ce titre a détruit l'amour fraternel

⁶⁵ *Hronica*, I, s. a. 1206, p. 378.

⁶⁶ *Hronica*, I, s. a. 476, p. 142.

⁶⁷ Cf. C. Țuțuianu, *op. cit.*, notamment p. 549.

entre les Orientaux et les Occidentaux. Mais, à ce sujet, lis Fleury »⁶⁸. À un autre endroit de sa *Chronique*, Șincai va encore plus loin et parle de l'union des Églises dans des termes plutôt œcuméniques, donnant l'impression qu'il ne considère absolument nécessaire l'adoption par les orthodoxes du point de vue catholique sur la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils (le *filioque*) : « Cela veut dire – écrit-il en marge de la chrysobulle par lequel Ioannice proclame l'union de l'Église des Bulgares et des Roumains avec celle de Rome – que, conformément à la chrysobulle citée plus haut, les Roumains et les Bulgares n'ont pas abandonné leur Loi et leurs anciennes coutumes, mais qu'ils sont entrés dans l'obédience de Rome acceptant seulement de considérer le pape comme le premier de tous les patriarches et de ne pas injurier les Latins et leurs coutumes, procédant d'ailleurs comme les Roumains de Transylvanie au moment de leur union [tandis que les Russes de Pologne et de la Hongrie n'ont pas bien agi, lorsqu'ils ont ajouté au Symbole de la foi les mots: « et du Fils », car on devait garder la Loi et la coutume ancienne]. C'est ça la véritable union : les Occidentaux doivent observer leurs coutumes et les Orientaux les leurs et ils ne doivent pas s'adresser des injures les uns aux autres »⁶⁹.

Gheorghe Șincai traite parfois des rapports entre l'Église et l'Empire byzantin, de l'histoire des affaires ecclésiastiques et des relations entre les confessions chrétiennes dans un esprit philosophique et de tolérance qui témoigne de l'influence de l'*Aufklärung*. Son éloge de Justinien I^{er} semble justifier l'intervention autoritaire de cet empereur dans les affaires de l'Église, au nom de la raison d'État : « Libre à chacun de dire ce qu'il veut du fait que l'Auguste Justinien I^{er} a imposé sa règle à tous les prélats et même aux patriarches de Rome, quant à moi, je dis, non pas de mon propre chef, mais basé sur les auteurs que j'ai lus que, de tous les empereurs d'Orient, Justinien est le seul qui ait maintenu de ses jours la majesté des Romains, par la reconquête de l'Afrique et de l'Italie et qui ait assuré aussi sa survivance, en lui donnant, par ses lois, des fondements durables qui subsistent encore aujourd'hui »⁷⁰.

De l'avis de Șincai, le schisme religieux a eu, lui aussi, des causes plutôt politiques. Aux origines lointaines de cette rupture se trouvent deux décisions impériales également déplorables, quoique légales : le transfert du siège impérial de Rome à Constantinople, voulu par Constantin le Grand et le partage de l'Empire romain, décidé par Théodose I^{er} : « Mieux valait ne pas le partager ! – dit-il à propos du partage de Théodose I^{er} – car de ce partage et du transfert du siège de l'Empire à Constantinople, fait par le grand Constantin, découlent le

⁶⁸ *Hronica*, I, s. a. 602, p. 189-190.

⁶⁹ *Hronica*, I, s. a. 1202, p. 367. Le commentaire mis entre parenthèses a été rayé par l'auteur, de sa main, dans le manuscrit de la *Chronique*, probablement par crainte de la censure.

⁷⁰ *Hronica*, I, s. a. 565, p. 169.

déclin de l'Empire de nos ancêtres et le démembrement de l'Église chrétienne »⁷¹. La cause immédiate du schisme n'est pas, selon Şincai, qui parle pourtant en bon catholique, le conflit de 1054 entre Michel Cérulaire et le cardinal Humbert, dont il ne dit rien, mais la dispute entre Rome et Constantinople pour la subordination ecclésiastique et politique de la Bulgarie, autrement dite la question de l'Illyricum, dispute tranchée par la décision de Basile I^{er} de faire entrer l'Église bulgare dans l'obédience du Patriarcat constantinopolitain : « Tu vois à quel point les Occidentaux et les Orientaux avaient envie de la Bulgarie, mais les premiers n'ont pas abouti, car l'empereur d'Orient, Basile I^{er} le Macédonien, s'acharna à soumettre les Bulgares au trône patriarcal de Constantinople, ce qu'il réussit à faire. C'est la Bulgarie qui fut la cause du démembrement de l'Église du Christ »⁷². Une raison de plus pour déplorer la subordination de la Bulgarie au patriarcat de Constantinople serait le fait que cette mesure a entraîné aussi la subordination ecclésiastique des Roumains, dépendants de l'Église bulgare, aux Grecs : « La Bulgarie a été enlevée au patriarcat de Rome et donnée au patriarcat de Constantinople », écrit-il à propos des décisions du huitième (selon les catholiques) synode œcuménique, de 869. « Mieux valait que cela n'arrive pas, car les Roumains auraient été plus heureux sous l'autorité du patriarcat de Rome, à l'instar de maints autres peuples que cette subordination a rendus heureux, comme nous pouvons constater de nos propres yeux. Lis Fleury »⁷³. L'argument de cette préférence de Şincai pour l'obédience romaine n'est donc pas d'ordre théologique, mais, dans l'esprit des Lumières, d'ordre culturel. Il trouve l'occasion de déplorer, dans ce même esprit, les guerres de religion du XIII^e siècle, dont il démasque la motivation réelle : la soif du pouvoir et du gain. « Les Latins – dit-il évoquant la déviation de la quatrième croisade contre Byzance et la création de l'Empire latin de Constantinople – c'est-à-dire les Italiens, les Francs et les Allemands, qui s'étaient croisés pour combattre les païens, afin de reconquérir Palestine et autres pays occupés par ceux-ci, oublièrent leur devoir et commencèrent à verser du sang chrétien au lieu du sang païen et, le 12 avril ils occupèrent Constantinople, proclamant empereur Baudouin de Flandre »⁷⁴. Et plus loin, à propos de la croisade contre les schismatiques, déclenchée pour punir Jean Assen II de sa conversion à l'orthodoxie byzantine, il esquisse en quelques traits un tableau suggestif des confrontations de pouvoir dans le Sud-Est européen, sans ménagement aucun pour les Roumains : « Les chrétiens de ces temps-là étaient poussés à s'entre-dévorer par les plus hauts prélats, qui ne s'attachaient qu'à étendre leurs pouvoirs et pas du tout à propager la vérité, la foi et l'amour

⁷¹ *Hronica*, I, s. a. 395, p. 107.

⁷² *Hronica*, I, s. a. 867, p. 253 ; cf. C. Țuțuianu, *op. cit.*, p. 553.

⁷³ *Hronica*, I, s. a. 869, p. 253.

⁷⁴ *Hronica*, I, s. a. 1205, p. 374 ; cf. C. Țuțuianu, *op. cit.*, p. 554.

chrétien. Il s'ensuivit que les Latins versaient le sang des Grecs et les Grecs le sang des Latins ; les Roumains de la rive droite du Danube, associés aux Bulgares, oubliant leurs frères et bienfaiteurs de la rive gauche du Danube, étaient préoccupés uniquement de décider s'il serait plus profitable pour eux de dévaliser les Grecs ou de piller les Latins ; quant aux Hongrois, exhortés par le pape Grégoire IX de Rome, ils ne pensaient qu'à une seule chose : comment arriver à soumettre les Roumains et les Bulgares »⁷⁵.

Puisque le schisme a été provoqué en dernière instance par la dispute entre Byzance et Rome au sujet de la subordination ecclésiastique de la Bulgarie et des Roumains, c'est par le retour des Bulgares et des Roumains au sein de l'Église de Rome qu'on doit commencer à refaire l'unité de l'Église. Aux yeux de Șincai, l'union religieuse réalisée au XIII^e siècle par l'action commune de Ioannice, le roi des Bulgares et des Vlaques et du pape Innocent III est plus importante que celle décidée en principe par le concile de Ferrare-Florence au XV^e. Il parle d'ailleurs très peu de ce dernier concile et ne semble pas se rendre compte de toute l'importance de l'adhésion du métropolite de Moldavie, Damien, qui y participa, à l'union⁷⁶. Nous avons eu l'occasion de montrer plus haut qu'il entend celle-ci dans l'esprit œcuménique et politique des fondateurs roumains de l'Église gréco-catholique de Transylvanie à la fin du XVII^e siècle.

Les réflexions de Șincai sur la prise de Constantinople par les Ottomans, en 1453, sont plutôt caustiques : « Dlugosz écrit : « mardi, le 9 juillet, la veille de la fête de Sainte Marguerite, lorsque le roi entra en Cracovie, on lui fit part de la triste nouvelle parvenue par les lettres et les ambassadeurs d'Alexandre, le voïvode de Moldavie, que la ville de Constantinople, la métropole des Grecs, a été prise par l'empereur des Turcs ». Et moi de dire à mon tour : triste nouvelle ! Car la conquête de Constantinople par les Turcs signifie la fin définitive de l'Empire de nos ancêtres, qu'ils avaient acquis au prix de beaucoup de sang versé, mais surtout à juste titre, pour nous le léguer à nous, les Roumains, leurs neveux et pas du tout aux Grecs, qui sans justification aucune et par la ruse se sont emparés de notre Empire et même de notre nom, car les Grecs ne sont pas Romains de sang, comme les Roumains, que les Grecs voudraient outrager même aujourd'hui, s'ils en seraient capables, comme j'ai vu de mes yeux et ouï de mes oreilles l'année passée, 1808, à Pest, lorsqu'ils se disputaient avec les Roumains de là-bas au sujet du prêtre roumain que ceux-ci voulaient faire venir »⁷⁷. Șincai semble donc suggérer que la chute de Byzance serait la juste punition des Grecs, coupables d'avoir usurpé l'Empire romain d'Orient au détriment des Roumains, les héritiers légitimes de celui-ci.

⁷⁵ *Hronica*, I, s. a. 1236, p. 399.

⁷⁶ *Hronica*, II, s. a. 1437, p. 601 ; s. a. 1439, p. 603. Cf. C. Țuțuianu, *op. cit.*, p. 554, qui soutient à tort que Șincai ne fait pas mention du concile de Florence.

⁷⁷ *Hronica*, II, s. a. 1453, p. 36.

L'Empire byzantin, empire d'usurpation grecque, n'est donc plus pour les historiens transylvains la source de légitimité politique qu'il était aux yeux de Dimitrie Cantemir. Au contraire, ce sont les Roumains qui, en tant que descendants directs des anciens Romains, incarnent le principe de légitimité de l'Empire d'Orient. Cette conception « nationale » qu'ont de Byzance tous les représentants de l'École transylvaine et qui confère à leurs contributions aux études byzantines une certaine originalité sera un élément des plus caractéristiques de l'historiographie roumaine du XIX^e siècle. Elle doit être mise en relation avec la forte réaction anti-grecque des Roumains de l'époque, révoltés, d'une part, contre les excès du régime phanariote moribond, et confrontés, d'autre part, au nationalisme grec moderne en plein essor. Şincai est un représentant typique de cette réaction. « En dépit du fait qu'ils se trouvaient depuis deux ans sous le joug des Turcs, sous lequel ils gémissent encore de nos jours, les Grecs n'ont pas abandonné leur vanité, qui s'est muée cette année en simonie, dont ils sont dominés même aujourd'hui »⁷⁸, écrit-il à propos de Syméon, le patriarche de Trébizonde, qui obtint, moyennant une grosse somme d'argent, du sultan Mehmed II le trône patriarcal de Constantinople. Plus loin, à l'instar de Samuil Micu, il condamne la dédicace des monastères roumains à ceux du Mont Athos et aux patriarchats d'Orient : « Gebhardi écrit que l'organisation ecclésiastique de la Valachie n'est pas encore redevenue normale, parce que certains monastères se trouvent même de nos jours dans l'obédience de leurs mères de la Sainte Montagne ou des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Et il a raison de dire ça »⁷⁹. Évoquant leurs rapports avec les Byzantins, Şincai semble projeter parfois sur les Roumains du Moyen Âge sa perception, point flatteuse, du monde grec contemporain et ses sentiments, pas du tout cordiaux, envers celui-ci. Il va jusqu'à déduire de leur présumée origine roumaine, pas du tout démontrée, l'hostilité envers les Grecs des saints Cyrille et Méthode, les apôtres des Slaves : « Il n'est pas surprenant – écrit-il en marge d'un texte cité de Lequien – que les saints Cyrille et Méthode ont refusé de se soumettre au patriarche Photius, puisque celui-ci était un Grec, tandis qu'eux étaient des Roumains authentiques, descendants des colons de Trajan, ainsi que j'ai déjà dit sous l'année 845, lesquels étant associés aux Bulgares, ne pouvaient souffrir que les Grecs soient leurs maîtres »⁸⁰.

Leur connaissance directe des sources byzantines, leur familiarité avec la littérature humaniste consacrée à Byzance, l'originalité de leurs vues sur l'identité et l'histoire de l'Empire byzantin, sur sa place et son rôle dans l'histoire du monde et surtout du Sud-Est européen, nous autorisent à tenir Samuil Micu, Gheorghe Şincai et Petru Maior, en dépit de leurs erreurs et de

⁷⁸ *Hronica*, II, s. a. 1455, p. 37.

⁷⁹ *Hronica*, II, s. a. 1496, p. 128.

⁸⁰ *Hronica*, I, s. a. 861, p. 250.

leurs partis pris, pour des fondateurs, à côté du prince Dimitrie Cantemir, de la byzantinologie roumaine moderne. Ils appartiennent chronologiquement à l'époque des Lumières et il est certain qu'ils se ressentent de l'influence de l'*Aufklärung* ; leur conception de Byzance, leurs lectures en matière d'histoire byzantine et la méthode observée dans leurs recherches les situent pourtant plus près de la byzantinologie érudite des XVI^e et XVII^e siècles que de l'histoire « philosophique » de Byzance du XVIII^e siècle. La byzantinologie humaniste des érudits, tels Charles Du Fresne sieur Du Cange, Michel Lequien, Philippe Labbe, que ces historiens citent à profusion, s'était proposée, selon Agostino Pertusi, de dresser un bilan des sources de l'histoire byzantine, d'établir des textes sûrs du point de vue philologique, de connaître à fond les sources historiques de toute sorte afin de donner une reconstruction archéologique plutôt qu'historique du monde byzantin, de déterminer les points de controverse théologique entre les Églises catholique et orthodoxe, pour faciliter ensuite, par le dialogue, leur rapprochement et même, en perspective, leur union⁸¹. *Mutatis mutandis*, Samuil Micu, Gheorghe Șincai et Petru Maior ont accompli, dans le domaine de l'histoire roumaine, qui est le leur, la même tâche, et notamment celle de dresser le bilan des sources de cette histoire, d'en donner des traductions exactes, d'approfondir l'étude critique de toutes les sources disponibles afin de fonder sur des bases documentaires solides la reconstruction de l'histoire des Roumains dans son contexte général, de déterminer les points de controverse historique entre les érudits et de réfuter les thèses sur l'histoire roumaine qu'ils tenaient pour tendancieuses. Par nécessité, sinon toujours par affinité, ils abordaient les sources byzantines et le contexte, longtemps dominé par Byzance, de l'histoire roumaine avec les moyens et selon la méthode de la byzantinologie érudite du XVI^e et XVII^e siècle.

Pour les esprits sceptiques et rationalistes du XVIII^e siècle, l'histoire de Byzance n'était que celle d'une « décadence » millénaire⁸². Si leur mérite d'avoir attiré l'attention sur l'importance des lois, des mœurs, des faits de civilisation dans l'histoire est incontestable, le jugement de Montesquieu, Voltaire, Gibbon sur Byzance, qu'ils regardaient comme l'Empire du fanatisme religieux, de l'obscurantisme et de l'intolérance, du despotisme asiatique, de l'intrigue et du crime, est injuste et partial.⁸³ Les représentants de l'École transylvaine semblent complètement ignorer l'histoire « philosophique » de Byzance, en vogue de leurs jours. Attachés aux valeurs chrétiennes et respectueux de la tradition monarchique, ils restent étrangers à l'esprit révolutionnaire, au scepticisme et au rationalisme excessif, se rangeant plutôt du

⁸¹ A. Pertusi, *Storiografia umanistica e mondo bizantino*, Palerme, 1967, p. 112-116, et « Le siècle de l'érudition », JÖB, XV, 1966, p. 24-25.

⁸² *Ibid.*, p. 25.

⁸³ Voir A. Guillou, « Le siècle des lumières », JÖB, XV, 1966, p. 27-39.

côté du conservatisme. Le climat intellectuel créé par l'*Aufklärung* les encourage pourtant à défendre dans un esprit nouveau, celui des Lumières, les valeurs de la nationalité, de la tolérance religieuse, de la civilisation. Par conséquent, ces intellectuels gréco-catholiques roumains, passionnément attachés à leur romanité, seront les premiers à poser comme critère pour juger de l'Empire grec et orthodoxe de Byzance la fidélité aux origines romaines dont il se réclame.

ANNEXE

Notata ex variis Authoribus
per G<eorgium> Gabrielem Sinkay
ordinis S<ancti> Basilii M<agni>
Transylvanum

III. Notata ex variis authoribus per Gabrielem Șincai. Tom XXII–XXVII, Vienna 1779–1780 (ms. roum. 547 BAR Cluj-Napoca)*

Tom. XXIII (III, f. 144r – 171r)

- 144v Sequentes authores, e quibus excerpsi, quae in hoc T<omo> continentur
Pagg.
- | | |
|----|--|
| 1 | Georgius Acropolita, Chronicon Compendium |
| 10 | Georgius Pachymer, Historia |
| 24 | Ioannes Cinnamus, Historia |
| 25 | Chalcocondyles, Historia Turcica |
| 42 | Georgius Codinus, De originibus C<onstantino>p<oleos>. |
| 43 | Ducas, Historia Byzantina |
| 44 | Ismael Bullialdus, Notae in Ducam |
| 49 | Georgius Phranzes, Chronicon latinum tantum |
| 50 | Carolus du Fresne, De Familiis variis |
| 51 | Notitiae Ep<isco>patuum orientalium. Sub Leone Sapiente compilatum |
| 52 | Andronici Senioris Palaeologi Expositio etc. |

* Les tomes sont reliés en ordre inverse, le premier étant le XXVII et le dernier le XXII.

- 145r Georgius Acropolita in Chronico Compendiario, quod extat Tomo undecimo Byzantinae Interprete Leone Allatio. Vixit autor circa ann<um> 1240
- 149v Georgius Pachymer in Historia rerum a Michaelae Palaeologo ante, et in Imperio gestarum. Quod extat Tomo 12mo Byzantinae interprete Petro Possino S.J. vixit autor illis temporibus, de quibus scribit
- 156v Ioannes Cinnamus in Historia, quae extat Tomo 1mo Byzantinae. Vixit autor circa annum 1180
- 157r Laonicus Chalcocondylas in Historia de rebus Turcicis, quae extat Tomo 15to Byzantinae interprete Conrado Clausero, cujus tamen interpretationem, uti erroneam, non semper fui secutus
- 165v Georgius Cedrenus De originibus Constantinopolitanis quae extant Tomo 16to Byzantinae, edita opera, ac Studio Petri Lambecii Hamburgensis. vixit autor posterioribus temporibus
- 166r Ducas Michaelis Ducae Nepos in Historia Byzantina, quae extat Tomo 18vo Byzantinae. Studio, et opera Ismaelis Bullialdi. vixit autor circa tempora expugnatae C<onstantino>poleos
- 168r Ismael Ballialdus in Notis ad Historiam Ducae, ad eadem ejusdem Historiae adjectis
- 169r Georgius Phranzes Protovestiarius in Chronico, quod extat latine tantum Tomo 24to Byzantinae. Vixit autor circa tempora expugnatae C<onstantino>poleos et postea
- 169v Carolus Du Fresne, seu Ducangius, qui extat Tomo 20mo Byzantinae
- 170r Notitiae Graecorum Episcopatum a Leone Sapiente ad Andronicum Palaeologum. Quod <sic!> extant Tomo 17mo Byzantinae
- 170v Andronicus Senior Palaeologus Imperator in Expositione locorum quos tenent Metropolitae, Subjecti C<onstantino>politano, quod <sic!> extat Tomo 17o Byzantinae

Tome XXII (III, f. 172^f et seqq.), Vienna 1808 (sic!)

- 172v N.B. Sequentes sunt Authores, e quibus excerpsi ea quae in hoc T<omo> continentur
- Pag.
- | | |
|----|--|
| 1 | Petrus Patricius et Magister De legationibus |
| 1 | Priscus Rhetor de legationibus |
| 5 | Carolus Cantoclarus Notae in Priscum Rhetorem |
| 6 | Suidas |
| 7 | Procopius Caesariensis |
| 15 | S<anctus> Nicephorus Patriarcha C<onstantino>-p<olitanus> Breviarium Historiarum |

- 23 Dionysius Petavius Notae in S<anctum> Nicephorum
 24 Fasti Siculi seu Chronicon Alexandrinum v<el> Paschale
 25 S<anctus> Theophanes Chronographia
 37 Incertus Author Chronographica Narratio
 40 Leo Grammaticus Chronographia
 49 Georgius Cedrenus Compendium Historiarum
 72 Nicetas Choniates Annales
 93 Ioannes Zonaras Annales
 95 Symeon Magister et Logotheta annales
- 175r** Petrus Patricius et Magister. Editus Tomo 1mo Byzantinae pagina 17ma. vixit autor ante Theodorum Iuniorem
 Priscus Rhetor et Sophista. Editus Tomo 1mo Byzantinae pagg. 23tia. vixit Author sub Theodosio Iuniore
- 174r Carolus Cantoclarus in Notis quas adornavit in Excerpta ex Prisci Rhetoris Historia, quae extant Tomo pr<i>mo Byzantinae pagg. 129
 Suidas, cujus excerpta translata in Latinum ab Aemilio Porto extant Tomo pr<i>mo Byzantinae pagg. 164
- 176r Procopius Caesariensis. Editus Tomo primo Byzantinae pagg. 225
- 180r Sanctus Nicephorus Patriarcha C<onstantino>politanus in Breviario Historico. Editus in fine Tomi tertii Byzantinae. Vixit Author usque ad annum 828
- 184r Dionysius Petavius in Notis ad Breviarium S<ancti> Nicephori Patriarchae, quae extant ad calcem ejusdem Breviarii
- 184v Author Fastorum Sicularum seu Chronici Alexandrini, vel Chronici Paschalis. Tribus enim nominibus gaudet Chronicon editum Tomo 4to Byzantinae
- 185r S<anctus> Theophanes in Chronographia, quam Latine reddidit Iacobus Goar, extat Tomo 6to Byzantinae
- 191r Incertus Author in Chronographica narratione, quae extat ad calcem Theophanis Tomo 6 Byzantinae pagg. 340. Interprete J. Goar
- 192v Leo Grammaticus in Chronographia Recentiorum Imperatorum, quae extat Tomo 6to Byzantinae pagg 355 quantum ex fine operis colligi potest vixit Author circa annum 1021. Interprete J.Goar
- 197r Georgius Cedrenus in Compendio Historiarum, quod extat Tomo Septimo Byzantinae, interprete Guillelmo Xylandro. Author continuat Historiam usque ad Isaaci Comneni tempora, sed quando vixerit pro certo non scitur.
 N.B. Cedrenus, quod scripsit usque ad Imperium Leonis Armeni, sive

** L'ordre des premières feuilles a été troublé par une négligence du relieur.

- usque ad annum 813 exclusive excerptisse videtur ex S<ancto> Theophane, proinde quod in iis cum illo convenit; verum quod obsidionem C<onstantino>poleos anno pr<i>mo Leonis Armeni factam a Crumo videlicet, in quo ipse Leo praesens fuerit, Crumusque victus pergit contra Theophanem, Incertum Authorem et Leonem Grammaticum atque ideo, uti recentior, mentitur
- 208v Nicetas Choniates in annalibus, qui extant Tomo undecimo Byzantinae, Interprete Hieronimo Volfio. vixit Author circa finem 12mi et principium 13tii saeculi
- 219r Ioannes Zonaras in Annalibus, qui extant Tomo 9mo Byzantinae interprete Volfio. Vixit author circa finem saeculi 12mi.
N.B. Zonaras in iis, quae scribit usque Imperium Isacii Comneni, ubi Cedrenus definit apprime convenit cum isto: ideo ea ubi notata jam ex Cedreno praetermitto
- 220r Symeon Magister ac Logotheta in Annalibus, qui extant Tomi 15ti Byzantinae pagg. 302.

BYZANCE DANS LA CONSCIENCE HISTORIQUE DES ROUMAINS

Identité roumaine et identité byzantine. Les ancêtres des Roumains et des Grecs, les citoyens latinophones et les citoyens hellénophones de la partie orientale de l'Empire romain chrétien, constituaient, à l'époque protobyzantine, un seul corps politique. Vivant en communauté de foi et de culture sous l'égide d'une Constantinople officiellement encore latine, ils se revendiquaient tous comme *Romani* en latin, *Rhomées* en grec, assumant la même identité. La nouvelle Rome paracheva l'œuvre de romanisation des dernières tribus thraco-illyriennes, par l'ancienne Rome commencée, tandis que, de leur côté, les autochtones romanisés, dont les Roumains ne sont que les derniers rejetons, fournirent à l'Empire des fonctionnaires, des militaires, des clercs et même des empereurs (Constantin, Justinien, auparavant Aurélien, Dioclétien)¹. Profondément impliqués dans la vie du Bas-Empire, les ancêtres des Roumains s'en trouvèrent détachés à la suite des grandes invasions dans le Sud-Est de l'Europe. Leur symbiose longtemps prolongée avec les envahisseurs, en fit des étrangers à Byzance. L'Empire romain, désormais de langue grecque, de Constantinople reconnut la légitimité des États et des Églises des Bulgares et des Slaves, qui avaient assujéti la population romane du Sud-Est européen, consentant tacitement à l'intégration de celle-ci dans la sphère d'autorité politique et culturelle des Slaves et des Bulgares, plus tard des Petchenègues, Coumans et Tartares. Il favorisa, de la sorte, tout d'abord l'éclosion d'un nouveau peuple latin, les Roumains parlant une nouvelle langue romane, le roumain, fortement influencé par les parlers des Slaves méridionaux et ensuite, sa fragmentation en plusieurs groupes, parlant des dialectes passablement différents. Les Roumains balkaniques seront voués à une lente disparition par assimilation aux allogènes dominants, tandis que les Roumains de l'ancienne Dacie vont assimiler eux des Slaves et des Turcs. Au début du XI^e siècle, après la destruction de l'Empire bulgare et le rétablissement de sa frontière septentrionale sur le Danube, Byzance redécouvre les Roumains, mais refuse de leur reconnaître l'identité romaine, dont témoignent toutefois certains de ses

¹ Cf. I.I. Russu, *Elemente traco-getice în Imperiul roman și în Byzantium (veacurile III-VII). Contribuție la istoria și romanizarea tracilor*, Bucarest, 1976 ; idem, *Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic și componenta latino-romanică*, Bucarest, 1981.

historiens, tel Cinnamus². Le nom ethnique, non motivé en grec, celui de *Vlaques*, dont les *Rhomées* désignent tous les Roumains et uniquement les Roumains, mais que ceux-ci refusent de s'approprier, marque leur condition « barbare » et leur « ruralité ». En revanche, par les privilèges qu'elle leur accorde (autonomie relative, organisation ecclésiale à part), Byzance affermit l'identité distincte et l'unité ethnique de tous les Roumains soumis à son autorité, sans pour autant jamais renoncer à leur progressive hellénisation, frappante et implacable dans le cas de la plupart des Aroumains, qui deviennent, à l'époque moderne, une composante importante de la nation hellénique. En tant qu'alliés naturels des Barbares de passage ou du voisinage, les *Vlaques* balkaniques avaient été longtemps traités par les écrivains byzantins de rebelles indomptables et ennemis jurés de Byzance. Craignant l'imminence de l'invasion ottomane, d'un côté, les progrès du prosélytisme catholique, de l'autre, Byzance découvrira, peu à peu, les vertus guerrières de ses Vlaques balkaniques, leur fidélité à l'orthodoxie chrétienne, leur attachement à la civilisation byzantine. Aux yeux des derniers Byzantins de Constantinople et de la diaspora, tels Jean Katakalon et Iannis Laskaris, les *Vlaques* balkaniques deviendront donc « τὸ κραταιὸν γένος τῶν Βλάχων »³, « *boni Christiani et bona gente* »⁴, des gens dignes de respect et confiance, garants crédibles d'un meilleur avenir pour l'Empire. Les princes des autres *Vlaques*, les « voïvodes » de ceux que les Grecs désigneront plus tard du nom de *Roumains* (*Ρουμάνοι*)⁵, créateurs, au nord du Danube, d'État, de culture et, finalement, d'une nouvelle nation moderne, feront l'objet de mille flatteries, en tant que véritables successeurs des empereurs

² Ioannis Cinnami *Epitome rerum ab Ioanne et Alexio (sic !) Comnenis gestarum*, rec. A. Meineke, Bonn, 1836, p. 260 : « une multitude de Vlaques dont on dit qu'ils sont les anciens colons de ceux d'Italie ».

³ Jean Katakalon le Diacre (1367), dans J.P. Migne, PG, vol. CLVIII, col. 961-970, vers 412-415. Cf. E.A. Zachariadou, *Studi veneziani*, 12, 1970, p. 211-217 ; N.-Ș. Tanașoca, « O mențiune bizantină a românilor greșit datată », SMIM, 8, 1975, p. 230-232.

⁴ Voir A. Pontani, « Paralipomena dei Turcica : gli scritti di Giano Lascaris per la crociata contro i Turchi », *Römische historische Mitteilungen*, 27, 1985, p. 213-338 ; N.-Ș. Tanașoca, « Umanistul Ioan Laskaris și românii », SMIM, 18, 2000, p. 159-166 (= « 'Boni Christiani et bona gente'. Românii în discursurile antiotomane ale umanistului bizantin Ioan Laskaris », dans idem, *Bizanțul și românii*, Bucarest, 2003, p. 99-106).

⁵ Parmi les écrivains grecs le premier à employer ce nom fut Daniel Demetrios Philippides, *Ἱστορία τῆς Ρουμανίας*, Leipzig, 1816. On a longtemps soutenu que Philippides est le premier érudit qui utilise le nom *Roumanie*. A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, p. 247-248, n. 76-79 a démontré que le premier érudit qui a appliqué à l'espace de l'ancienne Dacie le nom de *Roumanie* (*Romanien*) fut le Saxon transylvain Martin Felmer (1720-1767 ; cf. Martin Felmer, *Schriften*, Bucarest, 1974), suivi par Ioannes Tomka Szaszky (*Introductio in Orbis hodierni Geographiam*, Posonii, 1748, p. 554 : *Valachia Transalpina seu Montana, Valachey ab Vlachis incolis, it est Italis, denominata et a suis Romulia*) et A.F. Büsching (Hambourg, 1754-1816, p. 1841 : *Den Namen Walachey hat dieses Land nach seine Einwohnern, den Wlachen bekommen... sie selbst aber sollen es Romulien... nennen*).

byzantins, en raison de l'appui qu'ils accordent à l'Empire, ainsi que des largesses dont ils couvrent l'Église orthodoxe et les clercs grecs⁶.

Le rôle de Byzance dans la formation de l'identité nationale des Roumains et dans leur épanouissement politique et culturel fut donc important, voire décisif à certains moments. Byzance a fixé dans la conscience européenne le nom médiéval des Roumains, celui de *Vlaques*, ainsi que leur image stéréotypée de bergers nomades et guerriers farouches. C'est un écrivain byzantin, Kékauménos, qui, au XI^e siècle, a identifié les Vlaques insurgés contre l'Empire byzantin aux anciennes peuplades thraces des Balkans, les Daces et les Besses de Décébale, hostiles aux ancêtres des véritables Rhomées⁷. C'est aussi un autre écrivain byzantin, Jean Cinnamus, qui a identifié, pour la première fois dans l'histoire, au XII^e siècle, les vaillantes recrues vlaques de l'armée impériale aux descendants des anciens colons romains d'Italie installés au Bas-Danube⁸. Au XIV^e siècle, par la création des Églises métropolitaines de Hongrovlachie et de Moldovlachie – celle de Hongrovlachie ne tardera pas à se voir confier aussi l'exarchat des territoires transcarpatiques, peuplés majoritairement de Roumains orthodoxes – Byzance légítima l'émancipation politique des États médiévaux roumains, vassaux jusqu'alors du royaume de Hongrie et entérina de la sorte leur adhésion à l'Église orthodoxe, ainsi qu'à son *Commonwealth*⁹. C'est sur les

⁶ Cf. N.-Ș. Tanașoca, « L'image byzantine des Roumains », RESEE, XXXIV, 1996, 3-4, p. 255-263.

⁷ Kekaumenos, *Sovety i rasskazy Kekavmena. Sočinenie vizantijskogo polkovodca XI veka*, éd. G.G. Litavrin, Moscou, 1972, 268-270.

⁸ *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio (sic !) Comnenis gestarum*, rec. A. Meineke, Bonn, 1836, p. 260.

⁹ Les principales sources concernant la création des Églises métropolitaines roumaines sont : *Le registre patriarcal* conservé à Vienne, édité avec pas mal d'amputations par Miklosich-Müller, *Acta Patriarchatus Constantinopolitani*, I-II, Vienne, 1860-1862 ; *Das Register des Patriarchats von Konstantinopel*, 3. Teil, *Edition und Übersetzung der Urkunden aus den Jahren 1350-1363*, herausgegeben von J. Koder, M. Hinterberger und O. Kresten u.a., Vienne, 2001 (édition nouvelle en cours de publication) ; V. Grumel, V. Laurent, J. Darrouzès, *Les regestes des actes du Patriarcat de Constantinople*, I, *Les Actes des Patriarches*, Constantinople-Paris, 7 fasc., 1932-1991, surtout J. Darrouzès, fasc. V-VI, *Les regestes de 1310 à 1410*, Paris, 1977-1979 ; P. Lemerle, *Actes de Kutlumuş*, Paris, 1945. De l'abondante littérature concernant la création des Églises métropolitaines roumaines, je cite N. Dobrescu, *Întemeierea mitropoliilor și a celor dintâi mănăstiri din țară*, Bucarest, 1908 ; N. Iorga, « Condițiile de politică generală în cari s-au întemeiat Bisericile românești în veacurile XIV-XV », *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, s. II, t. XXXV, 1912-1913, p. 387-411 ; C. Marinescu, « Înființarea mitropoliilor în Țara Românească și în Moldova », *Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Istorice*, s. III, t. II, 1924 ; V. Laurent, « Contribution à l'histoire des relations de l'Église byzantine avec l'Église roumaine au début du XV^e siècle », *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, t. XXVI, 1945, Bucarest, 1947, p. 165-184 ; C.C. Giurescu, « Întemeierea Mitropoliei Ungrovlahiei », BOR, 77, 1959, p. 673-697 ; N. Șerbănescu, « Mitropolia Ungrovlahiei », BOR, 77, 1959, p. 722-826 ; Al. Elian, « Legăturile Mitropoliei Ungrovlahiei cu Patriarhia de Constantinopol și cu celelalte Biserici ortodoxe », BOR, 77, 1959, p. 904-935 ; D. Năstase, « Le Mont Athos et la politique du Patriarcat de Constantinople, de 1355 à 1375 », *Symmeikta*, III,

institutions byzantines qu'ont été calquées les institutions politiques médiévales roumaines, c'est la doctrine byzantine de l'autocratie chrétienne qui fournit aux princes roumains des suggestions et des arguments idéologiques utiles pour le renforcement de leur autorité monarchique, ce sont la littérature et l'art byzantin qui ont offert à la culture médiévale roumaine des modèles doués d'un caractère d'universalité, des formes et des normes à adopter et à développer de manière originale¹⁰. Enfin, après la chute de Constantinople, les princes roumains prirent en quelque sorte, aux XVII^e-XVIII^e siècles surtout, le relais de Byzance, faisant figure de véritables successeurs des empereurs byzantins, en tant que protecteurs et bienfaiteurs de l'Église orthodoxe, de sa doctrine et de son bastion monastique, le Mont Athos, ainsi que de la culture de tous les peuples appartenant à la chrétienté orientale¹¹.

Dans l'imaginaire historique des Roumains, assez riche en mythes fondateurs¹², Byzance ne devint pourtant qu'assez tard sujet de mythe historique, mythe de clercs et politiques érudits, s'il en fut. Car *l'idée-force dans l'histoire des Roumains n'est pas l'idée byzantine, mais l'idée de leur romanité, de leur origine romaine et de la latinité de leur langue. L'essence de l'identité des Roumains réside, à leurs yeux, en leur romanité, le byzantinisme n'en est qu'un trait important, certes, mais accessoire et accidentel*. Le système des noms ethniques de la langue roumaine témoigne de ce fait : nommés *Vlaques*, c'est-à-

1979, p. 121-177 ; M. Păcurariu, *Istoria Bisericii românești*, I, Bucarest, 1980, p. 239-268 ; P.Ș. Năsturel, « La partition de la Métropole de Hongrovlachie », *Buletinul Bibliotecii Române*, Freiburg, X, 1977-78, p. 293-326 ; Ș. Papacostea, *Geneza statului în Evul Mediu românesc*, Bucarest, 1988 (²1999), et *Evul mediu românesc. Realități politice și curente spirituale*, Bucarest, 2001.

¹⁰ Cf. « Byzance et les Roumains », dans *Actes du XIV^e Congrès international des études byzantines*, Bucarest, 6-12 septembre 1971, publiés par les soins de M. Berza et E. Stănescu, Bucarest, 1974, t. I, p. 391-525 (V. Al. Georgescu, « Byzance et les institutions roumaines jusqu'à la fin du XV^e siècle », p. 433-484 ; I.-R. Mircea, « Relations littéraires entre Byzance et les Pays roumains », p. 485-496 ; I.D. Ștefănescu, « Relations artistiques roumano-byzantines. Aperçu général », p. 497-508 ; M.-A. Musicescu, « Relations artistiques entre Byzance et les Pays roumains (IV^e-XV^e s.). État actuel de la recherche », p. 509-525) ; I. Barnea, O. Iliescu, C. Nicolescu, *Cultura bizantină în România*, Bucarest, 1971 ; Al. Elian, « Byzance et les Roumains à la fin du Moyen Âge », dans *The Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford, 1967, p. 195-203 ; R. Theodorescu, *Bizant, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești*, Bucarest, 1974 ; D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth, Eastern Europe, 500-1453*, Londres, 1971 ; A. Pippidi, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI-XVIII*, Bucarest, 1983 (²2001) ; N.-Ș. Tanașoca, « Byzantium and the Romanians », *Medelhavsmuseet. Focus on the Mediterranean*, 4, Stockholm, 2009, p. 67-82.

¹¹ P.Ș. Năsturel, *Le Mont Athos et les Roumains. Recherches sur leurs relations du milieu du XIV^e siècle à 1654*, Rome, 1986.

¹² Tels sont les mythes de Traian et de Dokia, de Roman et Vlachata, de la chasse à l'aurochs de Dragoș voïvode de Moldavie, descendu du Maramureș, de Radu Negru voïvode de Valachie, descendu de la Transylvanie, le mythe de la traversée du Danube par les chrétiens orthodoxes venus des Balkans.

dire *Romains* et *latinophones* par les autres¹³, tous les Roumains se sont toujours appelés eux-mêmes de variantes historiques et dialectales roumaines de l'ancien nom latin *Romani* (dr. *Rumâni*, *români*, istr. *remeri*, ar. *Ar(u)mâni*, *Râmâni*) et ils ont tous nommé toujours les *Rhomées* byzantins de variantes historiques et dialectales roumaines de l'ancien nom latin *Graeci* (droum. *Greci*, aroum. *Grefi*), les tenant pour des gens essentiellement différents. Si les Roumains sont redevables à Rome de leur identité romane, à Byzance ils doivent leur individualité distincte parmi les peuples romans. Ils sont les seuls romans qui aient adhéré à l'Église byzantine, les seuls qui aient adopté et adapté aux circonstances de leur vie historique la civilisation byzantine, les seuls qui aient imité de près la littérature et l'art byzantin. La succession des images passablement différentes de Byzance forgées, au cours des siècles, par les historiens, les hommes de lettres et les hommes d'État roumains reflète la quête de soi-même de toute une nation, elle exprime l'aspiration des Roumains à mieux connaître et définir leur identité à tel ou tel moment de leur histoire et témoigne de leurs penchants idéologiques à ces moments. Je m'arrêterai seulement sur quelques-unes de ces images.

Byzance des humanistes roumains. Les humanistes roumains des XVII^e – XVIII^e siècles, tels Grigore Ureche (cca 1590/95–1647)¹⁴, Miron Costin (1633–1691)¹⁵ et son fils Nicolae Costin (cca 1660–1712)¹⁶, Radu Popescu (cca 1658–1729)¹⁷, Constantin Cantacuzène (cca 1640–1716)¹⁸ et Dimitrie Cantemir (1673–1723)¹⁹, fondateurs de l'historiographie en langue nationale, étaient, en

¹³ Anc. germ. *Walh*, vieux slave *vlah*, ukrainien *voloch*, polonais *woloch* (*wloch*=italien), serbo-croate *vlah*, pl. *vłasi*, *vloska*, *loska*, le pays des Vlaques, gr. Βλάχοι, hongrois *Oláh* (*olász* = italiens), turc. *Eflak*, etc. ; cf. A. Armbruster, *La romanité des Roumains. Histoire d'une idée*, Bucarest, 1977, p. 18-22 ; H. Mihăescu, *La romanité dans le Sud-Est de l'Europe*, Bucarest, 1993, p. 154-155 ; A. Tanașoca, « Despre accepțiunile termenului 'vlah' în istoriografia iugoslavă », dans A. Tanașoca, N.-Ș. Tanașoca, *Unitate romanică și diversitate balcanică*, Bucarest, 2004, p. 64-76.

¹⁴ Grigore Ureche, *Letopisețul Țării Moldovei*, édition îngrijită, studiu introductiv, indice și glosar de P.P. Panaitescu, Bucarest, 1955.

¹⁵ Miron Costin, *Opere*, I-II, édition critique îngrijită de P.P. Panaitescu, Bucarest, 1965.

¹⁶ Nicolae Costin, *Letopisețul Țării Moldovei de la zidirea lumii până la 1601 și de la 1709 la 1711*, édition îngrijită cu un studiu introductiv, note, comentarii, indice și glosar de C.A. Stoida și I. Lăzărescu, Iași, 1976 (*Opere*, I).

¹⁷ Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești de Radu Popescu Vornicul*, Introducere și édition critique întocmite de C. Grecescu, Bucarest, 1963.

¹⁸ Constantin Cantacuzino, « Istoria Țării Rumânești întru care să cuprindă numele ei cel dintâi și cine au fost lăcuiitorii ei atunci și apoi cine o au mai descălecat și o au stăpânit până și în vremile de acum cum s-au tras și stă », dans *Cronicari munteni*, Bucarest, 1961, I, p. 3-79.

¹⁹ *Descriptio antiqui et hodierni status Moldaviae*, ad fidem codicum duorum in Bibliotheca Academiae Mosquitanae Scientiarum servatorum post Alexandrum Papiu-Ilarian iterum edita, Bucarest, 1973 (élaborée autour de 1716, première édition, posthume, en traduction allemande, Hamburg, 1769-1770) ; Dimitrie Cantemir, *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor*, publicat

raison de leur profond attachement à l'orthodoxie chrétienne, sinon admirateurs inconditionnels et nostalgiques de l'Empire byzantin, au moins défenseurs résolus de son souvenir contre les jugements critiques formulés à son égard par les érudits de l'Europe occidentale. Animés en même temps par un sentiment national très vif, ils se faisaient un devoir de démontrer la « noblesse » du peuple roumain, à savoir son origine romaine, contestée par certains historiens étrangers, de relever son unité ethnique et linguistique, au-dessus des frontières politiques qui le divisaient, d'évoquer fièrement les exploits guerriers et les actions politiques par lesquelles ses princes avaient défendu la liberté de leurs pays et de toute la chrétienté face à l'avance ottomane. Anciens élèves des jésuites de Pologne et d'Italie, ainsi que de certains grands professeurs grecs du Levant, à une époque où l'on pouvait consulter dans des bibliothèques roumaines le *Corpus de Louvre*²⁰, ces écrivains, imbus de culture classique gréco-latine et nourris de littérature humaniste occidentale, font preuve aussi d'une remarquable érudition en matière d'histoire de Byzance, puisée dans les textes byzantins.

S'ils arguent avec ferveur de la romanité des Roumains, ces humanistes n'en restent pas moins attachés au souvenir de Byzance et aux valeurs de sa civilisation. Quoiqu'à partir de l'an 800, date du couronnement de Charlemagne, ils désignent la Βασιλεία τῶν Ῥωμαίων par les noms restrictifs que lui donnent les Occidentaux (« *Empire d'Orient* », « *Empire de Tsarigrad* » ou « *Empire grec* »), ils considèrent, tous, Byzance comme l'unique héritier légitime de l'Empire romain chrétien, le seul gardien authentique de la juste foi et la source originaire de toute légitimité politique. Constantin Cantacuzène et Dimitrie Cantemir affirment que seul l'Empire byzantin représente la « *monarchie romaine* » ; ils condamnent le couronnement de Charlemagne par le pape Léon III, évènement qui serait à l'origine de la division de l'Empire romain et du schisme de l'Église chrétienne²¹. Constantin Cantacuzène condamne l'ambition du Pape d'être « *non seulement un patriarche, même supérieur à tous les prélats, mais un véritable monarque dans l'Église ainsi que dans la vie politique des*

sub auspiciile Academiei Române de Gr.G. Tocilescu, Bucarest, 1901 (élaboré entre 1717–1723, première édition en 1835-1836). Pour la personnalité et les œuvres de Cantemir, voir principalement P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, Bucarest, 1958. Voir aussi Al. Elian, dans FHDR, III, p. VII-XXVIII ; M. Corugă, « Analele lui Zonaras în *Hronicul* lui Dimitrie Cantemir », *Studii teologice*, s. II, XXV, 5-6 / V-VI, 1973, p. 366-376.

²⁰ Cf. C. Dima-Drăgan, M. Caratașu, « Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du prince Constantin Brancovan », RESEE, V, 1967, 3-4, p. 435-445 ; O. Cicanci, « Literatura în limba greacă în veacul al XVII-lea », *Studii*, 5, 1973, p. 915-922.

²¹ « Léon, le Pape de Rome, a couronné Carolus, qui s'arrogea le surnom de Grand Auguste et Empereur de Rome et de tout l'Empire d'Occident. À la division de l'Empire vint s'ajouter la division de l'Église. De ces faits en jugera Celui dont on a déchiré la chemise... » écrit Cantemir, *Hronicul*, p. 349. Cf. A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 436.

laïcs »²². Dimitrie Cantemir déplore vivement la « triste chute » de Constantinople, tombée « *par la ruse* » aux mains des croisés en 1204, il flétrit la création de l'Empire latin comme un acte de « tyrannie », c'est-à-dire d'usurpation, et salue avec enthousiasme en Michel VIII Paléologue le restaurateur de l'autorité légitime de Byzance²³.

Il y a cependant parmi ces humanistes des gens qui imputent toutefois aux Byzantins l'erreur d'avoir rejeté l'union avec l'Église romaine. Le chroniqueur valaque Radu Popescu vitupère contre le fanatisme des moines athonites qui ont fait échouer l'union des Églises décidée par le concile de Florence²⁴. Le moldave Grigore Ureche désapprouve lui aussi ce rejet²⁵. Les jugements sévères des deux chroniqueurs n'impliquent pourtant aucune hostilité envers l'Empire byzantin ou le byzantinisme en tant que tels. Au XV^e siècle, bon nombre de Byzantins croyaient eux aussi fermement que l'union avec Rome est un acte politique absolument nécessaire au salut de l'Empire, sans avoir pour autant la préférence sincère de Doukas, auteur de la fameuse plainte sur la prise de la Ville, pour la religion catholique.

²² Et il continue : « Cette ambition est la plus importante et la première cause de la déchéance et de la ruine de la monarchie romaine, car il s'en détacha et abandonna l'Empire de Constantinople, où Constantin le Grand avait transféré la capitale, en lui donnant le surnom de Nouvelle Rome. Et ils ont commencé à fabriquer de nouveaux dogmes, différents de ceux de l'ancienne et véritable Église de l'Orient et ils ont commencé à investir de nouveaux empereurs, avec la bénédiction de Sa Sainteté le Pape. Et celui-ci leur a donné le titre d'Empereurs des Romains et toujours Augustes. Et les empereurs de Constantinople allaient être nommés dès lors : empereurs de l'Orient et des Grecs, ainsi qu'ils sont nommés dans leurs histoires », Constantin Cantacuzino, *Istoria Țării Rumânești*, p. 60. Cf. A. Tanașoca, *loc. cit.*

²³ « ...ainsi l'impératrice des cités est revenue à ses véritables maîtres, qui avaient légitimement hérité d'elle. Les Grecs ont repris Constantinople des mains des Latins... qui l'avaient tenue 58 ans et 3 mois à l'encontre de la justice, par la tyrannie », *Hronicul*, p. 477 ; cf. p. 420-423 ; voir A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 438-439.

²⁴ « Jean Paléologue, l'empereur des Grecs, décida, après délibération, d'aller chez le Pape de Rome, pour faire l'union des Églises... Et, réunis en concile à Florence, ils participèrent tous, le Pape y compris, à la liturgie, célébrée suivant leurs coutumes... Mais, de retour chez soi, il trouva son impératrice morte et les moines qui étaient restés à Constantinople ne voulaient pas lui permettre d'entrer dans l'Église, le traitant d'hérétique. Et il y avait de grands troubles chez eux, et les Turcs les tracassaient de l'extérieur et, comme s'ils étaient aveugles, ils regardaient de près leur perte, sans la reconnaître. De choses pareilles faisaient et font encore de nos jours ces moines ! », *Cronicari*, I, p. 244-245 ; cf. A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 440-441.

²⁵ « Marc, l'évêque d'Ephèse, en tant que professeur et, comme l'on dit, poussé par la jalousie propre aux Grecs... a recommandé à tout le monde de ne pas accepter les décisions de ce synode, en dépit du fait que tous les avaient approuvées et acceptées... Avant ce synode, il y avait eu une certaine mésentente entre ces deux Églises, mais l'on pouvait encore espérer qu'un jour elles vont se concilier et se réunir, mais à partir de ce synode entre les deux Églises règne la discorde, elles se couvrent réciproquement d'injures et médisent l'une de l'autre et chacune veut abaisser l'autre et l'écraser. L'Orient est le premier, l'Occident veut s'élever, ils refusent de céder le pas l'un à l'autre, comme si l'Orient et l'Occident ne seraient pas, l'un comme l'autre, liés par fiançailles au Christ », Ureche, *Letopisețul*, p. 72-73 ; cf. A. Tanașoca, « Bizanțul », p. 440.

Le mythe cantemirien des origines byzantines des États roumains. En quête d'une légitimité mieux fondée de l'autonomie politique de son pays, le plus brillant de ces humanistes, le voïvode de Moldavie Dimitrie Cantemir, prince ambitieux et fougueux, forge le mythe historiographique de l'ascendance byzantine des États roumains et même de leurs dynasties, puisant son information dans des traditions monastiques douteuses et maniant avec beaucoup de liberté les sources écrites byzantines, qu'il connaît à merveille et qu'il utilise dans leurs meilleures éditions occidentales, afin de les faire confirmer ses hypothèses. Ce faisant, Cantemir se trouve à l'origine de maintes erreurs concernant les rapports entre Byzance et les Pays roumains, mais il n'en est pas moins vrai qu'il soit aussi le premier savant roumain qui ait pensé ces rapports en véritable historien, qui ait proposé à ses lecteurs une représentation cohérente de leur évolution, qui ait relevé le rôle de Byzance dans la formation de l'identité ethnique, culturelle et politique roumaine, qui ait regardé, enfin, l'Empire russe de Pierre le Grand, son puissant allié, comme successeur légitime et même providentiel, de l'Empire byzantin, comme le *Reich der neuen Mitte* dirais-je recourant à un syntagme de Herbert Hunger. Cantemir est donc, parmi les Roumains, non seulement le premier byzantiniste, mais aussi le premier intellectuel byzantinisant ; en tant que promoteur du byzantinisme *à la russe*, il est le premier homme d'État roumain, sinon le seul, auquel le souvenir de Byzance inspire un projet politique russofile de grande envergure.

Il fut le premier à connecter l'histoire des Roumains à celle de Byzance pour faire valoir, dans l'esprit de l'idéologie byzantine, la « noblesse » du peuple roumain et la légitimité de son autonomie politique. Les hypothèses qu'il avance, destinées surtout à fournir des arguments historiques en faveur des projets politiques qu'il forme en tant que prince de Moldavie reposent parfois sur une interprétation abusive des sources ou sont forgées de toutes pièces. Il s'attache à démontrer, par exemple, l'ancienne appartenance des Principautés roumaines à l'Empire byzantin, dont elles auraient été détachées par l'effet de l'invasion et de l'établissement des Bulgares dans la Péninsule balkanique²⁶. Il n'hésite pas à étayer aussi la légende suivant laquelle les princes de Moldavie auraient hérité du titre de *despote* et du diadème royal byzantins conférés à Alexandre l'Ancien (Alexandru cel Bun) par Jean VIII Paléologue, en récompense du zèle dont le prince roumain aurait défendu l'orthodoxie à l'occasion du concile unioniste de Florence²⁷. Selon Dimitrie Cantemir, sous le règne du même prince le Droit byzantin²⁸ et des institutions calquées sur celles

²⁶ *Hronicul*, p. 336-338 ; cf. Corugă, p. 373-374.

²⁷ *Descriptio*, p. 124/125, 136/137, 198/199, 246/247 ; cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 106-110.

²⁸ *Descriptio*, p. 246/ 247, 198/199 ; cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 110-119.

de l'Empire byzantin²⁹ auraient été introduites en Moldavie, tandis qu'afin de préserver l'orthodoxie de la contamination par le catholicisme, les Roumains auraient remplacé par l'alphabet cyrillique leur alphabet latin traditionnel, encore en usage, à l'en croire, au XIV^e siècle³⁰.

Dans l'esprit des humanistes roumains des XVII^e–XVIII^e siècles, dont Dimitrie Cantemir est le plus brillant et le plus imaginatif, *l'idée de la solidarité orthodoxe et la nostalgie de l'Empire byzantin s'allient donc au sentiment très vif de l'identité nationale roumaine, qui acquiert une importante dimension byzantine*³¹.

Byzance de l'École transylvaine. Même s'ils empruntent à Cantemir beaucoup de thèses et hypothèses historiques, Samuil Micu (1745–1806), Gheorghe Șincai (1754–1816) et Petru Maior (cca 1761–1821), historiens roumains de Transylvanie appartenant à l'Église gréco-catholique et protagonistes du mouvement intellectuel et politique national que l'on connaît sous le nom d'École transylvaine ou latinisante, en raison de l'origine régionale et de l'opinion exclusive et dépourvue d'esprit historique, que ses représentants se faisaient de la latinité du peuple et de la langue roumaine vont soumettre, contrairement à leurs devanciers, l'Empire byzantin à une sévère critique³².

Malgré l'impressionnante érudition en matière qui leur a permis de valoriser toutes les sources byzantines concernant l'histoire roumaine connues de leurs jours³³, ces historiens ne se sont jamais proposés de broser une image globale de Byzance, ni de formuler un jugement de valeur sur son rôle dans l'histoire. Néanmoins, de leurs œuvres se dégagent quelques idées générales originales sur l'identité et la place de Byzance dans l'histoire universelle, sur ses

²⁹ *Descriptio*, p. 370/371 ; cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 107.

³⁰ *Descriptio*, p. 370-373, Caput V, « De litteris Moldavorum », et la note 4 de N. Stoicescu ; cf. Miron Costin, *Opere*, éd. P.P. Panaiescu, Bucarest, 1958, p. 236. Selon Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 107, les affirmations des deux humanistes roumains reposent sur une source commune, aujourd'hui perdue.

³¹ Cf. Al. Elian, « Moldova și Bizanțul », p. 97-179 et notamment p. 104-119.

³² Sur l'École transylvaine en général et sur les historiens lui appartenant, voir surtout D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, 1945 ; D. Prodan, *Supplex Libellus Valachorum. Din istoria formării națiunii române*, édition nouvelle avec adăugiri și precizări, Bucarest, 1984 ; I. Lungu, *Școala ardeleană, mișcare națională ideologică iluministă*, Bucarest, 1978 (avec une ample bibliographie critique) ; M. Tomuș, *Gheorghe Șincai. Viața și opera*, Bucarest, 1965 ; M. Protase, *Petru Maior*, Bucarest, 1973 ainsi que les études introductives accompagnant les éditions les plus récentes des écrits historiques de S. Micu, G. Șincai et P. Maior, dues à C. Cîmpeanu et M. Neagoe, citées ci-dessous. Voir aussi la note suivante, ainsi que les notes 30 et 31.

³³ Cf. A. Mureșan, « Scurtă privire asupra Corpusului de documente al lui Gheorghe Șincai », *Apulum*, XI, 1973, p. 783-792 ; C. Țuțuianu, « Bizanțul în *Hronica* lui Gheorghe Șincai », *Studii teologice*, s. II, an XXVI, 7-8, IX-X, 1974, p. 548-556 ; Al. Elian, dans FHDR, III, p. XI-XIV ; N.-Ș. Tanașoca, « Școala Ardeleană și izvoarele bizantine ale istoriei românilor », *Transilvania*, 10, Sibiu, 1980, p. 18-20, et « Samuil Micu și izvoarele bizantine ale istoriei românilor », *Revista de istorie și teorie literară*, 30, 1981, 2, p. 275-279.

rapports avec les Roumains, ainsi qu'une nouvelle attitude envers l'Empire byzantin et sa civilisation. Elles témoignent d'une conception de l'histoire marquée à la fois par l'esprit de l'*Aufklärung*, par leur appartenance à l'Église greco-catholique, ainsi que par leur attachement au principe des nationalités et, en particulier, à l'idée de la romanité des Roumains. *La nouvelle image, pas du tout flattante, de Byzance forgée par l'École transylvaine sera longtemps prédominante dans la pensée historique roumaine*³⁴.

Elle apparaît au mieux en filigrane dans la *Chronique* de Gheorghe Șincai. On ne trouvera guère dans cet ouvrage le nom de *Byzance*, ni celui d'*Empire byzantin*³⁵. Aux yeux de l'auteur, qui semble envisager l'histoire d'un point de vue plutôt juridique, l'Empire byzantin n'avait jamais existé. Il y avait eu, depuis la mort de Théodose I, en 395 et le partage de l'Empire entre ses fils, un Empire romain d'Orient et un Empire romain d'Occident, centrés sur Constantinople l'un, sur la vieille Rome, l'autre. Ces deux formations parfaitement légitimes auraient constitué, en principe, un seul Empire, dont les citoyens sont constamment désignés par Șincai du nom de *Romains*. L'Empire romain d'Occident aurait pris fin en 476, avec la prise de Rome par Odoacre, pour renaître en 800, avec le couronnement de Charlemagne. L'Empire romain d'Orient aurait connu une dernière époque de gloire sous le règne de Justinien I^{er} (527–565), il aurait survécu aux invasions barbares, mais il aurait subi finalement de lourdes pertes. La plus grave est la perte au profit des Bulgares, qui s'y établissent au VII^e siècle, des territoires carpato-balkaniques peuplés de Roumains. Șincai n'hésite point à nommer ceux-ci *Romains*, puisqu'ils seraient les descendants des anciens citoyens latins de l'Empire d'Orient. Profitant de la domination bulgare sur les Roumains, les Grecs, restés seuls maîtres à Constantinople, s'emparent, par usurpation, de l'Empire romain d'Orient et du nom des Romains.

Șincai conteste aux Byzantins le droit de se nommer Romains (Ῥωμαῖτοι)³⁶ et préfère de les désigner du nom de Grecs ou de Rhomées, qu'il

³⁴ Cf. N.-Ș. Tanașoca, « L'image roumaine de Byzance à l'époque des Lumières », dans *South East Europe – The Ambiguous Definitions of a Space / L'Europe du Sud-Est – les définitions ambiguës d'un espace*, éd. R. Theodorescu and L. Conley Barrows, Bucharest, 2002 (UNESCO-CEPES « Studies on Science and Culture »), Bucarest, p. 47-75, étude que j'ai reprise en partie ici.

³⁵ Cf. pourtant *Hronica*, I, s. a. 869, p. 254 où l'on parle des *byzantinenii*, « les Byzantins » participants au huitième concile œcuménique (selon les catholiques) de Constantinople.

³⁶ Il écrit quelque part dans sa *Chronique* : « après la conquête des Dacies et de la Mésie Inférieure par les Bulgares, maints auteurs n'ont plus nommé les empereurs de Constantinople empereurs 'des Romains', mais 'des Rhoméiques', c'est-à-dire du nom que se donnent les Grecs de nos jours, car, sans l'aide des Roumains, les Grecs n'ont pas réussi à hériter de la gloire et de la renommée de nos ancêtres », « Georges Phrantzès qui était le grand logothète de l'Empire des Grecs au moment de la prise de Constantinople... dit que ces Ottomans descendent de la famille des empereurs grecs, des Comnène, et notamment de Jean, le neveu de l'empereur Jean Comnène... Voilà pourquoi on pourrait dire, en quelque sorte, que les Turcs détiennent à juste titre l'Empire de Constantinople,

emploie, à la différence des auteurs occidentaux du Moyen Âge, dans l'esprit du temps et dans leur acception nationale, pas confessionnelle³⁷. En revanche, il nomme presque toujours l'Empire byzantin « *Empire d'Orient* » ou simplement « *l'Orient* » ce qui lui arrive même dans le cas de l'Empire nicéen. On pourrait en déduire qu'il ne conteste pas la légitimité de l'Empire byzantin, en tant qu'Empire romain d'Orient, mais la prétention, absurde à son avis, des Grecs de s'y ériger en maîtres et la manière malhonnête dont ils s'efforcent d'occulter, par les noms « barbares » qu'ils leur donnent, la romanité des Roumains. Par ailleurs, aux yeux de Şincai, Charlemagne et tous les empereurs du Saint Empire romain germanique ne sont, eux non plus, des empereurs romains au plein sens du mot, mais seulement des souverains de l'Empire romain d'Occident³⁸.

Ce n'est point son éducation romaine et catholique qui avait rendu Gheorghe Şincai défavorable à l'Empire byzantin et au monde orthodoxe³⁹. Son mishellénisme est d'ordre national et non confessionnel. Il enregistre scrupuleusement toutes les initiatives impériales byzantines en faveur de la juste foi. Il parle élogieusement non seulement des grands conciles œcuméniques, mais aussi des synodes locaux byzantins qui ont condamné certaines hérésies. L'attachement de ce gréco-catholique aux traditions de l'Église orientale est plus fort qu'on ne s'imaginerait. Il va jusqu'à exprimer son regret que les papes, qu'il préfère désigner du titre de « *patriarches de Rome* », ont assumé celui de « *patriarches œcuméniques* » impliquant la prétention à la juridiction ecclésiastique universelle; il semble donc mettre en doute la légitimité du primat absolu du pape⁴⁰. Il ira même jusqu'à mettre en doute la nécessité de l'adoption du *filioque* par les uniates⁴¹.

parce qu'ils en ont hérité des empereurs Comnène », *Hronica*, I, s. a. 708, p. 213. Cf. aussi plus loin, « Les Grecs... qui sans justification aucune se sont donnés et se donnent le nom de Romains, seulement parce qu'ils sont parvenus plus tard à s'emparer de l'Empire romain de l'Orient et à le détruire », *Hronica*, I, s. a. 1186, p. 342. Et plus loin encore : « ...les Grecs ont surnommé les peuples de la rive gauche du Danube Scythes et ceux de l'Occident Latins, afin de s'approprier le nom des Romains, dont les Grecs n'ont été que des sujets et pas du tout des descendants de leur sang, comme sont les Roumains et les Italiens, auxquels ils ont subtilisé par supercherie l'Empire », *Hronica*, I, s. a. 1206, p. 377-378.

³⁷ « Ioannice – note-t-il en marge d'un texte de Georges Akropolitès – aimait se donner le surnom de Roméoctone (et avec raison, car il ne pouvait se nommer Romanoctone, vu que les Grecs ne sont pas des Romains) », *Hronica*, I, s. a. 1206, p. 378.

³⁸ « Cette année – écrit-il à propos de l'an 476 – est l'année de la désolation, au cours de laquelle Rome, vainqueur des peuples et maîtresse du monde, qui n'a pas eu, n'a pas et n'aura jamais sa pareille, tomba et ne se releva pas, ni se relèvera jamais... Depuis Odoacre, il n'y eut plus des empereurs de Rome, puisque Charlemagne et ses successeurs ne firent que porter le nom d'empereurs de Rome, mais Rome ils ne la gouvernèrent jamais », *Hronica*, I, s. a. 476, p. 142.

³⁹ Cf. C. Ţuţianu, *op. cit.*, notamment p. 549.

⁴⁰ « Phocas, qui était d'origine cappadocienne, s'empara de l'Empire et, pour consolider son pouvoir, tua beaucoup de gens et craignant que le patriarche de Constantinople ne le frappe d'anathème à cause de l'assassinat de l'empereur Maurice, il écrivit au patriarche de Rome, lui

Il traite parfois de l'histoire des affaires ecclésiastiques et des relations entre les confessions chrétiennes dans un esprit philosophique et de tolérance qui témoigne de l'influence de l'*Aufklärung*. Son éloge de Justinien I^{er} semble justifier l'intervention autoritaire de cet empereur dans les affaires de l'Église, au nom de la raison d'État⁴². De son avis, le schisme religieux a eu, lui aussi, des causes plutôt politiques. Aux origines lointaines de cette rupture se trouvent deux décisions impériales également déplorables, quoique légales: le transfert du siège impérial de Rome à Constantinople, voulu par Constantin le Grand et le partage de l'Empire romain, décidé par Théodose I^{er}⁴³. La cause immédiate du schisme n'est pas, selon Șincai, le conflit de 1054 entre Michel Cérulaire et le cardinal Humbert, dont il ne dit rien, mais la dispute entre Rome et Constantinople pour la subordination ecclésiastique et politique de la Bulgarie, autrement dit la question de l'Illyricum, dispute tranchée par la décision de Basile I^{er} de faire entrer l'Église bulgare dans l'obédience du Patriarcat constantinopolitain⁴⁴. Une raison de plus pour déplorer la subordination de la

donnant dans sa lettre le titre de 'patriarche œcuménique', c'est-à-dire qui a sous son autorité tous les patriarches et prélats de l'Église, titre que les patriarches de Rome ont gardé jusqu'au jour où j'écris cela. Mieux valait ne pas le garder ! Puisque ce titre a détruit l'amour fraternel entre les Orientaux et les Occidentaux. Mais, à ce sujet, lis Fleury », *Hronica*, I, s. a. 602, p. 189-190.

⁴¹ « Cela veut dire – écrit-il en marge de la chrysobulle par lequel Ioannice proclame l'union de l'Église des Bulgares et des Roumains avec celle de Rome – que, conformément à la chrysobulle citée plus haut, les Roumains et les Bulgares n'ont pas abandonné leur Loi et leurs anciennes coutumes, mais qu'ils sont entrés dans l'obédience de Rome acceptant seulement de considérer le pape comme le premier de tous les patriarches et de ne pas injurier les Latins et leurs coutumes, procédant d'ailleurs comme les Roumains de Transylvanie au moment de leur union [tandis que les Russes de Pologne et de la Hongrie n'ont pas bien agi, lorsqu'ils ont ajouté au Symbole de la foi les mots: 'et du Fils', car on devait garder la Loi et la coutume ancienne]. C'est ça la véritable union : les Occidentaux doivent observer leurs coutumes et les Orientaux les leurs et ils ne doivent pas s'adresser des injures les uns aux autres », *Hronica*, I, s. a. 1202, p. 367. Le commentaire mis entre parenthèses a été rayé par l'auteur, de sa main, dans le manuscrit de la Chronique, probablement par crainte de la censure.

⁴² « Libre à chacun de dire ce qu'il veut du fait que l'Auguste Justinien I^{er} a imposé sa règle à tous les prélats et même aux patriarches de Rome, quant à moi, je dis, non pas de mon propre chef, mais basé sur les auteurs que j'ai lus que, de tous les empereurs d'Orient, Justinien est le seul qui ait maintenu de ses jours la majesté des Romains, par la reconquête de l'Afrique et de l'Italie et qui ait assuré aussi sa survivance, en lui donnant, par ses lois, des fondements durables qui subsistent encore aujourd'hui », *Hronica*, I, s. a. 565, p. 169.

⁴³ « Mieux valait ne pas le partager ! – dit-il à propos du partage de Théodose I^{er} – car de ce partage et du transfert du siège de l'Empire à Constantinople, fait par le grand Constantin, découlent le déclin de l'Empire de nos ancêtres et le démembrement de l'Église chrétienne », *Hronica*, I, s. a. 395, p. 107.

⁴⁴ « Tu vois à quel point les Occidentaux et les Orientaux avaient envie de la Bulgarie, mais les premiers n'ont pas abouti, car l'empereur d'Orient, Basile I^{er} le Macédonien, s'acharna à soumettre les Bulgares au trône patriarcal de Constantinople, ce qu'il réussit à faire. C'est la Bulgarie qui fut la cause du démembrement de l'Église du Christ », *Hronica*, I, s. a. 867, p. 253; cf. C. Țuțuianu, *op. cit.*, p. 553.

Bulgarie au patriarcat de Constantinople serait le fait que cette mesure a entraîné aussi la subordination ecclésiastique des Roumains, dépendants de l'Église bulgare, aux Grecs⁴⁵. L'argument de cette préférence de Șincai pour l'obédience romaine n'est donc pas d'ordre théologique, mais, dans l'esprit des Lumières, d'ordre culturel. Il trouve l'occasion de déplorer, dans ce même esprit, les guerres de religion du XIII^e siècle, dont il démasque, sans ménagement aucun pour les Roumains, la motivation réelle : le soif du pouvoir et du gain.⁴⁶ Et puisque le schisme a été provoqué en dernière instance par la dispute entre Byzance et Rome au sujet de la subordination ecclésiastique de la Bulgarie et des Roumains, c'est par le retour des Bulgares et des Roumains au sein de l'Église de Rome qu'on doit commencer à refaire l'unité de l'Église. Aux yeux de Șincai, l'union religieuse réalisée au XIII^e siècle par l'action commune de Ioannice, le roi des Bulgares et des Vlaques et du pape Innocent III est plus importante que celle décidée par le concile de Ferrare-Florence au XV^e. Il parle d'ailleurs très peu de ce dernier concile et ne semble pas se rendre compte de toute l'importance de l'adhésion du métropolite de Moldavie, Damien, qui y participa, à l'union⁴⁷. Enfin, les réflexions de Șincai sur la prise de Constantinople par les Ottomans, en 1453, sont plutôt caustiques. Il semble suggérer que la chute de Byzance serait la juste punition des Grecs, coupables d'avoir usurpé l'Empire romain d'Orient au détriment des Roumains, les héritiers légitimes de celui-ci⁴⁸.

⁴⁵ « La Bulgarie a été enlevée au patriarcat de Rome et donnée au patriarcat de Constantinople », écrit-il à propos des décisions du huitième (selon les catholiques) synode œcuménique, de 869. « Mieux valait que cela n'arrive pas, car les Roumains auraient été plus heureux sous l'autorité du patriarcat de Rome, à l'instar de maints autres peuples que cette subordination a rendus heureux, comme nous pouvons constater de nos propres yeux. Lis Fleuri ».

⁴⁶ « Les Latins – dit-il évoquant la déviation de la quatrième croisade contre Byzance et la création de l'Empire latin de Constantinople – c'est-à-dire les Italiens, les Francs et les Allemands, qui s'étaient croisés pour combattre les païens, afin de reconquérir Palestine et autres pays occupés par ceux-ci, oublièrent leur devoir et commencèrent à verser du sang chrétien au lieu du sang païen et, le 12 avril ils occupèrent Constantinople, proclamant empereur Baldouin de Flandre », *Hronica*, I, s. a. 1205, p. 374; cf. C. Țuțuianu, *op. cit.*, p. 554. Cf. aussi plus loin, à propos de la croisade contre Jean Assen II : « Les chrétiens de ces temps-là étaient poussés à s'entre-dévorer par les plus hauts prélats, qui ne s'attachaient qu'à étendre leurs pouvoirs et pas du tout à propager la vérité, la foi et l'amour chrétien. Il s'ensuivit que les Latins versaient le sang des Grecs et les Grecs le sang des Latins; les Roumains de la rive droite du Danube, associés aux Bulgares, oubliant leurs frères et bienfaiteurs de la rive gauche du Danube, étaient préoccupés uniquement de décider s'il serait plus profitable pour eux de dévaliser les Grecs ou de piller les Latins; quant aux Hongrois, exhortés par le pape Grégoire IX de Rome, ils ne pensaient qu'à une seule chose: comment arriver à soumettre les Roumains et les Bulgares », *Hronica*, I, s. a. 1236, p. 399.

⁴⁷ *Hronica*, II, s. a. 1437, p. 601; s. a. 1439, p. 603. Cf. C. Țuțuianu, *op. cit.*, p. 554, qui soutient à tort que Șincai ne fait pas mention du concile de Florence.

⁴⁸ « Dlugosz écrit: 'mardi, le 9 juillet, la veille de la fête de Sainte Margueritte, lorsque le roi entra en Cracovie, on lui fit part de la triste nouvelle parvenue par les lettres et les ambassadeurs d'Alexandre, le voïvode de Moldavie, que la ville de Constantinople, la métropole des Grecs, a été

L'Empire byzantin, empire d'usurpation grecque, selon eux, n'est donc plus pour les historiens transylvains la source de légitimité politique qu'il était aux yeux de Dimitrie Cantemir. Au contraire, ce sont les Roumains qui, en tant que descendants directs des anciens Romains, incarnent le principe de légitimité de l'Empire d'Orient. Cette conception « nationale » qu'ont de Byzance tous les représentants de l'École transylvaine et qui confère à leurs contribution aux études byzantines une certaine originalité sera un élément des plus caractéristiques de l'historiographie roumaine romantique du XIX^e siècle. Elle doit être sans doute rapportée à la forte réaction anti-grecque des Roumains de l'époque, révoltés, d'une part, contre les excès du régime phanariote moribond et confrontés, d'autre part, au nationalisme grec moderne en plein essor. Șincai est le représentant typique de cette réaction. Il raconte, avec force commentaires acides, comment Siméon, le patriarche de Trébizonde obtint, moyennant une grosse somme d'argent, du sultan Mehmed II le trône patriarcal de Constantinople⁴⁹ et condamne vivement, à l'instar de Samuil Micu, la dédicace des monastères roumains à ceux du Mont Athos et aux patriarchats d'Orient⁵⁰. Évoquant leurs rapports avec les Byzantins, Șincai semble prêter parfois aux Roumains du Moyen Âge sa perception, point flatteuse, du monde grec contemporain et ses sentiments, pas du tout cordiaux, envers celui-ci. Il va jusqu'à déduire de leurs présumée origine roumaine, nullement démontrée, l'hostilité, tout aussi imaginaire, des saints Cyrille et Méthode envers les Grecs⁵¹.

prise par l'empereur des Turcs'. Et moi de dire à mon tour : triste nouvelle ! Car la conquête de Constantinople par les Turcs signifie la fin définitive de l'Empire de nos ancêtres, qu'ils avaient acquis au prix de beaucoup de sang versé, mais surtout à juste titre, pour nous le léguer à nous, les Roumains, leurs neveux et pas du tout aux Grecs, qui sans justification aucune et par la ruse se sont emparés de notre Empire et même de notre nom, car les Grecs ne sont pas Romains de sang, comme les Roumains, que les Grecs voudraient outrager même aujourd'hui, s'ils en seraient capables, comme j'ai vu de mes yeux et ouï de mes oreilles l'année passée, 1808, à Pest, lorsqu'ils se disputaient avec les Roumains de la-bas au sujet du prêtre roumain que ceux-ci voulaient faire venir », *Hronica*, II, s. a. 1453, p. 36.

⁴⁹ « En dépit du fait qu'ils se trouvaient depuis deux ans sous le joug des Turcs, sous lequel ils gémissent encore de nos jours, les Grecs n'ont pas abandonné leur vanité, qui s'est muée cette année en simonie, dont ils sont dominés même aujourd'hui », *Hronica*, II, s. a. 1455, p. 37.

⁵⁰ « Gebhardi écrit que l'organisation ecclésiastique de la Valachie n'est pas encore redevenue normale, parce que certains monastères se trouvent même de nos jours dans l'obédience de leurs mères de la Sainte Montagne ou des patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Et il a raison de dire ça », *Hronica*, II, s. a. 1496, p. 128.

⁵¹ « Il n'est pas surprenant – écrit-il en marge d'un texte cité de Lequien – que les saints Cyrille et Méthode ont refusé de se soumettre au patriarche Photius, puisque celui-ci était un Grec, tandis qu'eux des Roumains authentiques, descendants des colons de Trajan, ainsi que j'ai déjà dit sous l'année 845, lesquels étant associés aux Bulgares, ne pouvait souffrir que les Grecs soient leurs maîtres », *Hronica*, I, s. a. 861, p. 250.

Samuil Micu, Gheorghe Șincai et Petru Maior appartiennent chronologiquement à l'époque des Lumières et il est certain qu'ils se ressentent de l'influence de l'*Aufklärung*, mais leur conception de Byzance, leurs lectures en matière d'histoire byzantine et la méthode observée dans leurs recherches les situent pourtant plus près de la byzantinologie érudite du XVI^e et du XVII^e siècle que de l'histoire « *philosophique* » de Byzance du XVIII^e, qu'ils semblent ignorer complètement⁵². Attachés aux valeurs chrétiennes et respectueux de la tradition monarchique, ils restent étrangers à l'esprit révolutionnaire, au scepticisme et au rationalisme excessif, se rangeant plutôt du côté du conservatisme. Le climat intellectuel créé par l'*Aufklärung* les encourage pourtant à défendre dans un esprit nouveau, les valeurs de la nationalité, de la tolérance religieuse, de la civilisation. Par conséquent, *ces intellectuels gréco-catholiques Roumains, citoyens de l'Empire des Habsbourg, passionnément attachés à leur romanité, seront les premiers à poser comme critère pour juger de l'Empire grec et orthodoxe de Byzance la fidélité aux origines romaines dont il se réclame.*

Byzance des romantiques et des libéraux. De cette conception nationale, sinon nationaliste de l'histoire de Byzance et de ses rapports avec les Pays roumains héritent les historiens romantiques et libéraux roumains depuis Mihail Kogălniceanu (1817–1891) et Nicolae Bălcescu (1819–1852)⁵³ jusqu'à

⁵² Cf. A. Pertusi, « Le siècle de l'érudition », p. 25 ; A. Guillou, « Le siècle des lumières », JÖB, XV, 1966, p. 27-39.

⁵³ Mihail Kogălniceanu, homme d'État roumain, ayant joué un rôle décisif dans la création de l'État roumain moderne, unitaire et indépendant. Premier Ministre du prince Al. I. Cuza, il soutint le coup d'État bonapartiste de celui-ci (1864) pour imposer les réformes sociales absolument nécessaires, en premier lieu la réforme agraire. Ministre des Affaires Étrangères du roi Charles I^{er} dans le gouvernement de I.C. Brătianu, il eut la responsabilité de la politique extérieure de Roumanie pendant la guerre d'indépendance (1877-1878) et le Congrès de Berlin. Auteur du premier ouvrage moderne de synthèse consacré à l'histoire des Roumains (*Histoire de la Moldavie, de la Valachie et des Valaques transdanubiens*, Berlin, 1837 ; voir également Mihail Kogălniceanu, *Opere*, I, *Scrisori istorice*, édition par A. Oțetea, Bucarest, 1946), il fut aussi, à côté de son ami, le révolutionnaire libéral de 1848 Nicolae Bălcescu, l'un des fondateurs de l'historiographie roumaine moderne. Animés par un patriotisme vibrant de bon aloi, déterminés à affermir et à cultiver dans l'esprit de leur époque (« l'ère des nationalités »), l'identité nationale des Roumains, promoteurs des valeurs de la démocratie et des droits de l'homme et du citoyen, Mihail Kogălniceanu et surtout Nicolae Bălcescu (cf. *Românii și fanarioții*, dans N. Bălcescu, *Opere*, éd. G. Zane, I, Bucarest, 1940, p. 117-123) jugent pourtant de manière nuancée, avec un incontestable souci d'objectivité scientifique et avec un sens très aigu de l'évolution historique, le Moyen Âge roumain, le rôle de l'influence byzantine et des Grecs constantinopolitains dans l'histoire des Roumains. Si leurs prédécesseurs condamnaient l'adoption fatale du slavon et du grec par les Roumains, ils déplorent ce fait et regardent, comme tous les romantiques européens, l'épanouissement libre de la nationalité roumaine, impliquant le triomphe de la langue roumaine dans la vie culturelle, comme la fin naturelle de l'évolution historique de leur peuple. Cf. T. Ionescu-Nișcov, « L'époque phanariote dans l'historiographie roumaine et étrangère », dans *Symposium. L'époque phanariote*, Thessalonique, 1974, p. 152-153.

Alexandru Xenopol (1847–1920)⁵⁴. À la différence de leurs précurseurs, ils n'ont pas consacré des recherches personnelles à l'Empire byzantin et à sa

⁵⁴ Al. Xenopol, *Istoria românilor din Dacia traiană*, I-XIV, Bucarest, s.a. À l'instar de Mihail Kogălniceanu et de Nicolae Bălcescu, A.D. Xenopol forme souvent des jugements historiques équilibrés, nuancés et objectifs sur les conséquences négatives ou bien, parfois, positives de l'influence byzantine, slavo-byzantine et phanariote dans les Pays roumains. De même, persuadé que toute culture authentique doit avoir un caractère national, la spécificité nationale étant non seulement une réalité, mais aussi une valeur, il considère pourtant, lui aussi, que le slavonisme culturel, une variante provinciale et « barbare » du modèle byzantin, étrangère par nature à la latinité des Roumains, a longtemps empêché leur développement intellectuel normal. Le slavonisme culturel serait donc, suivant Xenopol, l'une des principales causes du retardement historique des Roumains par rapport aux peuples latins de l'Europe occidentale. Quant à l'hellénisme post-byzantin et phanariote, son influence aurait été superficielle et dépourvue de conséquences réelles en ce qui concerne le développement de la langue littéraire et de la culture nationale. L'influence du slavon et du grec sur le roumain ne saurait nullement être comparable à l'influence féconde et durable du latin sur les langues nationales de l'Europe occidentale. Cf. par exemple, Xenopol, II, p. 122 : « le slavonisme stupide et aveugle, dépourvu de toute idée, gisait sur l'esprit du peuple roumain l'accablant de son poids de montagne » ; VI, p. 178-179 : « Si le chaos créé par le déferlement des Barbares sur la Dacie avait eu comme effet l'anéantissement de la vie culturelle des Daco-Romains, l'introduction du slavon dans l'Église et dans l'État des Roumains les empêcha des siècles durant à renouer le fil de la tradition culturelle rompu par la violence de l'invasion... Au lieu de maintenir la place que ses origines lui assignaient dans la communauté intellectuelle des peuples latins de l'Europe occidentale, la nouvelle forme de son culte religieux et bientôt la forme de toute sa vie culturelle, contraignirent le peuple roumain à se mettre en relation avec les peuples slaves. Ce rapprochement fut renforcé par le schisme de l'Église en 1054. Professant le christianisme bulgare, les Roumains se rangèrent alors du côté des orthodoxes contre les chrétiens de l'Occident » ; VI, p. 179 : « Depuis ce moment (c.à.d. depuis que les Bulgares, après avoir soumis les Roumains, leurs avaient imposé par la force l'adoption du slavon comme langue de l'Église et de l'État) jusqu'à l'époque de Matei Basarab et de Vasile Lupu, la forme supérieure, la forme écrite de la pensée roumaine eut comme organe d'expression le slavon. Cette langue étrangère accabla de son poids de montagne, le trésor intellectuel du peuple roumain pendant huit siècles, en étouffant toute manifestation vraiment supérieure de la pensée... » ; X, p. 202 : « Par ailleurs, à l'exception de ses quelques ouvertures envers le classicisme antique, cette culture du peuple grec était vouée à la stérilité intellectuelle. En effet, la langue grecque moderne, qui était introduite de préférence dans les écoles et pratiquée de plus en plus dans les Pays roumains, était elle aussi pauvre en idées, sauf en vaines considérations théologiques. De manière presque semblable au slavonisme, elle obscurcissait l'esprit au lieu de le féconder et le seul effet qu'elle avait sur le peuple roumain était celui, négatif, de l'empêcher à cultiver sa propre langue, la seule capable de lui permettre de fertiliser, de développer et d'enrichir sa pensée. On ne saura jamais comparer l'étude de la langue grecque dans les Pays roumains à l'étude des langues classiques en Europe occidentale. Là, en Occident, les langues étrangères véhiculaient des idées fécondes, tandis qu'en Valachie et en Moldavie la langue grecque moderne n'était que la couverture étrangère qui occultait un désert intellectuel de plus en plus étendu ». T. Ionescu-Nișcov, *op. cit.*, p. 154-155, met à juste titre en évidence le fait que, malgré ses remarques critiques envers le phanariotisme, A.D. Xenopol propose une interprétation nouvelle, plus nuancée, de l'époque phanariote : l'historien soutenait qu'il n'y a pas une très grande différence entre la période phanariote et les périodes antérieures de l'histoire roumaine, que l'exploitation inouïe des Pays roumains n'auraient pas commencé avec les princes grecs, qu'il y avait parmi ceux-ci des gens qui se sont fait un devoir de servir mieux que les princes autochtones

civilisation, mais, en revanche, ils se sont fait un devoir d'étudier les conséquences de l'influence byzantine sur les Roumains, influence exercée, avant 1453, par le truchement des Slaves balkaniques et de l'Église orthodoxe byzantine, et après 1453, sous le régime de la turcocratie, par les fameux Phanariotes, groupés autour du Patriarcat œcuménique et par la culture grecque post-byzantine dont ceux-ci furent les principaux représentants. De formation surtout française, imbus d'idées révolutionnaires, promoteurs de la démocratie, du libéralisme et du nationalisme, franchement hostiles aux Grecs constantinopolitains, agents – à leurs yeux – de l'oppression impériale ottomane, ainsi qu'au slavonisme culturel, « barbare » et responsable – selon eux – du retardement culturel des Roumains, décidés d'affirmer pleinement la latinité de leur peuple et de moderniser leur pays dans l'esprit de l'Occident, ces hommes de lettres, dont certains furent, à la fois, hommes d'État, avaient adopté la plupart des préjugés de l'historiographie européenne contemporaine contre l'Empire constantinopolitain et se proposaient de débyzantiniser leur pays. Procédant d'une manière plus radicale encore, des hommes de lettres comme Pompiliu Eliade (1869–1914)⁵⁵, Dumitru Drăghicescu (1875–1945)⁵⁶ et Eugen

le peuple roumain, que les intrigues et les renversements fréquents des princes avec le concours de la Sublime Porte, sa corruption aidant, ne sont pas une innovation des Phanariotes, bref que leur siècle n'est que le prolongement des phases antérieures de l'histoire nationale et que ses vices étaient dus plutôt au système qu'aux personnes.

⁵⁵ P. Eliade, *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1914 et *La Roumanie au XIX^e siècle*, Paris, 1914. Selon Pompiliu Eliade, qui dédaigne également le Moyen Âge roumain, les cultures slaves balkaniques et la civilisation byzantine, mais nourrit une véritable vénération pour la France, la nation, l'État et la culture roumaine ne seraient que le résultat du « fait providentiel » de l'influence française en Europe orientale. Il n'y aurait pas eu une tradition nationale roumaine authentique avant le contact des Roumains avec la France, aux XVIII^e–XIX^e siècles. Voici quelques assertions d'ordre théorique et historique au moins exagérées de Pompiliu Eliade glanées dans son ouvrage *De l'influence française*, p. I : « L'exemple d'influence que nous nous proposons d'étudier ici présente des caractères bien particuliers... Le mot d'"influence" éveille dans l'esprit l'idée de deux peuples formés, ayant chacun sa manière d'être, que l'influence modifie, améliore, mais ne détruit jamais... Il en est autrement pour l'influence française en Roumanie. Par ces mots il faut entendre l'action exercée par un grand peuple civilisé sur deux petites provinces qui n'existaient point auparavant pour la civilisation et qui, soumises depuis des siècles au Grand Turc, n'existaient guère pour l'histoire. C'est cette influence qui les a fait, pour ainsi dire, venir au monde pour la civilisation et pour l'histoire. En l'étudiant, ce n'est pas à la renaissance d'un peuple qu'on assiste, mais à sa naissance » ; p. II : « C'est le développement de l'esprit libéral, dû à cette seule influence, qui en opérant le rapprochement des classes a fait connaître l'esprit du peuple, sa langue, ses besoins et a permis ainsi la naissance d'une civilisation roumaine originale » ; p. III : « Le fait certain, c'est que cette influence est à l'origine de la nouvelle civilisation. Plus nous songeons à ce phénomène, plus il nous est difficile de lui trouver son analogue en histoire : un peuple civilisé aidant un peuple arriéré à arriver à la vie historique et à se former une civilisation originale » ; p. VII : « Mais il ne faut pas oublier que les Principautés roumaines n'existaient pas comme vie historique ni comme vie intellectuelle avant le fait providentiel de l'influence française » ; p. IX : « On pourrait encore nous demander si

Lovinescu (1881–1943)⁵⁷, idéologues libéraux, plutôt dénués du sens de l'histoire et même d'érudition en matière de culture byzantine, iront jusqu'à dénoncer Byzance, l'Église orthodoxe et la civilisation byzantine comme sources de tous les malheurs historiques des Roumains et de tous leurs vices, mauvais penchants et mauvaises habitudes, se plaisant à leur attribuer à tort les caractères de l'Empire, de l'Église et de la civilisation russes, exaltés par les « slavophiles » et incriminés par les *zapadniki* du XIX^e siècle, mais assez superficiellement connus par eux-mêmes.

Byzance de Nicolae Iorga et de son école. Vers la fin du XIX^e siècle, une nouvelle génération d'intellectuels roumains, qui ne manquent point d'esprit

l'influence française est la seule cause qui ait agi sur l'esprit roumain, qui ait provoqué son réveil, à qui l'on doive aujourd'hui la constitution de la patrie roumaine ?... Certainement, il y a eu d'autres causes, mais parmi les caractères comme providentiels de l'influence française en Roumanie, on remarque encore les deux suivants : d'abord, c'est de toutes les causes du réveil des Roumains la plus importante de beaucoup ; ... en deuxième lieu, toutes les autres causes lui sont comme subordonnées : le mouvement des Roumains transylvains, l'action intellectuelle des Grecs, le contact des Russes ont leur part dans le développement de la conscience roumaine ; mais toutes ces causes n'aboutissent à un résultat qu'en se servant de l'influence française comme moyen, ou qu'en la fortifiant, tout d'abord. Elles disparaîtront bientôt entièrement de l'histoire de la civilisation roumaine » ; p. 81 : « Les essais de réhabilitation de quelques hospodars de l'Ancien Régime tentés de nos jours sont restés sans succès et ne s'expliquent que par le curieux esprit de contradiction qui règne de temps en temps en histoire ; les souffrances de toutes sortes que ces princes ont fait subir au pays ont laissé une trop vive empreinte dans le cœur du peuple et les noms de 'Phanariote' et de 'Grec' resteront éternellement odieux à tout Roumain ».

⁵⁶ On peut lire, par exemple, dans D. Drăghicescu, *Din psihologia poporului român*, Bucarest, 1907, 1995, p. 211 : « L'Empire byzantin fut pour ses conquérants ottomans ce qu'avait été la chemise de Nessus pour Hercule. La pourriture morale de cet empire vieilli, en cours de décomposition, engendra l'athmosphère impure, vicieuse que, dès ses commencements, va respirer, à Constantinople, la nouvelle formation politique des Ottomans.... On peut trouver les causes lointaines de l'actuelle décadence de l'Empire ottoman à Byzance même, et sa fin ne viendra pas d'ailleurs. La maladie chronique qui condamne ce malade à rester perpétuellement cloué à son lit n'est autre que l'intoxication avec la pourriture morale de l'ancienne Byzance » ; p. 252-253 : « L'influence grecque moderne infusa dans l'esprit public (des Roumains), dans les villes surtout, un brin de cet esprit d'intrigue perfide de Byzance, de son équivoque envieux et corrompu, de son manque de dignité et de sa flatterie doublée de son fameux orgueil maladif ».

⁵⁷ E. Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne*, I-III, Bucarest, 1924-1926 (l'édition de 1972, de Z. Ornea, comporte quelques amputations du texte opérées par la censure communiste). Dans cet ouvrage, qui marque une date dans l'histoire de l'idéologie libérale en Roumanie, E. Lovinescu condamne l'orthodoxie qu'il considère une religion obscurantiste, formaliste, qui, par surcroît, aurait imposé aux Roumains la langue liturgique slave et l'alphabet cyrillique, totalement impropres à exprimer et à coucher par écrit leur pensée essentiellement latine. Il invoque à l'appui de tels jugements exagérés les critiques de Čadaev et de VI. Soloviev à l'égard de l'orthodoxie russe, qui recommande aux croyants une vie contemplative, de prière plutôt qu'une vie active, de labeur patient, utile à la société. E. Lovinescu affirme qu'une culture ne se fait valoir que par son caractère national, trait qui manque à la culture cosmopolite de l'orthodoxie byzantine. De ses jugements sévères sur l'orthodoxie et le byzantinisme E. Lovinescu reste redevable plus qu'il ne le reconnaît aux œuvres de Dumitru Drăghicescu et Pompiliu Eliade.

critique, ni de méthode de recherche scientifique, considèrent d'un œil nouveau, avec un sens de l'histoire plus aigu, la tradition nationale, c'est-à-dire les valeurs du christianisme oriental orthodoxe, les institutions, la mentalité et les mœurs du Moyen Âge, les solidarités balkaniques traditionnelles et même l'Empire et la civilisation ottomane, autant de réalités que, selon eux, les historiens et les lettrés libéraux avaient très peu connus et trop sévèrement jugés. On leur doit la réhabilitation de l'hellénisme dont le rôle positif dans le développement de la civilisation roumaine à l'époque moderne, ignoré, négligé ou méprisé à tort, en raison de l'hostilité générale envers le régime phanariote, de symbiose gréco-ottomane, s'est avéré, à la suite de leurs patientes recherches, tout aussi incontestable que les conséquences politiques et économiques négatives de ce dernier⁵⁸. Dans le sillage de son plus modeste précurseur Constantin Erbiceanu (1838–1913), ancien étudiant moldave de l'Université d'Athènes, auteur des premières tentatives de réhabilitation de l'hellénisme byzantin et post-byzantin⁵⁹, Nicolae Iorga (1871–1940), personnalité dominante de l'historiographie roumaine du XX^e siècle est celui qui impose brillamment cette nouvelle attitude. Un érudit grec originaire de Thrace, de formation universitaire allemande, établi en Roumanie et titularisé professeur de philologie grecque moderne à l'Université de Bucarest sur l'initiative de Constantin Rădulescu-Motru, Demostene Russo (1869–1938)⁶⁰, collègue de génération de Nicolae Iorga, lui reproche souvent, à tort ou à raison, les défaillances de son esprit critique et le manque d'acribie philologique, ainsi qu'un fort penchant vers l'impressionisme subjectif et le nationalisme. Il n'en est pas moins vrai pourtant que l'on doit à ces deux savants, dont l'influence sur le milieu académique fut particulièrement importante, la découverte de Byzance et surtout de son rôle dans l'histoire des Roumains, la récupération de l'hellénisme byzantin et moderne, tellement influent dans les Pays roumains. Ce qui est très significatif pour l'évolution de la culture roumaine, c'est que ni Nicolae Iorga, ni Demostene Russo n'étaient point des admirateurs inconditionnels de Byzance. Au contraire, les deux étaient – chacun à sa manière – promoteurs des valeurs de l'Occident, Nicolae Iorga préférait la poésie spontanée, populaire et pittoresque des troubadours et des trouvères à la versification artificielle, rhétorique, classicisante et au langage précieux des poètes de cour byzantins, tandis que Demostene Russo méprisait ouvertement, au nom du rationalisme et des scrupules esthétiques de l'Europe

⁵⁸ Sur les divers aspects du phénomène phanariote voir en premier lieu les actes du colloque gréco-roumain, *Symposium L'époque phanariote, 21-25 octobre 1970, À la mémoire de Cléobule Tsourkas*, Thessalonique, 1974.

⁵⁹ Cf. M. Păcurariu, « Constantin Erbiceanu un precursor al studiilor de bizantinologie la noi », dans *În memoria lui Alexandru Elian*, éd. V.V. Muntean, Timișoara, 2008.

⁶⁰ D. Russo, *Studii istorice greco-române*, opere postume, publicat sub îngrijirea lui C.C. Giurescu de A. Camariano și N. Camariano, I-II, Bucarest, 1939.

moderne, la littérature des Byzantins, leur conception rhétorique de la poésie, leur penchant exagéré pour la spéculation théologique, leur bigotisme.

Il me serait impossible de présenter ici la contribution de Nicolae Iorga au développement des études byzantines. Il me semble pourtant nécessaire d'énumérer brièvement quelques-uns des éléments de nouveauté dans sa manière d'envisager Byzance, son histoire, son influence dans le monde. Il y a tout d'abord *l'extrême richesse et diversité de ses sources* : Iorga puise ses informations dans les sources de toute origine et de toute catégorie qui lui sont accessibles, sources byzantines, occidentales, balkaniques, slaves et orientales, sources narratives et diplomatiques, données archéologiques, monuments d'architecture et monuments iconographiques, produits des arts mineurs, monnaies et sceaux, pièces vestimentaires et insignes du pouvoir, etc. Il y a ensuite son *esprit critique* : chaque source est soumise à une analyse critique très poussée et chacune est lue en tant qu'expression à la fois d'une intention fatalement subjective et d'une mentalité collective, dans un langage dont on doit déchiffrer le code pour arriver à saisir et à comprendre le message de l'auteur. Il y a aussi sa *conception universaliste* de l'histoire : selon Nicolae Iorga il n'existe pas d'histoire purement nationale, tout se tient dans l'histoire de l'humanité, l'histoire de chaque peuple est inextricablement liée à celle des autres peuples et, par conséquent, chaque événement historique de la vie byzantine doit être analysé dans ses connexions internationales. Il y a enfin l'option de Nicolae Iorga pour *l'histoire culturelle*, dans le sens donné à ce concept par Karl Lamprecht (1856–1915), dont il fut disciple : ce n'est pas seulement l'histoire des États et des événements politiques qui doit retenir l'attention du chercheur ; la création artistique, littéraire et scientifique de toute société, sa religion, son folklore, ses mœurs, ses lois, ses coutumes, bref, toutes les formes supérieures que prend l'expression de l'humanité dans ses différentes hypostases nationales constituent des entités organiques, que l'on peut nommer cultures⁶¹.

Par conséquent, Nicolae Iorga s'emploie à mieux définir l'entité historique nommée Byzance, produit d'une synthèse originale de la tradition politique romaine, de la culture grecque et de la religion chrétienne. Pour atteindre son but, il s'applique, d'une part, à étudier non seulement l'histoire politique de l'Empire, mais tous les aspects du phénomène byzantin, et, d'autre part, il se fait un devoir de relever l'unité organique formée par la fusion des composantes de cette entité, ainsi que son évolution dans le temps. Il n'y a pas,

⁶¹ Pour la conception de l'histoire de N. Iorga, voir N. Iorga, *Generalități cu privire la studiile istorice*, Bucarest, 1941 ; N. Iorga, *L'homme et l'œuvre. À l'occasion du centième anniversaire de sa naissance*, recueil édité par D.M. Pippidi, Bucarest, 1972.

selon Nicolae Iorga, une seule Byzance, éternellement immuable, mais plusieurs avatars historiques de la « synthèse byzantine »⁶².

Je tiens à dire un mot du titre d'un des derniers livres de Nicolae Iorga dont la plume d'autres historiens et lettrés en fit un véritable *topos* de la byzantinologie moderne, répété à satiété et souvent mal à propos : *Byzance après Byzance*⁶³. Par ce syntagme, Nicolae Iorga n'entend désigner ni la Valachie, ni la Moldavie, ni la Russie, qui seraient devenues héritières de Byzance après la chute de la Ville et la fin de l'Empire, mais tout simplement l'Empire ottoman, dont l'historien roumain avait évoqué l'histoire dans l'un de ses premiers grands livres⁶⁴, empire calqué partiellement sur l'Empire byzantin et qui a emprunté à la vraie Byzance certaines formes institutionnelles assurant, dans certaines limites, la continuité d'un style de vie caractéristique, la persistance des valeurs et des traditions de la grécité chrétienne soumise au pouvoir islamique. Byzance est donc, pour Nicolae Iorga, non seulement une réalité historique singulière, strictement définie dans le temps et dans l'espace, mais aussi une forme générale de civilisation que des réalités historiques bien différentes peuvent remplir d'un contenu nouveau⁶⁵.

Grâce à Nicolae Iorga, *Byzance devient donc pour les Roumains du XX^e siècle un objet d'approche scientifique, dont l'étude devrait être dénuée de toute implication idéologique et de tout préjugé national*⁶⁶. Ce changement d'optique a permis aux collaborateurs fidèles à toute épreuve de Nicolae Iorga – tels Nicolae Bănescu (1878–1971) et Vasile Grecu (1885–1972) – ainsi qu'aux

⁶² N. Iorga, *Études byzantines*, I-II, Bucarest, 1939 ; cf. Nicolae Iorga, *istoric al Bizanțului*, culegere de studii îngrijită de E. Stănescu, Bucarest, 1971.

⁶³ N. Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de l'« Histoire de la vie byzantine »*, Bucarest, 1935 ; cf. O. Cicanci, « Concepția lui Nicolae Iorga despre *Byzance après Byzance* », dans Nicolae Iorga *istoric al Bizanțului*, culegere de studii îngrijită de E. Stănescu, Bucarest, 1971, p. 201-234.

⁶⁴ N. Iorga, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Bd. I-V, Gotha, 1908-1913.

⁶⁵ Voir surtout N. Iorga, « Formes byzantines et réalités balkaniques » (Conférences en Sorbonne, 1922), dans *Études byzantines*, I, p. 51-157.

⁶⁶ Qu'il me soit permis de citer ici, dans cet esprit, quelques mots de feu mon maître, le byzantiniste Alexandru Elian (1910-1998), l'un des meilleurs et des plus proches disciples de Nicolae Iorga : « *Byzance, cher ami, n'est pas du tout pour moi un objet de vénération, elle n'est rien d'autre qu'un objet d'étude scientifique, le thème fondamental de mon travail d'historien. À l'instar des paléontologues, je pourrais dire que Byzance est le reptile disparu que je dois reconstituer. Et ce travail est, sans doute, passionnant. Certes, j'aime beaucoup l'hymnographie byzantine, que seulement un petit nombre de spécialistes savent vraiment comprendre et apprécier, j'aime aussi la netteté, la grande clarté de la pensée et de la phrase de Nicéphore Grégoras, je suis profondément impressionné par la détermination des véritables anachorètes à vivre en rupture avec ce monde, quoique je n'ai guère le goût du mysticisme confus de certains palamites, j'admire à la fois l'art somptueux de Byzance et l'ascétisme de ses moines. Mais je vous avoue sincèrement, en toute humilité : je ne saurais me sentir chez moi n'importe où à Byzance ou dans la culture byzantine* ».

disciples rebelles à l'autorité despotique de leur maître⁶⁷ – tels le grand historien Georges I. Brătianu (1898–1953), l'architecte G.M. Cantacuzino (1899–1960), l'historien de la littérature roumaine ancienne Nicolae Cartoian (1883–1944), les historiens Constantin C. Giurescu (1901–1977) et Petre P. Panaitescu (1900–1967), qui fut aussi un slaviste réputé, le balkanologue Victor Papacostea (1900–1962), l'historien de l'art byzantin et médiéval roumain I. D. Ștefănescu (1886–1981), le byzantiniste et néohelléniste Alexandru Elian (1910–1998) – de créer dans les années de l'entre-deux-guerres une véritable école roumaine d'études byzantines, slaves et balkaniques, jouissant de la meilleure réputation scientifique en Europe. La nouvelle perspective donnait aux savants roumains la possibilité de mieux connaître et d'évaluer plus exactement la nature, les raisons et le poids réel du rôle joué par le slavonisme culturel et par l'hellénisme byzantin, postbyzantin et phanariote dans l'évolution historique des Roumains. De leurs patientes études et recherches il ressort que l'influence byzantine sur les Roumains, exercée directement ou par le truchement des Bulgares et des Serbes, donna, au Moyen Âge, un certain cachet à leur manière de concevoir l'État, l'Église, l'orthodoxie chrétienne et leurs rapports avec la politique et la culture, à leur manière de concevoir et de cultiver les beaux-arts et la littérature et même à la langue roumaine. Byzance – avec son orthodoxie – sera considérée donc désormais comme une source de l'originalité du peuple roumain par rapport aux autres peuples latins, comme un modèle stimulant pour le développement des Pays roumains et de la civilisation nationale et nullement comme un facteur de retardement historique. De même, le jugement des historiens roumains sur le phanariotisme sera de plus en plus nuancé. Ils arrivent à la conclusion qu'en dépit de ses conséquences certainement néfastes pour l'autonomie politique et ecclésiastique des Pays roumains, ainsi que pour leur prospérité économique, en dépit du caractère ambigu de la plupart de ses représentants, le régime phanariote, issu de l'étrange symbiose gréco-ottomane, encouragea pourtant le développement de la vie culturelle, en faisant de Bucarest et de Iassy, où fonctionnaient les fameuses Académies princières⁶⁸, des capitales intellectuelles du nouvel hellénisme, sans pour autant négliger, comme l'on avait cru jadis, le développement des lettres nationales roumaines. Par leur action, les princes grecs continuaient, à leur manière, la direction « byzantinisante » imprimée à la culture roumaine par les grands princes autochtones du XVII^e siècle, érigés en

⁶⁷ Les jeunes historiens insurgés contre l'autorité absolue et le comportement parfois capricieux de Nicolae Iorga s'étaient groupés autour de la *Revista istorică română*, publication de haute tenue scientifique et d'aspect élégant, dont la parution marque une date importante dans l'évolution de l'historiographie roumaine. Le professeur Demostene Russo collabora à cette publication dès son premier numéro ; cf. P. Cernovodeanu, *Revista istorică română, 1931-1947. Bibliografie critică*, Bucarest, 1977.

⁶⁸ Voir A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974.

protecteurs de la culture du monde orthodoxe grec et oriental à l'instar des anciens empereurs de Byzance et célébrés comme tels par les clercs grecs. Les recherches des historiens roumains de l'entre-deux-guerres ont montré que la culture grecque du temps des Phanariotes servit d'intermédiaire pour la pénétration des Lumières et des idées révolutionnaires française dans l'espace culturel roumain ; les Phanariotes furent donc pour les Roumains non seulement un instrument d'oppression du Grand Turc, ce qui est sûr et certain, mais aussi un facteur d'intégration européenne⁶⁹. Enfin, le changement d'optique que je viens d'évoquer aida les historiens à considérer d'un autre œil les réalités tellement complexes de la Péninsule balkanique et le rôle de Byzance dans les Balkans. Parmi les continuateurs de Nicolae Iorga, ce fut Victor Papacostea, professeur d'histoire des peuples balkaniques à l'Université de Bucarest, fondateur de l'Institut d'Études et de Recherches Balkaniques de Bucarest et de la revue *Balcania* (1937–1948), qui s'attacha à promouvoir avec ardeur l'idée de *l'unité dans la diversité* du monde balkanique, à l'encontre de la majorité de ses contemporains qui regardaient la Péninsule balkanique comme un espace vouée à d'éternels et violents conflits nationaux. Il fit de son mieux pour encourager ses élèves et ses collaborateurs à mettre sous un nouveau jour Byzance et la civilisation byzantine, le slavonisme culturel, l'Empire et la civilisation ottomane, l'orthodoxie chrétienne, l'hellénisme post-byzantin et phanariote qui avaient été, selon lui, autant de facteurs d'unité du monde balkanique⁷⁰.

⁶⁹ Cf. D. Popovici, *La littérature roumaine à l'époque des Lumières*, Sibiu, 1945 ; A. Camariano-Cioran, *Les Académies princières*.

⁷⁰ V. Papacostea, *Civilizație românească și civilizație balcanică*, Bucarest, 1983. Cf. N.-Ș. Tanașoca, « Victor Papacostea (1900-1962). O viață dedicată balcanologiei și solidarității balcanice », dans idem, *Balcanologi și bizantiniști români*, Bucarest, 2002, p. 159-231.

LA CONSTRUCTION EUROPÉENNE ET LE BYZANTINISME DES PAYS DE L'EST. LE CAS DE LA ROUMANIE

La faillite de l'idéologie communiste et l'implosion de l'Empire soviétique posent à notre monde un problème particulièrement embarrassant : celui de l'intégration européenne des anciens pays communistes de l'Est. La plupart des hommes d'État et des intellectuels de ces pays, suivis de près par la majorité de leurs concitoyens, ne cessent de proclamer leur volonté d'agir en vue de l'édification d'une Europe nouvelle, d'une Union européenne élargie notamment par l'intégration des anciens satellites de Moscou. Ils n'oublient pas d'y ajouter que ces pays de l'Est n'aspirent, en fait, qu'à rentrer chez eux, dans cette maison commune de l'Europe qui n'est pas une invention de Gorbatchev, mais une vieille réalité démolie par l'action commune des deux totalitarismes du XX^e siècle : le bolchévisme et le nazisme. Ils font état donc, avec un certain pathétisme de bon aloi, de la vocation européenne de leurs pays, se faisant un devoir d'évoquer leur fidèle attachement aux valeurs de ce qu'on appelle la « civilisation européenne », leurs anciens combats pour une certaine idée de l'Europe, libérale et démocratique, le drame qu'ils ont vécu après avoir été sacrifiés, au nom des raisons stratégiques de l'Occident, aux ambitions impériales de Staline. Selon ces gens, les pays de l'Est, les nations autrefois captives de l'Union Soviétique, appartiennent par nature à l'Europe, unitaire dans sa diversité culturelle, d'où seul un accident de l'histoire moderne les a arrachées. De leur côté, les hommes d'État et les intellectuels de l'Europe de l'Ouest, acceptant en principe l'idée de l'élargissement de l'Union par l'intégration des pays de l'Est et agissant effectivement à cette fin, se font un devoir d'avertir l'opinion publique des difficultés que ce processus implique, des changements au niveau des institutions et des mentalités qu'il suppose, de sa durée, plus longue que ne le voudraient les nations encore captives il n'y a pas longtemps. Il y a même des politiciens et des commentateurs qui ne cachent guère leur scepticisme à l'égard de la possibilité d'une intégration totale de l'Europe géographique « *de l'Atlantique à l'Oural* » ou bien de son utilité publique. La principale raison de toutes ces réserves exprimées par les Occidentaux quant à l'élargissement de l'Union Européenne par l'intégration des pays de l'Est c'est la dissemblance entre le monde libre et l'ancien monde communiste. Cette dissemblance, créée par les régimes totalitaires imposés dans les pays de l'Est après la dernière guerre mondiale, au mépris des conventions conclues entre les vainqueurs de l'Allemagne hitlérienne, dissemblance patente

dans tous les domaines de la vie humaine, au niveau de l'individu ainsi que des sociétés, n'est ni fatale, ni définitive. Elle sera, dit-on, anéantie par l'effort conscient des nations de l'Est elles-mêmes, assistées et aidées, certes, par l'Occident. Cette manière de concevoir l'avenir de l'Europe au lendemain de la chute du communisme rend aux peuples des pays satellisés jadis par l'Union Soviétique l'espoir déçu il y a cinquante ans, lors de l'écroulement du Reich nazi. Elle aiguise la pensée et la volonté politique créatrice de tous les Européens, en leur proposant un but commun.

Il existe cependant une autre conception de l'avenir des pays de l'Est et de leur place en Europe, conception de beaucoup moins encourageante pour ces derniers. Selon certains historiens et anthropologues occidentaux, les pays de l'Est dont la majorité des habitants professent la foi chrétienne suivant le credo de l'Église orientale, qui se dit orthodoxe, appartiendraient à une autre civilisation que celle des pays de l'Europe proprement dite, l'Europe occidentale de tradition principalement catholique et latine, à savoir à la civilisation byzantine, de tradition constantinopolitaine et hellénistique, fortement imbuée d'éléments d'origine orientale, asiatique et slave. Les traits distinctifs de cette civilisation, par ailleurs brillante, qui a survécu à Byzance elle-même par l'Église orthodoxe, seraient, entre autres, le despotisme, la centralisation excessive et le bureaucratisme dans le domaine de la vie étatique, le dogmatisme, l'intolérance et le mysticisme dans la vie religieuse, l'esprit d'imitation et le manque d'originalité dans la vie intellectuelle, le classicisme, le formalisme et le maniérisme dans la création artistique. Plus que le communisme, ce serait ce byzantinisme qui aurait rendu l'Europe orientale distincte de l'Europe occidentale, attachée, celle-ci, depuis des siècles aux valeurs de l'humanisme, de la liberté et du progrès. C'est le byzantinisme, dit-on, qui, au XIX^e siècle, aurait fait échouer dans les pays de l'Est le programme libéral et démocratique de développement qui leur était proposé par une mince élite intellectuelle de formation occidentale, et c'est encore lui, ose-t-on parfois insinuer, qui aurait corrompu, au XX^e siècle, dans ces pays, le socialisme révolutionnaire de Karl Marx et Friedrich Engels, cette idéologie généreuse, conçue dans l'esprit de l'humanisme occidental ! Ce byzantinisme semble vouer à tout jamais les pays de l'Est, qu'il a marqué de son sceau, à une existence marginale, au-delà des frontières de l'Europe occidentale dont ils ne sauraient assimiler l'esprit.

Partageant l'idée que le byzantinisme est le trait distinctif des pays de l'Est à tradition chrétienne orthodoxe, certains hommes de lettres de ces pays se font un devoir de dénoncer à leur tour l'incompatibilité entre la civilisation byzantine et la civilisation européenne, d'avertir leurs concitoyens des dangers et malheurs qui pourraient découler d'une éventuelle intégration européenne de leurs pays. Ils le font pourtant au nom des valeurs de la civilisation byzantine qu'ils entendent défendre contre les critiques, selon eux, non justifiées, formulées à

son égard par une Europe athée, matérialiste, moralement corrompue, qui aurait remplacé le culte orthodoxe de Dieu par l'adoration idôlatre de l'homme. Ces défenseurs de Byzance, le plus souvent improvisés, vont jusqu'à rendre responsables la pensée scolastique médiévale et la philosophie cartésienne de l'apparition du marxisme-léninisme qui n'en serait que la conséquence ultime. Rallumée de nos jours par le débat au sujet de l'intégration européenne des pays de l'Est, dans un esprit manichéen qui fait également fi des progrès de la science historique et du développement de la conscience européenne, la controverse portant sur la place et le rôle de Byzance dans l'histoire de l'Europe est tout aussi ancienne que la rivalité entre Rome et Constantinople qui l'engendra. Chacune de ces deux capitales de l'Empire romain chrétien, dont l'Europe contemporaine n'est, au fond, que l'avatar, a toujours nourri l'ambition d'en rester la seule, arguant de l'inanité des aspirations de l'autre. Ce n'est pourtant qu'après les grandes invasions barbares – germanique, slave, bulgare et arabe – qui brisèrent l'unité politique du monde gréco-romain, préservée jusqu'alors par l'Empire, en principe un et indivisible, et altérèrent son homogénéité culturelle, générée par la formation traditionnellement bilingue, grecque et latine, de ses élites, que cette rivalité prit, peu à peu, l'aspect d'une confrontation entre deux civilisations différentes : la civilisation médiévale occidentale, latine, féodale et catholique, centrée sur Rome et la civilisation dite byzantine, grecque, impériale et orthodoxe, centrée sur Constantinople. Sans sous-estimer les traits distinctifs, de plus en plus accusés au cours des siècles, qui séparent la civilisation médiévale occidentale de la civilisation byzantine, il me semble toutefois qu'ils n'ont jamais supplanté leurs traits communs. Il y a toujours eu entre ces deux composantes de la civilisation chrétienne du Moyen Âge européen un air de famille dû, certes, à leur communauté de foi, d'origine, de tradition culturelle et politique. En dépit des ruptures, marquées par des événements historiques tels que le couronnement de Charlemagne comme empereur romain, en 800, le grand schisme qui déchira l'Église chrétienne, en 1054, la conquête de Constantinople par les croisés, sous l'impulsion de Venise, en 1204, le sentiment de cette communauté de valeurs et de souvenirs ne s'effaça complètement de l'âme des Byzantins, ni des Occidentaux. Frères ennemis, ils ne devinrent jamais des étrangers les uns aux autres et leur commerce ne fut rompu. Ce qui plus est, l'idée de refaire l'unité de l'ancien Empire romain dont ils revendiquaient également la légitime succession et de réaliser l'union de toute la chrétienté les hanta sans cesse et les incita à former, séparément ou de concert, des projets à cette fin, qu'ils s'appliquèrent avec zèle à accomplir, malheureusement sans y parvenir, jusqu'à la chute de Byzance, en 1453. Ce ne sont pas seulement les divergences théologiques et idéologiques, tellement frappantes et tant de fois invoquées, entre les « Grecs » et les « Latins », l'obstination des uns à défendre le caractère synodal de l'Église et l'idéologie constantinopolitaine de l'Empire, l'intransigeance des autres sur

le principe de la primauté romaine qu'ils voulaient imposer au monde byzantin, même au prix d'une croisade contre les « schismatiques », qui ont fait échouer ces tentatives d'intégration, dirais-je, européenne. La cause profonde de leur échec est le décalage entre l'Occident, en pleine expansion depuis le XI^e siècle, d'un côté et une Byzance épuisée par sa longue histoire, amoindrie, encerclée par des ennemis, sans ressources, ayant perdu toute capacité d'initiative créatrice, de l'autre. En raison de ce décalage, il était inévitable que l'intégration médiévale de l'Europe devienne, en réalité, une conquête de Byzance et de son Commonwealth par l'Occident. C'est ainsi qu'au lieu de les faire se rapprocher les uns des autres, la tentative de refaire leur union d'antan divisa davantage les « Grecs » et les « Latins » et les incita à engager les uns contre les autres une polémique véhémement et pénible, à des accents haineux et vindicatifs, source de tous ces préjugés hostiles, de ces poncifs méprisants et injurieux, que l'analyse critique des historiens avaient, croyait-on, réduits à néant, mais la passion politique se plaît, semble-t-il, à ressusciter de nos jours.

L'idée de l'Europe moderne naquit et se développa en Occident, la civilisation européenne est une création de l'Occident, c'est l'Occident qui a pris l'initiative et les lourdes responsabilités de la construction politique européenne. Il faut cependant ne jamais oublier que l'Europe moderne est plus byzantine qu'on n'arrive à le croire et qu'on n'aime à le dire. En effet, c'est le contact avec les émissaires et les exilés byzantins, en quête d'aide ou de refuge en Occident sous la menace de l'invasion ottomane, qui a permis aux humanistes italiens du XV^e siècle de recouvrer les sources grecques de notre civilisation. Des gens comme Manuel Chrysoloras, Jean Argyropoulos, Démètre Chalcondyle, Georges Gémiste Pléthon, le cardinal Bessarion ont révélé aux Occidentaux les merveilles de la littérature grecque de l'Antiquité, que Byzance avait su conserver, les subtilités et la profondeur de la pensée théologique des Pères grecs de l'Église, qu'elle avait non seulement vénérés, mais aussi étudiés avec soin, l'originalité, enfin, de cette littérature byzantine, qui n'était pas qu'un pastiche des textes classiques. Ils ont rédigé les premiers manuels sur lesquels l'Occident se mit à apprendre le grec, depuis longtemps oublié. C'est donc le contact avec la civilisation byzantine qui a rendu possible l'épanouissement, dès l'aube de la Renaissance, de la conscience européenne au sens plein du mot. Outre le patrimoine culturel de l'Antiquité et la patrologie grecque, il y a d'autres éléments constitutifs de sa civilisation dont l'Europe moderne est redevable à Byzance. Paul Lemerle comptait parmi ceux-ci : la codification du Droit, un certain sens de l'État, la conception de l'enseignement universitaire laïque, l'humanisme chrétien, cet art de la vie sociale civilisée qu'il appelle du nom grec de *politeia*. Agostino Pertusi, qui a patiemment étudié l'évolution de la byzantinologie européenne depuis la Renaissance jusqu'au XVII^e siècle, n'hésite pas à affirmer que « *l'attention prêtée à l'histoire politique et religieuse de Byzance – même si au commencement seulement de reflet – ne*

s'épuisa pas en elle même, mais débuta plus tard à une remise en valeur implicite des aspects les plus positifs et les plus intéressants de la civilisation byzantine et à une insertion de celle-ci comme composante fondamentale de la civilisation occidentale ». Plusieurs facteurs ont contribué, selon le grand savant italien, à créer aux XVI^e–XVII^e siècles un intérêt et même une sympathie pour Byzance et sa civilisation en Europe occidentale : un facteur psychologique et politique – l'inquiétude causée par l'avance ottomane, un facteur culturel – la découverte par les humanistes du monde grec ancien et byzantin, un facteur d'ordre scientifique – les tentatives pour élaborer une histoire universelle, un facteur religieux – le désir des milieux protestants d'abord, ensuite des représentants de la Contre-réforme de mieux connaître la doctrine et l'histoire byzantine de l'Église orthodoxe et leur aspiration à s'en faire, les uns comme les autres, un allié dans la lutte qui les opposaient. Il est sûr et certain qu'à l'époque ou commence l'émancipation de la société occidentale du féodalisme, où l'ancienne unité médiévale de l'Europe est remplacée par un système d'États nationaux centrés sur l'absolutisme monarchique, il y a eu aussi un regain d'intérêt et d'admiration pour Byzance auquel nous devons l'apparition et le développement à un rythme rapide, sans pareil, de la byzantinologie scientifique. Ce fut en France, sous le règne de Louis XIV, l'âge d'or des études byzantines. Si, par la suite, l'Europe des Lumières a fait preuve d'une totale incompréhension envers Byzance, dont elle condamnait au nom de la raison, de la liberté de l'homme et de sa dignité, le prétendu obscurantisme religieux, le despotisme tyrannique, la barbarie tout court, n'oublions pas qu'elle n'éprouvait pas plus de tendresse pour l'Occident médiéval, qu'elle tournait en dérision pour les mêmes motifs, en partant des mêmes critères. En revanche, si l'Europe romantique n'a pas eu le goût de la civilisation cosmopolite, artificielle et citadine par excellence, de Byzance, c'est parce qu'elle chérissait davantage le particularisme national, la simplicité et la spontanéité prêtées au folklore, le milieu rural, ainsi que le souvenir d'un Moyen Âge idéalisé, chevaleresque et religieux, qui avait eu son heure de gloire avec la conquête de Constantinople par les croisés. Tout ce que je viens de dire prouve que l'attitude de l'Europe occidentale à l'égard de Byzance, de sa civilisation et de son souvenir n'a été ni immuable, ni forcément hostile. Les critères du jugement occidental sur Byzance ont changé au cours des siècles, au même rythme que l'Europe elle-même. Ce sont en dernière instance, les options idéologiques, les variations de la sensibilité et le jeu des intérêts qui ont dicté aux générations successives d'Européens leur attitude envers ce monde byzantin, qu'ils n'ont jamais regardé comme étranger.

Si l'Occident est plus byzantin qu'on ne le croit, l'Est européen l'est moins qu'on ne le veut. Pour ce qui est du Sud-Est européen, qui nous occupe particulièrement ici, après avoir été dominé et modelé par Byzance pendant un millénaire, il fut conquis par les Turcs et devint partie intégrante de l'Empire ottoman au XV^e siècle, pour recouvrer sa liberté aux XIX^e –XX^e siècle. Il fut

donc pendant plus de quatre siècles, l'Europe ottomane. L'Empire ottoman qui prit la relève de l'ancien Empire chrétien sur le Bosphore, aquit, certes, en vertu des lois de la géopolitique, les caractères de celui dont il était, de fait, le successeur : il s'empara, à l'exception des Russes, de l'hégémonie sur la plupart des chrétiens de confession orthodoxe qu'il exerça à sa façon et remplit, à sa manière, les fonctions de grande puissance située au carrefour des voies maritimes et continentales reliant l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Redouté d'abord pour sa force et son agressivité, combattu ensuite comme ennemi de la foi chrétienne et des intérêts vitaux, souvent divergents du reste, des nations civilisées, il fut finalement accepté dans le concert des puissances européennes, en tant que facteur d'équilibre, tout comme l'avait été, avant lui, Byzance. C'est ainsi que, tout en restant fidèle à ses origines asiatiques et islamiques, l'Empire ottoman dut s'adapter aux réalités byzantines et balkaniques, moulées, celles-ci, sur le modèle byzantin, il fut obligé à tolérer la survivance de certains éléments constitutifs de la civilisation byzantine, se portant garant, devant l'Europe, de leur sauvegarde, il fut contraint de permettre l'épanouissement quasiment libre de la vie spirituelle et culturelle des chrétiens, ainsi que leurs contacts avec la chrétienté occidentale, en un mot, il s'euro péanisa par le byzantinisme adopté pour survivre. Ce serait pourtant une erreur grave de la part des historiens que de prendre au pied de la lettre l'expression tellement suggestive « *Byzance après Byzance* », cette trouvaille dont on a trop souvent usé et abusé par la suite, placée par Nicolae Iorga en titre d'un de ses meilleurs livres. L'illustre savant avait sans doute raison lorsqu'il s'appliquait à démontrer, à l'encontre autant de ses devanciers dominés par des préjugés hostiles aux Ottomans, que de ses collègues turcs, entichés de nationalisme, qu'il n'y a pas eu solution de continuité dans la vie byzantine après 1453, que la civilisation byzantine a survécu à la chute de Byzance par les autonomies locales des chrétiens, par l'Église orthodoxe, par les archontes grecs de la Capitale et des provinces, par l'école et la culture chrétiennes, par l'attachement des princes roumains, vassaux et non pas sujets de la Sublime Porte, à l'idée byzantine, par l'élite phanariote qui, après avoir collaboré avec les autorités ottomanes et contribué largement à l'insertion de l'Empire islamique dans le monde européen, prépare la renaissance de la nation hellénique et la révolte des chrétiens balkaniques, par la diaspora grecque de l'Occident et tout cela par les Ottomans eux-mêmes, épris de l'idée byzantine d'Empire et des merveilles de la civilisation grecque chrétienne et résolus à leur faire vivre une vie nouvelle. Il faut néanmoins ne pas oublier que, tout en préservant certaines formes byzantines de la vie sociale et spirituelle, tout en maintenant certaines institutions byzantines de la chrétienté orientale et tout en empruntant certains éléments à la civilisation byzantine, l'Empire ottoman leur en a altéré la substance. Il alla jusqu'à faire de l'Église orthodoxe, à laquelle, à l'instar de Byzance, il concéda certains privilèges conçus dans l'esprit de

l'islamisme, un associé à l'œuvre de gouvernement des chrétiens, mais, à la différence de l'Empire byzantin, il confondit confession et nation, amalgama la religion et la politique encourageant ainsi le développement d'un nationalisme grecque farouche et fanatique, il transforma en mosquées les plus beaux édifices consacrés au culte chrétien, en commençant par la cathédrale de Sainte-Sophie, il rabaissa la condition civile de tous les chrétiens, les clercs y compris, et n'hésita jamais, au besoin, de les persécuter ou de les corrompre. Il encouragea la montée sociale et politique des archontes et des Phanariotes, dont fit ses collaborateurs les plus proches et ses serviteurs les plus obséquieux, mais, par ce fait même, il contribua à l'apparition d'un type humain peu recommandable, tout inférieur au type byzantin, dans lequel la brillante intellectuelle s'alliait à la bassesse morale, le conformisme au cynisme, l'humilité devant les grands à l'arrogance envers le petit peuple, le type, autrement dit, du collaborationniste, qui manque de foi et de fidélité authentiques, mais qui veut se faire passer pour crédible auprès de tous. L'Empire ottoman fut, à certains moments de son histoire, richissime, mais son opulence était due principalement à l'extorsion sans scrupules de tributs aux pays satellisées, tels que les Pays roumains, sous menace d'intervention brutale dans leurs affaires intérieures, à des actes de spoliation arbitraire, à une politique fiscale oppressive, à la vénalité sans bornes et presque officialisée des charges et des fonctionnaires, à la pratique du monopole imposé par la force aux voisins assujettis, bref, au parasitisme d'un État qui, beaucoup plus que l'Empire byzantin, n'a jamais encouragé l'accroissement de la productivité par le progrès technique et par la liberté d'initiative et de mouvement, entravant de la sorte le développement de l'économie, de la société et de la civilisation. Quant à la fameuse tolérance en matière de religion de l'Empire ottoman, tellement vantée par les écrivains de l'époque des Lumières, adversaires acharnés de l'Église catholique et du christianisme, elle supposait la prééminence de l'islam, extériorisée dans des formes souvent vexantes pour les chrétiens et n'excluait point la conversion, par force ou par intérêt, rarement par conviction, à l'islamisme de collectivités entières ou d'individus désireux de faire carrière, ni, au besoin, le massacre des infidèles. En dépit de tout ce qu'ils ont de commun l'un avec l'autre, on ne saurait donc jamais confondre l'Empire byzantin et l'Empire ottoman. Si l'Empire byzantin a été pendant un millénaire, un facteur d'européanisation des pays de l'Est, la Russie y compris, ainsi qu'un rempart de la civilisation européenne, l'Empire ottoman a arraché à l'Europe, pour des siècles, les pays orthodoxes de la Péninsule balkanique, qu'il a marqués de son sceau, provoquant la première fracture vraiment grave de l'unité européenne.

L'Empire ottoman avait compromis le byzantinisme, qu'il avait singé et altéré, tâchant d'en faire un instrument de sa domination et de le détourner de sa fonction européenne. La révolution par laquelle, aux XIX^e et XX^e siècles, les

peuples du Sud-Est européen, émergeant de l'Empire ottoman éclaté, recouvrent leur identité nationale et leur liberté politique, l'a éliminé. Elle l'a fait au nom des grands principes promus à cette époque par une Europe occidentale en expansion, que ces peuples aspirent à rejoindre, à savoir le nationalisme, l'individualisme, le libéralisme, la démocratie, la laïcité. Plus que jamais dans leur histoire, les peuples jusqu'alors soumis à l'Empire ottoman proclament, tous, leur volonté d'intégration européenne et, soutenus par l'Occident, s'emploient activement à la réaliser. On s'attache à transformer radicalement, au nom de la modernisation et de l'eupéanisation, toute les structures institutionnelles et toutes les habitudes mentales, ce qui fait changer réellement d'aspect, sinon toujours en profondeur, la vie politique, sociale, intellectuelle, économique et même la vie quotidienne et les mœurs, dans tous les pays de l'Est. Agir en Européens, se retrouver en tant qu'Européens, rentrer dans la grande famille des nations européennes, se montrer dignes de l'Europe « qui nous regarde », voilà les grands slogans de l'époque. Cette ardeur pousse parfois les gens de l'Est à des gestes irréfléchis, voire ridicules, qu'une littérature très sensible au contraste entre la réalité et les apparences ne tarde pas à saisir et à tourner en dérision, en Bulgarie comme en Roumanie, en Serbie comme en Grèce. Les esprits conservateurs ou bien tout simplement plus sensés avertissent des dangers de l'imitation superficielle de l'Occident moderne par une société mal préparée à le comprendre et à en assimiler l'esprit authentique. C'est la théorie des formes dépourvues de substance qui a provoqué, en Roumanie, une polémique étirée sur quelques décennies. Mais personne n'ose, à cette époque, mettre en doute la nécessité de ce processus d'eupéanisation, le devoir de chaque citoyen de servir, pour le bien de la nation, cette évolution. La fascination exercée par la civilisation européenne est tellement grande qu'on en vient à se montrer parfois injuste et peu compréhensif, hostile même, envers la tradition nationale. C'est ainsi que dans presque tous les pays ayant subi jadis la domination ou l'influence de Byzance, l'adversité envers le byzantinisme est à la mode. Les Grecs, eux-mêmes, font le procès du byzantinisme qu'ils répudient comme étranger à la nature profonde de la nation, dont la seule expression authentique serait celle que lui a donnée l'Antiquité classique, jusqu'au moment où l'historien Constantin Paparrigopoulos redonne à Byzance la place qui lui convient dans l'unité du développement historique de l'hellénisme et fait sortir son peuple de ce qui Dionysos A. Zakythinos n'hésitait pas à appeler une véritable crise de conscience nationale. Des mesures administratives et des réformes législatives destinées à liquider toute survivance byzantine dans la vie publique des pays orthodoxes de l'Est accompagnent cette répudiation théorique de Byzance. Ce sont, en Roumanie, la sécularisation des biens monastiques et la subordination de l'enseignement théologique à l'autorité laïque qui témoignent du sérieux du mouvement eupéanisant dans ces pays de l'Est, auxquels on reproche de nos jours l'attachement à Byzance. L'esprit et les formes de la

civilisation européenne, telles que l'Occident libéral, national, démocratique et laïque les avaient conçues, étaient bel et bien enracinées dans les pays de l'Est au moment où ils furent occupés par l'Empire soviétique. C'est au nom des valeurs de la civilisation européenne que les pays de l'Est s'opposèrent, au prix de tant de sacrifices de la part de leur élite politique et intellectuelle, à l'instauration du régime totalitaire communiste. L'instauration du régime communiste dans les pays orthodoxes de l'Est, comme d'ailleurs dans les pays catholiques et protestants, s'est réalisé par la force, dans les circonstances historiques qui la favorisaient et qui la rendirent, finalement, inévitable. Le prétendu byzantinisme de ces pays, éliminé déjà par la révolution libérale, n'y fut pour rien. Il en va de même des mouvements totalitaires d'extrême droite qui, dans la vingtaine d'années qui sépare les deux grandes conflagrations mondiales du XX^e siècle, période de trêve d'armes aux couleurs illusoires de la paix, évincèrent la démocratie en plusieurs pays de l'Europe. Il me semble tout aussi inexact qu'injuste d'affirmer que les pays orthodoxes de l'Est étaient plus propices, de par leur passé byzantin, à l'éclosion du fascisme, des mouvements nationalistes extrémistes et de l'antisémitisme. La civilisation byzantine, chrétienne et impériale, cosmopolite par surcroît, n'avait rien à voir avec le nationalisme et le racisme engendrés par les idéologues de l'âge moderne et contemporain. Le régime des Juifs, en tant que communauté religieuse, à Byzance n'était guère plus oppressif que celui dont ils jouissaient en Occident, mais plutôt plus tolérant. Je rappelle, en passant, que l'esprit de croisade est resté toujours étranger à Byzance, qui a toujours regardé d'un œil critique, Anne Comnène et Nicéas Choniates en témoignent, l'offensive déclenchée au nom de l'honneur du Seigneur contre les infidèles et qui a cherché à deviner ses raisons réelles. Je me rappelle aussi que les grands doctrinaires des mouvements totalitaires d'extrême droite, nationaliste et racistes, du XX^e siècle ne sont pas issus du monde de tradition byzantine de l'Europe de l'Est, mais, tout comme les chefs politiques qui tâchèrent de les faire aboutir, de l'Occident. Je ne veux pas, ce faisant, m'ériger en défenseur de Byzance, mais seulement faire remarquer que les phénomènes de crise de la civilisation européenne du XX^e siècle ne sauraient être expliqués à l'aide de préjugés simplistes et de raisonnements réductionnistes. Il est vrai, certes, que, dans les pays orthodoxes de l'Est, les mouvements d'extrême droite ont abusé de l'orthodoxie, par laquelle ils voulaient se donner une légitimité, ainsi que du souvenir de Byzance, dont ils ont exalté de manière mythifiante les vertus, afin de se créer une apparence de grandeur historique. Tout mouvement de ce genre, n'importe où en Europe, a usé et abusé de la tradition spirituelle et historique du lieu, et, tout comme les mouvements similaires d'ailleurs, les mouvements extrémistes de droite de l'Est, tout en utilisant à leurs fins l'orthodoxie et le byzantinisme, n'ont pas hésité à leur attribuer un sens plus ou moins différent de celui qui était le leur, des fonctions qui leur étaient étrangères. C'est ainsi que, pour certains doctrinaires

roumains, tels que Nae Ionescu et Nichifor Crainic, l'appartenance à l'Église orthodoxe devint le seul critère de la nationalité roumaine authentique, tandis que la civilisation byzantine devint presque synonyme de l'Église orthodoxe, ce qui sent l'hérésie à plein nez. Le modèle inspirateur de ce genre de raisonnements n'est d'ailleurs ni byzantin, ni fidèle à la pure tradition byzantine. Il est à chercher aussi bien dans les spéculations des slavophiles russes, brillamment disséquées par Alain Besançon, qui en a démontré le pseudo-byzantinisme, que dans les théories des hommes de lettres et philosophes de la culture comme Oswald Spengler et Hermann von Keyserling ou dans l'idéologie de l'Action Française. Il s'agit donc, somme toute, de l'influence exercée sur les intellectuels de l'Est par des courants d'idées de l'Europe contemporaine et pas du tout d'une résurgence du byzantinisme.

L'Église orthodoxe est-elle le cheval de Troie dont il faut se méfier parce qu'elle pourrait introduire furtivement dans la nouvelle cité européenne le ferment dangereux du byzantinisme, ainsi que nous invitent parfois à croire ses détracteurs ? Est-elle, en raison de son long passé byzantin, complètement asservie à tout pouvoir séculier ? Est-elle vraiment marquée depuis toujours par un phylétisme qui l'a amenée à trahir la catholicité du christianisme ? On a là quelques-uns des préjugés négatifs, devenus lieux communs de la rhétorique anti-byzantine. Chacun vaut une étude à part. Je me bornerai ici à faire remarquer, tout d'abord, que civilisation byzantine et Église orthodoxe sont deux réalités différentes, qu'il serait inexact du point de vue de la science historique et incorrect du point de vue de la théologie chrétienne de les confondre. Byzance ne fut pas toujours un Empire orthodoxe au sens plein du mot dans son acception théologique. Elle fit de l'iconoclasme, qui était une hérésie stigmatisée comme telle par la papauté à son époque, la doctrine religieuse officielle de l'État, aux VIII^e-IX^e siècles, le noyau d'une « orthodoxie » politique qu'elle imposa brutalement à ces citoyens, sans pour autant renoncer à son identité byzantine. Quant à l'Église orthodoxe, pas nécessairement liée à un byzantinisme de quelques siècles plus jeune, elle sut s'adapter aux exigences séculières d'autres civilisations – la civilisation ottomane, islamique, la civilisation moderne, libérale et démocratique, le système communiste même, athée et persécuteur de toute religion – sans pour autant renier sa doctrine et sa tradition. Faire de l'hypostase byzantine de l'Église orthodoxe la seule forme d'existence ecclésiale correcte, disait le grand byzantiniste que fut le Père Jean Meyendorff, c'est tomber dans l'idolâtrie, car la civilisation byzantine, comme toute civilisation, se meurt, tandis que l'Église, elle, est éternelle. Je ferai remarquer, ensuite, qu'il serait totalement inexact de soutenir, comme le font encore certains historiens, en parlant des rapports entre l'Église orthodoxe et l'Empire byzantin, que le césaropapisme était, à Byzance, un principe officiellement accepté. Bien au contraire, et il me suffit de citer à l'appui de mes affirmations l'excellent ouvrage que Hélène Ahrweiler a consacré à l'idéologie

politique byzantine, l'Église orthodoxe a toujours été jalouse de son indépendance par rapport à l'Empire, auquel elle s'est souvent opposée sur des questions théologiques ou morales relevant de sa compétence, ayant à subir, plus d'une fois, les sévères conséquences de ses actes. L'Église orthodoxe a expressément dénoncé et vigoureusement combattu, le cas échéant, les tendances au césaropapisme de certains empereurs, tout en défendant, en revanche, le principe de la symphonie, c'est-à-dire de l'accord entre le pouvoir impérial et le pouvoir ecclésiastique, qui est, lui, la clef de voûte de l'idéologie politique byzantine. Les moines de l'Athos plus que les patriarches de Constantinople, ceux-ci naturellement plus politiques, constituaient à Byzance une force redoutable dont la coopération était indispensable pour la stabilité de l'État. Certes, à la différence de l'Église catholique romaine, l'Église orthodoxe ne s'est jamais donné la structure d'un État dans l'État ou par-dessus les États, restant ce qu'on appelle une Église de la prière, à des fins spirituelles. Mais elle a toujours joui d'une autorité qui la rendait capable d'assumer des responsabilités politiques. Ce sont les moines stoudites qui ont eu un rôle décisif dans la victoire finale de l'iconodoulie et ce sont les moines athonites qui ont mis en échec les tentatives d'union des Églises promues par les derniers Paléologues. Quant à cette soumission de l'Église orthodoxe aux États modernes, y compris aux États communistes, dont les historiens et les anthropologues se déclarant eux-mêmes libres penseurs font tant de cas, elle n'est pas un vestige de la civilisation byzantine, mais au contraire le fruit des réformes entreprises, dans l'esprit de la philosophie des Lumières et du despotisme éclairé, par une autorité séculière qui se réclamait d'elle. Dans les Principautés roumaines un rôle très grand a été joué, dans ce processus, par le modèle russe, aux origines petriniennes, imposé par l'administration du général Kisseleff, tandis qu'en Grèce le statut de l'Église fut formé, dans un esprit protestant, par le fameux ministre ottonien Maurer. La réforme du statut de l'Église dans les États de l'Europe de l'Est, conçue un peu à la hâte et appliquée de manière parfois brutale, a provoqué des réactions et a entraîné un état de frustration qui a été exploité, des décennies plus tard, par les mouvements d'extrême droite. On a beau jeu de parler, dirais-je enfin, du phylétisme de l'Église orthodoxe, l'accusant d'avoir sacrifié la catholicité du christianisme au particularisme national. Il est vrai que l'Église orthodoxe, en l'occurrence le Patriarcat œcuménique constantinopolitain, a favorisé plus que ne l'a fait l'Église romaine, la formation d'Églises nationales, admettant de bonne heure l'usage des langues nationales vivantes dans le culte et concédant avec largesse le privilège de l'autocéphalie. Cette politique lui a été, néanmoins, dictée, presque toujours, par la conjuncture historique plutôt que par son penchant pour le nationalisme. Elle a été d'une extrême intransigeance sur les dogmes de l'orthodoxie et très soucieuse de maintenir une certaine hiérarchie, byzantine, des autorités ecclésiastiques, qui était d'ailleurs calquée sur celle, politique, de l'Empire. À l'âge moderne, dans le monde orthodoxe de tradition

byzantine de l'Est et du Sud-Est européen, le nationalisme s'est imposé de lui-même, aussi bien à l'Église orthodoxe qu'à la société laïque, comme partout en Europe, mettant parfois en danger, par les conflits violents qu'il a engendrés, l'unité même de la chrétienté orientale. Si l'Église orthodoxe eut la sagesse de s'adapter assez vite à l'évolution générale de l'humanité qui rendait inévitable le triomphe final du principe national, en revanche les résistances à cette évolution, au nom même de la catholicité grecque byzantine, ont été parfois assez importantes : la querelle provoquée par la création de l'exarchat bulgare, le différend suscité par l'expropriation des monastères dédiés au Mont Athos par la Roumanie, ainsi que la controverse sur l'autocéphalie de la métropole d'Athènes le prouvent largement. Ce n'est donc pas le byzantinisme, impérial et cosmopolite, qui est responsable du phylétisme, s'il en fut, des Églises orthodoxes, mais le nationalisme moderne lui-même. Serait-il encore besoin de rappeler que l'Église romaine, tellement intransigeante sur la catholicité du christianisme et tellement centralisée, n'a pas réussi, elle non plus, à empêcher la fragmentation nationale de la chrétienté occidentale, le schisme anglicain et la prolifération des sectes protestantes ?

Je ne saurais m'attarder ici sur le sort de l'idée byzantine en Russie, où elle a joué tout d'abord le rôle d'un facteur d'unification et d'eupéanisation, tel que les études de Jean Meyendorff et de Dimitri Obolensky le démontrent avec force arguments, pour être ensuite appelée à légitimer la formidable expansion de l'Empire des Romanov, et passablement faussée à cette fin. Toutefois je voudrais faire remarquer que la manière dont certains de nos contemporains entendent s'engager dans le débat sur la place et le rôle de Byzance et de sa civilisation dans l'histoire de l'Europe donne parfois l'impression qu'ils préfèrent l'entamer dans les termes et à partir des positions adoptées par les représentants de l'intelligentsia russe du XIX^e et du début du XX^e siècle, divisée, celle-ci, en *zapadniki*, adeptes de la civilisation européenne occidentale et « slavophiles » byzantinisants à leur façon, c'est-à-dire dans l'esprit des aspirations impériales russes à la succession byzantine. Les intellectuels des pays orthodoxes de l'Est devraient éviter le piège caché par cette manière de poser le problème du caractère byzantin ou non de leur civilisation. Ils courent autrement le risque de se trouver enfermés dans un dilemme, celui d'où voulaient sortir, par des voies divergentes, leurs confrères russes, *zapadniki* et « slavophiles », un dilemme spécifique au monde russe, mais totalement étranger aux autres peuples de la chrétienté orientale. Il n'est point besoin de russifier de la sorte l'Europe de l'Est et du Sud-Est.

Le caractère byzantin des cultures et des peuples du Sud-Est européen, souvenir historique plutôt que fatalité génétique, ne saurait être réellement compris que par des études minutieuses et appliquées, solidement documentées, dénuées de tout préjugé favorable ou hostile à Byzance. J'ose affirmer qu'il y a autant de byzantinismes sud-est européens qu'il y a eu de notions orthodoxes

ayant adopté – adapté aux circonstances de leur vie historique et développé chacune à sa manière – le modèle byzantin de civilisation. Facteur d'unité du monde orthodoxe qu'il a dominé et façonné sur sa forme, Byzance fut aussi un ferment d'originalité nationale dans le Sud-Est européen. C'est ce que prouve le cas de Roumains, l'histoire de leurs rapports avec Byzance et le byzantinisme, dont je tâcherai de donner ici une esquisse sommaire.

Les ancêtres des Roumains et des Byzantins, les citoyens latinophones et hellénophones de l'Empire romain chrétien, ne constituaient qu'un seul corps politique et vivaient en communion de foi et de culture. Ce sont surtout l'invasion et l'établissement des Slaves, puis des Bulgares, dans la Péninsule balkanique, ainsi que l'apparition d'un Empire bulgare chrétien de culture slave, au nord des Balkans, qui ont achevé de séparer la romanité carpato-balkanique de l'Empire constantinopolitain, resté exclusivement hellénique. Lorsqu'ils rétablissent leurs contacts directs, au X^e siècle, après la chute du premier État bulgare, Roumains et Byzantins le font comme des étrangers qui se contestent réciproquement l'origine romaine dont les uns et les autres se vantent également. Pour les Byzantins, les Roumains ne sont que des Vlaques, des barbares, tandis que pour les Roumains, les Byzantins ne sont pas les Romains qu'ils se prétendent, mais tout simplement des Grecs.

Exclus, pour ainsi dire, de l'Empire et « barbarisés » aux yeux des Byzantins, les Roumains appartiennent pourtant au monde byzantin au même titre que les Slaves balkaniques, par la religion et la culture. Dans des circonstances qui restent encore mal éclaircies, par le truchement des Serbes et des Bulgares, ils ont adopté et adapté à leur besoin de développement politique et culturel le modèle byzantin de civilisation dans sa variante sud-slave. La reprise des relations directes avec Byzance ouvrira, plus tard, une voie nouvelle à son influence directe sur les Roumains et les résultats de cette influence civilisatrice seront, certes, d'une meilleure qualité. La portée du rapprochement byzantino-roumain de la seconde moitié du XIV^e siècle est immense. La Valachie et la Moldavie, les deux principautés roumaines, vassales jusqu'alors du royaume de Hongrie, se rangent du côté de Byzance dans la grande confrontation qui prend à cette époque une forme aiguë entre l'Occident catholique et l'Orient orthodoxe ; elles obtiennent de la part de celui-ci la confirmation de leur indépendance politique par l'élévation de leurs Églises au rang métropolitain et par la reconnaissance de l'autocratie de leurs princes. Ce chapitre de l'histoire roumaine, aujourd'hui admirablement éclairci par les études de Șerban Papacostea, explique l'attachement définitif des Roumains à l'Église orthodoxe et à la civilisation byzantine. Ce qui a poussé les Roumains à embrasser le byzantinisme, c'est la détermination avec laquelle les Hongrois avaient tâché d'incorporer dans le royaume, au temps des Anjou, les Pays roumains et de les convertir à la foi catholique romaine.

Après la chute de Byzance et des royaumes d'allure impériale des Bulgares et des Serbes, mais avant l'entrée dans la politique mondiale de la Russie en tant qu'héritière déclarée de Byzance, les Pays roumains deviendront la base de regroupement des forces chrétiennes et les puissances protectrices de l'Église orthodoxe captive. Jouissant d'une certaine autonomie par rapport à l'Empire ottoman, les princes roumains font figure de véritables *basileis* qui soutiennent par leurs largesses et qui encouragent de toutes leurs forces l'éclosion de la vie spirituelle et de la culture de toute la chrétienté orientale, depuis la Mer Adriatique jusqu'à la Mer Caspienne. Cette *Byzance après Byzance* roumaine a eu son âge d'or au XVII^e siècle, lorsqu'on assiste aussi à l'épanouissement sans précédent de la littérature nationale et de l'art. Les princes roumains héritent des empereurs de Byzance de leurs seules fonctions de défenseurs de la foi orthodoxe et de protecteurs de la vie culturelle et spirituelle. Il y a eu pourtant un moment impérial roumain sur le plan politique aussi. Prétendu successeur des Cantacuzène byzantins, ce qui s'avère de plus en plus probable, le prince Șerban Cantacuzène eut l'audace de former des projets de restauration de l'Empire chrétien à Constantinople et tenta de les réaliser à l'aide de l'Occident chrétien et par la coalition des chrétiens balkaniques, dont il devait diriger l'insurrection anti-ottomane.

Avec le durcissement de la domination ottomane au XVIII^e siècle les Roumains connaissent une nouvelle forme du soi-disant byzantinisme d'après Byzance, celle qu'imaginèrent les Phanariotes et qui repose, en principe, sur l'étrange alliance de l'Église orthodoxe – le Patriarcat œcuménique en tête – des archontes grecs et de l'Empire ottoman. Fragile par l'hétérogénéité de ses fondements, anachronique par rapport à l'évolution du contexte mondial et européen, cette alliance a duré toutefois plus d'un siècle au détriment des Pays roumains qui subirent une sévère limitation de leur autonomie et même des amputations territoriales, par la perte de la Bessarabie et de la Bucovine. Ce nouveau byzantinisme gréco-turc sera attaqué autant du côté des forces conservatrices de la société roumaine – les boyards roumains dont les positions avaient été affaiblies par ce qu'on appelle l'accapuration grecque, la montée des hommes nouveaux, pour la plupart Grecs constantinopolitains – que du côté des forces révolutionnaires : la bourgeoisie nationale en formation va puiser son idéologie dans l'Occident des Lumières et, ensuite, dans la littérature révolutionnaire française. Même du côté grec le phanariotisme sera répudié par les représentants de l'esprit moderne et révolutionnaire qui rêvent pourtant, avec le fameux Rhigas, d'une Byzance laïcisée, capable de harmoniser les intérêts et les droits de tous les peuples du Sud-Est européen, les Turcs y compris et à concilier le legs du passé et de la tradition avec les exigences de la raison et de la démocratie. De cette confrontation idéologique Byzance sera la grande vaincue. Pour ce qui est des Roumains, l'étape moderne de leur histoire commence, dans

le domaine de la culture, par la répudiation du byzantinisme au nom du progrès, de la démocratie et de l'esprit national.

Pour l'intellectuel roumain, le byzantinisme, tellement impliqué dans l'histoire nationale, sera donc toujours non seulement un objet de la recherche scientifique, mais aussi une source de problèmes de conscience. Cela explique la tournure passionnelle que prend parfois le débat sur les problèmes d'histoire et de la culture byzantine en Roumanie. Un coup d'œil sur le développement de l'image de Byzance dans la conscience historique des Roumains ne sera donc pas inutile. Au XVIII^e siècle, le prince Démètre Cantemir n'est pas seulement un profond connaisseur et un subtil interprète des textes byzantins concernant l'histoire des Roumains. Il est aussi l'apologiste de l'Empire orthodoxe et s'efforce à fonder la légitimité et l'indépendance de la monarchie roumaine sur une légendaire collation byzantine du titre despotal à Alexandre le Bon, au début du XV^e siècle, mythe politique démonté par les recherches d'Alexandru Elian. Les historiens appartenant à l'École transylvaine, Samuil Micu, Petru Maior, Gheorghe Șincai, ont eu une meilleure connaissance des sources byzantines de l'histoire roumaine, mais leur jugement sur l'Empire constantinopolitain était plutôt sévère. Leur attitude envers Byzance est inspirée autant par des raisons d'ordre confessionnel – ils sont gréco-catholiques – que par leur adhésion à l'*Aufklärung* autrichienne. Mais c'est surtout leur conception puriste, et par là même excessive, de la romanité des Roumains, qui les amène à formuler un jugement négatif sur le rôle de Byzance dans l'histoire roumaine. Ils vont jusqu'à parler d'une usurpation grecque de l'Empire des ancêtres latins des Roumains ! Dominée par l'esprit national et démocratique, la génération romantique de 1848 aura peu de compréhension et même d'intérêt pour Byzance. Ce n'est que la nouvelle école historiographique roumaine, critique dans sa méthode et universaliste par sa conception de l'histoire, qui, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, assumera la tâche de redécouvrir et de réévaluer, Byzance et son influence sur la vie politique et culturelle des Roumains. Ce renouvellement de la conscience historique des Roumains, non sans rapport avec le renouveau des études byzantines en Occident et surtout à Munich, avec Karl Krumbacher, fut, en Roumanie, l'œuvre de Nicolae Iorga. Dans son sillage, des générations de Roumains ont fait progresser les études byzantines dans l'esprit de la science historique européenne. Quant aux tentatives à imposer un véritable culte du byzantinisme, entreprises dans les années 30 par les représentants des mouvements d'extrême droite, déjà cités, toutes révélateures qu'elles soient pour l'évolution de l'esprit public à l'époque, elles restent pourtant marginales et peu représentatives pour le développement général de la culture roumaine.

En guise de conclusion à ces pages où je me suis employé à présenter, de manière succincte et sans doute incomplète, les résultats de mes recherches et réflexions sur le problème du byzantinisme des pays de l'Est en tant qu'éventuel obstacle à l'intégration européenne, je dirai donc que ni l'antinomie

qu'on s'est évertué à créer entre la civilisation byzantine et la civilisation européenne occidentale, ni un héritage byzantin accablant et fatal dont on exagère parfois le poids et l'impact sur ces pays ne peuvent justifier les réticences de l'Occident à l'égard de l'extension de l'Union Européenne vers l'Est. Seules les séquelles du totalitarisme communiste peuvent retarder ce processus.

Lieux de parution des articles reproduits dans ce volume :

« 'Torna, torna, fratre' et la romanité balkanique au VI^e siècle », *Revue roumaine de linguistique*, t. XXXVIII, 1993, 1–3, p. 265–267 ;

« L'extension de la domination bulgare au nord du Danube aux VIII^e–X^e siècles. L'historiographie roumaine du problème », *Études balkaniques*, 4, 1984, p. 110–120, en collaboration avec Tudor Teoteoi ;

« De la Vlachie des Assénides au Second Empire bulgare », *RESEE*, XIX, 1981, 3, p. 581–594 ;

« Ancienneté et diffusion du *cătu*n vlaque dans la Péninsule balkanique au Moyen Âge », *RESEE*, XXVII, 1989, 1–2, p. 139–144 ;

« Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII^e siècle : Maximos Planude, *Epistulae*, XIV », *RESEE*, XII, 1974, 4, p. 577–590 ;

« Vlaques et Croates aux XIV^e–XV^e siècles : les Keglivić contre les Silanić », *RESEE*, XXXII, 1994, 1–2, p. 123–128, en collaboration avec Anca Tanașoca ;

« Quelques considérations sur l'identité et l'histoire des Aroumains », *Revue roumaine de géographie*, 47–48, 2003–2004, p. 3–14 ;

« Identité aroumaine et identité balkanique », *Bulletin AIESEE*, 32–34, 2002–2004, [2004], p. 117–124 ;

« Péninsule balkanique, Sud-Est européen ou Europe centrale ? », inédit ;

« Balkanologie et politique en Roumanie au XX^e siècle », *Bulletin AIESEE*, 35–39, 2005–2009, p. 203–217 ;

« Remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine (VII^e–X^e siècles) », *RESEE*, XXIII, 1985, 3, p. 241–248 ;

« Les Mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI^e siècle », *RRH*, XII, 1973, 1, p. 61–82 ;

« La reconquête byzantine de Constantinople (1261) et les alliés 'Scythes' de Michel VIII Paléologue », *Nouvelles études d'histoire*, XII, publiées à l'occasion du XXI^e Congrès international des sciences historiques, Amsterdam, 2010, p. 7–15 ;

« Deux opuscules de Manuel de Corinthe sur les divergences entre l'Église orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique », *RESEE*, LI, 2013, p. 105–145 ;

« Byzantinische Tradition, osmanische Wirklichkeit und europäische Moderne im Zeitalter von Constantin Brâncoveanu », dans *Constantin Brâncoveanu et le monde de l'Orthodoxie*, volume édité par Petre Guran, Bucarest, 2015, p. 11–43 ;

« L'image roumaine de Byzance à l'Époque des Lumières », publiée sous une première forme dans *South-East Europe: The Ambiguous Definitions of a Space / L'Europe du Sud-Est : les définitions ambiguës d'un espace*, edited by Răzvan Theodorescu and Leland Conley Barrows, Bucharest, 2002, p. 47–75 ;

« Byzance dans la conscience historique des Roumains », dans *Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine*, ouvrage édité par Olivier Delouis, Anne Couderc et Petre Guran, Athènes, 2013, p. 263–283 ;

« La construction européenne et le byzantinisme des pays de l'Est. Le cas de la Roumanie », *New Europe College Yearbook 1994*, Bucarest, 1997, p. 123–141.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
Abréviations	9
 I. ROMANITÉ BALKANIQUE ET BALKANOLOGIE	11
« Torna, torna, fratre » et la romanité balkanique au VI ^e siècle	13
L'extension de la domination bulgare au nord du Danube aux VIII ^e –X ^e siècles. L'historiographie roumaine du problème	17
De la Vlachie des Assénides au Second Empire bulgare	31
Ancienneté et diffusion du <i>cătun</i> vlaque dans la Péninsule balkanique au Moyen Âge	49
Une mention inconnue des Vlaques à la fin du XIII ^e siècle : Maximos Planude, <i>Epistulae</i> , XIV	57
Vlaques et Croates aux XIV ^e –XV ^e siècles : les Keglević contre les Silanić	65
Quelques considérations sur l'identité et l'histoire des Aroumains ...	71
Identité aroumaine et identité balkanique	89
Péninsule balkanique, Sud-Est européen ou Europe centrale ?	97
Balkanologie et politique en Roumanie au XX ^e siècle	109
 II. BYZANCE : SON HISTOIRE, SON HÉRITAGE, SON SOUVENIR ..	123
Remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine (VII ^e –X ^e siècles)	125
Les Mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI ^e siècle	135
La reconquête byzantine de Constantinople (1261) et les alliés « scythes » de Michel VIII Paléologue	157
Deux opuscules de Manuel de Corinthe sur les divergences entre l'Église orthodoxe de l'Orient et l'Église catholique	167
Byzantinische Tradition, osmanische Wirklichkeit und europäische Moderne im Zeitalter von Constantin Brâncoveanu	207

L'image roumaine de Byzance à l'époque des Lumières	241
Byzance dans la conscience historique des Roumains	271
La construction européenne et le byzantinisme des pays de l'Est. Le cas de la Roumanie	295